REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XXXIV

1915

Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.

VADUZ

1964

Printed in Germany

SAINT IGNACE DE LOYOLA

AVANT-PROPOS

Dans la présente étude sur Ignace de Loyola, nous nous sommes attaché uniquement à notre personnage, sans nous laisser distraire par l'œuvre immense que ses collaborateurs accomplirent de son vivant en Europe, en Asie et aux Indes. Nous n'avons eu en vue qu'Ignace lui-même et nous l'avons cherché surtout dans ses propres œuvres. Nos sources principales sont les *Exercices spirituels*, les *Constitutions*, la *Correspondance*. Les *Exercices* nous font connaître le grand mystique; les *Constitutions* nous révèlent l'expérience du fondateur d'ordre, son génie d'organisation, la force extraordinaire de sa volonté, la finesse inouïe de son intelligence. Les *Lettres* nous initient au travail quotidien d'Ignace pendant la période la plus active de sa vie. Plus intéressantes encore que les *Constitutions* et même que les *Exercices*, elles nous montrent Ignace mêlé aux hommes et aux luttes du siècle, aux difficultés de toute espèce qui attendent l'idéaliste, sitôt qu'il tente de réaliser son idéal. Vingt ans d'étude et de méditation avaient donné à son esprit sa direction définitive, forgé et trempé son vouloir, quand il commença à vivre cette vie fiévreuse mais si féconde, et c'est merveille de le voir s'avancer au milieu des indifférents, des enthousiastes, des adversaires, des ennemis déclarés, sans se départir un seul jour de sa mystique sérénité. Il suit une route invariable, parfois seulement il s'arrête quand une volonté trop puissante lui barre le chemin, mais il la

mine, il l'use, il l'exténue peu à peu, jusqu'à ce que l'opposant lui laisse le passage, et il passe alors, sans vain fracas de victoire, sans inutile rancune, comme une force sûre d'elle-même et maîtresse de l'avenir. A-t-il conservé à ce jeu toute la grandeur morale qui rend si émouvante la lecture des *Exercices*? est-il resté l'héroïque songeur qui n'eût pas voulu acheter le salut des hommes et des anges au prix d'un seul péché véniel? n'a-t-il pas dû plus d'une fois se prêter aux condescendances, aux compromissions de la politique? Nous croyons sincèrement qu'il laissa en chemin quelque chose de sa rigueur primitive, mais nous croyons aussi qu'il était impossible qu'il en fût autrement. En esprit, l'homme peut s'élever jusqu'à l'intuition de l'absolu et du parfait; mais l'idée qui se traduit en action perd en beauté et en splendeur ce qu'elle gagne en utilité et en intérêt pratique. Nous ne pouvons être parfaitement purs qu'en rêve. Ignace nous apparaîtrait peut-être plus saint s'il était mort après ce grand hiver de 1539, où sa charité renouvela presque le miracle de la multiplication des pains, mais son rôle historique tient tout entier dans les quinze années de son généralat.

Nous nous sommes efforcé de présenter cette histoire d'une manière purement objective; la chronologie en est parfois mal fixée dans le détail, mais le développement logique en peut être aisément marqué. Les idées d'Ignace ont suivi une progression constante et se sont lentement mûries dans son esprit. Parti du mysticisme ascétique, il a d'abord voulu porter l'Evangile chez les infidèles, et la prudente politique des moines d'Orient l'a renvoyé en Espagne. Il a voulu prêcher aux foules comme l'avaient fait les disciples du Maître, et le formalisme théologique des clercs d'Espagne l'a arrêté dès ses premiers pas. Il a compris qu'il fallait savoir avant d'enseigner, il s'est mis à l'étude, et les difficultés qu'il a éprouvées lui ont fait voir qu'il n'y avait point en lui l'étoffe d'un savant. Il a repris alors son projet primitif de croisade, et les circonstances politiques ne lui ont même pas permis d'aborder en Terre Sainte. Il s'est rabattu sur son se-

cond dessein, il s'est proposé de fonder une association de prêtres, si savants et si humbles, si charitables et si désintéressés, si pauvres et si généreux, si vaillants et si purs, qu'à les voir et à les entendre, nul ne pût plus mettre en doute l'excellence et la supériorité de la foi catholique; il a fondé sa Compagnie de Jésus, comme un *tercio* militaire et religieux, comme une garde d'honneur du Saint-Siège, comme une milice spirituelle, toujours prête à répandre la doctrine parmi les peuples par le catéchisme, par la confession, par la prédication, par la charité. Pour assurer l'avenir de son œuvre, il a été amené à créer des collèges et à donner à sa Compagnie le caractère d'un ordre enseignant.

Tout cela s'est fait en quelques années, presque sans ressources, grâce à l'inlassable énergie d'Ignace et à sa prodigieuse autorité. Cet homme, qui ne permit à aucune puissance, même au Saint-Office, d'avoir prise sur sa volonté, a fait de l'obéissance absolue la règle distinctive de son ordre. Nous avons relaté les faits sans commentaires ni jugements, nous les avons laissés raconter la gloire d'Ignace. Nous ne voulons pas, cependant, qu'on nous impute des sentiments que nous n'avons pas. La vie d'Ignace fut admirable, mais son œuvre suppose une conception pessimiste de l'humanité. S'il est vrai que l'homme soit incapable de se conduire et qu'une élite seule puisse marcher sans trop errer, le plan ignatien est justifié dans toutes ses parties; si, au contraire, l'homme peut aspirer légitimement au libre gouvernement de sa personne, si le progrès n'est pas un vain mot, si la liberté n'est pas une chimère, l'œuvre d'Ignace va contre la nature et sa fin la plus haute. Il ne nous paraît pas certain que l'homme puisse s'élever un jour jusqu'à l'autonomie, mais nous tenons cette autonomie pour possible, et souverainement juste et désirable. L'idéal ignatien—auquel nous nous sommes efforcé de rendre justice—n'est point le nôtre.

I.—La Jeunesse et la Conversion.

A un quart de lieue de la petite ville d'Azpeitia, en Guipúzcoa, s'élevait la maison seigneuriale de Loyola, lourde bâtisse carrée, presque cubique, construite en pierres au rez-de-chaussée, le reste en briques, quatre tourelles d'angle, pas de fenêtres dans la partie basse et de rares ouvertures dans les hauts. Là vivaient aux dernières années du quinzième siècle Beltrán Yáñez de Oñaz y Loyola et sa femme Marina Sáenz de Licona y Balda. Les Loyola comptaient parmi les maisons les plus anciennes de la province (*de parientes mayores*) et étaient convoqués par lettres spéciales lorsqu'il s'agissait de prêter serment au roi à son avénement. Beltrán et Marina eurent huit fils et cinq filles. Le dernier des fils, né probablement en 1491, reçut au baptême le nom d'Iñigo.

«Les rois Ferdinand et Isabelle avaient pour trésorier un ca-» valier des plus nobles et des plus riches d'Arévalo, qui était » uni d'étroite amitié avec Beltrán Yáñez de Oñaz; il lui deman-» da un de ses fils pour l'élever comme sien dans sa maison et » le placer ensuite auprès des rois. Ignace fut choisi, et après » être resté là quelques années, jusqu'à la mort du trésorier » Juan Velázquez, il montra grand désir de suivre la carrière des » armes, et la femme dudit trésorier lui donna 500 écus et deux » chevaux; il s'en fut rendre visite au duc de Nájera, avec lequel » il avait des liens de parenté et partit ensuite pour Pampelune, » capitale du royaume de Navarre.» (*Alonso de Montalvo.*)

Ignace était alors un jeune gentilhomme de bonne mine et de brillant courage, rempli de désirs de gloire. Il savait lire et écrivait très bien, mais était au demeurant peu instruit. Quoique bon catholique, il ne laissait pas d'être d'humeur volontiers querelleuse, se montrait enclin au jeu et aux femmes (*Polanco*). En 1515 on le trouve impliqué, avec son frère Pero López, dans

une très grave affaire criminelle. Le corrégidor de Guipúzcoa, Juan Hernández de la Gamea, les accuse tous les deux «de délits »singuliers et énormes, commis de nuit, de propos délibéré, avec »circonstance aggravante de perfidie et de trahison.» Ignace avait déjà reçu la tonsure; il invoqua le privilège de clergie et se mit sous la protection de l'évêque de Pampelune. On ne sait quelle fut l'issue du procès, ni ce qu'il y avait de fondé dans l'accusation.

Quelques menus faits décèlent déjà chez le jeune cavalier une résolution singulière. Un jour, des gens armés descendant une rue de Pampelune le rencontrent et l'insultent; il s'adosse à la muraille, tire l'épée, et si l'on n'était promptement accouru, il en tuait quelques-uns, ou était tué lui-même. Une autre fois, on le voit apaiser une sédition militaire en Guipúzcoa et déployer en cette occasion une grande prudence. En 1520, il assiste à la prise de Nájera révoltée contre son duc; la ville est mise à sac: il pouvait, comme les autres, prendre sa part de butin, il n'en fait point de cas et ne se réserve rien.

Au printemps de 1521 les Français envahirent la Navarre; le vice-roi, duc de Nájera, alla chercher des secours en Castille; pendant son absence, Pampelune se rendit; le capitaine Francisco Herrera, resté seul dans la citadelle avec une poignée de soldats espagnols, allait sans doute capituler quand Ignace se prononça énergiquement pour la continuation de la lutte. Le 20 mai 1521, au moment où les Français allaient donner l'assaut, il se confessa à l'un de ses compagnons et se tint debout sur la brèche pour faire tête à l'ennemi. Un boulet lui brisa la jambe droite au-dessous du genou, contusionna gravement la jambe gauche. La citadelle se rendit bientôt après.

Le blessé fut transporté dans une maison de la ville et courtoisement soigné par les médecins français. Il ne savait comment leur témoigner sa reconnaissance: il donnait à l'un sa rondache, à l'autre son poignard, au troisième ses cuirasses. Au bout de quinze jours il allait si bien, qu'il voulut être reporté à Loyola,

mais le voyage fut des plus pénibles; quand il fut arrivé chez lui, on reconnut que la fracture avait été mal réduite: il exigea que les os fussent remis en leur vraie place. Il ne souffrit pas qu'on l'attachât pour subir l'opération, il ne jeta pas un cri; on le vit seulement serrer fortement les poings quand la douleur devenait trop vive. Bientôt la fièvre le prit, l'estomac cessa de fonctionner, la faiblesse devint si grande que les médecins crurent sa fin prochaine. Il reçut l'extrême-onction. Le 28 juin, on crut qu'il ne passerait pas la nuit. Cependant il ne mourut point; il s'était recommandé à Saint Pierre et resta persuadé qu'il lui devait son rétablissement. La convalescence fut longue et douloureuse. L'os mal remis faisait sous le genou une saillie disgrâcieuse; il fit scier la partie qui dépassait «pour pouvoir porter »les bottes étroites et serrées qui étaient de mode en ce temps-»là» (*Ribadeneira*). Sa jambe était restée un peu plus courte, il la fit étirer et masser pour que sa boiterie fût moins apparente.

Pendant ces longs mois de réclusion et de souffrance, il demanda à la lecture la distraction indispensable. On lui donna la *Vita Christi*, de Ludolf le Chartreux, traduite en espagnol par Fr. Ambrosio Montesinos, et le *Flos Sanctorum*, recueil de légendes hagiographiques. «Porté par nature à la grandeur et aux ex-»trêmes» (*Polanco*), son esprit s'enflamma et se tourna tout entier vers les choses du ciel. Il fit relier un cahier de trois cents feuillets et prit plaisir à consigner sur ces pages les idées que ses lectures éveillaient dans son esprit. Une nuit, il se leva en trébuchant, alla s'agenouiller devant une image de la Vierge et promit à Marie de renoncer à jamais aux vanités du monde. Il lui voua une sorte d'amour mystique; il aimait à répéter «qu'il vou-»lait se consacrer au service d'une dame; qu'elle n'était ni com-»tesse, ni duchesse, mais d'une condition plus haute encore.» Il songea à se faire chartreux, ou à passer à Jérusalem; il envoya un domestique de sa maison demander des renseignements sur la Terre-Sainte aux moines de Miraflores, près de Burgos. Quand il put marcher, on le vit se traîner sur ses béquilles jusqu'à

l'église d'Azpeitia et s'arrêter en passant devant l'hermitage de Notre-Dame d'Olaz.

Au mois de février 1522, il se jugea assez rétabli pour quitter Loyola; il se rendit au sanctuaire de Notre-Dame d'Aranzazu; de là à Navarrete, chez le duc de Nájera. On lui paya quelques écus qu'on lui devait, il régla ses dettes et employa le reste de l'argent à faire restaurer une image de la Vierge en mauvais état; puis, congédiant ses deux valets, il prit seul le chemin de Montserrat.

A mesure qu'il se rapprochait de la montagne croissait l'exaltation de son esprit. En chemin, il fit vœu de chasteté perpétuelle. Arrivé à l'abbaye, il prit pour confesseur Fr. Juan Chanones, Français de nation; il passa trois jours à mettre par écrit sa confession générale. Il donna sa mule au monastère, consacra à la Vierge son épée et sa dague et abandonna ses vêtements de gentilhomme à un mendiant pour revêtir un froc de chanvre, qu'il ceignit d'une ceinture de corde; il mit une sandale à son pied droit, sans doute pour atténuer la claudication, prit en main le bourdon du pélerin et dans cet équipage, fit la veillée des armes devant l'autel de la Vierge. Le 25 mars 1522, après avoir assisté à la messe et communié, il commença à descendre le sentier qui se dirige vers Monistrol. Il fut bientôt rejoint par une dame veuve et son fils, qui revenaient de pélerinage; il leur demanda s'ils ne connaîtraient pas quelque hôpital où il pût se retirer. Inés Pascual lui offrit de le conduire à Manresa, le recommanda elle-même à la gardienne de l'hôpital de Sainte-Lucie et lui envoya pour son souper une tasse de bouillon et une poule.

II.—Manresa. Les Exercices spirituels.

Ignace séjourna près d'un an à Manresa. Il s'y livra à l'ascétisme et à la contemplation; il s'efforça d'adapter son âme à la vie nouvelle qu'il voulait mener et dont la direction lui échappait

encore. Cette période fut marquée par des crises morales parfois extrêmement pénibles.

Au bout de quatre mois de séjour à Manresa, il commença de subir des impressions extraordinaires. Quand il priait, son imagination devenait soudain stérile, son cœur s'inondait de tristesse; le moment d'après, le flot de la joie mystique se reprenait à couler. Mille scrupules l'assiégeaient au sujet de sa confession générale; il fut se confesser à un dominicain, qui s'efforça de le rassurer, lui défendit même de penser à ses péchés; rien ne put l'apaiser, il songea même à se précipiter par une fenêtre pour en finir avec ses tourments. Il se rendit un jour à la chapelle de Notre-Dame de Villadordis et y resta huit jours en prière, sans prendre aucune nourriture; des femmes, qui suivaient déjà sa direction spirituelle, se mirent à sa recherche et le ramenèrent à Manresa. Ses terreurs le quittèrent tout d'un coup dans une circonstance extraordinaire que les *Actes Ignatiens* rapportent ainsi: «Il allait faire ses dévotions dans une église dis-» tante de Manresa de plus de mille pas, et dédiée, si je ne me » trompe, à Saint Paul. Le chemin qui y conduit serpente le » long d'un cours d'eau. Lorsqu'il eut marché quelque temps, » abîmé dans ses pensées pieuses, il s'assit les yeux fixés sur le » torrent qui mugissait dans le ravin. Tandis qu'il était assis de » la sorte, les yeux de l'esprit lui furent ouverts, non pas qu'il » eût quelque vision, mais il recevait l'intelligence des choses » spirituelles concernant les mystères de la foi et des Ecritures. » Cette lumière lui fut accordée avec une telle clarté, qu'à partir » de ce moment tout lui apparut sous un jour entièrement nou-» veau. Cependant, il ne peut pas rapporter distinctement chacu-» ne des nombreuses vérités qu'il comprit alors, mais il peut seu-» lement affirmer que son esprit fut rempli d'une lumière extra-» ordinaire, et d'une façon telle que s'il réunissait toutes les » grâces que Dieu lui accorda jusqu'à la soixante-douzième » année de sa vie et toutes ses connaissances acquises, il ne croi-» rait pas néanmoins avoir appris par tout cela autant qu'il apprit

» en cette seule occasion. Depuis ce temps, son intelligence était » éclairée comme s'il était devenu un autre homme.» *(P. Gonzálvez.)* Il comprit alors que ses scrupules étaient vains et la paix rentra dans son âme. Sa vie mystique se fit plus large et plus profonde. Il passait quelquefois des nuits entières dans une sorte d'extase méditative. Un samedi, il resta privé de sentiment, étendu sur les dalles de la chapelle de Sainte Lucie, et demeura huit jours dans cet état, sans donner d'autre signe de vie que de légers battements de son cœur; le huitième jour, il prononça à plusieurs reprises le nom de Jésus et se réveilla. C'est à ce sommeil léthargique que l'on a donné le nom de «Saint Ravissement»; il a été attesté par des témoins oculaires, Elizabeth Rauzer, Inés Pascual, son fils Jean; Ignace n'en parla jamais à personne, car autant il était facile de le faire parler sur les péchés de sa vie antérieure ou sur quelques actes connus de tous, autant il était malaisé d'obtenir de lui des détails sur sa vie spirituelle et les grâces qu'il avait reçues. (*Polanco*).

On eût dit qu'il cherchait à dépasser en austérité tous les saints connus des hagiographes; il vivait d'aumônes, ne mangeait jamais de viande, ne buvait de vin que le dimanche et les jours de fête et en fort petite quantité; il se flagellait trois fois par jour, restait jusqu'à sept heures à genoux, en prières. Il s'affaiblit à tel point qu'il tomba gravement malade. On le transporta chez un bourgeois de Manresa, nommé Amigant, qui le soigna de son mieux; mais à deux ou trois reprises, le mal parut s'aggraver, parce qu'il reprenait ses macérations sitôt qu'il se sentait plus fort. A la fin, il permit à son ami Caniells de lui acheter deux robes de drap gris et un bonnet de la même étoffe; il se coupa la barbe et les ongles, il se força à dormir quelques heures chaque nuit.

Il s'occupait à soigner les pauvres malades, il enseignait le catéchisme aux enfants, il parlait des choses de la religion avec une telle ferveur qu'il avait déjà des auditeurs assidus, presque des disciples; certaines femmes le prisaient à tel point que le

peuple les appelait les *Iñigas*. Mais la solitude lui plaisait par-dessus tout. Dans la falaise qui surplombe la rive gauche du Cardoner, il avait découvert un abri sous roche où il se retirait pour méditer. C'est la Sainte Grotte, dont la piété espagnole a fait un salon, et où il écrivit, suivant la tradition, les *Exercices Spirituels*, l'un des livres les plus étonnants qui soient sortis d'une âme humaine.

Les *Exercices Spirituels* sont le chef d'œuvre d'Ignace et le plus pur de sa gloire. Il les a conçus à Manresa, mais il n'a cessé d'y travailler pendant vingt-six ans, les retouchant toujours, à mesure que sa science théologique devenait plus vaste et que s'enrichissait son expérience personnelle. Il est extrêmement regrettable que l'on ne possède plus la rédaction primitive; elle devait passer en beauté l'édition définitive, plus savante mais moins spontanée. Le manuscrit autographe est perdu; ce qu'on appelle aujourd'hui de ce nom n'est qu'une copie, revue, il est vrai, et annotée par Ignace. Le texte est écrit en castillan assez incorrect, mélangé de termes basques, mais il se recommande par l'énergie du style et le tour incisif de certaines expressions. En 1548, à la prière de François de Borgia, duc de Gandia, et déjà profès de la Compagnie de Jésus, le pape Paul IV soumit les *Exercices* au jugement d'une commission de trois membres: le cardinal Juan Alvarez de Toledo, de l'ordre de Saint Dominique, archevêque de Burgos et inquisiteur; Philippe Archinti, évêque de Saluces et vicaire de Rome; le P. Gilles Foscarari, maître du Sacré Palais. Les commissaires examinèrent deux versions latines de l'ouvrage: l'*antigua*, qui reproduisait presque mot pour mot le texte du manuscrit autographe, la *vulgata* du P. André des Freux, plus large mais plus latine et plus élégante. Les deux versions furent approuvées sans y changer un seul mot et le pape recommanda lui-même l'ouvrage dans le bref *Pastoralis officii*. La première édition parut la même année à Rome, sous le titre *Exercices spirituels pour se vaincre soi-même et régler sa vie sans se déterminer par aucune affection désordonnée.*

«L'auteur, dit le P. Polanco, a été bien moins inspiré par les »livres que par l'onction du Saint Esprit, l'expérience intime et »celle que lui donne la direction des âmes.» Ignace déclare lui-même «qu'il n'a pas composé tout d'un trait les *Exercices;* mais »qu'à mesure que, par suite de sa propre expérience, une chose »lui paraissait devoir être utile aux autres, il en prenait note.» On s'est demandé cependant si quelque ouvrage déjà paru n'avait pu lui servir de modèle. García de Cisneros, premier abbé réformé de Montserrat, avait publié, il n'y avait pas encore longtemps, un livre de mystique intitulé *Exercitatorio de la vida espiritual*, sorte de compilation faite d'emprunts aux traités ascétiques de Gerard Zerbolt de Zutphen (1367-98) et de Jean Mombaer, ou Mauburnus, mort en 1502, appartenant tous les deux à la Société des Clercs ou Frères de la Vie Commune. Ignace dut trouver encore vivante à Montserrat la mémoire de Cisneros, mort en 1512 seulement. Il est bien probable que Fr. Juan Chanones lui parla de l'*Exercitatorio,* et il se peut que ce livre lui ait donné la première idée du sien, mais le traité de Cisneros n'est qu'une méthode de prière à suivre chaque jour de la vie. Ignace a organisé un mode de méditation à faire une fois, pour se mettre directement en présence de Dieu et connaître sa volonté sur la vocation qu'il vous inspire. C'est une mystique d'où doit sortir l'action. C'est une veillée des armes après laquelle le chevalier ne déposera plus l'épée. (*Astrain*).

Les *Exercices* donnent un plan détaillé de retraite et de méditation, qui doit se poursuivre pendant une durée de quatre semaines. Le retraitant commence par s'isoler du monde et se confier aux soins d'un guide expérimenté, qui suivra attentivement les progrès de la cure spirituelle à laquelle il va se soumettre.

Les exercices de la première semaine ont pour thème général le péché. Le catéchumène méditera sur le péché des anges rebelles, sur le péché d'Adam, sur le péché actuel; puis il passera à l'examen de ses propres fautes et s'efforcera d'en ressentir douleur et confusion: «Je demanderai aux anges, qui sont le glaive

»de la justice divine, comment ils m'ont souffert et gardé, com»ment ils ont même prié pour moi!... je m'étonnerai... que la »terre ne se soit pas entr'ouverte pour m'engloutir, creusant de »nouveaux enfers où je devrais brûler éternellement.» Il invoquera la Vierge, il priera le Christ, il adorera le Père. Il cherchera enfin à se représenter l'Enfer et les souffrances des damnés: «Le »premier prélude est la composition du lieu, qui consiste à voir »des yeux de l'imagination la longueur, la largeur et la profon»deur de l'Enfer... je verrai... j'entendrai... je me figurerai que je »respire la fumée, le soufre, l'odeur d'une sentine et de ma»tières en putréfaction... je m'imaginerai goûter intérieurement »des choses amères, comme les larmes, la tristesse, le ver de la »conscience... je toucherai ces flammes vengeresses...» Le fidèle apprendra ainsi à détester son péché et à redouter la justice de Dieu. Cette justice est parfois difficile à comprendre; «on médi»tera sur le péché particulier d'un homme quelconque tombé en »enfer pour ce seul péché mortel; on considérera les âmes sans »nombre qui sont maintenant damnées pour des péchés moins »multipliés que les nôtres; on se convaincra qu'ayant ainsi péché »et s'étant révolté contre la Bonté infinie, cet homme a été jus»tement condamné pour toujours.» Il y a des péchés mortels et des péchés véniels, mais ces derniers ont aussi leur gravité; il ne peut être permis sous aucun prétexte d'en commettre un seul, nulle fin n'excuserait un pareil moyen: «Puisque le péché véniel »est une offense de Dieu, il est donc le mal de Dieu, mal in»comparablement plus grand que la désolation de tous les peu»ples, que le renversement de tous les Etats, que l'anéantisse»ment du ciel et de la terre, que le malheur éternel de tous les »hommes et de tous les anges, qu'il ne serait pas permis, dit »Saint Anselme, d'empêcher par l'offense la plus légère.»

Pendant la deuxième semaine, le catéchumène se représentera tous les épisodes de la vie du Christ, depuis sa naissance jusqu'au dimanche des Rameaux. Il assistera à la Nativité, «il verra »les personnes, il se tiendra en leur présence comme un petit

»mendiant, il observera, il écoutera ce qu'elles disent. Il évoque»ra successivement la Présentation au Temple, la Fuite en »Égypte, Jésus soumis à ses parents, Jésus au milieu des doc»teurs.»

La logique voudrait que la vie du Christ continuât à se développer, mais la piété d'Ignace introduit ici la célèbre parabole des deux étendarts. Il arrête le cours de sa méditation historique pour se poser la question: de qui serai-je l'homme-lige et le soldat? de ce prince des docteurs ou de l'esprit de ténèbres? Et il cherche à se représenter le démon; il le voit «dans la vaste »plaine de Babylone, assis dans une chaire élevée, toute de feu »et de fumée, sous des traits horribles et d'un aspect épouvan»table.» Son choix est fait, mais il se demande comment il peut se trouver des hommes assez fous pour suivre le parti du démon et il considère que les hommes se répartissent en trois classes: ceux qui vivent dans le péché et ne se repentent qu'à l'heure de la mort, ceux qui voudraient servir Dieu mais ne veulent rien céder de leur opulence, ceux enfin qui sacrifient leur richesse à leur salut. Ignace sera de ces derniers.

L'histoire du Christ continue à se dérouler aux yeux du pénitent. Il est présent au baptême de Jésus; il l'accompagne au désert; il entre dans les raisons des apôtres qui abandonnent tout pour le suivre; il écoute le sermon sur la montagne; il admire Jésus marchant sur les flots, ou enseignant dans le Temple; il s'émerveille devant Lazare ressuscité; il entre en triomphe à Jérusalem avec le Maître.

Sachant désormais sous quel étendart il veut marcher, le pénitent examine quelle voie il suivra et tâche à se décider en la seule vue de la gloire de Dieu, abstraction faite de toute affection humaine. S'il a déjà fait un choix irrévocable, il recherchera tout ce qui lui manque pour remplir exactement tous ses devoirs et s'efforcera de créer en lui une vie nouvelle plus forte et plus féconde.

La troisième semaine met l'âme fidèle en face de la Passion.

Le voyage à Béthanie, la Cène, la nuit au Jardin des oliviers, la comparution devant Anne, devant Caïphe, devant Hérode, devant Pilate; la Flagellation, la Crucifixion, la Descente de Croix, la Mise au tombeau offriront autant de sujets de méditation auxquels le retraitant s'appliquera avec une croissante ferveur. Il priera devant le Sépulcre, il verra la Vierge se retirer lentement avec les disciples. De toutes ces angoisses, son âme désabusée tirera un grand dégoût des choses de la terre et une suprême leçon de tempérance.

La quatrième semaine est consacrée tout entière à l'allégresse des mystères glorieux. Ignace croit que le Christ est apparu tout d'abord à la Vierge: «Quoique l'Ecriture n'en fasse pas mention, »elle nous le donne assez à entendre en disant qu'il apparut à »tant d'autres. Elle suppose que nous avons l'intelligence et que »nous ne voulons pas mériter le reproche que le Sauveur fit un »jour à ses apôtres: Etes-vous encore sans intelligence?» Il se représente «la maison où se trouve Notre-Dame, considérant en »particulier les appartements qui la composent et spécialement »la chambre et l'oratoire de la mère du Sauveur.» Il se prouve à lui-même la résurrection du Christ en arrêtant sa pensée sur les treize apparitions qui précédèrent son Ascension; il le regarde monter au ciel et s'abîme dans le sentiment de sa propre faiblesse et de la gloire divine.

Tel est le plan général des *Exercices*. C'est une héroïque méthode pour isoler l'âme de toute influence extérieure, et pour la mettre en la présence immédiate du Christ. Toutes les âmes ne sont point capables de fournir un pareil effort. La science n'y sert de rien: «Ce n'est pas l'abondance de la science qui »rassasie l'âme; c'est le sentiment et le goût des vérités qu'elle »médite... Les fruits d'une bonne vie ne croissent que dans un »cœur pur.» Tel ne retirera de sa retraite qu'un médiocre avantage; tel autre parviendra à projeter sa pensée hors de lui-même, à la matérialiser, à en voir les objets, à converser avec les personnages évoqués par son imagination et sa foi, don mer-

veilleux analogue au génie des plus grands poètes, force créatrice d'une incomparable puissance, qui laisse intacts le jugement et la raison, développe l'enthousiasme et le sens de l'action et rend celui qui la possède inaccessible au doute, à la crainte et au découragement.

Les *Exercices* sont accompagnés de remarques et d'additions qui indiquent un long travail de retouche et de correction. Ignace enseigne à discerner les bons esprits des mauvais et donne de curieux conseils sur la conduite à observer à l'égard du démon: «Notre ennemi resemble à une femme; il en a la faiblesse »et l'opiniâtreté. C'est le propre d'une femme lorsqu'elle se »dispute avec un homme, de perdre courage et de prendre la »fuite aussitôt que celui-ci lui montre un visage ferme: l'homme, »au contraire, commence-t-il à craindre et à reculer, la colère, »la vengeance et la férocité de cette femme s'accroissent et n'ont »plus de mesure». Ignace combat les scrupules exagérés, donne des conseils sur la distribution des aumônes et sur les pratiques ascétiques: «Retrancher le superflu sur sa nourriture n'est pas »pénitence, mais tempérance; il n'y a pénitence que lorsqu'on »retranche quelque chose que l'on pourrait prendre convena»blement... plus nous parvenons à retrancher, plus la pénitence »est grande et louable, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à ruiner »les forces et qu'elle n'altère pas notablement la santé». Il conseille les cilices, les disciplines, et veut «que la douleur ne soit »sensible que dans la chair et qu'elle ne pénètre pas jusqu'aux »os, de sorte que la pénitence cause de la douleur et non quel»que infirmité».

Il veut que les *Exercices* soient dirigés par un prêtre. Ils ne doivent pas être les mêmes si celui qui les reçoit n'est point versé dans les choses spirituelles, s'il est retenu par un emploi public, s'il a peu de fond. Le directeur s'appliquera à relever la pénitent s'il tombe dans la désolation, à le modérer s'il le voit trop enthousiaste, à prévenir les vœux indiscrets. L'état auquel le pénitent doit aspirer est ainsi précisé par Ignace: «L'homme est

»créé pour louer, honorer et servir Dieu Notre Seigneur et par »ce moyen sauver son âme... les autres choses sont créées pour »l'aider dans la poursuite de cette fin. Il en doit faire usage »autant qu'elles le conduisent vers cette fin, s'en dégager autant »qu'elles l'en détournent. Pour cela il est nécessaire de se ren»dre indifférent à l'égard de tous les objets créés... en sorte que »nous ne voulions pas plus la santé que la maladie, la richesse »que la pauvreté, l'honneur que le mépris, une vie longue »qu'une vie courte, désirant uniquement ce qui nous conduit à »la fin pour laquelle nous sommes créés.»

Pour ne s'écarter en rien de la vérité, la règle la plus sûre est une absolue soumission à l'Eglise. Ignace revient sans cesse sur cette idée, et la pousse jusqu'au *Credo quia absurdum*: «Nous »devons toujours être disposés à croire que ce qui nous paraît »blanc est noir si l'Eglise hiérarchique le décide ainsi». Sa théologie est toute faite et toute pratique. Il considère «comme très »vrai que personne ne puisse être sauvé sans être prédestiné et »sans avoir la foi et la grâce»; mais il recommande «de s'obser»ver beaucoup sur la manière de parler et de discourir sur ce »sujet». Il pense que les hommes doivent servir Dieu par pur amour; «cependant nous devons louer beaucoup la crainte de la »divine Majesté, car non seulement la crainte filiale est pieuse »et très sainte, mais la crainte servile même, lorsque l'homme »ne s'élève pas à quelque chose de meilleur et de plus utile, »l'aide beaucoup à sortir du péché mortel, et lorsqu'il en est »sorti, il parvient facilement à la crainte filiale, qui est toute »agréable et chère à Dieu, parce qu'elle est inséparable de son »amour». Il loue tous les préceptes de l'Eglise; il vantera beaucoup les ordres religieux, la virginité, la continence et il n'aura pas autant d'éloges pour le mariage; il recommandera «de ne »point faire vœu de ce qui éloigne de la perfection évangélique, »comme d'entrer dans le commerce ou de s'engager dans le »mariage». Il n'est pas sans savoir qu'il y a des abus dans l'Eglise, et que tous ses représentants ne sont pas irréprochables,

mais il veut que l'on observe à cet égard une discrétion et une prudence extrêmes: «Nous devons être plus portés à approuver »et à louer les règlements, les recommandations et la conduite de »nos supérieurs qu'à les blâmer; car supposé que quelques-unes »de leurs dispositions ne soient pas, ou puissent ne pas être di»gnes d'éloges, il est toujours vrai, à raison des murmures et du »scandale, qu'il y a plus d'inconvénients que d'utilité à les con»damner, soit en prêchant en public, soit en parlant au bas peu»ple, ce qui l'irriterait contre ses supérieurs temporels et spiri»tuels... Cependant il peut être utile de manifester l'irrégulari»té de leur conduite aux personnes mêmes qui ont le pouvoir »d'y porter remède».

Les passages de ce genre furent sans doute très goûtés par les censeurs de 1548. Ils appartiennent plutôt au général de la Compagnie de Jésus qu'au mystique de Manresa, ils montrent qu'Ignace vieillissant devint plus théologien, plus politique et moins poète.

III. — Le Voyage à Jérusalem. — Barcelone. — Alcalá de Henares. — Salamanque.

Au mois de février 1523 Ignace quitta Manresa, en compagnie de Jean Pujol, vicaire de Prats, qui se rendait à Rome pour traiter des affaires de l'abbaye de Montserrat. Les deux hommes séjournèrent trois semaines à Barcelone, passèrent en cinq jours à Gaëte et se rendirent à pied à Rome, où ils entrèrent le 29 mars, dimanche de Pâques fleuries. Mais ce n'était point là qu'Ignace voulait s'arrêter. Il gagna Venise où il s'embarqua pour l'Orient (14 juillet). Il arriva à Jérusalem le 4 septembre et trouva l'hospitalité au couvent des Franciscains. Il commença de soigner les malades et de secourir les pauvres, mais ne dissimula point qu'il était venu prêcher et travailler à la conversion des infidèles; effrayé des troubles que n'eût pas manqué de susciter

un pareil apostolat, le gardien du couvent ordonna à Ignace de quitter Jérusalem. Vers le milieu de janvier 1524, Ignace rentrait à Venise, et avant la fin du carême il était de retour à Barcelone.

Ce voyage lui avait fait perdre une année, mais lui avait révélé des difficultés qu'il ne soupçonnait point. Il comprit qu'avant d'instruire les autres il fallait s'instruire lui-même; il commença, écolier de trente-trois ans, à apprendre son rudiment. Il vivait des aumônes que lui faisaient deux femmes pieuses, Isabelle Rosell et Inés Pascual; il n'avait pas repris le froc comme à Manresa, mais ne portait que de pauvres habits, et par mortification avait coupé les semelles de ses souliers.

Il travaillait sous la direction d'un certain Ardebalo, qui avait consenti à lui enseigner gratis ce qu'il savait, mais l'étude avait peu de charmes pour Ignace; chaque fois qu'il prenait sa grammaire, les délices de la vie contemplative se présentaient à son esprit; il vit dans ce fait un piège du démon, conduisit Ardebalo à Sainte-Marie-de-la-Mer, et après lui avoir confessé les tentations qui l'assiégeaient, lui promit de ne pas perdre une seule de ses leçons pendant deux ans. Il le supplia de le traiter comme le dernier de ses élèves, de le reprendre sans ménagement, de le frapper même s'il manquait à ses devoirs. Au bout de deux ans, il savait à peu près sa grammaire.

Un pareil homme ne pouvait se confiner dans une tâche aussi mesquine; il saisissait avidement toute occasion d'agir. Il apprit un jour que de jeunes étourdis avaient trouvé accès dans le parloir d'un couvent de femmes; il y alla à son tour, et fit si bien honte aux nonnes de leur légèreté qu'elles fermèrent leur porte aux indiscrets. Les bavards dépités soudoyèrent deux Morisques, qui surprirent Ignace aux environs de Barcelone et le rouèrent de coups. Il resta sur place, privé de sentiment, et reporté chez Inés Pascual, il y resta cinquante-trois jours sans quitter la maison; sa première sortie fut pour se rendre au couvent et engager les religieuses à se bien garder.

Il catéchisait ainsi tous ceux qui consentaient à l'écouter et trouva de véritables disciples en trois jeunes gens: Calixto de Sa, Juan de Arteaga, Lope de Cáceres, avec lesquels il vécut en étroite société.

Au printemps de 1526, il résolut de poursuivre ses études et fit choix d'Alcalá de Henares, dont l'Université brillait alors de tout son éclat. Il ne s'embarrassa point d'argent, mendia le long de la route, et mendia par la ville sans prêter attention aux brocards des étudiants. Emu de son courage, le prévôt de l'Hôpital de la Miséricorde lui offrit le logement, une chambre hantée où les malins esprits venaient chaque nuit, disait-on, faire le sabbat. Ignace accepta sans hésiter. Il suivit les cours de logique et de philosophie, il allait aussi écouter les maîtres qui commentaient Pierre Lombard et Albert-le-Grand, il appela ses compagnons restés à Barcelone, mais l'enseignement d'Alcalá était trop relevé pour un étudiant aussi novice qu'il l'était, il en retira en somme très peu de fruit et se consola en semant autour de lui la bonne parole. Ils allaient, lui et ses amis, vêtus d'un froc gris clair muni d'un capuchon; ils avaient endoctriné un jeune Navarrais, qu'ils appelaient Perico, et tout le monde les connaissait à Alcalá sous le sobriquet dédaigneux des gens au froc. Ignace, encore peu instruit en théologie, parlait sur les commandements de Dieu et sur le péché, il avait surtout du succès auprès des femmes du peuple; des dévotes de tout âge, des Madeleines repentantes, une pauvre femme qui avait voulu se pendre suivaient avidement ses homélies. Le Saint Office s'en émut. Au mois de novembre 1526, Alonso Mejia, chanoine de Tolède, se rendit à Alcalá et avec le concours de Miguel Carrasco, chanoine de la Collégiale, dirigea une enquête qui aboutit à un non-lieu; mais le Vicaire-général Juan Rodriguez de Figueroa ordonna à Ignace et à ses amis de quitter leurs frocs gris. Comme ils étaient trop pauvres pour s'acheter d'autres habits, ils obtinrent la permission de teindre un des frocs en noir et deux autres en brun. Ainsi en règle avec l'autorité, les jeunes apôtres reprirent leurs instructions. Le

succès dépassa leurs espérances; les femmes qu'ils évangélisaient poussèrent la ferveur jusqu'à en tomber malades; elles s'évanouissaient à tout moment, elles demeuraient des heures entières privées de sentiment. Ignace ne s'en émouvait point, voyait en toutes ces choses la main du démon et engageait ses pénitentes à redoubler de piété. Il ne s'inquiétait pas davantage de l'Inquisition. «Qu'avez-vous gagné à votre enquête, di-»sait-il à Figueroa, quel mal avez-vous trouvé en moi?—Aucun, »répondait le Vicaire général, mais si l'on trouve du mal en »vous, on vous punira et même on vous brûlera.—Et l'on vous »brûlera aussi vous-même, si vous errez.—D'accord!»

Le 6 mars 1527, Figueroa rouvrit son enquête sur Ignace et ses compagnons; elle n'avait encore donné aucun résultat quand une grave affaire surgit tout à coup. Pedro Ciruelo, chanoine d'Alcalá et professeur de la première chaire de Saint Thomas à l'Université, avait pris sous sa protection une veuve appelée Luisa Velázquez et sa fille Maria del Vado; grandes admiratrices d'Ignace, les deux femmes partirent un beau matin, sans consulter personne, pour aller en pélerinage à la Sainte Face de Jaen et à Notre-Dame de Guadalupe; le chanoine se montra très contrarié de ce voyage et accusa Ignace de l'avoir conseillé; le 20 avril, Figueroa fit arrêter le pauvre étudiant, qui resta en en prison jusqu'au 1er juin. Le procès ne révéla rien qui ne fût à son honneur, il fut établi qu'il s'était toujours opposé au projet de pélerinage à Jaen; Figueroa lui intima à nouveau l'ordre de se vêtir suivant l'usage de Castille et lui défendit de prêcher avant d'avoir terminé ses études de philosophie.

Ignace se déclara prêt à changer d'habit et objecta seulement son extrême pauvreté; on l'autorisa à mendier acompagné d'un habitant de la ville, du nom de Lucena. Les quarante-deux jours de réclusion lui avaient donné si mauvaise mine qu' un jeune cavalier, D. Lope de Mendoza, s'écria en le voyant: «Que je meure brûlé si celui-ci ne mérite pas de l'être!—Prenez garde, ré-»pondit Ignace, que ce que vous dites ne vous arrive à vous-

même». On fêtait ce jour-là la naissance de l'infant D. Philippe: Mendoza se brûla grièvement en tirant des pétards, et affolé par la douleur, courut se jeter dans un puits.

Ignace avait accepté de changer d'habit, mais il ne voulut pas renoncer à évangéliser les pauvres. Le 20 juin, il quitta Alcalá pour aller trouver à Valladolid l'archevêque de Tolède Alfonso de Fonseca et plaider sa cause auprès de lui. Le prélat l'engagea à poursuivre ses études et lui donna quelque argent pour gagner Salamanque avec ses compagnons.

L'air de Salamanque n'était pas plus libre que celui d'Alcalá. Dix ou douze jours après son arrivée, Ignace fut invité par son confesseur à dîner au couvent de Saint Dominique; il s'y rendit avec Calixto de Sa. Le sous-prieur, Fray Pedro de Soto, trouvait étrange que des ignorants se mêlassent de prédication et demanda ironiquement à Ignace «si Dieu lui avait révélé tout ce »qu'il croyait savoir et n'avait pas appris.» Ignace refusa de répondre, Soto fit fermer les portes du couvent et garda Ignace et son compagnon. Le proviseur de l'évêque les fit transférer à la prison et enchaîner dans un cachot à moitié ruiné, sale, de mauvaise odeur et rempli de vermine. Ignace se contenta d'affirmer «qu'il n'y avait pas à Salamanque autant de menottes ni de chaî»nes qu'il en voudrait porter pour l'amour de Jésus-Christ.» Il livra tous ses manuscrits et les *Exercices spirituels*, il donna les noms de ses trois autres compagnons, dont deux furent incarcérés; une nuit que tous les prisonniers se sauvaient il refusa de s'évader. Tant de constance finit par toucher ses juges. Après vingt et un jours de détention, Ignace et ses amis furent déclarés irréprochables quant à la foi et aux mœurs, mais défense leur fut faite d'enseigner la doctrine tant qu'ils n'auraient point gagné leurs grades en théologie. Plutôt que de se soumettre à une sentence qu'il trouvait injuste, Ignace quitta Salamanque; après avoir pris congé de ses premiers compagnons, il se mit en route seul, à pied, poussant devant lui un petit âne chargé de ses papiers et de ses livres.

L'esprit sacerdotal s'etait dressé contre lui et lui avait barré la route: il comprit qu'il lui fallait être prêtre pour vaincre des prêtres, il résolut d'aller faire sa théologie à Paris même, dans un pays qu'il semble avoir deviné plus libre que le sien.

Il repassa par Barcelone pour revoir ceux qui l'avaient soutenu jusque-là, accepta d'eux une lettre de change de vingt-cinq écus et prit la route de France. Il y avait six ans qu'il s'était voué au service de Dieu et tout ce qu'il avait acquis se réduisait à un peu de latin, mais il avait écrit les *Exercices* et si bien trempé sa volonté qu'elle était désormais capable de briser tous les obstacles.

IV.—Paris.—Le vœu de Montmartre.

Ignace arriva à Paris le 2 février 1528, ayant en poche la lettre de change de 25 écus qu'on lui avait donnée à Barcelone. Il toucha son argent et fut se loger dans une maison où habitaient déjà quelques Espagnols, étudiants comme lui. Il eut l'imprudence de confier son pécule à l'un de ses compatriotes, qui le dissipa; il lui fallut aller se loger à l'Hôpital Saint-Jacques, près la Porte Saint-Denis, et mendier pour vivre. Il n'y voyait aucun déshonneur, mais il perdait beaucoup de temps à se rendre à l'Université et à quêter sa vie; il eût voulu entrer au service de quelque maître; il eût probablement trouvé une place si l'on eût connu son extrême bonne volonté. «Je me figurerai, disait-» il, que mon maître est Jésus-Christ. Je donnerai le nom de Pier-» re à l'un des élèves, celui de Jean à un autre et les noms des » douze apôtres aux suivants. Si mon maître m'ordonne quelque » chose, je recevrai cet ordre comme sortant de la bouche même » de Jésus-Christ, et si un élève me commande, je lui obéirai » comme à Saint Pierre.»

N'ayant pu trouver un maître qui l'acceptât comme domestique, il alla pendant les vacances jusqu'en Flandre, où vivaient de riches marchands espagnols; il trouva bon accueil à Bruges

auprès de González de Aguilera, auprès de Pedro Quadrado et de Juan de Cuéllar à Anvers. Au cours d'un de ces voyages, il rencontra à Bruges le philosophe Luis Vives, qui l'invita à sa table. On parla de Dieu et des choses spirituelles; Vives, enchanté, déclara que son hôte d'un jour était un saint. Une autre année, Ignace passa en Angleterre et en rapporta d'abondantes aumônes. Les négociants de Flandre, touchés de sa vertu et de sa piété, finirent par lui envoyer leurs secours à Paris. Il reçut également quelque argent de ses amis de Barcelone; il vécut et put travailler.

Ignace resta à Paris du mois de février 1528 à la fin de mars 1535. Ces sept années ont grandement contribué à sa formation intellectuelle. Ce qu'il a su des sciences philosophiques et théologiques, c'est à Paris qu'il l'a appris; il garda toujours bon souvenir des méthodes françaises. L'Université de Paris était encore très brillante à cette époque, comptait douze ou quinze mille étudiants; le quartier qu'elle occupait renfermait le tiers de la ville (*Fouqueray*). Ignace voulut reprendre par la base ses études de grammaire commencées à Barcelone; il se fit inscrire comme externe, ou martinet, au Collège de Montaigu, fondé en 1314 par Gilles Aycelin, archevêque de Rouen. Il y resta un an et demi, sous la direction du principal Noel Beda et de quelques maîtres fameux qui lui firent refaire ses humanités. Il put alors subir l'examen prescrit pour l'entrée au Collège Sainte Barbe. Fondé en 1460 pour recevoir les étudiants de toutes les nations, ce Collège était fréquenté de préférence par les Espagnols; depuis 1526 il était placé sous le patronage du roi de Portugal Jean III. Le docteur portugais Jacques de Govea, qui en avait le gouvernement, accepta Ignace comme pensionnaire; il lui donna place dans la chambrette occupée déjà par le Savoyard Le Fèvre et par le Navarrais François-Xavier. Le Fèvre, reçu licencié l'année précédente, s'institua le répétiteur d'Ignace, mais celui-ci, toujours enclin à la contemplation mystique, apportait souvent à l'étude un esprit distrait; pour se corriger, il

fit vœu de suivre régulièrement tous les cours du Collège et convint avec Le Fèvre de ne jamais parler des choses spirituelles pendant les leçons. Après avoir suivi pendant trois ans les cours de Juan de la Peña, Ignace obtint le grade de bachelier en philosophie, avant Pâques de l'année 1532. Le 13 mars 1533, il fut reçu licencié. En 1534, après Pâques, aux grandes écoles de la rue du Fouarre, il fut admis à l'acte solennel appelé *inceptio*, où les licenciés qui avaient fait preuve de suffisance recevaient le bonnet magistral.

Il suivait déjà depuis six mois les cours de théologie organisés par les dominicains dans leur couvent de la rue Saint Jacques; il voulait pousser ses études jusqu'à la licence, lorsqu'au début de l'année 1535 il fut atteint d'une grave maladie d'estomac; une crise dura seize à dix-sept heures et lui infligea de cruelles souffrances; les médecins déclarèrent que le climat de Paris ne lui convenait point, et comme plusieurs de ses compagnons avaient d'importantes affaires à règler en Espagne, il consentit à se rendre en ce pays pour s'occuper de leurs intérêts et pour rétablir sa santé. Il quitta Paris à la fin de mars 1535; les travaux qu'il entreprit par la suite ne lui permirent plus de reprendre ses études; il n'alla pas plus loin que la licence en philosophie; il ne parvint, au dire de ses amis eux-mêmes, «qu'à une bonne moyenne de science»; mais il était maître-ès-arts, il avait le droit d'enseigner, il savait au prix de quels efforts s'acquiert le savoir.

Il avait continué à Paris la vie ascétique dont il s'était fait une loi. Il faisait chaque jour son examen particulier et assistait à la messe, chaque semaine il se confessait et communiait. Ses biographes citent quelques traits extraordinaires qui prouvent l'énergie de son âme et l'endurance inouïe de son tempérament. Il apprit un jour que l'Espagnol qui avait dissipé son argent était malade à Rouen; il partit aussitôt pour cette ville, il s'y rendit en trois jours, à pied, sans prendre la moindre nourriture; il soigna son compatriote, le guérit et le renvoya en Espagne avec

des lettres de recommandation. La peste sévissait dans Paris; il n'eut garde de manquer à soigner les malades; il crut un jour être atteint lui-même, il ressentait une vive douleur à la main, il la porta à ses lèvres en se disant: « Si tu as la peste à la main, » tu l'auras aussi à la bouche.» La douleur ayant cessé presque aussitôt, il connut qu'il n'avait pas été touché par le fléau. Moins héroïques, ses camarades refusèrent de le laisser rentrer à Sainte-Barbe; il dut vivre quelques jours hors du Collège. Un jeune homme s'était épris follement d'une femme habitant un village des environs de Paris et rien n'avait pu le distraire de sa passion. Ignace résolut de le remettre coûte que côute dans le bon chemin. Il fut, un jour d'hiver, se poster sur la route que le jeune homme devait suivre pour se rendre chez sa maîtresse. Sitôt qu'il l'aperçut, il se jeta dans l'étang presque glacé de Gentilly; frappé de surprise, l'homme s'approcha; sans sortir de l'eau, Ignace commença de le raisonner; il lui fit honte de son péché, le menaça de la justice de Dieu et lui affirma qu'il était résolu à prier et faire pénitence pour lui et à rester plongé dans l'eau jusqu'à ce qu'il eût détourné de sa tête la colère divine. Le pécheur comprit tout ce que la folie d'Ignace marquait de vertu et de charité et renonça à son mauvais dessein. Un religieux vivait d'une façon peu conforme à son état. Ignace fut se confesser à lui et lui révéla une telle délicatesse de conscience, un si véhément désir de perfection morale, que le confesseur se trouva converti par son pénitent. Un docteur en théologie, un peu trop mondain au gré d'Ignace, jouait au billard et invita l'étudiant à faire une partie. Ignace accepta: «Si je perds, dit-il » au maître, je vous servirai pendant un mois; si je gagne, vous » ferez seulement une seule chose que je vous demanderai pour » votre bien.» Il gagna, et imposa au docteur l'obligation de suivre pendant un mois les *Exercices spirituels*.

Tant de zèle n'allait point sans quelques inconvénients: l'ascétisme ne sera jamais dans le monde qu'un goût d'exception; la majeure partie des hommes aiment peu les censeurs. Un gentil-

homme biscayen, qui connaissait la maison de Loyola, s'indigna de voir Ignace mendier son pain et lui reprocha de déshonorer sa famille. Cette fois le profane avait touché juste. Ignace fut peut-être plus sensible à ce blâme qu'a tous les autres; il consulta par écrit plusieurs docteurs de Sorbonne pour savoir «si un »gentilhomme, qui a renoncé au monde pour l'amour de Dieu, »peut, sans nuire à l'honneur de sa famille, aller en divers pays »demander l'aumône». Les docteurs répondirent oui à l'unanimité. Ignace fut dès lors pleinement rassuré. Une curieuse lettre »écrite à son frère aîné, Martín García de Oñaz, montre comment »il comprenait l'amitié fraternelle: «Je ne saurais aimer personne »en cette vie qu'autant qu'elle fait son possible pour servir et »louer Dieu de tout son cœur; car celui-là n'aime point Dieu de »tout son cœur qui aime quelque chose pour soi et non pour »Dieu. Je désire avec ardeur que la vraie charité devienne »parfaite en vous, mes parents et amis, et que vous consacriez »toutes vos forces au service et à la gloire de Dieu, afin que je »puisse vous aimer et vous servir davantage, puisque servir les »serviteurs de mon maître est mon triomphe et ma gloire» (1532).

Les maîtres d'Ignace n'approuvaient pas toujours les longues dévotions de l'étudiant. Maître Peña lui savait fort mauvais gré de ne pas suivre avec assez d'assiduité les exercices littéraires du dimanche matin; il s'en plaignit au principal de Sainte-Barbe, le docteur Govea, qui condamna Ignace à subir «la peine de la salle». L'étudiant condamné à cette peine était dénudé jusqu'à la ceinture et quatre régents armés de verges le frappaient sur le dos en présence de tous ses camarades. Ignace, instruit de ce qui l'attendait, se présenta néanmoins devant l'assemblée et se déclara prêt à subir le châtiment, mais il demanda à être entendu tout d'abord; on lui permit d'exposer sa défense, et il gagna son procès.

En France comme en Espagne, il eut maille à partir avec l'Inquisition. Au mois de mai 1529, Pedro Ortiz, régent du collège de Montaigu, et Govea, principal de Sainte-Barbe, signa-

lèrent Ignace à l'inquisiteur de Paris, maître Mathieu Ori, délégué spécialement par Clément VII pour combattre l'hérésie. Plus libéral que Figueroa, Ori convoqua l'étudiant; rassuré sur sa foi et ses mérites, il le laissa en liberté. Il lui donna toutefois quelques conseils de prudence, comme l'avaient fait les juges d'Alcalá et de Salamanque. Ignace modéra un peu son zèle apostolique, se donna plus complètement à ses travaux d'écolier, mais comme son ami, le docteur Fragus, le félicitait de sa sagesse: «Atten-»dez, répondit-il, que j'aie terminé mes études, et tout repren-»dra comme par le passé». Tout reprit en effet; il fut accusé de nouveau en 1535 de vouloir fonder une nouvelle secte et de répandre un livre (les *Exercices*) tout rempli de doctrines pernicieuses. Comme il l'avait fait en 1529, il s'expliqua directement avec le dominicain Valentin Liévin, qui remplissait alors les fonctions d'inquisiteur, et lui remit le livre incriminé. Liévin le trouva si beau qu'il en voulut prendre une copie; mais Ignace ne se contenta point, cette fois, d'une absolution verbale; il se rendit auprès de l'inquisiteur accompagné d'un notaire et de plusieurs docteurs de l'Université et se fit délivrer une attestation d'orthodoxie en bonne et due forme. En 1537, Thomas Laurent, successeur de Liévin, réitéra la déclaracion écrite, à la demande d'Ignace, alors à Venise.

A Paris comme à Alcalá, Ignace chercha à gagner des âmes à l'ascétisme; il suivit tout d'abord les mêmes méthodes qu'en Espagne, il persuada trois jeunes gentilshommes espagnols, Castro, Peralta et Amador, de faire vœu de pauvreté, de se retirer à l'hôpital de Saint-Jacques, de ne plus vivre que d'aumônes; mais les camarades des jeunes ascètes trouvèrent fort mauvais ce changement de vie; ils allèrent rechercher les excentriques à l'hôpital, les ramenèrent à leur ancien logis, les obligèrent à vivre comme tous leurs condisciples. Ignace comprit alors qu'il n'est pas prudent parmi les hommes de se distinguer trop nettement de la foule, que la vie intérieure la plus sainte est compatible avec certains ménagements pour les préjugés humains. Dans

cette voie nouvelle, il trouva le succès qu'il cherchait vainement depuis dix ans.

C'est vraiment à Paris qu'est née la Compagnie de Jésus; elle est issue d'une association volontaire, formée sous l'inspiration d'Ignace, entre sept personnes que réunissaient la même piété, le même passionné désir de se vouer corps et âme au service de Dieu.

Le premier des disciples définitifs d'Ignace fut le Savoyard Pierre Le Fèvre. Né en 1506, au Villaret, dans le diocèse de Genève, Le Fèvre eut pour père un homme pieux qui l'instruisit des choses de la religion; dès l'âge de six ans, on le voit prêcher devant les autres enfants du village. A dix ans, ses parents l'envoient aux écoles du Grand Bornaut et de Thônes, puis au collège de La Roche. A douze ans, il fait vœu de chasteté; à dix-neuf ans, il est boursier à Sainte-Barbe; à vingt-trois il est maître-ès-arts. En octobre 1529, Ignace arrive à son tour au collège Sainte-Barbe et se lie bientôt avec Pierre d'une étroite amitié spirituelle; pendant deux ans il l'observe et l'éprouve, puis il lui dévoile le projet qui l'occupe: se rendre à Jérusalem et convertir les infidèles. Séduit par la noblesse de ce dessein, Pierre s'engage à travailler avec Ignace à ce grand ouvrage; il se rend en Savoie pour revoir une fois encore tous les siens et regagne Paris décidé à s'engager dans les ordres. Ignace lui donne alors les *Exercices*, et il se jette avec une telle fougue dans la méditation et l'extase qu'il demeure six jours sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de vin; Ignace est réduit à lui prêcher la modération. Le 22 juillet 1534, Le Fèvre célèbre sa première messe.

Le Navarrais François de Jassó y Javier est, comme Le Fèvre, condisciple d'Ignace au Collège Sante-Barbe. Né le 7 avril 1506, il appartient à une famille distinguée: son père est auditeur à la Chambre Royale de Pampelune et ami particulier du roi Jean d'Albret. Venu à Paris en 1525, François-Xavier est maître-ès-arts en 1530 et commente Aristote au Collège de Beauvais quand Ignace le détourne du monde et le convertit à ses idées.

Jacques Laynez, né en 1512 à Almazán, est nouveau chrétien et a des juifs parmi ses ancêtres, mais il possède une belle et claire intelligence, il étudie les lettres à Soria et à Sigüenza, la philosophie à Alcalá, l'Université de Paris le reçoit maître-ès-arts à vingt ans. Un an plus tard Ignace l'a conquis et lui donne les *Exercices*.

Alphonse Salmeron, né le 8 septembre 1515 aux environs de Tolède, est le quatrième disciple. Le Portugais Simon Rodríguez d'Azevedo, né à Bucella au diocèse de Viseu, met au service de l'association sa foi profonde, sa bonté un peu faible, son activité un peu brouillonne. Nicolas Alphonse, surnommé Bobadilla, du lieu de sa naissance situé près de Palencia, étudie à Valladolid et à Alcalá, professe un instant la logique à Valladolid, puis vient à Paris; il est bientôt fasciné comme les autres, abandonne ses études classiques pour la théologie et se voue au voyage de Jérusalem.

Les sept jeunes gens se réunissaient souvent pour parler de leur projet. Pendant l'été de 1534, ils décidèrent de se lier entre eux par un vœu spécial, qui resserrerait encore leur union et commencerait de donner corps à leur rêve. Ils renouvelleraient le vœu de chasteté qu'ils avaient tous déjà fait dans leur cœur; ils se voueraient à la pauvreté, tout en gardant la faculté de posséder tant que dureraient leurs études; par la suite, ils ne recevraient aucun salaire pour les actes de leur ministère spirituel. Leur désir était de se rendre à Jérusalem pour y travailler à la conversion des infidèles, mais ils savaient à quelles difficultés ils allaient se heurter et convinrent entre eux de se fixer un délai d'un an pour exécuter ce voyage, à dater de leur arrivée à Venise. Si, au bout de cette année d'attente, ils n'avaient pu réussir à gagner la Terre-Sainte, ou si, une fois en Terre-Sainte, ils n'y pouvaient demeurer, ils iraient à Rome se remettre à l'entière disposition du Pape.

Le 15 août 1534, les sept amis se réunirent dans la chapelle basse de la petite église Notre-Dame de Montmartre, que l'ab-

besse des Bénédictines leur avait fait ouvrir. « Aucun étranger, dit le P. Rodríguez, n'assistait à la cérémonie. Ce fut le P. Le » Fèvre qui célébra la messe. Avant de donner la communion à » ses compagnons, il prit l'hostie entre ses doigts et se tourna » vers eux. Alors, le cœur fixé en Dieu, chacun, sans quitter sa » place et agenouillé sur le pavé de la Chapelle, prononça ses » vœux d'une voix claire, de manière à être entendu de tous; » puis ils communièrent. Retourné du côté de l'autel, le Père » prononça, lui aussi, ses voeux d'une voix distincte, puis il se » communia. Ces premiers Pères, je n'hésite pas à l'affirmer, en » se donnant à Dieu sans réserve, offrirent leur holocauste avec » tant de joie, ils renoncèrent si complétement à leur volonté » pour mettre tout leur espoir dans la miséricorde divine qu'au » seul souvenir qui m'en revient, mon âme est encore tout émue, » ma dévotion ne cesse de grandir et mon admiration devient in- » dicible. Que Dieu soit à jamais béni pour toutes les grâces » dont il nous combla en ce jour. »

Après la messe, les sept compagnons mangèrent ensemble un morceau de pain près de la fontaine Saint-Denis, causèrent longtemps avec une joyeuse exaltation et se promirent de renouveler leur vœu tous les ans jusqu'à leur départ pour Venise. En 1535, Ignace n'était déjà plus à Paris, mais la propagande continua; à la rénovation solennelle du vœu, le Savoyard Claude Le Jay s'engagea dans l'association. En 1536 deux nouveaux membres s'y agrégèrent à leur tour: Jean Codure, du diocèse d'Embrum et Paschase Broet, né à Bertrancourt en Picardie.

V.—De la sortie de Paris au généralat.—La fondation de la Compagnie de Jésus.

Au mois d'avril 1535 Ignace reparut à Azpeitia, qu'il avait quittée despuis treize ans. Il y rentrait précédé d'une renommée extraordinaire, que ses actes justifièrent amplement aux yeux de

ses compatriotes. Quoique Martin de Oñaz, son frère aîné, lui eût offert l'hospitalité dans la maison familiale, Ignace alla se loger à l'asile des pauvres, dont il se fit le compagnon et l'ami. Malgré le fâcheux état de sa santé, il ne cessait de s'infliger de rudes pénitences: son dos était écorché par les coups de discipline; ses plaies menaçant de s'infecter, il dut un jour se faire appliquer des compresses de vin sur ses blessures. Il abandonna sa part d'héritage aux pauvres, il enseigna le catéchisme aux enfants, il prêcha devant le peuple, une telle foule se pressait pour l'entendre qu'il dut parler en plein air. Il fit rétablir à Azpeitia la coutume de sonner les cloches au moment de l'Angélus. Longtemps son souvenir resta vivant dans le pays.

Après trois mois de vie saine et active, dans l'air pur des montagnes, il se jugea assez robuste pour reprendre son voyage. Il partit pour la Navarre; par Almazán et Sigüenza gagna Tolède, puis Valence, où il s'embarqua pour Gênes, sitôt qu'il eût réglé les affaires de ses amis. Arrivé en Italie, il poussa à pied jusqu' à Bologne, dans l'intention d'y reprendre ses études de théologie; sa santé, toujours précaire, l'en empêcha; il comprit qu'il n'était point fait pour devenir un savant, il se contenta de vivre en homme pieux et charitable, en attendant qu'il pût vivre en apôtre.

Avant de quitter Paris, il avait donné rendez-vous à ses amis à Venise pour le mois de janvier 1537: il s'y rendit dès la fin de 1536, tandis que ses compagnons se mettaient en route le 11 novembre. Ils marchaient avec un tel enthousiasme que les paysans s'arrêtaient à les regarder passer. Lainez nous a gardé l'exclamation d'un de ces simples: «I vont à réformer quaque pays!» C'était le monde entier qu'ils eussent voulu réformer. Comme la guerre était déjà déclarée entre le roi de France et l'Empereur, ils durent passer par la Lorraine, la Suisse et le Tyrol; ils n'arrivèrent à Venise que le 8 janvier 1537. La mer était infestée de pirates musulmans, le chemin de la Terre-Sainte était fermé, cependant Ignace et ses compagnons ne désespéraient pas de se

l'ouvrir; ils voulurent seulement avant de partir s'assurer l'agrément du pape.

Le pontife qui régnait alors était Paul III Farnèse (1534-1549), d'esprit élégant et libéral, d'une vraie noblesse d'âme, enclin à la conciliation, mais âgé de soixante-onze ans, veuf, trop attaché à son fils Pier Luigi et à son neveu Octave, hésitant entre le Turc, l'Empereur et le roi de France, et dominé par le cardinal Caraffa et le docteur Ortiz, ambassadeur de Charles-Quint.

D'origine napolitaine, Jean-Pierre Caraffa, évêque de Chieti (en latin *Theate)* avait fondé à Rome, en 1525, avec le Vénitien Gaëtan de Thienne, l'ordre des *Clercs réguliers de la Congrégation de Latran* ou *Théatins*, qui présente avec la Compagnie de Jésus les plus frappantes ressemblances. Les clercs voulaient rendre au culte son antique splendeur, recommandaient l'usage fréquent des sacrements, prêchaient, combattaient l'hérésie, visitaient les malades, assistaient les malfaiteurs au moment de leur suplice. Ignace était entré en relations avec Caraffa, mais les deux hommes étaient d'un génie trop semblable pour s'entendre. Ignace avait donné des conseils qui avaient déplu, Caraffa lui avait proposé d'entrer dans son ordre et il avait refusé.

Le docteur Pedro Ortiz, envoyé naguère à Rome par Charles-Quint pour y soutenir les droits de la reine d'Angleterre Catherine d'Aragon, était ce même régent du Collège de Montaigu, qui avait jadis dénoncé Ignace à l'Inquisition de Paris.

Devenu prudent à la suite de toutes ses mésaventures, Ignace laissa ses compagnons se rendre seuls à Rome; il resta à Venise, où il partageait ses soins entre les deux grands hôpitaux de la ville: Saint-Jean et Saint-Paul et les Incurables. Contre toute attente, Ortiz se montra très favorable aux disciples d'Ignace, il parla d'eux au pape en termes si avantageux que Paul III désira les entendre discuter avec des clercs romains; la discussion fut si brillante que le pontife en témoigna hautement sa satisfaction: «Je suis vraiment heureux, leur dit-il, de trouver tant de

»science unie à tant d'humilité; si vous avez besoin de mon ap»pui en quoi que ce soit, je vous l'accorderai volontiers». Il leur permit d'aller en Terre-Sainte et leur fit même compter 60 écus d'or pour les frais du voyage, sans leur dissimuler qu'il tenait l'entreprise pour impossible. Il leur accorda en outre l'autorisation de recevoir les ordres de la main de n'importe quel prélat. Comme Ignace, François-Xavier, Rodríguez, Lainez, Salmeron, Bobadilla et Codure n'étaient pas encore prêtres, ils profitèrent avec joie de la permission papale. Le 24 juin 1537, Vincenzo Negusanti da Fano, évêque d'Arba, leur conféra les ordres, mais Ignace, rempli de crainte à l'idée de son rôle sacerdotal, ne célébra sa première messe que le jour de Noël 1538, dans la chapelle de la Crèche à Sainte-Marie-Majeure.

Le chemin de Jérusalem se trouvant fermé par la guerre, les nouveaux prêtres se répandirent dans l'Italie du nord, prêchèrent à Montsalice, à Trévise, à Bassano, à Vérone. En septembre 1537, ils se réunirent à Vicence, dans le couvent abandonné de S. Pietro in Vacello et dressèrent un plan de campagne. Claude Le Jay et Simon Rodríguez se rendirent à Ferrare; Codure et un nouvel associé, Jacques de Hoces, à Padoue; Xavier et Bobadilla à Bologne; Paschase Broët et Salmeron à Sienne; Lainez et Le Fèvre reprirent le chemin de Rome. Ignace se résolut cette fois à les acompagner.

Ce fut vers la fin de novembre qu'il arriva devant la ville. Avant de franchir les portes, il s'arrêta pour prier dans la petite chapelle de la Storta, à six milles de Rome et en sortit tout transfiguré: «Parvenus à un certain endroit de la route, dit Lai»nez, il me dit que Dieu lui avait profondément imprimé au »cœur ces paroles: —Je vous serai propice à Rome. —J'ignore »ce qu'il en sera de nous. Qui sait?... Peut-être serons-nous mis »en croix?... Puis il ajouta qu'il lui avait semblé voir Notre Sei»gneur, avec une pesante croix sur les épaules, et très près de »lui le Père Eternel qui lui disait: Je veux, mon fils, que tu »prennes celui-là pour ton serviteur. Et Jésus, prenant Ignace

»contre lui-même et contre sa croix, lui dit: Oui, je veux que »tu sois mon serviteur» (*Rivadeneira*).

Rome leur fut en effet propice. Le pape nomma Lainez professeur de scholastique en Collège de la Sapience, Le Fèvre fut chargé d'y enseigner l'Ecriture sainte, Ignace fut commis à la réforme de Rome elle-même sous le contrôle de l'autorité ecclésiastique. Il devina que l'instant décisif approchait et il appela à lui tous ses frères.

Il retrouva à Rome les mêmes difficultés qu'en France et en Espagne. Un moine piémontais cherchait dans ses sermons à propager l'hérésie: démasqué par Ignace, il l'accusa à son tour de sorcellerie, prétendit que le Saint-Office l'avait fait brûler en effigie à Venise, Paris et Alcalá. Un ancien domestique de François Xavier se joignit au calomniateur. Ignace et ses amis furent rendus suspects et odieux aux fidèles. Ignace ne pouvant s'adresser au pape, alors absent, alla droit au gouverneur de Rome, Benedetto Conversini, exigea qu'un procès lui fût fait, et fut acquitté, sur le propre témoignage des juges d'Alcalá et de Venise, qu'un heureux hasard réunit à Rome. «Qu'on nous traite d'hommes »ignorants, grossiers, sans éloquence, qu'on dise de nous que »nous sommes méchants, moqueurs, inconstants, nous n'en fe»rons guère cas, Dieu aidant; mais qu'on prétende que notre doc»trine est erronée et notre vie mauvaise, voilà ce qui nous affli»ge, car ces biens ne sont pas à nous, mais à Jésus-Christ et à »son Eglise.» (*Lettre d'Ignace à Contarini. 3 déc. 1538.*)

Le cardinal Jean Vincent Caraffa leur avait permis de prêcher. Ignace prêcha en espagnol à Notre-Dame de Montserrat, où il eut pour auditeurs les docteurs Ortiz et Arce; il les frappa par l'autorité de sa parole, il parlait comme s'il avait eu quelque puissance surnaturelle. L'hiver de 1539 fut marqué à Rome par une terrible disette; alors que les plus charitables fermaient leur bourse, Ignace et ses compagnons se vouèrent au service des pauvres, avec un tel zèle qu'ils secoururent 4.000 affamés. Ils songeaient déjà à s'organiser en communauté légale, car ils ne

pouvaient admettre de nouveaux membres sans s'exposer au reproche de fonder un nouvel ordre sans la permission du Saint-Siège. Pendant le carême de 1539, ils commencèrent à dresser le statut provisoire de leur association et y travaillèrent avec un soin extrême. Pendant trois mois, chacun des frères consacra chaque nuit plusieurs heures à la grande affaire. Chacun réfléchissait à part sur une question déterminée, chacun disait nettement son avis; aucune décision ne passait qu'à l'unanimité. Ils décidèrent de rester unis, quel que fût le service auquel le pape jugerait bon de les employer, et autant que leur réunion s'accorderait avec la volonté de Dieu et les intentions du Saint-Siège. Ils renouvelèrent leurs vœux de pauvreté et de chasteté. Le vœu d'obéissance fut très longuement discuté; ils l'adoptèrent le 15 avril 1539 «parce qu' aucune société ne saurait subsister long-»temps en dehors du principe d'autorité, et afin d'imiter plus »parfaitement Jésus-Christ, lequel se fit obéissant jusqu'à la mort »et jusqu'à la mort de la croix.» Le 4 mai, les frères décidèrent que quiconque entrerait désormais dans la Compagnie prêterait un vœu spécial d'obéissance au pape. La veille de la Fête-Dieu ils convinrent que le supérieur général serait élu à vie. Quand tout fut arrêté, Ignace résuma le travail en cinq articles qu'il remit au cardinal Gaspar Contarini. Paul IV chargea le maître du Sacré Palais, le dominicain Badia, d'étudier l'affaire. Le 2 septembre, Badia lut les constitutions au pape, qui en parut enchanté; on s'attendait à recevoir immédiatement la confirmation du pontife, mais il jugea bon de soumettre la question à une commission de trois cardinaux. Parmi les commissaires figurait le cardinal Bartolomeo Guidiccioni, qui eût voulu abolir, d'un trait de plume, tous les ordres existants; il refusa même de lire le projet de constitution et rallia ses deux collègues à son opinion.

Grande fut la déception d'Ignace et de ses amis devant une opposition semblable qui menaçait leur œuvre dans son principe même. Ils firent vœu de célébrer 3.000 messes si le cardinal re-

venait à de meilleurs sentiments. Ils agirent en attendant avec le même hardiesse que s'ils eussent été déjà approuvés. Lainez se rendit à Parme avec le cardinal de Saint-Ange, Bobadilla s'en fut à Ischia, Le Jay à Brescia, Paschase Broet et François Strada à Sienne, Codure à Padoue, Le Fèvre en Allemagne, Rodríguez et Xavier à Lisbonne. Bientôt il ne fut bruit à Rome que des triomphes des nouveaux missionnaires. Guidiccioni se ravisa: «J'éprouve pour cet institut, disait-il, des sentiments si extra»ordinaires que la raison cède à la manifestation de la volonté »divine et que le cœur triomphe de tous les raisonnements de »l'esprit.»

Le 27 septembre 1540, la bulle *Regimini militantis Ecclesiae* reconnut solennellement l'existence de la Compagnie de Jésus, appellation militaire sous laquelle Ignace et ses compagnons voulurent être connus: «Quiconque voudra, disait la bulle, dans cette »compagnie être soldat de Dieu sous la bannière de la croix et »servir le Seigneur et le Pontife romain, son vicaire sur la terre, »fera le vœu solennel de chasteté perpétuelle et se persuadera »qu'il est membre d'une Compagnie institutée principalement »pour le progrès des âmes dans la vie et la doctrine chrétiennes, »pour la propagation de la foi par le moyen de la prédication »publique et l'explication de la parole divine, pour donner les »*Exercices spirituels*, pratiquer les œuvres de charité et spéciale»ment pour instruire de la doctrine les enfants et les ignorants »et pour chercher enfin la consolation spirituelle des fidèles en »les entendant en confession.» La bulle rappelait avec éloges le vœu spécial de soumission inconditionnelle au Saint-Siège qui était comme la marque distinctive de la Compagnie. Les Pères devaient se tenir prêts «sans tergiversations ni excuses, et avec »toute la promptitude possible, à accomplir tout ce que le pon»tife romain leur commanderait pour le bien des âmes et la pro»pagation de la foi, en quelque lieu qu'il voulût les envoyer, »qu'il les envoyât chez les Turcs, aux pays de quelque nation in»fidèle que ce fût, ou en ces contrées qu'on appelle les Indes ou

»aux pays des hérétiques et des schismatiques, ou chez les »fidèles chrétiens». Les Pères ne devaient même pas demander à être envoyés dans telle province plutôt que dans telle autre. Le vœu de pauvreté s'appliquait non seulement aux individus, mais à la Compagnie tout entière, qui ne pourrait recevoir ni biens-fonds, ni rentes, ni droits civils pour son usage et la sustentation de ses membres; seuls les Collèges et Universités dépendant de la Compagnie auraient le droit de posséder, mais pour l'usage des étudiants seulement: «Le général chef de l'ordre, se rappellerait »toujours la bonté, la douceur et la charité du Christ, les mem»bres de la Compagnie lui obéiraient en tout ce qui regarderait »l'institut et reconnaîtraient et vénéreraient en lui, comme il »convient, la personne du Christ, comme s'il était présent »parmi eux.»

Le 3 avril 1541 les six Pères jésuites présents à Rome procédèrent à l'élection du général. Après avoir passé trois jours en prières ils écrivirent leur vote sur un bulletin cacheté; Xavier et Rodríguez avaient laissé le leur avant de quitter la ville. Le Fèvre envoya le sien d'Allemagne. Trois jours encore furent employés en prières; le 9 avril, jour des Rameaux, les bulletins furent ouverts. Ignace était élu à l'unanimité. Cette nouvelle le jeta dans un grand trouble; il objecta la vie mondaine qu'il avait menée pendant trente ans, les misères de son âme, l'épuisement de ses forces; il obtint que l'élection serait recommencée; après trois jours de prières, il fut encore élu: «Cédez, mon Père, lui dit Lai»nez, cédez à la volonté divine, sinon la Compagnie va se dis»soudre, car je suis décidé à ne pas reconnaître d'autre chef que «celui qui a été désigné par Dieu.» Ignace ne se rendit pas encore, il voulut demander l'avis de son confesseur. Le mardi 19 avril, après six jours de retraite et d'oraisons, le P. Théodore, du couvent de Saint-Pierre in Montorio, ordonna à Ignace de cesser toute opposition. «Alors, à la grande joie de tous et au »milieu d'unanimes applaudissements, le bienheureux Père, in»clinant la tête, déclara qu'il obéissait.»

Le 22 avril, les Pères se rendirent tous à Saint-Paul-hors-les-Murs; Ignace célébra la messe à la chapelle Notre-Dame. Au moment de la communion, il se tourna vers les assistants, tenant d'une main l'hostie avec la patène, et de l'autre la formule de sa profession, qu'il lut à haute voix: «Moi, Ignace de Loyola, je pro»mets à Dieu tout puissant, et au souverain pontife son vicaire »sur la terre, devant la Vierge sa mère et toute la Cour céleste, »et en présence de la Société, une perpétuelle pauvreté, chasteté »et obéissance suivant la règle de vie contenue dans la Bulle de »la Société de Notre Seigneur Jésus et dans ses constitutions fai»tes ou à faire. Et je promets en outre une obéissance spéciale au »Souverain Pontife au sujet des missions contenues dans la Bulle. »Et je promets aussi de faire en sorte que les enfants soient ins»truits des rudiments de la foi suivant ladite Bulle et lesdites »constitutions.» Après avoir communié, il mit cinq hosties sur la patène et se tournant vers ses compagnons, il reçut leurs vœux et leur donna la communion. Après la messe, les six religieux visitèrent les autels privilégiés de la basilique; devant l'autel majeur, ils s'embrassèrent et baisèrent la main d'Ignace, et un procès-verbal de la cérémonie fut dressé par un clerc de Valence, Jérôme Domenech, qui servait de secrétaire.

VI.—Le généralat.—Les Constitutions de la Compagnie de Jésus.

A dater de son élection au généralat, l'histoire d'Ignace de Loyola se confond avec celle de la Compagnie de Jésus. Les rapides progrès de la Société nouvelle attestent la prodigieuse activité et la foi puissante de son chef. Désormais Ignace ne quitte plus Rome. Il est obligé de se mêler aux hommes, il négocie avec la Curie, avec les princes, avec les villes, avec ses fils spirituels, de plus en plus nombreux et dispersés, il devient quelque chose comme un administrateur, un homme d'Etat, un politique.

Il ne cesse pas de vivre en ascète et en saint. Ceux qui le virent alors le dépeignent comme un homme grave et réservé, de taille moyenne, presque petit (1 m 58), avec un air d'autorité, le front chauve et sans rides, les yeux profonds, les paupières flétries par les larmes, le nez fier et sur le visage une étrange expression de joie et de sérénité. Il portait à la maison une soutane de drap romain, renforcée sur l'estomac; on ne voyait point le col de la chemise par-dessus la soutane; il était chaussé de pantoufles. Dehors, il portait l'habit des scolastiques, un chapeau bas, noué par deux rubans; il allait chaussé de souliers, un roseau en guise de canne. La simplicité extrême était la règle de la maison. Au début, les jésuites s'appelaient par leur nom: «Ignace, Araoz est ici et voudrait vous voir.» L'usage constant des autres ordres fit prévaloir les appellations de Père et de Frère; le ton resta simple et cordial. Ignace ne s'interdisait même pas l'esprit.

Un jour, au dîner, on racontait que bien des gens représentaient les jésuites comme des hypocrites; les Pères Bobadilla et Salmeron, d'humeur très franche et très allègre, étaient présents; Ignace se prit à dire en les regardant: «J'ai bien pensé et »réfléchi à tous ceux de la Compagnie et je n'y ai trouvé d'autres »hypocrites que Bobadilla et Salmeron.» A l'ordinaire, il parlait peu; son éloquence ne fut jamais abondante ni fleurie, il n'eut pas la grâce innée de Sainte Thérèse ni le pittoresque de Saint François de Sales; il était plus logicien qu'orateur. Il disait «que »l'homme se distingue de tous les autres êtres par la raison et »doit par conséquent procéder en toutes choses guidé par la »raison... il faut vaincre toute crainte vaine, ne faire cas ni de la »pauvreté, ni des incommodités, ni des calomnies, ni des injures, »ni des affronts, ni de la mort elle-même, ni s'exaspérer, ni con»cevoir de haine ou de rancune contre personne.» Il procédait par répétition, revenant sans cesse sur les mêmes principes, cherchant à les enfoncer dans l'esprit de ses disciples comme un clou en enfonce un autre (*clavus clavo retundatur*). Son génie

étroit et sévère l'a fait parfois accuser de dureté; il est vrai qu'il ne semblait avoir de passion et de cœur que pour les mettre au service de la vertu: cependant il était doux avec les humbles, compatissant envers les faibles et patient même envers ceux qui l'avaient offensé; il avait parfois des élans pleins de charme: un novice flamand semblait ne pouvoir se faire à la règle de la Compagnie, Ignace alla le voir, le raisonna et n'en put rien tirer, alors il se jeta à son cou, l'embrassa et le pria de ne point s'en aller, avec une tendrese si profonde et si franche que le jeune étranger n'y put résister. Sa sévérité était souvent une preuve d'estime; à ceux qu'il regardait comme les meilleurs de ses fils il ne passait rien.

A mesure qu'il vieillissait, il semble avoir moins tenu à l'ascétisme, considéré par lui comme un moyen de vaincre sa chair et d'éprouver ses forces, plutôt que comme un but: il resta, au contraire, mystique dans l'âme. Quand il bénissait la table ou disait les grâces, il se recueillait et rentrait si profondément en lui-même qu'il semblait voir présente la Majesté de Dieu. En 1550, pour avoir, le jour de Noël, dit deux messes de suite, il faillit mourir tant il y mettait de ferveur. En oraison, il était surtout contemplatif, il s'absorbait avec délices en Dieu, il avait des extases et des visions; toutes les richesses de son cœur s'épanouissaient aux pieds du Père, du Fils, de la Vierge et des Saints. Il leur exposait ses doutes et ses scrupules, il attendait de leur inspiration la réponse aux questions qui assiégeaient son esprit. Il a vécu en Dieu autant qu'il est possible à la créature.

La bulle *Regimini militantis Ecclesiæ* avait limité à soixante le nombre des membres de la Compagnie de Jésus. Ignace s'occupa activement de lever cet obstacle au développement de son œuvre; dès 1543, la bulle *Injunctum nobis* supprima toute restriction. La bulle *Exponi nobis*, du 5 juin 1546, reconnut les coadjuteurs et les scholastiques comme membres de la Compagnie. Le bref *Pastoralis officii* sanctionna, en 1548, l'orthodoxie des *Exercices spirituels*. Le 21 juin 1550, par la bulle *Exposcit debitum*, Jules III

reconnut et confirma tous les privilèges antérieurs et élargit encore les bases de l'institution nouvelle.

Dès les premiers temps de son généralat, Ignace travailla à la rédaction définitive des Constitutions de son ordre. Il eut d'abord un collaborateur en la personne du P. Codure, mais Codure étant mort le 29 août 1541, Ignace continua seul jusqu'en 1547 à élaborer le règlement général; cette année, il prit pour secrétaire le P. Juan de Polanco. Les *Constitutions* n'en restent pas moins son œuvre capitale et très personnelle. Il les a longuement méditées, il a cherché la vérité dans sa conscience, dans son génie, dans la contemplation mystique. En 1550, il put montrer une première rédaction à une quinzaine de profès réunis à Rome. Son projet fut grandement loué, mais les Pères présentèrent un certain nombre d'observations de détail. Ignace reprit le travail tout entier et le remit au point avec un soin extrême. En 1552, il manda au P. Jérôme Nadal et au P. Antoine de Cuadros d'appliquer les constitutions en Europe et aux Indes, afin que l'on pût étudier leur fonctionnement, profiter des leçons de l'expérience, améliorer encore le texte si la pratique y révélait quelque imperfection. Il reçut plus d'une remarque intéressante et procéda á une troisième rédaction, qu'il ne put complétement terminer avant sa mort. Les *Constitutions* ne furent publiées qu'en 1558.

Elles se composent d'une introduction intitulée *Livre de l'examen* et de dix livres embrassant toutes les règles relatives à la vie, au gouvernement et à la conservation de la Société.

La Compagnie n'admet en son sein ni hérétiques, ni schismatiques, ni homicides, ni infâmes, ni ceux qui sont déjà engagés dans un autre ordre, ni les hommes déjà fiancés ou mariés, ni les esclaves, ni les faibles d'esprit, ni les gens difformes, à moins que leur difformité ne soit compensée par des dons éclatants de l'esprit. Le postulant est soumis à un interrogatoire préalable très détaillé destiné à faire connaître exactement ses antécédents et sa situation de famille; s'il a des dettes, s'il a des parents à sa

charge, il n'est pas reçu. Il doit promettre de s'abandonner entièrement à la Compagnie en matière d'opinions religieuses; il doit renoncer à tous ses biens, et non en faveur de ses parents mais au profit des pauvres; il lui est interdit d'écrire à aucun parent ou ami sans l'autorisation de ses supérieurs, il consent à ce que toutes les lettres qu'il recevra ou écrira soient lues, il vivra pour le Christ seul «qui lui tiendra lieu de père, de mère, de »frères et de toutes choses.» Ignace rappelle le mot terrible: »Celui qui ne hait pas son père et sa mère et ne se hait pas lui-»même ne peut être mon disciple.» Le postulant trouvera bon d'être repris et corrigé par les autres et que chacun découvre à ses supérieurs tout ce qu'il remarquera de répréhensible en lui, en dehors de la confession. Comme il est très nécessaire que le supérieur connaisse tous ses religieux, le postulant fera sa confession générale à son supérieur, ou au confesseur nommé par lui, avant son entrée au noviciat et la répétera tous les six mois et avant de prononcer ses vœux et de faire profession.

Les jésuites sont répartis en un certain nombre de classes, quant à l'objet de leur activité; tous sont membres de la Société au même titre, participent à toutes les indulgences et à toutes les grâces de l'Institut. Chaque membre de la Société doit se contenter du rang qui lui est assigné et ne pas s'affliger de n'en avoir pas obtenu un plus élevé. Le plus infime doit se tenir pour «satisfait du sort de Marthe», il a son rôle spirituel s'il fait preuve de zèle et d'humilité et s'il prêche d'exemple.

Après être resté une douzaine de jours en observation dans la maison du premier noviciat, le postulant peut être reçu au noviciat, où il demeurera deux ans et sera soumis à de sévères épreuves. On lui donnera les *Exercices spirituels*, il soignera les malades dans les hôpitaux, il remplira les offices les plus vils de la maison, enseignera le catéchisme aux enfants et aux ignorants, mendiera son pain de porte en porte, voyagera tout un long mois sans argent. La Société pourra renvoyer le postulant qui dénoterait des vices graves et incorrigibles, ou qui ne pourrait

être d'aucune utilité à la Société; le renvoi se fera honnêtement: on évitera, autant que possible, de blesser l'homme que l'on remerciera, on le consolera, on le conseillera, on fera en sorte qu'il demeure l'ami de la Société. Ceux qui seront conservés recevront une instruction différente, suivant leurs aptitudes et le rôle qu'ils pourront jouer plus tard dans la Société.

Au bout de deux ans de vie commune, le novice pourra être admis en qualité de *scholastique*, à prêter les trois vœux simples de chasteté, pauvreté et obéissance. La Compagnie ne sera pas encore tenue de l'admettre définitivement, mais lui, sera tenu de demeurer en la Compagnie si les supérieurs l'agréent. Il pourra prendre rang par la suite parmi les *coadjuteurs*. S'il n'est propre qu'à remplir les tâches du laïque, il sera *coadjuteur temporel*; s'il montre de l'aptitude pour les lettres et une vocation suffisante pour qu'on lui confère les ordres, il deviendra *coadjuteur spirituel*: il pourra prêcher, enseigner, administrer los collèges de la Compagnie. Parmi les coadjuteurs spirituels, quelques membres expérimentés, ou particulièrement utiles, pourront être admis au titre de *profès*, sans cependant prêter le vœu d'obéissance spéciale au Saint-Siège. Ils seront dits *profès des trois vœux*, et pourront exercer les mêmes charges que les coadjuteurs spirituels. Enfin, les *profès des quatre vœux*, assujettis plus étroitement que tous les autres au service de l'Eglise, auront seuls entrée aux congrégations générales et pourront seuls être élus provinciaux assistants ou généraux.

Ignace entre dans fort peu de détails sur le vœu de chasteté. Il interdit aux femmes l'accès des collèges et des maisons de la Société; elles n'ont place qu'à l'église. Il interdit à ceux de la Compagnie d'assumer la direction spirituelle des couvents de femmes, et se montra toujours irréductible sur ce point.

Le vœu de pauvreté est l'objet d'une étude plus détaillée. Dès son entrée au noviciat, le futur jésuite renonce à la jouissance de ses biens. Sitôt admis dans la Société, il se dépouille de toute propriété. Il ne lui est pas permis de laisser sa fortune à ses pa-

rents, afin que n'ayant désormais aucun secours à en espérer il demeure plus ferme en sa vocation. Il peut donner ses biens à la Société, mais il doit laisser les supérieurs en disposer au mieux des intérêts généraux. Personnellement, «le jésuite doit »se persuader que sa nourriture, sa boisson, son vêtement et »son lit doivent être ceux des pauvres.» Les collèges peuvent posséder des biens et des rentes, applicables seulement à leurs besoins. Les profès ne peuvent rien posséder en dehors des maisons où ils résident; ils ne peuvent acepter que des aumônes et il leur est interdit d'engager personne à laisser des aumônes perpétuelles aux maisons et aux églises de la Société. Il n'y aura pas de troncs dans les églises. Les profès ni les coadjuteurs formés ne succèdent à leurs parents. Les membres de la Société envoyés en mission n'ont droit à aucun subside pour le voyage.

Homme d'une volonté indomptable, Ignace a exigé de ses fils une obéissance absolue. S'il n'est pas vrai qu'il ait inventé le *perinde ac cadaver*, qui se trouve déjà dans Saint Bonaventure, il a fait de l'obéissance la vertu cardinale du jésuite: «Si nous obéis»sons à un homme, ce n'est que par respect et amour pour Jésus»Christ qu'il représente. Il faut, par conséquent, avoir à son »égard une docilité entière, abandonner à sa voix toute occupa»tion, laissant même la lettre que nous aurions commencée à for»mer... exécuter ses commandements avec promptitude, joie spi»rituelle et persévérance, nous persuader que tout est juste lors»que le supérieur l'ordonne, par une sorte d'obéissance aveugle, »rejeter toute idée, tout sentiment contraire à ses ordres, en »toutes choses, où l'on ne verra point de péché, être convaincu »qu'en vivant sous l'obéissance, on doit se laisser mener et con»duire à la volonté de la divine Providence, par l'entremise de »nos supérieurs, comme un cadavre qui se laisse porter et ma»nier en tous sens, ou bien encore comme un bâton que tient à »la main un vieillard pour s'en servir à son gré.» L'obéissance de fait n'est pas suffisante, il faut encore l'obéissance de la volonté, par laquelle on parvient à vouloir soi-même les choses qu'a vou-

lues le supérieur: il faut même l'obéissance de l'esprit, grâce à laquelle on arrive à si bien entrer dans la pensée et dans les raisons du supérieur qu'on ne les distingue même plus de son propre jugement; c'est l'abdication absolue de la conscience— jusqu'au péché, *exclusivement.*

Le durée du noviciat et la nécessité de s'assurer des collaborateurs instruits amena Ignace à envisager la création de collèges dépendant de la Société. La première idée paraît être venue de Lainez, et Ignace, tout en l'adoptant, semble avoir voulu garder à ses collèges le caractère de séminaires. On n'admet, en principe, que ceux qui veulent entrer dans la Société on qu'on peut espérer y retenir. Cependant, en cas d'insuffisance des scholastiques, on pourra admettre quelques enfants pauvres, et même quelques enfants riches, s'ils paient leur pension. Ainsi s'élargit la conception première, ainsi la Compagnie devint un ordre enseignant.

On apprend au Collège le latin et les arts libéraux. Les livres païens sont expurgés de tout mot déshonnête. On suit Aristote en logique, philosophie naturelle, morale et métaphysique. L'enseignement est donné en latin, les élèves parlent cette langue entre eux. Il y a entre les élèves des controverses solennelles. Les supérieurs dirigent les études et décident de l'opportunité de se présenter aux grades universitaires; on évite à ce sujet toute dépense superflue, les gradués n'ont point de rang spécial parmi les membres de la Compagnie. La théologie est la science maîtresse qui s'enseigne dans les Collèges de la Société; elle suppose la connaissance du grec, du latin et de l'hébreu; on étudiera ces langues dans le but de défendre contre les hérétiques les versions des Livres Saints approuvés par l'Eglise. Des cours de langues asiatiques vivantes seront faits pour les missionnaires. La durée des études théologiques est fixée à quatre ans, à six ans même pour les candidats au doctorat. Le gouvernement des Collèges relève du général qui nomme les recteurs parmi les coadjuteurs spirituels. Ceux-ci obéissent aux provinciaux et au géné-

ral; tous ceux des Collèges sont tenus de leur obéir comme à Jésus-Christ « et de ne rien leur tenir fermé, pas même leur propre «conscience». La discipline des Collèges est rigoureuse, les châtiments corporels y sont en usage, mais ne peuvent être infligés que par un correcteur spécial, qui n'est point membre de la Société.

La Compagnie pourra instituer des Universités pourvues des trois Facultés des Langues, des Arts et de Théologie. L'enseignement et les grades seront gratuits. L'Université sera gouvernée par un recteur assisté de quatre conseillers, elle aura un chancelier, censeur des études, un secrétaire, un notaire, un syndic général chargé de renseigner le recteur et le provincial sur ce qui se passe à l'Université. Chaque doyen aura près de lui deux assesseurs. Pour être plus libres de se consacrer à leurs études ou au service du prochain, les jésuites sont dispensés du Chœur et des heures canoniales; il n'y a point de fondations instituées dans leurs églises; ils ne doivent accepter aucune fonction civile, aucun bénéfice, ni dignité ecclésiastique, à moins que le pape ne le leur commande expressément, en vertu de la sainte obéissance.

La Société travaille à l'édification et au salut des âmes par ses bons exemples, ses prières, ses messes, les sacrements qu'elle administre, les lectures, les sermons, les entretiens, les catéchismes; elle soigne les malades, elle réconcilie les ennemis. Pour remplir toutes ces tâches, le jésuite doit veiller à se conserver sain et dispos; pas d'ascétisme exagéré de nâture à compromettre les forces. Les supérieurs mettront les plus robustes aux emplois qui exigent le plus de résistance physique, les plus fermes aux postes les plus dangereux. Pour traiter avec les puissants, ils choisiront ceux qui ont le don de discrétion; avec les gens lettrés et subtils, les plus instruits; avec le peuple, ceux qui savent prêcher et ont l'expérience de la confession. Les membres dont l'obéissance n'aura pas été assez éprouvée seront doublés d'un collatéral, qui les guidera, les réprimandera au be-

soin et correspondra avec les supérieurs. Quiconque cherchera à semer la division sera exclu de la Société.

Le général est élu en conclave par une congrégation générale réunie à Rome et composée, en principe, des Pères provinciaux et de deux délégués, profès ou coadjuteurs spirituels délégués par chaque province. Les conclavistes ne reçoivent d'autre nourriture que le pain et l'eau. Il est interdit de briguer le généralat, mais l'élu doit se soumettre sans résistance au vote de l'assemblée (ce qu' Ignace n'avait point fait). Le général doit être un homme très pieux, de bon exemple, dégagé de toute affection terrestre, discret, doué de bonté, de grandeur d'âme et de force d'esprit, d'un jugement sûr et d'une vive intelligence, possédant le sens des affaires et jouissant d'une bonne santé; les dons extérieurs ne seront pris en considération qu'après ces qualités. Son autorité est presque absolue. Ignace a répudié presque complètement le système capitulaire. Il permet bien de convoquer la congrégation générale lorsqu'il s'agit d'une affaire très grave et très épineuse, mais il veut que les débats soient courts; si l'on ne parvient pas à s'entendre rapidement, on nommera quatre ou cinq commissaires qui prendront les décisions nécessaires. Les ordonnances générales seront publiées, le secret des délibérations sera assuré par des censures sévères. La Compagnie tout entière est tenue à l'obéissance envers le général; cependant elle a droit de contrôle sur ses dépenses, sur les soins qu'il prend de sa santé, ou de son salut, sur l'acceptation d'une dignité qui lui serait offerte. Le général négligent doit être pourvu d'un coadjuteur, le général indigne est déposé. Ayant toujours devant les yeux les bulles, les privilèges, les constitutions de la Société, la liste de tous ses membres, de toutes ses maisons, de tous ses Collèges, le général gouverne à l'aide de quatre conseillers ou assistants, d'un secrétaire général, d'un procureur général et de provinciaux choisis par lui et nommés pour trois ans.

La Société se conservera par la valeur morale de ses membres, plus précieuse que la science elle-même, par une doctrine

exacte et solide, par une surveillance vigilante sur les Collèges, par le maintien rigoureux de la pauvreté, por la renonciation à toute ambition mondaine. Ignace recommande à ses successeurs de se montrer difficiles dans l'admission des membres de la Société, de garder une stricte neutralité dans les querelles entre princes catholiques, d'user sagement et modérément des faveurs du Saint-Siège et de veiller avec soin à conserver la sympathie des hommes.

Après avoir rédigé un code aussi minutieusement étudié, Ignace comprend que la vie ne s'accommode pas d'une règle inflexible, et qu'il peut se présenter tel cas où l'obéissance à tel ou tel précepte pourra se trouver contraire au service de Dieu. Il déclare donc dans un texte hardi qui a donné lieu aux interprétations les plus erronnées «qu'il lui a paru bon qu'aucune de ces »constitutions ou déclarations, ou qu'aucune de ces règles de vie »(excepté le vœu d'obéissance au Saint-Siège, et les trois vœux »de pauvreté, chasteté et obéissance) n'emporte obligation, sous »peine de péché mortel ou véniel, à moins que le Supérieur n'or»donne au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ ou en vertu de »l'obéissance» (1). Ce texte, assez obscur, veut dire qu'il est loisible au jésuite de transgresser tel ou tel précepte des Constitutions si la gloire de Dieu paraît l'exiger, et qu'il ne tombera, du fait de cette transgression, en aucun péché mortel ni véniel; mais si le supérieur ordonne l'accomplissement intégral de la loi, le subordonné ne peut plus, en aucun cas, se dispenser d'obéir. Ainsi expliqué, ce passage n'offre plus rien de scandaleux; on peut toutefois se demander ce qui arriverait si un supérieur mal-

(1) *Visum est nobis in Domino, excepto expresso voto, quo Societas Summo Pontifici... tenetur, ac tribus aliis essentialibus Paupertatis, Castitatis et Obedientiae, nullas Constitutiones, Declarationes, vel Ordinem ullum vivendi, posse obligationem ad peccatum mortale vel veniale inducere; nisi superior ea in Nomine Domini Nostri J. C. vel in virtute obedientiae juberet.*— (Constit., VI, 5.)

avisé, ou vicieux, commandait à son subordonné une action évidemment délictueuse? Devrait-il l'exécuter en vertu de la sainte obéissance?... Ignace s'est préoccupé de ce cas de conscience et se décide à grand'peine à le résoudre par la négative; il veut que le subordonné obéisse si le caractère délictueux de l'acte n'est pas évident; si le péché est indéniable, il veut que le subordonné consulte deux ou trois personnes autorisées et s'en remette à leur jugement. Il va même jusqu'à conseiller au supérieur pour éprouver los novices, de leur commander, comme Dieu à Abraham, des choses en apparence criminelles, tout en proportionnant ces tentations aux forces de chacun (1). Ignace n'a donc pas osé attribuer une valeur absolue au principe qu'il a posé comme fondement de sa discipline, mais il a voulu étendre son action aussi loin que possible. Il lui a sacrifié tous les droits de l'intelligence, il a paru prêt à lui sacrifier la conscience elle-même, il n'a reculé que devant l'inmolation totale; mais il l'a fait à regret, car il a bien vu qu'il laissait par là une fissure dans son mur et compromettait l'équilibre et la solidité de son œuvre, et de là viennent ses hésitations, et l'obscurité de sa pensée; il n'a pu aller comme religieux aussi loin qu'il voulait aller comme soldat.

VII.—Le généralat. – La discipline ignatienne.

La correspondance d'Ignace permet de le suivre jour par jour pendant tout le temps qu'il présida la Compagnie. On le retrouve invariablement fidèle à son idéal religieux, appliquant avec une logique très prudente et très avisée les principes qui devaient être définitivement formulés dans les *Constitutions*.

Le mysticisme ignatien est fait d'enthousiasme et tend à l'action. Ignace nous dit que «depuis qu'il avait commencé à servir

(1) Note *u* du § 23 du chapitre I de la III° partie.

»Dieu, sa dévotion avait toujours grandi. Autant de fois qu'il le »voulait, à quelque heure que ce fût, il pouvait trouver Dieu. Les »visions étaient fréquentes; il en avait souvent quand il célébrait »la messe, et aussi pendant qu'il rédigeait les *Constitutions*. Il »voyait tantôt Dieu le Père, tantôt les trois personnes de la Tri»nité, tantôt la Bienheureuse Vierge intercédant pour lui ou »l'approuvant». (*Gonzálvez.*) Il trouve dans ces visions un puissant réconfort, mais il est rare que son langage s'élève jusqu'au lyrisme. Sa plus belle page en ce genre est peut-être un passage de sa lettre du 7 mai 1547, aux Frères de Coïmbre, qu'il compare à des soldats. Il leur rappelle toutes les grâces qu'ils ont reçues et qu'ils doivent regarder comme leur solde. «Et comme »si tous ces salaires ne suffisaient pas, le Christ s'est donné lui»même à nous comme salaire, en devenant notre frère par la »chair, le prix de notre salut sur la Croix, le viatique et le com»pagnon de notre pèlerinage dans l'Eucharistie. Oh! le mauvais »soldat à qui ne suffirait point pareil salaire pour le faire travail»ler à la gloire d'un tel prince!» Travailler à la gloire de Dieu, voilà le but où conduit la voie mystique. La contemplation pure est faiblesse; Ignace va jusqu'à y voir un piège du démon. Le soldat de Dieu doit toujours être dispos et prêt au combat. Ignace envoie Pierre Rivadeneira de Rome à Paris; le jeune homme a quinze ans, quelques Pères demandent qu'on lui donne une monture: «Il fera ce qu'il voudra, dit Ignace, mais s'il veut être »mon fils, il fera le voyage à pied, comme les autres.» Quand Laynez et Salmeron vont assister au Concile de Trente, Ignace leur recommande avant toutes choses de faire le catéchisme aux enfants et de visiter les malades. Il enseigne qu'il ne faut point s'affliger si l'on n'a pas reçu de dons rares et précieux; c'est que Dieu a jugé bon de nous les refuser; persévérons dans nos œuvres. Si nous trouvons les hommes froids, si nos efforts sem»blent vains, pas de découragement: «Quand on a fait tout ce »qu'on devait faire, il faut laisser Dieu pourvoir à tout le reste.»

Ignace ne veut avec lui que de bons soldats; il leur impose un

noviciat long et pénible; il défend aux recteurs des Collèges d'encourager les vocations prématurées, mais quand la vocation apparaît profonde et sérieuse, il n'admet plus aucune opposition. La famille cherche parfois à contrarier le néophyte: elle a tort; la colère d'un père, la douleur d'une mère ne sont que désordre et folie; rien ne compte en face du service de Dieu. Le P. Andrea Oviedo compose un livre *sur l'entrée en religion à l'insu des parents ou même malgré eux*. Le sens de la famille finit par être pour ainsi dire aboli chez Ignace: «Voilà bien certainement dix »ou onze ans, écrit-il, que je n'ai correspondu avec personne de »la maison de Loyola, considérant que je l'ai abandonnée avec »tout le reste du monde pour suivre le Christ et que je ne dois »plus en aucune manière la regarder comme mienne.» Si le père d'un jésuite tombe dans la misère, son fils n'est pas tenu de le secourir, «car il est mort au siècle» et n'a plus de parents; tout ce que l'on peut faire est de recommander le vieillard à la pitié des amis de la Société.

Compagnie de soldats, le nouvel ordre est exclusivement masculin. Les Pères ne perdront pas leur temps à écouter les interminables confessions des dévotes. Ils prêcheront la modestie aux coquettes, aux femmes qui se fardent ou se coiffent avec extravagance; si elles ne veulent pas s'amender, ils les renverront à d'autres confesseurs. Ils n'assumeront pas la direction spirituelle des couvents de femmes, ou, s'ils le font, ce sera en vertu d'une licence spéciale et à titre exceptionnel. Ils travailleront au contraire avec zèle à la réforme des couvents où la discipline s'est relâchée et «qui sont en si mauvaise odeur que, »même à Rome, où l'on est habitué à voir et à entendre de si »mauvaises choses, on pense que celles-ci ne se peuvent souffrir.»

L'obligation de pauvreté est maintenue, mais avec discernement. Le jésuite est pauvre, mais n'a pas d'habit particulier; il se vêtira comme les clercs honnêtes des pays où il vit. Les Pères vivent d'aumônes. Les scholastiques ne mendient pas, parce qu'ils se doivent tout entiers à leurs études. Quand on les trans-

fère d'un collège à l'autre, si le pape ou quelque laïque ne font pas les frais du voyage, les écoliers partent sans ressource, «à l'apostolique», à la grâce de Dieu. Ceux qui entrent dans la Compagnie obtiennent le plus souvent la permission de répartir leurs biens à leur gré. Une Française, M^lle^ d'Acheville, fait une riche aumône aux jésuites de Paris à charge de dire la messe quatre fois par an à ses intentions particulières; Ignace refuse la condition comme contraire aux principes de l'institut, qui n'admet aucune rétribution pour les fonctions spirituelles.

L'obéissance est commandée dans les termes les plus précis et les plus forts. Ignace écrit à ceux de Gandía: «Toute l'autorité »que je voudrais avoir, si j'étais présent, pour vous aider et »pour le plus grand honneur et la plus grande gloire de Dieu, je »désire que votre recteur la possède pour la même fin. Et ainsi, »ayez pour lui le respect que vous auriez pour moi, et pensez »que ce n'est ni à lui ni à moi que vous obéissez, mais bien à »Jésus-Christ Notre Seigneur, et pour lui à ses ministres.» Il faut consentir à l'anéantissement de sa volonté, se soumettre en tout comme on se soumet en matière de foi, tenir pour bon tout ce qui est commandé, tenir pour inspirées du démon toutes les pensées qui pourraient contrarier le saint désir d'obéissance; il faut aimer à obéir, mettre à obéir toute son âme et tout son cœur: «Je suis prêt, dit un scholastique, à exécuter toutes les choses »susdites, à affirmer ou à nier, indifféremment, suivant ce que »Votre Paternité trouvera bon et ordonnera, et je vous offre mes »vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, à vous mon supé»rieur, comme votre fils et votre serviteur en Jésus-Christ.» Une seule réserve, mais elle est importante: on obéira, mais en tout ce que personne ne peut affirmer être un péché.

La Compagnie ne doit avoir que des soldats aptes au combat. L'ascétisme exagéré est donc proscrit comme le mysticisme. «Il »n'a pas le sel que le Lévitique ordonne d'offrir en tout sacrifice, »celui qui afflige son corps malgré la loi d'obéissance.» Le régime ordinaire limite à une heure le temps de la méditation,

donne six à sept heures au sommeil et veut que l'on fasse par jour deux repas de pain, vin, viande ou œufs ou poisson. Le vendredi, on pourra remplacer le repas du soir par une collation. Dans les collèges les vivres seront sains et approuvés par les médecins. Les Pères de santé délicate sont soumis à un régime particulier; si quelqu'un s'en offense, Ignace le rappelle durement à la charité. Il place auprès des plus saints de ses fils des collatéraux chargés de veiller sur leur hygiène, il en donne deux à Saint François de Borgia; il permet au comte de Mélito de prende soin du P. Araoz, mais comme Mélito est un laïque, Araoz est autorisé à ne pas toujours suivre ses avis.

La confession ne doit pas être quotidienne, mais elle est obligatoire chaque semaine. A celui qui refuse de se confesser, on ne donne pas à manger. Les pénitences ne doivent pas compromettre les forces du pénitent, cependant elles sont dures si l'on en juge par celles qu'Ignace ordonne lui-même pour la moindre négligence. Balthazar Díaz, provincial de l'Inde, écrit étourdiment «qu'il s'est confessé à N... il ne sait comment.» Ignace lu inflige un jour de jeûne chaque semaine pendant un an, avec discipline pendant le temps d'un *Miserere*. Celui qui parle à quelqu'un à qui il ne doit point parler reçoit la discipline au réfectoire, ou bien est mis trois jours de suite à la petite table au pain et à l'eau. Pierre de Naples, du collège de Padoue, est condamné à faire le pèlerinage de Rome à Lorette, aller et retour, nu-pieds et en demandant l'aumône.

Quand la faute est légère, Ignace se contente d'une réprimande, il donne «un chapeau» et le ton de ces gronderies est grave et tranchant. Le P. Polanco écrit au P. Alvarez: «Vous ne serez »pas surpris si quelques chapeaux vous arrivent de Rome; je crois »qu'il ne vous déplaira pas de recevoir ceux que j'ai à vous en»voyer de la part de maître Ignace; je pense, au contraire, que »de sa main vous en ferez plus de cas que de chapeaux rouges. »Si en vous les donnant je m'étends un peu trop, vous en con»clurez que vous les méritez et que l'on a bonne opinion de vo-

»tre force d'âme puisqu'elle semble permettre de vous dire »tout ce qui convient.» Personne n'est assuré de ne point recevoir de chapeaux. Laynez n'y échappe pas; Salmeron en reçoit pour avoir donné de trop brèves nouvelles du Concile. Le P. Nicolas de Launoy est blâmé pour avoir introduit l'orgue et le chant dans son église sans autorisation. Les gronderies ne sont, comme les pénitences, que des moyens de perfectionnement moral, des voies pour conquérir plus vite une vie spirituelle plus parfaite, la joie et la paix de l'âme, les larmes, la consolation intense, les impressions et les illuminations divines. Tous ces dons eux-mêmes ne doivent pas être recherchés seulement pour le plaisir qu'ils procurent, mais parce qu'ils rendent la pensée plus ardente, plus claire, plus juste et que Dieu s'en trouve mieux servi.

L'obéissance absolue au Saint-Siège, qui est la marque distinctive de la Compagnie, emporte une foi absolue en tout ce que l'Eglise enseigne et la détestation de tout ce qui est contraire à son enseignement. Chacun doit surveiller ses lectures. Savonarole a écrit de bons livres, comme *le Triomphe de la Croix*, mais il est controversé, et il y a tant d'excellents livres écrits par des auteurs sûrs qu'il n'y a aucun besoin d'en chercher d'autres. On ne peut défendre la lecture d'un livre non déclaré hérétique, mais le lecteur doit s'arrêter sitôt qu'il devine l'approche de l'hérésie. «Qui voudrait au reste boire à ces sources empoison»nées?» La princesse de Portugal, Jeanne d'Autriche, obtient la permission de lire la Bible en langue vulgaire, mais la traduction de Ferrare lui reste interdite. La Bible de Robert Estienne n'est pas réprouvée expressément, mais il sera bon, avant de la lire, d'en dire un mot au Secrétaire du Saint-Office. Bobadilla brûle sur la grande place d'Ancône les *Talmuds* des juifs et les livres hérétiques.

La Compagnie vit en excellents termes avec l'Inquisition, qui lui semble une institution très utile et très vénérable. Elle lui donne la main à l'occasion. Un homme vient un jour demander à

être reçu dans la Société; on reconnaît qu'il s'est jadis faussement accusé d'un crime, lui et quelques autres, devant l'Inquisition d'Espagne. On le met en tel état de conscience, qu'il accepte «de retourner au feu pour racheter sa faute». Cependant les personnes consultées sur ce cas de conscience opinent qu'il suffit qu'il reconnaisse par écrit son faux témoignage et fasse pénitence dans un ordre sévère le reste de sa vie. Sa rétractation est envoyée au Saint-Office. En 1554, sur l'invitation des commissaires de l'Inquisition, le P. Olave se rend à Plaisance pour y enquêter au sujet d'une famille que l'on suppose infectée d'hérésie et pour réconcilier ces gens avec l'Église par une abjuration secrète. En 1555 le roi de Portugal offre aux jésuites de leur confier l'Inquisition dans ses États; grosse tentation: le roi sera content que l'on accepte, mais les dignités, les honneurs, le crédit qui entourent le Saint-Office ne vont-ils pas contre l'humilité de la Compagnie? et ces emprisonnements, ces condamnations, tout cela est-il dans l'esprit de l'Institut? Ignace nomme une commission de six personnes pour examiner la question; les six commissaires prieront pendant trois jours, après avoir célébré la messe et remettront leur avis par écrit; le général se réserve la décision. Il décide que le Saint-Office n'a rien de contraire à l'esprit de la Compagnie, mais s'il accepte l'Inquisition de Portugal, ce sera sur un ordre du roi et du pape— sans doute pour éviter toute querelle avec les dominicains.

Le respect d'Ignace pour le Saint-Office ne va pas d'ailleurs jusqu'à lui soumettre ses propres ouvrages. Quand l'Inquisition de Valladolid s'avise en 1554 de toucher aux *Exercices Spirituels*, le P. Nadal répond sans ambages que les jésuites déclinent son autorité, parce qu'ils en ont pour eux une plus haute. Un conseiller de la Suprême, Diego de Córdova, s'offre à communiquer à Nadal les plaintes formulées contre les *Exercices*. Nadal refuse, parce que ce serait reconnaître la juridiction du tribunal, entrer en discussion et éterniser le débat.

L'activité d'Ignace pendant son généralat fut omnimode et

universelle. A Rome, en 1555, le culte est célébré dans l'église de la Compagnie; des prières sont faites par des Pères dans les églises de Saint Celse et de Sainte Catherine; la Société envoie des prédicateurs dans les environs de la ville, administre des secours spirituels aux prisonniers, aux condamnés de l'Inquisition et de la justice civile, convertit des juifs, recueille des orphelins, ouvre des refuges pour les filles repenties. Ignace négocie avec le pape, avec les cardinaux, avec les princes romains, dirige la conscience de quelques personnes considérables, leur prêche une si forte doctrine, que l'une d'elle restitue une somme de 30 à 40.000 ducats qu'elle s'était appropriée injustement. Il cherche à réconcilier la princesse Jeanne d'Aragon avec son mari Antoine Colonna; il lui persuade «de rentrer chez le duc »et de se soumettre à ses ordres, comme le doit faire une épou»se chrétienne, alors même que sa vie serait menacée; le mari »sera touché de cette confiance et n'osera lui faire aucun mal.» Ignace reçoit et lit les rapports qui lui sont envoyés de tous les points de la chrétienté, dirige une incessante et immense correspondance, inspire à toute la Compagnie sa confiance héroïque en l'avenir et voit partout grandir son œuvre, grâce à l'infatigable zèle de ses fils.

Veut-on savoir comment se fonde un collège de la Compagnie? rien de plus simple. On sollicite la munificence d'un prince ou d'une ville, d'un particulier ou d'un groupe de particuliers; on se procure une maison, on y envoie trois maîtres de grammaire et un maître d'humanités et l'on commence les cours. Il est désirable que le collège ait assez de revenus pour subsister sans demander aux parents de rétribution scolaire; si c'est impossible, on fait comme on peut. Un collège qui n'est point capable de nourrir quatorze personnes n'est pas considéré comme viable. On ne prend pas les enfants qui ne savent pas encore lire et écrire; on accepte tous les autres, mais on exige d'eux une stricte obéissance: il faut obéir, ou accepter d'être châtié, ou quitter la maison. L'élève clerc est frappé comme le laïque. Il serait dési-

rable que les élèves les plus avancés et les plus pieux corrigeassent fraternellement les plus médiocres; en attendant, on usera d'un correcteur, étranger à la Compagnie. Certains recteurs de collège sont trop durs, ils sont blâmés, le régime intérieur n'en reste pas moins très sévère. Le latin est la langue usuelle des écoliers. On a égard en premier lieu à l'édification, en second lieu à l'étude; la récréation est jugée indispensable, mais le jeu est règlementé comme tout le reste; la balle est défendue, le palet est préféré aux billes. François de Borgia a inventé un «jeu des »Vertus et des Vices» qui remplace avantageusement les cartes. Les grands collèges institueront des cours d'arts et de théologie «à la mode de Paris et avec beaucoup d'exercices.» La Compagnie a sa Sorbonne à elle: le Collège Romain et le Collège Germanique, institués à Rome par Ignace lui-même pour servir de modèles à tous les autres, être pour eux la norme et la règle, l'exemple toujours cité de l'ordre et de la discipline dans la science et dans la vie.

VIII.—Le généralat.—Les opposants.

Comme tout effort humain, l'action ignatienne souleva des résistances et des oppositions. Il y en eut au sein même de la Société; Ignace les combattit par la patience et la persuasion, tant qu'il pouvait espérer ramener les récalcitrants; quant aux orgueilleux, il ne les lâchait qu'après les avoir domptés, ou il les expulsait de la Compagnie: «Il m'a paru dans le Seigneur, »écrit-il à Araoz, qu'en tout et pour tout vous sépariez Francis»co de Rojas de la Société, immédiatement, ou le plus tôt que »vous pourrez. Donnez-lui gracieusement congé, engagez-le à »faire pénitence de ses grands excès, déclarez-lui qu'il ne pour»ra jamais être en cette Compagnie ni profès, ni coadjuteur, ni »scolastique, et ne lui en donnez aucune espérance. Cependant, »s'il vous semble à propos de ne pas lui causer une si grande »peine, congédiez-le en lui disant d'agir à sa volonté pour le

»plus grand service de Dieu. S'il veut étudier à ses frais, hors »de nos maisons, s'il devient savant, s'il garde par la suite la vie »religieuse et pure qu'il n'a point gardée jusqu'ici, il sera libre de »nous demander si nous voulons qu'il rentre dans la Compagnie »et nous serons libres, nous aussi, de l'accepter ou non. D'ici là, »il y a un monde!» (1547) Le Collège Germanique abrita parfois des gens suspects d'hérésie. L'un d'eux, Skalich, faisait parade d'une science théologique qu'il n'avait point. Polanco le réduisit à confesser son ignorance. Barthélemy Philiuslaufer et Johan Kobenzel «blâmaient ce qui se faisait dans la maison, di»saient qu'ils y perdaient leur temps, qu'ils étaient venus à »Rome pour voir les hommes et les mœurs et non pour étudier »la théologie; ils trouvaient Saint Thomas ennuyeux!»... on renvoya en Allemagne ces dangereux libertins. Frère Luis Quaresma avait causé avec un Sicilien qui prétendait qu'un séculier fait à Dieu un service meilleur et plus agréable qu'un religieux; on le chassa, mais après l'avoir adressé à l'Inquisition de Gênes. Theotonio de Bragance s'était conduit comme un fou furieux à la maison professe de Rome; il avait voulu mordre les scolastiques chargés de l'empêcher de sortir; il fut renvoyé en Portugal, mais le roi et le duc de Bragance furent mis au courant de ses méfaits. Les couvents de Portugal étaient infestés d'indiscipline: Ignace commanda d'expulser tous ceux qui refuseraient d'obéir, et l'on en renvoya 127 en quelques mois.

Personne ne causa de plus graves ennuis à Ignace qu'un de ses disciples de la première heure, le P. Simon Rodríguez. Très zélé, Simon avait été mis à la tête de la province de Portugal et avait obtenu tout d'abord les plus grands succès, mais il se montra vaniteux et inconséquent, et en 1552 Ignace le releva de ses fonctions de provincial, lui donnant à choisir entre l'Aragon et le Brésil; Simon, très blessé, n'accepta ni l'un ni l'autre de ces postes. Il s'éloigna de Portugal, puis y revint (1553) et ne se décida à regagner Rome que sur les ordres réitérés d'Ignace. Il demanda à être jugé. Ignace nomma une commission chargée

d'examiner sa conduite; les commissaires rendirent hommage à son bon vouloir, mais déclarèrent qu'il avait manqué à l'obéissance et lui imposèrent d'assez rudes pénitences (7 février 1554). Ignace les lui remit toutes, sauf l'interdiction de retourner en Portugal. Toujours mécontent, Simon recommença à intriguer contre le général. Ignace pria le cardinal de Carpi de terminer le débat. Simon se déclara prêt à obéir, mais demanda à partir pour Jérusalem. Ignace lui donna un secours important pour ses frais de voyage. A Venise, Simon n'osa pousser plus avant, il revint à Padoue et demanda à aller finir ses jours en Portugal comme hermite. Ce ne fut qu'au mois de juillet 1555 que le P. Nadal parvint à lui faire entendre raison, et obtint qu'il écrirait à Ignace une lettre respectueuse et soumise. En toute cette affaire, qui dura près de quatre ans, Ignace ne se départit pas une fois de la plus exacte justice, ni de la plus méritoire patience.

Il eut parfois de graves difficultés avec ses pénitents. Isabelle Rosell, une de ses bienfaitrices, était venue habiter Rome et avait sollicité sa direction spirituelle. Le 1er octobre 1546, il lui signifia que ses occupations ne lui permettaient plus de continuer à la diriger. Furieuse, Isabelle lui reprocha ses bienfaits et déclara que si la Compagnie la rejetait, elle ne donnerait pas les 200 ducats qu'elle avait promis pour la maison de Sainte-Marthe. Ignace répondit qu'elle agirait comme elle l'entendrait, mais que pour lui, bien loin de se croire son débiteur, il estimait qu'elle lui redevait 105 ducats. Il fit nommer trois arbitres pour juger le litige et voulut que la sentence fût homologuée par le vicaire même du pape. Isabelle finit par s'apaiser et regagna Barcelone.

On était libre de donner ou de ne pas donner; quand on avait fait une promesse, il fallait la tenir. Le duc de Gandia, fils de François de Borgia, avait promis une rente de 500 ducats au Collège Romain et s'offensait qu'on la lui réclamât. Ignace ne craignit pas de faire intervenir le père pour forcer le fils à pa-

yer. Francisco Jiménez de Miranda, abbé de Salas, avait promis monts et merveilles et ne s'exécutait point. Il était venu à Rome, où il vivait d'une manière très peu édifiante; il avait à peu près fermé sa porte aux jésuites; il se disait sourd, il fallait lui parler si haut que les gens de la rue entendaient tout ce qu'on lui disait. Ignace commença par retirer de chez l'abbé une femme suspecte qui fréquentait trop souvent sa maison; puis il lui adressa à lui même une lettre sévère, où il parlait, non en solliciteur, mais en directeur de conscience. Le Collège de Burgos se ferait quand il plairait à Dieu; là n'était pas la question. Les biens de l'Eglise devaient servir à l'entretien de l'abbé selon son rang et sa dignité; cela était entendu, mais le surplus appartenait aux pauvres et aux œuvres pieuses; il ne suffisait pas que la Rote et le pape en eussent reconnu la possession et la jouissance à l'abbé, il aurait à en rendre un compte rigoureux au Tribunal du Christ, et il devait penser à son âme. — On ne sait quel effet produisit la mercuriale, c'était, en tous cas, prendre les choses de haut et fièrement.

Le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, était grand ami de la Compagnie, mais la duchesse, Madame Renée de France, fille de Louis XII, inclinait vers le protestantisme. Ignace ne pensa qu'à réduire la rebelle et la combattit avec toute l'énergie de son caractère et de sa foi. Sur les instances des jésuites, le duc retira d'auprès d'elle tous ses serviteurs suspects d'hérésie, lui enleva ses enfants, la mit aux arrêts de rigueur dans une forteresse, lui envoya un religieux français pour la convertir et la força à prendre le jésuite Le Pelletier pour confesseur. Ignace applaudit à toutes ces mesures.

Très bien accueilli en Italie, en Portugal, en Bavière, à Vienne, l'ordre trouva longtemps une très vive opposition en France de la part de l'Université et du Parlement. L'évêque de Paris se prononça contre lui; mais fort de l'appui du roi, du cardinal de Lorraine et de l'évêque de Clermont, Guillaume Duprat, Ignace opposa la patience la plus sereine aux attaques de ses adversai-

res. Le 26 juillet 1556, cinq jours avant sa mort, s'ouvrait à Billom le premier collège de la Compagnie en France.

En Espagne, l'ordre rencontra des difficultés extrêmes. Le dominicain Melchor Cano, professeur de théologie à Salamanque, avait rencontré Ignace à Rome en 1542 et le général lui avait paru peu instruit et présomptueux. Pendant le carême de 1548, il prêcha publiquement à Salamanque contre les jésuites, dans lesquels il voyait les hypocrites dont parle Saint Paul, qui viendront annoncer l'Antechrist. Averti par le P. Torres, Ignace procéda avec la patiente énergie qui le caractérisait. Il fit recueillir sur place des témoignages authentiques, il fit écrire au dominicain par le cardinal de Burgos et par le général de son ordre. Comme Cano ne se rendait pas, au mois de janvier 1549 arrivèrent à Salamanque une lettre circulaire du général des dominicains, adressée à tous les Frères Prêcheurs, qui vengeait l'honneur de la Compagnie, et un bref de Paul IV autorisant les évêques de Cuenca et de Salamanque à procéder contre ses détracteurs. Le dominicain Juan de la Peña prit lui-même, à Salamanque, la défense de la Société, et la noise s'apaisa peu à peu.

A Tolède, ce fut l'archevêque primat d'Espagne que la Compagnie trouva devant elle. Le terrible Juan Martínez Guijeño, qui s'appelait lui-même Siliceo, l'homme de pierre, ne voulait laisser dans le clergé aucune place aux descendants de mores ou de juifs convertis, et comme Ignace admettait les nouveaux chrétiens, l'archevêque interdit à tout jésuite de prêcher et de dire la messe dans toute l'étendue de son diocèse. Ignace résolut alors de lui opposer les privilèges pontificaux. Grâce à la faveur du prince des Asturies Philippe, il obtint du Conseil de Castille l'enregistrement des bulles; mais personne n'osait se hasarder à les signifier au prélat; on trouva enfin un notaire apostolique qui consentit à accompagner chez l'archevêque le P. Villanueva, recteur du Collège d'Alcalá. Siliceo reçut la communication, mais ne retira pas son mandement. Ignace pria alors le cardinal Maffei de faire intervenir le nonce du pape en Espagne.

Poggio se rendit à Tolède et eut une entrevue orageuse avec l'archevêque. « Laissez-moi paître mes brebis, disait Siliceo. » — Laissez en paix les gens de la Compagnie, répartit le nonce; » ils ne sont pas vos brebis; sinon, par la vie du pape, je vous en- » verrai prisonnier à Rome ». Siliceo céda; il ne fit plus d'opposition, mais ne montra jamais de faveur à ceux de la Compagnie.

A Saragosse, les jésuites eurent affaire à une coalition de l'archevêque, des moines augustins et du clergé de quelques paroisses. Le 17 avril 1555, le jour même de l'ouverture de leur Collège à Saragosse, le vicaire général du diocèse les attaqua avec violence dans un mandement. Ils eurent recours au Grand Juge d'Aragon, mais il y eut des troubles populaires et la situation devint si grave, qu'ils se résolurent à quitter la ville, le 1er août. Cependant, ils avaient pour eux une partie du clergé, les jurats de la ville, le duc de Francavila, vice-roi d'Aragon, et surtout la régente d'Espagne, Doña Juana, princesse douairière de Portugal. La princesse prit leur cause en main. Le 8 septembre, les adversaires de la Compagnie s'avouèrent vaincus. Le lendemain même, les Pères rentraient dans la ville. Ignace chargea le recteur du Collège d'assurer à l'archevêque qu'il n'aurait pas de serviteurs plus dévoués ni plus fidèles que les jésuites. Rien ne résistait à cette admirable maîtrise sur soi-même et à cette indomptable patience.

IX. — Le généralat. — La politique ignatienne.

Dès l'instant où il assuma le rôle d'un fondateur d'ordre, Ignace se trouva en contact avec les puissances et, à côté de sa vie religieuse, commença, qu'il le voulût ou ne le voulût pas, sa vie politique. En 1540 la Compagnie tout entière ne compte que dix membres et n'a pas de résidence fixe. En 1556, elle étend son action sur douze provinces. Elle a érigé 79 collèges et maisons et se compose d'un millier d'hommes. Ces résultats n'ont

pu être obtenus que par un immense travail. La chambre d'Ignace n'est plus la cellule d'un religieux, c'est le cabinet d'un homme d'Etat, qui négocie avec la Curie romaine et avec la plupart des souverains de l'Europe. Les *Lettres* traitent tous les sujets: conseils moraux, conseils pratiques, conseils d'hygiène, rappels à l'ordre, blâmes, encouragements, félicitations, règles relatives aux collèges, aux maisons professes, à la discipline, à l'enseignement, désignation de profès et de provinciaux, nouvelles de la Compagnie et de ses progrès. «Ignace aurait la force de dix »hommes et tous les siens auprès de lui qu'il aurait encore trop »à faire.» Il veut être tenu au courant de tout ce qui se passe; il gronde le P. Boninsegna de ne pas s'être rasé comme le veut la règle; mais apprenant que le gouvernement de Venise s'inquiète de la correspondance trop fréquente des jésuites avec Rome, il ordonne aussitôt d'écrire moins souvent. La règle est d'envoyer tous les trois mois un rapport détaillé. Quand il s'agit de quelque affaire délicate, on écrira deux lettres: l'une pourra être lue à tout le monde, l'autre sera confidentielle et pour le général seulement. C'est le rapport secret, sans lequel, prétend-on, il n'est pas de gouvernement possible.

Un sujet revient sans cesse dans les lettres: les demandes d'argent. A Rome, la maison professe se construit, s'agrandit, se peuple; le Collège Romain se fonde; le Collège Germanique est institué. Ce sont soixante, cent, deux cent vingt personnes à loger, à nourrir, à vêtir, et les ressources ne suffisent pas à la dépense. Ignace s'endette; à un certain moment, il doit plus de 4.000 ducats; il ne sait comment faire face aux besoins de chaque jour; il emprunte à 8 % et il accepte toujours de nouveaux étudiants; «il élargit tout quand la prudence humaine conseillerait de tout »restreindre»; refuser ceux qui se présentent serait manquer de confiance en Dieu. Il s'adresse aux cardinaux, au pape, à l'empereur, au prince Philippe; il harcèle les donateurs négligents; il presse la rentrée de ses créances; il exige de tout nouveau membre qui entre dans la Compagnie l'abandon immédiat et incondi-

tionnel de tous ses biens. Il finit par acquérir une grande expérience financière, on le consulte sur la manière de placer son argent; il indique des placements à 7, à 8, à 9, à 12 %; dans ce dernier car, à fonds perdus. Il recommande au P. Nadal de se faire payer en bons écus d'or de la Chambre de Castille et nouvellement frappés. Il accepte de toutes mains, mais non pas à toutes conditions; on le voit renoncer à une donation en faveur des héritiers naturels; une veuve qui vient de perdre son fils unique voudrait laisser tout son bien à la Compagnie, il recommande à ses délégués de ménager avec soin l'opinion publique.

Ce principe fait sa grande force. A Rome, il est également bien vu de tous, sans distinction d'opinion, ni de nationalité; les impériaux et les Français l'écoutent avec la même faveur; il a des pénitents parmi les prélats et les cardinaux; il compte parmi eux des amis spécialement dévoués et affectueux; ces personnes se plaignent souvent qu'il ne leur rend point visite; il les tient cependant toutes si bien disposées, qu'il garde sur elles tout son crédit et les persuade en peu de mots quand une affaire urgente l'appelle auprès d'elles. En 1546 il donne des instructions détaillées aux Pères Fèvre, Laynez et Salmeron, qu'il envoie au Concile de Trente: ils seront lents à parler; ils écouteront volontiers «pour connaître l'esprit, les sentiments et les volontés de ceux »qui parlent». Dans les controverses, ils donneront les raisons pour et contre, pour ne point paraître entichés de leur propre jugement et s'efforceront de ne laisser personne mécontent. S'il faut absolument se prononcer, on ajoutera à son avis quelque restriction pour marquer que l'on est prêt à en adopter un meilleur. En 1556 Ignace écrit au P. González, collatéral du Dr. Torres, provincial de Portugal. González doit veiller avant tout à maintenir dans l'esprit du roi la bonne opinion qu'il a de la Compagnie; il fera en sorte qu'elle se traduise par des effets sensibles; le roi accordera des secours temporels, il prêtera à la Société le concours de son autorité pour tout ce qui concernera le service de Dieu. González aura grand soin de garder la bienveil-

lance de la reine, des infants, des principaux seigneurs de la cour. Il s'attachera spécialement «à ceux dont les progrès spiri-»tuels peuvent influer sur un grand nombre d'autres personnes, »comme sont les grands et les magistrats». Pour la multitude, il pourra enseigner, prêcher, à moins qu'il n'y ait d'autres personnes qui s'y puissent employer. Dix ans séparent les instructions à Lainez des instructions à González: on peut voir combien Ignace, à la fin de sa carrière, était devenu diplomate.

Quatre papes se sont succédés sur la chaire de Saint Pierre pendant le généralat d'Ignace de Loyola. Paul III était un grand seigneur, aux manières aisées et magnifiques, très populaire à Rome, mais si secret qu'on savait rarement où l'on en était avec lui. Ignace paraît avoir complétement gagné ce rude jouteur. Il en obtint trois bulles capitales et des encouragements de toute sorte. Jules III ne fut qu'un pontife négligent et voluptueux, plus occupé de sa vigne de la porte du Peuple que des intérêts de l'Eglise. Cependant, la bulle de constitution définitive appartient à son règne et sur la fin de sa vie, Jules III accorda au Collège romain une rente de 2.600 ducats, que sa mort laissa en suspens. Marcel II connaissait depuis longtemps la Compagnie, venait, lors de son élection, de faire un pèlerinage à Lorette, s'était confessé au recteur du Collège, avait donné lui-même la communion aux étudiants. La première fois qu'Ignace alla lui baiser la main, le pape le reçut avec une extrême bonté, parla de fonder de nouveaux collèges, demanda qu'on lui désignât deux Pères de la Compagnie pour le conseiller, montra, en un mot, le cœur d'un vrai jésuite, mais il succomba à une attaque d'apoplexie après vingt-trois jours de pontificat. Avec Paul IV, Ignace trouva presque un adversaire: le cardinal Jean-Pierre Caraffa, archevêque de Naples, avait été l'un des fondateurs de l'ordre des théatins, et avait eu de graves discussions avec Ignace, mais il avait une foi profonde et militante qui le rapprocha de la Compagnie; il comprit quel puissant concours elle apportait à l'Eglise et il la protégea.

Avec les grands de la terre, la prudence et la patience sont les vertus qu'Ignace recommande sans cesse aux siens. Le P. Polanco, encore jeune, s'était institué le conseiller des ducs de Toscane. Ignace trouva son zèle indiscret: «A de semblables »seigneurs et de si bon exemple, étant avec tant de raison en »continuelle étude de ceux qui leur sont favorables ou contraires, »donner des préceptes et airs par écrit pour la réforme de leur »conscience ou de leur Etat sans avoir obtenu d'abord auprès »d'eux le crédit, l'autorité et la confiance convenables, est plu»tôt fait pour tout perdre que pour atteindre le but que l'on se »propose.» Il faut éviter avant tout de paraître indiscret. Le roi de Portugal Jean III et le prince son fils voudraient avoir le P. González comme confesseur. Ignace est résolûment d'avis d'accepter «quoique ce soit une croix de vivre à la cour», mais il recommande au Père une très grande réserve: «Pour ce qui est »des affaires, vous pourriez obtenir de S. A. qu'elle vous permît, »dans les choses où il ne vous paraîtra pas à propos d'intervenir, »de lui dire qu'Elle vous a commandé de ne lui en parler point». Cependant, il se mêle parfois lui-même des affaires d'Etat. Il voudrait que l'Empereur réunît une grande flotte contre les Turcs; il développe tout un plan de campagne à ce sujet dans une lettre adressée au P. Nadal. Il donne au P. Kanys, recteur du collège de Vienne, les instructions les plus détaillées pour pousser le roi des Romains à pourchasser les hérétiques. La lettre est particulièrement curieuse, car c'est un des rares documents où l'on voit Ignace assumer le rôle d'un adversaire direct de l'hérésie. Le roi des Romains devrait vivre non seulement en catholique mais en ennemi déclaré des hérétiques; ne souffrir auprès de lui ni conseillers, ni gouverneurs, ni magistrats suspects d'hérésie; faire au besoin quelques exemples, prononcer quelques condamnations à l'exil, à la confiscation ou à mort. Il ne faut pas tolérer de professeurs hérétiques dans les Universités et les collèges; il faut interdire tous les livres hérétiques, même les traités de grammaire et de rhétorique, car on peut en

avoir de tout aussi savants, dûs à des auteurs d'une foi irréprochable. Tous les livres hérétiques devraient être jetés au feu. Il ne faut tolérer ni confesseurs suspects, ni prêtres scandaleux. Il ne faut pas permettre d'appeler évangéliques les suppôts de l'hérésie; il faut frapper d'amendes ceux qui le feraient. Quant aux hérésiarques et aux prédicants, on leur donnera un mois pour rentrer dans la foi; passé ce délai, ceux qui seront convaincus d'hérésie seront déclarés infâmes «et si l'on voyait manière de »les condamner à l'exil, à la prison ou même à la mort, ce serait »peut-être plus prudent; mais Ignace ne parle pas du dernier »supplice, ni de l'Inquisition à établir en Allemagne, parce qu'elle »ne saurait comprendre ces choses dans l'état où elle est actuel»lement».

Les princes sont pour Ignace les protecteurs nés de la Compagnie de Jésus et il recommande à ses fils de conquérir leur bienveillance. Il veut que Salmeron se rende agréable au roi de Pologne, gagne les bonnes grâces de la reine sa mère et de la reine sa femme. Il écrit au prince Philippe, roi d'Angleterre, pour le prier de recevoir la Compagnie en Flandre, et de la recommander à la seigneurie de Venise. Il fait dire des messes d'actions de grâce pour la conversion de Renée de France.

Il craint fort de mécontenter les grands. Il voudrait bien envoyer le P. Domenech en Portugal, mais il faut savoir tout d'abord si le vice-roi et la vice-reine de Sicile le permettront. Il avait envoyé Laynez à Gênes, mais sur les instances de la duchesse de Toscane, il le laissa à Florence. Le cardinal de Ferrare, grand amateur d'antiquités, désirait posséder une colonne de marbre qui faisait partie du maître-autel de l'église des jésuites à Tivoli; Ignace décide qu'on ne peut la lui donner, puisque c'est un bien d'église, mais on peut l'autoriser à la prendre, s'il croit pouvoir le faire *salva conscientia*.

Si quelques gens en place témoignent peu de sympathie à la Société, on leur fait écrire par des amis puissants, pour leur montrer que la Compagnie n'est pas sans appui. Quoique la So-

ciété soit ouverte à tous, qu'un nouveau-chrétien, qu'un juif ou un more convertis puissent y être reçus, cependant Ignace ne peut se défaire entièrement de tout préjugé aristocratique; il se montre flatté si quelque personnage important vient à entrer dans son ordre. D. Fadrique Manrique, ancien page du roi d'Angleterre et gentilhomme de l'Empereur, s'est fait jésuite: «Il est bon comme un ange et étudie avec le plus grand soin.» D. Juan de Mendoza, gouverneur du Châteauneuf de Naples, voudrait entrer dans la Compagnie. Ignace s'empresse de demander la permission du roi Philippe.

La plus brillante conquête de l'ordre fut le duc de Gandia, François de Borgia. Après la mort de sa femme, le duc résolut d'embrasser la vie religieuse, et dans l'automne de 1546 écrivit à Ignace pour lui demander conseil. Ignace l'engagea à mettre en ordre toutes les affaires de sa maison, à marier son fils aîné et ses trois filles et à prendre ses grades en théologie à l'Université de Gandia. Le 1er février 1548, sans avoir passé par les épreuves ordinaires du noviciat, François fait profession solennelle, mais un bref de Paul III permet au nouveau jésuite de demeurer encore trois ans dans le siècle et d'y faire figure de grand d'Espagne. A la fin de 1550, il se rend à Rome, il y entre avec une suite nombreuse, il va se loger à la maison professe des jésuites. Charmé, comme Ignace, de la bonne grâce et de la haute intelligence du duc, le pape Jules III songe à en faire un cardinal: en vertu de la sainte obéissance, Ignace conseille à son fils spirituel de désobéir au pape. François quitte Rome, renonce au monde, prend la soutane à Oñate, mais l'empereur lui laisse pour cinq ans encore, contrairement aux constitutions de la Compagnie, la pension de 1.200 ducats qu'il lui avait faite. Plus tard, Ignace demandera que cette pension lui soit continuée sa vie durant. Le duc n'est plus qu'un Père jésuite, mais il choisit sa résidence, il est chargé de missions de confiance, les lettres qu'on lui écrit sont empreintes d'un respect tout particulier, le provincial d'Espagne est averti de ne pas faire acte d'autorité dans la ville où

réside François. Il a fondé à Gandia un collège et une école de théologie, fait des largesses aux collèges d'Oñate, d'Alcalá et de Ferrare, donné 800 ducats à la maison professe de Rome, acheté 2.000 ducats une maison et un terrain pour l'agrandir, contribué généreusement à la construction de l'église du Gesù, où il veut placer la tombe de son bisaïeul Alexandre VI; il a constitué une rente de 3.000 ducats, partageable par moitié entre les collèges d'Espagne et le collège romain.

Quelques années après la profession du duc de Gandia, c'est une princesse, l'infante Jeanne d'Autriche, fille de l'Empereur, princesse de Portugal et régente d'Espagne, qui demande à entrer dans la Compagnie.—Impossible, déclare Borgia, elle est femme et déjà engagée dans le Tiers Ordre de Saint-François.—Très possible, répond Ignace, avec une dispense du pape. Mais il importe que les vœux soient prêtés en grand secret, sous le sceau de la confession, s'il se peut, afin que personne ne puisse s'autoriser de ce précédent. Puis, comme la princesse est jeune (elle a dix-sept ans) et que le bien public peut exiger quelque jour qu'elle se remarie, elle ne prêtera les vœux que sous condition, et à temps. Le pape accorde la bulle de dispense, mais pour mieux assurer le secret, la bulle n'est même pas recopiée sur les registres de la Chancellerie, et la nouvelle coadjutrice est inscrite sous le nom de Mateo Sánchez. Elle n'en fait pas moins partie de la Compagnie et participe à toutes ses grâces spirituelles.

X. — La mort d'Ignace. — Conclusion.

Ignace était déjà vieux et usé lorsqu'il fut élu général; l'immense travail qu'il assuma aurait eu vite raison d'un homme plus robuste que lui. Dès 1547, Polanco nous apprend que la santé du général est mauvaise: il a des maux d'estomac si violents que parfois il ne peut se mouvoir ni s'aider de ses membres, mais sa force d'âme lui permet de travailler comme un homme qui

aurait la jeunesse et la santé. On observe même qu'il va mieux lorsqu'une affaire urgente l'oblige à se prodiguer. En 1551 il voulut se démettre du généralat « à cause de ses péchés, de ses » imperfections, de ses maladies ». Au mois d'avril 1553 il faisait prier ses frères pour sa santé; au mois de juillet il allait mieux, mais comme un homme qui ne pouvait plus bien aller. A l'automne, il recommença à souffrir. Très faible encore au début de 1554, il voulait cependant passer en Barbarie pour y mourir en travaillant à la conversion des mores. Le jour de Pâques, il se trouva si languissant qu'il ne put célébrer la messe. L'été fut misérable. Il était sans cesse travaillé de ses douleurs d'estomac; miné par la fièvre, il fut souvent en danger de mort; il n'en prenait aucun souci: « J'ai eu cet été quelques indisposi- » tions, que Dieu Notre Seigneur m'a fait la grâce de m'envoyer. » Ma santé est déjà meilleure, quoique je reste bien affaibli. Il se » sert de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort de » tous, Celui qui nous les envoie, si nous voulons nous en aider » avec le même amour qu'il nous les envoie. » Il se trouva bientôt si faible, qu'il prit le Père Nadal comme vicaire général. Au mois de novembre, il dut passer encore toute une semaine au lit. En janvier 1555, il était si mal, qu'il resta huit jours sans pouvoir signer. A la fin de février, il était guéri. En mars, il pensait à faire le voyage de Lorette. A la fin de l'été il allait si bien, que Polanco croyait qu'il enterrerait la moitié de ceux du Collège; il avait bon appétit et travaillait plus que jamais; le grand air et la promenade l'avaient remis sur pied. Vers la fin de l'année, les crises d'estomac reparurent. Le mois de janvier 1556 fut mauvais, la fièvre le reprit. Il traîna encore quelques mois. Au fort de l'été, il y eut plusieurs malades à la maison professe. Ignace eut la fièvre pendant quatre ou cinq jours. Le mercredi 29 juillet il se fit porter à l'infirmerie. Il était très faible, mais les Pères, habitués à le voir souvent malade, ne s'effrayaient pas outre mesure. Le jeudi 30, vers quatre heures, il appela Polanco et le pria de se rendre au Vatican, pour avertir le pape de l'état où il

se trouvait et lui demander sa bénédiction. Polanco avait beaucoup de lettres urgentes à écrire en Espagne et demanda au général s'il ne pouvait remettre la course au lendemain. « J'aimerais » mieux aujourd'hui que demain, dit Ignace, et le plus tôt me » plairait le mieux; mais faites comme bon vous semblera; je m'en » remets volontiers à vous. » Polanco ne crut pas le danger pressant et resta à écrire ses lettres. Le soir, Ignace mangea encore, un peu plus même que de coutume. Dans la nuit, il se sentit à toute extrémité. Polanco se hâta de se rendre au Vatican et en rapporta la bénédiction pontificale. Le vendredi 31 juillet, deux heures avant le jour, Ignace s'éteignit paisiblement, sans agonie, laissant son œuvre définitivement fondée et en plein développement.

De l'homme il n'est permis de parler qu'avec respect. L'œuvre a été, comme tout ce qui sort de la main des hommes, mélangée de bien et de mal; mais un grand nombre des défauts qui lui ont été reprochés doivent être attribués à l'action des successeurs d'Ignace, bien plutôt qu'à la sienne propre. Le « laxisme » a cependant trouvé son principe dans certains faits de son gouvernement. Il n'a point vécu à Rome pendant dix-huit ans sans subir plus ou moins consciemment l'influence de la Société très composite au milieu de laquelle il vivait. Il n'a réalisé que d'une manière très imparfaite le rêve mystique ébauché par lui dans la grotte de Manresa: pour incomplète qu'elle soit, son œuvre reste grande; elle vit, mais d'une vie étrange, qui n'est pas la vie vraie, parce qu'elle demande à l'homme une sorte de vertu contraire à sa nature et qu'elle n'est point organisée en vue du progrès de l'humanité, mais de son assujétissement à une loi considérée comme absolue et comme immuable. La nature ne connaît pas l'immuable et la vie est évolution..... progrès peut-être..... et en tous cas mouvement.

G. Desdevises du Dezert.

BIBLIOGRAPHIE

Exercices Spirituels de Saint Ignace de Loyola, annotés par le R. P. Roothaan, et traduits par le P. Pierre Jennesseans. Paris, Poussielgue, 1907, in 12, 16e édition.

Constitutiones Societatis Jesu latinae et hispanae cum earum declarationibus. Matriti, 1892.

Monumenta ignatiana. Series prima. *Epistolae et instructiones*, 10 vols. in 8, Matriti, 1894-1910.

Chronicon Societatis Jesu, auctore Patre Polanco. 6 vol. in 8, dans les *Monumenta historica Societatis Jesu*.

P. Henri Fouqueray. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression*. (1528-1762.)—T. I. Les origines et les premières luttes. (1528-1575.)—Paris, Picard. 1910. 1 vol. in 8.

P. Antonio Astrain. *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*. T. I. *San Ignacio de Loyola* (1540-1556). Madrid, 1902, in 4.

P. Prieto Tacchi Venturi. *Storia della Compagnia di Gesú in Italia*. Vol. I. *La vita religiosa in Italia durante la prima età dell' ordine*. Roma-Milano, 1909, in 8.

H. Bœhmer. *Les jésuites*. Ouvrage traduit de l'allemand, avec une Introduction et des Notes par Gabriel Monod. Paris, Armand Colin, 1910, in 12.

CANCIONERO ESPIRITUAL [1]

CANCIONERO ESPIRITUAL,

EN EL QUAL SE TRATAN MUCHAS Y MUY EXCELENTES OBRAS SOBRE LA CONCEPCION DE LA GLORIOSISSIMA VIRGEN NUESTRA SEÑORA SANCTA MARIA: Y DE LAS LETRAS DE SU NOMBRE, CON VN PASSO DEL NASCIMIENTO, Y OTRAS MUCHAS COSAS EN SU LOOR. Y ASSI MESMO SE TRATAN MUY EXCELENTES MARAUILLAS DE LA PASSION DE CHRISTO Y DEL COMBATE DEL CORAÇON ESPIRITUAL Y DEL ANSIA DEL AMOR DE DIOS. Y OTROS MUY MARAUILLOSOS DICHOS Y CANCIONES DEL MUNDO BUELTAS A LO DIUINO, TODO EN METROS DIFERENTES. HECHO POR VN RELIGIOSO DE LA ORDEN DEL BIENAUENTURADO SANT HIERONIMO. DIRIGIDO AL MUY YLLUSTRE Y REUERENDISSIMO SEÑOR DON LUYS CABEÇA DE VACA, OBISPO DE PALENCIA, CONDE DE PERNIA, ℭC.

PROLOGO, EN EL QUAL DIRIGE EL AUTOR LA PRESENTE OBRA AL MUY YLLUSTRE Y REUERENDISSIMO SEÑOR DON LUYS CABEÇA DE VACA, OBISPO DE PALENCIA, CONDE DE PERNIA, ℭC.

Muy yllustre señor. Si, segun leemos en el psalmista (Psalmus CXLVIII), las criaturas no razionales, y avn las que de todo sentido carecen, son combidadas a alabar a su Hazedor, quanto mas los hombres, a quien El docto de razon, lo deuen hazer, y

(1) El *Cancionero Espiritual* que el afamado impresor vallisoletano Juan de Villaquirán acabó á cuatro de Febrero de 1549, es una de las obras más ignoradas de nuestro siglo de oro. Sólo se conocen dos ejemplares de esta joya: el uno debe de haber ido á parar en la riquísima biblioteca de la Hispanic Society (Nueva York); consérvase el otro en el Museo Britá-

terna cada vno dellos muy estrecha obligacion a le loar con todas sus fuerças, con el marco que de su mano huuiere rescebido, por muy de baxos quilates que el sea, siendo de su infinito poder para esto principalmente criado? Que si la Naturaleza no dio a las ranas la melodia de bozes de que proueyo al ruyseñor y a las otras auezillas que suauemente cantan, no por esso dexan ellas de loar a su Dios con aquello que del rescibieron. Y assi como en los animales que no alcançan razon ay loores de muchas maneras que con su irracional exercicio de loar le alaban, assi entre los hombres ay modos distintos de alabança, segun la gracia que a cada vno le fue comunicada, segun el Apostol lo escriue en la epistola imbiada a los de Corintho. Pues vnos le alaban con el alma y coraçon, que es el genero mas alto de alabar; y estos se conforman con lo que el Señor dixo a la Samaritana: Espiritu es Dios y en espiritu quiere ser loado, o orado. Otros añaden al coraçon la lengua, dandole con ella continuas alabanças, que para esto fue principalmente en el hombre criada. Otros le loan con buenos y loables exemplos y obras caritatiuas de piedad, en que andan casi siempre ocupados. Otros con sermones marauillosos, que animan y esfuerçan a huyr los vicios y seguir las virtudes. Otros escriuiendo libros en prosas de excelentes doctrinas, para utilidad de los proximos. Otros con hymnos y cantos que encienden y prouocan el coraçon a amor del sobe-

nico, siendo el de que nos hemos valido para la presente reimpresión, y muy probablemente el mismo á que alude Salvá en su célebre *Catálogo* (I, pág. 129, col. 2.ª). La mención hecha por el ilustre bibliógrafo valenciano es la única que conocemos de este monumento de la mística española. Confesamos con toda ingenuidad que no sabemos quién es el «religioso de la orden del bienauenturado sant Hieronimo» que compuso los poemas de nuestro *Cancionero*; quizás haya erudito que, con más saber ó intuición que nosotros, dé con el nombre del autor. Si acierta alguien á despejar esta incógnita, cuente con la enhorabuena de quien da por bien empleado el tiempo que ha invertido en lo que puede modestamente llamarse una «exhumación».—J. M. Aguilera Morales.

rano. ℭ yo por no quedar excluso del cuento de los que alaban a su diuina y altissima magestad, procure de hazer lo que mi pobre ingenio supo alcançar, que es alaballe con estas pobrezillas obras de coplas; que puesto que sean hymnos en romance, no dexara de ser Dios en ellas alauado, pues la Madre Sancta Yglesia cada dia le alaba con hymnos en latin, y avn la Virgen, singular madre suya y señora nuestra, le alabo con aquel muy excelente cantico de *Magnificat*, segun el sancto Euangelio nos lo muestra. Y assi si mi pobreza no pudo llegar a hechar en el arca del Señor con los ricos tesoros, procure de offrescer con la pobre viuda mi pequeñuelo quadrante. Notorio es a muchos queste exercicio de trobar fue muy poco tiempo antes deste presente nuestro muy exercitado de personas doctas y de auctoridad y avn de nobles, y de manera que se preciauan dello, y pienso que ha venido a rescebir detrimento en su estima; porque casi los mas de los que lo han vsado lo han encaminado a motiuos profanos y a amores no castos. Y avn tambien porque viendo las personas nobles y de calidad que cada persona baxa se ponia a hazer coplas, y muchas dellas torpes, las dexaron ellos de hazer, paresciendoles derogarse su auctoridad; y assi le ha acaescido a este exercicio lo que algun tiempo acaescio a los trages, que viendo los señores atauiarse de sedas los muy baxos populares, començaron ellos a se vestir de paños viles y de poco precio. Dias ha que por vezes soy prouocado de algunas discretas personas que las hiziesse imprimir, diziendo que, pues andan muchas profanas y de burlerias impressas, con mas razon lo deuian ser estas, pues son de materia de deuocion, y que siempre dellas se sacaria spiritual prouecho: ℭ yo hasta agora no me he a ello determinado, paresciendome que avnque la materia dellas sea deuota, por yr de mi pobre ingenio en estilo baxo puestas, no deuian ser publicadas, puesto que algunas dellas ha bien mas de veynte años questan hechas; y al fin fui a ello conuencido teniendo por principal intento que fuesse dello nuestro Dios seruido. Pues paresciome, muy yllustre señor, que, auiendo ellas de

salir a luz, les seria bien yr a vuestra señoria encaminadas, como a persona que con su discrecion, auctoridad y religion las podria bien fauorescer. A quien suplico quiera tomar el trabajo de las ver, y si para salir en publico las hallare dignas y que de ser vistas podran de los lectores nuestro Redemptor y su bendicta Madre ser en alguna manera seruidos, enmendando lo falto que en ellas hallare las fauorezca y mande que parezca; y si viere que para ello les falta merecimiento, mande no sean publicadas. Nuestro Señor la muy yllustre y reuerendissima persona de vuestra señoria guarde y conserue en su sancto seruicio.

TABLA DEL PRESENTE CANCIONERO

DE TODAS LAS OBRAS QUE EN EL SE CONTIENEN

Primeramente a la Concepcion de la gloriosissima Virgen Nuestra Señora, con vn villancico aplicado a la obra.
A las cinco letras del nombre de Nuestra Señora.
Vna cancion a la Natiuidad de Nuestra Señora.
Otro villancico a la mesma Virgen.
Vna obra a la *Salue Regina*.
Otra obra a loor de la mesma Virgen.
Vna cancion a la mesma Virgen, glosada.
A las cinco letras desta diction «Salue», dos obras.
Obra al cantico de *Magnificat*.
Romance de todos los dolores que Nuestra Señora sintio.
Villancico a la mesma obra.
Obra para la noche de Nauidad, con sus villancicos.
De las siete palabras que Christo dixo en la Cruz, con sus villancicos.
De las oras de la Passion de Nuestro Redemptor.
Vna cancion de Soria a la Encarnacion, con su glosa.
Vn villancico antigo buelto a lo diuino.
Vna cancion antigua reduzida a lo diuino.
Villancico buelto a lo espiritual.
Villancico que se quexa de los ojos, con su glosa.
Obra de la gran bondad de Dios con los humildes.
Batalla hecha en el cielo, en tono de romance.
Villancico a Sant Miguel.

Cancion a Sant Pedro, con glosa.
Combate del coraçon.
Ansia de amor de Dios.
Villancico a la obra.
Obra intitulada *De Gaudiis Paradisi.*
Villancico a Sant Juan Baptista, con su glosa.
Villancico y coplas a Sant Juan Euangelista.
Glosa de vn retulo de la muerte.
Tres glosas a vn titulo que se hallo en vn crucifixo antiguo.

COMIENÇA LA OBRA
A LA CONCEPCION DE LA VIRGEN ESCLARECIDA NUESTRA SEÑORA SANCTA MARIA

O quan dino los del suelo
predicar la tu excelencia,
Virgen digna,
pues que la corte del cielo
toda con gran reuerencia
se te inclina!
Aqueste solo primado
ser de Dios engendradora
es que obliga,
que quanto Dios ha criado,
teniendote por señora,
te bendiga.

Y si todos los humanos
deuen, Virgen excelente,
darte loores,
pues quanto mas los christianos,
a quien mas continuamente
das fauores!
Que seria de los herrados

si no los endereçasses
en camino?
los tristes desesperados
si tu no los animases
de contino?

Los pecadores perdidos,
que haran casi lançados
en el fuego
. . . . . .
si no fuessen leuantados
por tu ruego?
Y pues tanto te deuemos
y la Escriptura y razon
nos lo sella,
justo es que confessemos
ser tu sancta concepcion
sin centella.

Si vicio no sufre el hijo
a su madre temporal
ser le puesto,
oyremos nos sin letijo,
madre nuestra espiritual,
tu denuesto?
Madre con gran confiança
te llamamos sin temor,
Virgen pura,
pues que Madre de esperança
te llama de lindo amor
la Escriptura.

Y con amor filial
que se defienda es razon
lo que toca

a ti, Virgen imperial,
con obras y coraçon
y con boca.
Ya leemos, no de locura,
. . . . . .
de dolor
algunos la vestidura
oyendo ser blasfemado
su Señor.

Pues rompamos con pregones
que ensalcen tu puridad
y la espliquen,
pues no nos faltan razones
que con gran autoridad
la prediquen;
y puesto que no tenemos
merecer de te alabar,
ni sentidos,
no por esso callaremos,
que es en tal caso triunphar
ser vencidos.

Mas para que dignamente
te loemos sin desuio
ni falacia,
pues eres de piedad fuente,
preuen tu con el rocio
de tu gracia,
sometiendo todo quanto
nuestra pluma, lengua y mente
aqui esplica
al entendimiento sancto
que la madre Iglesia siente
y predica.

El causador de la guerra,
Adan, primero criado
y terreno,
sin mancilla fue la tierra
del campo do fue tomado
damaceno;
pues, como diremos ser
algun punto de hedor
en la estrella
que, queriendo nos valer,
quiso Nuestro Redemptor
nascer della?

Si Eua la matadora,
causa de lloro tamaño
y tal pena,
confessamos algun ora
ser de macula y de daño
muy agena,
la Virgen toda perfecta,
en cuyo vientre forjada
fue la vida,
como la queres subjecta
y en tiempo alguno llagada
de herida?

Por Eua muerte toco
al linage destruydo
de carcoma,
al tiempo que prouoco
dando la fructa al marido
que la coma;
pues, dezime: sin aquesta
algun tiempo confessamos
no ser vicio,

como en la Virgen honesta,
por quien la vida cobramos,
fue resquicio?

Segun tenemos por fee,
nuestro Dios la carne vera
que tomo
de la mesma carne fue
de la que, quedando entera,
le pario.
Porque de Eua dexo Adan
tal razon en sus processos
anotada,
virago la llamaran,
porque huessos de mis huessos
es tomada.

Pues lexos tal pensamiento:
que Señor tan sancto y bueno
sea vestido
de carne, que algun momento
en torpedad de tal cieno
aya sido.
Dires Eua no es criada
de comun ayuntamiento
humanal,
y la Virgen fue formada
de apuntado casamiento
conjugal?

El que hizo proceder
de las espinas la rosa
sin espina,
donde le falto poder

para su madre preciosa
christalina?
Quien la castaña crio
en el erizo cerrada
no pungida,
a la su madre saco
de massa contaminada
sin herida.

Por esta el alto Señor,
hablando con Lucifer
serpentino,
dixo: Yo porne rancor
contigo y con la muger
de contino;
y dixo: Hecho el engaño
donde todo mal se empieça,
mas sera
que acecharas su calcaño,
mas ella la tu cabeça
quebrara.

Pues, como auria quebrantado
la cabeça de Velial
y su brio,
auiendo della tomado
algun tiempo comunal
señorio?
Antes ella padesciera
de la culebra maldita,
suzia y fea,
la qual cosa Dios no quiera
de su Madre ser escrita,
ni se crea.

Las figuras bien auierto
nos lo muestran por entero,
y la historia,
ser este cerrado huerto
la que lleuo del Cerbero
la victoria;
en cuya figura Aman
por mano dEster murio,
y Jabel
dio la muerte a Sisaran,
de quien tanto mal suffrio
Ysrael;

Olophernes, embeodado,
aunque soberbio, espantable,
fue sin duda
por la mano degollado
de Judich, la benerable
casta viuda.
Por estas y mas figuras
se nos muestra y demostro
que esta es
la Virgen de las alturas,
que la serpiente hollo
con sus pies.

Las penas de maldicion
que las hembras tan anexas
siempre tienen:
concebir en corrupcion
y parir con muchas quexas,
porque penen;
el conuertirse en ceniza;
el continado peccar
que destruye;

todo esto se desliza
de la Virgen singular
y se excluye.

Pues si Dios de gloria inmensa
desto quiso libertarla,
y lo pudo,
de la original offensa
que quiso tambien librarla
no lo dudo;
y visto que no le empece
este segundo defecto,
ni ay memoria,
claramente se paresce
ser su sagrado concepto
sin escoria.

La çarça toda encendida
que Moysen sin ser quemada
vido arder,
es esta Virgen florida,
que nunca contaminada
pudo ser,
encendida del amor
del fuego diuino sancto,
y muy llena,
y del mortifero ardor
del original quebranto
muy agena.

Esta Virgen es la puerta
que Ezechiel vido cerrada,
tan texida,
que nunca la sierpe tuerta

pudo en ella dar entrada
ni manida.
Es la torre de Dauid,
y la fuente muy sellada,
de tal suerte
que vencio toda la hiel
y astucia falsa callada
de la muerte.

Es la vara de Aaron,
sin simiente florecida
y granada;
la era de Gedeon,
que quedo sin ser llouida
ni mojada.
Toda la tierra tomaron
las aguas y la tormenta
sin debate;
mas en esta no tocaron.
que quedo libre y essenta
del rebate.

Es tambien vara fructosa
de Jese, questa ya cierto
prouenir
do salio la flor preciosa
que hizo al mundo ya muerto
reuiuir;
pues si el dador del viuir
es desta Virgen nascido,
humanado,
como se podra seguir
que muerte la aya tenido
ni tocado?

La vrna de mana llena,
guardada con gran honor
y cuydado,
es esta Virgen serena,
de quien su Dios y Señor
fue cercado.
Es la escalera que vido
Jacob al cielo llegar
desde tierra,
por do suben y han subido
los que van alla a morar
desta sierra.

Aquel trono tan sotil
que tiene el mundo en memoria
y alaua,
hecho todo de marfil,
do Salomon en su gloria
se assentaua.
El virginal apossento
es a donde Dios se quiso
declinar,
de todo pecado essento;
mas dulcissimo parayso
quel panar.

Si el arca do se guardo
el mana fue de madera
imputrible,
que nadie que la comio
rescebir salud entera
fue possible;
el arca que guardo el pan
de la dulce suauidad
de la vida,

por que titulo querran
que en tan torpe prauedad
sea cayda?

El tabernaculo hecho
con tanta preciosidad
por Moysen,
que tuuo nombre derecho
de testimonio, amistad
o rehen,
sombra de la Virgen era,
concebida sin fealdad
y sin hez,
nuestra cierta medianera,
que haze nuestra amistad
con el Juez.

El templo de Salomon,
que en el mundo se predica
su manera,
que toda la su facion
era perfecta y muy rica
dentro y fuera;
si tal templo se hazia
por tan perfecto niuel,
tan dorado,
que deffecto no tenia,
porque era Dios dentro del
adorado;

el templo do rescibio
carne el Verbo diuino,
dulce esposo,
que para si fabrico,

con mayor razon conuino
ser hermoso;
del qual en sus psalmodias
dize el Propheta verdad,
y preuiene:
en longitud de los dias
a tu casa sanctidad
le conuiene.

Que sin duda es entendido
por el templo virginal
consagrado
donde fue Dios rescebido
y desta hembra imperial
engendrado;
pues si le fue conueniente
la sanctidad perpetuada
por tal via,
como se sufre y consiente
ser de peccado tocada
solo vn dia?

Salomon bien determina,
como luz de clara sciencia
qual el era,
que en el anima malina
no se assienta la sapiencia
verdadera.
Pues como el dador de aquella
ymagen y resplandor
de Dios summo
tomo carne de donzella
tocada de mal olor
ni del humo?

Si qualquier de los humanos
procura con diligencia
qual pudiere
fundar en lugares sanos,
donde no caya dolencia
ni se espere,
qual deuio ser la morada
y de quanta preminencia
del Eterno,
no por cierto ponçoñada
de la inmortal pestilencia
del infierno?

Mayormente que es escripto
el ser El que por su mano
la fundo,
librandola del delito
quel enemigo profano
nos causo;
que el architecto discreto,
bueno, sabio, poderoso
qual es El,
guarda su casa de objeto,
todo lo labra hermoso
y en niuel.

La criatura angelical
que a la Virgen obediencia
da de grado,
libre fue de todo mal,
sin tocalle la pendencia
del pecado.
Pues si no moro ni mora
en ella tal suziedad,
tan proterua,

por que sera la señora
de mas baxa dignidad
que su sierua?

Por esta Virgen graciosa
en los cantos y armonia
dize assi:
Toda toda eres hermosa,
que macula, señora mia,
no ay en ti.
Pues siendo toda especiosa,
no por partes ni senzilla,
qual confiessa,
dezime: qual es la cosa
que la haga de manzilla
ser opresa?

La Sapiença bien la nombra
espejo de resplandor
inmaculado,
no escurescido de sombra,
ni de raça ni negror,
ni nublado.
La luz que della salio
la docto de tal blancura,
tan sin nota,
que nunca en ella cayo
manzilla de negregura
ni vna gota.

Razon es que procedio
de proberuios verdaderos
la que asigno:
el Señor me posseyo

al principio en sus senderos
y preuino;
antes que algo hiziesse,
ya yo concebida era,
y esso mismo
antes que la tierra fuesse,
antes de toda la esfera
y el abismo.

Y no menos otra buena,
casi por los mismos modos
profetada,
que con lo dicho consuena:
antes de los siglos todos
fui guardada.
Otra del texto sin glosa,
del Apostol pronunciada,
que escriuio:
antes de ninguna cosa
para siempre inmaculada
la escogio.

Pues dezid: como caeria
en ella tal infection
y tan praua,
si el Señor la posseya
antes de la su creacion
y guardaua?
si en bendicion la preuino
antes que diesse en el siglo
fundacion,
quando lanço su benino
aquel peruerso bestiglo
a Caron?

En esta Virgen electa
se cumple, y en su fauor,
y consiste
este dicho del Propheta:
tu sancta tierra, Señor,
bendixiste;
de Jacob el captiuerio
por la tu sola bondad
apartaste,
y a tu pueblo el improperio,
sus pecados y maldad
perdonaste.

Esta es tierra fecunda
del Spiritu suaue
rociada,
y es la Eua segunda,
por el angel con el aue
saludada;
esta es la que produxo
aquel sacro sancto fructo
rubicundo;
la que en sus entrañas truxo
al que rompio todo el luto
deste mundo.

Aquella verdad eterna
desta tierra procedio;
la justicia
quel vniuerso gouierna
desdel cielo la miro
sin nequicia;
esta tierra dio las flores
trocadas por las espinas
ponçoñosas,

los gozos por los dolores,
por çarças las clauellinas
y las rosas.

Esta es vedriera rica
quel sol sin corrompimiento
la traciende,
la que el sol nos comunica
y de las aguas y viento
nos defiende;
dexa nos el resplandor,
los rayos claros desnudos
no nos tira,
y ampara nos del furor
de los dardos muy agudos
de su yra.

Y si bien miramos nos,
veremos que, por las cosas
ya notadas,
esta es la ciudad de Dios,
de quien cosas tan gloriosas
son contadas.
Y quien es para dezillas,
si con cierta realidad
son pensadas,
las muy altas marauillas
que en esta sancta ciudad
son halladas?

Y por encoger los neruios
de los que su pulcritud
menoraron,
hallamos en los Proberuios:

sus hijos su beatitud
predicaron;
a esta todas criaturas
alaban, cantan, bendizen,
solenizan;
Euangelios, Escripturas
aprueuan, no contradizen,
solenizan.

Ved que Elisabeth exclama:
Bendita, que no dudaste,
mas creystes;
la muger bendictos llama
vientre y pecho do mamaste
y anduuiste;
todos le dan la ventaja,
la bendizen y predican
sin pereza;
sin contienda ni varaja
la confiessan, y publican
sin corteza.

El sol y luna y estrellas
antella no dan claror,
ni parecen;
todas las cosas mas bellas
delante su resplandor
se escurecen;
y por esso la sagrada
Virgen con versos prudentes
dixo assi:
Siempre bienauenturada
me diran todas las gentes
desde aqui.

El rey Asuero vn decreto
ordeno por tal concierto
y ordenança,
quel que entrase a su secreto
sin licencia, fuesse muerto
sin tardança,
saluo si el rey en señal
de clemencia la su vara
le tendio;
sin embargo de lo qual
Hester, la reyna muy clara,
se metio.

Pues, entrando, como vido
al rey de bulto seuero,
desmayo
y dio casi sin sentido;
a la qual el rey Asuero
leuanto.
Toca, dixo con clemencia,
el cetro sin turbacion,
que institui,
hermana, aquella sentencia
contra todos quantos son,
no por ti.

Por verdad desta figura
puso Dios, rey inmortal,
condicion,
a toda humana criatura
venida por natural
sucession,
que nasciessen manzillados
por la primer trangresion
que conquista,

y fuessen tambien priuados
de la bendita vision
de su vista.

Mas libro, por su bondad,
desta sentencia penosa
funeral,
a la reyna de piedad
su muy dulcissima esposa
virginal.
Assi que a todos encierra
el hedito de dolor
tan confusso;
desta sola se destierra,
ques la madre del dador
que lo puso.

La reyna nunca se entiende
obligar ni someter
a la ley,
ni menos la ley se estiende
con la madre o la muger
de su rey.
Al linage que peco,
Dios le quiso atributar
con derecho;
mas a su Madre libro,
no queriendo obligar
a tal pecho.

El que nos mando guardar
reuerendo acatamiento
con el Padre,
no deue nadie pensar

que quebro su mandamiento
con su Madre,
dandola ni vn punto de ora
en poder de tan maldito
aduersario,
de bestia tan robadora,
del mesmo Señor bendito
tan contrario.

Auerle siempre guardado
como hijo reuerencia
maternal,
claro lo veemos prouado
en vezes por esperiencia
y señal;
que en las bodas las honrro
llamadas de Architiclino,
do, rogado
de su madre, conuertio
el agua en precioso vino
tan loado.

Y guardo mas el precepto,
segun esta descobierto
y euidente,
quel Euangelio subjeto
dize que le fue por cierto
y obediente;
y mostrolo tambien El,
con que se quita contienda,
desta suerte:
quando al discipulo fiel
la dexo en encomienda
en su muerte.

Ni de sanctificacion
alguno piense probar,
y dezir
ser alguna purgacion
tomada por alimpiar
o polir;
porque no dixera no
del Padre y de Si hablando,
la Verdad,
a quien Dios sanctifico,
a los judios increpando
de impiedad.

Ni por ser de culpa esenta
implica contradicion
lo ques visto
para hechalla de la cuenta
de la total redempcion
del rey Christo;
porque a los otros libro
de la muerte conseguida,
padesciendo,
y a su Madre redimio
antes que fuesse cayda,
preueniendo.

Que la Madre no deuia
ser por el comun rescate
redemida,
si no por mas alta via,
ques antes que fuesse mate
preuenida.
No se miran a vn espejo
las reynas y las pastoras
de las greyes,

ni gozan de vn priuilegio
las sieruas y las señoras
con los reyes.

Querer el hombre dezir
las razones que esto aprueuan
es en vano,
como el que piensa impedir
los cielos que no se mueuan
con la mano;
mas con los casos contados
se afirma mas el cimiento
y concierta
los miraglos aprobados,
que quitan todo argumento
y reyerta.

Diga el plazer que sintio
aquel santo abad Helsino,
tan gozoso,
quando el angel le hablo
en medio del toruellino
tempestuoso,
diziendo: Si saluamiento
quieres de ti con tu gente
sin siniestra,
el sancto concibimiento
celebra de la prudente
Reyna nuestra.

Venga el deuoto varon,
hermano del rey de Vngria,
de respuesta
de la bendicta vision,

que rezando vio en el dia
de su fiesta:
que llegando sin desden
aquel verso que destella
gran dulçura:
Hija de Hierusalem,
hermosa es y muy vella
tu figura.

Vido la Virgen llegar
diziendo: Si soy yo tal
qual contaste,
por que me fuiste a trocar
por la esposa terrenal
que tomaste?
Si la dexas por mi zelo
y quisieres celebrar
mi conceto,
que ternas a mi en el cielo
por esposa singular
te prometo.

Diga el preste galicano
que fue en el mar abogado
y somido,
como, buelto viuo y sano,
desta Virgen fue librado
y acorrido;
y como el esta deffensa
con humildad muy crecida
regraciase,
mandole que, en recompensa,
el dia que fue concebida
celebrase.

Son las causas y señales
que aprueuan nuestra sentencia
no finitas,
que, por ser tantas y tales,
no pueden con conueniencia
ser escriptas.
Con solo aquesto se firma
ser concebida en pureza
toda sancta;
que la Iglesia lo confirma,
y en todo lugar lo reza
y lo canta.

FIN

Reyna de reynas corona,
si dixe lo que deuia,
a ti loores;
y si no, tu me perdona,
o dulce esperança mia!
mis herrores.
Oyenos con atencion
de aquesas ethereas sierras
que llamamos,
y con pura deuocion
tu Concepcion en las tierras
celebramos.

VILLANCICO APLICADO A LA OBRA

Quien ver su alma dessea
librada de perdicion,
sirvate de coraçon.

El que teme la reyerta,
de las eternas hogueras
vele siempre a la tu puerta,
guardando las tus carreras,
pongase so las vanderas
de tu santa deffension:
siruate de coraçon.

De contino te confiesse
de tan alta perfeccion
qual era justa razon
la Madre de Dios que fuesse.
Si quiere vida no cesse
llamarte con deuocion,
siruate de coraçon.

Si se viere con enojos
o pena alguna mortal,
a ti leuante los ojos
con deuocion entrañal;
para euadirse de mal
de la eterna dañacion,
siruate de coraçon.

Tenga por cosa prouada
quel Verbo de ti encarnado,
donde fueres inclinada
sera tambien inclinado,
absoluiendo del peccado
al que con gran deuocion
te sirue de coraçon.

FIN

Llamete qualquier que sea
que contra Dios ha pecado,

que pues de nuestra librea
tu nos le diste cercado,
tu le daras aplacado
a aquel que con tu deuocion
te sirue de coraçon.

A LAS CINCO LETRAS DEL NOMBRE DE NUESTRA SEÑORA LA VIRGEN MARIA

M

Madre y Virgen por renombre,
mar de virtudes inmensas,
muro de nuestras deffensas,
morada de Dios y Hombre,
muerte y fin de la serpiente,
montaña muy deleytosa,
margarita muy presciosa,
mirra electa bien oliente,

mayor y que mas meresces,
menor por mas humildad,
maestra de castidad,
matiz que mas resplandesces,
mata de nuestra acogida,
medianera de las pazes,
muestra linda de a dos hazes,
materia de nuestra vida,

A

amiga de Dios y esposa,
arca donde El ha morado,

altar a Dios consagrado,
agua clara y muy sabrosa,
aue fenix sola vna,
aurora clarificada,
ante secula criada,
ardid contra la fortuna,

arma contra los peccados,
amparo de los perdidos,
acorro de los vencidos,
arrimo de los cansados,
acogida sin recelo,
ayuda contra el dragon,
altura de perfeccion,
alegre gozo y consuelo,

R

reina, princesa y señora,
reparo de nuestros males,
refugio de los mortales,
rocio fresco del aurora,
reguarda de nuestras vidas,
remission de nuestra pena,
redoma de licor llena,
restaurante las heridas,

raiz do ha procedido,
ramo de vida y dulçura,
rosa de huerto florido,
ribera firme y segura,
rubi valax muy preciado,
resplandor de luz muy clara,
regla que Dios nos ha dado,
rectitud que no desuara,

I

imperatriz celestial,
inclita de gran valer,
imperio te da real,
insigne tu merescer;
illiuata no tocada,
inuocantibus acudes,
istoria do esta historiada,
¡mmensidad de virtudes,

ymagen toda perfecta,
ygual y sin raça alguna,
inuariable toda recta,
impetu contra fortuna,
ysla fresca deleytosa,
impecable sin resquicios,
intercessora piadosa,
impediente nuestros vicios,

A

aguila que en alto buela,
arbol de olorosas flores
atalaya que nos vela,
abrigo de peccadores,
abogada muy benigna
antel hijo, Juez eterno;
arte que nos encamina
aquel gozo sempiterno,

FIN

arranca nuestros herrores,
anteuen a los perdidos,

alumbra nuestros sentidos,
alança nuestros temores;
ala con la qual bolamos
a la celestial region,
alcança nos tu perdon
a los tristes que aca estamos.

CANCION A LA NATIUIDAD DE LA VIRGEN NUESTRA SEÑORA

Gozate, gente perdida,
por Eva puesta por suelo,
que la flor es oy nascida
ques llaue y puerta del cielo.

COPLA

O dulce y alegre nueua,
gozoso y sereno dia,
en el qual nasce Maria,
reparo del daño de Eua!
o quanto ques oy subjecta
la morada deste suelo,
en el qual nos es nascida
la llaue y puerta del cielo!

El mortal conoscimiento
que fue por Eua firmado,
ya queda todo rasgado
oy con este nascimiento;
pues, gente que eras perdida,
toma ya mucho consuelo,
que la flor es oy nascida
ques llaue y puerta del cielo.

VILLANCICO A LA MESMA VIRGEN

Todo plazer descontenta
donde tu nombre no suena,
Virgen graciosa, serena.

COPLA

No se halla algun consuelo
sin el tu nombre, Maria;
en noche se buelue el dia
cubierta de negro velo;
no ay plazer en este suelo
donde el tu nombre no suena,
Virgen graciosa, serena.

Fuente de claros licores,
que nuestros pecados sana;
vena por la qual nos mana
la gracia a los peccadores,
no ay deporte sin dolores
donde el tu nombre no suena,
Virgen graciosa, serena.

OBRA HECHA A LA *SALUE REGINA* DE LA VIRGEN NUESTRA SEÑORA

Mi coraçon desfallesce,
el color se me demuda,
el ingenio se entorpece,
el esfuerço se enflaquece,
la lengua se para muda,

huye de mi mi sentido,
tiemblan la pluma y la mano,
el braço se ha aterecido,
el tiento casi perdido,
trabajo, muero y afano.

En solamente pensar
escreuir de tus primores,
Virgen digna singular,
en quien temen de hablar
los sanctos sabios doctores.
Pues perdona la osadia,
suple el deffecto y el vicio,
pues me causa este exercicio
el zelo de tu seruicio,
o luz y esperança mia!

Salue.

Salue de virgines flor,
la mas digna y la primera,
que sin tacto de pudor
salio de ti el Saluador
como sol por la vedriera.
O virgen de pensamiento,
obra, desseo y voluntad,
que eres, Señora, cimiento
y principal fundamento
de pura virginidad.

Regina.

Reyna de gran excelencia
de todas las gerarchias,

delante cuya presencia
todas con gran reuerencia
cantan dulces melodias.
Emperatriz sublimada,
que el humil obedescer
le tiene agora assentada
sobre la silla ensalçada
de do cayo Lucifer.

Mater misericordiæ.

Madre de misericordia,
consoladora de nos,
que, matando la discordia,
hazes la paz y concordia
entre los hombres y Dios.
Viua fuente de piedad,
que en ningun tiempo se seca;
pielago de suauidad,
que subes con humildad
lo que soberuia derrueca.

Vita.

Vida de vida escogida,
es la vida conocerte;
bien digna de ser seruida,
pues que pariste la vida
que dio vida a nuestra muerte.
Vida que en vida a tornado
nuestra vida, que era mate;
arca que tuvo guardado
aquel thesoro sagrado,
prescio de nuestro rescate.

Dulcedo.

O muy sabroso panar
de suauidad excelente,
impossible es explicar
el dulçor deste manjar
la lengua mas eloquente.
Tu eres aquel licor
que la muy amarga hiel
que derramo el tentador
ha tornado en vn dulçor
muy mas dulce que la miel.

Spes nostra.

O nuestra cierta esperança,
nuestro consuelo y abrigo;
o Virgen, tu nos alcança
que en la bienauenturança
moremos siempre contigo.
En ti, Señora, esperamos,
que, aunque pobres de virtudes,
podras hazer que biuamos,
por lo qual te suplicamos,
Señora, que nos ayudes.

Salue.

Salue, Virgen generosa,
de admirable resplandor;
salue, que eres tan hermosa
que por especial esposa
te tiene tu Hazedor.

Salue, que nuestros deffectos
por tu fabor no se escriuen;
salue, que a los tus subjectos
los lleuas a ser perfectos
y en la gloria se resciben.

Ad te clamamus.

A ti, Señora, llamamos,
nosotros, los hijos de Eua;
con sospiros suplicamos
que nos saques de do estamos
metidos en esta cueua
donde en lloro lastimero
nos ha puesto aquel bocado
que nuestro padre primero,
engañado del ceruero,
comïo del arbol vedado.

In hac lacrimarum valle.

En este valle lloroso,
de lagrimas todo lleno,
turbio, triste, lagrimoso,
sin descanso ni reposo,
de todo solaz ageno,
estamos, siempre pidiendo
la gracia que en ti consiste,
que hallaste obedesciendo,
la qual ensoberuesciendo
perdio Eua, madre triste.

Eya ergo.

Pues ya, bendita abogada,
buelue los tus claros ojós

a la gente desterrada
en esta triste morada,
llena despinas y abrojos.
Mira nos y cobraremos
la salud de nuestros males;
mira nos no resualemos
en los terrores y estremos
de los lagos infernales.

Et Jesum benedictum.

Y despues deste penoso
y fatigoso litijo,
muestra nos aquel esposo,
super omnes specioso,
Jesu, tu bendicto hijo,
ante cuyo acatamiento
cesse toda nuestra pena,
aya fin nuestro tormento
y el coraçon, ya contento,
descanse de su cadena.

O clemens.

O clemente, sin tener
ygual alguna nascida,
quieras te compadescer,
pues que para nos valer
fueste de Dios escogida;
no cierres tus virginales
entrañas, o Virgen pura;
da socorros diuinales
a nuestras penas y males,
alegra nuestra tristura.

O pia.

O mas piadosa y clemente
que quantas ha criado Dios,
mira, Virgen muy prudente,
queres del Omnipotente
tomada en Madre por nos.
No niegues los tus fauores
a las ansias y gemidos
de los tristes peccadores,
que piden ser con clamores
de ti, Virgen, socorridos.

O dulcis.

O dulçor sin amargura,
que al mundo todo endulcece,
sabrosa sal y dulçura,
que conserua, sana y cura
lo quel peccado podrece,
la dulçura ya perdida
tu la buelues y recobras.
Quien te vio desgradescida,
o quien jamas desabrida
en tus dichos ni en tus obras?

O Virgo.

O Virgen, regla y dechado
y espejo de honestidad,
muestra de donde han sacado
los que guardan y han guardado
pureza de castidad.

La virginal hermosura
de tu carne y coraçon
excede la su blancura
a la angelica criatura,
sin tener comparacion.

Maria.

O Maria, nombre gracioso,
que do quiera que se nombra
es a los hombres sabroso
y a los demonios penoso,
que los espanta y asombra;
nombre de que mas vsamos
en toda nuestra pressura,
nombre que siempre nombramos,
nombre por quien alcançamos
vida perpetua y segura.

Llamante los peccadores,
nombrante los fatigados,
los que padescen dolores,
chicos, grandes y menores,
los viuos y los finados.
A todos eres consuelo,
descanso, gozo, alegria;
pues mudanos deste suelo
a la morada del cielo,
Virgen sagrada Maria.

Ora pro nobis.

Por los tristes intercede,
de Dios sancta engendradora;

quien mejor rogarle puede
al Hijo, que te concede
quanto le pides, Señora?
No desdeñes de rogar
por quien te dessea seruir;
pues nada te ha de negar
ni te tiene de costar
mas de querelle pedir.

Vt digni efficiamur.

Porque merezcamos ser
dignos del prometimiento
quese rey de gran poder,
que en ti le plugo nascer,
prometio en su testamento:
ques hazernos herederos
en su reyno de su gloria,
do consiguen los postreros
ygualdad con los primeros,
porque viua su memoria.

OTRA OBRA HECHA A LOOR DE LA MESMA VIRGEN

Buscando con afliccion
algun lugar sin recelo
do poner el aficion,
no halle solo vn rincon
en quantos estan so el cielo.
Pues en muger deste suelo
no es seguro tal poner,
porquel su breue plazer

en muy largo desconsuelo
suele siempre fenescer.

Pues viendo que no hallaua
en la tierra ni en el mar
el lugar que yo buscaua,
ansia que me fatigaua
me hizo al cielo bolar,
do halle mas que pensar
pudo humano coraçon,
vna dama de facion
qual no se pudo pintar
ni escreuir su perficion.

Su claror y hermosura
mas quel sol resplandescia,
la virginal apostura,
honestidad y mesura
a los angeles vencia;
su dulce nombre Maria
vi con letras de oro escrito,
de cuyo rostro bendicto
todo lleno de alegria
yua dulçor infinito.

Mi coraçon, admirado,
en mirando la a dessora,
quedo del todo forçado,
de voluntad captiuado,
a servir a tal Señora,
y no puedo sola vn ora
apartalla del sentido,
porque no ay lugar de oluido,

que en mi alma que la adora
esta su nombre esculpido.

Las sus gracias excelentes
eran vn inmenso mar,
tal que no son sufficientes
los pilotos mas prudentes
a lo saber marear.
Ni vale para atinar
diligencia ni cuydado,
ni fuerça de bien remar,
ni carta de nauegar
para ver puerto ni vado.

De cuya gran preminencia
los angeles admirados,
loauan la omnipotencia
del que le dio la excelencia.
De grados tan sublimados
huelgan de verse sobrados
de quien tiene por Señora
en cien mil cuentos de grados,
pues de Aquel se veen formados
cuya es engendradora.

A todas lleua ventaja
sin auer comparacion,
ante quien son heno y paja
y muy menos ques la graja
antel hermoso pauon;
delante cuya facion
son como çarças y espinas
delante de clauellinas,

o como con el falcon
se hallan las golondrinas.

De aquesta Virgen honesta
son tan altos sus primores,
que la mas linda y apuesta
es como la seca cuesta
con lindo prado de flores;
ante cuyos resplandores
las mas lindas y hermosas,
las mas altas y mayores,
las grandes y las menores,
son escuras y ñublosas.

La que hizo mayor buelo
si con ella es comparada,
avnque llegue casi al cielo,
se hallara cabe el suelo
abatida y derrocada.
Tienela tan sublimada
quien no quiso dalle ygual,
que la de mayor metal
es como la cugujada
con el aguila caudal.

Esta Virgen es por quien
los perdidos son ganados,
donde viene todo el bien,
donde es razon que se empleen
los sospiros y cuydados.
Esta haze sus priuados
dignos de memoria y fama;
esta Virgen es la dama

que da gloria a sus penados
y a quien mas pena mas ama.

Aquello que mas codicio
es penar por tal donzella,
pues deste sancto exercicio
tan honesto y tan sin vicio
la castidad se destella.
Los fuegos desta centella
me alumbran el alma y vida,
por quien yr yo de vencida
es priuilegio que sella
mi victoria conoscida.

Las penas desta requesta,
las ansias desta fatiga,
son al alma vna floresta,
vn dulce manjar de fiesta
que no ay lengua que lo diga.
Dichosa prision que liga
en lazo de tal cadena,
pues de tan sabrosa pena
ni bien ay que no consiga
ni passion que no sea buena.

La causa donde prouiene
la passion deste dolor,
es la mesma que detiene
al penado que mas pene
con ansia de mal mayor;
porques de tanto dulçor
el pensar por quien padesce,
que quanto el dolor mas cresce

se aumenta más el sabor,
pensando lo que meresce.

Hallome tan sublimado,
tan hufano y tan contento,
que, por ser yo desdichado,
temo que sere priuado
de tan sabroso tormento.
Assi que lo que mas siento
y dobla mas mis enojos,
lo que mas lloran mis ojos,
es temor del perdimiento
de tan sabrosos despojos.

Captiuo de su figura,
ya no soy libre ni quiero,
prospera fue mi ventura,
y de qualquier que procura
hazerse su prisionero.
De alli viuo donde muero
por la loar y seruir,
por quien penar y morir
es en gozo verdadero
perpetuamente viuir.

Hallase tan fauorida
mi alma con su memoria,
que, de muy embeuecida
de si mesma, se le oluida,
y este oluido es su victoria.
Todas me son vn escoria
las que fuera della son;
penar es mi galardon,

y la muerte mi gran gloria
por tan alta perfeccion.

Tal dulçor ha concebido
en pensalla el pensamiento,
que no basta mi sentido,
por ser tan suaue y crecido,
a declarar lo que siento.
Pero quedale vn tormento
que lo atierra sin cessar,
que jamas podra llegar
hasta su merescimiento
el ansia de mi penar.

HABLA A LA VIRGEN

Tus altas gracias y dones
son, Virgen, tan diuinales,
que sentir sus perficiones
no cabe en los coraçones
humanos ni angelicales.
Porque deuieron ser tales,
para Madre de Dios ser,
quel solo sabe entender
el toque de sus metales
que te supo tal hazer.

CANCION A LA MESMA VIRGEN

Quien por teneros seruida
la vida por vos perdio,
este tal nunca murio,
que en la muerte hallo la vida.

COPLA

Hallo la vida muriendo,
pues quiso por vos perdella,
por do goza mejor della
que la gozara viuiendo;
porque si por ser seruida
vos, Señora, la perdio,
este tal nunca murio,
que en la muerte hallo la vida.

Ni pudo dolor sentir,
por mas que fuesse crescido,
si al tiempo de su morir
su alma con vos se vido,
porque tan fauorescida
de contemplaros quedo,
que halla que no murio
mas que en muerte hallo la vida.

Y assi la dulce memoria
de vuestro merescimiento
hizo boluer el tormento
de la muerte todo en gloria;
quedo la muerte corrida,
mirando que no lleuo
victoria del que mato,
que en la muerte hallo la vida.

A LAS CINCO LETRAS DESTA DICION *SALVE*

S

Solaz de nuestra tristura,
Virgen pura;
que bien ay que no te quadre,
pues ouiste tal ventura
que de quien eras criatura
alcançaste ser su madre?
Tu sola fuiste el señuelo
do de vn buelo
por el tu humil esmalte
se abatio de alla del cielo
hasta dar en este suelo
aquel sacro gerifalte.

Sola eres la donzella
sin centella
en quien Dios se remiro
para te pintar tan vella
que no fuesse en ti la mella
del deffecto del sino.
Ansi que tal te compuso
quien dispuso
de te alçar en perfecion,
que por ser sobre todo vso
lo quel Hazedor te puso,
no lo alcança la razon.

A

Aue fenix singular
y sin par,

sin hallar quien se te atreua
a osarse te ÿgualar,
hecha para reparar
los daños de la madre Eua.
Gozase naturaleza
ver la alteza
que te dio de ser hermosa,
que, mirando tu belleza,
el que hizo tu pureza
te rescibio por esposa.

Alta princesa imperial
sin ygual,
eres sola, sin conquista,
aguila mas que caudal,
quel claro sol diuinal
penetra con mejor vista.
Los tus ojos no subjectos
a defectos
fueron los que mejor vieron
sus rayos claros perfectos,
penetrando sus secretos
sobre todas quantas fueron.

L

Lilio de inmenso candor,
do el pintor
esmero assi su pinzel,
que su mesmo Hazedor,
conuencido de su olor,
quiso ser vestido del.
Flor del campo y açucena
tan agena

de la espina del peccado
quanto difiere y disuena
el alua clara serena
del muy escuro nublado.

Luz que nos muestra contino
el camino
para aquella luz eterna,
cuyo vientre fue tan digno
que contuuo al sol diuino
como vela en la linterna.
Como el sol cupo en la luna,
no ay alguna
razon clara que lo esplica,
ni el gran mar en la laguna;
mas lo que razon repugna
la fee nos lo certefica.

V

Vergel tan fresco y florido
no se vido,
a sombra de cuyas flores
estuuo Dios escondido,
y despues salio vestido
del trage de sus colores.
Huerto jamas no labrado
ni tocado
por hombre puro mortal,
tan texido y tan cerrado
que solo fue reseruado
al obrero diuinal.

Valle fresco do va a dar
el gran mar

de los dones diuinales,
do salen a nos regar
de gracias de bien obrar
infinitos manantiales.
Este valle nos dio el pan
a do estan
todos los dulces sabores,
reposo de nuestro affan,
en el las gracias se dan
a justos y a pecadores.

E

Eua, madre dolorida,
su cayda
dio con todos en la muerte;
y tu, Virgen escogida,
engendrando nos la vida
reparaste nuestra suerte.
Eua traxo el acedia
que oy en dia
azeda nuestro fauor;
tu, dulcissima Maria,
traxiste el pan de alegria
de immensissimo dulçor.

FIN

En tu vientre se ciño
el que no
pueden los cielos ceñir.
Quando tu carne vistio
y el puro amor le abraço,
con tu forma de vestir,

tu nos le diste muy llano,
hecho hermano,
al ques Señor infinito,
y al terrible y soberano
hecho afable y muy humano,
y al immenso muy chiquito.

LAS MISMAS CINCO LETRAS DE LA *SALVE* HECHAS POR OTRA VIA

S

Sol de rayos excelentes,
sal, alumbra y resplandesce,
sientan tu calor las gentes,
sana nuestros acidentes,
seca lo que nos podrece,
sea presente tu figura,
suene tu boz de dulçor,
sossiega nuestra pressura,
sotierra nuestra tristura,
sabora nuestro amargor.

A

Aguila que sube y buela
a lo mas alto del cielo,
a quien Dios mas se reuela,
alegra, Madre, y consuela
a los que estan sin consuelo;
arrieda nuestros terrores,
adiestra nuestra simpleza,
aliuia nuestros sudores,
alexa nuestros dolores,
abiua nuestra pereza.

L

Luzga en nos tu claridad,
luzero de clara lumbre;
libra nuestra ceguedad,
lima nuestra torpedad,
laua nuestra podredumbre,
llega con tus perfeciones,
leuanta nuestros sentidos,
liberta nuestras prisiones,
ligа las malas passiones,
lleua en alto los caydos.

V

Virgen de toda beldad,
vençante nuestros gemidos;
valle lleno de humildad,
viua fuente de piedad,
ven, remedia los perdidos.
Virtud jamas no vencida,
vuelue, mira nos, Señora.
Vara de Jese venida,
vey que vamos de vencida,
vaxa, ayudanos agora.

E

Ea, pues, Reyna soberana,
espejo de mil primores,
escuela donde el bien mana,
estrella de la mañana,
escucha nuestros clamores.

Endreça los coraçones
en camino de verdad,
enciende las affeciones,
encoge las dissensiones,
ensancha la charidad.

AL CANTICO DE *MAGNIFICAT*

O potencias entrañales
que en el alma residis,
cantad con bozes cordiales
las altezas diuinales
que sentis;
con boz de dulce armonia,
llena de diuino ardor,
todas las horas del dia,
engrandesce el alma mia
al Señor.

Al Señor, porque cumplio
lo que del estaua escripto,
y en mi vientre se encerro,
y por ello se gozo
el mi espirito.
Alegrose con razon
porquel solo es mi virtud,
mi cordial consolacion
y del alma y coraçon
mi salud.

Mi salud, que me tomo
por su madre y me conserua,

y en alto me leuanto,
por la humildad que miro
en su sierua;
do tome de tantos dones
la su mano poderosa
que todas generaciones
me dizen con mil pregones
muy dichosa.

Muy dichosa por querer
con sus fuerças valerosas,
llenas de todo poder,
en la su sierua hazer
grandes cosas.
Y tan grandes, que no ay pluma
que las puede numerar,
pues las arenas del mar
no se pueden ygualar
a su suma.

A su summa, por ques tal
que no ay hombre que la sienta,
por quel sentido humanal
baxo queda del caudal
desta cuenta.
Y avnque su poder es tanto
que atemorize y asombre
a los demonios despanto,
no dexa de ser muy sancto
el su nombre.

El su nombre, cuyo seno
es abismo de piedad,

de la qual tiene muy lleno
el cielo y orbe terreno
su bondad.
Pielago de perfeciones
que no sabe tener tassa,
mas por todas las nasciones
apiadando coraçones
siempre passa.

Siempre passa a los temientes
que en su solo amor sossiegan,
y del salen los corrientes
de los dones excelentes
que los riegan.
Obro su braço muy fuerte
y obra potencia infinita,
da vida, salud y muerte,
prospera y aduersa suerte
pone y quita.

Pon y quita, suelta y ata,
abre y cierra, cura y hiere,
adolesce, sana y mata,
captiua, prende y rescata
segun quiere.
Los soberuios reprimio
de sus vanos pensamientos,
deshizo y desuarato,
boluio a nada y esparzio
sus intentos.

Sus intentos, quel su aliento
hizo en humo bolar todos,

porque abate el pensamiento
que rebuela sobrel viento
por mil modos.
Que a el solo se humilla
la ceruiz de todas gentes,
y el infierno se arrodilla,
y ha quitado de la silla
los potentes.

Los potentes, que antel son
como poluo ante los vientos,
cuyas armas y blason
tiene agora en confusion
de tormentos.
En cuyos asentamientos
los humildes ha assentado,
que gozosos y contentos
cumplieron sus mandamientos
muy de grado.

Muy de grado y voluntad,
porque vieron ser agenos
de toda desigualdad,
y de justicia y verdad
ser muy llenos
Los pequeñuelos a quienes
la justicia hambre dio,
que aca suffrieron desdenes,
de muchos y grandes bienes
los hincho.

Los hincho, que los que del
padescen hambre contina

es les amigo tan fiel,
que los harta de su miel
muy diuina.
Los esteriles sombrios,
que eran ricos en sus ojos,
dexo los todos vazios,
y boluio sus señorios
en abrojos.

En abrojos cuyo fuego
siempre los quema y derrite,
que no alumbra, mas es ciego,
ni jamas lloros ni ruego
nunca admite.
Contra el maluado Luzbel,
por quitar nuestro solloço,
quiso poner vn cartel,
y es que tomase Ysrael
el su moço.

El su moço, al qual docto
de fuerças tantas y tales,
que al gigante derroco
y en los fuegos infernales
lo lanço;
que no se pudo oluidar
de la su misericordia,
ni pudo mas tolerar
entrel y el hombre durar
la discordia.

La discordia, donde estan
todos los males y daños

que nos traxo el padre Adan,
sufrida con mucho afan
muchos años.
y assi son enteramente
las promesas ya cumplidas
deste Señor excelente,
a Abraham y su simiente
prometidas.

FIN

Prometidas en los dias
de los siglos que passaron
por diuersas profecias,
que a este nuestro rey Mexias
prophetaron.
Pues gloria muy soberana
le demos nos los mortales,
que del todo bien nos mana
y nos cura muy de gana
nuestros males.

ROMANCE A NUESTRA SEÑORA, CONTRAHECHO A *EMPERATRICES Y REYNAS*, A LOS DOLORES QUE LA VIRGEN PADESCIO

Emperatriz y Señora,
claro norte que nos guia,
recuenta nos los dolores
que sentiste, Madre pia,
desde que, virgen, pariste
al rey de la gerarchia.
—Senti dolores sin cuento,

en lloros me consumia,
los quales me començaron
en aquel octauo dia
quando el sancto niño tierno
vi que su sangre vertia
sometiendose a la ley,
ley quel mesmo dado auia.
Senti dolor en el templo,
al tiempo que le offrescia
en manos de Simeon,
oyendo tal profecia
quel cuchillo de su muerte
mi alma traspassaria.
Llore en el triste destierro
de Egipto, quando partia
caminando con el niño
camino que no sabia.
Llore despues del destierro
quando del templo boluia
hallando que auia perdido
todo mi bien y alegria.
Busquele triste tres dias
y mi Dios no parescia.
Ay en la cena postrera,
quando del me despedia,
yendo a tomar la passion
que de su grado escogia.
Quedo comigo tristeza,
tormento que me afligia,
y estando en esta fatiga
oy nueua que dezia:
A muerte va condenado
Jesu, hijo de Maria.,
Leuanteme lamentando

y fui siguiendo la via
por el rastro de la sangre
que del cordero salia.
Desque le vi yo, cuytada,
desque le vi qual venia,
gruessa soga a la garganta
y vna gran cruz que traya,
cay desapoderada
de la fuerça que tenia.
Vi le luego en el Caluario
leuantar con bozeria,
clauado en aquel madero
en quel mundo redemia,
con quatro fuentes de sangre
que de su cuerpo corria.
Senti pena intolerable:
ay quien dezirla podria?
oyendo aquella palabra
que mi coraçon rompia:
Muger, cata ay a tu hijo.
Yo que su madre seria,
yo guste la amarga hiel
y vinagre que el beuia
en ver gela dar a aquel
a quien mas que a mi queria.
Senti mortales dolores
quando con tanta agonia
dixo con grandes clamores
y boz que al cielo subia:
En tus manos, Padre mio,
encomiendo el alma mia.
Quede triste sin sentido,
mi alma desfallescia,
y estando en aquesta pena

mire como le heria
de vna lança vn cauallero
con que su costado abria.
Hize me fuente de lagrimas
al tiempo que descendia
de la cruz su sancto cuerpo
Joseph Abarimathia.
Desque le vi tan llagado,
contemplad lo que sentia;
no hallaua en el lugar
donde herida no hauia;
su muy clara hermosura
no era qual ser solia.
Llore sin comparacion
quando a la tarde ponia
a la vida en el sepulchro
con que la muerte moria,
y assi quede de mi gloria
priuada y sin compañia.

VILLANCICO APLICADO A LA OBRA

Quieras, o Virgen piadosa,
del dolor de tus passiones
herir nuestros coraçones.

COPLA

Danos que te acompañemos
en tus llantos y tristura,
porque llorando alcancemos
el gozo que siempre dura.
Quieras, pues, o Virgen pura,

del dolor de tus passiones
herir nuestros coraçones.

Parte con tus seruidores
de tus tormentos y enojos;
lloren siempre nuestros ojos
del dolor de tus dolores.
O Virgen, flor de las flores,
del dolor de tus passiones
hiere nuestros coraçones.

O madre de dolor llena,
llaga del nuestra memoria,
pues de tan amarga pena
procede tan dulce gloria,
ser vencido es gran victoria,
de tan benditas passiones
hiere nuestros coraçones.

FIN

Enclaua nuestro sentido
en aquel sancto madero
donde fue el manso còrdero
clauado, muerto y herido;
que quien mas es afligido
del dolor destas passiones
espere mas galardones.

VILLANCICOS PARA LA NOCHE DE NAUIDAD EN LOOR DE NUESTRO SEÑOR Y DE LA VIRGEN SU MADRE

VILLANCICO

BRAS. Afuera de las cabañas,
pastores y mayorales;
oyd nueuas diuinales.

Ha, Mingo de Pabro el viejo!
ha, Benito de Gil Ramos!

MINGO. Passa aca, Bras del Cortejo,
passa toste, que aca estamos;
veras que nos abrigamos
destos brauos temporales
detras de aquestos çarçales.

BRAS. Prometo, pues que aca vine,
que alla passe, jurio al rallo,
por mas y mas que me espine,
que no pare sin contallo,
o que gozoso me hallo!
Nora buena estes, zagales,
pastores y mayorales.

MINGO. Que nueuas son, Bras Macias?
dinoslas ora priado,
que gozes por muchos dias
de tu jubon colorado.

BRAS. Son que sepas ques baxado
de las sillas celestiales
el que cura nuestros males.

BENITO. Como lo sabes, zagal,
ques nascido tanto bien?
BRAS. Por que lo vi yo en Bethleen
mas lluziente que un cristal;
baxa el Beruo diuinal
a morar con los mortales,
por curarlos de sus males.

Nascio la noche mediada
de vna Virg n muy garrida,
y ella queda tan sellada
como el dia en que fue nascida.
La batalla es ya vencida
de las furias infernales,
que tenian con los mortales.

Vi como le festejauan
gran compaña de garçones:
cantauanle mil canciones
y el dulce niño lloraua,
y la madre lo acallaua
con halagos virginales
emboluiendole en pañales.

LLORENTE. Pues ora, sus, sin engorro
caminemos sin parar;
ninguno quede en el corro
que no le vaya adorar.
FRUTOS. Ya comiençan a sonar
cantares angelicales
por entrestos enzinales.

MINGO. No nos vamos manisecos,
lleuemos algo, Llorente.

LLORENTE. Ya yo lleuo aquestos çuecos
para su madre en presente.
Y tu, Frutos de Vicente?

FRUTOS. Yo lleuo aquestos zorzales
con esta faxa y sartales.

MINGO. Y tu, que lleuas, garçon,
hijo de Gil del Aldea?

GIL. Esta yesca y eslauon
con estos cachos de tea
para her lumbre que vea
con estos ojos mortales
personas tan diuinales.

MINGO. O que placer tan valiente!
o que comiençio y aliuio!
ya comiençio yo, Llorente,
a ver la madre del niño.
O, Señor, quel gran cariño
que tuuiste a los mortales
te tiene puesto en pañales!

LLORENTE. O dulce niño muy tierno,
verbo del Padre eternal,
como nasces en inuierno
en este pobre portal?
La caridad entrañal
de remediar nuestros males
te tiene puesto en pañales.

GIL. Y vos, Virgen sin reues,
que engendrallo merescistes,
dezid nos lo que sentistes
deste infante que paristes.

Pues virgen lo concebistes,
con sus rayos diuinales
alumbrad a los mortales.

FIN

VIRGEN. Verbo del Padre es, pastores,
de mis entrañas vestido,
por gran amor que ha tenido
a saluar los peccadores.
Señor es de los señores,
cubierto por nuestros males
de vestiduras mortales.

OTRO VILLANCICO

En esta gloriosa noche
nasce, por el bien de nos
hecho niño, nuestro Dios.

Vna Virgen le pario,
de quien El es hijo y padre,
y ella del es hija y madre
y El su Dios que la formo;
entera le concibio,
y nasce della, por nos
hecho hombre, nuestro Dios.

FIN

Vino al seno maternal
quedandose en el paterno,
y alli dentro el Verbo eterno
se vestio nuestro sayal;

assi como nuestro ygual
viene a conuersar con nos,
hecho hombre, nuestro Dios.

VILLANCICO

O que dulces nueuas trayo!
o que plazer y cõsuelo!
Que nuevas son, Toribuelo?

COPLA

Tanto traygo el gasajado,
que apenas puedo dezillo;
dado nos es el chiquillo
tanto tiempo desseado;
de nuestro sayal cercado
esta puesto cabe el suelo
nuestro Dios, hecho moçuelo.

Tan huerte y tan gran cariño
nuestro Dios nos ha tenido,
ques por nuestro amor nascido
de vna Virgen, hecho niño.
O que comiençó y aliño
de nuestro bien y consuelo
hazerse nos Dios moçuelo!

OTRO VILLANCICO

Sopla huerte el caramillo,
Gil gaytero,
ques nascido ya el luẓero.

COPLA

Mira que relumbra el cielo
y se esconden las cabrillas,
cient mil angeles de buelo
van cantando marauillas;
dexa ya las çancadillas,
Gil gaitero,
ques nazido ya el luzero.

Tu, Juan, toca tu bandurria;
tu el alboque, Bernabe;
tu, Pedruelo, silua y hurria;
tu, Gil, tañe tu rabe;
yo mi flauta tocare,
Gil gaytero,
ques nascido ya el lucero.

Lleuemos gran concordança,
ninguno pierda el compas;
tu, Gil Çurdo, suena mas,
tu no tanto, Pero Pança;
tu delante guia la dança,
Gil gaytero,
ques nascido ya el luzero.

VILLANCICO PARA QUANDO LLEGAN AL NIÑO

A las gracias que deuemos
a ti, luzero radial,
no llega nuestro caudal.

COPLA

No llega nuestro dinero
para tan huerte cariño,
que te has hecho por nos niño,
o viuo Dios verdadero;
para llegar al minero
de cariño tan cordial,
no llega nuestro caudal.

Assi que, pues carecemos
de oro con que siruamos,
de rodillas te adoramos
y el coraçon te offrescemos;
da nos que siempre te amemos
con coraçon entrañal,
luzero claro radial.

Y a vos, Virgen, que daremos
por vn don tan infinido,
pues de vos sola tenemos
a Dios de carne vestido?
A pagar don tan cumplido,
sancto templo virginal,
no llega nuestro caudal.

OBRA HECHA A LAS SIETE PALABRAS QUE NUESTRO REDEMPTOR DIXO ESTANDO EN LA CRUZ, CON MAS VNA PALABRA QUE ESTA PUESTA AL PRINCIPIO DESTA OBRA, QUE EL MESMO SEÑOR DIXO EN EL HUERTO, DIZIENDO: *PATER, TRANSEAT A ME CALIX ISTE*

Pater, transeat a me calix iste.

El fuego viuo de amor
que mis entrañas atiza
y las asa
es tan fuerte su calor,
que sin tornarlas ceniza
las abrasa;
fuego de tales ardores
y llama que assi desliza
y se esmera;
que haze salir sudores
de sangre que vaporiza
por de fuera.

La leña que se despide
en el fuego desta llama,
encendida
por cuydado que estiende
al remedio del que llama
por la vida,
es el contino desseo
de leuantar al caydo
deshechado

del hombre triste, que veo
en el lazo dolorido
del peccado.

Esto causa mis dolores,
mi congoxa y descontento,
mi contienda:
ver los tristes peccadores
yr todos a perdimiento
sin emmienda;
ver quantos seran perdidos
por ingrata presumpcion
ponçoñosa,
siendo por mi redemidos
por virtud de redempcion
tan copiosa.

Aqui haze mas estima
mi coraçon tribulado
y penoso;
este dolor lo lastima,
sin le dar ora de vado
ni reposo.
Por este canal y vena
me viene tanto pesar
y tan fuerte,
prenderme con tal cadena
que haze sangre sudar
de tal suerte.

Y avnque muerte tan esquiua
me fatiga, pues la espero
padecer
con desseo quel hombre viua,

yo la abraço, tomo y quiero
con plazer.
Porque por le redemir
y que todo se boluiesse
a te amar,
o Padre, desseo morir
mil vezes si ser pudiesse
sin cessar.

Mas el dolor no senzillo
que mi coraçon, o Padre,
desmenuza
es el agudo cuchillo
que a la triste de mi Madre
se le aguza.
Esto, Padre, me entristeze
y me pone en agonia
no senzilla:
el dolor que se le ofresce
a la triste Madre mia
sin manzilla.

La que mi circuncision
solo no pudo mirar
sin gemido,
que hara quando en tal son
me viere en la cruz estar
tan herido?
La quel ausencia no pudo
de tres dias sin gran llanto
tolerar,
que hara verme desnudo
y con tan crudo quebranto
respirar?

Dele esfuerço necessario,
la fuerça que en ti se halla
verdadera,
para estar en el caluario
en tan aspera batalla
como espera.
Consuela, Padre piadoso,
el anima traspasada
de la triste,
el coraçon congoxoso
de la Madre lastimada
que me diste.

Y pues basta mi quebranto,
mis llagas para el rescate,
mis heridas,
suplicote, Padre sancto,
mi sola muerte no mate
ambas vidas.
Que avnque cierto mas penar
en biuir y mas despecho
se le encierra,
la quieras tu conseruar
por el fauor y prouecho
desta tierra.

El perdimiento de Judas,
de tan alto por cobdicia
despeñado,
me pone espadas agudas,
que le lleua su auaricia
condenado.
Y con estos mis amados

discipulos escogidos
que dire,
que quedaran derramados,
derribados y caydos
de la fe?

El peccado abominable
de los que mi muerte ordenan
sin justicia
me da pena intolerable,
porque veo que se condenan
por malicia.
Los que me an de atormentar
con penas tan lastimeras
exquisitas
me hazen, Padre, temblar
ver los yr a las hogueras
infinitas.

Todas estas cosas juntas
y otras muchas que yo callo
de fatiga
me hazen tales preguntas,
que no respondo ni hallo
que me diga.
Haze tal perseuerancia
el mal que en mi sin cessar
se derriba,
que en muy copiosa abundancia
me haze todo sudar
sangre viua.

Por lo qual, Padre, te pido
si sin morir es possible,
sin contraste,

ser el hombre redimido,
con medio tan conuenible
que le baste.
Si al cumplir de la obediencia
de la obra que tome
no resiste,
otorgue me tu clemencia
quod transeat, Pater, a me
calix iste.

FIN

Pero no mi voluntad,
mas la tuya por entero
aya effecto:
porque con toda ygualdad
lo que, Padre, quieres quiero
sin deffecto;
y puesto que de presente
la carne teme las penas
y el denuesto,
el spiritu bien consiente
y a lo que tu, Padre, ordenas,
esta presto.

SIGUESE LA PRIMERA PALABRA QUEL SEÑOR HABLO EN LA CRUZ, CONUIENE A SABER: *Pater, ignoce illis, quod nesciunt quid faciunt.*

O Padre muy excelente,
eternal y muy bendicto,
yo te suplico humilmente
que perdones a esta gente
su delicto.

No vee la injuria que a Ti
haze aquesta gente ciega,
el bien que redunda a mi,
el gran mal que contra si
se le llega?

Por lo quellos me maldizen
y me hazen mil desdenes,
blasfeman y contradizen,
las mis plegarias te dizen
no los penes.
Esfuerçan la yra suya
a destruyr me, sin dar medio,
z yo pido que la tuya,
o Padre, no los destruya
sin remedio.

Quanto crece su furor
en hazerme mas crueldades,
tanto con mayor heruor
te suplico yo, Señor,
los apiades.
No ponen tal diligencia
ellos en darme passiones
quanto yo con vehemencia
te pido con reuerencia
los perdones.

Pues no pido a tu potencia
vengança de tu castigo,
no los juzgue tu sentencia,
pues que mi muerte indulgencia
trae consigo.
Pues que con amor se inclina

a perdon el injuriado,
quiera tu bondad diuina
ser mi muerte medicina
del culpado.

Que el que va por medianero
de los que estan en discordia,
siempre, si el es buen tercero,
busca todo buen sendero
de concordia.
Y pues tal me has ordenado
entre diuino y humano,
este mal sea relaxado,
venga el perdon desseado
de tu mano.

Las lagrimas de mis ojos,
que en abundancia te offrezco,
no las causan mis enojos,
los tormentos ni despojos
que padesco.
Mas salen de piedad pura
de mis propios offensores,
de su furiosa locura,
y dan me grande tristura
sus herrores.

De mi deshonra me oluido,
de mis llagas no me acuerdo,
de ver el pueblo perdido,
por quien la vida despido
y la pierdo,
ques de precio tan sin par,
de mysteriós tan profundos,

si se quisiera estimar,
que pudiera remediar
diez mil mundos.

Assi que mi pensamiento,
por su peligro tamaño,
oluida el proprio tormento
con el muy grande que siento
de su daño.
Mira, Padre, mis gemidos;
pues mis seruicios te aplazen,
ayan perdon los caydos,
que no saben los perdidos
lo que hazen.

SIGUESE LA SEGUNDA PALABRA QUE EL SEÑOR DIXO AL LADRON; CONUIENE A SABER: *Hodie mecum zc.*, Y ESTAN PRIMERO TRES COPLAS QUE HABLA EL LADRON: *Scilicet memento mei.*

O formador, que criaste
los cielos y sol y luna,
que pagas sin culpa alguna
lo que nunca tu tomaste;
o sol quel mundo serena,
rayo de diuina luz;
o juez que salua y condena,
que de pena de tu pena
no me pena ya mi cruz.

Quieras me, Señor, mirar
con ojos de dilection,
que para satisfacion
me falta tiempo y lugar;

mi alma se te encomienda,
de su mal arrepentida,
con desseo de hazer emmienda
y, con la muerte en contienda,
pidiendo vida a la Vida.

No mires quan reprouada
fue mi vida en lo passado,
mas que estoy puesto a tu lado
en el fin de mi jornada;
pues que me vees confessar
con pura fee que tu eres
quien nos veniste a saluar,
quieras te de mi acordar
quando a tu reyno vinieres.

Hodie mecum eris.

Pues tu lengua me pregona
con tu fe que me confiessa,
yo te hago mi promesa
de te dar oy la corona;
que la fe y el afficion
es la que mi juyzio mide,
mas que el tiempo ni razon,
y assi tomo tu intencion
como tu lengua lo pide.

Y no quiero que se espere
para el tiempo que desseas,
mas que luego lo posseas
como tu fe lo requiere;
ansi que rescibiras,

no solo lo que quesiste
en tiempo, peso y compas,
mas en alto grado mas
se te dara que pediste.

De aquellos a quien bien hize
no ay varon que se publique,
ni lengua que me predique
como la tuya lo dize;
mis discipulos callando,
mis apostoles huyendo,
ellos de temor temblando,
tu solo estas confessando,
lo que ellos callan temiendo.

Los que mis miraglos vieron
y leyan las profecias,
con cautelosas espias
a la muerte me traxeron;
tu nunca viste la ley,
ni miraglos, ni señales,
mas confiessas me por rey,
diziendo: Memento mei,
entre tus penas y males.

Por ende te digo yo
que tu primero seras
el que mi gloria veras
que hombre puro nunca vio;
y assi seras el dechado
de qualquiera peccador
que, si a mi fuere tornado,
nunca le sera negado
perdon de qualquier herror.

FIN

Por martyr y confessor
te prometo rescebir,
pues te duele mi dolor
y confiesas por señor
al que vees ansi morir.
No desesperes, confia,
porque de verdad te digo
que seras con alegria
oy en este mesmo dia
en el parayso comigo.

SIGUESE LA TERCERA PALABRA: *Mulier, ecce filius tuus.*

O muger en las nascidas
de dolores mas cercada,
de tus angustias crescidas
se me doblan mis heridas
por te ver tan angustiada;
mayor cruz me es acatar
tus entrañas traspassadas,
tus congoxas y pesar,
que esta donde vees estar
mis pies y manos clauadas.

Y ansi con doble passion
es mi alma atormentada:
la vna, de mi afflicion;
la otra, de compassion
de verte tan angustiada.

Y pues nuestra compañia
haze hoy su partimiento,
cumple aquesta manda mia,
que en la mi postrimeria
te dexo por testamento.

Este mi cuerpo llagado
del pueblo desgradescido,
de tus entrañas tomado,
haras que sea desclauado
y en el sepulchro metido.
Y por mitigar tu quexo
y doloroso litijo,
mira, muger, que te dexo,
pues que ya de ti me alexo,
esse sobrino por hijo.

Rescibe, desconsolada
Virgen, dolorosa y triste,
con quien seas acompañada,
pues que quedas oy priuada
del mesmo que tu pariste.
Yo lo dexo en mi lugar,
por consuelo a tu tristeza;
no podeys desconformar,
pues que te quiso imitar
en la virginal pureza.

Quede para tu seruicio
hasta el fin de tu partida;
tu mansa, el sin bullicio,
que tu pura y el sin vicio,
virtud a virtud combida.

La ques regla de viuir
con el que ama castidad
no puede desconuenir:
quede para te seruir;
por madre z hijo quedad.

No fatigue tu sentido
dexar de llamarte madre,
que de ti tome el vestido
humano, sin ser partido
del seno del alto Padre.
Mas quise muger llamar
y no madre a tal sazon,
que en te oyr madre nombrar
fuera para quebrantar
al doble tu coraçon.

HABLA AL DISCIPULO

Y tu, discipulo amado,
mira bien quanto te quiero,
pues te dexo encomendado
tesoro tan acendrado
de tan precioso minero.
Mi propria Madre te doy
en tu fiel fidelidad,
para que, pues yo me voy,
tengas cargo desde oy
seruilla con humildad.

EXCLAMACION DE LA VIRGEN

O que trueque de dolor!
o mudança dolorosa,

el sieruo por el señor!
En infinito valor
veo que soy perdidosa;
por oro fino el estaño,
plomo por plata acendrada,
por la seda basto paño;
no tiene precio el engaño,
que en ello soy engañada.

Ay de mi, quan cuesta arriua
es el thenor desta ley,
que ley me manda que biua,
ley que manda que resciba
el vassallo por el rey.
Quien podra sin gran afan
tolerar tanto siniestro
de troque donde me dan
subdito por capitan,
discipulo por maestro?

O que troque es el que veo
de tormento tan esquiuo:
desta manera me empleo,
el hijo del Zebedeo
por el Hijo de Dios viuo!
Como lo sufre razon
darme humano por diuino?
No se halla proporcion,
ni tiene comparacion
el hijo por el sobrino.

O cambio tan sin fabor,
mezclado con amargura!
qual sera pena mayor,

sieruo por emperador,
por el Criador la criatura?
Nunca troque tal fue oydo,
ni en natura fue hallado:
por lo immenso, lo medido;
por redemptor, redemido;
el sayal por el brocado.

Mas avnque me es tan pesado
el dolor que desto siento,
que por cumplir tu mandado,
o Cordero inmaculado,
que lo quiero y lo consiento.
Por ende desde este dia,
como bondad lo requiere,
lo rescibo sin porfia,
y por hijo toda via
lo terne quanto viuiere.

Y doy te muchos loores,
pues en trance de tal duelo,
en tan asperos clamores,
entre tantos sinsabores,
te acuerdas de mi consuelo.
Mi anima te engrandesce
y bendize tu deidad;
toda mi fuerça se endrece
a las gracias que meresce
tu soberana piedad.

Toda lengua te de gloria,
te glorifique y bendiga;
a ti solo sea victoria,

pues que tuuiste memoria
de tu Madre en tu fatiga.
Que como hijo piadoso,
padre de toda bondad,
has sido tan cuydadoso
en proueer en el reposo
de mi triste soledad.

Ya te pluguiesse cumplir
tan alta merced comigo,
que me mandasses subir
a essa cruz para morir
en vno junto contigo.
O que en mi, Señor, passasse
todo el dolor de tus llagas,
porque en algo te aliuiasse,
y assi yo me consolasse,
lo qual te suplico hagas.

FIN

Qual madre vido penar
vn solo hijo engendrado,
que no le diesse lugar
a podello apiadar
y ser della consolado?
Mas a mi no es concedido
de tocar, por que mas pene,
tu sancto cuerpo herido,
por do llamo con gemido
la muerte, mas nunca viene.

SIGUESE LA QUARTA PALABRA; CONUIENE SABER: *Deus, Deus meus vt quid.*

O mi Dios muy soberano,
cuya mano
el mundo gouierna y rige;
mira el dolor que me aflige
sin tener vn miembro sano.
No hay pieça
de mis pies a mi cabeça
sin passion,
ni linage de aficion
que contra mi no endereça.

De fuera, llagas mortales
desiguales,
monipodios, juntas, ligas,
escarnios, burlas, fatigas,
enemigas infernales.
De dentro, graue tristura,
cruel y dura,
agonia que nunca afloxa,
ansia mortal y congoxa,
pena, dolor y amargura.

Y no solo, Padre, siento
mi tormento,
mi gran trabajo presente,
mas lo que mi Madre siente,
que son dolores sin cuento.
Quel dolor quella concibe
no se escriue;
porque no ay en mi herida

que en su alma dolorida
no se esculpe y se rescibe.

Ni me dexan de afligir
y herir
con estos otros tropeles,
ques ver infieles, de fieles,
los que me solian seguir.
Y no menos soy penado
de cuydado
de mis aduersarios todos,
con que trayciones y modos
me han la muerte procurado.

Y tambien me da combate
sin debate
quan infinitos seran
los que no consiguiran
el precio de mi rescate.
Ver los todos yr a dar
sin parar
al tormento sempiterno,
lançados en el infierno,
para alli siempre penar.

A qualquier parte que miro,
mi sospiro
se adelanta y acrescienta;
todo angustia y sobreuienta
haze contra mi su tiro.
No hay lugar donde me arrime
que no imprime
en mi alma cruel espada,
ni lança tan embotada
que no me hiera y lastime.

Y despues mas delicado
ser formado
de quantos fueron y son,
para sentir la passion
en mas excesiuo grado.
Que en mi persona palmadas
ser me dadas
haze mas alteracion
que en qualquier otro varon
heridas y cuchilladas.

Pues como, Padre, no miras
quantas yras
sobre mi son derriuadas
y por Ti me son dexadas
que vna sola no me tiras?
Quien jamas fue eneste suelo
ques so el cielo
por tu amor atormentado
que le ayas todo dexado
sin tu amor y consuelo?

FIN

Mas a mi, como ya digo,
sin abrigo
me has dexado que padezca,
que casi ya no parezca
tu Hijo, mas enemigo.
Ansi que de muy penado
y angustiado
te llamo vna vez y dos:
o Díos mio y mi Dios,
porque me has desamparado?

SIGUESE LA QUINTA PALABRA; CONUIENE SABER: *Sitio.*

Muy graue sed atormenta
y consume mis entrañas;
en mi persona, sedienta,
de contino se acrecienta,
porque mis penas estrañas
son sin cuenta.
La mi lengua, ya llegada
y juntada al paladar,
del proprio oficio priuada,
apenas puede hablar
de abrasada.

Destar ya mi cuerpo abierto
es gran sed en mi causada,
de los sudores del huerto,
de caminos sin concierto,
de la sangre derramada,
destar muerto
de los trabajos passados;
ha rescebido tambien
destar ya como quemados
los mis huesos abrassados,
freydos como en sarten,
dessecados.

Y avn questa sed corporal
en mi este tan encendida,
otra muy mas natural
. . . . . .
mi alma tiene enxerida
desigual;

la qual comigo nascio
desde mi concibimiento,
que jamas no me dexo,
mas siempre me acompaño
y con mas ahincamiento
me aquexo.

Desta el alma es su posada,
que la molesta y aquexa
y la trahe tan acossada,
tan triste, tan angustiada,
que vn ora nunca la dexa
descansada,
por desseo muy encendido
de ver libertado aquel
que fue de engaño vencido,
del falso y enuegescido
en maldad culebro cruel
fementido.

He sed de la libertad
de las almas que crie,
por quien tome humanidad
sin perder la claridad
que siempre comigo fue
de verdad.
He sed por ver acabado
lo quel Padre me mando,
y por ver ya remediado
al linage derriuado
que hemos tanto El ℰ yo
desseado.

He sed porque desseando
en el limbo mi baxada

estan los padres llorando
tantos tiempos, inuocando
la ora tan esperada
'de su vando.
Sed por tornar al rebaño
la flaca oueja cayda
y vengarla del engaño,
y por restaurar el daño
de aquella drama perdida
tan estraño.

Sed por poner el cimiento
de la yglesia muy hermosa
y hazer el fundamento
de mis fieles y conuento
y tomar mi nueua esposa
en casamiento.
Assi que sed de morir
tengo porquel hombre viua,
y porque pueda venir
a mi gloria a residir
y con mi muerte resciba
sin viuir.

FIN

Sed por librar mi preciosa
sagrada Madre bendicta
que por mi esta tan penosa,
tan triste, tan lagrimosa,
que vn ora de muy aflicta
no reposa.
Para que mas hablare
desta mi sed tan ardiente,

sino que la sosterne
y con ella morire
porque diga ciertamente:
grand sed he?

SIGUESE LA SEXTA PALABRA: *Consummatum est.*

Acabado es quanto reza
de mi la Sacra Escriptura;
acabada es la figura
literal y la corteza,
mi hambre, sed y pobreza,
desnudez, calor y frio,
el denuesto y el desuio,
el ayuno y aspereza,

los destierros y afliciones,
cansancios, velas, fatigas,
amenazas, enemigas,
los acechos y trayciones,
los caminos y sermones,
las blasfemias, improperios,
injurias y vituperios,
las trompetas y pregones,

la prision y las cadenas,
las llagas y las heridas,
mis angustias son cumplidas
por las offensas agenas;
todas las tengo por buenas
pues al hombre redemi:
lo que yo nunca comi
lo pago con las setenas.

Acabado y concluydo
es todo lo profetado,
desatado es el culpado
del delicto cometido;
el comio lo prohibido
y a mi me hiere el açote,
a muerte salgo descote
por el bocado comido.

Y pues cumpli tu mandado,
dando mi sangre abarrisco,
buelua el mortal vasilisco
al hombre que auia robado;
quel dolor de ver su estado
en tan miserable suerte
mucho mas quel de mi muerte
me traxo siempre penado.

Acepta mi dolorida
muerte, cruel y lastimera,
en satisfacion entera
de la culpa cometida;
quede del todo rompida
la obligacion quel tyrano
tiene del linage humano,
pues muero por dalle vida.

FIN

Caya el dragon a los pies
quebrantado de tu yra,
pues boluio con su mentira
la tu verdad al reues;

da sentencia, pues que vees
que no resta que pagar
y questoy para espirar
porque *consummatum est.*

SIGUESE LA SEPTIMA PALABRA; CONUIENE A SABER: *Pater, in manus.*

O Padre de gran clemencia,
que has mirado
a que punto me ha llegado
tu obediencia,
has visto por esperiencia
que he cumplido
lo que tu, Padre, has querido
con paciencia.

Ya miras hecho el descargo
bien cumplido,
del qual yo por lo perdido
tome cargo;
de mi camino tan largo,
trabajoso,
queda lo mas riguroso,
cruel y amargo.

Ques mi alma desatar
y extraer
del cuerpo y en tu poder
te la dar;
nó se pueden apartar
sin rigor,
por ser entrellos amor
tan sin par.

Ya del todo estoy mortal
y en pelea
con la muerte, que dessea
mi final;
yo le quitare el caudal,
porque vea
como me acecha y rastrea
por su mal.

Las señales con que acaban
los viuientes
todas son en mi presentes
y me trauan;
las colores se deslauan
y marcecen,
y los ojos se languecen
y se cauan.

Ya esta en alto todo el pecho
leuantado,
el cuerpo descoyuntado
y deshecho;
reclinado en este lecho
lastimero,
atiendo el punto postrero
muy estrecho.

La mi voz enrronquescida
ya no suena;
ya me huye y se enagena
la mi vida;
ya la fuerça esta perdida
y el vigor;
la hermosura y color
despedida.

FIN

Y pues vees, Padre bendito,
que no queda
cosa que cumplir se pueda
de lo escrito,
en tu poder infinito
y en tus manos
encomiendo mis hermanos
y mi espiritu.

VILLANCICO A LA OBRA, CONTRAHECHO A OTRO SEGLAR QUE DIZE: *LOS PESARES ME SECARON*

Los dolores que cercaron
en la cruz mi coraçon,
no se pueden contar, non.

Tan crueles y tan sin par
son las ansias que senti,
que no las puede contar
sino yo que las sufri;
los males que padesci
sabelos mi coraçon:
no se pueden contar, non.

Tantos fueron en el cuento,
tan duros en las passiones,
que a todos los coraçones
matara en vn momento;
quantos y de que tormento,
sabelo mi coraçon:
no se pueden contar, non.

Tan crudos fueron y tales,
tan penosos de suffrir,
queran para consumir
las vidas de los mortales;
ningunos fueron yguales,
sabelo mi coraçon:
no se pueden contar, non.

Por todas partes venian,
cien mil combates me dauan,
por todo cabo rompian,
vn momento no afloxauan,
las ansias con que aquexauan
sabelo mi coraçon:
no se pueden contar, non.

FIN

Assi que todos cercaron
mi coraçon de tal suerte,
que me causaron la muerte
por los hombres que peccaron;
quan rezio me lastimaron
sabelo mi coraçon:
no se pueden contar, non.

SIGUESE VNA OBRA DE HORAS DE PASSION O DE CRUZ

JESUS

O luz que suele alumbrar
los ingenios de los sabios,
porque te pueda alabar

quieras, Señor, derramar
de tu gracia en los mis labios.
O diuinal enseñança
y saber que no se apoca,
sciencia que todo lo alcança,
para cantar tu alabança
abre, Señor, la mi boca.

Gloria al Padre, ques criador;
gloria al Hijo, que nos vela,
y al sancto consolador,
spiritual fuego de amor,
cuya gracia nos consuela.
Ansi que gloria a los tres
se diga sin diferencia,
en quien confessamos ques
con verdad y sin reues
tres personas y vna essencia.

VERSO

Salue, Christi cruz preciada,
que nuestras angustias quitas,
mejor compuesta y ornada
de la sangre sagrada
que de lindas margaritas.

MAYTINES

A la ora de maytines,
sanguineo sudor sudado,
o rey de los seraphines,
te contemplo de malsines
y de canes muy cercado;

del mal Judas saludado
con señal de falso beso,
y ser luego de tu grado
como ladron celerado
con mucha deshonra preso.

Con camino pressuroso
aquellas gentes profanas
te lleuan, Jesu piadoso,
arrastrando y sin reposo
a la presencia de Anas.
Al qual siendo preguntado
diste respuesta templada,
por la qual fuiste injuriado
del sieruo vil y maluado
con muy dura bofetada.

A Cayphas te lleuan luego
aquellos leones bramantes,
con fatiga y sin sossiego,
a do estaua el falso, ciego,
consejo de malinantes;
fue tu bulto assi velado
con vituperio escupido,
del discipulo negado,
tu cuello colatizado
y con palmadas herido.

Gloria al Padre, que es criador, segun la copla de arriba.

ORACION

Pedimos te, Rey del cielo,
por la estrema caridad

que hizo nuestro consuelo
cubriendo te con el velo
de la nuestra humanidad,
en la qual tantas passiones
sufriste, Rey poderoso,
que a los culpados perdones
y a los justos perfectiones
y a los muertos des reposo.

VERSO

Salue Christi cruz preciada, como arriba.

PRIMA

Y luego por la mañana
el maluado consistorio
te lleua, con mucha gana
de ver tu muerte temprana,
a Pilato en el pretorio.
Antel qual la iniqua gente
en muchas cosas te acusa,
mas la tu lengua eloquente,
Cordero manso, innocente,
a nada dellas se escusa.

Admirado en demasia
Pilato de tu callar
al rey Herodes te embia,
entendiendo que seria
ocasion de te librar.
El qual, en verte gozoso,
en mil preguntas insiste,
mas al profano curioso

tu, Rey del cielo glorioso,
a nada le respondiste.

Tomando por desacato
de no auelle respondido,
tornote al mesmo Pilato,
y que, assi como insensato,
fuesses de blanco vestido.
Buelues, Sapiencia infinita,
burlado del pueblo todo,
como loco, con gran grita,
en tu persona bendicta
lançando piedras y lodo.

ORACION, *como arriba en los maytines.*

A TERCIA, *verso vt supra.*

A la tercia, ya tornado
delante del Presidente,
fue tu cuerpo delicado
a açotes despedaçado
sin piedad y crudamente;
purpura vieja rasgada
adornaua tu persona,
por cetro caña quebrada,
tu cabeça delicada
despinas vna corona.

Sacate Pilato fuera:
Mirad el hombre, diziendo;
ved su pena lastimera;
aued piedad, ya siquiera
tan maltratado le viendo;

mas los crudos y ferozes,
mucho mas que bestia fiera,
la tierra herian a cozes,
y dezian doblando bozes:
Crucifica, muera, muera!

ORACION, *como arriba.*

SEXTA, *verso vt supra.*

A sesta, por la gran pena
quien tiene piedad despierte,
y vera como ya suena
la sentencia que condena
al Rey de vida a la muerte.
Verte ha lleuar con pregones
de vna grande cruz cargado,
á puñadas y empellones,
de verdugos y sayones
con mucha priessa aguijado.

Y vera como llego
la tu Madre dolorida,
que, de verte qual te vio,
el gran dolor que sintio
dio con ella amortecida.
Pues ya llegado al lugar
do ponian los delinquentes,
veo te, Señor, despojar
y en carnes viuas dexar
a vista de todas gentes.

Alli veo como clauaron
tus pies y manos bendictas,

tus huessos descoyuntaron
y en la cruz te leuantaron
con mil escarnios y gritas.
Veo te al Padre suplicar
por los tus perseguidores,
que los quiera perdonar,
y por sus culpas llorar,
oluidando tus dolores.

El parayso tambien dar
a vn ladron peregrino,
y a la Virgen singular,
Madre tuya, encomendar
y en madre dar al sobrino.
Tu colegio se te alexa
de los doze que tomaste,
y dizes con grande quexa
al Padre, porque te dexa:
Porque me desamparaste?

Sed tengo, dizes, o fuente
de dulçores diuinales!
Tienes la corporalmente,
con otra muy mas heruiente
de reparar nuestros males.
Luego el mal pueblo te dio
vinagre y hiel a beuer;
dixiste: Ya se acabo
lo quel Padre me mando;
no resta mas que hazer.

ORACION, *vt supra.*

NONA, *verso como arriba.*

La hora nona llegando,
quien pudo sin llanto verte
como, los ojos cerrando,
se va tu vida ahilando
y llegando se a la muerte?
Verte ha boluer muy aflicto
la tu cabeça a tu Madre,
y encomendar con gran grito
tu sacratissimo espiritu
en las manos de tu Padre.

El sol luego se escurece,
las piedras vi quebrantarse,
la tierra que se estremece
y el mundo todo paresce
querer contigo acabarse.
Confiessa te el centurion,
Hijo de Dios te llamando;
solo el duro coraçon
de la judayca nascion
ni llora ni torna blando.

Muy poca pieça pasada,
vn cauallero llego
con vna lança afilada,
y de muy fiera lançada
tu sancto costado abrio.
Del qual costado mano,
sangre y agua verdadera,

que al mesmo que lo hirio
la vista le recobro
que auia tiempo que perdiera.

ORACION Y VERSO, *como arriba.*

VISPERAS

Ya que la tarde venia,
vino el noble cauallero
Joseph Abarimatia,
que a Nicodemo traya
consigo por compañero;
los quales como llegaron
a ti, mi Dios y mi luz,
de rodillas te adoraron,
y despues te desclauaron
con deuocion de la cruz.

ORACION Y VERSO, *como arriba.*

COMPLETAS

El sol puesto y escondido,
de completas dio señal
quando tu cuerpo herido
mire questaua tendido
en el gremio virginal;
y puestos alrededor
aquellos fieles y sanctos,
hizieron con gran dolor
sobre ti, mi Redemptor,
esquiuos y crudos llantos.

Mirante disfigurado;
no te hallan sana pieça:
abierto el sacro costado,
el cuerpo todo harpado
de los pies a la cabeça.
Mas en aquella donzella
tu Madre Virgen se halla,
a quien es lastima vella,
que carga solo sobrella
el peso de la batalla.

FIN

Y despues de lamentado
y con el precioso vnguento
vngido y aparejado,
veo tu cuerpo sepultado
en vn nueuo monumento.
Assi fue la vida vngida
con vnguentos y enterrada,
porque fuesse nuestra vida,
por el pecado perdida,
de muerte a vida tornada.

ORACION

Pedimos te, Rey del cielo, como arriba.

PROUOCA A MIRAR AL SEÑOR PUESTO EN LA CRUZ

O hombre desamorado,
obstinado en tu malicia,
mira que por tu pecado

tiene a Dios en si colgado
la vara de su justicia.
O fuerça de amor, mas fuerte
que todo duro pertrecho,
que al inuencible conuierte
a se dar manso a la muerte
por los sieruos sin prouecho.

Mira como resplandesce
este amor quan grande sea,
que por amor le parece
ques poco lo que padesce
con lo mucho que dessea.
O fuego mas encendido
que ninguna llama inmensa,
quel mesmo Dios, offendido
del ceuil siervo perdido,
muriendo paga la offensa.

Que esfriamento ni rigor
terna tan endurescida
el alma del peccador
que a fuego de tal ardor
no se pare emblandescida?
Como puede endurescerse
el vilissimo gusano,
sin querer compadescerse
quando a muerte vee ponerse
por su amor el soberano?

Haz el coraçon atento
y veras a tu amador
como suffre tan contento

tu tan deuido tormento
y merescido dolor.
Mezcla con lagrimas viuas
sospiros muchos espesos,
ningun descanso resciuas,
pues de sus ansias esquiuas
son la causa tus excessos.

FIN

Y quieras considerar
en la cruz su santo puesto,
porque para te esperar
y te dar paz y besar
lo veras todo dispuesto.
De te gracias entrañales,
o mi Dios, mi coraçon,
por querer nos dar señales
tan insignes y cordiales
de tu inmensa dilection.

A LA SACRATISSIMA LLAGA DEL COSTADO

Tienda de suaues vnguentos,
sacra llaga del costado,
relicario deificado,
fuente de los sacramentos
de Jesu crucificado;
la mi alma, que te adora,
de tu amor anda herida,
la tu vista la enamora;
hasta ser en ti acogida
no terna descanso vn ora.

O fuente cuya vna gota
basta mas que todo el mar
para poder amatar
la sed del alma deuota
que muere por te gustar!
O diuina y caudal fuente
donde todos los sedientos
matan sed perpetuamente,
libres, esclauos, essentos,
sin diferencia de gente!

Manas aguas diuinales,
en virtud tan excelentes,
que curan a todas gentes
las ponçoñas infernales
de las antiguas serpientes.
Manas licores preciosos,
saludables, deificados,
que sanan los peligrosos
y mortiferos bocados
que dan los canes rauiosos.

En ti hallan su guarida
los del mundo perseguidos;
los de amor tuyo heridos
hallan cama muy florida
do descansan sus gemidos;
hallan gran consolacion
en ti los por ti penados;
hallan tambien los que son
peccadores y culpados
la llaue de su perdon.

Hallan los desconsolados
remedio de su tristeza,

y hallan a su pobreza
los pobres necesitados
inextimable riqueza.
Los enfermos, la salud,
y tambien los fatigados
hallan sossiego y quietud,
en que son refrigerados
en extrema plenitud.

Eres puerto de reposo,
do sin peligro sossiegan
los mareantes que nauegan
por este mar peligroso
quando a tu playa se llegan.
Eres muro y fortaleza
contra los brauos leones,
prudentissima destreza
contra los falsos dragones
y su cauta sotileza.

Da que pueda mi sedienta
alma gustar tus dulçores;
libra la de los temores,
espantos y sobreuienta
que le causan mis herrores.
De mi como de enemigo
huya toda espauorida,
por abraçarse contigo
y dar segura su vida
que ya peligra comigo.

FIN

O reffugio y alegria
del coraçon descontento,

redime ya mi tormento,
refrigera la sed mia
que de ti contino siento.
Dame entrada en esse huerto
lleno de diuinas flores;
no me cierres, pues se cierto
que a todos tus amadores
contino lo das abierto.

CANCION HECHA POR SORIA A LA INCARNACION, CON SU COPLA

El si, si el como no se,
desta tan ardua quistion,
que no alcança la razon
a donde sube la fe.

COPLA DEL MESMO SORIA

Ser Dios hombre y hombre Dios,
ser mortal y no mortal,
en vn ser extremos dos
y en vn ser no ser ygual,
es siempre, sera, no fue,
siempre fue y siempre son,
siempre son mas no de vn son,
y aqui la razon es fee.

GLOSA DEL AUCTOR

Do no es possible llegar
el humanal intelecto,
peligroso es escaruar

y seguro confessar,
dexando a Dios el secreto;
y por queste caso veo
ser el mas alto que fue,
digo que sin duda creo
el si, si el como no se.

Qual hombre osa lançar
su rudo flaco sentido
en este profundo mar
de querer escudriñar
vn misterio tan subido,
donde la especulacion
angelica toda junta,
queriendo hablar, despunta
desta tan ardua quistion?

Quien no puede penetrar
avn lo baxo deste mundo,
en tal caso disputar
es vn ponerse a bolar
para dar en el profundo.
Assi ques remedio sano
que confiesse el coraçon
aquello de llano en llano
que no alcança la razon.

El punto del merecer,
en la religion christiana,
es firmemente creer
lo que no paresce ser
possible a razon humana,
y que nuestro entendimiento
no pueda llegar ni este

en aquel alto apossento
a donde sube la fee.

GLOSA DE LA COPLA

O escurá profundidad
de soberana labor,
do reluze la bondad,
el saber y caridad
del inmenso Hazedor,
a quien solo pertenesce
este secreto, no a nos,
del como se compadesce
ser Dios hombre y hombre Dios.

Que lengua tan espedida
aura que diga, ni acierte,
en que manera la vida,
sin tocarle la herida,
participe con la muerte?
A solo Dios se le queda
aqueste secreto tal,
que sabe como ser pueda
ser mortal y no mortal.

Esse solo se lo entiende,
lo penetra y se lo sabe,
que a nosotros no desciende
este lazo como prende,
que en su mano esta la llaue;
ningun ingenio alcançar
puede, sino solo Dios,
de como pueden estar
en vn ser estremos dos.

Immenso con lo medido
fueron juntos en vn ser,
lo baxo con lo subido,
lo inuencible y abatido,
la flaqueza y el poder;
y queda de conceder
questas cosas cada qual
fueron juntas en vn ser
y en vn ser no ser ygual.

Es sin nunca començar
la forma diuina entera,
mas quando vino a tomar
nuestra carne, sin dudar,
començo ser lo que no era;
y pues nunca a de dexar
de ser hombre, segun fee,
es nos fuerça confessar
es siempre, sera, no fue.

La carne que en si tomo
el Verbo eterno diuino
en tiempo la rescibio,
mas el nunca començo,
fuera va deste camino;
ella siempre permanece,
el fue siempre sin quistion,
por donde claro paresce
siempre fue y siempre son.

Siempre son en vna vnion,
pero no en ygualdad,
porque, sin comparacion,
la diuina perfection
eccede a la humanidad;

pues queda sin differencia
clara la difinicion
del verso con su sentencia:
siempre son mas no de vn son.

FIN

Y porque mucho cauar
en vn caso tan escuro
es antes para cegar
que para ver ni acertar,
tomare lo mas seguro:
que sera que llanamente
consiento y consentire
con lo que la Yglesia siente,
y aqui la razon es fee.

VILLANCICO ANTIGUO: *SECARON ME LOS PESARES* ꝛc. ESTE ESTA BUELTO A LO ESPIRITUAL Y GLOSADO, SEGUN ABAXO PARESCE

VILLANCICO

Secaron me mis maldades
los ojos y el coraçon,
que no puedo llorar, non.

Mis maldades me secaron
el coraçon y los ojos;
dieron me cient mil enojos
y mi salud acabaron;
muerto en vida me dexaron,
traspassado de passion,
que no puedo llorar, non.

Que destar muy estragado
el vso del bien obrar,
ya no estoy para llorar
sino para ser llorado;
viuo en vida sepultado,
quebrantado de aflicion,
que no puedo llorar, non.

GLOSA AL VILLANCICO

Quan suaue fue mi deporte,
quan dulces mis sentimientos,
quan entero mi conorte,
quando andaua por el norte
de tus sanctos mandamientos!
Mas boluiendo mis pisadas
al mar de las tempestades,
entraron aguas saladas
y por mis obras herradas
secaron me mis maldades.

Quando yo triste solia
a ti, solo Dios, amar,
lloraua con alegria,
que tu dulçor me traya
hechos los ojos vn mar.
Mas despues que por mi mal
crecieron mis impiedades,
quebrantaron la canal
y por juicio diuinal
secaron me mis maldades.

Fue tiempo muy floreciente
aquel passado que vi;

no ay plazer que me contente,
porque no soy al presente
qual en otro tiempo fui.
Gustaua entonces manjares
de admirable refection;
ora secan me millares
de tristezas y pesares
los ojos y el coraçon.

Por ser yo desgradescido
a ti, Bien supremo mio,
ha me desaparescido,
como a muy desgradescido,
el fauor de tu rocio.
Perdi yo tu deffension
por mis offensas maluado,
y quedando en confussion,
han se me, triste, secado
los ojos y el coraçon.

Vi tiempos muy venturosos,
en que mis lamentaciones
me heran manjares sabrosos
y mis sospiros llorosos
sossiego de mis passiones;
mas turbo mi presumpcion
aquel siglo tan dorado
y quede como carbon
de todo humor desecado,
que no puedo llorar, non.

Al tiempo que me aquexauan
qualesquier ansias esquiuas,
luego se me mitigauan

con llorar como llorauan
mis ojos lagrimas viuas;
mas ya quitados por ti
estos remedios me son,
porque yo lo meresci,
y assi me quexo de mi,
que no puedo llorar, non.

A LA PRIMERA COPLA

Quando, Señor, te seruia,
yuan lagrimas ardientes
de mis ojos a porfia,
que manauan noche y dia
como de caudales fuentes.
Mas estas fuentes, mezquino,
ya, triste, ya se cerraron
quando mi desdicha vino,
y por mi gran desatino
mis maldades me secaron.

Quando tuue tus fauores,
mil bienes me acompañauan,
mas vinieron mis herrores
y secaron los licores
que mis ojos estilauan.
Mis yerros nunca curados
sembraron muchos abrojos,
nascieron por mis peccados
y son dellos abogados
el coraçon y los ojos.

Perdi gozos verdaderos,
cayeron mis alegrias,

cerraronse los senderos
por do yuan los mineros
de las dulces aguas mias.
Los veneros impedidos
por hechar yo los cerrojos,
llegan mares de gemidos
y, entrando por mis sentidos,
dieronme cien mil enojos.

Yo mesmo corte el camino
z hize cien mil desuios,
por donde el dulçor diuino
me manaua de contino
como de caudales rios.
Yo hize quedar en calma
las lagrimas que manaron,
y como todas cessaron,
dexaron seca mi alma
y mi salud acabaron.

Mi culpa me despojo
de la riqueza que digo,
de todo bien me priuo,
y assi lo padezco yo
en pena de mi castigo.
Mis proprios males han sido
los que mis bienes robaron;
han me tan mal afligido,
que, robandome el sentido,
muerto en vida me dexaron.

Aquella passada hedad
era a mi toda verano,
por ser mi prosperidad

en la sola caridad
de ti, mi Dios soberano.
Mas entran poniendo fuego
peccados al coraçon
y tu amor matanlo luego,
y siembran el suyo ciego
traspassado de passion.

Fue muy dulce mi llorar,
de todo sabor cumplido,
porque tu, Bien singular,
siempre te solias hallar
en mis llantos escondido.
Mas robome esta riqueza
mi cometida traycion,
y vistiome tal pobreza,
toda aforrada en tibieza,
que no puedo llorar, non.

A LA SEGUNDA COPLA

Van mis ojos dessecados
al coraçon con querellas:
di, por que somos priuados
de nuestros llantos passados?
nuestras lagrimas, ques dellas?
quien robo nuestra dulçura,
o coraçon desdichado?
de que vino tal secura?
Responde el con amargura,
que de estar muy estragado.

Quando tuue apossentado
en mi memoria contiña

a ti, Cordero sagrado,
era contino regado
de la tu gracia diuina.
Mas por auerme oluidado
de te seruir y loar,
has me tu, Señor, dexado
y assi, triste, se ha estragado
el vso del bien obrar.

La mi salud yo la temo,
porque sin comparacion
arde el fuego que me quemo,
y veome pobre en estremo
del agua de compuncion.
No me he dexado concierto
a poderme leuantar;
he me parado tan muerto,
que, de muy elado y yerto,
ya no estoy para llorar.

Veome tan preso y captiuo
que de verme me aborrezco;
pesame ya porque viuo,
viendo quel mal que rescibo
yo mesmo me lo meresco.
He venido a resualar
en tantos males, cuytado,
que no puedo respirar,
ni estoy ya para llorar,
sino para ser llorado.

Traen sepultada mi vida
pessares que la destruyen;
los llantos de mi guarida,

quanto mas voy de cayda
tanto mas ellos me huyen.
A la muerte estoy pidiendo
que a mis males de ya vado,
y ella esta se deteniendo,
y assi, de viuir muriendo,
viuo en vida sepultado.

Solian manar por mis poros,
para mi grande consuelo,
dulces y continos lloros,
que me eran como tesoros
que me baxauan del cielo.
Maname agora tristura
por caños de perdicion,
que mi culpa me procura,
que me trahe ya sin figura
quebrantado de aflicion.

FIN

Y porque siempre se ahumenta
mi daño que va sin cuento,
no da mi lengua mas cuenta
de lo mucho que atormenta
lo que suffre el pensamiento.
Se que tiene ya mi mal
dudosa reparacion,
por hallarme yo mortal
y ver tan mala señal
que no puedo llorar, non.

CANCION ANTIGUA

Justa fue mi perdicion,
de mis males soy contento,
no espero mas galardon,
pues vuestro merescimiento
satisfizo mi passion.

Es victoria conoscida
quien de vos queda vencido,
que en perder por vos la vida
es ganado el ques perdido:
pues lo consiente razon,
consiento mi perdimiento,
no espero mas galardon,
pues vuestro merescimiento
satisfizo mi passion.

GLOSA DEL AUTOR A LO DIUINO

Como seas el altitud
de la muy recta ygualdad,
aquello sera virtud
ques segun la rectitud
de tu sancta voluntad;
y pues en ella consiste
ser justa qualquiera action,
dire gozoso y no triste:
Pues tu, Señor, la quisiste,
justa fue mi perdicion.

Es mi tesoro acabado
y summa de mis aueres

queste yo determinado,
gozoso y aparejado
para querer lo que quieres;
y mirando que tus ordenas
las fatigas que yo siento,
digo, auiendolas por buenas:
Gozo tengo de mis penas,
de mis males soy contento.

Es de tal naturaleza
el sufrir por ti passiones,
quel que llega a tal riqueza
tiene la cumbre y alteza
de todos los galardones;
y pues vine a tal altura
de conseguir este don,
alabare mi ventura
y cantare con dulçura:
No espero mas galardon.

Pago es y muy subido,
que eccede toda medida,
que tenga yo conoscido
que de mi mal desmedido
es tu magestad seruida;
y viendo tambien pagada
la pena de mi tormento,
canta el alma recreada
esta razon no acabada:
Pues que tu merescimiento...

Quedose el verso suspenso,
que no se pudo dezir
ni declarar por estenso

vn merescer tan inmenso,
pues no se pudo sentir.
Ceguedad seria querer
del penar satisfacion
dondes gloria el padescer
y tan alto merecer
satisfizo mi passion.

A LA COPLA

Dichoso mal, do se encierra
todo el bien que en bien se halla;
bienauenturada guerra,
que al tiempo que mas atierra
mas esfuerça su batalla;
pues do la muerte recrea
y deleyta la herida,
quien es aquel que no vea
que morir en tal pelea
es victoria conoscida?

Contemplando tu escelencia
se queda el alma embaçada,
que en tan gran magnificencia
desfallece la prudencia
mas experta y eleuada.
Ques tanto lo que te sobra
sobrel humano sentido,
que fallescer en tal obra
sera victoria que cobra
quien de ti fuere vencido.

Gozoso mal, do acontece
que al tiempo que mas derriba

mayores bienes offrece
y la libertad mas crece
al tiempo que mas captiua.
Yo no hallo do se offrezca
ventura tan fauorida,
do la honrra se esclarezca,
ni do la fama mas crezca
que en perder por ti la vida.

Que de muy marauilloso
y de rico tu poder,
el ser por ti perdidoso
es el caso venturoso
que mas haze enrriquescer.
De manera quel auer
en perder esta escondido,
porque causa tu valer
que, en tu seruicio perder,
es ganado el ques perdido.

Esta el alma mas hufana
quando siente mayor pena,
que la mesma pena sana
al dolor que della mana,
por tu ser el que lo ordena;
y con gran contentamiento
el alma y el coraçon
han dado consentimiento
al mal de mi perdimiento,
pues lo consiente razon.

Y ansi yo sin resistencia,
porque en todo me concierte
con tu diuina clemencia,

he por buena la sentencia
que tu dieres de mi muerte;
que la causa que me obliga
es de tan diuino aliento,
que, abraçando mi fatiga,
sin que en algo contradiga
consiento mi perdimiento.

Tomo el alma en apartado
a sus potencias consigo,
y de muy cierto han hallado
que mi bien mas prosperado
es padescer tu castigo;
que en ser tu por quien padesco
sale vn bien del aflicion
que eccede quanto merezco,
y pues con el me enrriquezco,
no espero mas galardon.

Adrede el penar se tarda
porque del me nasce gloria,
y la muerte se acouarda
y de herir me se guarda
de miedo de mi victoria;
de donde puede manar
que me de gozo el tormento
y la muerte deleytar,
ques la causa no el penar
pues que tu merescimiento.

Vista la prosperidad
que conseguian mis sentidos,
dieron a la voluntad

muy entera facultad
para ser por ti perdidos.
Fue tambuena la ordenança,
que se pasmo la razon,
y dixo: Pues que se alcança
del morir tal bienandança,
no espero mas galardon.

FIN

Tiene en si mi mal anexa
tan dulce gloria y tan buena,
que por vn mal con que aquexa
dozientos mil bienes dexa
con que paga lo que pena.
Pena de arte nunca oyda,
estraña, de condicion
que matando da la vida
y heriendo su herida
satisfizo mi passion.

COPLAS HECHAS A VN VILLANCICO CONTRAHECHO A: *LO QUE QUEDA ES LO SEGURO*

DIZE EL VILLANCICO

Lo del cielo es lo seguro
que lo que en la tierra esta
por tiempo perecera.

Si queremos fundamento
de morada de reposo,
no fundemos sobrel viento

deste mundo trabajoso,
porque todo es engañoso
lo que nos prometera,
que muy poco durara.

Su bienandança y su gloria
y los sus mas prosperados,
en triste humo y escoria
seran muy presto tornados;
que quien pone sus cuydados
en lo mudable de aca,
con ellos perecera.

Quel su bien mas halagueño,
su esperança engañadora,
es vna sombra y vn sueño
que se fenesce a desora;
quien los sigue siempre llora,
y su llorar tal sera,
que nunca se acabara.

Triste deleyte y pequeño
es el plazer deste mundo,
pues va a dar en el profundo
en vn punto con su dueño;
quien dormiere en tal veleño,
su dormir muerte sera
que siempre le durara.

Tan presto passa y fenesce
la falsa gloria mundana
como la sombra liuiana
que a desora desparesce;
a quien mas bienes offrece,

mas vazio le dexara
si le funda en lo de aca.

Que la mas alta subida
desta vida trabajosa,
celada es muy peligrosa
do yaze muerte escondida;
si su posseedor se oluida
de lo que en el cielo esta,
sin duda perecera.

Mundo que nos embaraças,
con tus riquezas fengidas,
porque caças nuestras vidas
con gozo buelto en çaraças,
con las quales assi caças
a quien por tuyo se da
que nunca se soltara.

Pues hagamos nuestro buelo
a la muy segura vida,
ques a la vida del cielo,
de mil gozos guarnecida,
de todos bienes cumplida,
que lo que en la tierra esta
por tiempo fenescera.

Donde ay deleyte sin pena,
placer, descanso y consuelo,
vida de dulçores llena,
que se posseen sin recelo,
ques en la vida del cielo,
que lo que en la tierra esta
por tiempo fenecerá.

FIN

Àlli nuestro pensamiento
con obras, fee y esperança
more de contino atento
do tanta gloria se alcança;
huyamos, pues, la tardança,
pues lo que en la tierra esta
por tiempo perecera.

VILLANCICO QUE SE QUEXA DEL MAL QUE HAZEN LOS OJOS

Grandes quexas de mis ojos
ha dado mi coraçon,
y no sin grande razon.

Dize que le son traydores,
con maldad muy descobierta,
teniendo la puerta abierta
a todos sus robadores;
da muy llorosos clamores
que padesce gran traycion,
y no sin grande razon.

Quexase que, no guardada
la fee de porteros fieles,
a los enemigos crueles
han dado puerta y entrada,
y su libertad robada

esta puesta en subjecion,
y tiene mucha razon.

Da quexas de llanto esquiuo,
quel siendo muy libertado
le han ellos hecho captiuo
por lo no auer bien guardado,
y que lo han encadenado
ladrones en su prision,
y llora con gran razon.

Quexase que por los ojos
y por su infidelidad
le son hechos los despojos
de toda su libertad;
llora su captiuidad
con lagrimas de passion,
y no sin grande razon.

Dize que si contemplar
quiere las cosas del cielo,
que abren a las del suelo
las puertas de par en par,
no haze sino llorar
la su graue subjecion,
y no sin grande razon.

Si busca contemplacion
de su Dios muy soberano,
abren ellos de rondon
a lo terrestre y mundano;
veese trabajar en vano,
llorar con gran turbacion,
y no sin grande razon.

FIN

Llora su contraria suerte,
que quando busca la vida
abren ellos de corrida
las ventanas a la muerte;
todo se buelue y conuierte
en lagrimas de aflicion,
y no sin grande razon.

OBRA QUE HABLA DE LA GRAN BONDAD DE DIOS CON LOS MANSOS Y HUMILDES

Mas luze, Dios soberano,
tu poder y muy mas es
en leuantar con tu mano
al pobrezillo gusano
que hollarlo con los pies;
que a tu fuerça tan estraña
no se que gloria le siga
en executar su saña
contra la ciuil araña
ni con la flaca hormiga.

Ser mi ser anichilado
ningun prouecho se sigue;
mas de vn ser tan apocado
sacar otro muy preciado
gran honor se te consigue;
y quedate mas victoria
que cosa tan abatida
ques poluo, cieno y escoria

la leuantas a la gloria
que no que quede sumida.

Nunca tu al humilde abates,
mas sacas lo de la hez,
mas al soberuio rebates,
segun tiene los quilates
de la humildad o altibez;
porque tu juyzio forçoso
desta suerte va ordenado:
que abates al poderoso
y hazes muy venturoso
al humilde desdichado.

Al pobre que no resiste,
mas esta a ti derrocado,
siempre en alto le subiste,
y al soberuio descendiste
porque quede auergonçado.
Questa es la tu costumbre,
zeladora de ti mismo,
quel que se sube a la cumbre
su pecado y pesadumbre
de con el en el abismo.

Tiene se por opinion
y aueriguada esperiencia,
que las cosas sin razon
hazen muy poca imprission
do no hallan resistencia.
Mas desplegan sus vanderas
para hazer operacion,
mostrando alli muy de veras

todas sus fuerças enteras
a do hallan rebelion.

Suelen venir tan ayrados
los velocissimos vientos,
que son dellos arrancados
los arboles afixados
con muy rezios fundamentos;
mas las plantas muy delgadas
que a resistir no se esfuerçan,
no son dellos arrancadas,
avnque queden hostigadas
y a toda parte se tuerçan.

Los rebeldes obstinados
tu, Dios summo viuo eterno,
mandas que sean desrraygados,
para ser despues hechados
en los fuegos del infierno.
Mas los que se doblegaron
a ser a ti sometidos,
si algunos males obraron,
tus manos los açotaron,
mas no quedaron sumidos.

Suelen las aguas traer,
segun vemos y se dize,
tamaña fuerça y poder,
que no dexan de romper
a quanto les contradize.
Que les vemos arrancar
los arboles enterizos,
y las peñas derrocar,

y dexan de molestar
a los juncos y carriços.

Y tu, Dios, a los que miras
que de tus fuerças presumen,
todo tu fauor les tiras,
y, dando en ellos tus yras,
los quebrantan y consumen.
Mas los que de voluntad
estan a ti sometidos,
son por tu sola bondad
de la braua tempestad
mojados, mas no sumidos.

Rompe todo quanto halla
el rezio tiro de fuego;
y el que rompe la muralla,
si en lana topa se encalla
y pierde su fuerça luego.
Tu diuina fuerça tiene
que a los muy duros destroça
y en los mansos es tan leue
que se encalla y se detiene
sin hazer en ellos roça.

El rayo mas en la roca
hiere que en la tierra rasa,
las torres altas derroca,
las casas baxas no toca,
las altas quema y abrasa;
y ansi hieren los oteros
los rayos de tu castigo,
mas los lugares baxeros

quedanse, por yr rastreros,
amparados de tu abrigo.

Las fuentes a los collados
muy mal suben ni se llegan,
mas los valles y los prados
son dellas frutificados
con cuyas aguas se riegan;
y tu gracia soberana
en los lugares riscosos
no para de buena gana,
mas vase a la tierra llana
y haze fructos abundosos.

Dizese del brauo leon
ques sin pauor ni rezelo,
mas de noble coraçon,
porque dexa sin lesion
al que vee prostrado en suelo;
y tu, leon muy esforçado,
de Juda tribu venido,
luego eres aplacado,
por mucho questes yrado,
al ques en tierra tendido.

El vnicornio animal,
como quier que sea hermoso,
es tan esquiuo y mortal,
que apenas se halla ygual
en ser brauo y temeroso.
Pues este tan denodado,
que otra fuerça no lo mella,
se dize ser amansado

para ser preso y atado
por vna linda donzella.

Tu que de cosa no embaças,
mas, teniendo el mundo en peso,
a toda fuerça embaraças,
a los brauos despedaças,
los mansos se tienen preso;
es tu fuerça no vencible,
mas el amor que te inflama,
de rigurosa y terrible
la buelue blanda y flegible
el humilde que te llama.

Derrocaste al principal
angel, lleno de proteruia,
en el pielago infernal
porque quiso ser tu ygual
con eleuada soberuia;
y aquel fuiste a perdonar
quera de poluo vestido,
mirando que su peccar
no fue por te contrariar,
mas por vanidad mouido.

O cosa marauillosa,
que eres alto y no te agrada
cosa altiua y orgullosa,
y tu espiritu no reposa
en la ceruiz leuantada.
Estas son tus marauillas:
que a los soberuios quebrantas
y derruecas de las sillas,

y a los humildes te humillas
y hasta el cielo los leuantas.

El curso de las hedades
de todo el siglo passado
nos recuenta las piedades
que, perdonando maldades,
continamente has obrado.
Pues vey el alma mezquina
que confussa y humillada,
ante ti, Señor, se inclina,
pidiendo la medecina
a nadie por ti negada.

Se, mi Dios, que tu piedad
jamas a nadie se niega,
ni la vence la maldad,
si con entera humildad
el pecador a ti llega.
No me hagan, pues, ageno
de ti, mi Dios, mis offensas,
de las quales estoy lleno,
mas rescibeme en el seno
de tus piedades immensas.

FIN

Pues, Bien eterno sin par,
quel vniuerso gouiernas,
assi me ven ayudar
que puedas siempre cantar
las tus piedades eternas.
Haz, mi Dios, quedar entera
y que en mi fauor se escriua

tu sentencia verdadera,
ques quel pecador no muera,
mas que se conuierta y viua.

BATALLA HECHA EN EL CIELO ENTRE SANT MIGUEL Y LOS SUYOS Y EL DRAGON LUCIFER Y LOS SUYOS

Todo el mundo resonaua,
la tierra se estremecia,
el alto impireo temblaua
por la batalla muy braua
que en el cielo se hazia.
Entre todos los spiritus
que muy poco tiempo auia
queran de nueuo criados
era gran controuersia,
porque en mucha parte dellos
gran maldad se descobria,
que era mortal polilla
que dellos mesmos nascia.
A Dios tocaua el negocio,
su causa se debatia,
porque contra la honrra suya
muy de claro se oponia.
Dos eran los capitanes
desta gran caualleria,
contrarios en opinion,
que cada qual pretendia
lleuar del otro victoria
o morir en la porfia.
Grandes huestes son con ellos,
cada qual con su valia.
Es el vno Lucifer, .

que de verse qual se via,
de tantos bienes dotado,
infinito presumia;
siendo de Dios y no suyos,
como en suyos se gloria,
oluidose ser ageno
todo quanto posseya,
por lo qual con sus secaces
con gran orgullo pedia
el assiento de la silla
que a su Dios pertenescia.
Las sus armas son soberbia,
sus diuisas, fantasia;
sus palabras presumptuosas,
que la silla ocuparia;
y assi con gran arrogancia
a su Dios contradezia.
Su contrario es Sant Miguel,
ques quien mas resplandecia
en la corte del muy alto,
cuya honrra deffendia,
quel zelo de su seruicio
y el amor lo compelia
de tomar el apellido
por su Dios, a quien seruia,
y con este justo zelo
a su contrario dezia:
Reconocete, Luzbel ;
cesse tu loca porfia,
da la honrra a tu señor,
a quien solo se deuia;
conocete ser hechura
de Aquel que todo lo cria.
Desta suerte cada qual

con el otro contendia.
Ya se llega la batalla;
ya el exercito mouia;
ya las trompetas sonauan
y el estrepito se oya,
en señal de començar
la muy cruda bateria;
ya se dan golpes mortales,
crueles en demasia;
ya desarman mil millones
de tiros de artilleria,
que son discordes sentires
de toda la gerarchia.
Es la batalla tan fiera,
que pensar no se podria.
Topanse los capitanes;
vierades como heria
cada qual a su contrario
con esfuerço y valentia;
mas Lucifer a Miguel
mas que al fuego le temia.
Hazele golpes tan fieros
que las armas le rompia,
que, como eran de soberuia,
muy mal dellas se cobria.
Con fauor del Inuencible,
Sant Miguel preualescia.
Ya desmaya Lucifer;
ya las espaldas boluia;
mas al huyr le alcança un golpe
que por medio le hendia.
Pues herido el capitan
su gente desfallescia,
y huyeran todos con el

y el buen Miguel los seguia,
con todos los de la parte
de su noble gerarchia.
Ya Luzbel el muy hermoso
hecho diablo descendia
con todos sus aliados
y maldita compañia,
rezio muy mas que va el rayo,
al infierno se hundia.
Baxa de Dios blasfemando,
y a ssi mismo maldezia:
Maldita, dize, la hora
y maldito sea aquel dia
en el qual yo fui criado,
pues tanto mal me venia.
Y los suyos tambien dizen
con fiera malenconia:
Maldita sea, dragon,
tu presumptuosa agonia,
pues tu maluado consejo
para siempre nos perdia.
Dieron todos a profundo,
a do brabo fuego ardia,
que la diuina Justicia
para siempre lo encendia.
Suenan bozes en el suelo
de infinita melodia,
bozes dulces de victoria,
de victoria y de alegria.
Toda la milicia angelica
cantaua con armonia:
A ti, Dios, se de la gloria
para siempre y toda via.
O inuencible Triunphador,

que a ti solo se deuia,
pues eres el Hazedor
de toda la gerarchia.

DEO GRACIAS

VILLANCICO A SEÑOR SANCT MIGUEL, ANGEL

Al muy noble capitan
del exercito diuino
den se gracias de contino.

Al alferez excelente
de animoso coraçon,
que triumpho tan altamente
del grauisimo dragon;
al que leuanto el pendon
del exercito diuino,
den se gracias de contino.

A este caudillo fiel
de las huestes celestiales,
gran archangel Sant Miguel,
mucho deuen los mortales,
que los libra de los males
y asechanças del malino;
den se le gracias contino.

FIN

Con razon deuen de nos
gracias grandes ser le dadas,

pues que del son ante Dios
nuestras almas presentadas;
pues el guia nuestras pisadas
y da seguro el camino,
demos le gracias contino.

CANCION HECHA EN EL NOMBRE DEL GLORIOSO Y BIENAUENTURADO SANT PEDRO

Al tiempo del fenescer
el ansia de mi accidente,
buelua contino a nascer,
porque de nueuo atormente.

Haga siempre al coraçon
mi dolor mortales tiros;
den señal de mi aflicion
los mis mortales sospiros;
lloren sin pausa hazer
mis ojos perpetuamente,
y el dolor buelua a nascer
porque de nueuo atormente.

Que no es justo tener vado
vn dolor tan merescido
por la pena del pecado
contra ti, Dios, cometido;
mas que, sin vado tener,
el dolor quel alma siente
buelua contino a nascer,
porque de nueuo atormente.

FIN

Y pues negando cay
de la cumbre de mi gloria,
nunca el mal que meresci
caya de la mi memoria.
Mas siempre mi padecer,
sin llegar a su occidente,
buelua contino a nascer
porque de nueuo atormente.

Y pues mi cayda triste
me ageno de ti, Señor,
prouee ya de otro pastor
la manada que me distes;
que pues no es possible ser
el dolor equiualente,
quiero que torne a nascer
porque de nueuo atormente.

LAUS DEO

OBRA LLAMADA COMBATE DEL CORAÇON, EN QUE SE INTRODUZEN SEYS CAPITANES QUE LE GUERREAN Y FATIGAN, QUE SON: ANSIA, TRISTEZA, CUYDADO, TEMOR, DOLOR Y PASSION

Ansia, Tristeza, Cuydado,
Temor, Dolor y Passion
tienen contino cercado
y dan guerra al desdichado
de mi triste coraçon;

tienen puestos mil pertrechos
al castillo do se encierra;
hazen tiros tan derechos,
que encaran siempre en los pechos,
que dellos ninguno yerra.

Entienden como le maten,
por lo qual assi encaminan,
que, porque mas le maltraten,
los dias todos le combaten,
las noches le contraminan;
la contina bateria
no le consiente holgança,
porque con tanta porfia
le fatigan noche y dia,
quel huelgo ya no le alcança.

ANSIA

El Ansia tiene vna flecha
muy mortal con que le tira;
va su vira tan derecha,
que ningun tiro desecha
por mucho quel se remira.
Lança pelotas punteadas
como despinas de erizo,
y en las puntas señaladas
todas las obras herradas
quantas en su vida hizo.

Arroja como enemiga
tantos y mortales tiros,
que por la mucha fatiga
ya no sabe que se diga
sino dar cien mil sospiros.

Estos tiene tan espessos,
tan encendidos en sañas
de ver sus hechos auiesos,
que siente cruxir los huessos
en medio de sus entrañas.

TRISTEZA

Tristeza le trae pesado,
aplomado y abatido,
el rostro disfigurado,
a tierra siempre inclinado,
el color todo perdido.
Esta tiene guardas puestas
y a todo plazer resiste;
hazele llorar las fiestas,
las galas y las riquestas
con vozes de llanto triste.

Dale a ver como se fueron
en humo sus alegrias,
y en su lugar subcedieron
tantos males, que pudieron
dar triste fin a sus dias.
Vee tomadas las carreras
de sus fauores y abrigos,
y llegarse muy de veras
los pendones y vanderas
de sus crueles enemigos.

CUYDADO

Y no menos anda viuo
en combatille el Cuydado,

el qual tiene por motiuo
traelle siempre pensatiuo
de si mismo enagenado.
Porque tiene por intentos,
como guerrero atreuido,
de hechalle tiros a cuentos
de infinitos pensamientos
que le traen embouescido.

Traelo contino diffuso
por el gran mal que le toca,
tan perplexo y tan confusso,
que lo que agora dispuso
dende a poco lo reuoca.
Y traelo tan ocupado
en pensamientos penales,
que de muy embaraçado
no sabe darse recado
a carga de tantos males.

TEMOR

El Temor con mas aflictos
le lança siempre saetas,
en las quales van escriptos
sus manifiestos delictos
y sus maldades secretas.
Lança pesadas pelotas,
rodeadas todas despejos,
do se presentan bien notas
las intinciones muy rotas
de sus torcidos consejos.

Assi que le es tan crescido
el combate del Temor,

que da con el atordido,
despojado del sentido
y cubierto de temblor.
Porque el Temor peligroso,
que sus tiros haze al pecho,
le presenta el temeroso
juyzio final, espantoso,
del Juez recto muy estrecho.

DOLOR

El Dolor con alaridos
hecha dardos heruolados,
a donde van esculpidos
todos sus años perdidos
sin poder ser recobrados.
Lleua pintada vn añoria
con arcaduzes vazios,
porque vea como su gloria
es buelta toda en escoria
y en viento sus poderios.

Hecha piedras a perder
al castillo por encima,
de vn color que pueda ver
quanto bien pudo hazer,
ques lo que mas le lastima;
y mas puestos sobre vn cerro
questa delante su haz,
mil passamuros de hierro,
con letreros que su hierro,
tiene turbada su paz.

PASION

Passion trae mil esquadrones
debaxo de su pendon,
donde vienen a millones
huestes de todas nasciones
que puedan dar aflicion.
Destos los mas son ligeros,
que escálan qualquier subida,
en herir muy lastimeros,
y en crueza son tan fieros,
que a nadie toman a vida.

Desta nascen todos quantos
combates el triste tiene;
los temblores y quebrantos,
los gemidos y los llantos
de las rayzes desta viene.
Esta concierta las penas
cada qual en su manida,
hecha grillos y cadenas,
llega hasta las almenas
y se buelue sin herida.

POTENCIAS

Tres escudos azerados,
que en su deffensa tenia,
todos los tiene abollados,
hendidos y agujerados
el juego de artilleria.
Estos eran de tal suerte
que, a nunca los destemplar,

le libraran de la muerte
sin auer braço tan fuerte
que los pudiera mellar.

Entendimiento.

El primero reluzia
como la clara mañana,
y tanto, que en el se via
toda la gran monarchia
de la fabrica mundana.
Otro don tenia mayor,
que era muy mas estremado,
que tambien se via el señor
y sumo fabricador
de todo lo fabricado.

Mas el hizole perder
este tan diuino don
quando no quiso entender
ningun bien, por no lo hazer,
ni lo tuuo en intencion.
Era muy bien azerado
si lo tuuiera derecho,
mas al fin fue rebotado
y mucho sotalizado
a las cosas sin prouecho.

Memoria.

Tenia el segundo pintadas
las cosas por sus figuras
segun que fueran obradas,

las presentes y passadas,
con muy distintas pinturas.
En este escudo guardaua
quanto cogia su saber,
y por el se le acordaua
de todo quanto passaua
y alcançaua a conocer.

Mas el ciego su memoria,
quando la traxo vagueando,
puesto todo en vanagloria
y en la diuinal historia
vn ora nunca pensando.
Traxolo tan ocupado
en vanissimas locuras,
que quedo todo estragado,
sin lustre, desatemplado,
cubierto de mil horruras.

Voluntad.

El tercero auia vn spiritu
y vn arte de camafeos
que prouocaua infinito
a cumplir el apetito
de todos buenos desseos.
Vnas letras lo ceñian
de piedra yman muy hermosas,
que en eccesso lo mouian,
procurauan y atrayan
a obrar de muchas cosas.

Mas este su ceguedad
lo estrago mas que los dos,

quando su felicidad
puso toda en vanidad
sin tener respecto a Dios.
Puso toda su afficion
en torpe y caduco fin,
donde fue su recreacion,
y assi quedo sin facion
todo cubierto de orin.

VIRTUDES

Tenia mas muy esmerados
tres arcos de admiracion,
los quales tiene estragados,
sin cuerdas, dessempuñados,
hechados alla al rincon.
Eran de gran resistencia,
quales nunca fueron tales,
contra qualquiera violencia
que por muy gran excelencia
eran dichos teologales.

Si estos el no maltratara,
nadie pudiera vencello,
porque ninguno llegara
a quien no desuaratara
sin perder el vn cabello.
Mas tiene los sin teson,
las cuerdas flacas y lerdas,
quel, pobre de discrecion,
cegado de su passion,
deshilo todas las cuerdas.

Fee.

Destos arcos, el primero
era de fino diamante,
tan cierto rezio y tan fiero,
que armado todo de azero
despedaçara vn gigante.
Mas su flaqueza de fee
hizo al arco emblandescer,
porque tan deuile fue,
quel mas chico puntapie
ge lo hizo destorcer.

Esperança.

El segundo se vestia
de vn color verde muy vello,
quel esfuerço y alegria
que daua a quien lo traya
era para deffendello.
Mas el troco la valança,
puso la cuerda al reues,
que alço en alto la esperança
de la mundana priuança,
y la diuina a los pies.

Caridad.

El tercero era de fuego
de tan viuos resplandores,
sino los matara el, ciego,
que en vello huyeran luego
todos sus perseguidores.

Este perdio su vigor
y sus fuerças muy seguras
quando las fuerças de amor
las quito del Hazedor
y las puso en las criaturas.

VIRTUDES CARDINALES

Los quatro cubos que van
por el castillo al cercado,
todos por el suelo estan,
porque fuego de alquitran
les pego el, desatinado.
Estauan muy bien fundados
si fuego no les pusiera,
y tan bien argamasados,
que no fueran derribados
aunque el mundo los batiera.

Justicia.

El primero, os dire del
que tenia por muy gran arte
muchos pesos en niuel,
todos puestos en el fiel
sin boluer a alguna parte;
las piedras todas quadradas,
hechas a mucho compas,
tan a medida cortadas,
compuestas y compassadas,
quanto no pudo ser mas.

Mas pusole su malicia
mayor fuego que a los tres,

peruertiendo la Justicia
y dando assi con cobdicia
aquello que de Dios es;
y desta suerte el mezquino,
deshecho la rectitud
y camino de contino
tan lexos de su camino
como ay del vicio a virtud.

Prudencia.

La gran arte a marauilla
del segundo, y muy discreta,
no podre bien escriuilla,
porque no llegue a sentilla,
por ser obra muy perfecta.
Se que casi no cabia
de bultos muy bien labrados,
de linda maçoneria,
de los que en sabiduria
fueron los tiempos passados.

Mas este escudo excelente
destruyolo el desuariado,
hizo rostro a la serpiente,
y ella muy astutamente
le traxo siempre engañado.
Y assi el siempre se cego
por falta de buen aviso,
que quanto dixo y hablo
todo lo mas lo guio
por do la serpiente quiso.

Fortaleza.

El tercero se contina
quera defuera admirable,
de vna piedra diamantina,
toda compuesta desquina,
que era cosa inexpunable.
Y dezian como con saña
vnos letreros terribles:
Si mi dueño no me daña,
no temo fuerça ni maña,
mis fuerças son inuencibles.

Destruyo su fortaleza
quando no se prouoco
a resistir su flaqueza,
porque qualquiera graueza
que dio en el le derroco.
Fue de fuerça tan ninguna
para poder resistir,
que no ay golpe de fortuna
ni de aduersidad alguna
que no le hizo rendir.

Temperança.

El otro, su polecia
daua gran contentamiento,
cuya linda canteria
de compasses se vestia
desde arriba hasta el cimiento.
No auia en el cosa torcida
ni el mas chico desconcierto,

la piedra blanca polida,
labrada toda a medida
en estremado concierto.

Mas el todo lo abraso
y saco todo de quicios
quando sin rienda corrio
y a mas correr se lanço
en mil linages de vicios.
Ceuo siempre tan en lleno
su brutal sensualidad,
sin querelle poner freno,
que la dexo por el cieno
a toda su voluntad.

OTRAS VIRTUDES

Otras cercas muy galanas,
antiparos y valuartes
que tenia, con barbacanas,
ningunas tiene ya sanas,
sino rotas por mil partes.
Ansi que en nada se esfuerça
a resistir el castillo,
porque no ay alguna fuerça
que ya toda no se tuerça
o no tenga su portillo.

Dones eran principales
estos en que estauan puestos
gratuitos y naturales,
y otros muchos especiales
con questaua muy compuesto.
Mas el pobre, mal mirado,

como sin seso se huuo,
ha los mal desperdiciado,
y assi queda despojado
de quantas riquezas tuuo.

LIBRE ALUEDRIO

Lo que le ha quedado sano
es el su libre aluedrio,
que lo guarda el soberano
sin querello dar en mano
de otro ageno poderio.
Este alcaçar se deuieda
serle al triste combatido;
esta sola fuerza queda
para que dende ella pueda
cobrar todo lo perdido.

FIN

Y si el gran mal que le traua,
sin partirse del vn ora,
hasta agora no le acaua,
es por cercalle gran caua
de las lagrimas que llora.
Estas tiene por guarida,
aqui laua sus reproches,
estas tiene por manida,
por veuer y por comida,
los dias todos y las noches.

OBRA INTITULADA ANSIA DE AMOR DE DIOS

Ay mi Dios, y quan penosa
me es la vida y quan amarga;
ningun bien en mi reposa,
porque tu vista gloriosa
se me alarga.
Desfallezco
por las ansias que padesco,
que mi vida me conquista,
do viene que la aborrezco,
porque por ella carezco
de tu vista.

Dios mio, quan dilatado
es el mi triste destierro;
quando vere ya quitado
el entredicho causado
de mi yerro,
quel condena
andar el alma en cadena
hecha de señora esclaua,
tan abatida y terrena
que de lamentar su pena
nunca acaua?

Desalase el coraçon
por volar y ser librado
de su misera prision
y ser ante tu vision
presentado;
mas no atina,

porque la carne malina
cierra del todo la puerta
que a ti, mi Dios, encamina,
y assi traen a la contina
gran reyerta.

A mi alma dolorida
ya no le basta paciencia,
porque le tiene la vida
tan largo tiempo impidida
tu presencia;
y es le tal
aqueste dolor cordial
de no poder conocerte,
que tiene quel mas mortal
de los males es el mal
de no verte.

Manera de recreacion
ni la admite ni procura,
que buscar delectacion
el questa en dura prision
es locura;
porque mora
con quien no descansa vn ora,
ques carne proterua,
que como mala traydora
se reuela por señora
donde es sierua.

Por poder de ti gozar,
del viuir ya despedido,
a la muerte fui a buscar,

y ella no quiso acetar
mi partido;
mas consiente,
porque llegue mi occidente
a lo alto de su grado,
que mi vida se acresciente,
y assi yo mas duramente
sea penado.

Mas forçome mi penar,
que carece de medida,
a boluella a importunar
no quisiesse dilatar
mi partida;
y ella, en quien
estaua como en rehen
la llaue de mi camino,
respondiome con desden:
No cabe en ti tanto bien,
ni eres digno.

Yo de verme que no espiro,
ansia mortal me acompaña,
porque la muerte a quien miro,
que era fin de mi sospiro,
se me estraña;
ques tan fuerte
contra mi mi mala suerte,
que, porque mas me destruya,
se concierta con la muerte
que nunca conmigo acierte,
mas me huya.

Que la cruel y desabrida
si la llaman se detiene,

y donde es aborrescida
apresura su corrida
y alli viene;
porque aquexa
su presencia que no dexa
viuir los años sabrosos,
mas de los tristes se alexa,
porque viuan con mas quexa
los llorosos.

No quiere cortar la tela
a quien muere por morir,
y alli mata la candela
donde vee que mas consuela
el viuir;
que difiere
su venida del que viere
quen llamalla siempre entiende,
y en aquel que no la quiere,
sin ser llamada se inxiere
y alli prende.

Es lo que me desconsuela
tanto que no se contallo;
mas no verte assi me asuela,
que cosa que tanto duela
no la hallo.
Quel dolor
assi auiua rigor,
que tengo esperimentado
que en los males el mayor
es estar de ti, Señor,
alexado.

Porquel viuir mas gozoso
donde tu vista es agena
no da seguro reposo,
mas es cantar engañoso
de serena;
que al parar
todas se van a tornar
las verduras en abrojos,
las canciones en llorar,
y el gozo todo en pesar
y en enojos.

Son los tormentos tamaños
que de no verte rescibo,
que me parescen mis años
ser sin cabo por los daños
en que viuo.
Que no alcança
el alma que a semejança
tuya, Señor, es criada
en sus angustias templança,
hasta ser en tu bolgança
presentada.

Que si duermo, alli soñando
hago llanto sobre mi,
y si velo, sospirando
estoy siempre por el quando
verne a ti.
De manera
que viuiendo no se espera
bien al mal que nunca afloxa;
mas Fortuna mes tan fiera,

que viuo porque no muera
mi congoxa.

Mas sienten los condeñados
en aquella pena estrema
ser de tu vista priuados
que los fuegos inflamados
que los quema;
y ansi estriua
sobre mi alma captiua,
porque tu vista se tarda,
vn fuego de passion viua,
que no hay llama tan esquiua
que assi arda.

Porquel amador heruiente,
con lo ques mas fatigado
de quantas fatigas siente
es no ver siempre presente
al amado;
que en los cuentos
de los muchos sentimientos
dondel amor haze guerra,
ausencia son los tormentos,
que por todos los momentos
mas atierra.

No da a mi gusto contento
ningun sabor ni dulçura,
antes me son instrumento
que vaya siempre en aumento
mi tristura.
Los licores

de los terrenos sabores,
ques relieue de tus bienes,
mas despiertan mis ardores,
por venir a los dulçores
que tu tienes.

A vista de cosas vellas
no me aplico ni me llego,
porque por la vista dellas
se abiuan mas las centellas
de mi fuego,
por coger,
contemplar y conoscer
de su vella hermosura
quan hermosa deue ser
del que las supo hazer
su figura.

Ni el concierto y armonias
de musicas y cantares
no aplacan las fantasias
de las crueles ansias mias
y pesares;
quel consuelo
de todo lo deste suelo
de que puedo auer memoria
aumenta mi desconsuelo,
porque me es ceuo y señuelo
de tu gloria.

Y los fragantes olores
que suaue olor vaporizan
son fuelles encendedores

quel fuego de mis ardores
mas atizan;
assi questo,
y assi mismo todo el resto,
con quel mundo es adornado,
me aquexan a ver el gesto
de aquel excelente maestro
que lo ha criado.

Que si tan hermoso y vello
tienes el orbe mundano,
por vn pequeño destello
que dexas venir sobrello
de tu mano;
quan cordial,
quan immensa y entrañal
dulcedumbre sera aquella,
ver el diuino panal
donde este destello tal
se destella!

Las cosas de polideza
y las que visten escoria
rastro son de tu grandeza
y señal de tu nobleza
muy notoria:
y son muestra
del poder de la tu diestra
y muy alta prouidencia,
quan sin defecto y siniestra
todas las cosas adiestra
tu prudencia.

Traen me solo mis tristuras
por carreras exquisitas,

buscando por conjecturas,
y pregunto a tus creaturas
donde habitas.
No sabemos,
dizen ellas, ni podemos
dar noticia de tu Dios,
saluo que solo entendemos
queste que no conocemos
hizo a nos.

Yo, muy poco satisfecho
de su razon tan confussa,
por ser de ningun prouecho
al ansia que anda en mi pecho
tan infussa,
voy al mar,
y el me dize: No se dar
mas razon que en esta playa
esse Dios me manda estar,
y que no pueda passar
esta raya.

Yo, de verme defraudado
de mi justa inquisicion,
nasce un mar de mi cuydado,
en el qual ando anegado
de passion;
lamentando
de vn yermo en otro passando,
de vn collado en otro valle,
vn ora no descansando,
inquiriendo y preguntando
do te halle.

Suplicote que deslazes
los lazos de mi cayda,
y para ver tus solazes
me lleues alli do hazes
tu manida.
Como quieres
que puedan entrar plazeres
ni sossiego al coraçon
que muere por ver qual eres,
y tu tanto le difieres
tu vission?

Muestrame, Señor, la via
do se celebran tus fiestas,
y aquel vergel de alegria
do duermes al medio dia
y te acuestas.
O licor
que nuestro gran sin sabor
con el tu sabor saboras,
da que guste tu dulçor
y demuestrame, Señor,
donde moras.

Desliga mis atamientos
porque puedan caminar
mis fuerças y mouimientos
en loor de tus vnguentos
sin parar;
y mas haz,
pues eres dulce solaz
del alma que te dessea,
que me descubras tu haz,

porque con entera paz
te possea.

Y manda que de la calma
desta soledad llorosa
suba ya a gustar mi alma
de los fructos de tu palma
muy sabrosa.
Los intentos
de todos mis pensamientos
es poderte conoscer;
mas ponen impedimentos
mis pobres merescimientos
a te ver.

O Dios que a nadie dessamas,
mas con fuego abrasador
los seraphines inflamas,
derriteme con tus llamas
en tu amor.
No te empece
quel alma no te meresce;
que en ver como tanto tardas,
ya desmaya y adolesce,
y mira que desfallece
si mas tardas.

Porque no te manifiestas,
que te llamo y no respondes?
que me digas do estan puestas
aquellas frescas florestas
do te escondes.
Ando muerto

por acertar en el huerto
donde nacen tus mançanas,
y de ver que no lo acierto
salenme en este desierto
cien mil canas.

O summo bien, sin el qual
otro bien no satisfaze,
manda romper el sayal
deste mi cuerpo mortal
si te plaze;
pues por el
pierdo de gustar la miel
de las tus delectaciones,
tropellado en su tropel,
dessabrido mas que hiel
de passiones.

O mar de serenidad,
que ni mengua ni acrecienta,
sin viento de aduersidad
ni fluctuosa tempestad
de tormenta;
pues conmigo
no mora gozo ni abrigo,
antes por tu amor lo huyo,
mandame lleuar contigo,
no te muestres enemigo
al que es tuyo.

FIN

O bien sin el qual no puede
otro bien ser verdadero;

bien que a todo bien excede,
queres dondel bien procede
el minero;
pues me arreo
de ti, Dios, a quien no veo,
saluo por la fee no mas,
y bien sin ti no posseo,
reuelate a mi desseo
dondestas.

VILLANCICO APLICADO A LA OBRA, CONTRAHECHO A OTRO QUE DIZE: *SI LA NOCHE HAZE ESCURA Y CORTO ES EL CAMINO*

A LO DIUINO

Si con estrema tristura
cien mill sospiros te embio,
como no vienes, Dios mio?

Como nunca son llegados
a tus piadosos oydos
sospiros tan quebrantados
que van en sangre teñidos?
Si no te son escondidos,
y a ti solo yo los guio,
como no vienes, Dios mio?

Como niegas tu venida
aquel que por verte muere?
por que causa se difiere
tanto tiempo tu partida?

Si por ti huyo la vida
y della tengo hastio,
como no vienes, Dios mio?

Si en esta carcel escura,
do viuo siempre captiuo,
el mayor mal que rescibo
es faltarme tu figura,
y si lluuias de amargura
van de mi como de vn rio,
como no vienes, Dios mio?

Como no oyes los clamores
de coraçon tan penado,
causados de los dolores
que nascen de mi cuydado?
Si me vees tan subjectado
a todo tu señorio,
como no vienes, Dios mio?

Si me trae tan congoxoso
la fuerza de tu desseo,
que tener jamas reposo
no puedo si no te veo;
si bien otro no posseo
sino a ti, ni en el confio,
como no vienes, Dios mio?

Si desfallesco atendiendo
sin me poder remediar,
y me va el dolor cresciendo
y el esfuerço a se acabar;
si en las olas deste mar

peligra ya mi nauio,
como no vienes, Dios mio?

Si tu eres el minero
donde mana mi tesoro,
y riqueza otra no quiero,
y tu ausencia siempre lloro;
si te llamo aqui do moro,
lugar escuro y sombrio,
como no vienes, Dios mio?

Si el alma, toda turbada
por te ver tanto tardar,
quiere dexar su morada
para salirte a buscar;
y si el cuerpo de pessar
se aterece y para frio,
como no vienes, Dios mio?

Sino que del coraçon
manan lagrimas estrañas,
quemado habria las entrañas
el fuego de mi passion;
pues si toda mi aflicion
se causa de tu desuio,
como no vienes, Dios mio?

FIN

Ay de mi, que do te alexas
muy lexos esta ventura,
y assi yo porque me dexas,
me para mi desuentura

tan seco qual la verdura
con el ardor del estio.
Como no vienes, Dios mio?

LAUS DEO

OBRA INTITULADA *DE GAUDIIS PARADISI*, SEGUN QUE POR LAS COSAS DE ACA VISIBLES Y CORPORALES SE PUEDEN AL HUMANO CORAÇON REPRESENTAR

DE LOS GOZOS DE PARAYSO

Hallando se peregrina
el alma de su region,
plañe y llora
por la batalla contina
que la pone en condicion
cada vna ora;
grita la desuenturada,
haze llanto dolorido
lamentable,
por se ver encarcelada
en el su cuerpo podrido
miserable.

El profundo de los males
en que la carne la tiene
abatida
le da penas tan mortales,
que a mala ues se sostiene
con la vida.
Veese llena de ignorancia,

de rixas y dé temores
y pendencias,
de flaqueza, de inconstancia,
de penurias y dolores
y dolencias.

La muy amarga memoria
de la culpa de su yerro
perpetrada,
que la tiene de la gloria
en este triste destierro
desterrada,
las miserias, los enojos,
las tentaciones sin cuento
del malino,
dan lagrimas a sus ojos,
dolor a su pensamiento
de contino.

El mal que suffre presente,
el bien que de lexos mira,
que no alcança,
le pone tal accidente,
que llora, grime y sospira
sin templança;
dessea beuer y hartarse
de aquella fuente diuina
perenal,
mas no puede despegarse
desta su carne mezquina
y mortal.

Muere por poder ya ser
de la su propria ciudad
ciudadana,

llena de todo plazer,
de paz y tranquilidad
soberana.
Donde los sus edificios
son de viuas margaritas
y mitridas;
de donde huyen los vicios,
las virtudes infinitas
son auidas.

Las paredes y los techos
de rubis y de diamantes,
y sagadas
de blanco marfil dolechos,
de carbuncos rutinantes
las portadas.
Las plaças son enlosadas
de oro resplandeciente
y cristal,
que nunca son ensuziadas
de los pies de aquella gente,
ni ay señal.

El inuierno ni el estio
nunca dan alli passion
ni dolor,
porque no fatiga frio,
ni menos ay aflicion
de calor.
El ayre suaue, templado
es alli siempre y ameno
deleytoso,
que jamas es alterado,

mas contino esta sereno
y amoroso.

No ay alli reuolucion
ni otra diuersidad
temporal,
mas vna eterna mansion
de perpetua eternidad
toda ygual.
Todo viue en vn estado,
el qual para siempre mora,
que no ay tassa;
todo pessar es passado,
vn solo punto de vn ora
nunca passa.

Sin tiempos ni mutacion
ay vn solo eterno dia,
ques sin noche,
do no mora turbacion,
ni congoxa ni agonia
ni reproche.
Muy quieto y asossegado,
mas claro que sol ni estrella
ni luzero,
ques de contino alumbrado
de la luz clara muy bella
del Cordero.

Los campos, prados, veredas,
de muchas flores y rosas
son vestidas,
de infinitas arboledas,

frescas, verdes y olorosas
y floridas.
Nunca pierden su vigor,
ni menos en su frescura
se marcescen,
mas contino de vn color
en su fresca hermosura
permanescen.

Las ramas son de muy vellas
y muchas frutas fulcidas
y cargadas,
que pueden todos cogellas,
y sin pena son cogidas
y leuadas.
A cuyos troncos proceden
muy dulces y claras fuentes
perenales,
que a todo sabor ecceden,
mas claras y reluzientes
que cristales.

Aromaticos licores,
es sin peso ni medida
la abundancia,
que dan tan suaues olores
que a toda parte es sentida
su fragrancia.
La musica y armonia
que se oye resonar
tan suaue,
que pone tanta alegria,
que ni se puede esplicar
ni se sabe.

En aquel reyno dichoso
qualquier dë los ciudadanos
resplandece
mas que quando el sol lumbroso
en los muy claros veranos
aparesce.
Andan todos festiuales
vestidos de resplandores
y cercados
de mil gozos entrañales
y de coronas y flores
coronados.

Cantan dulces cantilenas
entre los frescos vergeles
y jardines,
entre rosas y açuçenas,
entre palmas y laureles
y jazmines.
Cuentan con gozo jocundo
los combates peligrosos
que passaron,
como triumpharon del mundo
y los triumphos gloriosos
que alcançaron.

No los gasta enfermedad,
ni los dobla senetud,
ni los daña,
mas gozan de suauidad
de florida juuentud
muy estraña.
Siempre en vn estado moran,

no se muda su plazer
ni se enerua,
porque Dios, a quien adoran,
lo tiene siempre en vn ser
y conserua.

La carne, hecha espiritual,
al espiritu tan subjeta
ya se halla,
que tienen paz entrañal
muy cordial y muy perfecta
sin batalla.
No hay entrellos rebellion,
ni carga, ni pesadumbre,
ni polilla,
ni peruersa inclinacion,
ni labe, ni podredumbre,
ni manzilla.

Conoscese cada qual
sin nunca se auer hablado
ni auer visto;
es vn amor tan cordial,
que ninguno es desamado
ni mal quisto.
Hablan se muy dulcemente
por secretos interiores,
sin ruydo;
lo interior de cada mente
sin palabras exteriores
es sabido.

En muy excessiuo grado
viuen en gran vnidad
y en amor,

en gozo muy acabado,
en extrema caridad
sin rancor.
Ninguno de otro difiere,
vn mesmo plazer se ofresce
y concordia;
ama aquel lo queste quiere,
y lo que huye aborresce
sin discordia.

Contemplan la realidad
de la gloria que esperauan
verdadera;
miran la clara verdad
de la fee que muy entera
confessauan.
Beuen sin peso y mesura
de aquella fuente vital
y perene,
a donde sin amargura
todo sabor entrañal
se contiene.

Nuestros bienes repartidos
son prestamente gastados
y fallescen,
mas los suyos, diuididos,
quanto mas comunicados
muy mas crecen.
Assi que cada vno dellos
sus bienes comunicarlos
y partirlos
quiere mas que no tenellos,

ni por si solo gozarlos
ni fruyrlos.

Que avnque distan en quilates
los gloriosos sentimientos
que alcançaron,
segun fueron los combates
y los sus merescimientos
que aca obraron,
la charidad es tan alta
con que el vno al otro se ama,
y tan rica,
que suple lo que alli falta,
y quien mas ha, mas derrama
y comunica.

Todo quanto especular
y quanto quieren saber
les es dado;
tienen quanto demandar
y quanto pueden querer
sin cuydado;
ninguno puede ignorar
ningun secreto ni sciencia
ni vna jota,
ni mucho menos faltar
las cosas en suficiencia
ni vna gota.

Teniendo aquel soberano
Cordero dulce, suaue,
sin pecado,
en cuyo poder y mano,

debaxo de cuya llaue
es hallado,
en soberana excelencia
y en mucha sobrepujança
y alteza,
el minero de la sciencia
y la infinita abundancia
de riqueza.

Quan contentos, quan pagados,
quan floridos, quan gozosos,
quan hufanos,
de quantos bienes doctados
son aquellos venturosos
cortesanos!
Gozan de immortalidad,
ya la muerte y su victoria
absoruida,
sotileza, agilidad,
claridad y eterna gloria
nunca oyda.

Con las altas gerarchias
son las almas colocadas
y engeridas;
gozan de sus alegrias;
han con ellas sus moradas
y manidas.
Cantan dulces melodias
con bozes muy sonorosas
singulares,
concertadas armonias,
muy mas dulces y sabrosas
que panares.

Dan mil cuentos de loores
deuotos y verdaderos
a su rey,
que los hizo vencedores,
consortes y parcioneros
de su grey.
Con infinito heruor
le cantan dulces canciones
sin tibieza;
alaban a su Señor
de todos sus coraçones
sin pereza.

Siempre estan do el cuerpo esta
las aguilas recogidas
y ayuntadas,
por el dulçor que les da,
porque son del mantenidas
y ceuadas.
Todos viuen con vn pan,
vn Señor los refeciona
y recrea,
todos juntos gracias dan
a su Dios que los corona
y hermosea.

El dulce mantenimiento
de que todos ellos son
mantenidos
passa todo entendimiento,
toda angelica raçon
y sentidos.
El su diuino dulçor

no se puede por figura
declarar,
donde el mesmo Hazedor
es de su mesma criatura
el manjar.

Siempre son de hambre agenos
y dessea su paladar
mas comer;
estan siempre todos llenos,
y llenos dessean gustar
y tener.
Ni hambre los atormenta,
ni hastio por la hartura
los torpece,
mas comiendo se acrescienta
su apetito y la dulçura
siempre crece.

Veen con clara claridad,
no por figura ni espejos
ni objetos,
la inefable Trinidad;
sus soberanos consejos
y secretos
hallanse todos essentos
de las mudanças que a nos
nos afligen;
estan del todo contentos,
porque tienen a su Dios,
que es su origen.

O quan dichosa es el alma
que, de la carcel lodosa
despedida,

gozando ya de su palma,
en esta ciudad gloriosa
ha manida.
Libre de los caçadores,
de sus artes engañosas
y celadas,
todos sus perseguidores
y las ansias temerosas
ya cortadas.

Vee la luna y las estrellas
y la machina mundana
reboluerse,
y assi sobre todas ellas
muy segura y muy hufana
sin mouerse.
Vee sin alguna querella
ni rezelo ni passiones,
mas muy leda,
boluerse debaxo della
las grandes reuolucionès
desta rueda.

Vee las bueltas y bayuenes,
los combates y mudanças
de tristura,
y ella goza de sus bienes
y de las sus bienandanças
muy segura.
A toda su voluntad,
los trabajos ya tornados
en reposo,
goze de la suauidad
de los dulces abraçados
de su esposo.

ORACION

O inuencible expugnador,
que fuiste por peccadores
abatido;
alto remunerador
de los fieles peccadores
que han vencido;
suplicote, Redemptor,
que yo sea de ti ayudado
de tal suerte
que, saliendo vencedor,
para siempre sea librado
de la muerte.

O mi Dios muy verdadero,
rige todos mis sentidos
por tu norte,
porque sea yo parcionero
de tus fieles escogidos
en tu corte.
Mis flacas fuerças esfuerça;
la tu fuerça verdadera
me defienda,
porque yo nunca me tuerça
de la tu sancta carrera
ni te offenda.

FIN

Por la tu muerte y passion,
haz esta gracia comigo,
yo te ruego:

que despues desta prision
me hagas morar contigo
en sossiego,
porque pueda yo gozar,
librado de los vestiglos
muy malditos,
en tu reyno y alabarte
en el siglo de los siglos
infinitos.

AMEN.

VILLANCICO EN LOOR DE SANT JUAN BAPTISTA

Que loores te podra dar,
o sant Juan, mi lengua indina,
pues te alaba la diuina?

Que podre yo relatar
de lo mucho que te toca,
pues que por su mesma boca
te quiso Dios alabar?
mejor le seria callar
a mi lengua ruda, indina,
pues te alaba la diuina.

Despues de mi Redemptor,
ques de tus loores testigo,
que dire yo, peccador,
que no merezca castigo?
Perdona me lo que digo
con mi torpe lengua indina,
pues te alaba la diuina.

Tu bendicto nascimiento
fue del angel anunciado
que anuncio el concebimiento
de nuestro Dios encarnado;
de la Virgen visitado,
fresca rosa sin espina,
pues te alaba la diuina.

Antes sancto que nascido,
con tu Dios te has alegrado;
del mesmo sanctificado,
de su Madre bendezido,
en sus manos rescebido,
que a tal humildad se inclina,
pues te alaba la diuina.

El amigo del Esposo,
propheta mas que propheta,
que casi desde la teta
tomaste yermo fragoso;
tu manjar no deleytoso,
de virtudes disciplina,
pues te alaba la diuina

Pregonero y precursor,
luzero del Sol diuino,
que veniste ante el Señor
a aparejar el camino;
ayuda, que desatino,
que no hablo cosa dina,
pues te alaba la diuina.

Virgen, apostol, doctor
y fin de la vieja ley,

baptista del Redemptor,
del mesmo demostrador,
Ecce, diziendo, Agnus Dei;
comiençó de nueua ley
y fin de la peregrina,
pues te alaba la diuina.

Confessaste y no negaste,
confessor muy verdadero,
que para ti no aplicaste
la honrra de tu Cordero;
no soy el mas pregonero,
dexiste, que os encamina,
pues te alaba la diuina.

Y porque sin faltar nada
quedasses todo dorado,
fuiste martir consagrado,
la tu cabeça cortada
a la mesa presentada,
dada a la adulterina,
pues te alaba la diuina.

FIN

Pues quieras ser rogador
del que relata tus loores,
avnque mas merecedor
de penas que de fauores;
ruega por los pecadores
pues que Dios assi te impina
con la su lengua diuina.

VILLANCICO HECHO EN LOOR DEL BIENAUENTURADO SANT JUAN EUANGELISTA

Con justa razon se deuen
los loores que se te dan,
virgen glorioso san Juan.

COPLAS HECHAS EN LOOR DEL MESMO SAN JUAN EUANGELISTA

Quien sera tan sabidor
y prudente
que relate dignamente
tu loor?
o qual es el orador
tan galan
que en tus loores, o san Juan,
no ha temor?

Tus muy altas preminencias
tales son,
que se pasma la razon
y las sciencias;
muerden nos nuestras consciencias
y maldades,
puestas ante tus bondades
y excelencias.

Mucho deues ensalçado
ser de nos,
pues fuiste del mesmo Dios
tan amado;

hizote tan abrasado
de su amor,
que te llamas del Señor
el priuado.

Llamote con boz graciosa
de las bodas,
do dexadas cosas todas
y la esposa,
tomaste vida penosa
por seguir
al que por nos redemir
no reposa.

Pues dexada la prision
conjugal,
librado de la mortal
corrupcion,
siempre fue sin polucion
tu persona,
segun el mundo pregona
sin quistion.

Dexadas la naue y redes
con el padre,
procuraste con la madre
las mercedes,
qne en las celestes paredes
con tu hermano,
con el Rey a la vna mano,
siempre quedes.

Tu fuiste con los perfectos
el primero,

alcançando del Cordero
más secretos;
fallecen los mas discretos
y no pueden
alabarte como deuen
sin defectos.

A ti solo fue licència
que durmiesses
en su pecho, do cogiesses
tanta sciencia;
señal fue de gran clemencia
desigual,
y merced de vna tal
preminencia.

Tu eres el secretario
que supiste
el nombre de Judas triste
cruel falsario;
seguistele en el caluario,
en su muerte,
y despues viste por suerte
el sudario.

Quando los otros se van
quedas tu;
sigues a tu buen Jesu,
buen sant Juan;
tira mas que piedra yman
su dulçura,
hasta dalle sepultura
con affan.

O merced de muy crecida
marauilla,
serte Virgen sin manzilla
offrescida
por tu madre constituyda;
tu por hijo
la tuuiste sin letijo
muy seruida.

A la Virgen virgen puesto
y nombrado,
para que con fiel cuydado
muy honesto
la siruiesses en el resto
de su vida
con obras de fee crecida
sin siniestro.

La Virgen al continente
ser le dada
cosa fue muy acertada,
conueniente,
para que con limpia frente
se mirassen
y viuiessen y morassen
castamente.

Tu eres quien conoscio
sin tardar
al Señor cerca del mar,
que hablo
y a los siete pregunto:
ay manjar?

quel sabia sin preguntar
bïen que no.

Sobre los tus compañeros
fuiste vngido,
con que bolo tu sentido
por senderos
tan altos que, a ser subido
poco mas,
de nadie fueras jamas
entendido.

Con tales ojos, o electo,
acataste
en tu Dios, que penetraste
sin objecto
su rayo claro perfecto
diuinal,
como aguila caudal
sin deffecto.

Predicando con verdad
tu doctrina,
te lançaron en la tina
de crueldad;
mas librote la bondad
del diuino,
y del vaso del benino
de maldad.

Fuiste despues desterrado
en Pathmos;
mas no fuiste de tu Dios
oluidado:

porque alli te fue mostrado
sin eclipsi
el tu santo Apocalipsi
muy sagrado.

A ti hallo que conuenga
esta historia
en que dixo el Rey de gloria
sin arenga:
Quiero que hasta que venga
quede assi;
Pedro, que se te da a ti
que se tenga?

Do queda de confessar
sin contraste
que deste mundo passaste
sin penar;
tal merced tan singular
Dios no dio
saluo aquella en quien baxo
a encarnar.

Pues me veo fallescer
discrecion
en contar tu perficion
y valer,
no quiero mas estender
esta pluma,
que no puede bien la summa
proponer.

Pidiendo, pues has tenido
tal fauor

que fuesses de tu Hazedor
tan querido,
no me pongas en oluido
en el cielo,
que te llamo deste suelo
con gemido.

Quieras alcançar perdon
con tu ruego
al questa llagado ciego
de passion;
lamenta mi coraçon
y sospira,
quando bien acata y mira
su aflicion.

FIN

De congoxas y cuydados
muy cercado,
combatido y guerreado
de peccados,
mis años todos passados
sin cordura,
mis sentidos de amargura
lastimados.

LAUS DEO

SIGUENSE QUATRO COPLAS QUEL AUCTOR HIZO EN GLOSA DE VN RETULO DE LA MUERTE, CON LAS QUALES SE ACABAN TODAS LAS OBRAS DEL AUCTOR EN ESTE CANCIONERO

Qual me vees seras tornado.

Mira do para la suerte
de todo el mundano estado;
el que mas mas sublimado,
en lo que vees se conuierte;
pues mi figura despierte
tu cuydado descuydado,
tu desconcierto concierte,
que por mucho que estes fuerte,
qual me vees seras tornado.

Mira do va a fenescer
el mundo con su victoria;
el fin de toda su gloria
lo que miras ha de ser;
no te engañe su plazer,
su dulce y mortal bocado,
que, aunque tengas mas poder,
mas velleza y mas saber,
qual me vees seras tornado.

Mira que en mi se acaba
lo baxo con lo potente;
aqui se buelue la fuente
a do primero manaua;
mi rauia donde se traua
no vale lo muy cercado;

mi saeta quando enclaua,
quando tocare al aldaua,
qual me vees seras tornado.

Mira que es el mas seguro
mi camino y mas forçoso,
mas incierto y peligroso,
mas en oluido tendido;
no lo quites del sentido,
si no quieres ser dañado,
que por mas que estes subido,
qual me vees seras tornado.

FENECEN LAS OBRAS DEL AUCTOR

EN VN CRUCIFIXO ANTIGUO FUE HALLADO POR VN DEUOTO VARON VN TITULO EN QUATRO PIES DE COPLA, LOS QUALES FUERON GLOSADOS POR MUCHOS TROBADORES DE AQUEL TIEMPO, Y ENTRE TODAS LAS GLOSAS SE ESCOJERON TRES, DE LAS QUALES EL LECTOR ESCOXA QUAL ES MAS ACERTADA, PORQUE AY DIUERSOS PARECERES.

Dios puso en hombre su nombre
y en la cruz puso hombre y Dios,
que para saluar al hombre
fueron menester los dos.

GLOSA PRIMERA

Quando Adan perdio la vida
en aquel huerto jocundo,
fue la culpa tan crescida,
que derribo su cayda
toda la parte del mundo.

Remediar mal tan estraño
era le impossible al hombre,
por ser a Dios hecho el daño,
mas, deshaziendo el engaño,
Dios puso en hombre su nombre.

Para que al hombre culpado
Dios por gracia le saluasse,
auiendo por el pagado,
hizo fuente su costado
para que de alli manase.
O soberana memoria!
o dichosos padres dos!
pues, por singular victoria,
Dios, para daros su gloria,
en la cruz puso hombre y Dios.

Dezir de Dios es hazer,
y a sus ojos no se absconde
qualquiera ser y no ser,
y la boz de su poder
lo que quiere le responde;
formo su mano preciosa
los cielos con solo el nombre,
pero jamas hizo cosa
mas alta y marauillosa
que para saluar al hombre.

Mirando nuestro remedio
hizo Dios vna donzella
para que, nasciendo della,
se nos quedasse por medio
y ocurriessemos a ella;

hizola puerta del cielo,
y por ella viene Dios
para seruirse del suelo,
que para nuestro consuelo
fueron menester los dos.

GLOSA SEGUNDA

Obro Dios vna hechura
tan subtil y milagrosa,
quel mesmo Dios y Natura
no hizieron otra cosa;
mas llegada a su figura
nadie se espante ni asombre
de ser figura de Dios
semejante a la del hombre,
que por parescerse a nos
Dios puso en hombre su nombre.

De Dios el ser nos llego
que Adan nos auia quitado
porque el mandado passo;
el hombre hizo el pecado,
Dios y hombre le quito;
Dios vino a saluar a nos
por tanto como nos quiso;
los estremos fueron dos:
que a Adan puso en parayso,
y en la cruz puso hombre y Dios.

Quiso su saber prudente
su obra no ser en vano,
porque fue tan excelente
que hazerse quiso humano
solo por saluar la gente,

y al que tuuiere su nombre
dara vida milagrosa,
y porque nadie se asombre,
no murio para otra cosa
que para saluar al hombre.

Hombre fue el que lo peco,
del nos cupo triste suerte,
y Dios la remunero
porque por ello la muerte
angustiosa rescibio;
de arte que se siruio Dios
de poner en nos su nombre
solo por saluar a nos,
que para dar ser al hombre
fueron menester los dos.

GLOSA TERCERA

Pinto el Summo Pintor
como quiso vna figura,
y diole tal resplandor
que hizo ser la hechura
treslado del Hazedor;
el Hazedor fue por nos;
la hechura por el hombre,
pues no siendo el hombre Dios
Dios puso en hombre su nombre.

El hombre abrio el camino
del cielo hasta la cruz,
y abriolo el Berbo diuino
de la cruz hasta la luz,
y la luz de cruz nos vino;

Dios puso escala en el cielo,
hombres, por amor de vos,
y en vosotros el consuelo,
y el hombre solo en el suelo
y en la cruz puso hombre y Dios.

Hombre y Dios todo en vn ser,
el ser como de hombre humano,
humano en el parescer,
porque parescio tan llano
quan alto tuuo el poder.
Pues mi Dios, no me diras
para que mudas tu nombre
y en la cruz como hombre estas
peccador, no para mas
que para saluar al hombre?

Dios sin hombre no muriera,
ni hombre sin Dios se saluara,
que si Dios sin hombre fuera,
el hombre no lo matara,
ni por hombre padesciera;
mas fueron tan de consuno
Dios y hombre y hombre y Dios,
y Adan fue tan importuno,
pues para saluar el vno
fueron menester los dos.

LAUS DEO

Fue impressa la presente obra, intitulada Cancionero Espiritual, en la muy noble villa de Valladolid, en casa del honrrado varon Juan de Villaquiran, impressor, a costa y mission del auctor y de a quien el priuilegio de su Magestad esta situado.
Acabose a quatro dias de hebrero de mil y quinientos y xlix años.

VARIA

Documentos relativos á Góngora.

En la Biblioteca de la Academia de la Historia se conservan hoy día los manuscritos que en otro tiempo poseyó D. Luis de Salazar y Castro, el célebre genealogista. En uno de los tomos de dicha colección, en el señalado M-44, figuran los documentos que siguen relativos á D. Luis de Góngora, el sin rival poeta, siendo de entre ellos la pieza más curiosa el testamento del mismo, que, á mi entender, permanecía inédito, y que es de gran importancia por los datos que nos facilita relativos á la pobreza en que el poeta debió pasar los últimos días de su vida.

Lucas de Torre.

TESTAMENTO YNSOLIDUM DE DON LUIS DE GONGORA, CAPPELLAN DE SU MAG.ᵈ, RACIONERO DE LA SANCTA YGLESIA DE LA CIUDAD DE CORDOBA

Fray Orthensio Felix Parabicino, Provincial de la provincia de Castilla, de la Orden de la S.ᵐᵃ Trinidad, Predicador de su Mag.ᵈ: Digo que el susodicho hizo y otorgó su testamento abierto en esta villa de Madrid, ante Francisco de Varrio, escribano real, y porque el dicho don Luis de Gongora es fallecido, tengo necesidad de un tanto del dicho su testamento, para cumplir y ejecutar como tal su testamento lo que en el dejó ordenado.

Por tanto, a Vm. pido mande que Pedro de Aleas Matienzo, escribano de su Mag.ᵈ, en cuyo poder estan los registros de escrituras del dicho Francisco de Varrio, por su fallecimiento, me le de signado y en publica forma para el dicho efecto y para ello, etc.—*Fr. Hort.º Felix Paravi.º*

Auto.—Que Pedro de Aleas Matienzo de el traslado del testamento que por la peticion desta otra parte se pide, signada y en manera que haga fee y lo cumpla en virtud deste auto, que sirva de compulsorio, poniendole por cabeza pagandole sus derechos. Proveyolo el S.^{or} licenciado Alonso Pantoja, teniente de Corregidor en Madrid, a nueve dias del mes de Junio de mil y seiszientos y veinte y siete años. —*Alonso Pantoja* (Rúbrica).— Ante mi, *Bernardo Sanchez Sagramer* (Rúbrica).

En cumplimiento del Auto compulsorio de arriba, yo, Pedro de Aleas Matienzo, escribano del Rey nuestro Señor, vecino desta villa de Madrid, hice sacar y saqué de los registros de escripturas de Francisco de Barrio, difunto, que estan en mi poder, un tanto del testamento de don Luis de Gongora, que es del tenor siguiente:

En el nombre de Dios Nuestro Señor, Amen. Sepan quantos esta carta de testamento, ultima y postrimera voluntad, vieren, como yo, Don Luis de Gongora, Cappellan de su Magestad, Raçionero de la Sancta Yglesia de la çiudad de Cordoua, residente en esta corte, estando como estoy enfermo en la cama, de la dolencia y enfermedad que Dios Nuestro Señor a sido seruido de me dar, pero en mi buen juicio y entendimiento natural, creyendo, como creo, vien, fiel y catholicamente en el misterio de la Sanctissima Trinidad, Padre, Hijo y Spiritu Sancto, tres perssonas y una sola exemptia diuina, y en todo lo de mas que tiene y cree la Sancta Madre Yglessia de Roma, como fiel y catholico christiano, y deuajo de esta fee y creençia protesto de vivir y morir, y si, lo que Dios Nuestro Señor no permita, por persuasion del demonio o por dolencia graue, en el articulo de la muerte o en otro qualquier tiempo, alguna cossa contra esto que confiesso y digo y creo hiziere, dijere o mostrare, lo reuoco y doy por ninguno y de ningun efecto, y con esta imbocacion diuina deseando estar preuenido para la ora postrimera de mi vida, por ser la muerte la cosa mas çierta que tenemos y su ora

yncierta, otorgo y conozco que a seruiçio de Dios Nuestro Señor y de su vendita Madre la Virgen Maria, Sanctos y Sanctas de la corte del Çielo, y para descargo de mi anima y conçiençia, hago y ordeno este mi testamento y postrimera voluntad en la forma y manera siguiente:

Primeramente, encomiendo mi anima a Dios Nuestro Señor, que la hiço y crió a su imagen y semejanza y redimio en el arbol de la sancta Vera Cruz porque no fuese perdida, y le supplico que la quiera perdonar, poner y colocar en su sancta gloria, para donde la crió, y el cuerpo mando a la tierra, de que fue formado.

Iten: mando que quando la voluntad de Dios Nuestro Señor fuere de me llevar de esta pressente vida, que mi cuerpo sea depossitado en el monasterio de la Sanctissima Trinidad de la horden calçada, de esta dicha villa, para que de alli sean lleuados y trasladados mis guessos y cuerpo a la cappilla de San Bartholomé de la Sancta Yglessia de la dicha çiudad de Cordoua, que yo tengo, y donde estan enterrados mis padres, y se pague lo que se deuiere.

Iten: mando que el acompañamiento de mi cuerpo muerto a la yglessia del dicho monasterio de la Sanctissima Trinidad sea el que pareçiere a mis testamentarios, y conforme a la disposiçion de mi hazienda, en cuya voluntad y election lo dexo, y se cumpla ansi como si yo aqui expressamente lo dejara declarado.

Iten: mando que luego que yo falleçiere, y con la mayor breuedad que fuere possible, se digan por mi anima çien missas de alma en los altares preuilegiados de la parte o partes que pareçiere a mis testamentarios, y se pague la limosna acostumbrada.

Iten: mando se digan por mi alma las missas reçadas que paresçiere a mis testamentarios, conforme a la disposiçion de mi hazienda, y las que ansi se dixeren se pague la limosna acostumbrada.

Iten: anssi mismo mando que los dichos mis testamentarios, conforme a la calidad de mi hazienda, hagan deçir algunas mis-

sas reçadas, las que le[s] pareciere, por las animas de mis padres y de las de Purgatorio, y de quien puedo ser en algun cargo, y se pague la limosna acostumbrada.

Iten: mando que se tomen por mi anima vna Bulla de difuntos y dos de composiçion, y se de la limosna acostumbrada.

Iten: declaro que las deudas que tengo y deuo, son a sauer: a Pedro, açeytero, que da açeyte en mi cassa, seisçientos y nobenta y ocho reales, ansi de açeyte que a dado y dineros prestados; mando se le paguen.

Iten: declaro que deuo a Bernal, mi criado cochero, lo que pareçerá por vna memoria que dello tengo entre mis papeles; mando se ajuste la quenta y se page lo que se le deuiere.

Iten: declaro que deuo a Pedro Çebrian quinientos reales en vellon, que me a prestado en dos partidas, vna de quatroçientos y otra de çiento; mando se le paguen.

Iten: declaro que deuo al padre fray Luis de Lizama, sacristan mayor del dicho monasterio de la Santissima Trinidad, treçientos reales que me a prestado; mando se le paguen.

Iten: declaro que deuo a Antonio Sanchez, mercader de lenzeria, lo que pareçiere por çedula mia; mando se le pague.

Iten: declaro que deuo a don Joseph Franqueza, de dineros prestados, lo que el dijere, que yo no me acuerdo lo que es; mando se le pague lo que el dijere, a quien lo remito por su mucha christiandad.

Iten: declaro que yo deuo a Ana de Retes, de alquiler de cama, lo que pareçiere por las quentas; mando se le paguen.

Iten: declaro que si otras deudas pareçieren por çedulas mias se paguen, y no hauiendo çedulas, por su juramento se les pague hasta ocho reales, y de alli adelante prouandolo.

Iten: declaro que deuo al Conde [de] Paredes mil reales prestados en vellon; mando se le paguen.

Iten: declaro que deuo al señor Obispo de Vrgente duçientos reales en plata, que me presto; mando se le paguen.

Iten: declaro que deuo a Ines del Moral, vizcochera, de viz-

cochos que me a dado, lo que declarare Maria Rodriguez, mi ama, que es la que lo a reçiuido, y Martin Gonçalez, mi criado; mando se le pague.

Iten: mando se pague a Domingo Gonçalez lo que pareçiere deversele del alquiler de la cochera que me tienen alquilada.

Iten: mando se pague lo que pareçiere deuerse al cochero y herrador.

Iten: mando se pague a Alonso Hermosilla, sastre, lo que pareçiere deuersele, y lo mismo se pague al çapatero de cassa.

Iten: mando y es mi voluntad que a Maria Rodriguez, mi criada, por el buen seruiçio que me a hecho y obligacion que la tengo por algunos dineros que a puesto por mi, le agan mis testamentarios la satisfaçion de la cantidad que les pareçiere, con que quede satisfecha y contenta.

Iten: mando al dicho Martin Gonçalez, mi criado, por el buen seruiçio que me a hecho, se le den, demas de su salario, quatroçientos reales graçiosos para vn vestido.

Iten: mando a las mandas acostumbradas en los testamentos forçossos sus derechos, y los aparto de mis vienes.

Y cumplido y pagado lo en este mi testamento contenido, en el remanente y residuo que quedare de todos mis vienes, derechos y acçiones pressentes y fucturos, dejo y nombro e ynstituyo por mi heredera vniuersal a mi alma, para que por ella se gasten y distribuyan en sacrifiçios y obras pias, al parezer de los dichos mis testamentarios.

Y para cumplir, pagar y ejecutar lo en este mi testamento contenido, dejo y nombro por mis testamentarios y executores del al Illus.^{mo} y Reuerendisimo señor don Henrique de Guzman y Haro, Cardenal de la Sancta Yglesia de Roma, y al señor don Alonso de Cabrera, del Consejo y Camara de su Magestad, su Gouernador en el Real Consejo de las Hordenes, y al señor don Françisco Manuel, Cauallero de la Orden de Calatraua, y al Reuerendissimo Padre Maestro Fray Hortensio Felix Parauisino, Ministro del dicho Combento de la Sanctisima Trinidad, Predica-

dor de su Magestad, y a cada vno de ellos in solidum, y les doy mi poder cumplido y bastante, qual de derecho en tal caso se requiere, para que luego que yo falleçiere y pasare de esta presente vida se puedan entrar y apoderar, y cada uno y qualquier dellos, en todos mis vienes y hazienda, derechos y acciones que tengo y tuuiere, y los vendan y rematen en almoneda o fuera della, por su authoridad y sin liçençia de juez alguno, y de su valor cumplan y paguen lo en este mi testamento contenido, y cobren todo lo que se me deue y deuiere, perteneçe y perteneçiere, pedir y tomar quentas a qualesquier personas, anssi judiçial como extrajudiçialmente, y hazer en horden al cumplimiento de lo contenido en este mi testamento todas las escripturas y recaudos neçesarios, y dar de lo que reciuieren y cobraren sus cartas de pago, finiquito y lasto y las demas neçesarias, y todo valga y sea firme como si por mi viuo y presente siendo fueran hechas y otorgadas; y si fuere neçessario contender en juiçio sobre lo contenido en este mi testamento, parezer ante qualesquier juezes e Justiçias, que dello puedan y deuan conozer y hazer todas las çitaçiones, emplaçamientos, demandas, querellas y acusaçiones, pedimientos, requerimientos, protestas, embargos, ejecuçiones, prissiones, consentimientos de solturas, ventas y remates de vienes, juramentos, probanças y aueriguaçiones, y pedir y oyr sentençias, consentillas o apelallas como mas combenga, y en fin, hazer todo quanto sea neçesario, que para ello le[s] doy el dicho mi poder vastante, el qual les dure por todo el tiempo que sea neçessario, avnque sea passado el año de mi falleçimiento; y les ruego y encargo que en todo hagan vien por mi anima porque Dios depare quien por la suya lo haga quando mas menester le[s] sea.

Iten: declaro que deuo al señor don Françisco Manuel seteçientos y catorçe reales que me presto en dos veçes en vellon; mando se le paguen.

Y reuoco y anulo y doy por ningunos y de ningun valor y efecto todos y qualesquier testamento v testamentos, codiçilio

v cobdiçilios que antes de este aya fecho, y poderes para testamentos y otra qualquier mi dispossiçion por escripto v de palabra, para que no valgan y sean de ningun valor y efecto, salbo este que al presente hago y otorgo, que quiero que valga por tal mi testamento, o por mi cobdiçilio, o por mi vltima y final voluntad, y en aquella via y forma que mejor aya lugar de derecho; en testimonio de lo qual otorgué esta carta ante el presente scriuano y testigos yuso escriptos, que fue fecha y otorgada en la villa de Madrid a veinte y nueue dias del mes de Março de mill y seisçientos y veinte y seis años, y lo firmó de su nombre el dicho otorgante, a quien yo el presente scriuano doy fee que conozco. Testigos que fueron presentes a lo que dicho es, llamados y rogados: don Juan Leite y don Jaçinto Freire y Juan de la Rossa y Juan Perez das Seijas, offiçial de mi el presente escribano, y Andres Garçia, todos vecinos y estantes en esta dicha uilla.—*Don Luis de Gongora.*—Passó ante mi, *Françisco de Barrio*, scriuano.

Concuerda este traslado con el registro del dicho testamento, de donde se sacó, que queda en mi poder, a que me refiero, y fueron testigos a lo ver sacar, corregir y concertar Juan de Espinosa y Martin Brauo, residentes en esta villa de Madrid, y se sacó en ella a nueue de Junio de mill y seisçientos y veinte y siete años. Y en fee dello lo signé (signo) en testimonio de verdad.—*Pedro de Aleas Matienço* (Rúbrica).

PODER PARA QUE DON JOSEPH PELLICER PUEDA IMPRIMIR EL *Polifemo* DE GONGORA, COMENTADO

En la villa de Madrid, a seis dias del mes de Junio de mil y seiscientos y veinte y ocho años, ante mi el scriuano y testigos parecio presente su paternidad reverendisima fray Ortensio Felix Parauicino, Prouincial de la prouincia de Castilla de la Orden de la Santisima Trinidad y predicador del Rey nuestro Señor, resi-

dente en esta corte, como testamentario ynsolidum que es y quedó de don Luis de Gongora, capellan de su Magestad y racionero de la Santa Yglesia de la ciudad de Cordoua, difunto, en virtud de testamento que el susodicho otorgó por ante Francisco de Barrio, escriuano que fue de su Magestad en esta villa de Madrid, en veinte y nueue dias del mes de Março del año passado de mil seiscientos y veinte y seis, que está firmado y signado de Pedro de Aleas Matienço, escriuano de su Magestad; y del ussando su paternidad reverendisima, dixo y otorgó que le daba y dio su poder cumplido, quan bastante de derecho se requiere y es necesario, a Don Joseph Pellicer de Salas, vecino desta dicha villa, para que en nombre de su paternidad reuerendisima, en virtud del auto proveido por los señores del Consejo de su Magestad por ante Fernando de Vallejo, su escribano de camara, parezca ante los dichos señores del Real Consejo y ante quien y con derecho pueda y deua y pida licencia para imprimir vnas leciones solenes que dicho don Joseph a hecho al *Polifemo* del dicho don Luis de Gongora, y contradecir y contradiga que de otra ninguna persona las imprima ni otra ninguna obra del dicho don Luis de Gongora; y dado que se aya la dicha licencia, haga se ympriman las dichas leciones solenes, y en raçon de lo susodicho el dicho don Joseph Pellicer de Salas pueda hacer y haga todas las dilixencias y autos judiciales y extrajudiciales que le convengan y menester sean hasta que tenga efeto la dicha licencia e impresion, y las que fueren necesarias para la dicha contradicion, y las que su paternidad reuerendisima haria y hacer podria como tal testamentario presente siendo, que el poder que para lo susodicho qualquier cossa y parte dello expresamente le dio y otorgó con sus incidencias y dependencias, anexidades y conexidades, libre y general administracion, de manera que por falta de poder no dexe de hazer y haga todo lo que dicho es, hasta que tenga cumplido efeto la dicha impression; y el dicho poder le dio al susodicho con facultad de que el pueda sostituir en quanto a pleitos con un procurador, dos o

mas, y los reuocar y poner otros de nueuo; y lo otorgó ansi siendo presentes el señor don Luis de Noroña, del Consejo de Estado de su Magestad, y don Francisco Enriquez, y don Miguel de Senosiain, estantes en esta corte; y el dicho señor otorgante, que doy fe conozco, lo firmó.—*Fray Hortensio Felix Parauicino.* —Ante mi, *Juan de Salaçar.*

Yo el dicho Juan de Salazar, scriuano del Rey nuestro Señor, residente en su corte villa de Madrid, presente fui y lo signé en testimonio (signo) de verdad.—*Juan de Salazar.*

EL VESCOMTE DE CARDONA DEVANT DEL REI DE FRANÇA EN 1309

Ni els historiadors catalans ni tampoc Zurita han parlat de l'interessant anada a Paris del famós vescomte de Cardona, en Ramón Folch, *lo prohom vinculador*, acompanyant al jovincell Gastó, comte de Foix, per mantindre a la cort de Felip *l'hermós* els drets del dit senyor contra les pretensions dels vescomtes de Fezensaguet i de Turena, referents a l'herencia ó successió de Donya Guillema de Montcada, vivent encare en 1309. Vic é Vaissette, en *Histoire générale de Languedoc*, han donat noticia del indicat viatge, emperó sense conexer el curiosissim document que ara publicarém i els detalls més intims del col-loqui del vescomte Ramón Folch i dels seus companys amb Gastó d'Armanyac i sos valedors, devant del rei Felip.

Per entendre aquella dramática escena es convenient recordar al lector els lligaments de les families de Foix, Bearn i Armanyac. Gastó de Montcada, fill del vescomte de Bearn mort a la conquesta de Mallorca, tenia quatre filles i cap mascle; la major, Constança, no dexà descendencia; la segona, Margarida, muller del comte Roger Bernat de Foix i mare del esmentat jovincell Gastó que aná a París acompanyat del vescomte de Cardona; la tercera, Matha, esposa del comte d'Armanyac i mare de Gastó de Fezensaguet, el rival de son cosí de Foix; i la derrera, Guillema, maridada amb l'infant Pere, germá del rei Jaume II d'Aragó. Per disposició testamentaria del pare pertocaren a Guillema les

baronies de Montcada y Castellvell de Rosanes i els demés bens de Catalunya, amb condició, en el cas de morir sense descendencia, de succeir en la baronia de Montcada sa germana de Foix i en la de Rosanes l'altre germana d'Armanyac.

Malgrat d'aital disposició, el rei Jaume, temerós de que dues cases de Llengadoc obtinguessen tants dominis a Catalunya, procurá que sa cunyada Guillema, ja viuda, li atorgués donació de tot son patrimoni, reservantse no mes l'usdefruit. El comte de Foix, en representació de sa muller, protestá d'aquesta donació que oblidava el testament del seu sogre; i quand se disposava a reptar al sobirà català, morì, dexant al seu fill i hereu Gastó, d'edat de tretze anys, sots direcció i consell del comte d'Urgell, dels vescomtes de Cardona i Narbona i del senyor de la Illa. D'aquests quatre curadors ó consellers es induptable que 'l vescomte de Cardona fóu el qui més serví i afavorí al menor de dies Gastó; i amb tanta feeltat que potser no 's recordà prou de que abans del comte de Foix devia servir al rei Jaume i a Catalunya. Lo cert es que al cap d'un any de la mort del comte Roger Bernat, pare d'en Gastó, el vescomte de Cardona amb ses manyes ja obtenia que Jaume II renunciés la donació esmentada, que en son favor havia atorgat Donya Guillema i que havia motivat la protesta de la Casa de Foix. Lo conveni que conté aital renuncia fóu signat a Tortosa a la primerìa del any 1303. Obtingué no sols l'anul-lació de dita donació, sinó la promesa del nostre Rei d'ajudar al comte Gastó en les seves pretensions a la successió d'aquella senyora.

El conveni citat agreujà profondament a Matha de Bearn-Montcada, comtesa d'Armanyac i tia del comte de Foix, i establí una situació violenta. Gastó de Foix invadí 'l territori de Comenge, possessió dels Armanyacs, i llavors el Rei de França intervingué en la brega, procurant una concordia per poder aplegar totes les forces contra 'ls flamenchs. El comte de Foix desobeí el manament reial de sospendre la lluita i fóu citat a Tolosa, on el sobirà francés dictà una resolució de les respectives preten-

sions de la Casa de Foix i de la d'Armanyac en 1304, adjudicant la successió de Donya Guillema, per a quand morís, a la germana d'aquesta la comtesa d'Armanyac i 'l vescomtat de Bearn al comte de Foix. Cap d'abdues parts romaní satisfeta, i al tornar tots de la campanya de la Flandes, se renovaren les bregues.

Donya Guillema manifestá llavors la seva simpatía envers els Armanyacs, fent donació de cop i volta al seu nebot Gastó de Fezensaguet, de la baronia de Castellvell de Rosanes. Inmediatament protesta del comte de Foix, aconsellat pel vescomte de Cardona, per salvar els seus drets eventuals a la successió de l'esmentada senyora, provinents del testament del vescomte de Bearn.

L'imprudencia d'en Gastó de Foix de promoure bregues en el Pallars, féu que Jaume II se separés d'ell i inclinés sa protecció a Gastó d'Armanyac. La lluita entre abdós cosins rivals se fa mes intensa, motivant l'intervenció del Papa. Llavors fóu quand el comte de Foix, acompanyat de tres dels quatre curadors, dels vescomtes de Narbona i Cardona i del senyor de la Illa, decidì anar a París a exposar al rey Felip els seus drets i els greujes rebuts.

Tots els citats personatges arrivàren a la cort de França en Desembre 1308 ó primers jorns de Janer de 1309, vivent encare Donya Guillema com ja havem advertit altre volta i pregàren que 'l sobirà resolgués el conflicte de la successió d'aquesta senyora. Hi compareguè també en Gastó d'Armanyac, i cada part pretenia que la contraria havia estat la primera en trencar la concordia de Tolosa, del 1304, i cada hú pretenia també haver donat abans al altre gatge de desafiu. Axís era dificil al Rei saber quin dels gatges devia admetres.

L'audiencia concedida als rivals pel rei Felip i les manifestacions violentes que féren al sobirà son recomptades amb vives colors en la lletra que ara anem a publicar del vescomte de Cardona, datada en la ciutat de Pamiers (entre Tolosa i Foix)

quand tornava de Paris i endreçada al rei Jaume II de Catalunya-Aragó. No hi consta en la data l'any, peró deu esser necessariament del 1309; i es molt interessant per el nombre de detalls i noves inédites que dona de la dramática disputa dels dos Gastóns devant del rei Felip:

«Al molt alt et molt poderos senyer en Jacme, per la gracia de Deu rey Darago, de Valencia, de Cerdenia, de Corsega, de la esglesia de Roma gamphenon, almiray et capita general: En R. Folch, per la gracia de Deu vezconte de Cardona, si matex ab tota reverencia et honor. Sapia, Senyer, la vostra altea que nos et tota nostra companya som venguts de Paris sans et alegres merce de Deu, e el noble comte de Fox et nos et els nobles Namalrich de Narbona, en B. Jorda de la Illa, et el senyor... calmunt som devant lo rey de França a Paris a aquell dia quins era estat assignat per rao de les batalles; e el noble comte de Fox et nos devant lo Rey de França et sa cort digueren al vescomte de Torena qui havia reptat lo comte de Fox et dites peralles vilanies que de tot ço que dit havia contral damunt dit comte de Fox mentia per la gola falçament, et que nos tots V. o combatrem a ell et a son pare et a son frare et al comte Darmenyach et an Gasto Darmenyach, qui totes les peralles havien aprovades et atorgades et donan mantinent nos tots V. nostres gatges e el Rey reebels; e el vescomte de Torena et la sua part responeren no bastantment negun algunes peralles que dites havien, mas pero donaren lurs gatges.

»E apres en Gasto Darmenyach dix que nos teniem lo castell Dodena de la dona Na Guillema de Muntchada ayxi con no deviem et que el nos ho combatria; et nos sobte responem que el mentia falsament per la gola, e que nos ja altra vegada naviem estats demanats et que naviem fermat en poder de la vostra cort de Barchinona. E la dita cort navia el request e citat que vengues fermar, e el noy havia fet neguna hora null respost encara quel castel Dodena era el comtat de Barchinona; per que nos

no deviem ne pudiem fermar en poder daltra cort per aquel castel, mas que requeriem lo rey de França que el degues remetre aquell Gasto a la vostra damunt dita cort de Barchinona, per tal com vos senyer fariets a ell a lo matex èn semblant cas; mas pero per tal que conegues que no haviem paor del, diguemli que el mentia de tot ço que dit havia contral comte de Fox, et que nos cos a cos li o combatriem em poder del Rey de França; e en Gasto Darmenyach a aço no respos res. E mantinent en R. de Cardona repta de tracio lo comte Darmenyach per rao de malafeta que havia feta al dit noble comte de Fox, et que el li o combatria cos a cos; e el comte Darmenyach respos que el havia ja reptat a Tolosa lo comte de Fox e que aquel reptament devia passar primer. E el Rey respos que el faria cercar la veritat del fet et que faria ... et donals dia per aquel fet a Cinquagesma primer vinent; e al terç dia apres lo Rey ac be enteses les peralles qui foren estades dites per cascuna de les parts e ac aut son acort, e respos que per aqueles peralles noy cayia baralla que parallen eren vilanies et mal estats per que cas de batalla per aqueles noy havia; per que el deyia et manava al vescomte de Torena e a son pare et a son frare et al comte Darmenyach et an Gasto Darmenyach que el vulia que aqueles peralles fossen casses et vanes et que les desdiguessen. E els sobte despagats quen foren et a gran desonor lur, devant lo Rey et tota sa cort aguerense a desdir de totes aqueles peralles; et mantinent lo Rey devant sa cort et dos Cardenales quey havia et molts daltres, ço es duchs, comtes et vezcomtes, dix an Gasto Darmenyach que gran amor li fayia con nol prenia per la gola et quel trametes a la vostra cort de Barchinona per rao daquela demanda que a nos fayia e que pus lo Castel Dodena era el comtat de Barchinona, be conexia el que nos no deviem ne pudiem fermar em poder daltra cort per aquela rao; per que el vulia que aqueles peralles fossen casses et vanes et que les revocas, la qual cosa el fo.

»E fo manament al comte Darmenyach e al comte de Comenge et a tota la lur part que haguessen treua ab lo dit noble

comte de Fox tro a Cinquagesma primer vinen^t e el ab els. Empero sont estats tota hora de la nostra part los fils del Rey e Loys son frare e el duch de Burgunya et el duch de Bretanya e enfre comtes et vezcomtes pus de XXII, los quals tota hora foren ab nos et a tot nostre conseyll. E ab laltra part no hac nulla hora sino berales et un comte; per que merce de Deu sans et alegres vemnosen de cami et serem al pus tost que porem en Cathalunya. Empero, Senyor, per tal con no sabem hon vos trametessem lo caval, lexarlem a Barchinona an Galiffa e quant que a vos, Senyer, placia, porets hi trametre. E manantnos, Senyer, ço que us placia. Datum en la ciutat de Pamies divenres XXIII dias anats de Janer.»

Aquesta lletra tán pintoresca ens revela un fet interessant i desconegut, un episodi que afecta al dret internacional de l'Edat mitjana. Diu que en Gastó d'Armanyac denuncià al rei Felip com el comte de Foix retenia el castell d'Ódena, a Catalunya (prop d'Igualada), pertanyent a Donya Guillema, i que ell, el vescomte de Cardona, replicà que l'Armanyac mentia, puix per dit castell ja havia firmat per sotsmetre la reclamació a la cort de Barcelona, y malgrat d'haver rebut la citació no havia comparegut. I quand el vescomte manifestà al sobirà francés que aital castell estaba en el comtat de Barcelona i que, per conseqüent, el comte de Foix no devia acudir a cap altre cort, el rei Felip acceptà tot seguit aquest criteri juridic, s'inibí completament de dit assumpte y disposà que la cuestió del castell d'Ódena fos resolta pel tribunal català. De manera que dos grands feudataris de la monarquia francesa, Foix i Armanyac, disputáren un féu de Catalunya devant del Rei de França, y aquest acceptà la cuestió de competencia suscitada sobtadament pel vescomte Ramón Folch. Dita inibició fóu l'única satisfacció que logrà el comte de Foix del sobirà francés.

Passats uns tres meses de la solemne audiencia dels dos rivals pel rei Felip, aquest dictà una resolució (26 Abril 1309) contra-

ria a la majoria de les pretensions del comte de Foix, quand ja feya temps que 'l vescomte esmentat havia sortit de Paris i era de retórn a Catalunya, portador d'un cavall per al rei Jaume.

Dita resolució, protestada pel de Foix, disposava lo referent a la successió de Donya Guillema i tractava donchs de la pertenencia de les baronies catalanes de Montcada i Castellvell de Rosanes. Al cap de quatre meses moria (en Setembre 1309) Donya Guillema, disposant de son patrimoni a favor dels Armanyacs. Gastó de Fezensaguet, fill de Matha, comtessa d'Armanyac, vingué promptement a Barcelona per pendre possessió de les baronies, mentre que 'l comte de Foix encarregaba també al vescomte de Cardona demanar dita possessió al rei Jaume. Després de diferents incidents ja apuntats pels historiadors, abdós rivals, en presencia del sobirà català, celebràren a Tarragona el conveni de 7 Setembre 1310, adquirint el comte de Foix els bens que la seva tia tenia a Catulunya. Emperó, com aquest darrer posà posteriorment obstacles a complir i entregar lo que per dit conveni s'adjudicava al seu cosí, degueren acudir altre volta al rei Felip, qui dictà, amb data del 22 Juny 1311, un decret obligant al de Foix al compliment exacte del pacte de Tarragona.

En tots aquests afers resulta patent l'intervenció preponderant del vescomte de Cardona, del anomenat per sos contemporanis, per sa prudencia i dignitat, *lo prohom vinculador;* emperó resulta també que mirava molt per l'interés del comte de Foix, encare en els moments en que era aquest oposat al interés de Catalunya. Nova prova de que en el segle XIV^{è} havia progresat molt poc l'idea de patria, idea encare informe, difusa i limitada al poblet ó castell que cada hú habitava ó possehia. Per aixecar aquesta idea a empreses mes grans era necessari establir el profit personal, la remuneració.

Joaquim Miret Sans.

LA PENINSULA
Á PRINCIPIOS DEL SIGLO XVII [1]

Todo hombre (como dice Aristoteles) naturalmente desea saber, y aunque ay muchas cosas en el orbe dignas de ser sabidas, por el conoçimiento de las quales muchos hombres an pasado grandes trabajos y gastado mucha haçienda, y peregrinado por diuersas prouinçias y tierras, pero particularmente en los reinos de España ay cosas dignas de ser consideradas; y porque los curiosos gustaran de saberlas, me pareçio bien dar notiçia de las cosas mas prinçipales que en los dichos reinos se allan, como son los prinçipios de las çiudades, de sus fundadores, de las iglesias catredales, de los monesterios y hospitales, con las rentas que tienen.

TOLEDO

La imperial çiudad de Toledo, antigua hauitaçion de los reyes y emperadores de España, segun refiere Plinio y Estrabon, fue fundada por Tholemon y Bruto, consules romanos, y para ponella nombre la dio cada uno parte de los suyos, porque, tomando de

(1) *Floresta española* se titula el manuscrito Q. 144 de la Biblioteca Nacional de Madrid que publicamos á continuación; consta en el Índice de manuscritos de la referida Biblioteca impreso al final del tomo II del conocido *Ensayo* de Gallardo, el cual añade que es «Descripción de varias ciudades de España». Por razones fáciles de entender, me ha pare-

Tholemon las dos primeras silabas i juntas con la ultima de Bruto, bienen a deçir Toleto. Mas con el tiempo, que en todo suele causar mudança, se a quitado la segunda .t., y en su lugar ha sido puesta la d., y asi agora la llaman Toledo. Desta opinion fue el arçobispo don Rodrigo Ximenez de Nauarra, en la historia que dirigio al santo rey don Fernando; aunque Pedro de Alcoçer, en la que conpuso sobre la fundaçion desta çiudad, siente lo contrario, porque en los capitulos 5. y 6. afirma que 1260 años antes del nasçimiento de Nuestro Redemptor, ya la abia fundado Feresçio, famoso capitan de los griegos. Y el canonigo Blas Ortiz, en su tratado latino de la Sancta Iglesia toletana, dice que el no aprueba ni contradiçe los sobredichos autores, mas que solo presume que el antiguo nombre de Toledo se deriba de Tholietron, que es proprio de la mesma lengua griega. Pero mui fuera desto lo sintieron el maestro fr. Alonso Uenero y Pedro Thomiche, caballero catalan, en la coronica que en su lengua dirigio a don Dalma de Mur, arçobispo de Çaragoça, donde dice que a Toledo la fundaron dos caballeros llamados Tol y Ledo, y que de la conjunçion destos dos nombres se bino a llamar Toledo; cuyas opiniones, y otras que por ebitar prolijidad no refiero, reprueba Esteban Garibay en sus conpendios historiales, en los quales, tratando las uariedades que sobre la fundaçion desta çiudad se escriben, se resuelbe en que 190 años antes del naçimiento de Christo, tomó su nombre por una legion de judios, que en compañia de Nabuc Arneçer, principe de los babilonios, binieron en España, y que estos la llamaron Toledoth, que en su hebreo significa muchas generaçiones, porque, segun alli el diçe, estos judios fueron de las diez tribus de Israel; y afirma que el doctor Benito

cido que había que modificar el título de la obra, y le he puesto el que he tenido por más conveniente é idóneo. Con toda intención me abstengo de notas, ya que, según entiendo, ni las requiere la índole de la obra, ni las necesitan los lectores á que se destina esta edición.—Luis Sánchez Costa.

Arias Montano, gran interprete de lenguas, se conforma con esta su opinion. Mas de qualquier manera que aya sido, segun se colije en el 5 libro de la 4 decada de Tito Libio, quando Toledo tubo su prinçipio, fue pueblo pequeño, aunque sus naturales no tardaron mucho en amplificarla, con ornamento de muchos y grandes edificios; desde los quales tiempos hasta los presentes siempre Toledo fue çiudad decorada y una de las mas prinçipales de España; y asi por ser tal, como por su gentil asiento y comarcas de que partiçipa, los romanos y godos, con los demas reyes que en ella suçedieron, la eligieron por su prinçipal morada, la qual jamas se a promouido de su original asiento. Esta en 41 grados y onçe minutos de altura de polo, y casi en el medio del reino que se intitula de su nombre, y aun en el de toda España. Está Toledo fundada sobre un monte de forma redonda, a qual por el Oriente, Meridion y Occidente le circundan otros montes, que entre ellos y el sitio de la çiudad no ay mas espaçio de aquel que ocupa el famoso rio Tajo, çelebrado asi por el nombre, que adquirio de Tago, quinto rei de España, como por las muchas arenas de oro que en sus corrientes se crian. A sido mui çelebrado este rio de diuersos escriptores antiguos y modernos, entre los quales considerando el illustre caballero y poeta Garçilaso de la Vega el estraño arte y modo con que esta ciudad rodea y la marabillosa perspectiba que sus fabricas representan, dejó en sus obras las dos octabas siguientes, en las quales pinta su sitio, sus corrientes, riberas y arboledas que le hermosean:

Pintado el caudaloso rio se bia,
que, en aspera estrecheça reducido,
un monte casi al deredor tenia,
con impetu corriendo y sumo ruido,
querer çercarle todo parescia
en su uolber; mas era afan perdido:
dejabase correr al fin derecho,
contento de lo mucho que abia hecho.

Estaba puesta en la sublime cumbre
del monte, y desde alli por el sembrada

aquella illustre y clara pesadumbre
de antiguos edifiçios adornada;
de alli con agradable mansedumbre
el christalino Tajo caminaba,
regando los canpos y arboledas
con artificio de las altas ruedas.

Por la parte que mira al Norte tiene esta ciudad dos anchos y fuertes muros, que por estar guarnecidos de muchas y lucidas torres no solo la haçen hermosa, pero tambien inexpugnable. Tiene para entrar en ella dos entradas, y dos puertas. Las entradas se pasan por dos magnificas puentes, la una llamada de Alcantara, y la otra de S. Martin. Las puertas son de obra sumptuosa; una es dicha de Bisagra, y la otra del Cambron; estas se corresponden sobre una llana y espaciosa bega, rregada con las aguas del mesmo rio; hacen entrada a esta çiudad, en la qual rresplandeçen gran multitud de antiguos y modernos edifiçios, con muchos illustres templos y casas de caballeros, las quales floresçiendo en linajes y en haciendas, son entre ellas de titulados los duques de Escalona, de Maqueda, de Francauilla, los de Montemayor, los condes de Cifuentes, los de Orgaz, los de Fuensalida, los de la Puebla, los de Galbez; los mariscales de Castilla, cuyo mayorazgo, fuera de los titulados, es el mas rico que se alla en toda España. Tiene Toledo grandes y ricos hospitales, particularmente el de la Misericordia, el de la Sangre de Christo, el de S. Juan Baptista, que es llamado de la Bega, el del Rey, el de la orden de Santiago, que son admirables en sus fabricas y en todo lo tocante a su serbicio y prouision. Las calles, aunque algunas son llanas, pero las mas no lo son, estan bien reparadas y se corresponden a 17 plaças, que de ordinario son proueidas de todos generos de bastimientos. El concurso de la ciudad está repartido en 22 colaçiones, cuyas iglesias no solo son opulentas, pero dotadas de grandes rentas y seruiçios, como son las del titulo de S. Marcos, S. Sebastian, S. Lucas, S. Torquato, Santa Justa, Santa Eulalia, en las quales se çelebra el oficio de los an-

tiguos moçarabes, por el qual tubieron los toledanos y ministros del rey don Alonso el .6. grandes disensiones, pretendiendo que no se pribase su misal, por introducir el romano, cuyo caso pasó tan adelante, que se vino a remitir en vatalla de dos caballeros, siendo el que lidió por Toledo de la casa de Matança, que fue mui antigua en Castilla, y no bastando esta y otras diligençias, de comun consentimiento fueron hechados en el fuego ambos misales, el romano y el moçarabe, para que el que se quemase quedase reprobado: y plugo a la diuina Magestad que el romano saltó fuera de la llama, y el moçarabe le allaron sano y entero como si no hubiera tocado a la llama, por lo qual se determinó que se observasen entrambos ofiçios. Tiene Toledo 12 monasterios de frailes y 20 de monjas, que la mayor parte son de reales edifiçios y dotaçiones, especialmente el de S. Juan de los Reyes, del orden de S. Francisco, y fue magnificamente reedificado por los catholicos reyes don Fernando y doña Isabel, y el de los dominicos, que, sub titulo de S. Pedro Martir, es sepulcro de los condes de Cifuentes, y un continuo seminario de mui grandes y famosos letrados. El de Santa Maria de la Sisla, de los geronimos, do se sepulta el claro linaje de los Padillas y está el cuerpo de la bienauenturada Maria de Ajofrin, religiosa de la misma orden, por quien Dios obra cada dia muchos milagros. Gobiernase la ciudad y su larga jurisdiçion por un corregidor y cierto numero de regidores y jurados, cuyo oficio es insigne: los regidores an de ser caualleros hijos de algo, sin raça ni suspiçion de cosa que les empezca, y los jurados an de ser christianos biejos, con el mesmo dicho grabamen. El duque de Maqueda es alcalde de las Alcadas, cuyo ofiçio es reconoçer las sentençias que pronunçia el corregidor, casi a la manera de la justicia de Aragon. El conde de Cifuentes es alcalde mayor. El marques de Montemayor es alcalde de la Mesta. El conde de Fuensalida es alguacil mayor; cuyas dignidades para los actos publicos han de ir con sus baras. Para este ayuntamiento tiene Toledo una sumptuosa casa, la qual acrecentó con curiosos adornos

don Juan Gutierrez Tello, caballero de Seuilla, siendo corregidor desta ciudad. Fuera deste, tiene Toledo tres tribunales de grande autoridad, como son el de la Sancta Inquisicion, que se estiende por los destritos de su arçobispado, y en el obispado de Segobia, de los puertos aquende, y Auila, y al maestrazgo de Calatraba, y el del juez metropolitano, uno de las tres hermandades uiejas, justiçia mui temida en estos reinos. Y, sin estos, tiene otro Consejo de su arçobispo, cuyos ministros representan no menor autoridad que aquellos que son del rey. Tiene asi mismo Universidad aprobada, con ciertos colegios a ella unidos. Tiene emplentas para imagines y escrituras, y casa de moneda, y otra casa mui notable, llamada el Alcaná, en la qual, por incluirse gran riqueça de mercanzias, haçen guardia cada noche, a manera de castillo. Ay en Toledo gran trafago de tratos, particularmente de las sedas, que aqui se labran en muy crecida abundancia, siendo sus terciopelos y damascos negros los mejores de toda España. Forjanse en Toledo espadas y puñales de admirable labor y temple; las calças de seda, bolsas de oro y matices, tocas y tocados; las labores de oro y seda; las alcorças y quadros de açucar dorados, con otros generos de confituras, en esta ciudad se labran por excelencia. Labranse tanbien marabillosos açulejos y basos uidriados de finisimos colores. Su gente es politica, curiosa, rica y bien tratada. Y en ella mas que en otra parte se profesa la elegancia de la uerdadera y propria lengua castellana. El clima de Toledo con razon le podemos llamar vienauenturado, porque generalmente engendra hombres aptos para armas y letras y para todo genero de contrataciones. Las mugeres son de suma gracia y hermosura, y aun de tanta discrecion, que no pierden por esta parte qualquier negocio que emprenden. Acrescienta la magnificençia desta imperial ciudad el opulentisimo, fuerte y real alcaçar, que en lo supremo de su sitio está asentado, el qual, siendo fundado por los antiguos reyes godos, y despues amplificado de los reyes de Castilla, ba cresciendo con admirable ornamento, y particularmente le adornó el inuictisimo Carlos quin-

to, y mucho mas el poderoso y sabio rey Philipo 2, en el qual, para mayor magnificencia de sus reales fabricas, desde lo profundo del rio hiço subir el agua mas de quinientos cobdos, y esto con tal artificio, que se tiene por la mas rara y peregrina machina que an inuentado architectos, y especialmente por ser artificio durable y permanente. Dice Fr. Alonso Benero, en su *Inquiridion de tiempos*, que el primer alcalde que tubo este alcaçar despues que se restauró del poder de los moros fue el inuencible Çid Rui Diaz. Agora tienen este ofiçio los marqueses de Montemayor, que son linaje de Silba. En esta ciudad se coronó por emperador de España el rey don Alonso 8, que fue hijo del conde don Ramon de Tolosa y de doña Urraca, hija del rey don Alonso el 6. An floresçido en Toledo, en todos tiempos y edades, personas mui señaladas: entre los quales la ilustró la constantisima uirgen y martir Sancta Leocadia, con los crueles e inauditos tormentos que en el año de 206 el tirano Daçiano la hiço padeçer, y por esta raçon la tienen sus naturales por su especial patrona y abogada, y tan particular deuocion, que a su nombre le an dedicado dos iglesias colejiatas y una parrochial. Florescio tambien la uirgen Sancta Casilda, que siendo hija de Aldemon, rey moro desta ciudad, se redujo a la fe catholica, y libertando muchos christianos, se recojio en tierra de Bribiesca, a donde a los .9. de abril fallescio, año de 1047, y a resplandecido con grandes milagros. Los gloriosos S. Eugenio y S. Ilifonso, y otros sanctos arçobispos, de aqui fueron naturales. Aqui nacio el valeroso caballero don Esteban Illan, descendiente de Casiperia, sangre griega, el qual florescio en tiempo del rey don Alonso el .6. y libertó a Toledo de cierto tributo que el rey ponia a la ciudad, como mas largamente lo dice Uenero (f. 46). De aqui fue don Diego Lopez de S. Froyles, que en tiempo del rey don Fernando el .4. fue maestre de Calatraba, y don Diego Gomez Varroso, que en el de don Juan el I lo fue de la misma orden. De aqui salio don Pedro Gonçalez Varroso, baleroso cardenal de España, y don Gutierrez de Sotomayor, y don Gutierre de Toledo, maestres de

Alcantara. De aqui fue don Garcia Aluarez de Toledo, maestre de Santiago, que siendo general del rey don Pedro acabó tantas empresas. Aqui nacieron don Vasco y don Gutierre de Toledo, arçobispos desta ciudad, y el baleroso Fernando Aluarez de Toledo, que en tiempo de don Juan el .2. dio principio a la casa de Alba de Tormes, que tan famosos subcesores por España a sembrado, y tan famosos caballeros an salido a ofrecer sus uidas por la corona de España. Aqui floresce la casa de los Padillas, cuyo linaje a producido diuersos adelantados de Castilla y quatro maestres de Calatraba, barones todos de tanta prudencia y balor, que ni en las armas a Hector, ni en las letras a Homero an podido tener imbidia. Los de Silba, los Ayalas, que aqui son cabeças de bando y an producido mui señalados barones. Dio gloria a Toledo el excelente caballero y poeta Garcílaso de la Vega, que muestra bien lo que fue quando entre las mesmas armas escribio tan famosos uersos, que ni en uno ni en otro le hiço uentaja ningun antiguo ni moderno. Y don Sancho de Padilla, gobernador y castellano de Milan. No la an dado menor fama los principales que en letras a engendrado: de aqui salio don Fernando Niño, patriarcha de las Indias, que siendo obispo de Siguença murio presidente de Castilla, y el doctisimo don Diego de Cobarrubias, tan docto en el uno y otro derecho, que como a claro esplendor y luz destas facultades le alegan generalmente en todas las escuelas del mundo, el qual tambien ascendio a la mesma dignidad de presidente. En Toledo florescio don Antonio de Padilla, mui señalado jurista, que en su tiempo presidio en los Consejos Supremos de Ordenes y de las Indias. De Toledo fue don Vernardino de Ayala, notable poeta y no menor cortesano; Fr. Domingo de Guzman, hijo del buen Garcilaso, que en la sagrada theologia fue baron mui señalado, y aun tambien en la poesia no menor que su docto padre. De aqui fue Fr. Francisco de Medina, theologo consumado y el licenciado Alonso de Villegas, que tan doctamente escribio tres *Flos sanctorum*. Desta ciudad salio el comendador Diego de Vargas, que por su

uirtud y eloquencia el gran çesar Carlos quinto, y el rey Filipo, su hijo, le hicieron su secretario. Deste mesmo son las casas que oy bemos fundadas sobre la uega de la mesma ciudad, con tan rica perspectiba que recrean la uista de quien las mira y considera. Quien bastara a contar los grandes religiosos, los señalados letrados, el numero de capitanes y valerosos soldados, los famosos architectos y consumados poetas, los maestros de musica y de otras artes que de Toledo an salido? Y dejandolos por no poder contarlos, nos entraremos en la sancta iglesia de Toledo.

DISCRIPCION Y GRANDEÇAS DE LA SANCTA IGLESIA DE TOLEDO

La sancta y metropolitana iglesia de Toledo, primada de las Españas, está fundada en el medio y mejor sitio desta imperial ciudad, en cuya opulencia de sus reales edificios se representa bien la magestad y generoso animo de los inuictos principes que en ella pusieron mano. Su planta es de cinco nabes, con su crucero, capilla mayor famosa, y traschoro: toda circundada de otras capillas de real fabrica, no siendo de menor hermosura el amplio y hermoso claustro que por la parte septemtrional la acompaña. Tiene las portadas anchas y altas de mui bien entendida architectura: por la parte que mira al Poniente se entra en esta sancta iglesia por tres puertas, y de estas la de en medio está lo mas del año cerrada, por haber entrado por ella la Soberana Virgen Maria quando bajó del cielo a vestir la celestial casulla al vendito S. Ilefonso, arçobispo desta sancta iglesia; desde la qual asta la parte de Oriente tiene este templo en largo quatro cientos y quatro pies jeometricos, y del Mediodia al Septemtrion tiene ducientos y dos de ancho. Destas cinco nabes, la de en medio tiene ciento y diez y seis pies de alto: las demas son de la medida que en buena perspectiua se permite. Sin estas, ay otras curiosas puertas, por las quales entra la luz, y por seiscientas ventanas llenas de resplandecientes vidrieras, siendo algunas

mayores que grandes puertas de ciudades. En lo interior y exterior deste templo ay tanto que ver y decir, que si todo lo hubiesemos de referir, seria hacer una muy prolija narracion; por lo qual, dejando aparte algunas cosas, trataremos de las mas notables y que no permiten silencio.

Començando por la real y rica capilla mayor, do está el principal altar, sub titulo de la Asumpcion de Nuestra Señora, cuyo retablo es de tan admirable escultura y arte, que juzgan curiosos aber costado mas de trecientos mil ducados. En el medio está la imagen de la uenditisima Virgen, que ella y una silla do está asentada son de fina plata, a la qual siendo de grande estatura la mudan diuersas coronas y collares riquisimos las fiestas solemnes. Lo restante desta capilla es de la altitud y longitud que el crucero y naue de en medio, la qual es dorada desde las vobedas asta el suelo, y el suelo es labrado con diuersos compartimientos de porfidos y jaspes. En la entrada principal tiene la mas grande y rica reja dorada que en los siglos presentes y pasados se a visto; y a cada uno de sus lados un pulpito sobre una columna de porfido, que en oro ni plata no se podia labrar escultura mas curiosa. En esta capilla, al lado del Evangelio, está sepultado el rey don Sancho el Brauo, hijo del rey don Alonso el Sabio, que vencio al rey de Fez sobre Jerez de la Frontera, el qual ganó a Tarifa en el año de 1292 y murio el siguiente de 95; y con el está don Sancho Capello, rey de Portugal, que, siendo desposeido de aquel reino por su hermano don Alonso el 3., se uino a Castilla y murio en esta ciudad año de 1257. Sobre estos dos reyes se debe considerar que el desposeer al portugues su hermano segundo fue con calor del dicho rey don Alonso el Sabio, abiendole mouido la codicia de casar una hija bastarda, llamada doña Veatriz, con el que era un justo rey: por lo qual permitio Dios no pasase mucho tiempo que este dicho don Sancho le priuó a el de los suyos, porque asi castiga Dios los siniestros designios: ni le bastó ser sabio, rico y liberal, ni la reputacion del imperio, que tambien era emperador. En la muralla siniestra

desta capilla está un tumulo muy sumptuoso, donde yace el cuerpo del cardenal don Pedro Gonzalez de Mendoça, sepulcro no concedido en este lugar a otro ningun prelado, y en el estan esculpidos los versos siguientes:

Cardineo quondam Petrus lustratus honore;
dormit in hoc saxo nomine qui vigilat.

El choro principal do se celebran los diuinos oficios es mui grande y espacioso, en cuya entrada ay otra reja de la mesma labor y riqueça que la de la capilla mayor, y por aberse labrado en tiempo del cardenal don Juan Martinez Siliceo estan en ella las armas de la mesma iglesia y las suyas: las de la iglesia son Nuestra Señora puesta en un choro de angeles quando uiste la casulla a S. Illefonso, y las del cardenal, tres letras que diçen IHS, con unos rayos de fuego que salen de este nombre, y ciertos eslabones y pedernales por orla, con otras letras que dicen: *Eslabon me es toda cosa.* Este choro está labrado de uariedad de cosas, con dos ordenes de ricas sillas; en los espaldares de las vajas estan esculpidos mui al natural los trofeos y grandes azañas que los catholicos reyes don Fernando y doña Isabel hicieron en la conquista del reino de Granada, y en las altas la historia del Testamento Nuebo, y por la parte de fuera el Uiejo. Cada una está metida en un encasamiento de admirable escultura, cuyas columnas son de finos porfidos. La mas principal, en que se sienta el arçobispo, es de obra real; mandola labrar el dicho cardenal Silisceo, cuya labor es de un blanquisimo alabastro y oro; tiene por cubierta por gran magestad el monte Tabor, con las figuras de Christo, y los demas contenidos en la Transfiguracion; que por ser obra tan curiosa y rica, y de mano del famoso Verruguete, ay arto que ber y entender en ella. Sobre el coronamiento de los lados colaterales estan dos organos, que se corresponden el uno al otro, que en su fabrica y diferencia son dignos de quanto se podia decir de ellos. Tiene este choro a la entrada

una imagen de Nuestra Señora, donde se dice cada dia la misa de prima, el qual altar se sirbe con los mesmos ornamentos y solemnidad que el altar mayor. Es tambien digno de considerar el ber sus ricos facistoles y libros tan altamente illuminados, y la autoridad de sus eclesiasticos y silencio de sus ceremonias, la multitud de tantos y tan escogidos cantores y los sin iguales ministriles y cornetas, y otros diuersos musicos, con tantos estipendios buscados por tantas partes y tierras. Pues la deuocion que en este sancto templo reciben los contemplatibos, y el contento que los curiosos, podremos decir del con gran raçon lo que dice el canonigo Blas Ortiz en su tratado: que si algun natural de la Escitia o de las tierras del rio Ganjes nos contasen de otro templo puesto en lo ultimo del mundo las grandeças que ay en el de Toledo, estariamos con grande raçon suspensos y admirados oyendole decir tantas y tan admirables grandeças. Salidos del dicho choro, y puestos en medio del crucero, no se descubre cosa que no prouoque a gran contento y admiracion; porque a la parte de Mediodia está otra rica portada, labrada de marabillosas figuras, cuyas puertas son de bronce, obra mui estimada: labraronse siendo obrero de su fabrica el canonigo don Diego Guzman de Silua, natural de Ciudad Rodrigo, que abiendo sido embajador por el catholico rey don Felipe 2. en Inglaterra y Uenecia, murio en ella, electo cardenal por Gregorio 13, en Enero de 1578. Sobre esta puerta estan otros mayores y ricos organos que los del choro. Por la parte de fuera es labrada esta puerta de muchas esculturas, y en ella se been inumerables bultos, tabernaculos y capiteles de piedra mui blanca y hermosa. En la frontera que está al Septentrion, ay otra que no es de menor arte y riqueça. Aqui está el reloj cuyas horas se señalan en un circulo dorado, do se muestran los mobimientos del Sol y la Luna; la campana del reloj es dorada, y dos hombres de bronce armados tocan las horas, y dos carneros tocan las medias horas y cuartos, que con mui artificioso mobimiento arremeten a otras dos campanas que alli ay. Saliendo por esta puerta, que llaman de la Chapineria, se

be una mui alta torre, do está la campana del dicho reloj, tan grande que de su sonido participa la mayor parte de la ciudad; y al pie de la dicha torre está una entrada, y en ella una reja dorada, en la qual estan las armas del dicho cardenal Mendoça, porque se labró en su tiempo.

Abiendo uisto el crucero, nos entraremos en el traschoro, donde en la boveda tras del altar mayor está puesto a caballo el bulto del famoso caballero don Esteban Illan, cabeça de la casa de Toledo, el qual tiene alli como a padre de la patria, por aberla libertado de los tributos y pechos que pagan otras ciudades. Este gran caballero deciende de los emperadores griegos Constantino Playde y del emperador Juan Paleologo, de quien decienden los Albarez de Toledo, que es casa tan illustrisima en España, cuyos descendientes son los duques de Alba y condes de Oropesa, aunque dellos pretenden ser cabeça los señores de Hygales, caballeros desta ciudad. En este traschoro ay mui señaladas capillas, particularmente dos reales: la una se intitula de los Reyes Uiejos, y la otra de los Nueuos. La de los Nueuos se sirbe con gran sumptuosidad, y para esto tiene un capellan mayor y 26 menores; el mayor bale quatro mil ducados de renta, y los menores a mil ducados. Tiene sin estos otros cantores y ministros con mui buenos salarios.

Ay en ella mui ricos y curiosos sepulcros, en los quales estan los cuerpos reales que se siguen: El rey don Alonso el 8, a quien otros hacen el septimo, que fue hijo del conde don Ramon Verenguer y de doña Urraca, hija del rey don Alonso el 6, por lo qual heredó a Castilla este rey, y el mesmo en el principio de su reino ganó la ciudad de Coria a los moros, puso iglesia catedral en Çamora, fundó la mayor parte de los monasterios que en Castilla tiene la orden de S. Bernardo; y en su tiempo erigio el papa Calixto, tio suyo, la iglesia de Santiago en metropolitana; y se pobló S. Domingo de la Calçada y començó la orden de S. Juan. Puso cerco a Jaen, aunque no la ganó. Coronose por emperador de España en la iglesia de Leon, reconociendole ba-

sallaje los reyes de Aragon y Nabarra. Y se tubo noticia del cuerpo de S. Eugenio, primer arçobispo desta sancta iglesia: y del se trajo el braço que está en el sagrario della. Vino a visitalle el rey Luis de Francia, casado con la infanta doña Isabel, su hija, a quien hizo solemnes fiestas en esta ciudad de Toledo. Fue casado dos beces: con doña Verenguela, hija de don Ramon Verenguer y de doña Dulce, su muger, condes de Varcelona, y con doña Rica, hija de Huladislao, duque de Polonia. Ganó en el fin de sus dias las ciudades de Vaeça y Andujar. Sucediole en el reino su hijo don Sancho el Deseado. Murio biniendo de camino, debajo de una encina, en 15 dias de Agosto de 1157, siendo el primer rey de Castilla que se sepultó en esta sancta iglesia.

El Rey don Sancho el 3., su sobredicho hijo, que fue casado, en uida del emperador su padre, con doña Blanca, infanta de Nauarra, hija de los reyes don Garçi Ramirez i de doña Margarita. En su tiempo començó la orden de los caballeros de Calatraba, por aber uenido los moros sobre ella. Concurrieron en este rey tantas y buenas calidades, que obligaron a los hombres a llamarle don Sancho el Deseado. No reinó mas de un año y doce dias, al cabo de los quales fallecio en esta ciudad, domingo a ultimo de Agosto de 1158.

El rey don Enrrique el 2., hijo natural del rey don Alonso el 12, o segun otros 11, y de doña Leonor de Guzman. Este rey don Enrrique fue primero conde de Transtamara, y casado con doña Juana Manuel, hija de don Juan Manuel y de doña Blanca de la Cerda. Mató a su hermano el rey don Pedro el Cruel, por su aspera uida y riguroso proceder, un biernes a 23 de Março de 1369, estando cerca del castillo de Montiel: de cuyo caso los grandes de sus reinos, con los mas pueblos, no solo se contentaron, pero en recompensa de aberles librado de tan aspera servidumbre le ensalçaron por su rey. Fue llamado el rey de las Mercedes, por las muchas y señaladas que hizo. En su tiempo se instituyo la orden de S. Jeronimo en Castilla. Tubo guerras con

el duque de Alença, de Inglaterra, porque pretendia el reino de Castilla por su muger doña Constança, hija del dicho rey don Pedro y de doña Maria de Padilla, y con los reyes de Portugal, Aragon, Nauarra y Granada. En el dicho tiempo el papa Gregorio onçeno restituyo la silla apostolica a la ciudad de Roma, que estaba en la de Abiñon de Francia, y fue la scisma entre los papas Urbano 6. y Clemente 7. Fundó y dotó esta capilla, junto al lugar donde Nuestra Señora dio la casulla a S. Ilefonso, por la gran deuocion que le tubo: la qual por mandado del emperador Carlos 5., el año de 1532, fue trasladada donde agora está, por el arçobispo don Alonso de Fonseca. Murio en Santo Domingo de la Calçada lunes 30 de Mayo de 1379, abiendo reinado 10 años, dos meses y siete dias. Junto a el está sepultada doña Juana, su muger, que murio año de 1381.

El rey don Juan el I, hijo del sobredicho, que fue jurado por el en la cathredal de la mesma ciudad de Sto. Domingo y fue casado dos veces: con doña Leonor, hija del rey don Pedro de Aragon, 4.° deste nombre, y con doña Veatriz, hija de don Fernando, unico rey de Portugal. Este fue el primero que instituyo en Castilla la dignidad y oficios de condestable y marischales, y el que, con acuerdo del Consejo Real y de otros muchos prelados, dio la obediencia al dicho papa Clemente, y la denegó a Urbano. Fundó a Villa Real en Lipuzcoa y dio la uilla de Pancorbo a la ciudad de Vurgos. Mandó que los judios no pudiesen conocer causas criminales. Tubo estrecha amistad con los reyes de Francia. Mandó dejar la era de Cesar en las escrituras y poner en su lugar el año del nacimiento de Nuestro Señor Jesuchristo. Tubo cruel guerra con el maestre de la orden de Dauis, en Portugal, porque siendo bastardo se leuantó con aquel reino, tocando de derecho a la reina su muger segunda, doña Veatriz. Perdio la batalla, asta oy tan celebrada de los portugueses, llamada de Aljubarrota. Casó a su primogenito don Enrrique el 3.° con doña Catharina, hija de los duques de Alencastre; fundó los monesterios reales de S. Benito de Valladolid y Santa Maria de

Guadalupe, y el del Paular de Segouia, a los quales dotó de notables rentas. Murio en la villa de Alcalá de Henares, de una caida de un caballo, domingo a 9 de Octubre año de 1390, abiendo reinado 11 años, tres meses y 20 dias.

El rey don Enrrique el 3.°, su hijo, que fue coronado por rey en la mesma villa de Alcalá, con la reina doña Catalina, su muger. Este rey, quando heredó sus reinos por la muerte tan desgraciada del rey don Juan, su padre, no tenia mas de once años y cinco meses, y por esta causa se gouernaron por tutores, de que sucedieron trabajos y tumultos tales, que por ser muchos se remiten a su coronica. En su tiempo, los christianos biejos hicieron notables daños a los judios, y los vizcainos y lipuzcuanos, grandes ligas en defensa de su nobleza; y por los mesmos se descubrieron las Canarias, y prendieron en vatalla a su rey y reyna, trayendolos a su presencia. Y la villa de Agreda hizo un notable hecho por ser de la corona real: y fue que en Burgos, biniendo el rey un dia de caça, se sentó a comer, y sus despenseros dijeron no lo aber traido por no tener dinero, y quando lo oyo, aunque le dio grave pena, lo disimuló con risa y mandó dar una ropa de martas para que la empeñasen, y asi comió con una espalda de carnero y ciertas codornices de su caça, y aguardó coyuntura para remediar su hacienda. Y dentro de breves dias supo como ciertos caballeros oficiales de su corte cenaban en una casa, donde abia esplendida comida; entró secretamente, y vio la dicha cena, y siendo acabada, estando los convidados en buena conversacion, oyoles tratar de las muchas facultades y gajes que cada uno tenia y recibian de la casa real. El rey quando oyo tal discurso, aunque sintio dolor, calló, y con prudente silencio se salio de alli, y mandó muy a la sorda meter cierta gente de armas en el castillo desta ciudad de Toledo, que era donde el moraba, y otro dia, fingiendo como enfermo que queria hacer testamento, los mandó llamar, y juntos en una sala mui grande, con la espada desnuda en la mano salio a ellos, y asentado en una silla real, preguntó al arçobispo de Toledo quantos

reyes abia conoçido en Castilla, y, todos turbados, le respondio que asta tres o quatro. El rey dixo como era posible tan pocos, pues siendo el mas moço que ellos conocia mas de beinte. Los caballeros le respondieron que ellos no entendian como podia ser esto. El rey volbio a responder que mui bien, porque ellos eran los que reinaban, y no el, pues le tenian usurpado su patrimonio y fortalezas con tanta estrecheça que, queriendo comer, algun dia no lo abia tenido. Y diciendo y haciendo, mandó entrar algunos hombres armados, y al verdugo con muchas sogas, y que alli fuesen degollados. Desta justa aunque repentina sentencia, i de la poca satisfacion que para descargarse tubieron, quedaron los colores mudados; pero el arçobispo con animo valeroso se arrojó a los pies del rey, a quien supo decir tan buenas razones y tan eficaces, que les otorgó las uidas, aunque con pacto que primero le restituyesen lo usurpado; lo qual ellos concedieron de buena voluntad, porque fuera de que conocian la razon que el rey tenia, beianse con un rey moço; por lo qual tubieron a gran bentura el librarse de sus manos, y antes que de alli saliesen, que no pasaron dos meses, recobró de ellos mas de 150 quentos, con todas las fortalezas que poseian de su corona real. En este tiempo en la ciudad de Seuilla desarraigó los bandos, que parecian irremediables, entre los condes de Niebla y Ponces de Leon, y sobre ellos degolló a unos y castigó a otros en destierro y haciendas. En su tiempo començaron los caballeros de Calatraba a traher la cruz roja que agora usan. Tubo guerra con los reyes de Portugal y Granada, y notable aficion a los hombres sabios y uirtuosos. Fue amador de las letras; de tal manera que decia que mas conbenia a la republica los consejos de los prudentes que las fortisimas armas. Murio, de veneno que le dio un judio medico suyo, en esta ciudad de Toledo, sabado fiesta de la Natiuidad del Señor año de 1407, abiendo reinado 16 años, y siendo de edad de 27. La reyna doña Catalina, su muger, que entraba en los 50, amanecio muerta en Valladolid a 2 de Junio de 1418; y dejó este rey 15 capellanias dotadas en esta capilla, en la qual, sin los reyes

sobredichos, ay otros infantes e infantas que en ella estan sepultados.

Debajo de la capilla mayor está otra de grandisima devocion, llamada el Santo Sepulcro, porque es de la traça del de Jerusalem. Ay en ella muchas lamparas, que de continuo estan ardiendo, y encima de su altar está un arca de plata y rara escultura, y en ella el cuerpo del vienauenturado S. Eugenio, primer arçobispo desta santa iglesia, el qual abiendo estado en Francia desde que fue martirizado, por intercesion de la catholica reina doña Isabel de Valoys, el rey Carlos 9., su hermano, le presentó al catholico rey de España don Felipe 2., su marido; y en el año de 1565, a 18 de Noviembre, fue recibido en esta ciudad con el mayor aplauso y magestad que puedo significar; porque ultra de aberse allado en este recibimiento el mesmo rey Philipe 2., y principes Carlos, su hijo, y Rodulfo, y Arnesto de Vohemia y Ungria, con gran infinidad de señores, y otros señores caballeros de España, Francia e Italia, se hicieron para la solemnidad desta fiesta muchos arcos triunfales, con grandes epitafios y epigramas mui al proposito de ella; y salieron en la procesion 120 cruces de plata mui ricas, y 140 pendones de seda y oro, de diuersos colores, con 650 clerigos y 700 frailes de todas ordenes, y, en lo ultimo, 80 obispos bestidos de pontifical; estando las calles y plaças atabiadas con innumerables brocados y ricas tapicerias. En los mesmos dias que caminaba este santo cuerpo a Toledo, estaba la isla de Malta sitiada con una poderosa armada, inbiada por çultan Soliman, emperador de los turcos; por lo qual en esta santa iglesia, como miembro mas principal de la christiandad, se hacian a Dios continuas oraciones, las quales siendo aceptas a su diuina magestad y a la uendita Virgen su patrona, por medio de la deste catholico rey, y buena industria de don Garcia de Toledo, su capitan general de la mar, fue lebantado el dicho cerco y puesto el enemigo en fuga con gran perdida de su reputacion, quedando con mucha el gran maestre Fr. Juan de Valleta y caualleros de la orden de San Juan, llenos de triunfo, contento y gloria.

La capilla de los Reyes Viejos, que se intitula so la inuocaçion de Sancta Cruz, tiene otro buen numero de capellanes, aunque no de tanta renta como la de los Nuevos, ni ay en ella cuerpos reales, porque estubo primero en el lugar que es oy la capilla mayor, y por amplificar la iglesia, en tiempo del arçobispo D. Alonso Carrillo, se trasladó en el lugar que agora está, dejando en la mayor los cuerpos reales dichos.

Entre otras muchas y ricas capillas que tiene esta sancta iglesia es mui opulenta la del titulo de S. Illefonso, donde está sepultado el cardenal don Gil de Albornoz, tanto por la hermosa fabrica y ministros que tiene, como por estar en ella el cuerpo deste gran prelado. Y tambien está aqui el de don Alonso Carrillo, arçobispo de esta sancta iglesia y primado de las Españas, que fueron notables prelados.

No es menos insigne capilla la que está frontero del bulto de don Esteban Illan, sub titulo del apostol Santiago, que fue fundada por el maestre don Aluaro de Luna, en la qual está sepultado con doña Isabel Pimentel, su muger. Este don Aluaro, que fue natural de Aragon, siendo el mayor priuado que tubo el rey don Juan el 2., y que por esta causa le abia sublimado en los mayores titulos y rentas que de vasallo se abia conocido en España, por algunas causas que contra el se fulminaron, un martes 17 de Junio de 1453 le mandó cortar la cabeza en la plaça de Valladolid, donde murio con tanta pobreça, que fue menester recojer limosna para enterralle. Del qual ejemplo debian aprobecharse los hombres constituidos en grandes dignidades, para no fiarse en su fortuna, sino en solo Dios y sus buenas obras, que es la verdadera siguridad.

La capilla llamada de los Mozarabes, fundada a la entrada derecha de la puerta del Perdon por el cardenal don Francisco Ximenez, es digna de toda veneracion, ansi por el antiguo sacrificio de la misa mozarabe o mixtarabe que en ella se conserba, cuyas ceremonias tan diferentes de las romanas fueron instituidas por el glorioso S. Isidro, arçobispo de Seuilla, como por

su curioso seruicio y ministros. Está en ella pintada al natural la dichosa y util jornada que este valeroso cardenal hizo en Africa el año de 1509; pero aqui se aduierta que este nombre mixtarabes se deribó de los christianos que se quedaron en esta ciudad quando uino en poder de los moros: a los quales christianos, por andar y uiuir entre ellos, les llamaban mixtarabes, que en su arabigo significa christianos o extranjeros mezclados entre los arabes, que es cognomento de los mesmos moros; y de mixtarabes, corrompido el vocablo, abemos benido a llamarlos moçarabes: que el tiempo muda muchas cosas.

No es menor en fabrica y serbiçio la capilla del arçobispo don Pedro Thenorio, que está puesta en el angulo septentrional del claustro desta iglesia, en la qual se dicen los diuinos oficios con organos y musica de la manera que en el choro, y para ello tiene un buen numero de capellanes y otros ministros. Este excelente prelado fue natural de Tamira, ciudad en el Algarbe, de mui noble linaje, y antes que fuese arçobispo, el rey don Juan el I. le empleó en oficios preeminentes, y en siendolo fundó de fabrica real el claustro desta sancta iglesia, y lo hiço pintar y dorar a mui famosos maestros, con diuersas historias; y junto a el erigio su sepulcro don Vicente Arias, obispo de Plasencia, el que hiço la Peregrina; fundó la puente de S. Martin y, cerca de la de Alcantara, el castillo de San Cerbantes, y en Talauera la iglesia colejiata, con calonjias y dignidades mui ricas, y el monasterio de sancta Catarina, que es de la orden de S. Jeronimo; y sobre el Tajo, la hermosa puente, que, de su nombre, es llamada la puente del Arçobispo; reedificó a Ronella, la propia uilla que antes se llamaba Villafranca, y los castillos que esta sancta iglesia tiene en Canales, Alhamin y Almonacid, y con gran celo de charidad fundó otro mui fuerte junto a Alcalá la Real, donde los christianos captibos de Granada allasen refugio para salbarse, con otras muchas obras que por euitar prolijidad no se ponen. Fallecio en Toledo, reinando en Castilla don Enrique el 3., en viernes 22 de Nobiembre, año de 1399. Estubo, por su muerte, sede vacante

esta sancta iglesia 4 años, siendo causa la scisma de Clemente y Bonifacio, papas discordes.

La capilla del apostol San Pedro, fundada por don Sancho de Rojas, arçobispo de Toledo y primado de las Españas, que está puesta entre la puerta del Reloj y el claustro, es de la amplitud de una grande iglesia, y en ella se haçen los diuinos oficios como en una catredal; porque para este efecto tiene gran numero de capellanes. Aqui está sepultado el dicho arçobispo, y se administran los sacramentos a los feligreses desta sancta iglesia con mucha diligencia.

Si se hubiesen de poner todas las grandeças desta sancta iglesia, seria nunca acabar: son mas de 40 capillas las que ay en este templo, y todas de illustres edificios y dotaciones y llenas de sepulcros de grandes prelados y caballeros eclesiasticos y seculares. Y aunque concluyamos con ellas, no se puede dejar la que con razon es mas justo celebrarse, y es aquella do está la piedra y mesmo lugar en que la soberana Virgen Maria bajó del cielo i puso sus sagrados pies quando vistio la casulla a San Illefonso; la qual, aunque es pequeña en el espacio, es grande en el misterio. Esta capilla está arrimada a una de las columnas de la segunda nabe desta iglesia, y en ella, relebada de curiosa escultura de oro y alabastro, la historia deste diuino suceso, y aqui está la mesma piedra metida tras una pequeña reja, por entre la qual los fieles christianos meten cuentas y otras cosas, para traherlas por reliquias, y en memoria de este celestial aduenimiento estan esculpidos sobre el encaje de la misma piedra los uersos siguientes:

Quando la reina del cielo
puso los pies en el suelo,
en esta piedra los puso;
de vesalla tened uso,
para mas vuestro consuelo.

Gananse en ella grandisimas indulgencias; es altar priuilegiado. Dejando las capillas, bolueremos segunda vez al traschoro, y

en el beremos el lugar que los señores desta iglesia tienen erigido para congregar sus capitulos, que es una quadra o sala de la medida y altitud que para simil ministerio se requiere, la qual es labrada de ricos artesones cubiertos de oro y esmaltes, y en el circuito de la dicha sala ay una orden de asientos mui curiosos, y sobre ellos, mui al natural pintadas, las verdaderas efigies o retratos de todos los arçobispos que a tenido esta sancta iglesia. Estos prelados estan señalados de tres maneras: los que fueron sanctos tienen sobre sus cabeças unas diademas mui resplandecientes, con sus vestiduras pontificales; los colocados en la dignidad de cardenales tienen el manto y capelo rojo que usa esta dignidad; los demas estan bestidos de pontifical, y los unos y los otros tienen sus cruces en las manos, y cada uno una inscripcion a los pies que declara su nombre y el dia, mes y año en que fue electo y muerto. El numero de los dichos arçobispos, contando desde el bienaventurado S. Eugenio, asta el cardenal don Gaspar de Quiroga, segun la cuenta de Garibay, son 76, aunque el canonigo Blas Ortiz y Pedro de Alcoçer no se conforman con el; pero por las raçones que alega en sus *Compendios* (f. 612) le tengo por el mas cierto. La causa por que parecen pocos, respecto del antiguo origen que tiene esta sancta iglesia, es por la sede vacante de 349 años que los moros tubieron esta ciudad ocupada, como tambien por los intermedios que de unos a otros arçobispos an corrido, entre los quales, por aber sido siete los que fueron canoniçados por sanctos, será bien demos alguna noticia, ansi del discurso de sus uidas y hechos, como de los tiempos que poseyeron esta dignidad.

El primero fue el vendito S. Eugenio, arçobispo de Toledo, o por mejor decir primer obispo metropolitano, que asi se llamaban en la primitiba iglesia, y con el discurso del tiempo començaron los titulos de arçobispos. Quando este santo bino en España, fue a los 85 años despues del nacimiento de Nuestro Señor, y reinaba en ella Flauio Domiciano, duodecimo emperador de Roma.

El segundo fue S. Eufemio, que fue sucesor de Pedro 2 y uigesimo quinto arçobispo de Toledo. Presidio en esta sancta iglesia en tiempo del rey Ricaredo, decimo octabo rey godo de España y primero que obtubiese esta dignidad; fue monje de S. Benito en un monasterio que estaba extramuros desta ciudad, llamado Agaliense. Presidio en esta sancta iglesia 18 años, y al fin dellos murio en el principio del rey Sisenando.

El tercero sancto fue S. Eladio, que fue 29 arçobispo de Toledo, en tiempo de Sisebuto, 22 rey godo de España; fue monje benito.

El quarto fue S. Eugenio, tercero de los deste nombre, que siendo monje de S. Benito sucedio a otro Eugenio segundo, y fue 32 arçobispo de Toledo, en tiempo de Cindasuintho, 28 rey godo. Escribio un libro de la Santisima Trinidad y otras obras en metro y prosa. Tubo esta dignidad 12 años, y murio año de 652.

El quinto fue S. Illefonso, que sucedio inmediatamente al dicho S. Eugenio, siendo el 33 arçobispo de Toledo y primado de las Españas. Començó a serlo en tiempo del rey Recisuinto, 29 rey godo. Fue abad del dicho monasterio Agaliense. Siendo arçobispo, binieron de Francia a España dos herejes, que, resucitando los herejias de Eluidio y de otros, que ya por S. Jeronimo abian sido extirpadas, pusieron lengua en la inmaculada limpieça de la sacratisima Uirgen Maria Nuestra Señora, a los quales, condoliendose de tan gran mal, constantemente les salio a buscar, y acerrimamente les conuencio con fortisimos argumentos y abergonçó de tal manera, que tomaron por medio boluerse uyendo a Francia; y el santo arçobispo, reparando los daños que estos herejes abian causado, se boluio a Toledo, donde, en memoria de tan honrrada uictoria, el rey Recisuinto con todo el clero hicieron una solemne procesion a la iglesia de Santa Leocadia de la Uega, desta ciudad; y en ella, segun escribe el arçobispo don Rodrigo, se lebantó la bien auenturada sancta y le dijo: «Por ti uiue mi señora»; y entonces la tomó aquella parte de su belo que

está oy en el sagrario. Y el glorioso primado, biendo el serbicio que de la sacratisima Virgen abia reciuido, escribio un libro contra la heregia de aquellos tres herejes, cuyo principio comiença: *O domina mea, dominatrix dominans, mihi mater Domini mei, famula filii tui, genitrix factoris mundi, te rogo, te exoro, habeam spiritum filii tui*, &.ª Y si el primer serbiçio fue açepto a la madre de Dios, no lo fue menos el segundo; porque llebando el santo este libro una noche en la fiesta de la Encarnacion a su iglesia, para que publicamente fuese leido ante su clero y todo el pueblo, se puso a hacer oracion en la parte do solia predicar, y desde alli bio entrar por la puerta del Perdon un admirable y diuino resplandor, y en medio a la uenditisima Uirgen, que vajaba del cielo rodeada de espiritus celestiales, y llegandose al sancto le dijo: «Porque hermoseaste tu cuerpo con limpieza y castidad, y defendiste la fe de mi virginidad, recibe esta bestidura para que te la bistas en las fiestas solemnes». Y dicho esto, desaparecio, dejandole suspenso y admirado con tan santisima y soberana uisitacion. Despues el sancto prelado, por corresponder a tan alto beneficio, prosiguio su uida escribiendo libros de catholicos y altos conceptos. Abiendo nuebe años que gobernaba esta iglesia, murio en esta ciudad en las casas que oy es colejio de la Compañia de Jesus, año de 671. Su santo cuerpo fue sepultado en la iglesia de Santa Leocadia de la Uega, y oy está en la iglesia parrochial de San Pedro, en la ciudad de Çamora.

El sexto fue S. Julian, que siendo 35 arçobispo de Toledo, y segundo de los deste nombre, lo fue en tiempo de Fabio Eruigio, 31 rey godo. Este santo escribio las cosas de su tiempo, y un libro que se intitula *Prognosticon futuri*, en el qual se contienen tres tratados: el primero, de la muerte y transito deste siglo; el 2., de los reçeptaculos de las animas despues de la muerte; el 3., de la resurreccion i juicio final, y otro de la virginidad, y de los uiçios y uirtudes, de la natura del anima; un volumen de epistolas a diuersas personas; otro mui notable de la Santisima Trinidad, de quien se trata en el Concilio 18 toletano. Murio

año de 690. Sucediole en el arçobispado Sisiuerto, 36 arçobispo de Toledo.

El septimo fue S. Felix, que siendo arçobispo de Seuilla fue promouido a Toledo, año de 693, por la pribacion que hicieron deste arçobispado en el concilio 19 a su antecesor Sisisuerto, que a esta cuenta fue el 37 arçobispo desta santa iglesia, la qual gobernó 9 años con notable ejemplo de uirtud y santidad. Murio año de 702, sucediendole en su silla Gunderico, 38 arçobispo de Toledo, prelado de no menores partes.

Abiendo narrado los sanctos arçobispos toletanos, será bien tratar de los arçobispos que a la dignidad de cardenales an ascendido, cuyos nombres, obras y fama brebemente pornemos, por ser dignos de eterna memoria, y por disuadir la opinion que tienen algunos estranjeros, y aun becinos de nuestra España, queriendo con ella defender no ser cosa deçente que los prelados y otros eclesiasticos tengan tan grandes facultades y rentas como las que oy dia poseen, a los quales quiero sosegarles con decirles que no ay obra buena en toda España que, despues de las reales, no aya sido de sus liberales manos, y asi les suplico que con esto cese su erronea opinion, y si no me dieren credito, lean todo este volumen, y por el conoceran la multitud de universidades, colegios, hospitales, obras piadosas, iglesias, monasterios, puentes, fuentes, caminos y otras obras semejantes que an fundado. Y sabe Dios si despues deste util, y otro no menor, que es reprimir los infieles, que la fe catholica recibe de que la iglesia sea rica, lo mucho que padecen otros reinos y prouincias por ser pobres sus prelados. Pues, bolbiendo a los arçobispos desta sancta iglesia que an sido cardenales y primados de las Españas y de la Francia gotica, que asi se intitulan, son los que aqui se siguen:

El primero cardenal y 54 arçobispo de Toledo y primado de las Españas fue don Gonçalo Ximenez, en tiempo del rey don Alonso el Sabio, y hechura en el capelo del papa Juan 20, del qual le obtubo año de 1276. No dejaré aqui de decir como sien-

do este pontifice natural de Lisboa, estando en Viterbo, se cayeron los palacios en que posaba, de adonde le sacaron hecho pedaços, como mas largamente lo refiere Platina y Gonçalo de Yllescas en su historia pontifical. Fue el cardenal don Gonçalo varon eminentisimo, doctado de muchas letras y suma prudencia y justicia; de obispo de Cuenca y Burgos ascendio a la dignidad desta santa iglesia. Hiço obras mui singulares en todas sus diocesis, y dotó cinco misas cada semana por los difuntos, que se dicen en la capilla de San Juan Baptista desta sancta iglesia, y quando murio dejó quanto tenia a pobres viudas, monasterios y hospitales. Sucediole en el arçobispado don Gutierre, que fue el 55 arçobispo toletano.

El segundo cardenal fue el valeroso don Jil de Albornoz, que fue el 59 arçobispo de Toledo, y nacido de la clara familia de los Carrillos y Albornoces, en la ciudad de Cuenca. Fue primero arcediano de Calatraba, dignidad en esta sancta iglesia, y por sus meritos bino a ser arçobispo en ella; el qual por algunas diferencias que con el tubo el rey don Pedro el Cruel se retiró destos reinos a la ciudad de Abiñon, a donde, conocido su mucho valor por la Santa Sede apostolica, que alli residia, fue electo en legado alatere del papa Uenedito 12, cuya eleccion fue tan acertada, que restauró por fuerça de armas la mayor parte del patrimonio de la iglesia, que asta aquellos tiempos por algunos poderosos tiranos estaba usurpado. Y de todas las ciudades, villas y fortaleças que ganó entregó las llabes al Sumo Pontifice. Y abiendo triunfado como christiano y valeroso capitan de tantas y honrradas empresas, que por ellas merecio el digno nombre de otro segundo Trajano, fundó el insigne colegio que sub titulo de S. Clemente vemos en la ciudad de Volonia, al qual doctandole de mui buenas leyes y rentas, puso estatuto que sus colegiales fuesen españoles con que en ellos concurriesen las calidades requisitas para toda limpieça de sus linajes. Del qual no solo an salido preeminentes sujetos, pero tambien se a tomado ejemplo para la fundacion y gobierno de otros muchos colegios y uni-

versidades. Su patronazgo dejó al mayorazgo de su linaje, que reside en la ciudad de Cuenca. Despues de aberse empleado en estos y otros honrrados hechos, murio en Viterbo a 29 de setiembre de 1364, dejando con su muerte notable dolor al papa Urbano 5, que a esta saçon uiuia. Su cuerpo fue llebado a la ciudad de Asis y depositado cerca del del vienauenturado S. Francisco, y desde alli trasladado en humanos hombros hasta entralle por las puertas desta sancta iglesia, para cuyo efecto el mesmo pontifice concedio a todos los que poco o mucho tomasen este trabajo indulgencia plenaria. Cerca del está enterrado el arçobispo don Juan de Contreras, que fue el 66 arçobispo desta sancta iglesia, y fue dean de ella misma.

El tercero cardenal y 70 arçobispo de Toledo, primado de las Españas, fue don Pedro Gonçalez de Mendoça, hijo de don Iñigo Lopez de Mendoça, marques de Santillana. Este fue un gran principe, y hechura de los Reyes Catolicos, y tan priuado suyo, que se bieron en el juntas las prelacias de Toledo, Sigüença y abadia de Valladolid, con el capelo de cardenal. Fue el principal sujeto para que el rey don Fernando ganase la memorable vatalla, entre Toro y Zamora, contra don Alfonso quinto, rey de Portugal, y para que la Sancta Inquisicion y Hermandad se fundasen en España, y el que despertó a estos reyes para el descubrimiento de las ricas Indias occidentales: y para este efecto, estando sirbiendoles en la conquista de Granada, dio fabor y dineros al baleroso Christobal Colon; porque, teniendo Dios guardado para los españoles la conuersion y thesoros de aquel amplisimo mundo, le abia sido denegado por los reyes de Portugal, Inglaterra y Francia, a quien para hacer su descubrimiento primero abia ocurrido. Hiço notables gastos y seruicios en esta guerra; fundó el insigne colegio de Sancta Cruz de Valladolid, y el opulentisimo hospital de la Sangre de Christo en Toledo. Reedificó a Santa Cruz en Jerusalem, de Roma, con otros hospitales y monasterios destos reinos. Dotolos a todos de grandes rentas. En el reino de Granada instituyo la casa del marquesado del Çenete,

oy encorporada en la de los duques del Infantado, y la del condado de Melito, que oy se llaman principes y duques de Francauilla. Fue gouernador de España, y tan deuoto de la Sancta Cruz, que a la ora que murio se bio en la ciudad de Guadalajara una cruz mui resplandeciente en el cielo. Murio en la dicha ciudad a 11 de Henero, año de 1495.

El .4. cardenal y 71 arçobispo de Toledo fue su subcesor, don Fr. Francisco Ximenez de Cisneros. Este, siendo no menos sabio que valeroso, fue natural de la villa de Cisneros, en la diocesis de Palencia, aunque otros dicen de Tordelaguna; fue fraile de los Menores de S. Francisco, y de confesor del sobredicho cardenal de Mendoça lo bino a ser de los Reyes Catholicos. Ganó con su persona y espensas las ciudades de Oran y Bugia, en Africa, y uencio en vatalla campal al rey de Tremezen, que le salio a resistir. Dejó en ella al conde Pedro de Nauarra con muchas municiones, gente y artilleria, y buelto en España fundó la famosa uniuersidad de Alcalá de Henares, obra mas propia de un poderoso rey que de persona de menor estado. Dotó la colegiata de esta villa, y instituyo en ella que sus dignidades y canonigos fuesen maestros o licenciados en sancta Theologia. Fundó y dotó muchos monasterios, particularmente el de San Juan de la Penitencia, en Toledo, y otro del mesmo titulo en Alcalá, donde, sin las muchas religiosas que en ellos profesan, está otro cierto numero de donçellas nobles retiradas, a las quales sin salir de alli las casan o entran monjas, y el sumptuoso conuento de S. Francisco, en Tordelaguna, donde estan erigidos los sepulcros de sus deudos, que oy son los Cisneros, caballeros de Madrid. Fallesçio en la uilla de Roa, diocesis de Osma, domingo 8. de Nobiembre, año de 1517. Está sepultado en el colegio mayor de S. Ilefonso de Alcalá.

El .5. cardenal y 72 arçobispo de Toledo fue Guillermo de Croy, de naçion flamenco, que subçedio inmediatamente en el arçobispado al dicho cardenal don Francisco Ximenez; por cuya muerte el emperador Carlos 5. allandose en aquellos estados de

Flandes, le probeyo en el, siendo obispo de Cambray y principe del Imperio; de cuya eleccion, aunque se siguio disgusto a los naturales de España, a causa que sus leyes y prematicas prohiben que ningun forastero pueda obtener oficio ni benefiçio en ella, mas teniendo mayor fuerça la fe y antiguo amor que los españoles an siempre tenido a sus reyes, se contentaron de lo que su magestad se sirbio. Fue este cardenal hechura de Leon decimo, y antes que biese su iglesia, murio en Alemania, biernes a 11 de Henero, año de 1521. Subcediole en su silla don Alonso de Fonseca, siendo arçobispo de Santiago, que dejó en esta sancta iglesia mui señaladas memorias, y en Salamanca, su patria, fundó el insigne colegio de Santiago, y otro en la ciudad de Compostela, con la uniuersidad aprobada que alli ay. Murio en Alcalá de Henares, miercoles 4 de Henero, año de 1534. Está sepultado en el sobredicho colegio de Salamanca.

El 6 cardenal y 74 arçobispo de Toledo fue don Juan Tabera, natural de la villa de Madrigal, diocesis de Avila. Este fue un gran sujeto, y muy excelente letrado, y grande amigo de las letras, y muy mucho de los profesores dellas. Fue obispo de Ciudad Rodrigo, y alli probeido con cierta embajada al rey don Manuel de Portugal. Despues obtubo las prelacias de Osma y Santiago, asta que su propria virtud le llamó a tanta pribança con el emperador Carlos .5., que le hizo arçobispo de Toledo, y por su intercesion tambien cardenal. Fue con esto presidente de los Consejos Reales y del de la general Inquisicion. Y desde la ora que gobernó estos reinos començaron las letras a florecer en ellos: porque las prelacias, que por algunos respectos asta alli se probeyan en personas principales, luego desde su tiempo en adelante no se tubo cuenta sino con los virtuosos y grandes letrados; y asi los unos y los otros abrieron los ojos a la uirtud y al estudio. Fundó el rico y hermoso hospital de San Juan Baptista de la Uega, en Toledo; acrecentó la casa de Arias Pardo de Saabedra, su sobrino, cuyo mayorazgo es señor de Malagon y Paracuellos: dejole titulo de mariscal de Castilla y el patronato

del dicho hospital, en el qual está sepultado, abiendo fallesçido en Valladolid, sabado primero de Agosto, año de 1545.

El .7. cardenal y 75 arçobispo de Toledo y primado de las Españas fue don Juan Martinez Silisceo, varon digno, de claro renombre y fama, natural de Villagarcia, pueblo del duque de Arcos, en la diocesi de Vadajoz. Este insigne prelado fue hijo de padres humildes, y por sus grandes virtudes y notable christiandad, despues de aber contrastado con artas miserias en sus estudios, uino a obtener la canongia magistral en la catedral de Coria, y de alli a ser maestro del rey don Phelipe 2., y despues a la dignidad de obispo de Cartagena, de la qual fue sublimado en la de arçobispo desta sancta iglesia, y luego cardenal de la iglesia romana. Este gran prelado, conociendo por algunas causas, que aqui no se explican, quan perjudicial era para todo genero de republicas la gobernacion de los descendientes de personas sospechosas contra nuestra sancta fe catholica, particularmente en las cosas espirituales, sin perdonar a trabajo alguno, ni espensas de su hacienda, fue el que confirmó el estatuto de la Sede Apostolica para que en la sancta iglesia de Toledo ninguno desta raza pudiese obtener oficio ni beneficio; y aunque para impedirle obra tan acertada no faltó quien le contradijese, pudo tanto el buen celo en que fundó su intento, y la constancia que tubo para defenderlo, que conuencieron a todas contradicciones, asta que lo bio en la execucion y practica en que oy está puesto. Ni jamas se quiso serbir de hombres de esta estirpe. Fundó el colegio de los Infantes y la insigne casa de las Cien Donçellas de Toledo, en la qual a sus expensas casan diez cada un año y entran de nuebo otras tantas, para lo qual dejó notables rentas. Instituyo que los unos y las otras fuesen nascidos conforme al sobredicho estatuto, el qual se observa inuiolablemente. Muchas cosas hiço este excelente prelado, pero en la ultima mostró no ser menor principe que christiano, y fue que, como tubiese en su serbicio gran numero de cavalleros y otras personas honrradas, por parecerle que con su muerte quedarian desabrigados,

preueniendo a lo futuro, como piadoso padre, les dejó durante sus uidas los mesmos prebentos y raciones que tenian en la suya: y desta grandeça usó, sin excepcion de personas, asta el minimo criado, cuyas rentas asi como van vacando buelben a la casa de las Doncellas, en la qual está sepultado, abiendo muerto en Toledo, lunes ultimo de Mayo, año de 1571. Suçediole en el arçobispado y primaçia de las Españas don Fr. Bartolomé de Miranda y Carrança, de la orden de Sto. Domingo, que murio en Roma a dos de Mayo, año de 1576. Estaba sepultado en Santa Maria de la Minerba; aora está en el choro desta sancta iglesia, en medio de los papas Clemente 7 y Leon 10.

El 8 cardenal y 77 arçobispo de Toledo fue don Gaspar de Quiroga, meritisimo prelado de las muchas dignidades que Dios le a dado. Fue natural de Madrigal, patria de don Juan Tabera, en cuya casa se crio, siendo nacido del solar de los Quirogas, mui noble y bien conocido en Galicia, de quien tambien procedio don Albaro de Quiroga, prior de San Juan y fundador del conuento de Santa Maria del Monte, cerca de Consuegra, donde está sepultado. Fue el cardenal Quiroga colegial de Sancta Cruz de Valladolid, y de alli fue vicario general de Alcalá de Henares, de adonde vino a ser auditor de la Rota, en Roma; y della fue a visitar el reino de Napoles, al qual proueyo de suma justicia; despues fue del Consejo Real de Castilla, y de la general Inquisicion; el año de 1570 fue probeido en la dignidad episcopal de Cuenca, y luego Inquisidor general de España, con ser del Consejo de Estado. Y corriendo el de 77 fue colocado en la de arçobispo de Tòledo y primado de las Españas, y en el de 78, cardenal de la sancta iglesia romana. Fundó el insigne colegio de San Eugenio en Toledo, de la Compañia de Jesus, y otro en su villa de Talavera, de la mesma Compañia.

Los nombres destos prelados, sin la memoria que dellos está en la real sala del cauildo desta santa iglesia, estan escritos en unas laminas de marmol blanco junto a la puerta del Sacrario desta sancta iglesia. Y pues abemos caminado asta este sancto

sitio, será raçon dar alguna notiçia del, aunque no con aquella plenitud que la escribio el canonigo Blas Ortiz, en su tratado latino. Este Sacrario está de ordinario cerrado con dos puertas: la una es de hierro y la otra de madera. Cada una se cierra con tres llabes: la primera tiene el arçobispo; la segunda, el cabildo; la 3.ª, el tesorero o su lugar tiniente. No puede entrar en el por constitucion ninguna persona, si no fuere acompañado de alguna dignidad o canonigo. Su forma es a manera de una capilla o sala mui grande y bien labrada; en una parte estan las reliquias que en este santo templo se an recogido; en otra, todo el thesoro de sus joyas, riqueças y ornamentos, que son dignas de ser bistas. La entrada tiene alta y espaciosa, y las bouedas, mui hermosas, son labradas a manera de cielo azul, con los signos y planetas y muchas estrellas doradas. En lo mas alto de la puerta está la imagen deuotisima de Nuestra Señora con su precioso hijo en los braços, circundada de otros diuersos sanctos, y delante della muchas lamparas de plata que continuo estan ardiendo, y muchos testimonios de grandes milagros que Dios a obrado por medio desta preciosa imagen, con la qual es muy grande la deuocion que los de Toledo y todas sus comarcas tienen. Entrando mas adentro en la muralla septentrional está una gran caja o apartamiento con varios cajones de curiosa labor, donde ay gran suma de vasos de oro, y plata, y cristal, que estan llenos de reliquias, cuyos nombres son los siguientes:

En el primero estan 3 cruces pequeñas del sanctisimo lignum crucis. La primera está fijada en una lamina de plata circundada de muchas margaritas y otras preciosas piedras, sobre la qual juran los arçobispos, quando toman la posesion, de obseruar y guardar los estatutos desta sancta iglesia. La 2.ª cruz está en un baso de plata, lleno de muchas reliquias, guarneçido de ricas piedras. La 3.ª cruz está en una caja de plata; está en medio desta cruz, engastada, una espina de la corona de Nuestro Señor, la qual inuió a esta sancta iglesia el rey San Luis de Francia, como consta por una carta que escribio a este cabildo, fecha

en Estamps en 21 de Mayo de 1248, que con las dichas reliquias originalmente en este sacrario está guardada. Ay una gran caja de plata de rica labor, en la qual está el cuerpo de San Sotero, papa y martir, cuyo pontificado fue año de 174. Ay tres pedaços de los cuerpos de los gloriosos San Juan Baptista y S. Sebastian, metidos en unas estatuas de plata, y del cuerpo de San Blas, metido en una nauecilla de plata. Dos cabeças de las once mil uirgenes, en sus vultos de plata. Las cabeças de S. Mauricio y S. Jerman, en dos estatuas de plata. Un braço de San Eugenio, en otro de plata, guarnecido de mucha pedreria y variedad de perlas. Una mano de la uirgen Sta. Lucia, siracusana, engastada en otro braço de plata. Un pedaço de velo de Sta. Leocadia. Un báso de christal con olio que manó del cuerpo de Santa Catharina, y unos pocos de sus huesos, metidos, con parte de sus vestiduras, en otra caja de plata mui ricamente labrada. Otra caja de plata en que estan cabellos de Nuestra Señora y otras reliquias. Un gran caliz de oro que ofrecio aqui una reina mora que se boluio christiana, sobre el qual estan puestos unos corporales labrados por manos de la virgen Sancta Clara. Un hermoso y gran baso de christal, con reliquias de San Pedro y S. Pablo y S. Agustin. Una estatua de plata mui rica, que tiene en la una mano un gran uaso de christal con huesos de S. Ilefonso y en la otra un baculo mui rico. Otra estatua de la mesma obra, con otro baso de christal en la mano, que es de San Eugenio, en el qual ay ciertas reliquias de S. Dionisio. Dos tabaques de plata, a manera de globos, el uno con reliquias de S. Eugenio y el otro de S. Nicolas y de otros sanctos. Otro tabaque de plata a manera de un gran globo, en el qual está parte de la cruz en que murio el apostol S. Andres. Dos vasos de christal, el uno con reliquias de S. Francisco y el otro un pedaço de lignum crucis, el qual puso aqui el cardenal don Francisco Ximenez de Cisneros. Otro vaso de christal, con un pedaço del siliçio de Sancta Maria Ejipçiaca. Otro vaso de christal con una costilla de S. Sixto, papa y martir. Otro vaso de christal con

otra costilla de San Teodoro. Tres basos mui ricos con reliquias de S. Proceso y S. Esteban y S. Martiniano, martires. Un vaso de plata con reliquias de S. Bartolomé. Otro vaso de porfido con reliquias de Santa Ursula, de S. Philipe y Santiago, que las inuio de Flandes el rey Phelipe primero; y todas estas en un carro de plata de cuatro ruedas, mui curioso. Dos laminas de plata mui grandes, fijas en ellas reliquias del monte Calbario, y de S. Sebastian, S. Julian, S. Gregorio, S. Antonio, S. Esteban, San Cosmes, Sta. Barbara y de otros muchos sanctos, inbiadas por el cardenal don Jil de Albornoz, y el cuchillo con que fue degollado S. Pablo, el qual está en el monasterio de Sta. Maria de la Sisla desta ciudad. Debajo deste relicario ay 36 apartamientos, a do se guardan los mas preciosos ornamentos desta sancta iglesia, que son de inestimable valor y riqueza. En la muralla de la parte occidental deste sacrario o relicario estan 3 cajones: En el primero se guardan 7 mitras blancas. La mas principal es la del arçobispo: está adornada de mui ricas y preciosas joyas, con los cordones guarnecidos de oro, y tiene quatro safiros mui grandes, de gran estima. Las otras seis mitras son para las dignidades desta iglesia primada, de las quales usan las fiestas que el arçobispo se biste de pontifical; y esto es de costumbre inmemorial. Ay una manga de cruz labrada de plata, de martillo con muchas imagenes de reliebe, con otras labores de oro, y demas de ser mui grande, es obra mui costosa. Ay tres cadenas de oro muy grandes, llenas de muchas esmeraldas, diamantes, rubies, safiros y otras piedras de mucho valor. Ay una lamina de oro fino, redonda, guarnida de otra infinidad de piedras preciosas, en medio de la qual está un topacio o carbunco muy grande y resplandeciente que dicen no tener preçio. Ay un leño que en tiempo antiguo, en casa de un judio llamado Garualis, no pudiendo ser quemado del fuego, ni menos encendido, causó tan grande espanto, que creyendo el dicho judio que en el coraçon del leño estaba la causa lo hendio, a donde, por orden de naturaleza o permision diuina, alló una imagen de Christo crucificado, tan

al uiuo como si la pintara un diestro pintor: por cuyo suçeso se conserba oy en pie la casa deste judio y se llama de la Cruz, que está junto a las carnicerias desta ciudad, y el se volvio christiano.

En el segundo apartamiento se guardan otras 7 grandes mitras, que las an dejado aqui diferentes arçobispos, que son de innumerables riqueças y joyas. Ay otra que la puso aqui el cardenal don Pedro Gonzalez de Mendoça, que es de inestimable valor. Ay una corona de oro de grandisima riqueça, que fue de la reyna catholica doña Isabel, guarneçida de muchas ricas y preciosas piedras, que se pone en la cabeça a Nuestra Señora, particularmente el dia de la Asunpcion de Nuestra Señora, que es la principal fiesta desta sancta iglesia. Ay una imagen de Nuestro Señor que es de muy fino oro, con una lamina del mesmo, con muchas margaritas y otras preciosas y resplandecientes piedras, que tambien la dio aqui el mesmo cardenal Mendoça. Ay quatro calices de oro fino: el primero le dio la reyna catholica, muger del rey don Enrrique el 3., y los otros tres, los arçobispos don Sancho de Rojas, don Pedro Gonçalez de Mendoça y don Alonso de Fonseca.

En el tercer apartamiento está un vaso de cuerno de unicornio mui grande, guarnecido de oro, que le dio el cardenal don Francisco Ximenez de Cisneros, y a el se lo abia dado el rey don Phelipe I de Castilla, por ser marabilloso contra el beneno. En la pared septentrional ay otros dos cajones: en el primero ay una cruz de oro y plata mui grande, la qual se la dio al arçobispo don Alonso Carrillo el rey don Alonso el 5. de Portugal, y es tan grande, que la lleban quatro hombres en una litera o carro la fiesta del Corpus Christi. Ay otras muchas cruçes mas pequeñas de diferentes labores y hechuras. En el 2.° se guardan muchos baculos de grande valor y estima, que diuersos arçobispos an dejado. A la mano derecha de la entrada del relicario está una capilleta o cajon, donde se guardan muchos vasos de oro y plata, y ornamentos mui ricos, particularmente una arca

de plata labrada, en la qual se encierra el Sanctisimo Sacramento el Jueves de la Cena, que es toda guarnecida de oro y muchas piedras preciosas, la qual se pone en el monumento; y este es de grande architectura, y adornos de oro, plata, joyas, brocados y cera blanca, que entiendo no ay otro tal en España, ni aun en la christiandad. Y mientras el Sanctisimo Sacramento está encerrado, asisten en el ocho beneficiados: los dos canonigos, los quatro racioneros y los dos capellanes, los quales con sumisas voces estan cantando psalmos, que cierto causan gran deuocion. Esta sancta obra instituyo Fernando de Fonseca, canonigo desta sancta iglesia, y es cosa admirable el ber la multitud de vasos de oro y plata, y otras imagenes que estan sembradas por las gradas, y no menor la copia de blandones que adornan este dicho monumento en gran manera, que todos los que lo been quedan admirados. En este mesmo sacrario estan 12 imagenes de plata, y otra de Nuestra Señora, que son mui grandes y de rara talla. Ay en esta mesma camara cinco ordenes de cajones, a do se guardan otros preciosos ornamentos de oro y plata, como caliçes, vasos grandes, çetros, ciriales, candeleros, blandones, cruces y portapaces, y calderos para el agua bendita, que todos son de diuersas hechuras y obras costosas. Sin estos ay otros muchos que estan guardados en otros cajones. Ay tambien 12 vasos de plata sobredorados, que pasan de mas de quinientas libras, los quales ofrecio aqui el cardenal don Juan Martinez Silisçeo el primer dia que visitó este dicho sacrario, que fue el de Nauidad del año de 1546. Ay otra cruz de las que suelen llebar delante los arçobispos, que la dejó aqui el cardenal Mendoça, por ser mui rica y la primer insignia que se enarboló en el Alambra de Granada quando los christianos ganaron aquella ciudad. Sin las cosas y riqueças referidas, es tan grande el numero de ornamentos, de brocados para el serbicio desta sancta iglesia, que con tener el mayor numero de ministros que se sabe en templo del mundo, todas las veces que se hace proçesion, las dignidades y canonigos, con los demas prebendados, salen con las capas del

color que requiere la fiesta. Para el dia del Corpus Christi tiene una custodia de plata de mas de dos estados en alto, y otra que va dentro della de oro fino para el Sanctisimo Sacramento, la qual ofrecio aqui la catholica reyna doña Isabel, y fue del primer oro que se trajo de las Indias occidentales a estos reinos de España. Es labrada la custodia al modo de la tercera parte de la torre principal, do estan las campanas desta sancta iglesia. Esta torre está fundada entre la puerta del Perdon y el angulo del claustro que mira al Poniente, cuya altitud es de manera que imita a una de las antiguas piramides de Egipto. La forma de toda ella es de tres partes, las dos quadradas y la 3.ª ochabada, a manera de incensario, que se viene a concluir con curiosos coronamientos de piedra blanca, de que es toda la torre, y en lo ultimo se remata en un altisimo chapitel, cubierto de planchas de plomo, circundado de tres coronas, y por remate tres globos y una cruz dorados y de rara labor y escultura. En cada uno de los lienzos desta torre ay dos grandes ventanas con sus rejas doradas, y en cada una una campana; y, sin estas campanas, ay en lo interior otras quatro de inmensa grandeza, porque la menor es de quarenta quintales, y la mayor pasa de ciento y ochenta. Es cosa de admiracion oirlas tocar un dia solemne; porque pone tan gran contento su concierto, quanto terror su terrible estruendo. En medio del coronamiento de cada quadro tiene esta torre quatro cubos de estuco blanco, cubiertos con sus capiteles, cruces y belas doradas, y en ellos las armas doradas del cardenal don Juan Tabera, que por ser de mui linda perspectiba adornan la torre en extremo. Todo el restante della es labrado de diuersas molduras y follajes, con varios tabernaculos y encasamentos, llenos de imagenes, y entre ellos algunos escudos con las armas de la mesma iglesia y de algunos arçobispos. Abiendo, pues, de concluir con la fabrica deste templo, acabaré con decir que en siete partes del se puede predicar y decir misas solemnes sin que los unos a los otros se impidan, que por bentura no se allará simil grandeza en otro templo del mundo. Y pues abemos

dado fin en lo que toca a sus fabricas, dejando mucho por decir, bendremos a tratar sobre lo que a podido saberse de su principio y fundacion; despues, de las rentas y ministros para su servicio constituidos, y los sacros Concilios que en el se an celebrado en tiempo de los reyes godos.

Algunos curiosos con suma diligencia an buscado quien aya sido el primer fundador desta sancta iglesia, en particular el doctor Blas Ortiz, en su tratado latino, y lo mesmo Pedro de Alcocer y el licenciado Albaro Gomez; pero ninguno afirmativamente dice quien aya sido el primero fundador: finalmente, lo atribuyen al bendito S. Eugenio, su primer arçobispo. Lo que yo desto siento es que la variedad de los tiempos y subcesos de la perdida de España debieron de ocultar papeles donde estas y otras curiosidades estarian bien estendidas; pero pues en esto no allamos todo lo que pide nuestro intento, será bien, para proseguille, a lo menos sacar a luz su antigüedad. Ya abemos dicho como S. Eugenio fue el primer prelado desta sancta iglesia; agora, segun nos consta de la historia de su vida y de otros diuersos autores, allamos que este sancto fue natural de Grecia, y de noble linage, discipulo de S. Dionisio Areopagita, primer arçobispo de Paris, aquel que, siendo gran philosofo y biendo en Athenas aquel singular eclipsi quando padecio nuestro Redemptor, que abia sido fuera del orden de naturaleza, porque la Luna estaba en quinta decima, por esto y otras señales que se bieron, dijo aquellas notables palabras: *Aut deus naturæ patitur, aut tota mundi machina disoluitur:* o el dios de la naturaleça padeçe, o toda la machina del mundo se deshaçe; como mejor lo declara el angelico doctor S. Thomas en la 3ª p.ª, q.ª 44, art.º 2. A este gran Dionisio le conuirtio S. Pablo, y el a S. Eugenio; y llegado el año 90 del nacimiento de Nuestro Señor y 57 despues de su pasion sanctisima, el apostol S. Pedro le hiço obispo y le inbió a predicar en Francia, y en este viaje se llebó a su discipulo S. Eugenio, donde llegados a Paris, ciudad la mas illustre y memorable de aquel reino, S. Dionisio, determinado de hacer en

ella su asistençia, con çelo de gran charidad inuió en España a S. Eugenio para que predicase la ley ebangelica; el qual, como consta de su historia, llegó en esta ciudad de Toledo, donde, conuirtiendo mucha gente, puso en ella la primer silla cathedral de las que asta entonces se sabia en España; pero no se sabe en que iglesia, si bien no falta quien diga ser la de Sancta Leocadia, que está junto al Alcazar. Era en este tiempo papa S. Clemente, 3. pontifice despues de S. Pedro, y este se debe creer le eligio por prelado desta iglesia, pues no le pudo criar otro, conforme a los años que uiuio en el sumo pontificado, que fueron mas largos que los de S. Eugenio. Pues como este sancto residiese en Toledo, siendo su prelado, sucedio que el año adelante, que fue el de 97, se le ofrecieron negocios importantes para el augmento de nuestra sancta fe, y para tratallos con su maestro S. Dionisio se boluio a Francia, donde en un lugar llamado Groley, antes de llegar a Paris, un idolatra que perseguia a los christianos, porque le alló predicando la ley ebangelica, le abrio la cabeça; siendo en estos dias la 2.ª persecucion de la Iglesia, la qual se executaba por mandado del emperador Flabio Domiciano. Muerto S. Eugenio, fue puesto y arrojado en un lago llamado Marcasio, no lejos del mesmo pueblo, y en el estubo mas de 200 años, asta que por diuina reuelacion, sacandole del tan fresco y entero como el dia en que murio, fue sepultado en un pueblo llamado Auely, sobre cuyo sepulcro se fundó un priorato de canonigos reglares, y sucedieron notables milagros. Despues de aber estado aqui algunos años, fue trasladado en diferentes partes, asta la ultima, que fue de la abadia de S. Dionisio, junto a Paris, a esta sancta iglesia, en la qual ubo 4 prelados que le suçedieron asta el dia que se perdio España. Y a esta saçon y mucho antes se alla aber estado esta iglesia en el mesmo sitio que oy está, aunque de diferente fabrica y ornamento que oy parece. Pero dejando estos tiempos, y llegandonos a los mas modernos, no dejaré de contar aqui lo que refiere la historia del desgraciado rey don Rodrigo, ultimo de los reyes godos; el qual,

como perdiese a Toledo con el resto de la mayor parte de España, esta iglesia fue profanada y reducida en mezquita, y estubo en poder de moros asta que Dios, por su inmensa misericordia, no queriendo que el castigo de los christianos pasase mas adelante, permitio que el noble rey don Alonso sexto pusiese çerco a esta ciudad, en el qual le binieron ayudar algunos principes y caballeros forasteros, particularmente don Enrrique de Lotoringia, en quien començó la real casa de Portugal; y por ser esta ciudad de sitio fuerte, y no aber los modos de vateria que se allan aora, duró este çerco 4 años, al cabo de los quales, allandose los moros constreñidos de la hambre, binieron a tratar partidos pidiendo al rey, entre otros capitulos, que la mezquita mayor, con otras que oy son perrochias, no les fuesen quitadas. Este y otros particulares les otorgó el rey, asi por obviar mayores daños, como tambien porque en ello hacia su negocio. Acabados los conciertos, el rey se los juró y firmó. El dia siguiente, que fueron 25 de Mayo, que es la fiesta de S. Urban, papa y martir, año de 803, acompañado de su corte y capitanes, entró en esta ciudad, y usando del breue del papa Victor 3, que para esto ya tenia, erigio por su primer arçobispo al abad de Saagun, don Fr. Bernardo, que, siendo frances y mui pribado suyo, le acompañaba en esta guerra. Este rey don Alonso fue casado seis veces, y quando ganó esta ciudad lo estaba con la reyna doña Veatriz, infanta de Francia, la qual era dotada de tanta santidad y raras virtudes, que con justa raçon escriben los autores de aquel tiempo que sus oraciones y obras pias fueron gran medio para que Dios concediese esta victoria al rey su marido. Y como los sinceros animos no pueden encubrir lo que sienten sus limpios coraçones, afirman que desde la ora que entró en esta çiudad, hasta la que luego beremos, traia esta santa reyna una malencolia tal, que con facilidad se podia conocer el grabe dolor que en lo interior de su alma tenia: y como no fuese de menor bondad el nuebo electo don Bernardo, asi por esto como por ser la reyna hija de su rey natural, la suplicó le dijese

la causa de su disgusto. La santa reyna, con lagrimas tiernas, le respondio: «Como quereis, benerable padre, que en mi pecho, ni aun en pecho christiano, pueda reinar contento alguno biendo cada hora la mesma casa y lugar do la santisima Virgen Maria bajó del cielo, en poder de estos paganos, y mas permitiendo el rey mi señor los sacrilegios que cada dia en ella bemos? Por lo qual tened por cierto que en mi no habrá contento asta tanto que yo bea desagrabiada a Nuestra Señora». Fueron las palabras de esta bendita reyna tales, que pusieron al santo arçobispo en no menor confusion que verguença, porque eran de sujeto tan grabe, y que a el incumbia este cuidado primero que a otro ninguno; pero volviendo en si la respondio: «Inclita señora mia: a Dios pongo por testigo que el cuidado que en vuestra alteza se a asentado, en mi no a faltado; pero la palabra y juramento que el rey nuestro señor a capitulado con estos moros a sido causa que yo no le pida esta merced, ni le ose tratar desta materia; mas pues Dios y la vendita Virgen Maria se an declarado por boca de vuestra alteza, yo prometo de ofrecerme al sacrificio a trueque de que vuestra sancta intençion sea en todo ejecutada». Estos y otros sanctos discursos pasaron entre la sancta reina y el arçobispo; los quales como andubiesen çebados en aquel catholico deseo, siempre se ocupaban en dar traça a su execucion. Y asi se resumieron en aguardar a que el rey se saliese de Toledo, como muy presto se partio al dicho monasterio de Saagun, donde se abia criado, y estando alli ocupado en cosas tocantes al gobierno del reino de Leon, ellos, que no perdieron ocasion, un dia de mañana, juntando a la sorda la mas gente y criados que pudieron, se fueron a la mezquita, y entrando en ella, sin aguardar mas replicas, echaron los moros fuera y la consagraron sub titulo de la Asumpcion de Nuestra Señora, que era el primero que antes abia tenido, y a la ora pusieron campana y celebraron misa solemne en ella. Cuyo hecho tan heroico y repentino causó en los moros no menor turbacion que escandalo; los quales con la solita colera con que los amotinados suelen proce-

der en sus acciones, despacharon enbajadores al rey, dandole por ellos cuenta de todo lo suçedido; y llegados a Saagun, no solo le significaron su demanda, pero, mostrando grabe sentimiento, le presentaron los capitulos que les abia firmado, con lo qual añadieron no ser posible que tan estraño acaecimiento se pudiese emprehender sin su expreso consentimiento.

El rey, que inocente estaba de todo lo referido, recibio notable pena oyendo tal enbajada; porque si bien conocia que la obra en si era buena, consideraba por otra parte el atrebimiento e inobediencia de la reyna y arçobispo, con lo que su reputacion padeceria entre los que no supiesen su verdadera disculpa. Tambien miraba los males que se seguian para con otras ciudades y villas que el pensaba conquistar; porque siendo auisados de tal hecho, ninguno se osaria fiar de su palabra. Y con esta revolucion de pensamiento despidio los embaxadores, asegurandoles la breuedad de su partida, con la restauracion de la mezquita y castigo de los culpados. Con tal expediente se boluieron los embaxadores a Toledo; y el rey, de quien los suyos cada dia conocian mayor enojo, trató luego de su partida; mas Dios, que es el uerdadero defensor de los que con sincero coraçon se ofrecen a los peligros por su seruicio, permitio que se acabase este negocio con medio muy diferente del rigor que se pensaba, y fue que en el interim que los embaxadores abian ido a Saagun, un moro sabio, a quien todos los mas tenian en gran reputacion, prebeniendo con su prudencia a lo futuro, conuocó a los demas en cierta casa, y les hiço la siguiente oracion: «Hermanos e hijos mios: la ley y parentesco que con vosotros tengo a sido la que me a mouido a juntaros para aduertiros el error que abemos hecho en inbiar quejas al rey de su muger y sacerdote; porque quando quiera satisfaceros conforme vuestro deseo, a de ser forçosamente haciendoles un gran daño, y este será de manera que la execucion y arrepentimiento uendran juntos en un tiempo; porque cosa aueriguada es que nadie se guelga de hacer mal en su hacienda; y quando le aga, de que nos sirbe tal uenganza,

si a de ser mas rigurosa la que despues esperamos, mayormente que los christianos, a quien esto tanto importa, an de ser vuestros fiscales? Porque, si pasion no es ciega, la raçon os mostrará que ellos tienen gran justicia; porque en quitarnos la mezquita no podeis alegar agrauio, pues no se yo quien abrá que ignore que esta mezquita y ciudad no la tengais usurpada. Si os recordais que primero fue suya, y que ellos la edificaron, allareis que su propia ropa es la que oy restituimos, y no la de nuestros padres; quanto y mas que los claros juicios deben mirar los tiempos, y que corren como al alto Dios le place, y no como los queremos. Asi os ruego, hermanos, que, recurriendo al remedio, demos orden en tomallo primero que se pase el tiempo para poder adquirillo, y sea que le salgais al camino al rey, pidiendole por merced reuoque su indignacion que contra la reina y el arçobispo tiene. Y con esta diligençia dejareis al rey seruido y a los demas obligados, y demas de que, haciendo de la fuerça virtud, contentais a los christianos, con quien la precisa suerte o nuestro infelice ado a querido que viuamos.» Estas y otras mas uiuas raçones con que el sabio moro supo raçonalles fueron parte para reduçir los animos de aquellos endurecidos barbaros a termino de raçon, que era el que les conuenia: y, siguiendo su consejo, aguardaron la uenida del rey, y llegado a 3 leguas de Toledo, se echaron a sus pies, suplicandole mui afectuosamente no se ablase en lo pasado, porque ellos se contentaban que, a trueque de su mezquita, a la reyna y al arçobispo perdon fuese otorgado. El rey oyo a los moros, a quien siempre dio a entender que deseaba satisfacellos; pero no hubieron acabado de hablarle quando le parecio que tan subita mudança procedia mas de la diuina ordenacion que de otra industria humana, y asi con cauta disimulacion les respondio que lo sucedido en aquel caso no abia procedido de su consentimiento, y que para demostracion de la uerdad y del deseruiçio que se le abia hecho abia venido con aquella presteça, determinado de no perdonar a ningun culpado; mas pues ellos, como interesados, abian mirado mejor

este negocio y mostraban estar contentos, se olgaba de concederles su peticion y reintegrar en su gracia a la reyna y arçobispo, a quien certificaba que la remision de sus castigos podian atribuir a ellos, y no a otra intercesion. Ansi que desta manera, curioso lector, la santa iglesia de Toledo, que de su principio abia sido dedicada a la soberana Uirgen Nuestra Señora, el año de 1086 fue restaurada en su primitibo intento, y la sancta reyna y arçobispo quedaron libres del airado pecho que contra ellos el rey trahia; el qual como se le conuirtiese en notable contento el corte que Dios abia dado en tan arduo caso, aconpañado de los mesmos moros se bino a esta çiudad, y en breves dias reparó la iglesia, como consta por un preuilegio que está en los archibos desta santa iglesia, cuya data es a 18 de Diciembre de 1086 y era de Çesar de 1124. Doctola de villas y castillos que oy posee; y desde entonces los reyes y prelados sus subcesores siempre fueron acreçentando, asta que llegó el tiempo del sancto rey don Fernando, el qual siendo mui deuoto de la Uirgen Maria, y por reconocimiento de las señaladas victorias que Dios por su intercesion le abia concedido y esperaba abia de conceder, en el año de 1224, con consulta de don Rodrigo Ximenez de Nabarra, que a la saçon era arçobispo desta çiudad, se determinó de reedificar esta sancta iglesia con mayor fabrica y ornamento del que entonces tenia; y venido al efecto, con sus propias manos puso la primera piedra y dejó lebantado aquel superbo y sumptuoso edificio que oy dia bemos en ella; y no contento de aber enprehendido una machina tan grande, la dotó y acrecentó con otros muchos pueblos y posesiones, con cuyas dotaciones, y otras que le an dejado algunos otros reyes y señores de España, a venido a colocarse en la suprema magestad que oy la vemos, siendo el mas sumptuoso, rico y señalado templo que se conoce en el mundo. La qual, demas de las particulares cosas que della se an referido, es digna de gran veneracion por 21 Concilios que en la primitiba iglesia, y en tiempo de los reyes godos, en ella se an celebrado. Y para que se bea la auto-

ridad que sus prelados tenian, y la antigua christiandad de España, será bien que aqui tratemos un poco de cada uno.

CONCILIOS (1)

El primero Concilio que se celebró en esta santa iglesia de Toledo fue el año de 253, en el pontificado del papa Cornelio I, siendo señor de España Decio, 33 emperador de romanos. Asistio en el S. Sixto, papa, antes que lo fuese, y volbiendo a Roma llebó consigo a los santos martires Laurencio y Vinçençio, como consta de sus uidas y del original deste Santo Concilio; el qual se tiene por çierto que no solo fue el primero que se celebró en Toledo, pero el primero de toda España.

El .2. fue el año de 402, o, segun otros autores, de 405, en el pontificado de Sirico I, siendo señor de España Arcadio, 64 emperador de romanos. Presidio en el Donasturico, 10. arçobispo de Toledo, con asistencia de 19 obispos y otra mucha clerecia. En este Concilio se condenó la heregia de los preçilianistas, que ya abia sido condenada en el Concilio de Vurdeos, en Francia.

El .3. fue el año de 413, en el pontificado de Inocencio I, reynando en España Ataulfo, el que quiso quitar su nombre a Roma y ponella otro de su mano. El sobredicho papa inuió una epistola decretal a los prelados del Concilio.

El .4. fue el año de 530, siendo papa Juan .2. y rey de España Atalarico, II rey godo de los de España. En este Concilio, que fue el onçeno de los que en ella se abian celebrado segun otros, se condenó la herejia arriana, que estaba mui arraigada entre los godos que en España estaban.

El .5. fue el año de 589, y fue este Concilio general de toda España, siendo pontifice Pelagio .2. y rey de España Ricaredo

(1) *Nota marginal:* Estos fueron antes de la perdicion de España.

el Bueno, 18 rey de los godos. Presidio en el S. Eufemio, 25 arçobispo de Toledo. Asistieron en el 56 obispos y 6 arçobispos; estubo en el Mausona, arçobispo de Merida; S. Leandro, de Seuilla; Pantardo, de Braga, y otros; S. Idalio o Idalençio, obispo de Barcelona; S. Fulgençio, obispo de Ecija. Aqui se condenó tambien la heregia arriana, que abia 207 años que andaba entre los godos, siendo el que mas la persiguio S. Leandro. Tambien se ordenó que los judios no pudiesen usar de ofiçio publico. Los godos se conuirtieron, dejando aquella pestifera secta y heregia.

El .6. Conçilio se celebró en miercoles a 23 de Octubre del año de 610, siendo pontifiçe Bonifaçio 4. y rey de España Gundemiro, 21 de los godos, que fue el que hiço hazer christianos por fuerça a los judios. En este Concilio, entre otras cosas, se establecio la inmunidad eclesiastica y se declaró por primado de las Españas el arçobispo de Toledo. Fue el 17 Concilio de los çelebrados en España.

El .7. fue domingo cinco de Diciembre de 633, siendo pontifiçe Honorio .I. y rey de España Sisenando, 25 rey de los godos. Asistieron en el 66 prelados de España y de la Francia gotica, siendo uno S. Isidro, arçobispo de Seuilla, y Juliano, de Braga, y Audax, de Tarragona, y Miro, vicario del de Merida. Presidio Justo, 30 arçobispo de Toledo. En este Concilio, que fue el 19 de los de España, entre otras cosas, se ordenó que ningun clerigo tubiese oficio ni trato, aunque mas necesitado fuese, y que los judios y sus descendientes no tubiesen oficios publicos.

El .8. Concilio se celebró en la iglesia de Santa Leocadia de la Vega, desta ciudad, año de 637, en el pontificado de Juan .4. y rey de España Scinthila, 26 rey de los godos. Presidio en el Eugenio 2, arçobispo de Toledo, y en el predijo su muerte S. Isidro, arçobispo de Sebilla, y S. Braulio fue electo por arçobispo de Çaragoça; en el qual queriendo Nuestro Señor mostrar sus marabillas, aparesçio sobre su cabeça un globo de fuego. Este sancto fue el que escribio la uida de S. Emiliano, llamado de la Cogulla.

El .9. fue el año de 638, en el pontificado del mesmo Juan y reyno del mesmo Scinthila, en jueves 8 de Henero. Celebrose en la iglesia de Santa Leocadia, donde presidio el mesmo Eugenio, que fue 31 arçobispo de Toledo, y con el asistieron los arçobispos Onorato, de Sebilla, y Protasio, de Tarragona, y Juliano, de Braga, y Silba, de Narbona, y otros 44 obispos, y 6 vicarios de los ausentes. Ordenaronse en el 19 capitulos; y entre ellos, que los judios y otros qualesquier infieles fuesen hechados de los reynos de España, de manera que no pudiesen tornar en ella, y que los reyes, antes de tomar la posesion del reyno, prestasen omenaje de no consentir en el persona que no fuese catholica.

El .10. se celebró en miercoles, fiesta de S. Lucas, 18 de Octubre, año de 646, siendo papa Martino primero y rey de España Scindasuinto, 28. de los godos. Presidio en el el mesmo arçobispo Eugenio 2., y asistieron con el Antonio, arçobispo de Sevilla, y Oronçio, de Merida, y Protasio, de Tarragona, y otros 40 obispos, y los vicarios de los absentes, con mucha clereçia. Ordenaronse en este sacro Conçilio muchas cosas importantes al servicio de Dios; y entre ellas se volbio a confirmar de nuebo que la santa iglesia de Toledo fuese tenida por primada y cabeça de todas las de España, y que los obispos sus sufraganeos residiesen ciertos meses en ella, con asistencia personal; y aqui probeyeron que trajesen de Roma los *Morales* de San Gregorio, que no los abia en España.

El .11. arçobispal Concilio toledano fue en el año 652, en el pontificado de Eugenio I, reynando en España Flabio Recisbinto, 29 rey de los godos. Presidio en el S. Eugenio .3. de los deste nombre y 32. arçobispo de Toledo. Allaronse en el los arçobispos Orançio, de Merida; Antonio, de Sebilla, y el de Tarragona, y el de Narbona, con otros 48 obispos, sin los vicarios de los ausentes. Entre otros decretos se ordenó que qualquiera que en Quaresma comiese carne sin licencia de los sacerdotes fuese echado de la comunion de los fieles christianos.

El .12. fue en 15 de Nobiembre de 654, siendo papa Vitilia-

no I y reynando el sobredicho Flabio. Allaronse en el 16 prelados, sin otros vicarios, y grande clerecia. Presidio en el el mesmo Eugenio santo. Entre otras cosas se decretó que los hijos de los clerigos no heredasen las haciendas de sus padres, antes fuesen sierbos perpetuos de las iglesias donde los mesmos padres abian sido ministros. En este Concilio se ordenaron 20 capitulos de mucha inportancia.

El .13. fue el año de 655. Presidio el mesmo S. Eugenio 3. Asistieron Fugitubo, de Seuilla, y Potanio, de Braga, y 22 obispos. Determinose en el que la fiesta de la Encarnacion, por otro nonbre Nuestra Señora de la O, se celebrase en 18, porque hasta entonces estaba la Iglesia en costumbre de no celebrar ninguna fiesta en la Quaresma, como agora se celebra en 25 de Março. En este Concilio se acusó con mucha humildad Portamio, arçobispo de Braga, por aber incurrido en el pecado de la carne, pidiendo le pribasen de su prelacia, lo qual con muchas lagrimas de todos se hiço, y eligieron a S. Fructuoso, que fue de sangre real.

El .14. fue año de 675, siendo pontifiçe Agaton .I. de naçion siciliano. Por orden del rey Bamba presidio en el Quiriçio, arçobispo de Toledo, con asistencia de 16 obispos y 7 vicarios de los ausentes. En este Concilio ubo gran diferencia entre los prelados de España sobre la diuision de sus distritos: no se alla el orden que sobre este particular en el se aya dado.

El .15. Conçilio toletano y 28 de los de España fue en sabado 14 de Henero de 681, siendo papa Venedicto 2. y rey de España Flabio Erigio, 31 rey de los godos. Presidio en el S. Julian, arçobispo de Toledo. Asistieron Juliano, arçobispo de Seuilla, y Stefano, de Merida; Luiba, de Braga, y Cipriano, de Tarragona, y 41 obispos, y 5 abades, y el mesmo rey, con otros muchos señores. En este Concilio se trató de deshacer algunas iglesias cathedrales en lugares pequeños que no conbenian.

El .16. Concilio toletano y 29 de los de España fue en biernes 4 de Nobiembre, año de 684, siendo pontifice Juan 5. Presi-

dio en el S. Julian. Allaronse con el los arçobispos Estefano, de Merida, y Luiba, de Braga, y Florisindo, de Sebilla, y los vicarios de Tarragona y Narbona, con 48 obispos. Aqui se constituyo que los arçobispos de Toledo, como primados de las Españas, probeyesen todas las prelacias de las demas iglesias de España. Reynaba el mesmo Flabio.

El .17., que fue 30 de los de España, fue en 14 de Nobiembre, y segun otros en 27, año de 685, siendo papa Sergio .I. y rey el mesmo Flabio. Presidio el mesmo S. Julian y asistieron los arçobispos Florisindo, de Sebilla, y Estefano, de Merida; los vicarios de Tarragona y Braga, y 17 obispos. En este Concilio se confirmaron y aprobaron los decretos del santo general Concilio constantinopolitano, hecho contra los herejes que negaban en Christo dos naturaleças, diuina y humana.

El .18., y 31 de los de España, fue en martes 11 de Mayo, año de 689, siendo pontifice Sergio y rey Flabio Egica, 31 rey de los godos. Presidio S. Julian. Fueron presentes Maximo, arçobispo de Merida; Leuisundo, de Seuilla; Faustino, de Braga; Sunifredo, de Narbona y el vicario Cipriano, de Tarragona, y 61 obispos y 5 vicarios de los ausentes de la Francia gotica; que, por estar inficionada de peste, se les dispensó que no biniesen, aunque se les mandó que guardasen todo lo en este Concilio... En el se aprobó la obra que sobre la Santisima Trinidad abia escrito S. Julian y dirigidola el papa Venedicto 2, la qual abia sido por el reprobada, a causa de no la aber entendido en Roma; y buelta segunda uez con mas declaracion, fue confirmada por el dicho papa y por todo el clero romano.

El .19., y 32 de los de España, fue en biernes 2 de Mayo, o .7. segun otros, año de 693, siendo papa el mesmo Sergio y rey Flabio Egica. En este Conçilio pribaron del arçobispado de Toledo a Sisisuerto, sucesor de S. Julian, y fue puesto en su lugar S. Felix, arçobispo de Sebilla; y fue 37 de Toledo. Pribaronle por algunas causas, siendo la principal el aber tratado de hacer desposeer del reino al dicho rey Egica, su señor, a quien era mui

obligado; y porque con demasiada arrogancia se atrebio a vestir la casulla que Nuestra Señora dio a S. Ilefonso, abiendose atrebido a cosa que jamas sus predeçesores se atrebieron. Allaronse presentes 61 obispos. Presidio S. Felix, segun lo escribe el arçobispo don Rodrigo Ximenez en su historia.

El .20. fue en lunes 9 de Nobiembre, año de 694, siendo pontifice Juan 6. Presidio S. Felix. Asistieron los mesmos arçobispos y obispos que en el pasado. En este Concilio, segun refiere el arçobispo don Rodrigo, el rey Flabio Egica se incó de rodillas delante de aquel unibersal Sinodo, y rogó a todos los padres que en el estaḅan se acordasen del en sus oraciones; y de muchas cosas que les preguntó, fue satisfecho en todas. En el 8 capitulo se ordenó que los conuersos, con sus mugeres e hijos, asta la ultima posteridad, fuesen puestos en perpetua serbidumbre y esclauitud; esto fue porque no solo abian vuelto a judaizar, pero tanbien se abian conspirado contra el rey y reyno.

El .21. fue en el año de 701, siendo pontifice Juan 6 y rey Vitiça, 33 rey de los godos. Presidio en el S. Felix, y se hallaron en el todos los prelados sobredichos, y el mesmo rey, y los grandes del reyno. Y aunque se ordenaron en el decretos mui sanctos, no se alla ninguno señalado. El año siguiente de 702 murio el dicho S. Felix.

Estos an sido los sacrosantos Concilios que en esta santa iglesia se an celebrado antes de la perdicion de España, por los quales se a regido la Iglesia de Dios; y por este y otros respectos esta santa iglesia de Toledo está dotada de inumerables gracias y priuilegios, ansi de los sumos pontifices como de los reyes de España, particularmente de los de Castilla y Leon, que estan obligados a asistir en ella a los diuinos ofiçios desde las primeras visperas de la fiesta de Nauidad asta el dia de S. Juan Evangelista; y no asistiendo incurren en cierta suma, que asta oy se paga a la mesma iglesia; y lo que mas se a de notar es que el romano pontifice, si no asiste personalmente en ella estos tres dias, se le apunta otra suma, que cada un año se aplica a los gastos de su

fabrica: que cierto es cosa digna de consideracion ber que en lo mas recio del inbierno el mesmo papa, cabeça de la unibersal Iglesia, quisiese obligarse a venir a la de Toledo, siendo ella inferior a la romana, por donde se debe creer piadosamente que los papas y los reyes de España voluntariamente ofrecieron este sacrificio a la Virgen Maria Nuestra Señora por aber bajado corporalmente a santificarla desde el cielo; porque aunque se a querido verificar el origen destas constituciones, no se a allado otro mas de que en el calendario y libros antiguos desta santa iglesia ay decretos por do pareçe que siempre se a obserbado y guardado lo sobredicho.

Demas de las grandes limosnas que se gastan con los niños expositos, viudas, doncellas pobres que se casan o entran en religion, de las rentas desta santa iglesia, ay otra cosa digna de notar en ella, y es que asi como Dios la hiço tan grande, illustre y principal, tanbien dispuso que de contino se allase una cierta afabilidad, de tal suerte que parece que en todo a querido abentajarla; porque con su gente tan principal, y que pocas veces falta entre ellos hijos de grandes, es tan grande la llaneça y cuidado que tienen en honrrar a los forasteros, que jamas se a bisto eclesiastico ni caballero militar que llegue al coro que no le salgan a recibir uno o dos veneficiados, tratando y dando a cada uno el lugar que la calidad de su persona requiere; y la fiesta de Corpus Christi y su otava, con la de Nuestra Señora de la Candelaria, les dan a todos velas blancas, como a los mesmos capitulares, usando lo mesmo con las señoras principales que se allan estos dias en la iglesia, que cierto es diligencia digna de tan illustre capitulo. Las dignidades y canonigos de las iglesias de Compostela, de Çaragoça, Çigüença, Panplona, Osma, y los de la ciudad de Turon en Francia, y el abad y monges del real monasterio de Sahagun, tienen hermandad con esta iglesia, por constitucion que para ello dejó el dicho rey don Alonso, su doctador y restaurador; y por esta causa se les reparte las destribuciones cotidianas, como a los mesmos capitulares, los dias que en esta

sancta iglesia se allan presentes. Agora será bien poner el numero de las dignidades y ministros desta santa iglesia, con sus rentas.

Entre los muchos capitulares que tiene esta santa iglesia de Toledo, el primero y mas principal es el illustrisimo arçobispo; el qual por raçon de su dignidad es primado de las Españas y de la Francia gotica, y chanciller mayor de Castilla. Tratar de las prouisiones que tiene en su iglesia y arçobispado es nunca acabar, particularmente quando acierta a ser cardenal, porque siendolo no tiene el papa sino solas las confirmaciones de su alternatiba. Toca a su probision el adelantamiento de Caçorla, que vale 20.000 ducados de renta, y los vicarios generales que pone en Madrid, Alcalá de Henares, Talauera, Ciudad Real, que son oficios mui graues y de mucho prouecho. Prouee otros muchos que son de mucha honrra, asta dentro de la ciudad de Oran, que es de su diocesis. Tiene en los distritos de su arçobispado 20 mayordomos, que, sin darles renta de su hacienda, le vale cada año a cada uno dos mil ducados. Sin la jurisdicion espiritual, tiene la temporal, con mero mixto inperio, de las dichas villas de Talabera de la Reyna y Alcalá de Henares, que son pueblos insignes; y sin estas tiene la de la Guarda, y sus lugares Yepes, la Puente del Arçobispo, Talamanca, Tordelaguna, Illescas, Arganda, Luches, Viruega, que todas tienen sujetos a si otros muchos pueblos, jurisdiciones y fortaleças, en las quales prouee alcaydes, corregidores y ministros de justicia. Y para su gobierno tiene el consejo que declaramos al principio. La renta del arçobispo, un año con otro, valdrá 300.000 ducados. Ay 14 dignidades, y son:

El dean de Toledo vale seis mil ducados. El chantre o capiscol, quatro mil ducados. El mastriscuela, quatro mil. El tesorero, quatro mil. El capellan mayor, quatro mil. El abad de San Vicente, catorce mil ducados. El abad de Santa Leocadia, diez y ocho mil. El arcediano de Toledo, veinte y cinco mil. El arcediano de Madrid, cinco mil. El arcediano de Guada-

lajara, siete mil. El arcediano de Talauera, ocho mil. El arcediano de Calatraua, siete mil. El arcediano de Alcaraz, tres mil. El vicario del coro, catorce mil ducados.

Estas sobredichas dignidades preceden a todos los demas capitulares; y las unas a las otras, segun su antiguedad y preeminencias. Ay tambien .60. canongias; las 40 valen a dos mil ducados, y las 20, que son llamadas extrabagantes, no goçan sino del titulo y asiento en el choro, y casi no tienen prouecho alguno. Ay 50 raciones, que cada una renta 500 ducados. Todas las demas prebendas son constituidas en titulo de capellanias, las quales estan repartidas en la forma siguiente: 48 capellanes del coro, 37 que asisten a las horas nocturnas; 40 clericones, los seis de mejores voces an de asistir a la musica; 200 capellanes sacristanes; otros 20 clericones de diuersas capillas, sin las dos capillas reales; 140 clerigos, que lleban salarios y sirben de obreros y ayudas en diuersos oficios de la iglesia, y estan subditos al obrero mayor, que suele ser un canonigo o dignidad. Entre los musicos no ay numero cierto, porque unos son racioneros, otros capellanes, otros sirben por particulares salarios. Finalmente, en todos pasan de 600 ministros, que no se yo donde semejante grandeça de ministros eclesiasticos se alle en otro templo del mundo. Tiene esta santa iglesia, para los gastos de su fabrica, cincuenta mil ducados al año, los quales se gastan en reparar edificios y otras obras necesarias, y se sustenta la musica, aunque para ella, como se a dicho, ay raciones y capellanias; y juntamente para la dicha musica ay 24 niños del colegio de los Infantes, con cuya abundancia considere el curioso lector qual podrá ser esta capilla. Tambien se debe considerar otra grandeza desta santa iglesia, que es que, fuera de las sobredichas rentas, tiene para el aceite de las lamparas que arden delante la imagen de Nuestra Señora tres villas cercadas, con sus juridiciones ciuiles y criminales, que la una es Villaumbrales, en la diocesis de Palencia; Utilla y Almalabes, en la de Ciguenza. Con esto, no es de callar lo que ay que ber en la fiesta de Corpus Christi, porque consi-

derar los ornamentos, los carros de las representaciones, los atabios de las calles, los gigantes, las dançcas y diuersas inuençiones, los muchos y biçarros pendones, las ricas y hermosas cruces, la multitud de clerigos y frailes, cierto pone grande admiracion a todos quantos los been. Tambien no es justo callar lo que pasa el Sabado Sancto, vispera de Resurrecion, y es que con tener esta sancta iglesia mas de 200 altares, y estos cubiertos de luto, por ser Quaresma, al mesmo punto que con un toque de campana señalan el alleluya, se descubren a un tiempo y se been con otros adornos blancos de plata y oro. Y en este tiempo está junta la musica, y trompetas, ministriles y atambores, y organos del coro y del crucero, y en todas las capillas organos y cantores, y sobre todo el terrible estruendo de las sonorosas campanas, cuya dulce confusion admira.

Concluyamos con decir que, fuera de las causas y raçones sobredichas, por las quales esta sancta iglesia de Toledo es primada de las Españas y Francia gotica, el año de 652, a instancia del rey Scindasuinto, arriba referido, 28 de los godos, el papa Martino primero la confirmó en este titulo, y demas de las primacias que tiene sobre todas las iglesias de los sobredichos reynos, es metropolitana de las catredales de Palencia, Segobia, Osma, Siguença, Cuenca, Cartagena, Jaen, Cordoba, con el abadia de Alcalá la Real; todo lo qual es gran dignidad desta sancta iglesia.

Asta aora nos abemos detenido dentro de la ciudad de Toledo y de su magnifica iglesia; aora será bien salirnos al campo a espaciarnos. Tiene, pues, esta famosa ciudad, fuera de las particularidades referidas, otra bien singular, y es la gran fertilidad de sus campos, que son abundantisimos de quanto el vario deseo puede apetecer. Entre ellos es mui señalada la vega toledana, acompañada de los antiguos palacios de la infanta Galiana: es esta vega un paraiso terrestre; producense en ella inmensas uariedades de frutas, las quales exceden en gusto y hermosura: los sabrosos membrillos, granadas y melocotones, con muchos ge-

neros de ciruelas; y esto con tanta abundancia, que no solamente se probee la ciudad, pero tambien sus destritos, Madrid y otros pueblos comarcanos. Ay tambien muchos bosques, do se crian caça y ganados de muchas suertes, entre los quales los toros de la ribera de Jarama son en brio y ligereça otros segundos leones. El sabor de las carnes excede a muchas del mundo. Las lanas son mui buenas. Ay abundancia de miel, cera, cañamo, lino, regaliça, açafran y sobre todo aceites. Y en la mayor parte destos destritos se crian marabillosos binos, y son abentajados los de Yepes o Canalillo, el Romeral, Villanueba del Cardelete, S. Martin de Valdeiglesias. En algunos pagos se crian tambien naranjos, cidros, limones, castaños, niesperas, serbas, peras, camuesas, abellanas y otras frutas y regalos. Estas y otras qualidades se incluyen en esta inclita ciudad de Toledo. Sola una cosa la es contraria, y es que en el verano la ofenden grandemente los mosquitos, lo qual procede de los grandes y fresquisimos aljibes que se hallan dentro de mas de cinco mil patios. Es Toledo cabeça del antiguo reyno que le llamaron Carpentania, y agora es llamado Castilla la Nueba. Tiene voz y asiento principal en las cortes de Castilla y Leon. Trahe por armas una corona imperial en campo rojo. (1)

IMAGEN DE CUENCA

Cuenca es una de las principales ciudades de Castilla la Nueva. Está puesta en un collado, a los lados del qual ay dos balles; por cada uno pasa un rio, llamado Huecar y Xucar, y anbos se bienen a juntar. Es Cuenca a manera de una piña. Por la parte

(1) *Nota en el texto:* Aunque los numeros marginales no siguen, es yerro, porque la historia está seguida sin faltar nada, antes bien, por otro que se cotejó, se halló tener demas a Valencia y las ciudades de Portugal.

del Poniente es notable su perspectiba. En el lugar mas alto tiene una torre, donde hubo un fuerte castillo. Es pueblo de buenas casas: ay algunas de caballeros. Ay las de los marqueses de Cañete y condes de Pliego: los de Cañete son Hurtados y Mendoças; los de Pliego, Mendozas y Carrillos. Ay la de los señores del Colmenar. Ay 12 parrochias, 7 monasterios de frailes, 4 de monjas. Ay buenas salidas y fuentes en las calles. Entre otros hospitales, ay el de Santiago, notable en edificios y rentas. Ay una albondiga notable. Son señaladas las cofradias de la Misericordia y Soledad, y el cabildo de S. Miguel, do ay estatuto con el rigor de Toledo. Es probeida de todos bastimentos. Ay inquisicion. Tiene el mayor trato de lanas que tiene pueblo de España. Ay paños mui finos. Ay feria dia de S. Julian, y mercado cada miercoles. Está cerca una sierra de muchos pinos, y de ellos se saca pez y madera, que probee a Castilla y Portugal. Ay molinos de papel, ornos de vidrio, enplentas. Su corregimiento es de los mejores de España. Es tierra mui fria, y suele aber mucha niebe. Sus carnes son mui sabrosas. Está puesta en 41 grados y 16 minutos. Trahe por armas un caliz y una estrella en campo azul. Tiene voz en las cortes de Castilla. De aqui fue el baleroso cardenal don Jil de Albornoz, arçobispo de Toledo. Aqui nacio Juan Romero, que, por su esfuerzo, de pobre soldado ascendio a ser maestre de campo general en Flandes, donde murio con el habito de Santiago. De aqui salio don Pedro de Mendoza, marques de Cañete, que fue birrey del Peru, y su hijo don Garcia de Mendoza, que fue virrey de las Indias, en cuyo tiempo fue la celebrada guerra de los araucanos, que tan doctamente escribio don Alonso de Ercilla. De aqui fue don Bernardino de Cardenas, ya referido, y el cardenal don Francisco de Mendoza y Bouadilla, ultimo obispo de Burgos y gobernador de Sena por el emperador Carlos 5. Estando Cuenca en poder de los moros, el rey don Alonso 9. quiso conquistarla, y como se allase necesitado, intentó de hechar 5. marabedis de pecho a cada uno de los hijos dalgo de Castilla, por lo qual, jun-

tando Cortes en Burgos, consultó este negocio con Diego de Aro, que era señor de Bizcaya y gran pribado suyo, el qual le respondio que era dura cosa hazer tributarios a los que abian nacido libres, que buscase otro mejor remedio; dijo que propusiese este negocio en Cortes, que el seria el primero que le pagaria. El dia siguiente lo propuso, y saliendole al rebes el negocio, los hijos de algo se alteraron, de suerte que, tomando la boz por todos, el conde don Nuño de Lara le respondio que nunca Dios quisiese que donde el estaba se manchase la nobleça de Castilla, y mirando a todos dijo: «El que de vosotros se tubiere por hidalgo bengase tras mi, y el que no, quedese», y bolbiendose al rey, haciendole rebererencia, le dijo: «Pesame, señor, que tan mal medio ayais buscado»; y saliose del palacio, donde de 5. mil personas que abia en las Cortes, solo don Diego y otros dos criados se quedaron con el rey. Los hidalgos alborotados criaron por cabeza al dicho don Nuño, y se pusieron en armas, y atando cada uno sus 5. maravedis en las tocas de las lanças, se salieron a un campo que en Burgos llaman de la Glera, desde el qual inbiaron a decir al rey que estaban prontos por serbirle con sus personas; pero quanto al tributo, que inbiase al que le abia aconsejado, i a cobradores, que alli le tenian para darselo conforme a quien ellos eran. El rey biendo esto, mui turbado, se bolbio a don Diego, preguntando que se abia de hacer; le respondio que llamase los mas principales de aquella junta y les certificase que aquella demanda mas abia procedido de consejo ajeno que no de su voluntad, y que asi en pena le condenaria en perdicion de bienes y destierro de todo el reyno. A la ora hizo el rey esto con el dicho don Diego, con lo qual se quietaron los hidalgos y bolbieron al seruicio de su rey. Mas con el tiempo el dicho don Diego fue restituido en todas sus rentas, y en otras mayores honrras y mercedes.

El año de 1177 puso cerco el rey a Cuenca, y lo que los hidalgos no abian querido hacer por fuerça, agora lo hicieron de virtud, sirbiendo con sus personas, caballos y haciendas, de lo

qual se infiere que mejor es proceder con bondad que con rigor y doblez, particularmente con los nobles. Procediendo este cerco, bino en ayuda del rey don Alonso 2., rey de Aragon. Fuele necesario por ciertas cosas al de Castilla ir a Burgos, y asi quedó encomendado su ejercito al de Aragon, el qual ya la tenia ganada antes que bolbiese. Ganada Cuenca, el rey castellano, agradecido a la buena obra de los aragoneses, les alçó las parias o feudo que los reyes de Aragon pagaban a los de Castilla. Poco despues que los christianos entraron en Cuenca, el rey hizo consagrar la mezquita mayor, i luego principió la fabrica de la iglesia, a la qual, con autoridad de Alejandro 3., restituyo la antigua silla, que desde la primitiba Iglesia abia residido en la ciudad de Valera, que estando destruida solo a quedado por memoria un pequeño pueblo. Es su fabrica desta iglesia mui suntuosa del titulo de Nuestra Señora. En esta restauracion su primer obispo fue don Juan Iañez, a quien sucedio el bendito S. Julian, natural de Burgos: está aqui a un lado del altar mayor, con gran beneracion, por cuyos meritos a obrado el Señor muchos milagros. Escribe el padre Fr. Jeronimo Roman, en las centurias de su orden agustina, que fue obispo de Cuenca S. Ju°, intimo amigo de Santo Domingo de Silos, y que los dos se bisitaban en el monasterio de S. Agustin de Burgos. Entre otras capillas ay una mui sumptuosa, que es de los marqueses de Cañete, en la qual ay un capellan mayor y 12 menores. Está enterrado en ella el dicho cardenal don Francisco de Mendoça. Ay otra muy buena del mayoradgo de los Carrillos y Cardenas. Tiene esta iglesia gran riqueza de ornamentos y joyas de oro, y una gran custodia de plata, que se labró en tiempo de don Miguel Muñoz, obispo desta iglesia y presidente de Valladolid. Tiene mui gran capilla de cantores y ministriles. Ay 13 dignidades y 26 canongias, que balen a 1800 ducados, y 9 raciones a 900, y muchas capellanias y ministros del coro. El obispo de Cuenca tiene de renta 45 mil ducados, y tiene por camara las villas de Pareja y Chileron. Las dignidades son estas:

El dean de Cuenca	3000
El chantre	2100
El tesorero	2000
El maestre escuela	2000
El abad de Santiago	2000
El abad de la Sey	2000
El prior de Cuenca	2000
El arcediano de Cuenca	2000
El arcediano de Huete	1900
El arcediano de Moya	1900
El arcediano de Alarcon	1900
El arcipreste de Cuenca	1900
El capellan mayor	1900

ESTAMPA DE CARTAJENA

Cartagena está puesta sobre el mar Mediterraneo y limites del reyno de Murcia. Algunos dicen que fue fundada por la reyna Elisa, aquella de la gran Cartago, a quien Birgilio mantuano celebra tanto, juntamente con Eneas. Pero lo mas cierto es aberla fundado el famoso capitan Asdrubal, que bino a España 235 años del nacimiento de Christo. Tiene Cartajena uno de los mejores puertos de España, y otro alli cercano, llamado Cabo de Palos. Está Cartagena frontero y aun cerca de la mejor tierra de la fertil Africa. Entre las porfiadas guerras que hubo entre los romanos y cartagineses, en España, la primera ciudad que cercó Sçipion africano fue esta, la qual ganó por fuerça de armas, y hizo en ella grandes açañas, y particularmente es celebrado aquel caso como exemplo de gran valor: y fue que entre los otros prisioneros le fue trahida una illustre i hermosa doncella, a la qual mandó guardar diligentemente; y despues, abiendo sabido que estaba prometida por muger a Luzeyo, principe de los celtiberos, dandola libertad, se la entregó tan entera como estaba an-

tes. Desta gran continencia resultó que Luzeyo, allandose gratisimo, abiendo dibulgado la liberalidad de Sçipion, poco despues con muchos caballeros se bolbio al campo de Sçipion. Fue Cartagena arruinada en la guerra de Gundomiro, rey de los bandalos, y despues la asolaron los godos; y jamas a buelto en el antiguo ser que tubo. En tienpo de Diocleciano y Maximiano fueron martirizados en ella S. Esperato, Natalio, Cirino, Felix, Aquilino, Lectario, Jaxec y otros 30 martires, con las uirgenes Generosa, Vasia, Donata y Secunda, por el adelantado Daciano. Es Cartagena de mui fuertes murallas y artilleria. Será de mil vecinos. Es templada. Tiene buenas fuentes en sus plazas. Sus campos son fertilisimos. Crianse los mejores carneros del mundo, por ser sus yerbas saladas i carecer de agua. Ay mucho esparto, y por esto llamaron los romanos sus campos espartarios. Ay mucha yerba barella, de que se hace el bidrio. Ay muchos palmitos, hongos, turmas de tieba, esparragos, cardones. Ay muchas tortugas. Los cabritos y la miel son los mejores del mundo, y asi se dice: «El cabrito y el palmito, la miel y la mujer, de Cartagena an de ser». Ay muchas salinas y marabillosos alumbres. Allanse piedras preciosas, como son calcedonias, anamatistas y algunos diamantes. Antiguamente habia minas de plata y oro y metales. Ay muchos naranjos, cidros, limones. Los hombres son mui fuertes para el trabajo. Las mugeres son baroniles y hermosas. En la primitiba Iglesia ubo aqui iglesia catedral sufragana a Toledo, y por algunas razones se trasladó a la ciudad de Murcia, que en lo temporal es cabeza destos reynos, la qual declararemos en el siguiente capitulo.

MURCIA

TYPO DE MURZIA

Murcia fue fundada por una legion de soldados españoles que, pasados en Italia, fueron llamados los morjetes, cuyo nombre

tomaron de Morjet u, rey a quien sirbieron. Esto fue despues de aquella notable seca que duró 26 años en España, en la qual reynaba Hercules el thebano, en cuyo tiempo se fundó la gran Cartago. Tito Libio refiere, en la primera decada del libro primero de su historia, que los romanos adoraban a una diosa consagrada al mirto, y que por esto la llamaban Murcia, el qual nombre pusieron a esta ciudad, la qual está distante de Cartagena 9 leguas por Poniente, y por entre el Norte y Oriente dista 4 leguas mui llanas de Orihuela, que es principio del reino de Valencia. La *Historia general de España* la llama Ormela. Está en sitio mui llano, y cercada de antiguas murallas, con 10 puertas y 2 arrabales, S. Antolin y S. Juan. Pasa junto a sus muros el rio Segura. Ay 11 iglesias parroquiales y 5 monasterios de frailes y .6. de monjas; un hospital general mui rico. Tiene algunas casas de caballeros, y muchas de hijos de algo, siendo la mas rica la de los marqueses de los Belez, que son adelantados deste reyno y grandes de España. Ay un colegio de la Compañia de Jesus, fundado por don Esteban de Almeida, que fue obispo de Cartagena. Labranse basijas mui curiosas. Es lugar de mucha seda. Sus salidas por qualquier parte son amenisimas. Ay muchos naranjos y otros agrios, y muchas moreras; y si sus naturales se dispusiesen a labrar la seda como en Granada y Valencia, seria Murzia uno de los mas ricos pueblos de Europa. Tiene por dos leguas y media de muy buenas salidas. El corregimiento de Murcia es de mucha autoridad, porque, fuera de andar unido con Lorca y Cartagena, tiene otros muchos pueblos subditos a su jurisdiccion. Es cabeza deste reyno y tiene voz en las Cortes de Castilla. Trahe por armas 6 coronas de oro en campo azul, que la dio el rey don Alonso el 10, en premio de gratificacion de la gran fidelidad que los de Murcia le tubieron quando su hijo don Sancho el Brabo se le rebeló con sus reynos, y como leales basallos jamas se apartaron de su seruicio. En tiempo que reynaba en Castilla el santo rey don Fernando estaba Murcia y su reyno en poder de los moros, y reconocien-

do Aben-Hudiel, que a esta sazon era su rey, las grandes virtudes que Dios abia concedido al dicho rey don Fernando, consideró que si movia sus armas contra el, que habia de sucederle lo mesmo que a los reyes de Cordoba, Sebilla y Jaen, a quien con todo el resto de Andalucia poco antes habia ganado; por lo qual, haciendo de la fuerça virtud, en el año de 1241 le inbió sus embajadores, significandole que si le diese la mitad de las rentas que poseya, que seria su vasallo y le entregaria esta ciudad con todos los demas pueblos y fortalezas de su reyno; la qual peticion considerada por el santo rey, que junto con ser comedida y humilde era importante al estado cristiano, por no perder tan oportuna ocasion le respondio que el olgaba mucho de admitir su amistad, y en quanto al cumplimiento de su peticion, el le ofrecia aquella y mayores mercedes. El santo rey, por allarse impedido en arduos negocios, inbió al principe don Alonso, su hijo, que tomase la posesion desta ciudad y su reyno, el año de 1242. Ganada Murcia con tan poco trabajo, y fortalecido su alcazar i todas las otras fuerzas deste reyno, estubo sujeta al dominio del santo rey asta que murio el dicho rey moro Abenhudiel.

JAEN

NARRACION DE JAEN

La ciudad de Jaen está puesta acia el Mediodia, a seis leguas de Baeza. Llamose primero Mentesa, que en arabigo significa lugar de riqueças, y con razon, porque sus campos son fertilisimos, como lo nota bien Lucio Marineo Siculo (libro 2.°, fojas 9). Fue destruida por Scipion el mancebo; la causa fue porque estando ella en la obediencia de los romanos, se rebeló contra ellos, por pasarse a la obediencia de los cartaginenses. Es Jaen de las maiores i mejores poblaciones que ay en la Andalucia. En tiempo de los moros fue cabeza de reyno, i en el presente es

una de las que tienen voz con boto y asiento en las Cortes. Está arrimada a una mui alta montaña, en cuya cumbre tiene un grande i fuerte castillo que mira al norte. Tiene muchas casas de caballeros. Aqui tiene su casa el conde del Billar, linage de Torres, que fue a la Nueba España por capitan general año de 1585. Junto a la iglesia de la Magdalena, que está dentro de los muros, nace una fuente de notable grandeza, que con la abundancia del agua que de ella sale muelen muchos molinos y se riegan muy muchos jardines, donde ay diuersidad de frutas y naranjos, con otros muchos generos de plantas, de que es tierra muy regalada. Su temple es sano, aunque es algo caluroso en el estio; pero contra esto tiene aguas mui frias. Es muy abundante de pan, bino, aceites. En ella se crian innumerables bacas y obejas, y cazas de todas suertes. Labranse barros mui curiosos y mui aptos para enfriar el agua. Los hombres son mui recios, y las mugeres mui hermosas. En el año de 1245 el santo rey don Fernando se determinó de poner asedio a esta ciudad, y despues de aberla dado muchos asaltos, la recobró de los moros; y, por ser la mas bicina al reyno de Granada, procuró fortalecerla con fuertes presidios de gente, municiones y murallas; y para poder mejor conseguir su deseo y que la ciudad se fuese poblando y conserbando, con autoridad del papa Inocencio 4 puso en ella iglesia cathedral, dedicada a la Asumpcion de Nuestra Señora la Birgen Maria, haciendo trasladar a ella el obispo que en aquel tiempo asistia en la ciudad de Baeza; y por esta causa estos dos cabildos se unieron en uno, quedando ambas iglesias con titulo de cathedrales. La dicha iglesia, quando se consagró era mezquita de moros; despues se labró en ella un templo de çinco nabes con crucero, capilla mayor i colaterales, y aunque es grande edificio, no es mui curioso, pero eslo el que agora se ba labrando. Esta iglesia es mui benerada no solo en España, pero en toda la christiandad, por tener el sanctisimo sudario y retrato de Nuestro Señor Jesucristo: muestranle los biernes sanctos y fiestas de Nuestra Señora de Agosto, en las quales se suele

juntar gran multitud de gentes. Fue aqui obispo S. Eufrasio, discipulo del apostol Santiago, año de 44. Antiguamente en los Concilios, el obispo de Jaen se llamaba *episcopus mentesanus* .i. de Mentesa, y en el Concilio que se celebró en Colibre año de 338, se declaró por sufraganeo a Toledo, como agora lo es: el qual tiene de renta 40 mil ducados. Ay ocho dignidades; 21 canongias, cada una a mil ducados; 24 raciones, a 400 ducados. Las dos partes deste cabildo asisten en esta iglesia, y la 3.ª parte en la iglesia de Baeza, y entrambas tienen mui gentiles menistriles y cantores. Las dignidades son estas:

El dean de Jaen.	1600
El chantre.	600
El mastriescuela.	600
El thesorero.	600
El arcediano de Jaen.	3000
El arcediano de Baeza.	2600
El arcediano de Ubeda.	2000
El prior de Jaen.	400

La fabrica tiene 2.600 ducados.

NARRACION DE CORDOBA

Mucho abia que deçir de la insigne ciudad de Cordoba; pero por evitar prolijidad procederemos con breuedad. En esta ciudad tubieron su asiento los principales reyes moros, asi por goçar de su sitio y aire salutifero, como por ver sus campos y sierra tan fertiles, que su abundancia de bastimentos es grandisima. En los muros desta ciudad vaten las aguas del famoso rio Guadalquibi, que en gran manera la ilustra y enrriqueçe. Fue edificada por Marcelo, consul romano. Fue mucho tiempo poseida de los moros, a quien la ganó el santo rey don Fernando, 3. deste nom-

bre, el año de 1235, y en el de 1238 hizo consagrar la mezquita mayor en honrra de la Virgen Maria Nuestra Señora; y con autoridad del papa Gregorio .9., puso en ella la antigua silla episcopal que abia primero, en tiempo de los reyes godos. En esta iglesia fue obispo el gran Athanasio, en tiempo del emperador Constantino, y cerca de los años de 429 fue tambien en ella obispo S. Isidro, doctisimo en las sagradas letras, en tiempo del emperador Theodosio 2., y este S. Isidro no fue el arçobispo de Sevilla, que fue mucho despues, en cuyo tiempo murio S. Jeronimo. Osio fue tambien obispo desta ciudad (1), el qual se alló en el Concilio de Nizea, que se celebró en la prouincia de Vitinia; fue señalado varon. Este Concilio fue en tiempo de Constantino Magno, ubo 318 obispos. An salido desta ciudad insignes varones: de aqui fue el famoso capitan don Alonso de Aguilar; Lucano, insigne poeta; Seneca, excelentisimo philosofo; Abenrroiz, medico mui señalado, los quales vivieron en tiempo del emperador Neron. Biniendo, pues, a tratar de la mezquita sobredicha, digo que es cosa peregrina ver su fabrica y ornamento; cuya obra fue del rey Abderramen, el primero de los reyes moros que reynó en esta ciudad, el qual la edificó por mezquita insigne, a imitacion de la casa de Meca, el año de 787. Su forma es quadrada, y circundada de capillas mui doradas a lo mosaico: tiene mas de quinientas columnas de marmoles negros y blancos, con gran cantidad de jaspes de diuersos colores. Su altitud no es en tanto grado como la de nuestras iglesias, porque los moros usan bajas sus mezquitas. Todas las dichas columnas estan puestas por su orden, y sobre ellas cargan las bovedas, que son de una madera incorruptible y olorosa que fue traida de Lebante. En medio de esta machina los señores del cabildo fundaron otra capilla y crucero mui alto, que aunque es mui sumptuoso y real su edificio, no dio pequeño enojo al emperador Carlos 5., y aun tambien a

(1) *Nota marginal:* Uease la uida de Cesares, f. 147.

los curiosos que lo an bisto, por ber que abian desproporcionado una antigualla tan celebre, que por bentura de su traça no abia su igual en el mundo. En las espaldas de la capilla mayor desta iglesia ay otra capilla real, en la qual está enterrado el rey don Fernando el 4., que murio en Jaen a .7. de Setiembre año de 1312. Este fue el que mandó despeñar de la encumbrada peña de Martos a aquellos dos caballeros, llamados Carbajales, los quales murieron sin culpa y, pidiendo justicia a Dios, le citaron a que dentro de 40 dias pareciese delante de la divina presencia, al cabo de los quales murio, dejando con grande espanto a toda la gente de su corte. En esta mesma capilla está el rey don Alonso el onceno, su hijo, que murio el año de 1350. Este vencio aquella memorable vatalla de Tarifa, cuyo numero de los moros que murieron en ella fue tan grande, que no se pudo poner en escritura. Este instituyó la orden de los caballeros de la Banda, y a quien se dieron las tercias de la iglesia, el qual murio de peste estando sobre Gibraltar el sobre dicho año de 1350. Ay en esta capilla otros cuerpos reales. Tiene esta iglesia un gran patio, que sirbe de claustro mui grande y espacioso, en el qual ay gran copia de naranjos, palmas y buenas fuentes, que con el olor que dellos sale los meses de Abril, Mayo i Junio se goça de un paraiso terrestre. En el angulo deste patio que está al norte está la torre principal que fue desta mezquita, donde estan agora las campanas, que, aunque no es muy alta, es digna de ser bista, por la subtil inuencion mosaica con que está labrada. Las campanas son mui grandes y mui buenas. Debajo desta torre está la puerta principal, que es mui alta, ancha y sumptuosa, y tiene la dicha iglesia 17 puertas, por do se entra en ella, y lo que mas es de notar es que tiene otras tantas la ciudad, y otros tantos arcos la puente, que es famosa, la qual fundó un principe moro, llamado Adham, que vino a governar esta ciudad por el gran Miramolin de Marruecos el año de 721. En las capillas sobre dichas que estan en el circuito de la iglesia ay muchas y mui ricas capellanias, mui bien dotadas, que, por ser algunas nota-

bles, será bien hacer dellas mencion. La capilla mas principal de todas es la de S. Pedro, que sirbe de parroquia para los filigreses desta iglesia, cuya labor es la mas aventajada de todas las que se labraron quando era mezquita: es toda de marmoles blancos y jaspes de diuersos colores, y columnas de porfidos, y muchas partes doradas al mosaico: esta la sirven los ministros de la mesma iglesia. Ay otra de santa Ynes, con tres capellanias, que vale cada una 500 ducados. Ay otra de S. Acaçio y de la Sangre, que tiene seis capellanias, cada una a 600 ducados. Ay otra de S. Antolin, que tiene tres capellanias, cada una a 250 ducados. Ay otra de S. Dionisio, con un capellan, 300 ducados. Ay otra de San Ambrosio, con dos capellanias, a 250 ducados. Ay otra de Nuestra Señora de las Niebes, con tres capellanias, a 200 ducados. Ay otra del maestre escuela Valençuela, que tiene 500 ducados al año. Ay otra de S. Blas, con 120 ducados. Ay otra de Sotomayor, con 80 ducados. Ay otra de S. Lorenço, con tres capellanias a 120 ducados. Con el qual numero, y con las dignidades y prebendas que tiene esta iglesia, es muy rico y notable su capitulo. Entre las dignidades, la superior es el obispo de Cordoba, el qual aunque no tiene vasallos vale su renta sesenta mil ducados cada año. Ay ocho dignidades y 20 canonjias, que cada una pasa de mil ducados de renta, las quales tienen ciertos anejos, que se ban aptando por sus antiguedades, con los quales algunas suelen valer dos o tres mil ducados. Ay diez raciones enteras, que renta cada una mil y ducientos ducados. Ay veinte medias raciones, que vale cada una seiscientos ducados. Ay otras capellanias del coro, sin las que arriba estan referidas. Las dignidades son las que se siguen: El dean de Cordoba, 1500 ducados. El chantre, 1200. El maestre escuela, 1200. El tesorero, 1200. El arcediano de Cordoba, tres mil ducados. El arcediano de Castro el Rio, quatro mil. El arcediano de los Pedrochos, 2400. El prior de Cordoba, 350. La fabrica desta iglesia tiene de renta cada año seis mil ducados. Es mui bien seruida: tiene gran quantidad de brocados, reliquias, plata y oro, y gran capilla de cantores,

mui escogidos ministriles y mui buenos organistas, para todos los quales tiene mui cumplidos salarios.

DESCRIPCION DE SEVILLA

El maestro Medina dice que Seuilla fue fundada por Hispan, 8 rey de España, que reynó 526 despues del dilubio, que fueron 1726 años antes del nacimiento de Christo. A que se fundó Seuilla 3333 años. Está fundada en la prouincia de Andalucia, o Bethica, que significa habitacion abundante. Estubo Sevilla en poder de los moros 534 años. Para tratar desta insigne ciudad aré lo que diçe Çiçeron y Catulo, y es que, para contar historia, mas importa la uerdad que el hermoso ornamento de palabras: esta diré lo mas puntualmente que pudiere. Esta famosa ciudad de Seuilla, asi por sus muchas calidades como por ser su iglesia la 2.ª metropolitana de las que en España tenemos, es la 2.ª en lugar despues de aber tratado de Toledo y de sus safraganeos. Y si se hubieran de especificar aqui todas sus grandeças, era menester otro ingenio mas erudito que el mio; pero diré lo que en ella ay que considerar del mejor modo que pudiere. Esta grande y opulenta ciudad es de forma redonda y muy llana; está cercada de fuertes muros, en los quales a trechos ay muchas torres, con que mas se hermosea y fortifica. Entrase a ella por 16 puertas, que las mas son bien labradas. Su asiento está sobre los campos tarditanos de la gran prouincia Vetica, asi llamada por ser regada del famoso rio Vetis, que oy se dice Guadalquiui. Tomó nombre del rey Beto, 6. rey de España, que pobló en ella y hiço grandes estudios y obras en esta dicha prouincia. Tambien es dicha asi porque, en caldeo, Vethis es lo mesmo que habitacion de muchos. El rey Hispan, fundador desta ciudad, fue el 8. rey de España entre los descendientes de Tubal, y para mayor lustre y fama la puso por nombre Hispalis, y este es el que firman los arçobispos quando se nombran en latin.

Y aunque en diuersos tiempos diuersas gentes entraron en esta ciudad y la destroçaron, pero nunca llegó su declinacion a tal punto que perdiese totalmente el antiguo ser que tubo. Llegado el año de 47 antes del nacimiento de Cristo, la reedificó Julio Cesar, primer emperador de los Romanos; y aunque la adornó con mas nobles edificios, no por esto la mudó el nombre que tenia. Tambien diçe Garibay, en el libro 5.° de sus *Compendios*, que esta ciudad se llamó Punisipila, que en caldeo significa cosa mui llana; y la esperiencia parece consumar esto, porque no solo esta ciudad es mui llana, pero tambien sus campos lo son, y mui espaciosos; y con el tiempo se a benido a llamar Seuilla. Y si es verdadera esta opinion, diremos que los moros la llamaron asi, pero los romanos y los godos siempre la llamaron Hispalis; agora es llamada Seuilla. Lo semejante uemos en la ciudad de Vadajoz, a la qual Octabiano Augusto, su fundador, la intituló Paz Augusta, y este nombre le trocaron por el que oy bemos; mas no por esto sus prelados se dejan de firmar con el nombre de *episcopus paciensis*, siendo este el que allaron quando en ella se erigio iglesia y dignidad episcopal. Asi hacen los prelados desta ciudad de Seuilla, llamandose con el nombre antiguo *hispalensis*, por donde es euidencia clara que este nombre *hispalensis* es el propio desta ciudad y el primero que tuvo. En esta noble ciudad jamas an faltado personas insignes en sangre, armas, letras y en otros muy notables hechos. Aqui nacio, o a lo menos en sus extramuros, el famoso emperador Trajano, que despues de aber gouernado el mundo murio año de 119 del nacimiento de Nuestro Señor, del qual nos cuenta su historia que, abiendo conquistado inmensos reynos y ciudades, vino a morir en Selenuta, ciudad de la Asia Menor. Aqui nacio el bienaventurado principe Hermenegildo, a quien el cruel rey Leovigildo, su padre, hizo matar por no querer obseruar la falsa secta de aquel perfido Arrio. Y aqui nacieron y se consagraron al martirio las sanctisimas virgenes Justa y Rufina, que siempre an sido sus patronas y abogadas. Aqui padecieron martirio los valerosos martires San

Florentino, Pedro Abundo, Seroncio, en el año de 254, y S. Carpoforo, con otros que pone el martirologio romano. De aqui salieron S. Leandro, S. Isidoro, S. Fulgencio, Sta. Florentina, hijos del duque de Cartagena. De aqui salio el inclito Alonso Perez de Guzman el Bueno, aquel que, imitando al gran patriarcha Abraham, quiso mas ofrecer el cuchillo con que los moros degollaron a su tierno y amado hijo que entregar a Tarifa, estandola defendiendo por el rey don Sancho el Brabo. Deste glorioso hecho tubo tan alto principio la casa de Niebla, que oy son duques de Medina Sidonia. De aqui fue el baleroso adelantado don Pedro Afan de Ribera, cuya fama contará siempre la inexpugnable villa de Alora, de cuyos altos muros le tiró el moro enemigo una benenosa flecha, y siendo el golpe mortal, pudo tanto su constancia, que no desfallecio ni sosegó asta tanto que vio la dicha uilla entregada a su rey y que su uictoria y muerte fuesen en un punto. De aqui fue el baliente enamorado don Manuel Ponçe de Leon, aquel por quien la hermosima doña Ana de Mendoça, siendo de muchos seruida y de todos deseada, queriendo saber si sus obras igualaban a su fama, dejó caer un guante entre unos fieros leones, y fingiendo gran dolor por boluerle a recobrar, el osado caballero, con sola su espada i capa, entró a los leones, y haciendolos estar suspensos le sacó y se le dio; y despues, por su seruicio, sobre un puente combatio con 7 feroces moros y les cortó las cabeças, solo porque le defendian que las moras a quien ellos seruian eran mas hermosas que su querida doña Ana. De aqui fue el uienauenturado don Juan de Sotomayor, primo del conde de Belalcaçar, el qual bien desengañado de los engaños deste siglo, renunció todo su estado por el abito de S. Francisco, y antes que profesase dejó escrito en su escritorio estas notables palabras:

Mundo, quien te conociere,
cierto estoi que no te alabe;
tienete quien no te quiere;
quierete quien no te sabe.

De aqui fue el santo marques de Tarifa. De aqui los señalados duques de Arcos. De aqui salio el famoso astrologo Chabes y otros insignes barones, que seria nunca acabar el quererlos todos contar. Y entre otros ilustres hechos que desta çiudad an salido, qual puede ser mayor que el aber della salido el origen con que se ganó el florentisimo reino de Granada, a cuyo hecho tan heroico acometio el magnanimo don Rodrigo Ponce de Leon, marques de Caliz, año de 1482, el qual acompañado del prudente don Diego de Merlo, que a la saçon era asistente de Seuilla, en sola una noche ganó la fuerte villa de Alama, donde, para exaltacion de su calidad y nombre, el gran duque de Medina, don Enrique de Guzman el Bueno, postponiendo por su Dios, ley y rey los bandos muy sanguinolentos que con el dicho marques tenia, le socorrio desta ciudad, y esto con grandisima presteça, que no solo hizo retirar al enemigo rey de Granada, que con 70 mil infantes y mucha caballeria ya le tenia cercado, pero, salbandole la uida, dio principio con tal impresa a la conquista del mesmo reyno? Aqui nacio el doctisimo Pedro Mejia, coronista del emperador Carlos. Aqui floreçio don Fernando Colon, dotado de armas y letras, que hiço juntar aqui 5 mil cuerpos de libros de singulares y diuersas doctrinas. Y el maestro Francisco Guerrero, musico excelentisimo y de muchas gracias adornado.

Produce esta ciudad hermosisimas mugeres, discretas y bien compuestas. Ay gran multitud de caballeros, y otra baria jubentud, que por las calles a todas horas pasean con ricos y lucidos bestidos. La gente desta ciudad realmente es inclinada a delicias, y esto nace del clima de la misma tierra, por ser calida, humeda y mui abundante, y por aber mucho dinero, que entre ellos cada ora bulle, por causa de sus grandes contrataciones y trafagos. Y asi Julio Çesar dio una gran reprehension a los seuillanos diciendo: «Vosotros, hispalenses, siempre que me abeis buscado me allastes; en el Senado os antepuse a otras gentes para honrraros y acrecentaros, y siempre que os hube menester no os e allado sino muy ingratos, inquietos en la paz y fragiles en la guerra.»

Bien creo yo que quando este emperador dijo esto a los de Seuilla, que debia de aber gran multitud de perdularios i olgazanes, que generalmente se allan en grandes pueblos; y de presente ay tanbien muchos semejantes, uiciosos y perdidos; pero tanbien ay muchos uirtuosos y grandes sierbos de Dios en esta ciudad. Mas bien son castigados los malos y viciosos: los herejes, en el castillo de Triana, y para los demas ay una Santa Hermandad que les castiga como mereçen. Las galeras de España siempre estan mas pobladas de gente de Seuilla que de otra ninguna parte. No es mi intencion ofender a los de Seuilla, porque los buenos defendidos estan; pero decimos lo que ay, para que los buenos se recelen de tales perdidos y uiban con cautela y recato, porque ay muchos malos en el mundo; y asi con gran raçon dijo nuestro poeta Juan de Mena los versos siguientes:

Como los malos son mas que los buenos,
pocos los sabios y muchos los locos,
tienen en poco los mas a los menos,

palabras por cierto dignas de ser siempre tenidas en la memoria. Y prosiguiendo la descripcion desta ciudad, digo que es una de las mas ricas y poderosas ciudades que ay en la Europa. Está distante del mar Occeano espacio de 15 leguas; diuidela el rio de Guadalquiuir con una notable canal, intitulada Triana; por entre el Poniente y Mediodia se ba desliçando asta que, junto a la ciudad de San Lucar, entra en el mar Occeano, por donde bienen cada año grandes flotas de nabes i galeras cargadas de muchos thesoros, y tambien salen otras tantas llenas de moniciones y artilleria, con diuersas mercadurias que se lleban a las Indias occidentales; por cuya causa el trafago desta ciudad es el mayor que se sabe: y por ser tan importante, tienen aqui los reyes de España vna casa llamada de la Contratacion, en la qual se expiden los negocios de las dichas Indias. Ay otra do se labra la moneda, que es en extremo notable, porque fuera de los muchos millones

que la an entrado y entran de oro y plata, ay muchos oficiales y trafago. Ay otra casa en el arrabal de Triana, donde cada un año se labra tanta suma de jabon blanco, que basta a probeer las Indias y otras regiones. En la entrada deste arrabal ay un castillo fuerte, do reside la Santa Inquisicion, cuya jurisdiccion se estiende en la diocesis de Seuilla y obispado de Cadiz: de las puertas deste castillo se pasa al rio para la ciudad por una puente fundada sobre 17 barcas, que tiene 300 pasos de largo, y es de madera, porque la profundidad del rio no la sufre de otra manera. Ay otros tribunales de mucha autoridad: el principal que gobierna la republica se llama Ayuntamiento; en el ay un asistente, que es como corregidor, y 24 jurados, y agora ay mas, aunque se quedan con el nombre de 24, porque tantos fueron constituidos en su principio. El oficio de asistente precede en honrra y utilidad a los otros corregimientos de España; es a prouision del rey, i de ordinario lo exercen señores titulados. Ay un alguacil mayor, que no es de menor honrra que prouecho, i tiene asiento y voz en el Ayuntamiento, y grandes preeminencias, y le an de entregar las llabes de la ciudad cada noche; probee los demas alguaciles y porteros, que son un gran numero. Ay un alferez real de la ciudad, que tiene asiento junto al asistente, y todas las beces que sale gente de guerra desta ciudad y su tierra, probee los demas alferez, y tiene otras muchas preeminencias. Ay en el sobredicho Ayuntamiento un escribano mayor, que es tan principal y rico oficio, que le exercen de ordinario caballeros principales. Para este Ayuntamiento ay una casa muy sumptuosa, fundada en la plaça de San Francisco, que es la mayor de Seuilla. En esta mesma plaça está la Audiencia Real, que es a manera de una Chancilleria; ay un regente, 8 oidores, 4 alcaldes del crimen, dos fiscales, que an de ser de limpia generaçion, y ay consumados letrados. Aqui se conoce en grado de apelacion, en cibil y criminal, de todos los casos de la ciudad i pueblos que dentro de las cinco leguas se hallan constituidos en su ambito. Ay otro tribunal de juez metropolitano, donde ocurren las

apelaciones del arçobispado y de los obispados de Cadiz, Malaga y Canaria, sus sufraganeos. Ay otro de la Santa Hermandad. Y otro del almirante de la mar. Y otro de consules de mercaderes de diferentes naciones. Y otro de la Mesta.

La Lonja de Seuilla, por otro nombre las Gradas, es muy nombrada y famosa en todas partes, porque, fuera de la gran machina de ricos mercaderes que alli ay y se llegan, se ben notables milagros de perdidas y ganancias; y se allan a comprar las mas ricas joyas y ropas que se hayan en otras partes. Labrase en esta ciudad gran copia de seda, de que se tejen terciopelos, damascos, rasos y tafetanes mui finos, y tambien muchas telas de oro y seda, mui finas y mui curiosas: ay muchos batidores y tiradores de oro y plata. Labranse naipes, agujas, guardamazies, cordobanes, jaeçes, estribos, borceguies, espadas y toda labor de yerro y açero, mui primamente. Las confituras y conserbas son extremadas. La plateria es la mas insigne que se alla en todo el mundo: ay en ella grandes plateros y lapidarios, y barios generos de piedras. Es mui grande la riqueza de los ciudadanos i mercaderes, y la bariedad de sus tiendas, el gran numero de oficiales famosos en todas artes. Lo que mas le engrandeçe a esta ciudad es la nobleza de que está siempre habitada, porque fuera de la infinidad de mayorazgos que ay, 22 señores titulados tienen en ella sus principales casas y asistencias; destos los cinco son grandes de España y los mas poderosos señores de la corona de Castilla. Aqui estan el duque de Medina Sidonia, el duque de Alcalá, el duque de Arcos, el duque de Bejar, el duque de Osuna, el conde de Olibares, el conde de Gelbes, el conde del Castellar, el conde de la Gomera, el marques del Algaba, el marques de Villamanrrique, marques de Alcalá, marques de Villanueba, marques del Valle, marques de Ayamonte.

Tiene Seuilla los mas fertiles campos y comarcas que tiene pueblo de Europa. Producense tantas y tan buenas cosas en ellas, que es imposible especificarlas por menudo; pero las mas aventajadas y notables son muchas velocisimas i hermosas ye-

guas, y los mejores caballos del mundo; las bacas y terneras son muy grandes; los carneros son mui sabrosos; buen pan y bino; muchas naranjas, limones, cidras y otros agrios y dulces. De aqui se lleban para Flandes y otros reynos del Norte inumerable cantidad de aceites. Sus aceitunas son excelentes. Ay muchas fuentes y algunos rios medianos; muchos palmitos, esparragos, alcaparras y otras yerbas y raices salutiferas. Todo el año es abundante de buenas frutas, pero no tan sabrosas como las de Castilla. Su clima está en 37 grados y 15 minutos. Es cabeza de toda la Vetica, y de las que tiene la mas principal voz y asiento en estos reynos. Tiene esta ciudad mui agradables salidas por todas partes; porque la plaza del Arenal está a la salida del rio, y se gusta de ber aquella grandeza y multitud de bajeles y gentes de diuersos reynos, con las continuas pescas de lindos peces, sabalos, sollos y otros pescados. Por la parte del Poniente se bee la perspectiva del hermoso hospital del Marques, que está cercado de uistosos jardines. Por Lebante se been dos rios, y los monasterios de la Santisima Trinidad, S. Agustin y S. Benito. Por Mediodia, el famoso campo de Tablada, cuya grandeça es tan inmensa, que en el se apacienta 80 mil cabeças de ganado. Aqui se hace reseña y alarde de los soldados quando bulle el estruendo de la guerra: en dos oras echa Sebilla en este campo 80 mil infantes y 16 mil caballos, y esto quedando las casas y calles bien pobladas. Aqui se been dos mil coches de mui buenos adereços y caballos. Aqui se ajustician los delinquentes. Dentro de la mesma ciudad ay un sitio llamado la Laguna: aqui, siendo asistente don Fernando de Zapata, conde de Barajas, plantó una alameda de chopos y naranjos con tanta medida, y la adornó con nuebas fuentes, que la hiço transformar en un paraiso terrenal, a la qual acude todo el concurso de la ciudad. Las rentas que desta ciudad lleba el rey son grandisimas: los años pasados rentaban 415 cuentos. Contar los templos es una cosa particular, porque fuera de la iglesia mayor, la qual describiremos luego, que es la mas insigne del mundo, ay 28 iglesias pa-

rroquiales, mui ricas y bien seruidas, entre las quales la de San Salbador es colegiata, con un abad y canonigos: sus prebendas valen a 700 ducados, y se sirbe con tanta autoridad como qualquiera catredal. Y es de considerar el numero de filigreses que tiene cada iglesia parrochial, porque sola la de Santa Ana, que está en el arrabal de Triana, tiene mas de cinco mil filigreses, y en todas ay cofradia del Santisimo Sacramento. Ay 40 monasterios, los 20 de frailes y los 20 de monjas, y todos ellos mui ricos y bien adornados. Ay en ella encomiendas de Santiago, S. Juan, S. Anton, S. Lazaro, Sanctispiritus, todas dotadas de gruesas rentas. Ay en ella, fuera de las muchas limosnas que cada dia se hacen, 122 hospitales, entre los quales es memorable el de la Sangre de Cristo Señor Nuestro: fue fundado por el clarisimo don Fadrique Enrriquez de Ribera, marques de Tarifa, el qual despues que uisitó el Santo Sepulcro de Jerusalem, le lebantó y dotó amplisimamente. Ay uniuersidad aprobada, fundada el año de 1505 por don Rodrigo Fernandez de Santaella, arcediano de la reyna y canonigo de Seuilla: está confirmada por el papa Julio 2, en el año de 1508. Poco despues don Diego de Deza, arçobispo de Seuilla, fundó el ilustre colegio de S. Thomas de Aquino, que está en esta ciudad, en el qual instituyo que los colegiales fuesen de la orden de S. Domingo, de la qual el era profeso. De este colegio an salido famosos religiosos y prelados para Indias y otras partes. Ay en esta ciudad hermosos palacios y apacibles jardines, para cuya frescura ay un rio a la parte de Lebante, de agua salutifera, el qual teniendo su nacimiento a 4 leguas desta ciudad, por orden de 430 arcos distribuye sus aguas en diferentes partes de la ciudad: y esta agua se consume toda en ella, sin salir fuera una gota, y esto es sin las norias y poços que en ella ay. Ay un poderoso alcaçar, que sirbe de morada a los reyes de España quando aqui asisten, cuya fabrica, con sus flores e inuenciones de agua, es digna de ser bista; aqui se casó el emperador Carlos 5 con la deuota emperatriz doña Isabel, hija del rey don Emanuel, unico de Portugal, cuyas solemnisi-

mas vodas y fiestas se celebraron el año 1526 por los grandes de Castilla: hiço Seuilla grandes gastos en dichas vodas. Tiene esta real casa o alcazar para sus gastos y fabrica 16 mil ducados de renta cada año: su tenencia, que es de grande autoridad, ordinariamente la an tenido los condes de Olibares. Finalmente, en Seuilla se allan los contrarios, i son bondad y maldad en extremo. Es tan buena tierra, que se dice por prouerbio: A quien Dios quiere bien, en Seuilla le dio de comer. Ninguna cosa produçe naturaleza que falte en Seuilla: por mar y por tierra es probeida de todo quanto el humano apetito puede desear. Es tierra muy templada y saludable, de lindos aires y gran serenidad de cielo, que pocas veces o nunca se le suele esconder el Sol. Es tan illustre y rica esta ciudad de Seuilla, que en todo el mundo es nombrada y famosa. Por ella an entrado y entran mas millones de oro y plata y piedras preciosas que podran sumar los lipuzcanos y ginobeses: con las quales riqueças se an fundado los soberbios edificios de España, Flandes e Italia. Es un deposito de riqueças y thesoros, y de ella se dibiden y reparten por todos los reynos y prouincias del mundo. En esta insigne ciudad, en el tiempo de los gloriosos apostoles, fue luego recibida y plantada nuestra sancta fe catholica, como se parece bien en sus grandes y ricos templos, entre los quales el superior y mas principal es la iglesia arçobispal, la qual describiremos del modo siguiente:

La 2.ª iglesia de España en sumptuosidad, riquezas y grandeza es la santa y metropolitana iglesia desta insigne ciudad de Seuilla, la qual en muchas cosas para igual a la de Toledo, como se berá en el discurso siguiente. Esta iglesia antes de los godos, y despues, fue siempre mui venerada, y en ella se an celebrado algunos Conçilios, y a tenido tres arçobispos sanctos, que fueron S. Laurean, S. Leandro y S. Isidro, los quales disiparon las heregias de los arrianos de España: y sin ellos fuè S. Felix, que fue promouido a la dignidad de Toledo. S. Leandro murio año de 608 en tiempo del rey Ricaredo el Bueno: escribio contra

los arrianos en tiempo del emperador Tiberio 2; y en este mesmo tiempo fue S. Juan Elemosinario. S. Isidro murio año de 643, reynando en España el rey Sçitila, rey godo: fue arçobispo 40 años, en tiempo del emperador Constantino. Esta iglesia tiene por armas la torre de la mesma iglesia i las uirgenes Santa Justa y Rufina a los lados, y al rey don Fernando sentado en una silla. El modelo deste templo excede algun tanto en longitud y latitud al de Toledo, porque despues de estar edificado le dieron la planta que quisieron: aunque con su grandeza no tiene el ornamento y proporcion que el de Toledo. La traza es de cinco nabes, con su crucero, capilla mayor y trascoro. Esta illustrada esta iglesia con mui grandes i ricas bidrieras, con el numero que requiere la sumptuosidad de su fabrica. La capilla mayor, con su retablo i reja dorada, es igual a la de Toledo; el coro tiene otra tan buena. Tiene mui ricas y bien labradas sillas y organos, y particularmente tiene un organo que se acabó de labrar el año de 1582, el qual costó veinte y quatro mil ducados. En medio del coro está un retril de bronce, que es obra mui costosa. Ay tambien un candelero para las tinieblas, del mesmo bronce, que costó cinco mil ducados. El cirio pasqual que cada año se pone en esta iglesia es de mas de 70 arrobas de cera blanca i dorada, que le lleban la bispera de pasqua a poner en una peana de alabastro blanco dorado 24 hombres. Entre la capilla mayor y el coro ay un çimborio mui alto, adornado de grandes uidrieras, cuyas bouedas son doradas, que haçen parecer a la iglesia mui en estremo bien. Tiene esta iglesia en todo el ambito muchas y mui buenas capillas, en particular la de los Reyes, que está en medio del trascoro, cuya fabrica es de las mas ricas y costosas que se an labrado en toda España: tiene muchos capellanes, y su capellan mayor, que tiene de renta 600 ducados, y los demas a ducientos: hacese en ella el oficio diuino con gran solemnidad, todos los dias del año, y para ello tiene sus organos separados, sacristanes, moços de coro y otros ministros de la iglesia. Estan en ella sepultados: el

rey don Fernando el Santo, .3. deste nombre, el qual ganó esta ciudad a los moros, dia de S. Clemente papa i martir, que fue lunes a 23 de Nobiembre año de 1248. Ganó a Jaen, Cordoba y otras muchas uillas y lugares desta proùinçia, y tan venturoso rey, que en 35 años que reynó jamas ubo pestilencia ni ambre en toda España, y fundó y dotó esta iglesia, y la hizo consagrar por mano de don Gutierre, arçobispo de Toledo, y con autoridad del papa Inocencio 4 la restituyo en su antigua silla arçobispal, y eligio por su primer arçobispo a don frai Ramon, de la orden de S. Domingo. Murio en esta çiudad año de 1252. Junto a el está la reyna doña Veatriz, su muger. Asi mesmo está aqui sepultado el rey don Alonso el decimo, su hijo, que por otro nombre es llamado el Sabio, electo emperador de Alemaña, y tan magnanimo, que dio a la emperatriz de Constantinopla 150 quintales de plata para el rescate de su marido el emperador. Este rey fue el que hizo las leyes de la Partida, tan utiles a estos reynos, y quien dio los Algarabes a don Alonso 3, rey de Portugal, casado con doña Veatriz, su hija bastarda, y le alzó el omenage que los reyes de Portugal debian a los de Castilla y Leon; y contra quien se rebeló con el reino su hijo segundo, llamado don Sancho el Brabo. Fue el que enrriquecio la lengua castellana, mandando que las escrituras, que asta su tiempo se expedian en latin, de alli en adelante se hiciesen en nuestro romance castellano. Murio en Seuilla año de 1284. En esta capilla está el infante don Fadrique, maestre de Santiago, hijo del rey don Alonso II, de quien deciende la illustrisima casa de los Enrriquez, que oy son almirantes de Castilla, y la de los condes de Alba de Liste y duques de Alcalá, aunque tambien estos señores tienen mucho de la de Ribera. Este maestre fue a quien el rey don Pedro el Cruel, su hermano, mandó degollar en el alcaçar desta ciudad. Aqui está sepultada doña Maria de Padilla, que dicen fue amiga deste rey don Pedro, aunque algunos autores afirman que fue su muger. Estan aqui tambien otros dos infantes. Ay otra capilla mui principal, que llaman del obispo de

Escalas, que tiene un capellan mayor y 4 menores bien dotados. Aqui ay cierto premio para estudiantes, que se juntan en ella ciertos dias y se ejercitan en las letras, y llamase justa literaria: el cabildo señala los dias y el sancto sobre que a de ser la justa: el que mejor hace ciertos uersos castellanos, le dan seis baras de seda; al que trahe mejor oracion o mejores versos latinos le dan otro mayor premio. Esta codicia tan honrrosa hace despertar a muchos uirtuosos estudiantes, cuyos jueces son los señores prebendados desta iglesia. Ay otra que es llamada la capilla de las Doncellas, fundada por un cortesano romano llamado Marsilio de Gibraleon, en la qual se casan cada un año ciertas doncellas, dandoles su dote y un bestido a cada una; y el dia desta tan buena obra, que es una de las festiuidades de Nuestra Señora, sale el cabildo a reçibir con una solemne procesion; y el que dice la misa da a cada una la suma en una bolsa. Debajo de la administraçion desta iglesia ay un hospital, llamado de la Misericordia, dotado de mui buenas rentas: y dellas, y grandes limosnas que en esta ciudad se hacen, se dan cada año ciertos ajuares a pobres doncellas, y al presente son los ajuares 150: y en la Semana Santa se ponen en una de las nabes desta iglesia, asi por el buen ejemplo como para acrecentar tan santa obra, la qual se ba multiplicando cada dia. La sacristia antigua desta iglesia está a las espaldas del altar mayor, y no es mui grande, pero está llena de preciosisimos ornamentos. Ay otra sacristia a un lado del crucero, y es labrada de imagineria i bouedas de grande architectura, en medio de la qual está una fuente de mui buena agua: es una de las reales fabricas que se saben en la cristiandad. Ay en ella grandes riqueças de oro, piedras preciosas y ornamentos, y juntamente ay insignes reliquias. Está aqui el cuerpo del vienabenturado S. Leandro, arçobispo desta iglesia, en una caja de plata. El cuerpo de S. Leandro, arçobispo desta mesma iglesia, en otra caja. Los cuerpos de S. Serbando y Germano, martires, en otra. El cuerpo de S. Clemente, papa, en otra. Reliquias de S. Isidoro, o Isidro, arçobispo desta iglesia,

cuyo cuerpo llebó el rey don Fernando el primero al monasterio de S. Isidro de Leon, que el fundó. Ay otras muchas reliquias, para cuya custodia está en la dicha sacristia un sagrario separado.

La torre principal desta iglesia es la mas alta de las que se saben en España; es mui bien labrada de hermosos ventanajes. En ella estan entallados los bultos de S. Leandro, S. Isidro, Santa Justa y Rufina. La subida es tan llana y agradable, que pueden ir tres personas a caballo mui a placer asta llegar a las campanas, las quales son muchas y grandes, y de musica acordada; tiene por remate, en lugar de chapitel, una ninfa de bronce que representa la Fe, la qual se muebe a todos bientos: tiene la mesura de quatro cuerpos. El claustro no tiene en si curiosa traça respecto del edificio de la iglesia, porque es un patio mui grande y antiguo: fue obra de moros; ay en el gran copia de naranjos. Los cuerpos reales que referimos estubieron en la capilla antigua; aora estan en la nueba. Ay en el dicho claustro algunas capillas; pero entre ellas es de grandisima deuocion la de Nuestra Señora de la Antigua. Hacese en esta iglesia una solemne procesion, dia de la Concepcion de Nuestra Señora, y entre los eclesiasticos que en ella se allan se reparten mas de 700 gallinas.

El monumento de la Semana Santa es de marauillosa architectura, en medio de la nabe mayor, a las espaldas del coro; tiene grandisima quantidad de plata y oro, y cera blanca. Para encerrar el Santisimo Sacramento ay una grande y rica custodia de plata antigua; pero en los años pasados se hizo otra que costó a esta iglesia quarenta mil ducados: a dicho de todos los curiosos, es la mas rica pieça de plata que se sabe en el mundo. En esta iglesia, ultra de los santos arçobispos referidos, an sido prelados varones de gran calidad, particularmente don Juan de Çuñiga, que primero fue el ultimo maestre de Alcantara y despues cardenal; don Alonso Manrrique; el cardenal don Garcia de Loaisa, inquisidor general de España, que murio año de 1543; el cardenal don Gaspar de Çuñiga y Abellaneda, año de 1571; el notable don Fernando de Valdes, inquisidor general de España, año de 1568;

don Cristobal de Rojas y Sandobal, año de 1580; don Rodrigo de Castro y otros insignes prelados. El arçobispo de Seuilla tiene de renta cien mil ducados al año. Ay 40 canongias, que vale cada una mas de dos mil ducados al año; 20 raciones a mil y quatrocientos ducados, y 20 medias raciones a seiscientos, y otro gran numero de capellanes del coro y de las capillas. Las dignidades son estas: el dean, 4 mil ducados; el arcediano de Seuilla, 2 mil; el chantre, 2 mil ducados; el arcediano de Ecija, 2 mil; el maestre escuela, 2 mil ducados; el arcediano de Jerez, 2 mil; el tesorero, 2 mil; el arcediano de Niebla, 2 mil; el prior de las Hermitas, 2 mil ducados; el arcediano de Carmona, 2 mil. Tiene esta iglesia, sin las prebendas dichas, otro numero de ministros llamados veinteneros, los quales son obligados a seruir en el coro las oras diurnas y nocturnas, y tienen su mayordomo y rentas aparte, y vale cada preuenda destas mas de trecientos ducados. La presentacion destos veneficiados es aneja al chantre desta iglesia, y la confirmacion al dean y cabildo della: llamanse asi porque en numero son 20. La capilla de cantores, ministriles y trompetas desta iglesia es tan buena como la mejor del mundo, por raçon de ser las raciones tan grandes y la fabrica tan rica que tiene cada año 50 mil ducados de renta. El partido de los organistas es el mejor de todas las iglesias de España. Las iglesias sufraganeas a esta santa iglesia de Sevilla son las de las ciudades de Caliz, Malaga y Canaria; de las quales trataremos en el progreso siguiente.

EFIGIE DE LA CIUDAD DE CALIZ

En algunas historias que e leido, particularmente en la general de España del doctisimo maestro Florian de Ocampo (f. 33), y en la *Suma de las coronicas del mundo* del bachiller Francisco Tamara, catedratico de Caliz (f. 178), allo que esta antigua ciudad tubo su principio en tiempo del rey Hispalo, hijo de Hercules,

llamado por otro nombre Oron; y que la edificaron unas gentes llamadas los eritreos, benidos del mar Rubro o Bermejo, por cuya causa la isla de esta ciudad es llamada Eritrea. Este Hispalo reynó en España cerca de los años de 347 despues que Tubal abia uenido a poblar a España, que fue año de 1716 antes del nacimiento de Cristo Nuestro Señor. Esta ciudad fue muy grande en los tiempos pasados, aunque aora no lo es tanto. Está puesta casi en una isla sobre el mismo principio del mar Oceano. Fue su obispado (1) de los antiguos de toda España, y de los que repartio el rey Bamba. Estubo esta ciudad algun tiempo en poder de moros, asta que el rey la bolbio a recobrar de ellos y, con autoridad del papa la restituyo en su primer silla y la señaló por sufraganea a la iglesia de Seuilla. El templo que oy tiene es bueno, aunque no mui grande; su inuocacion es la Santa Cruz: el altar mayor le tiene, como en muchas iglesias de Roma, en medio de la capilla mayor. Tiene mui buenos ornamentos de seda y brocados, plata, oro y joyas preciosas. Para su serbicio tiene las prebendas siguientes: El obispo de Caliz tiene de renta 20 mil ducados; 6 dignidades; 10 calongias, cada una 700 ducados; 4 raciones, cada una 700 ducados; tiene algunas capellanias y sueldos para musicos.

El dean de Caliz	700
El chantre	700
El maestre-escuela	700
El thesorero	700
El arcediano de Caliz	700
El arcediano de Medina Sidonia	700

La fabrica de la iglesia tiene cada año dos mil ducados.

(1) *Nota marginal:* Fue aqui obispo el beato Laurio, intimo amigo de S. Fulgencio, obispo que fue de Ecija, i despues de Cartagena; era hermano este santo obispo del uienauenturado S. Leandro, arçobispo de Seuilla.

IMAGEN DE MALAGA

Quando los catholicos reyes don Fernando y doña Isabel iban conquistando el reyno de Granada, pusieron, entre otros pueblos, asedio y cerco a esta ciudad de Malaga, que está fundada en la Mariña, cerca del estrecho de Gibraltar; y en el año de 1487 la ganaron de los moros, y es una de las mejores y mas apacibles tierras que en muchos reynos se alla. Luego que la ganaron, dieron orden de poner en ella obispo: y con autoridad del papa Inocencio 8. consagraron la mezquita mayor, sub titulo de Nuestra Señora, y criaron por su primer obispo a don Pedro de Toledo, y dotaronla de mui buenas rentas: y porque aun en este tiempo no era ganada la ciudad de Granada, la hiço el mesmo papa sufraganea a la de Seuilla, y assi lo es agora. Despues se a dado principio a un mui rico y curioso templo, que aun no está acabado de labrar. Tiene mui grandes ornamentos de oro, sedas y brocados, plata y joyas mui preciosas. Ay aqui una capilla de don Fr. Bernardo Manrrique, obispo desta iglesia, que está en las espaldas del altar mayor; es mui bistosa i curiosa, y tiene sus capellanes. Ay otra de un arçobispo que fue de Salerno, está a la mano derecha del trascoro: llamase Santa Maria de los Angeles, y tiene tambien sus capellanes. Fue obispo en esta iglesia Seuero, que primero lo abia sido de Cartagena: fue mui docto, escribio un libro de la uirginidad y otras obras utilisimas y deuotas. Este obispo fue en tiempo del emperador Mauricio (1) y de S. Gregorio papa, cerca del año de 606. Despues deste emperador sucedio luego el emperador Focas; despues de S. Gregorio sucedio Bonifacio. El primer obispo desta iglesia, llamado don Pedro de Toledo, está enterrado en medio de la sacristia mayor

(1) *Nota marginal:* Pedro Mejia, f. 119, en la uida deste Mauriçio.

de la iglesia bieja. Las dignidades y prebendas desta iglesia, y todas las del reyno de Granada, son iuris patronatus de su Magestad, y por esta raçon estan todas ellas a su prouision. La principal y superior dignidad, que es el obispo de Malaga, tiene de renta cada año treinta mil ducados: tiene diez dignidades y doce canongias, que cada una renta 600 ducados, y 12 raciones a 300 ducados y 12 medias raciones y muchos capellanes. La renta de la fabrica de las iglesias del reyno de Granada es una mesma; porque a cada una se da lo que a menester conforme sus gastos. Las dignidades son estas.

El dean de Malaga.	1600
El chantre.	600
El maestre escuela.	600
El thesorero.	600
El arcediano de Antiquera	800
El arcediano de Malaga.	1500
El arcediano de Ronda	400
El arcediano de Velez.	700
El prior de Malaga.	600
El preposte.	400

FIGURA DE LA GRAN CANARIA

Las islas de la Gran Canaria son Tenerife, Fuerte Uentura, la Palma, con otras, que bienen a ser 7 por todas. Estan distantes de España 300 leguas por la linea derecha que se ba a las Indias occidentales. Estas islas fueron ganadas por orden de los Reyes Catolicos, que las otras ya estaban en su tiempo descubiertas. En el año de 1483 fueron ganadas, siendo capitanes de mar y tierra para este efecto Alonso de Mojica y Pedro de Uera; y quando se hubieron ganado, en la principal, que llama Gran Canaria, parecioles a estos reyes que conuenia que hubiese obispo

en ellas para mejor administracion de las almas, y con autoridad del papa Inocencio 8. erigieron iglesia cathredal, y es aora un mui hermoso templo, que no debe nada a muchos buenos templos de Castilla. Está dedicado a Nuestra Señora, y porque estas islas i iglesia se gobiernan por las leyes de Castilla, la hicieron sufraganea de Seuilla. En este tiempo, aunque era rey de Castilla don Juan el 2.°, empero, por ser mui niño, gobernaba el reyno el infante don Fernando, su tio, y la reyna doña Catalina, con cuya licencia un Juan de Betancurt, françes, descubrio la isla llamada Lanzarote, y la isla Fuerte Uentura, que fue año de 1405: despues los herederos deste frances las uendieron a un Peraça y Arias, vezinos de Seuilla; y los descendientes destos descubrieron y ganaron la Gomera y la isla del Yerro, y de mano en mano binieron al subcesor de Peraça, que se llamaba el conde Guillelmo Peraça. Y en este mesmo tiempo, que fue año de 1483, los capitanes sobredichos Alonso de Mojica y Pedro de Uera ganaron la Gran Canaria, y despues las de Tenerife y la Palma, siendo pontifiçe el sobredicho Inocençio 8. Esta isla de Canaria tendrá de contorno 25 leguas; el lugar principal se llama la çiudad de las Palmas. Está fundada sobre el mar, y el puerto está media legua desta çiudad, a la parte de Mediodia; la çiudad tendrá mas de dos mil vecinos; es pueblo de muy buenas casas y carnes y frutas, escepto olibas, porque el aceite se lleba de España. Los hombres son fuertes, y las mugeres no son muy hermosas, son algo morenas. La tierra es mui caliente. Ay en ella gran cantidad de unos pajaros que llaman canarios; son mui escojidos para enjaular, por su mui dulçe canto y armonia. Volbiendo a la iglesia catredal, resta decir como tiene 8 dignidades; 16 canonjias, que cada una renta 600 ducados; 12 raciones, a 300, y 8 capellanias que rentan a 150. El obispo de Canarias tiene de renta 18 mil ducados cada año, y antes mas que menos.

El dean de Canaria. 600
El chantre. 600

El maestre escuela. 600
El tesorero. 600
El arçediano de Canaria. 600
El arçediano de Tenerife. 600
El arcediano de Fuerte Uentura. 600
El prior de Canaria. 600

La fabrica de la iglesia tiene 3 mil ducados al año, y grandes joyas y ornamentos de brocados y buena musica.

PINTURA DE COMPOSTELA

A la iglesia del glorioso apostol Santiago, patron y defensor de las Españas, fundada en la çiudad de Compostela, en el reyno de Galiçia, contaremos por la 3.ª metropolitana entre las destos reynos de Castilla y Leon; porque, aunque sea uerdad que, despues de la recuperaçion de España, en esta iglesia se puso primero arçobispo que en la de Seuilla, pero a se de considerar que en este tiempo la de Seuilla aun estaba en poder de moros, y quando el sancto rey don Fernando puso en la de Seuilla arçobispo, no fue criarle de nuebo, sino restituirle en su antigua posesion. Dejando esto, i biniendo a la iglesia, digo que la iglesia de Santiago es una de las celebres y de mayor deuocion que se allan en toda la christiandad, por aberle Dios conçedido tan precioso tesoro como el cuerpo del bendito apostol Santiago el Mayor, que en ella está sepultado, por cuya causa es uisitada, no solo de todas las prouincias de España, pero tambien de toda la christiandad. Lo material deste templo es de obra, aunque antigua, muy magnifica y opulenta, adornada de rejas y retablos de rica labor y escultura, y todo el poblado de muchas y mui lustrosas vidrieras. Tiene a los lados de la principal puerta, que está al Poniente, dos torres mui fuertes, con muchas campanas, algunas de las quales fueron ofrecidas por un rey de Françia,

cuya naçion a sido deuotisima de esta santa iglesia, mostrandolo con continuas romerias y ofrendas que a ella hazen cada dia. Debajo desta iglesia está otra poco menor, en la qual ay muchas capillas y altares, donde se ganan grandes indulgençias y perdones. En la capilla mayor desta iglesia, que es mucho de ver, está el principal altar mayor, dedicado al glorioso apostol Santiago, debajo de cuya lamina está su cuerpo, con priuilegio que no pueda celebrar ningun sacerdote si no fuere obispo, o los cardenales que para este ministerio estan dedicados en la dicha iglesia. Ay otra capilla real mui principal, dotada de muchos capellanes y otros ministros, en la qual está sepultado el rey don Fernando 2, que fundó a Ciudad Rodrigo y mató en una vatalla al rey don Bermudo el 3 de Leon, su cuñado: y el por su muger, doña Sancha, hermana del dicho rey, obtubo el reyno de Leon: y por su madre, doña Elbira, hija del conde Garci Fernandez, juntó este reino de Leon con el de Castilla, y despues tubo a Aragon por su hermano don Ramiro. Este rey fue el que libertó a España del tributo que le pedian el papa Urbano y el emperador Henrrico, por la industria y mucho valor del brabo castellano don Rodrigo de Uibar, llamado el Çid Ruy Diaz; y este rey le armó caballero. Murio año de 1190. Está aqui don Alonso el 8, que fue emperador de España, y se coronó en Toledo; ganó a Almeria; reynó 50 años. Aqui estan el conde don Ramon, abuelo del sobredicho rey don Fernando 2, y la emperatriz doña Berenguela, su madre. Sin el aparato de capillas, ay otros edificios mui costosos, que se an acreçentado: de pocos años a esta parte se a labrado uno de los grandes, ricos y hermosos claustros que se allan en iglesia de christianos. El sagrario o sacristia a do estan los ornamentos y reliquias es mui principal; y ay gran numero de piezas de oro, plata y otros ornamentos. Son grandisimas las ofertas y lamparas de plata que aqui an ofreçido asi los reyes de España como otros muchos principes y caballeros forasteros. Y mayor el numero de los milagros que Dios a obrado por este glorioso apostol, que si se hubiesen aqui de es-

cribir, seria cosa muy larga, y asi trataremos de la fundacion de esta santa y uenerable iglesia. Sobre esta materia e buscado todos los papeles que me an sido posibles, y el autor que mas me a satisfecho es el curioso Ambrosio de Morales, coronista del rey Philipe 2 y cathedratico de Rethorica en la Uniuersidad de Alcalá de Henares: el qual, en su *Tratado de los martires de España*, citando algunos autores y pribilegios originales que vio desta santa iglesia, diçe que la edificó de primer fundamento el rey don Alfonso llamado el Casto, aquel en cuyo tiempo triunfó España del emperador Carlo Magno y de sus doce pares de Françia por el balor de su sobrino el inbencible Bernardo del Carpio, cuyo principio de su reyno fue en el año de 780, y reynó 40 años, o 41 segun otros. El sobredicho triunfo fue en la batalla de Ronçesballes, en el año de 799. Y reedificó de mas noble edificio el rey don Alonso el tercero, llamado el Magno, aquel que tubo tan eroicas victorias contra los moros; edificó a Çamora y pobló la ciudad de Viseo; este la hizo consagrar con autoridad del papa Juan 8, a 6 de Mayo de 863, y a 25 de Diciembre del año de 1096, el papa Urbano 2, queriendo magnificarla, por honrra deste glorioso apostol, la decoró en iglesia catredal, trasladando la silla episcopal que estaba en este tiempo en la ciudad de Yria, que oy se llama el Padron, y exemptó esta santa iglesia del arçobispado de Braga, de quien era sufraganea, haçiendola inmediata a sola la santa sede apostolica; y su subçesor el papa Pascual 2 confirmó la libertad desta iglesia a 3 de Diciembre año de 1120. Este mesmo pontifiçe fue el que instituyo los 12 cardenales que ay en ella para mayor grabedad y ministerio quando se çelebra en el sobredicho altar mayor; y por su bula ordenó que no pudiese celebrar en el ningun sacerdote, sino estos cardenales, o obispo o prelado constituido en mayor dignidad. Los dichos cardenales son escogidos entre las dignidades y canonigos desta iglesia, y demas desta preeminencia tienen sus titulos en las capillas desta iglesia, como los tienen los cardenales de la santa iglesia romana: usan mitras en las pro-

cesiones solemnes; tienen el mesmo repartimiento que los demas canonigos; en lo demas, no diferençian de ellos en cosa alguna. El brebe para esto conçedido fue en el mes de Mayo de 1120; y en el de 1140 este mesmo pontifiçe conçedio al obispo de Yria o de Santiago el palio que usan los arçobispos, para que pudiesen usar del en algunas grandes fiestas. A este pontifiçe Pascual 2 subcedio Gelasio 2, que no uiuio mas de un año y cinco dias; y por su muerte fue electo el papa Calixto 2, el qual enteramente sublimó esta iglesia, haçiendola arçobispado y metropolitana de Merida, que en este tiempo estaba despoblada; cuyo brebe fue expedido año de 1142; y el primero que tubo titulo de arçobispo de ella fue don Diego Gelmirez. A abido en esta santa iglesia mui grandes prelados, y en los ultimos tiempos lo an sido el cardenal don frai Juan de Toledo, el cardenal don Gaspar de Abalos. El arçobispo desta santa iglesia es señor en lo espiritual y temporal desta çiudad de Compostela, con todas sus aldeas y jurisdicciones, y de la ciudad del Padron, y villas de Vetanzos, Pontebedra, Vilbestre, Masueco; y tiene el titulo antiguo de capellan mayor de su Magestad. Tiene de renta cada año 80 mil ducados. Ay 7 cardenales, que, por justas causas, de los 12 se an reducido a 7. Ay 13 dignidades y 32 canongias, que cada una bale 900 ducados, y 9 raciones a 300 ducados, y muchos capellanes, con que se haçe un coro muy grande y honrrado. Cada cardenal tiene mil ducados. Las dignidades son estas: El dean de Santiago, 2000 ducados; el chantre, mil; el maestre escuela, mil; el tesorero 1300; el prior de Santiago, 900; el juez de la iglesia, 900; el arçediano de Santiago, 1200; el arçediano de Uendos, 1500; el arçediano de Çea, mil; el arçediano de Cornaro, mil; el arçediano de Transtamara, mil; el arçediano de Reyna, mil; el arçediano de Salnes, 800. La musica desta iglesia es de las mejores de España. La fabrica tiene de renta dos mil ducados. Son sufraganeas a esta santa iglesia de Santiago las 12 iglesias siguientes: la iglesia de Salamanca, de Astorga, de Zamora, de Abila, de Ciudad Rodrigo, de Plasencia, de Coria, de

Badajoz, que estan en Castilla y Leon; en Galicia, la iglesia de Orense, de Tuy, Mondoñedo, Lugo.

NARRACION DE SALAMANCA

Salamanca, ciudad celeberrima entre todas las probinçias de la christiandad por su clarisima unibersidad, madre de las çiençias, y por salir de aqui la mayor parte de los varones que an gobernado los reynos de España y los a ella subditos, está fundada dentro de los limites del reyno de Leon, sobre las riberas que baña el claro y memorable rio Tormes. Esta ciudad, despues de la perdida de España, la recobró de los moros el rey don Ordoño el I, y con autoridad del papa Eugenio 2, el año de 827 puso en ella iglesia catredal, para cuyo efecto fundó un templo tan fuerte que por excelençia se diçe en España la iglesia de Leon: *pulcra leonina;* y la de Salamanca: *fortis salamantina.* En este templo a residido la silla episcopal, asta que çerca de los años de 1530 los señores dean y cabildo desta iglesia determinaron, porque era baja y obscura, de fundar otro templo junto a ella, el qual al presente tiene acabadas tres nabes con 10 capillas, çinco de cada lado, y la torre de las campanas. Este templo despues de acabado será excelentisimo, porque su edifiçio y machina excede en altitud, curiosidad y realeza de fabrica a todos quantos se han labrado en España. Tiene tres puertas al Poniente, encorporadas en una portada de obra tan soberbia, que no ay retablo, por curiosa escultura que tenga, que le exçeda en arte. Las nabes tienen las bouedas llenas de muchas claraboyas y crucerias doradas, con unas galerias que las adornan en extremo: la del medio es mas alta, y todas con clarisimas y grandes vidrieras, que le hacen en extremo pareçer bien a este illustre templo. Ay en el algunas capillas particulares, como la de Santa Barbara, en la qual se dan los grados a los doctores y liçençiados de la preclarisima uniuersidad, cuyo superior es el maestre es-

cuela desta iglesia. Ay otra donde está sepultado don Diego de Añaya, arçobispo de Seuilla, fundador del insigne colegio de S. Bartolomé. Ay otra del memorable doctor Maldonado, que por otro nombre llaman de Talabera, que está dotada de muchos capellanes, en la qual se hace el oficio mozarabe, como en la de Toledo. Ay otra mui rica del arçediano de Alua. Ay otras que, por euitar prolijidad, dejamos de contar. El seruicio desta iglesia es de grande autoridad. Tiene muchos ornamentos de oro, plata y sedas. El obispo de Salamanca es señor en lo temporal de las villas de Vitigudino, S. Martin del Castañal, Mollorido, Aldea Rubia, Cantalapiedra y Tejares. Tiene de renta 20 mil ducados. Ay 10 dignidades, 24 canongias a mil ducados cada una, 9 raciones a mil ducados cada una, 5 medias raciones a 500 ducados. Para las canongias ay çiertos prestamos, que se ban aptando de la manera que en la iglesia de Cordoba. Ay muchos capellanes. La musica es marabillosa y cumplida. La fabrica tiene de renta 6 mil ducados. Tiene esta iglesia por armas la jarra con azucenas. Las dignidades son:

El dean de Salamanca.	1500
El maestre escuela.	4000
El chantre.	1000
El thesorero.	1000
El prior de Salamanca.	500
El arçediano de Salamanca.	1000
El arçediano de Medina del Campo.	600
El arçediano de Alba.	600
El arçediano de Monleon.	600
El arçediano de Ledesma.	600

DESCRIPÇION DE AVILA

El curioso Florian de Ocampo, en el libro 3 de su historia, diçe que el nombre de Auila, en lengua cartaginesa, significa

monte encumbrado o cresçido. Llamose antiguamente Avula. Esta noble çiudad está puesta en medio de la cordillera de los antiguos montes Carpetanos, que diuiden a Castilla la Bieja del reyno de Toledo, y sobre las riberas del rio Adaja, que por sus claras aguas y abundancia de buenas truchas y peçes es bien conocido de la gente castellana: corre açia la parte del Norte, recogiendo otros rios junto a la noble villa de Arebalo; y desde alli torçiendose algun tanto açia el Poniente, junto al religiosisimo monasterio cartujano de Santa Maria de Aniago, entrega sus aguas al caudaloso Duero. El obispado desta çiudad es antiquisimo. Su primer obispo fue el bienauenturado S. Segundo, disçipulo de Santiago. Está çercada de gentiles murallas, con muchas torres y cubos, que la hacen de hermosa perspectiba. Tiene Auila muchas i mui buenas fuentes, asi en las plaças y calles como en las casas particulares. Sus salidas son agradables, aunque por partes tienen muchas peñas. Es tierra muy fria; pero sus comarcas participan de mucho pan, caça y leña en abundançia. Encierranse en Abila mucha cantidad de binos de Çebreros y San Martin, que es lo mejor de España. Está puesta en 14 grados y 8 minutos de altura de polo. Algunos quieren decir que se llamó Auila porque criandose en ella el rey don Alonso 8, le defendieron ualerosa y abilmente sus naturales del rey don Alonso de Aragon, que por haberse casado con doña Urraca, su madre, quiso apoderarse de los reynos de Castilla y prender al sobredicho rey don Alonso 8., que era niño; y por este seruiçio la dio por armas una torre con un cuerpo de Rey que se está asomando a ella. Fue este .7. rey de Castilla. Escribe Fernando de Pulgar, en el capitulo 2 de la historia que hizo de los Reyes Catolicos, que en el año de 1465, por el mes de Julio, se juntaron en esta ciudad don Alonso Carrillo, arçobispo de Toledo, y otros muchos grandes y titulados de Castilla, y en ella descompusieron al rey don Enrrique 4, y publicando contra el muchos defectos e inhabilidades, juraron por su rey legitimo a don Alonso, su hermano, que era de edad de onçe años, de lo qual se recreçieron

despues muchos escandalos y guerras. Y por no querer rey con inhabilidades, se quedaron los desta çiudad con el nombre de aviles, que es lo mesmo que amigos de auilidades. Tambien refieren las historias de Castillas, que en el año de 741 fue recobrada esta çiudad de poder de los moros, quando fueron las dissensiones entre el conde Garci Fernan Gonçalez y su hijo don Sancho. Recobrola el rey don Alonso el Catolico, yerno de don Pelayo. Y en las mesmas historias allamos que en el año de 382 fue obispo desta çiudad Priciliano, griego de nacion, el qual siendo indigno de tan sagrada dignidad y del gobierno de tal iglesia, prebaricó y suscitó las antiguas heregias de los manicheos, y con otros errores que añadio, forjó una secta, que fue llamada de los prescilianistas. Pero como Auila fue siempre pueblo illustre y gran profesor de la fe christiana, permitio Dios que, en canbio deste docmatista, que en tantos trabajos puso no solo a esta çiudad pero tambien a toda España, que en los nuestros le subcediese un don Alonso Tostado, varon tan preclaro que no se si le llame otro Santo Thomas, o espiritu del çielo. Fue colegial del colegio de S. Bartolomé de Salamanca; escribio de sagrada doctrina tantos bolumenes, particularmente sobre S. Matheo, que cotejados con los dias que uiuio se alla que escribio mas de tres pliegos cada dia. Su cuerpo le tienen con gran veneraçion en las espaldas del altar mayor que salen al choro desta iglesia, y sobre el le puso el dean y cabildo, donde está su estatua, un rico sepulcro de alabastro relebado de oro: en el qual çierto cauallero de Auila le puso en una tabla los uersos siguientes:

Aqui yaçe sepultado
quien uirgen uiuio y murio,
en ciençia mas esmerado,
el nuestro obispo Tostado,
que nuestra nacion honrró.
Es mui çierto que escriuio
para cada dia tres pliegos,
de los dias que uiuio.

Su doctrina asi alumbró,
que aze ver a los çiegos.

Este benerable y excelente prelado fue natural de Madrigal, villa desta dioçesis que, aunque no está mui reparada de edificios, es pueblo notable, ansi porque en el año de 1449 nacio en ella la catholica reina doña Isabel, por quien tantos bienes se siguieron a España, como por el real monasterio de Santa Maria de Graçia, que alli está fundado por esta mesma reyna, y aber naçido en la dicha villa otros doctisimos varones y grandes prelados, entre los quales an florescido don Juan Tabera y don Gaspar de Quiroga, cardenales de la Santa Iglesia Romana y arçobispos de Toledo. De Auila fue don Fernando Diaz, segundo maestre de Santiago, cuya eleccion fue en el año de 1184; cuyos hechos remitimos a la Coronica de las 3 ordenes militares. De aqui fue Blasco Nuñez Vela, que siendo virrey del Peru por el maximo emperador Carlos 5 murio peleando contra los tiranos que con aquellos grandes reynos se le abian leuantado; y su hijo don Christobal Vela, que por sus claros meritos asçendio a las prelaçias de Canaria y Burgos. De aqui fue don Luis de Auila, comendador mayor de Alcantara y gentil hombre de la camara del mesmo emperador, en quien concurrieron claridad de sangre, valor en armas y erudiçion de letras, como lo mostró en la soberbia guerra de Alemania y en los doctos comentarios que sobre ella escribio. De aqui salio don Sancho de Auila, capitan de la guarda del duque de Alba y primero castellano de Anbers y despues maestre de campo general en los estados de Flandes y general de Granada, caballero prudentisimo y mui notable soldado, al qual no pudiendole dañar la furia impetuosa de los moros, bastó la coz de un caballo para priualle de la uida. Aqui naçieron don Gonçalo de Bracamonte y don Juan del Aguila, ambos maestros de campo y singulares soldados. De aqui an salido innumerables capitanes, entre los quales el buen Pedro de Villalba es digno de felice recordaçion, por allarse en el las jo-

yas preçiosas de erudiçion de animo, bondad y uerdad de que a de ser adornado un berdadero militar: porque entre las armas tradujo las *Satiras* de Jubenal con muy elegante estilo. No traygo aqui los muchos caballeros que en la corte de los reyes de España an sido claro esplandor desta çiudad, porque seria largo el numerarlos todos; mas baste que entre toda la nobleça de España fue escojido por ayo mayor del principe don Philipe 2, don Gomez de Auila, marques de Velada. De aqui fue Antonio Cabezon, çiego de natura, organista del rey Philipe 2, el qual fue tan excelente en su musica, que por excelençia le llamaron el diuino Antonio, y como a tal le erigieron un curioso sepulcro en S. Francisco de Madrid por orden del mesmo rey. Entre otras buenas particularidades que se allan en esta çiudad son sus templos, los quales no solo por sus fabricas, pero tanbien por los ricos ornamentos y particular seruiçio que tienen para el culto diuino, son dignos de ser celebrados; y entre ellos es uno el monasterio muy notable de los dominicos, que, sub titulo de San Thomas, el año de 1484 le reedificaron los reyes don Fernando y doña Isabel, y en el pusieron el cuerpo del principe don Juan su hijo, el qual a los 14 de Octubre del año 1497 murio en Salamanca. Y no menos es notable el hospital que fundó mosen Tobin de Bracamonte, cuyo patron es el señor de Fuente el Sol y Cespedosa, el qual le dotó de grandes rentas, para que en el se sustentasen ciertos hijos de algo y señoras pobres. Ay en Auila 9 iglesias parrochiales, 6 monasterios de frailes y 7 de monjas, y otros buenos hospitales. Todas sus casas y edificios publicos son mui magnificos. Ay muchos caballeros y mayorazgos, que los mas son mui ricos. Aqui tienen sus casas prinçipales los marqueses de las Nabas, el de Uelada, que ambos deçienden del claro linage y apellido de Auila; el conde de Uceda, que son Mejias y Obandos, y tambien de Auila. Entre las iglesias parrochiales, por mui señaladas, las del titulo de S. Pedro, puesta en una hermosa plaza, llamada el Mercado grande; y la de San Juan, en la que llaman el Mercado chico; y cerca de los muros

está la de San Vicente, celebrada por los santos martires Vicente, Christeta y Sabina, que en ella estan sepultados, los quales siendo naturales de Talabera, fueron aqui martirizados por mandado del cruel Daçiano; y en esta mesma iglesia está el cuerpo de S. Pedro del Barco, y por milagro notable le trajo a ella una mula cubiertos los ojos, como mas largamente se berá en su bida, que anda en el *Flos sanctorum*. Esta iglesia fue fundada por un judio mui rico, el qual, pasando por el sitio donde estos martires estaban degollados, començó a burlas de ellos; mas Dios, que no se oluida de mostrar su potencia quando conbiene, permitio que dentro de los mesmos martires saliese una serpiente y, reboluiendosele al cuerpo, le apretó de tal manera, que teniendose por aogado y biendose en tal tranze, bolbio los ojos al cielo y, reconociendo su pecado, prometio a Dios, si de aquel peligro le sacaba, de hacerle un señalado sacrifiçio; y siendo por la diuina bondad librado, a la ora se bolbio christiano y fundó esta iglesia sub titulo destos santos martires, en la qual, fuera de tan sanctas reliquias, ay una imagen de Nuestra Señora, que llaman la Soterrana, por quien Nuestro Señor obra cada dia muchos milagros, particularmente con los captibos que con firme deuoçion se encomiendan a la Virgen Sacratisima. El dia de S. Gil, que es primero de Setiembre, se haze en esta çiudad una feria mui rica de ganados. Labranse en Auila mui buenas rajas, mezclas i otros paños. Las calles estan siempre mui limpias de ibierno i de berano, por estar empedradas de piedra labrada. Es tierra de muchos pinares, por lo qual ay aqui gran suma de piñones y mucha madera, que de aqui se lleba a otras partes, y a toda Castilla. La iglesia catredal se llama San Saluador: sola ella en Castilla es sufraganea a Santiago, porque las demas estan en el reyno de Leon y Galiçia. Su traza es de tres nabes, con su cruçero y capilla mayor y traschoro. Es su fabrica mui fuerte, y está conjunta con la muralla de la çiudad, y la sirbe de fortaleza, y como tal ay en ella alcayde y municiones. Por la parte interior, aunque no es de las grandes de Castilla, es tan pulilica y

curiosa, que parece labrada de plata, porque es de una piedra de color de jaspe, que alli llaman cardenoso, y en muchas partes está adornada de imagenes y frisos de alabastro dorado, que con la luz que la entra por sus grandes uidrieras la haze pareçer en extremo bien. Ay un claustro de mucha grandeza, en cuyos angulos está mui curiosamente pintada la creacion de cielos y tierra; y en el hay una hermosa sala de cabildo y otra mejor bidriera; tiene una fuerte torre con mui buenas campanas. En el trascoro desta iglesia está la capilla de los marqueses de Velada, de casa de Auila, naturales desta çiudad. En la sacristia ay mui ricos y preciosos ornamentos, y entre ellos una custodia, que es de las mas ricas pieças de plata que hay en la christiandad. La fabrica tiene de renta 4 mil ducados. El obispo de Auila es señor de Conilla de la Sierra; tiene de renta 20 mil ducados. Ay 8 dignidades y 24 canongias que balen a 800 ducados, y 20 raçiones que balen a 400, y ay muchos capellanes, sacristanes y moços de coro, y mui buena capilla de cantores, por las buenas preuendas y porque la tierra produce escogidas boces, que es contento oirlas. Las dignidades son estas:

El dean de Auila.	1600
El chantre.	600
El maestre escuela.	600
El tesorero.	600
El arçediano de Auila.	600
El arçediano de Arebalo.	600
El arçediano de Olmedo.	600
El arçediano de Oropesa.	600

NARRAÇION DE ZAMORA

Salidos de Auila, entraremos en el reyno de Leon, donde por espaçio de 16 leguas entre el Norte y Poniente está la mui me-

morable çiudad de Zamora, que en su principio fue llamada Sentica; y aunque muchos la an querido hazer la antigua Numançia, parece que no se an fundado en raçon; porque, fuera que Numantia fue fundada 4 leguas del naçimiento del rio Duero, es claro argumento no ser ella, pues el maestro Florian de Ocampo, que tan docta y curiosamente trató las cosas de España, y que fue natural de Zamora, jamas confesó tal cosa, ni aun quiso tocar en ella; y asi los señores zamoranos que quieren ser numantinos procuren otras razones mejores que las del ladrillo que diçen aber allado, porque aquella me pareçe que no satisfaçe a juicios graues. Digo, pues, que está fundada Zamora sobre las riberas del famoso Duero, en el reyno de Leon, y quando los moros la ganaron, la trocaron su primitibo nombre, llamandola Medina Zamorathy, que en arabigo es lo mesmo que ciudad rica de turquesas; porque, segun diçe Garibay, a quien sigo aqui, abia muchas en esta tierra, y en estos tiempos se que se an allado en un pueblo llamado Palazuelo de las Cuevas, en las riberas del rio Alista, que está poco distante desta çiudad. De manera que deste nombre Zamorathy la abemos uenido a llamar Zamora. Esta ciudad, en el año de 813 fue çercada de los moros por un rey de Badajoz llamado Alcama, a la qual socorrio el rey don Alonso el Casto, y no la tomaron. Esta çiudad es mui nombrada e insigne, asi por el gentil sitio y mucha nobleza que tiene y buenas comarcas, como por la valerosa constançia que sus naturales tubieron en defenderla quando el rey don Sancho el 2 la quiso quitar a la infanta doña Urraca su hermana, de donde naçio su muerte por mano de Bellido de Olfos, y los reptos tan nombrados que hizo a Zamora don Diego Ordoñez, y la muerte de los esforçados caballeros Pedro, Diego y Rodrigo Arias, hijos de Arias Gonçalo, peleando por su patria y por otros particulares que no se escriben aqui; la qual biolençia hiço el dicho rey don Sancho contra la voluntad del rey don Fernando, padre de los dos, el qual se la abia dejado a la dicha doña Urraca, su hija, echando la maldiçion a qualquiera que se la quitase. Deste subçeso podemos colegir

quanta fuerça tiene la maldiçion de los padres y quan poca raçon tubo el rey don Sancho en querer quitar una ciudad a su legitima hermana, pues, ultra de cumplir el mandato de su padre, tan rey se quedaba sin ella como en ella; y debiera estimar en mas lo que su padre tan bueno le abia mandado que la posesion de Zamora y aun la de todo el reyno; y pues no quiso haçello, ni seguir lo que Dios por el 4 mandamiento manda, justamente mereçio perder la uida; y aunque la manera de su muerte fue alebe, y que no era bastante este caso, ni otro mayor, para que en ley de naturaleça se atrebiese un basallo a matar a su rey, mas permite Dios muchas veces que un hombre tan malo como Bellido de Olfos le sirba de ministro para castigar las culpas; y segun cuenta la historia del rey don Alonso el 6, la infelice muerte de don Sancho fue a 13 de Otubre año de 1078, y su cuerpo fue lleuado al monasterio real de San Salvador de Oña, donde oy está sepultado. Otro conflicto tubo Zamora el año de 1475, que la dio arta pesadumbre; porque segun refiere Hernando de Pulgar en la *Historia de los Reyes Catolicos*, capitulo 40, un caballero desta çiudad, llamado Juan de Porras, teniendo en lo interior mas afiçion al rey don Alonso el 5 de Portugal que a los Reyes Catolicos, que le abian fiado aquella çiudad, en las guerras que estos prinçipes tubieron se la entregó al portugues. Sobre esto recibio Zamora grandes trabajos; porque despues uino el rey de Portugal a entrarse en la çiudad, con el qual tenian hecho trato de secreto el dicho Juan de Porras y un sobrino suyo llamado Francisco de Valdés, y le entregaron al portugues las torres de la Puente, que son la principal fuerça de la çiudad, las quales tenia en guarda el dicho Valdes; pero como este trato no fue tan secreto como fuera menester, supieronlo los zamoranos, y antes que el rey la ganase hubo grande refrega de una parte y otra, y murieron muchos zamoranos en la defensa a manos de portugueses. Esto se refiere en el capitulo 52 de la dicha *Historia*. Despues el dicho rey don Alonso bolbio de nuebo a sitiar la puente con mucha infanteria y caba-

lleria que le bino de Portugal, y como no pudiese entrar, alçó el çerco un biernes primero dë Março del año de 1476; y antes del dia tomó la buelta de Toro, que le tenian aficion, al qual salio el rey don Fernando con el cardenal don Pedro Gonzalez de Mendoça y otros señores, con mucha gente que juntaron, y siguiendole, en medio del camino le dieron la batalla, que, siendo en extremo reñida, quedó el portugues vencido y tubo por remedio huirse al castillo de Castro Nuño con solos tres criados que le siguieron. Murieron en este trance gran numero de portugueses, y muchos se aogaron en el Duero huyendo por saluarse; y como don Henrrique de Guzman, conde de Alba de Liste, se metiese en el alcançe mas de lo que conbenia, rebolbieronse sobre el un escuadron de portugueses, y cerca de Toro fue por ellos preso. (Este conde fue el que pidio el estado al duque de Medina Sidonia.) Despues desta victoria fue el rey don Fernando a Zamora; y el mariscal Francisco de Palençia le entregó su fortaleça. Refiere Garibay, en el libro 34, fol. 833, que en el año de 1369, quando el rey don Enrrique el 2 mató a su hermano el rey don Pedro, por cuya causa juraron por rey de Castilla y Leon al dicho don Enrrique, la çiudad de Zamora, reprobando esta eleccion, tomó la voz por don Fernando 9, rey de Portugal, al qual intitularon rey de Castilla y Leon, alegando que no perteneçia el reyno al dicho don Enrrique, por ser bastardo, sino al don Fernando 9, como a bisnieto, aunque por linea femenina, del rey don Sancho el Brabo. Dejando aparte estos suçesos, digo que es Zamora pueblo insigne en deuoçion, como hacen fe dello los muchos templos y obras pias que en ella parecen, pues con no tener mas de 4 mil beçinos, tiene 28 iglesias parrochiales y 5 monasterios de frailes, y entre ellos fue edificado por el mesmo Sto. Domingo el de su orden de Predicadores, el qual está fundado en un sitio que para ello le dio una santa parienta suya, llamada doña Maria de Guzman, como pareçe de su donaçion, cuyo tenor comienza: «Yo, doña Maria de Guzman, las mias heras, y los mios cortinales, para fazer el suo monasterio &.ª» Es

tambien illustre en edifiçios y religion el de S. Jeronimo, el qual abiendo su principio en un sitio llamado Montmartha, fue trasladado a esta çiudad, y en el tienen sepulcros los condes de Alba de Liste, y aqui tambien en esta çiudad tienen sus principales casas, y es suya la tenençia de la fortaleça y puente desta çiudad; los quales siendo grandes de España, desçienden de los Enriquez y Guzmanes, que dimanan de la casa real de Castilla, del antiguo godo Miro, rey de los godos. Ay en esta ciudad algunos buenos mayoradgos. Es tierra fuerte. Su gente es de buen trato, discreta, especulatiba y amiga de armas. Los nobles que ay aqui, por la mayor parte son discretos y buenos cortesanos, y algunos de juiçios especulatibos. Las mugeres por la mayor parte son hermosas, siendo una de las principales causas la constelaçion de la mesma tierra y las aguas deste rio. Aqui se labran vasos para enfriar el agua, los mas perfectos destos reynos. Ay en Duero mui buenos pesces, y mui escogidas anguilas en otro rio llamado Balderaduey. Tiene mercado los martes, y feria el primero de Quaresma. Goça de mui buenas frutas, particularmente melones de la Fuente del Sauco. Tiene mui buenos bastimentos. En las Cortes que celebran en Castilla y Leon responde por toda Galicia, teniendo boto y asiento en ellas. Tiene por armas una bandera en campo. Su region es fria en inbierno. Está puesta en 42 grados y dos minutos, segun Geronimo de Chabes. El doctor Salaya diçe que los minutos son 9.

Pues asta agora abemos tratado desta çiudad, trataremos de su iglesia y la manera como bino a ser catredal; y fue que en el año de 838, estando esta çiudad mui arruinada de los moros, el rey don Alonso el 3 la recobró de su poder; y este la pobló y reedificó con mui abentajados edificios; y llegado el año de 1127, el rey don Fernando el primero, a suplicacion del reyno de Leon, la reedificó, y con autoridad del papa Calixto 2 crió en ella iglesia catredal, aunque algunos creen que en tiempo de los godos abia aqui un obispado que se intitulaba Salariense; pero esto no está mui aberiguado, saluo si no es lo que dizen en Zamora, que

una abadia que está en sus extramuros, llamada Sanfrontes, fue en lo pasado iglesia cathredal y obispado. Y si tratamos de opiniones, no deja de aber otras de que este obispado estubo en Toro, çiudad desta dioçesis; pero por ser largo el probar estas opiniones, las dejo, y no traigo los autores que escribe cada una. En esta iglesia de Zamora, cerca de los años 1089, fue obispo el bienauenturado S. Atilano, baron tan candido y de tan aberiguada caridad y penitencia, que goçando de su obispado se determinó de dar quanto tenia a los pobres de su diocesis y buscar el yermo para hacer penitencia; y como pusiese en execuçion esta su determinaçion, el dia que pasó por la puente desta çiudad echó el anillo pontifical en el Duero y dijo al compañero que consigo llebaba: «Quando este anillo boluiere a mi poder, entenderé que el alto y omnipotente Dios a perdonado mis grabes pecados.» Prosiguiendo su biaje, fue a parar en unos montes, donde hizo mui aspera penitençia, y estando alli una noche en oraçion, oyo una gran voz que le dijo: «Atilano, buelbete a tu obispado, que ya tus ruegos son oydos.» El santo Atilano, quando oyo tal embajada, dio infinitas gracias al Señor, y obedeçiendo su mandamiento, caminó para Zamora, donde en un campo, que oy es llamado de S. Vicente, alló una pequeña casa en que uibia un pobre hombre con su muger, a los quales rogó le quisiesen reçibir aquella noche, y dandole ellos una pobre cama, a la mañana se fueron a Zamora al palacio episcopal para recibir la quotidiana limosna que cada dia alli les daban, encargandole a Atilano que les guardase la casa asta la buelta; y quando bolbieron trajeron peces, y rogaron al pobre huesped los adereçase, en el inter que iban por agua y lumbre; y estando el buen Atilano abriendo un pesçe, el mayor, alló en el el anillo que abia hechado en el rio. Admirado el santo de tan gran marabilla, se postró en tierra, i con lagrimas de gran contriçion començó a dar nueuas gracias al Señor por tan singulares mercedes. Y estando en esto se tocaron las campanas de la çiudad largo espaçio, y confusos todos buscaban por todas partes la

causa de este misterio, y no hallandola, ni sabiendo que se haçer, sobrebino a esta saçon el limosnero del obispo, i dijo como aquellos pobres le abian pedido limosna para otro pobre que en su casa tenian, y acudiendo a la dicha casilla, conoçieron al bendito santo, que con ropas muy biejas y rasgadas todavia estaba elebado en su oraçion, al qual con grande alegria le trajeron en procesion a su iglesia, donde despues uiuio ocho años, en los quales dio quanto tenia a los pobres, y hiço otras cosas mui santas, como lo testifica la historia de su uida, y el maestro Medina en su libro, con otras memorias que del ay en la dicha iglesia, y los mesmos refieren que el papa Vrbano 2 le canonizó y puso en el catalogo de los santos. Su cuerpo está oy en la iglesia de San Pedro desta çiudad, en compañia del bienauenturado S. Ilifonso, arçobispo de Toledo. En la iglesia catredal desta çiudad se hace cierta ceremonia cada año, que llaman del cantaro, y es que ligan un cantaro de barro con una cuerda, y en medio del cruçero le ban subiendo poco a poco, y con otras le ban tirando los sacristanes, y le hacen dar tantos baibenes asta que en lo mas alto biene a romperse, y como en el meten algunas confituras, andan los muchachos aguardando aquella dulçe plubia, que hacen en estremo regocijar la iglesia, porque este dia concurre a ella mucha gente. Esta fiesta, que a algunos les parece disparate, y no lo es, la dotó un obispo de Zamora arto sabio, el qual fue moço de choro en esta iglesia, y de aqui bino ascendiendo, sin dejar titulo de prebenda en que no tocase, asta ser obispo en ella; porque entonçes probeyan los çabildos; y para significar que el començó como del polbo de la tierra, y que ir procurando estados no era sino trabajos, y quando se conseguia el deseo llegaba la muerte y daba con todo en tierra, quiso dejar esta memoria, en compañia de otras mui piadosas que aqui ay. La iglesia de Zamora es de fabrica mui fuerte; su traça es de tres nabes, con cruçero, capilla mayor i dos colaterales. Ay en ella una capilla del cardenal don Juan de Mella, natural desta çiudad, el qual falleçio año de 1468: en ella se hace el oficio diuino con

organos y buenos cantores, para lo qual tiene un capellan mayor y otros menores con buenas dotaçiones. Ay en esta iglesia 9 dignidades. El obispo de Zamora es señor de las villas de Fuente el Sauco, Fermoselle, Vinialbo, Fresno de la Ribera, Villalcampo. Tiene de renta 29 mil ducados. Ay 25 canongias, que balen a 600 ducados. Ay 14 raçiones a lo mesmo, y 7 medias a 300, y algunas capellanias; ay buenos musicos y ministriles. La fabrica tiene de renta 2600 ducados. Las dignidades son estas:

El dean de Zamora	1200
El chantre	600
El maestre escuela	600
El tesorero	600
El abad de Sanctispus	300
El arçediano de Toro	300
El arçediano de la Fuente	600
El arçediano de Zamora	500
El prior de Zamora	600

DESCRIPCION DE ASTORGA

La çiudad de Astorga, puésta en el reyno de Leon sobre las riberas del rio Gerga, es mui antigua y, segun refieren las historias, fue fundada, 274 años antes del naçimiento de Christo, por una legion de gentes llamados astiricos, los quales, por diferençias que tubieron con otros que se decian los galos zelticos, se dibidieron de ellos y binieron a fundar esta çiudad, i la llamaron Astirica, de su nombre, y despues se llamó Asturica. Estas gentes pasaron adelante y poblaron las Asturias que oy llaman de Obiedo, de adonde tomó el nombre aquella probinçia, i los que la biuen asturianos. Andando el tiempo, la mudança de los bocablos y lenguajes corrompio el nombre desta çiudad, i de Astirica i Asturica se llama oy Astorga. La qual recobró de

los moros el rey don Alonso primero deste nombre, que fue cognominado el Catholico, cerca de los años de 734; y con autoridad del papa Gregorio 3 fue restituida su antigua silla catredal, el titulo de cuya iglesia es Santa Maria de Reg. En ella fueron obispos Santo Toribio, que oy está sepultado en el balle de Liebana, y S. Genadio, en el de Balduera, çerca de Ponferrada. La fabrica es mui curiosa y bistosa, por ser mui clara, i la piedra morena de color mui graciosa: en cuya capilla mayor ay un retablo de los mas curiosos que se saben en la christiandad. En la dicha capilla estan los sepulcros de los marqueses de Astorga y condes de Transtama, que son del antiguo y claro linaje de los Osorios y Billalobos: son grandes destos reynos. En el sagrario o sacristia ay grandes reliquias y mui buenos ornamentos. Las dignidades y canongias desta iglesia siempre an sido regulares, y de 30 años a esta parte an separado su renta á cada una, haciendolas seculares: y al obispo se anejó la abadia de Santa Marta, para acreçentalle su renta; y por conserbar la memoria desta antigüedad tienen de costumbre repartir a los canonigos cada mes ciertas raciones de pan i bino, lo qual reparte una dignidad, y acabado el mes entra otra haçiendo el mesmo oficio. Las murallas de Astorga son dignas de memoria, porque son tan fuertes y anchas que pueden caminar sobre ellas dos carros. Es pueblo de 1200 becinos, y dos leguas del pasa el rio de Orbigo. Está Astorga en tierra llana y en 43 grados y 6 minutos de altura de polo. Aqui fue obispo Sanpiro, de otros llamado Zafiro, que escribio las cosas de España en lengua latina asta el rey don Bermudo, padre del rey don Alonso el 2. El obispado desta çiudad fue de los antiguos de España y sufraganeo a la iglesia de Braga. Tiene de renta el obispado de Astorga 14 mil ducados y es señor de Villa de Obispo, Otero y otras villetas. Ay 14 dignidades, 35 canongias a 300 ducados, 13 raçiones a lo mesmo, y algunas capellanias. Ay buena musica. La fabrica tiene de renta 1500 ducados. Las dignidades son estas:

El dean de Astorga, 1000 ducados. El chantre, 400. El maes-

tre escuela, 500. El tesorero, 800. El abad de Conpluto, 1000. El abad de Fuençebadon, 600. El abad de Penalba, 600. Arçediano de Bierzo, 700. Arçediano de Parmo, 400. Arçediano de Robleda, 200. Arçediano de Carballeda, 800. Arçediano de Riba de Siles, 300 ducados.

FIGURA DE ÇIUDAD RODRIGO

En el mesmo reyno de Leon, por la linea derecha de Poniente, a 16 leguas de Salamanca, corre un rio llamado Agata o Agueda, el qual nace de una altisima sierra llamada Jalama, en cuyas riberas, a 7 leguas de su naçimiento, está Çiudad Rodrigo. Corre el dicho rio a la parte de Mediodia, desde esta çiudad, i despues ba dando la buelta açia Poniente, asta entrar en el obispado de Lamego, y se junta con el gran rio Duero. Esta ciudad, segun opinion de muchos, fue fundada por el rey Brigo, 3. de los de España, que fue el año despues del dilubio general, 1917 años antes del naçimiento de Christo, a la qual puso por nombre Mirobriga, que significa lo mesmo que çiudad o castillo fuerte. Mas lo que tengo por çierto es que en tiempo del emperador Çesar Augusto puso en ella este emperador tres columnas, que oy parecen en la plaça mayor desta çiudad, en las quales dejó escritas çiertas letras que declaran haber el fundado en este sitio una çiudad, a la qual puso por nombre Agustobriga, las quales columnas tiene la ciudad por insignia de sus armas. La coronica del rey don Alonso el .6., y Fr. Alonso Benero, en su *Inquiridion de los tiempos*, y el libro de la desçendençia de los duques de Osuna se concuerdan, y en suma diçen que esta çiudad estando destruida, la pobló el conde don Rodrigo de Cisneros (1), y que asi como se abia llamado Mirobriga por Brigo,

(1) *Nota marginal:* Deste descienden los duques de Osuña, que son Girones.

y Agustobriga por Augusto Çesar, la llamó Çiudad de Rodrigo, poniendola su mesmo nombre. Y, no obstante lo dicho, refiere la choronica del rey don Fernando el 2, que queriendo el dicho rey haçer guerra a su yerno don Alfonso Enrriquez primero, rey de Portugal, en el año de 1168, pobló esta çiudad; y desta manera abiendo sido tantas beçes poblada y despoblada, y mudados tantos nombres, se a quedado en el ultimo que oy retiene de Ciudad Rodrigo. El arçobispo don Rodrigo Jimenez, en el libro 7, capitulo 23 de su historia, diçe que el dicho rey don Fernando 2 fundó esta çiudad. Fue en los tiempos pasados de mayor poblaçion que aora es, como lo muestran las murallas antiguas que junto a la iglesia de S. Anton y monasterio de S. Francisco aun agora se ben destruidas. Çiudad Rodrigo tomó la boz del rey don Fernando de Portugal, quando el rey don Enrrique mató a su hermano el rey don Pedro; y por esta causa el dicho rey don Enrrique la cercó, i aunque la combatio, no la pudo tomar; esto fue año de 1370, como lo refiere Garibay en la historia del dicho rey don Fernando, cap. 34, l. 34. El asiento desta çiudad es en tierra llana, aunque por la parte de Mediodia se baja al rio por una buena cuesta, y por las tres del Norte, Poniente y Lebante; y aunque sus campos son mui espaçiosos, todauia se biene a çerrar con una muralla de altas sierras, entre las quales está la de la debota y celeberrima casa de Nuestra Señora llamada la Peña de Françia. Por Poniente tiene 4 leguas mui llanas, asta tocar al reino de Portugal. Es pueblo de muchos caballeros e hijos de algo, y entre ellos tienen aqui sus casas los marqueses de Cerralbo, que son del linaje de los Pachecos, mui antiguo en España. Labranse aqui las mas perfectas labores de seda y oro matizadas que se allan en España, porque las señoras prinçipales desta çiudad hazen gran profesion desta curiosidad. Ay en ella 9 iglesias parrochiales, 5 monasterios de frailes, 3 de monjas. Entre los de frailes es notable el abadia de Santa Maria de la Charidad, que es de la orden de los premostenses; y no menos es el de San Francisco, en el qual ay una capilla que fundó

el mesmo santo y es cabeza de la probincia de S. Miguel, y en ella se haçen sus capitulos probinciales, cuya memoria, con otras mui señaladas, dotó en el año de 1558 don Antonio del Aguila, obispo de Zamora, el qual está enterrado en una rica capilla en este monasterio. Siempre esta çiudad a engendrado barones curiosos en todas artes. De aqui fue Tristan de Silba, caballero principal, que tan doctamente escribio en lengua latina la historia de los Reyes Catolicos y otras cosas en ella. De aqui fueron Feliciano de Silba, que con tan sutil ingenio conpuso la mayor parte de los libros de las caballerias que andan sembrados por España, y su hermano Juan de Silua de Guzman, admirable poeta, y Francisco de Guzman de Silba, por quien podemos deçir que no enbotó pluma su lança, pues siendo baleroso capitan en serbiçio de Carlos 5. escribio libros mui doctos, y entre ellos los *Triunfos morales*, que dirigio al catolico rey Philipo 2. De aqui fue el doctisimo don Gonzalo Maldonado, que siendo obispo desta çiudad murio electo de Tarragona, y el dicho don Antonio del Aguila, que de la dignidad del deanato desta iglesia asçendio a la episcopal de Guadix y de Zamora. De aqui fueron don Francisco Pacheco, cardenal del titulo de Santa Cruz en la Iglesia romana y primero arçobispo de Burgos, y don Diego de Guzman de Silba, que abiendo sido embajador por el rey Filipe 2 en Inglaterra, y despues en Beneçia, murio en ella electo cardenal, hechura de Gregorio 13. De aqui fue don Antonio de Castillejo, famosisimo predicador, que murio arçobispo de Callar, en Çerdeña. Y el notable poeta Cristobal de Castillejo, su hermano, que fue secretario del emperador don Fernando: aquel que con tan suma eloquençia y tan doctamente escribio las muchas obras que de su nombre sabemos. De aqui fue el baleroso don Fernando de Toledo, maestro de campo, que en el año de 1550 animosamente murio rompiendo las puertas de Africa. De aqui fue don Diego Centeno, que con gran balor, y posponiendo muchas ueçes la uida por seruiçio de su rey, en los reynos del Peru, fue causa que los tiranos no se lebantasen con ellos. De

aqui fue don Diego Garçia de Chabes, el qual, siendo instado por un grande destos reynos para que tomase su acostamiento, le respondio una letra que decia desta manera:

30 marcos tengo de oro,
de plata 150,
buenas casas en que moro,
con seiscientos mil de renta;
20 escuderos por cuenta,
de linaje bien contento,
de señor no acostamiento,
que es lo que mas me contenta.

Este caballero fue el que en el año de 1482 fundó el monasterio de S. Agustin, extramuros desta çiudad; el qual fue en el de 1521 trasladado dentro desta çiudad por su hijo Juan de Chabes de Herrera: están todos sepultados en el; y en este monasterio está tanbien la hermosisima doña Beatriz de Trejo, muger del dicho Juan de Chabes, cuyo extremo, siendo tan grande de beldad como de virtud, fue causa que don Diego de Jerez, dean de Plasençia, hiciese por ella las primeras coplas de *La bella mal maridada*. Muchos otros caballeros y personas dotadas de armas i letras an salido desta çiudad, que con onrrados cargos de capitanes y oficios de consejos y chancillerias an muerto en seruiçio de sus reyes, los quales por no alargarme dejo de poner aqui. En esta çiudad se instituyó la orden y caballeria de Alcantara, como consta de instrumento del mesmo rey, que abla con el regimiento desta çiudad, en el qual pareçe su fecha ser del mes de Diciembre del año de 1177, como lo aprueba el licenciado Fr. Francisco Rades de Andrada, en el libro que compuso de las ordenes militares. Los campos desta çiudad por la mayor parte son fertiles; producen mucho trigo y ganados y caza de todas suertes; crianse en ellos muchos puercos. Goça de los binos marabillosos de Robladillo, y de los aceites de Baldearago, que sin encareçimiento son los mejores de España, i siendolos, podemos

decir que lo son de todo el mundo. La constelaçion desta çiudad es la mesma que la de Salamanca. Está puesta en 42 grados y 15 minutos. Ay en ella dos ferias cada año; la primera, que llaman de Botijas, es el primer martes de Quaresma i dura 3 dias; la 2.ª es el domingo antes de la Pasqua de Espiritu Santo y dura asta el sabado de la dicha Pasqua. Cerca de la iglesia catredal desta çiudad, lo mas antigua que e sabido es que en el año de 352 fue en ella obispo Domiçiano, el qual se halló en el Conçilio de Çerdeña, segun lo refiere Garibay en el capitulo 49 de sus *Compendios*, alegando para esto la *Historia tripartita*. Asi mesmo sabemos que tubo primero su asistençia en una iglesia parrochial que está en sus arrabales, del titulo de S. Andres, de donde fue trasladada al templo en que está oy, el qual es de tres nabes, con su cruçero, y capilla mayor, y colaterales, y un buen claustro; su titulo es de la Asumpcion de Nuestra Señora. Ay un retablo mui grande de admirable pinçel, que contiene todo el Testamento Nuebo i parte del Viejo. En ella estan sepultados algunos obispos desta çiudad. De las colaterales, la de la mano derecha, que es de titulo de S. Pedro, es de los marqueses de Cerralbo, y la siniestra, del titulo de S. Juan, es de la casa de los Herreras, cuyo mayorazgo está oy encorporado en la de los Chabes, descendientes del dicho don Garçia de Chabes. En esta iglesia fue obispo don Alonso de Paradines, que murio en Roma, donde fundó la iglesia y hospital de Santiago, de españoles, y junto a la capilla de los dichos marqueses está un tumulo con un bulto de marmol mui antiguo, yençima del está una imagen de Nuestra Señora, y a sus pies un epitafio que diçe assi: «Aqui yace el obispo don Pedro Diez, a quien resusçitó S. Francisco.» En el libro llamado las *Conformidades* se refiere, a f. 224, que como el dicho obispo fuese hombre de vida libre y dado a carnalidades, aunque con esto mui deuoto de S. Françisco y de sus religiosos, haciendoles muchas limosnas, agrabado de una enfermedad, no se acordó, o por ventura no quiso confesarse, por lo qual apareçieron a un criado suyo unos conejos mui negros y disformes.

los quales, poniendose sobre una silla del obispo, do estauan sus bestiduras, se las despedazaban, y parecia que estaba alli un fraile francisco lançando aquellos ratones, i que le deçia persuadiese al obispo se confesase, porque aquellos eran demonios, que tenian potestad sobre el por causa de sus grabes pecados. Este criado, bolbiendo en si, se fue al obispo y le contó la bision; pero el le respondio que su enfermedad no era tan grabe que le necesitase a hacer confesion. Pasados tres dias uio el dicho criado otra uision; dos perros mui negros, i mui grandes, que procurando tragar al obispo, parecia que el fraile francisco, asi como la otra bez, les hechaba de alli; y con esto le bolbio a decir que adbirtiese a su amo se confesase, porque en brebe moriria. El criado, persuadiendo a su amo que se confesase, le significó lo que en esta 2.ª vision abia bisto; mas el respondiole con mucho enojo diçiendole que no tenia neçesidad de confesarse. Pasaron otros tres dias, y bio una caldera llena de pez y resina, que estaba sobre un gran fuego, y que muchos demonios le asian al obispo para metelle dentro della, y el fraile francisco les impedia, y dijo al criado que dijese a su amo que en ninguna manera dejara de confesarse, porque desta enfermedad abia de morir. El criado le respondio que ya se lo abia dicho algunas beçes y no le abia querido dar credito, y asi que le diese alguna señal para que fuese del creido. El fraile le dijo: «Mete el dedo en esta pez y dile al obispo que S. Francisco, de quien a sido tan deuoto, te dijo esto; y para que seas creido, muestrale esa pez». El criado fue a su amo, y mostrandole el dedo, que de la gran calor estaba seco, le contó todo lo que por el santo le fue mandado. El obispo, turbado de ber aquella señal, y recordandose de la deuoçion de S. Francisco, se confesó luego, y de alli a dos dias murio; al qual le tuuieron 3 dias sin enterralle, y al quarto dia fue llebado a la iglesia de S. Francisco, y estando haciendo el oficio funeral, se lebantó sobre las andas, y los presentes, espantados con tal suçeso, dieron a huir; mas el obispo dando boçes les dijo: «No os bais, porque aunque es uerdad que fui muerto, agora no lo estoi:

e sido presentado ante el diuino Juez, y en la primera bista fui eternamente condenado por dos cosas: la primera, porque en mi confesion no manifesté un pecado que abia cometido con una mi parienta; la 2.ª, porque no propuse jamas de dejalla. Y mi deboto S. Francisco, a quien yo amo de coraçon, en tan grande afliçion se hiço mi procurador, y alegó por mi tres cosas: la primera, la deuocion que con el tube; la 2.ª, las limosnas que le hiçe a sus frailes; la 3.ª, la confiança que siempre tube de que por su interçesion no moriria mala muerte. Y ansi fui reserbado; y tengo 20 dias de termino para hacer penitencia de mis culpas, en fin de los quales e de morir». Las gentes que alli se allaron, atonitas de oir tan gran marabilla, dieron infinitas gracias a Dios; y el obispo cobró sus rentas que le debian y las repartio todas a pobres; y en esto bino el dia del glorioso S. Francisco, en el qual el mesmo obispo dijo la misa i predicó lo que le abia sucedido, y muchas cosas en alabança de S. Francisco, de donde resultó que los frailes menores, que en estas partes estaban en mucha neçesidad y poca estimacion, fueron de alli adelante mui benerados i tenidos en gran deboçion; y el dicho obispo, lleno de birtudes y buenas obras, bolbio a rendir el alma a su Criador. Sucedio este notable caso año de 1343. El obispo de Ciudad Rodrigo tiene para su camara las uillas de la Inojosa, Lumbrales, La Fregeneda y Sepulbeda. Tiene de renta diez mil ducados. Ay 7 dignidades y 18 canongias que balen a 700 ducados, tres raciones a 700 ducados, diez medias a 350, dos capellanias mayores a 350, y otras capellanias menores, que todas bienen a ser en suma 36 prebendas. Las dichas calonjias tienen çiertos prestamos, que se mejoran como las de Cordoba y Salamanca, y alguna suele baler mil y 200 ducados. La fabrica tiene de renta 2200 ducados y sustenta buena capilla de cantores y ministriles.

El dean de Ciudad Rodrigo.	1200
El chantre.	1000
El maestre escuela.	1000

El tesorero. 1000
El arçediano de Ciudad Rodrigo.. 1000
El arçediano de Camazes.. 1200
El arçediano de Sabugal. 1000

IMAGEN DE PLASENÇIA

Entre el Poniente y Mediodia, 16 leguas de Çiudad Rodrigo, está la hermosa çiudad de Plasençia, tan señalada en España por su fresca y agradable vera; es puesta en la antigua Bectonia, oy llamada Estremadura, sobre las riberas del rio Jerete. Fue fundada por el rey don Alonso el 9, año de 1189. Este fue el que bençio la famosa batalla de las Nauas de Tolosa, y el que ganó la ciudad de Cuenca a los moros. Fundó esta ciudad en un lugar llamado Ambroz, i luego que la hubo fundado, por mas honrrarla, con autoridad del papa Clemente 3, erigio en ella iglesia catredal sub titulo de Nuestra Señora de la Asumpcion. Su primer obispo se llamó don Briçio.

Quando la fundó, la puso por nombre Plasençia, que es deçir ut des plaçeat et hominibus, cuya fundaçion se refiere en la historia del rey don Fernando, cap. primero. Aqui fue obispo el cardenal don Juan de Carbajal, que edificó la hermosa puente sobre el Tajo, çerca de Zaraycejo. Esta çiudad es mui agradable y de mui buenos edifiçios, con algunos buenos monasterios y casas de caballeros prinçipales, siendolo aqui los Çuñigas y Carbajales, entre quien ay bandos, cosa inutil y dañosa. Es pueblo rico en general, y particular tiene una isla, que circunda el rio Jerete, que es de las hermosas frescuras que ay en España. Goça de cielo mui templado y de marabillosas fuentes, con muchedumbre de naranjos y otros agrios, y dulçes. Tiene grandes deesas, a do se apascientan mui muchos ganados de todas suertes. Goça de los binos y aceites de Robladillo, y de muchas y hermosas castañas, y cazas de pluma y salbajinas. Tiene su rio

sabrosos pesces, y en sus distritos miel i cera en abundancia. Labranse en ella los mas curiosos basos de barro dorados que se saben en el mundo, porque ay algunos que cuestan 10 y 12 ducados. Los desta tierra se an dado mucho a la agricultura. Está puesta en 41 grados y un minuto. De aqui fue el coronel don Christobal de Billalba, que por su balor fue atosigado en Estela, ciudad de Nabarra, año de 1517. De aqui salio el dean don Diego de Jerez, que hizo *La bella mal maridada*. Tiene una buena iglesia catredal, la qual estubo en diferentes sitios desta çiudad, y al ultimo en el que oy pareçe, cuya fabrica era muy baja y obscura, por cuya causa se fundó otro templo junto a ella, de grandisima costa y riqueça, aunque de traza mal entendida; y para remedialla, por aber quedado baja, la an dorado toda, que no da pequeña lastima ber guarnicion tan rica en capa tan mal cortada. Es de las iglesias que en España se sirben con mayor pompa, asi de cantores escojidos y famosos ministriles como de ricos y curiosos ornamentos. Las armas desta iglesia son una jarra con sus azuçenas blancas. La fabrica tiene muchas joyas de oro y plata, y gran quantidad de ornamentos de brocado. Tiene de renta 12 mil ducados cada año. Las fiestas de Corpus Christi se celebran aqui con la mayor solemnidad y aplauso que se haçen en lugar de España, porque se gasta mucho en ellas. El obispo desta çiudad es señor de la villa de Zaraycejo; tiene de renta ordinaria 45 ducados. Solia tener esta iglesia, asta el tiempo de Paulo 3, seis dignidades, que balian a mas de tres mil ducados, y cinco canonjias a dos mil ducados, y algunas raçiones; el mesmo pontifiçe crió dos dignidades de nuebo, haçiendo 8 de las 6; las que crió fue la del maestre escuela y arçediano de Bejar; las canonjias hizo en numero de 14, que balen agora a 800 ducados; ay 7 raçiones a 400 ducados, 4 medias a 200 ducados; ay capellanias muy ricas, con las quales prebendas se haze un choro mui grabe y bien conçertado, y es serbida la dicha iglesia con mucha curiosidad y autoridad, porque fuera de los ricos ornamentos que tiene, siempre de or-

dinario ay en ella muy excelentes musicos. Las dignidades son estas:

El dean de Plasençia	3000
El chantre	1600
El maestre escuela	1600
El thesorero	1600
El arçediano de Plasençia	1600
El arçediano de Medellin	1600
El arçediano de Trujillo	1600
El arçediano de Bejar	1600

EFIGIE DE CORIA

Saliendo de Plasencia, a la parte del Poniente, a ocho leguas, está la çiudad de Coria, fundada sobre las riberas del rio Alagon, la qual goza de mui grandes y estendidas campañas, en que son apasçentadas multitud de bacas y ganados. Tiene grandes jardines de limones y naranjos, y otras frutas que en ella y sus aldeas se produçen. El sitio desta çiudad es tenido por bueno en el inbierno, pero mui caluroso en el berano, y a esta causa los eclesiasticos y gente rica se salen a uiuir a la Sierra de Gata, que es de grandes frescuras y buenas aguas y mejores binos y aceites. Esta çiudad es muy antigua, y fue de las que en tiempo de los godos tubo obispado, en el qual era de mucha mayor poblaçion de la que tiene agora. Despues de la perdida de España, en el año de 1114 la ganó a los moros el rey don Alonso el 7, rey de Aragon, y lo fue de Castilla y Leon por su muger doña Urraca, hija del rey don Alonso el 6. En abiendola ganado, la restituyó su antigua silla catredal, con autoridad del papa Pasqual 2, la qual abia antes tenido en tiempo de los godos, y era sufraganea al arçobispado de Merida, como agora lo es a Santiago, y la dedicó al titulo de la Sacratisima Birgen Maria Nuestra Señora. La fabrica desta iglesia es de sola una nabe, tan ancha y alta,

que pone temor a los que en ella entran, porque parece exceder a la natural regla de architectura. En la entrada de la capilla mayor ay una reja dorada de las mas ricas que se an labrado en España, en cuyo medio estan puestas las armas del duque de Alba, que es marques y señor desta ciudad, y uno de los grandes de España. Ay en la dicha iglesia gran thesoro de reliquias, entre las quales estan los manteles en que Christo Nuestro Redemptor cenó el Jueves de la Cena; una quixada de S. Juan Baptista; un colmillo de San Cristobal; reliquias de S. Lorenço; parte del habito de S. Francisco; reliquias de S. Martin; huesos de Santa Barbara y Santa Ursula y Santa Martha; tierra del huerto donde Nuestro Señor sudó sangre, y del pesebre do naçio; tierra de la camara donde el angel saludó a Nuestra Señora, y uno de sus zapatos; una espina de la corona de Christo, y parte del Lignum cruçis y de la tabla en que çenó con sus discipulos. Tiene con esto mui ricos ornamentos de oro y plata, brocados y sedas. El obispo de Coria es señor de la villa de Santa Cruz de las Cebollas. Tiene de renta mas de 20 mil ducados. Ay 11 dignidades y 20 canongias a 600 ducados, seis raçiones a 600, 3 medias a 300, y algunas capellanias, y mui buena musica. La fabrica tiene de renta 2600 ducados. Las dignidades son estas:

El dean de Coria	1200
El chantre	600
El maestre escuela	600
El thesorero	600
El prior de Coria	600
El arçediano de Coria	400
El arçediano de Cazeres	800
El arçediano de Alcantara	800
El arçediano de Valençia	2000
El arçediano de Galisteo	1500
El arcipreste de Calzadilla	2000

La fabrica desta iglesia tiene de renta 2600 ducados.

RETRATO DE VADAJOZ

Vadajoz (1), çiudad de Estremadura, está 3 leguas distante del reyno de Portugal. Segun Florian de Ocampo y otros mas antiguos, fue fundada por Octabiano Çesar, 2 enperador de los romanos, 21 años antes del nacimiento de Christo, y por respecto del mesmo enperador se llamó Paz Augusta, que es el nombre que a conseruado asta oy en lengua latina, como lo manifiestan los Concilios donde se an allado sus prelados, firmandose siempre *episcopus paçiensis:* y el mesmo tubo en bulgar, asta que los moros entraron en España y se le trocaron, poniendola Uadajoz. Esta çiudad, quando la poseyo el imperio, fue colonia de romanos, y al presente es de las mayores poblaçiones que ay en esta prouinçia, y una de las del reyno de Leon. Su asiento es sobre las riberas del rio que antiguamente fue llamado Ana, tomando este nombre del rey Sicano, 7 rey de España, y despues de los moros es llamado Guadiana, el qual es muy notable, asi por su grandeza como por el estraño modo con que naturaleza oculta sus aguas por espacio de 7 leguas, al fin de las quales se biene a mostrar tan gallardo como quando se escondio, y desde aqui se va desliçando por canpañas mui llanas, hasta que, juntandose con los muros desta çiudad, se pasa a ella por una larga y hermosa puente, en cuyo remate y principio de los muros está una sumptuosa puerta, que son dos fabricas tales que, siendo en nuestros tiempos Luis de Morales, famoso pintor, en ella, se diçe por exçellençia que en Badajoz ay tres p. p. p. mui notables, que son: puente, puerta y pintor. Ay aqui famosas deesas, en las quales sin encareçimiento se apasçientan 700 mil cabezas de ga-

(1) *Nota marginal:* En arabigo significa rica de nueçes, porque entonces las debia aber, aunque aora no.

nado, que son de los naturales desta prouincia, i de otros leoneses y castellanos. Este es el famoso rio que admiró a Plinio, escribiendo en su historia que tiene una puente (1) sobre la qual se apacientan cada año 300 mil cabezas de ganado; y esta es aquella de siete leguas do se absconde debajo de tierra. Tiene Guadiana las mayores y mas sabrosas anguilas que se hallan en lo habitado; y aunque sus aguas al principio no son buenas, pero despues se junta con otros rios, i biene a ser mui buena. Dibide desde Badajoz las dos probinçias Vetica y Lusitania; y junto a la villa de Montemayor entrega sus aguas al amplisimo mar Occeano. Ay en esta çiudad un castillo mui fuerte, cuya tenençia poseen los duques de Feria. Ay aqui mucha gente rica, ansi por el ganado como las labores del campo; y algunos prinçipales mayoradgos. Tiene 4 iglesias parrochiales, 4 monasterios de frailes, 2 de monjas. Labranse aqui mui buenas bergas de ballestas, y mas las del maestro Grajales, que son famosas. Suelen salir de aqui buenos soldados. Ay muchos hijos de algo. Es tierra de mucho pan y bino i aceites. Goça de naranjos. Ay mucha miel y çera. Está cercada de antiguas murallas. Ay en la semana mercado franco, y una feria de mucho ganado, que se haçe el dia de S. Marcos, en 25 de Abril. Suelen salir de aqui mui buenos caballos. Ay otros dos rios, llamados Çebora y el Zaya: en Çebora se crian mui buenas truchas. Su clima es mui caliente y fria. Está puesta en 39 grados y 21 minutos. An salido de aqui barones señalados. De aqui fue Isidoro Paçiensis, llamado el Junior, que escribio las historias de España, particularmente la de los reyes de Cordoba en el tienpo que fue poseida de los moros. Fue cabeza de reyno, y hubo en ella moros mui balientes. En el año de 1179 fue çercada por don Alfonso Enrriquez primero, rey de Portugal, la qual empresa emprendio mas por hacer despecho al rey don Fernando de Leon, su yerno, que por el daño

(1) *Nota marginal:* Puente grande.

que deseaba hacer a los mesmos moros. Estas disensiones de suegro y yerno cuentan sus historias que naçieron de que el rey don Fernando, sentido de algunos disgustos del suegro, fortalecio a Çiudad Rodrigo, desde la qual entraban cada dia en Portugal a hacerle muchos daños: y por estos, y que pocos dias antes el de Leon abia bençido al infante don Sancho, hijo del mesmo rey don Alonso, en una batalla que tubieron en el campo de Arganan, tierra de la mesma Çiudad Rodrigo, estaba el portugues mui indignado; por cuya causa estando continuando el çerco de Badajoz, y los moros defendiendosela, bino a ganarles las dos puertas de la çiudad; mas el rey don Fernando, entendiendo el intento de aquella jornada, con mucha presteça formó su exercito, y caminando la buelta de los cercados, el de Portugal le salio al encuentro, y dandole la batalla, fue por el yerno bencido; por cuyo suceso, el pobre rey, no sabiendo que se hacer, como suelen deçir hubo de saltar de la sarten en las brasas, porque yendo huyendo se metio en esta çiudad, en la qual no teniendose por seguro, se salio a gran priesa, donde al pasar de la puerta se rompio una pierna, y cayendo del caballo fue preso y llebado ante el rey don Fernando, el qual tratandole, no como a prisionero, sino como a verdadero padre, le mandó poner en un estrado real, donde abiendole curado, fue llebado a la ciudad de Abila, en la qual concertandose para perpetuas paçes, aunque cojo, se bolbio a Portugal. Llegado el año de 1335, fue Badajoz segunda bez cercada por otro don Alonso, tambien rey de Portugal, que fue llamado por cognomento el Brabo. Este cerco la puso por las guerras que trujo con don Alonso el II, rey de Castilla y Leon; y aunque la tubo mui apretada, los de Vadajoz tubieron tanto balor, y sin ser socorridos defendieron su çiudad, retirando al enemigo con gran quiebra de su gente. Assi mesmo allamos en la *Historia tripartita*, y en Fr. Alonso Benero (f. 89.) que naçieron en esta çiudad tan grandes diferençias entre dos linajes, llamados portogalenses y bejaranos, de las quales resultó que el rey don San-

cho el 4 hiço morir por sentencia cerca de 4 mil hombres destos bejaranos y sus allegados; a cuyo tan gran rigor se mouio porque le abian faltado en la palabra que le abian dado de no ofender a los dichos portogalenses, los quales allandose en esto culpados, temerosos del rey, alçaron la voz por el infante don Fernando de la Cerda, que era pretensor del reino, y abiendo llegado alli, le entregaron la çiudad y a la ora le juraron por su legitimo rey. Por aquella tan rigurosa justicia le llamaron don Sancho el Brabo. Abiendo pasado por Badajoz estas calamidades, la sobrebino otra, de no menor detrimento, porque llegado el año de 1464, que reynaba en Castilla don Enrrique el 4, don Gomez de Cazeres, maestre de Alcantara, se rebeló contra esta çiudad, y teniendola usurpada, tomó la voz por el infante don Alonso, de cuyo hecho no solo padecio Vadajoz notables daños, pero quedó el maestre mui mal acreditado y en posesion de caballero ingrato, porque demas de aber quebrado la fe que un basallo debe a su rey, abia adquirido aquella tan gran dignidad por respecto del mesmo rey, y recibido otras mercedes. Pero de tales desconciertos no tienen la culpa sino los reyes, y aun los que gobiernan basallos; porque si ellos procediesen con el rigor de la ley contra los que incurren en similes conjuraciones, no abria ninguno que osase enprehenderlas; pero ni se castigan los tales ni se premian los leales, y asi andan las cosas tan desconçertadas. Siempre Vadajoz a sido el reçetaculo en donde se an concluido muchas materias de estado entre los reyes de Castilla y Portugal, porque la mayor parte de las princesas que por casamientos se an trasladado del un reyno al otro, en esta çiudad se an entregado a los señores que por orden de sus reyes las conducen a sus maridos; en las quales entradas y salidas a mostrado ser pueblo illustre en sus acciones. Y porque de las princesas antiguas será cosa larga el contarlas, diré algunas de las mas modernas que por esta çiudad an pasado. El año de 1383 se casó en Vadajoz el rey don Juan el primero de Castilla con la infanta doña Beatriz, hija del rey don Fernando, unico de Por-

tugal, y esta siendo heredera del dicho reyno, se le usurpó el maestre de Abis, su tio, que reynando fue llamado don Juan el primero, y por otro nombre el Bastardo. El año de 1490 fue traida a esta çiudad la infanta doña Isabel, hija de los catolicos reyes don Fernando y doña Isabel, para casarla con el prinçipe don Alonso, hijo del rey don Juan el 2.° de Portugal, cuyo acto se hizo a 22 de Nobiembre del dicho año sobre el puente del Caya, por el cardenal don Pedro Gonzalez de Mendoza, que desde el real de Granada la abia traido, biniendo acompañada juntamente con el obispo de Jaen, los maestres de Santiago y Alcantara y condes de Benabente y de Feria, los quales la entregaron a don Manuel, duque de Bejar (1), que despues, por la muerte desgraciada deste principe, bino a ser rey de Portugal y su marido. Llegado el año de 1526 fue trahida a Uadajoz la infanta doña Isabel, hija deste mesmo rey don Manuel, donde la reçibieron con las mas esquisitas reales fiestas que encarecer se puede. Bino en compañia de don Alonso de Fonseca, arçobispo de Toledo, y don Juan Alonso de Guzman, duque de Medina Sidonia; y desde aqui la llebaron a la ciudad de Seuilla, en la qual se casó con el inuictisimo enperador Carlos 5, rey de España. El año de 1542 el cardenal don Juan Martinez Silisçeo, arçobispo de Toledo, y el mesmo duque de Medina Sidonia reçibieron en Badajoz a la infanta doña Maria, hija del rey don Juan el 3.°, rey de Portugal; y desde aqui la llevaron a la çiudad de Salamanca, donde se casó con don Felipe 2, principe de Castilla. El año 1553 fue entregada por don Diego Pacheco, marques de Villena, a otros señores de Portugal, la prinçesa doña Juana, hija del enperador Carlos 5, para casarla con el prinçipe de Portugal hijo del mesmo rey don Juan el 3. En todas estas jornadas, y otras entradas de personas reales, siempre en Vadajoz se an bisto poderosos señores con notables y excesibos gastos, los quales no la an puesto en pequeñas obligaciones; pero a todas

(1) *Nota marginal:* Sin duda quiso dezir Duque de Berganza.

las excedio la que en el año 1579 hizo el catolico rey don Felipe 2 con la serenisima reyna doña Ana de Austria, su 4.ª muger, con los quales no solo bino la mayor parte de la corte de España, pero un exercito de 50 mil hombres y 4 mil carros, y otra mucha caballeria; y desde aqui emprendieron la jornada de Portugal, que en la narraçion de Lisboa diremos mas largamente. Asi mesmo estando estos poderosos reyes en la prosecuçion desta guerra, murio en esta çiudad la mesma reina doña Ana; de aqui fue llevada al monasterio de San Lorenzo el Real. Dejando esto, digo que aqui fue obispo en tienpo del enperador Justiniano 2 un clarisimo baron, llamado Aprigio, el qual escribio sobre el *Apocalipsis* y sobre los *Cantares* marabillosamente. La iglesia catredal de Vadajoz, segun nos consta de algunos Conçilios, particularmento en los de Colibre y en el onçeno de Toledo, fue primero sufraganea a la de Merida, y el rey don Alonso el 8 recobró esta ciudad de poder de los moros, y la restauró en su antigua silla. Su titulo es de S. Juan Baptista. Su traça es de 3 nabes con su cruçero, capilla mayor, colaterales y claustro. El coro está mui bien labrado. Ay una alta y hermosa torre. Tiene mui ricos ornamentos de seda y brocados. El obispo tiene de renta mas de 20 mil ducados. Ay 7 dignidades, 16 canongias a 800 ducados, 4 raciones a 400, 6 medias raciones a 200; ay 20 capellanias a 100. La fabrica tiene de renta 2.500 ducados. Ay buena musica. Dignidades son estas:

El dean de Vadajoz.	800
El chantre.	800
El arçediano de Vadajoz.	800
El arçediano de Jerez de Vadajoz..	800
El maestre escuela..	800
El tesorero..	800
El prior de Montemayor.	800

En los reynos de Castilla y Leon solas las sobredichas iglesias son sufraganeas a Santiago. Las siguientes estan en Galicia.

PINTURA DE LUGO

Abemos tratado de las iglesias sufraganeas a la del apostol Santiago que estan en Castilla y Leon; agora nos resta tratar de 4 iglesias, tan bien sufraganeas a la de Santiago, que estan en el reyno de Galiçia: una de las quales es la de Lugo. Esta ciudad está puesta en las riberas del rio Miño, llamado deste nombre por una fuente de la qual nace, llamada Miñan, que es çerca desta ciudad, cuyas comarcas partiçipan de mucha caza y carnes de todas suertes. Crianse muy buenas mançanas, cerezas, guindas y otras frutas; y aunque tiene poco pan, pero no falta de acarreo. Es pueblo de buena uiuienda i de aires mui sanos; será de dos mil beçinos. Está en un sitio alto. El rio está distante media milla, desde el qual se sube a la ciudad por una cuesta; la puente es obra mui señalada: junto a ella ay unos baños, donde se curan muchas enfermedades. La muralla desta çiudad es mui fuerte, y tiene muchos cubos; por la parte de fuera es alta; por la de dentro está igual con la tierra: pueden andar por ella dos hombres a caballo; tiene 4 puertas. Ay dos monasterios de frailes y uno de monjas, y una iglesia parrochial. Esta çiudad la ganó de los moros el rey don Alonso llamado el Catolico, que fue el primero deste nombre, el qual fue casado con doña Ormisinda, hija del infante don Pelayo, que bolbio a recobrar a España y començó a reynar año de 734. Algunos quieren decir que no pudieron los moros entrar en ella; pero lo mas cierto es lo contrario: es berdad que estubo en su poder de ellos pocos dias, y asi se tiene por cierto que el dicho rey la restituyo su antigua silla catredal, que mucho antes era sufraganea a la de Merida. Llamabase entonçes la çiudad del Luco. Es tierra fria. Ay mercados los biernes. Tiene gran jurisdicion. La glesia es del titulo de Nuestra Señora. Es de buena fabrica: el retablo es muy bueno; la torre es tambien mui fuerte y bien labrada. Está siempre des-

cubierto el Santisimo Sacramento, cosa no usada en ninguna otra iglesia de España: algunos dicen que se usaba asi en tiempo de los godos, antes de la perdida de España, en todas las iglesias catredales, y que porque esta no se perdio se conserba esta antigüedad; lo qual a mi no me satisfaçe, porque, como abemos dicho, y se refiere en la historia del sobredicho rey don Alonso, el la recobró de los moros. Otros diçen que en esta iglesia y çiudad se concluyó una duda y question mui reñida sobre la materia del Santisimo Sacramento, y en memoria de aberse aqui difinido y concluydo se ordenó y establecio esta costumbre. El licenciado Juan de Molina, en un libro que hizo de la descripcion del reyno de Galiçia, tratando desta materia, pone los siguientes uersos:

En esta çiudad tanpoco no callo
estar descubierto en la iglesia mayor
el Sacramento sin mas cobertor,
que en otras iglesias tal cosa no allo:
la causa y secreto queriendo alcançallo,
de estar asi puesto tan gran sacramento,
algunas se diçen, mas lo que yo siento,
es lo mejor continuo adorallo.

De manera que, sin resoluerse, se resuelbe en lo mas acertado que pudiera deçir, y asi ago yo lo mesmo. La fabrica desta iglesia tiene de renta 800 ducados. El obispo es señor desta çiudad y de otros pueblos; tiene de renta 8 mil ducados. Ay 13 dignidades y 34 canongias a 250 ducados, 12 raçiones a lo mesmo, y algunas capellanias. Ay buena musica. Dignidades son estas:

El dean del Lugo.	400
El chantre.	250
El maestre escuela.	250
El tesorero.	250
El juez de la iglesia.	250
El arçediano de Samos.	300

El arçediano de Monforte. 250
El arçediano de Tria Castelo. 500
El arçediano de Abiancos. 300
El arçediano de Sarria. 300
El arçediano de Neyra. 400
El arçediano de Deza. 200
El arçediano de Doron. 200

ESTANPA DE ORENSE

En las mesmas riberas del Miño está fundada la antigua çiudad de Orense; y quando a ella llega este rio, trahe recogidas las aguas de los rios Neyra y el Syl y el Baron, que todos son abundantes de buenas truchas y pesçes. Esta çiudad fue fundada cerca de los años de 1183, antes del nacimiento de Christo, despues de la destruiçion de Troya, segun refiere Justino, por Anfilocho, famoso capitan de los griegos, el qual la llamó Anfilochia; y quando los romanos gobernaban en España la llamaron Aguas Caldas, por unas fuentes que oy se diçen burgas, las quales son tan calientes, que dentro dellas se pueden coçer qualquier cosa. Despues binieron los godos y la llamaron Orens, por el mucho oro que en las corrientes del dicho rio allaban: en los tiempos presentes la abemos benido a llamar Orense. La qual çiudad, sacando Compostela, es de la mayor becindad de las que ay en este reyno. Tiene una puente mui famosa. Es pueblo en partes llano y en partes no. Es mui probeida de todos bastimentos. Cojense en sus biñas, que las tiene muchas, marabillosos binos aloques, y es tierra de muchas frutas de todas suertes. De ordinario suelen estar en ella la audiençia real, que reside en estos reynos. Su iglesia catredal es sub titulo de Nuestra Señora y es de buen edifiçio, aunque antiguo, con su cruçero y buenas capillas, en una de las quales está un crucifijo de los mas debotos que se hallan en la christiandad, y por quien Dios

a hecho muchos milagros; es bisitado de todos los peregrinos que van a Santiago; dicen que fue uno de los que hizo Nicodemus. Ay en esta iglesia cardenales, como los de Santiago; tienen sus prebendas como los canonigos. Ay 20 canongias a 350 ducados, 8. raçiones a 170; algunos capellanes; buena musica. La fabrica 800 ducados. El obispo es señor de Abalença, San Cibrau, Bentraces, Mungares, Sobrado; tiene de renta 8 mil ducados. Dignidades son: el dean de Orense, 400; el chantre, 400; maestre escuela, 300; tesorero, 800; abad de Orense, 300; arçediano de Orense, 400; arçediano de Baronçelle, 300; arçediano de Bubal, 300; arçediano de Celanoba, 300; arçediano de la Linia, 800. El obispo probee un juez de justicia y el regimiento otro. Estan aqui los cuerpos de S. Facundo y Premitibo, y Santa Eufemia.

DESCRIPCION DE LA ÇIUDAD DE TUY

En la parte que el rio Miño entrega sus aguas al mar Occeano está fundada la çiudad de Tuy, donde se dibide el reino de Galiçia del de Portugal. Fue fundada por Diomedes, notable capitan entre los griegos, y la llamó Tydiciano, que en griego significa tanto como Tyde, de donde se corrompio el bocablo, biniendose a llamar Tuy. Fue fundada el año 1179 antes del naçimiento de Christo. Ay en Grecia otra çiudad llamada Tyde, de donde fue natural Diomedes. El sobredicho rey don Alonso el Catholico, que ganó a Lugo del poder de los moros, fue el que recobró dellos la çiudad de Tuy. Fue obispado en tienpo de los godos, y el dicho rey la restituyó en su antigua silla. Aqui fue obispo don Lucas de Tuy, que escribio largamente las cosas de España. El edificio desta iglesia es mui bueno y de buenas capillas, y particularmente una en que está el cuerpo de S. Pedro Gonzalez, discipulo de Sto. Domingo, por quien Dios haçe muchos milagros. El obispo es señor desta çiudad y de todas sus

aldeas. Tiene 10 mil ducados de renta. Ay 8 dignidades y 14 canongias a 500 ducados, 6 raciones a 250 y algunas buenas capellanias. Ay buena musica. La fabrica tiene mil ducados de renta. Es mui bien seruida esta iglesia. Las dignidades son:

El dean de Tuy.	1000
El chantre.	600
El maestre escuela.	500
El thesorero.	800
El arçediano de Montes.	600
El arçediano de Baldeminor.	250
El arçediano de Zerbera.	200
El arçediano de Bruja.	500

TIPO DE MONDOÑEDO

Mondoñedo, çiudad antigua, está puesta en las riberas de un pequeño rio llamado Valoria; es lugar pequeño de asta 500 beçinos. Está al pie de una alta montaña. Es tierra de poco trigo, pero ay centeno y mijo y buenas frutas. Su iglesia càtredal es la mas moderna de todas las de Galiçia, porque aunque la de Santiago es moderna, estubo primero en Yria, desde el año de 611, por el rey Miro, de los suebos. Diçe Garibay (cap. 25, folio 448) que la hizo erigir en catredal el rey don Ordoño 2 deste nombre y 14 rey de Oviedo y Leon; y que esto fue cerca de los años 889, y que esta silla estubo primero en Ribadeo, pueblo de Galiçia, y que esta çiudad primero se llamó Balibriensis, despues Mindoniensis. Su iglesia catredal es sub titulo de Nuestra Señora, y segun se refiere en la historia de Galiçia, aqui hubo un obispo santo, cuyo cuerpo está en S. Esteban de Ribas de Sil, en conpañia de otros seis, que todos lo fueron de iglesias deste reyno. Aqui fue obispo don Antonio de Guebara, famoso orador del emperador Carlos 5.; murio año de 1545; está en una

curiosa capilla de San Francisco en Valladolid. Las dignidades desta iglesia son de mas calidad que quantidad, porque tiene jurisdicion espiritual y temporal en los pueblos que tienen sus titulos. Juntamente el obispo de Mondoñedo es señor desta çiudad i de toda su tierra; tiene de renta 7 mil ducados. Ay 20 canongias a 200 ducados. Suelen los canonigos juntamente tener algunos beneficios para poderse mejor sustentar. Ay 6 raçiones a 100 ducados, y 4 medias a 50 y algunas capellanias. La fabrica tiene de renta 600 ducados. Tiene buena capilla de musicos, y aunque balen poco las rentas, se pasa mui comodamente en Galiçia, tan bien como los mas ricos de otras probinçias, por causa de ser abundante de pescados, carnes, frutas y binos. Dignidades son:

El dean de Mondoñedo.	400
El chantre.	300
El maestre escuela.	300
El tesorero.	300
El arçediano de Cumera.	100
El arçediano de Trasancos.	700
El arçediano de Uiuero.	600
El arçediano de Monte negro.	400
El arçediano de Mellide.	100

Con esto damos fin a las iglesias sufraganeas a Santiago.

NARRACION DE GRANADA

La 4.ª iglesia metropolitana es la mui nombrada y gran çiudad de Granada, sobre cuya fundaçion ay opiniones bien encontradas. Diremos solamente lo que algunos autores mas grabes diçen, para que el lector tome lo que mejor le pareçiere: Fr. Juan Anio, escribiendo sobre Beroso, en un libro que intituló a los

Reyes Catholicos, diçe que el rey Hispan tubo una hija, llamada Eliberia, y que esta, habiendo fundado la çiudad de Granada, la llamó, de su nombre, Eliberis, que es el que asta oy retiene en sus titulos latinos. Pomponio Mela la llama Coliberis; y deste parezer es el maestro Pedro de Medina en el cap. 140 de su historia. Lucio Marino Siculo, en la que dirigio a los mesmo reyes, diçe que se llamó Garnata, y que este nombre adquirio de una donçella llamada Nata, que habitaba en una cueba deste sitio, la qual era tenida en gran beneraçion, y que esta cueba se llamaba Gar; y de Gar, por la cueba, y Nata, por la donçella, se bino a llamar Garnata, y de Garnata, abiendose corrompido el bocablo, la abemos benido a llamar Granada. Otros dicen aber tomado este nombre porque en tierra do está fundada abia gran numero de granados antes de su fundaçion. Otros, que a imitacion de la granada, que tiene mui apretados sus granos, y esta ciudad de la misma manera tiene sus casas y calles mui apretadas, se llamó Granada. Otros, que por la gran cantidad de la grana o bermellon que en sus campos se recoje, para las ricas y finas tintas que en esta çiudad se hazen, se llamó Granada. Pero Esteban de Garibay, como prudente historiografo, abiendo considerado estos y otros origenes, que algunos dellos parecen fictiçios, entra hechando tajos y rebeses contra ellos, y alegando a Juan Vaseo Varrasis, coronista del Miramolin, rey de Cordoba y Marruecos, se resume en que lo mas cierto es aber tenido su prinçipio, en tiempo del emperador Adriano, por una legion de judios que por medio de un su capitan llamado Julio Sebero fueron hechados de Jesusalem, los quales como biniesen a España, hicieron poblaçion en un castillo llamado Nata, que distaba dos leguas de la antiquisima çiudad Eliberis, la qual ya entonçes estaba destruida totalmente. En resoluçion, por algunas historias y memorias españolas y arabigas nos consta como antes de la perdida de España no era lugar mui grande ni cabeça de obispado, porque todo el lustre y acrecentamiento que oy tiene se le dieron los reyes moros despues que hechados de Cordoba constituye-

ron en ella su silla regia, y del antiguo obispado que algunos atribuyen a Granada, no menos se engañan, porque este fue de la antigua çiudad de Eliberi, que estubo mui çerca del lugar que en la bega desta çiudad es llamado agora Pinos, y consta mas claro por el Conçilio que el año de 338 celebró el emperador Constantino magno en Colibre, y en el 11 de Toledo del rey Banba, donde señala a la iglesia elibertina por sufraganea a Sebilla. Y en ella fue obispo el bienabenturado santo Cecilio, a quien algunos haçen arçobispo, no abiendo sido arçobispado la una ni la otra çiudad asta el año de 1492, que por algunas causas se puso en la de Granada. Y Florian de Ocampo, alegando otros, diçe que hubo en España dos çiudades deste nombre: la una es la que oy llamamos Colibre, en Cataluña; la otra es esta antigua de que abemos tratado. Bease Luçio Marino sobre esta çiudad (f. 170). Está Granada en 38 grados y 12 minutos debajo del polo Antartico. Está puesta en un llano y dos muy altos collados, por medio de los quales pasa el rio Dauro, asi llamado por sus muchas arenas de oro que se crian en uno de estos collados; ase benido a llamar Darro. Pasa por debajo de una plaza, y desde ella ba probeyendo diuersas fuentes de la çiudad. En uno destos collados está la notable fortaleza llamada la Alambra, que fue antigua habitaçion de los reyes de Granada, la qual en circuito de muralla, de altas torres y curiosidad de palaçios reales es una de las mas notables que se saben en el mundo, porque, fuera de lo dicho, tiene dentro un monasterio de S. Francisco, y alojamiento para mas de 40 mil hombres, con las mas curiosas fuentes y frigidisimos aljibes que se hallan en lo habitado. En el otro collado está el Albayçin, que le poblaron los moros o moriscos que aqui se quedaron despues que los christianos se la hubieron ganado; y aqui habitaron tambien los moros que en el año de 1227 fueron hechados de Baeza por el rey don Alonso el 8, cuyo sitio, por ser mui alto y las casas guarnecidas de innumerables puertas y bentanas, y entre ellas se entretegen muchedumbre de palmas, çipreses y naranjos, parece una pers-

pectiba mui agradable. Al pie deste monte está puesta el Alcaçaba, que en arabigo significa lugar fuerte, en la qual ay muchos edificios y casas fuertes; sus calles desta Alcazaua estan cerradas con cadenas. El resto de la çiudad es mui llano, cuyas murallas tienen tres leguas de anbito o circuito; estan fortificadas con mil y 30 torres mui fuertes, entre las quales ay 12 puertas bien labradas. La principal llaman la puerta Eluira, y es asi llamada porque por ella salian a la çiudad eliberitana. Tiene Granada 23 quarteles, en los quales en tiempo de los moros abia tantos millares de hombres ejercitados en las armas, que salian a hazer grandes daños en las tierras de los christianos: en cada uno destos barrios ay su iglesia parrochial, y aunque todas son modernas, las mas estan ya ricas, y todas son mui bien serbidas. Una dellas, que es del titulo de S. Salbador, está puesta en la principal mezquita que abia en el Albaycin; es colegiata, ay abad y canonigos. Ay otras iglesias, que en Granada se ban siempre multiplicando. Ay 28 monasterios, que algunos son de abentajados edifiçios, particularmente el de S. Jeronimo, cartujanos, y el de Santa Cruz, dominicos. En el de S. Jeronimo, que es una casa real, está sepultado el gran capitan Gonçalo Fernandez de Cordoba, en la capilla mayor, que es de obra insigne, en la qual está este epitafio: «Gondisalbus Fernandez a Corduba, magnus hispanus dux hispanorum, galorum ac turcarum terror», que significan: «Aqui está Gonçalo Fernandez de Cordoba, gran capitan de los españoles, que fue espanto de turcos y françeses.» Este inuictisimo capitan, que con razon se puede llamar honrra de la nacion española, murio en esta çiudad a 2 dias de Diciembre año de 1515, y porque de sus hechos azañosos ay tratados impresos, no los diré aqui. En el de Santa Cruz está un quarto real, obra insigne de los reyes moros de Granada. Frontero de la puerta Elbira ay un hospital de obra sunptuosisima, que tiene 4 patios y un çinborio de marabillosa architectura; tiene muchas rentas y es fundaçion de los Reyes Catholicos. Ay otro, del titulo de Santa Ana, que está en la plaza Nueba, que tambien es

de gran renta y particular seruiçio; y otro que es reçeptaculo de todos los pobres y enfermedades, fundado por el beato Juan de Dios, aquel hombre tan piadoso que podemos bien llamarle otro nuebo S. Francisco; el qual dando en este lugar singular exemplo, murio aqui sabado a 8 de Março de 1550; cuyo cuerpo fue llebado con solemnisima proçesion del clero y arçobispo, en onbros del marques de Zerralbo, don Pedro de Vouadilla y don Juan de Guebara, al monasterio de la Victoria, donde, no quedando persona en el pueblo que no le acompañase, le depositaron en la capilla de don Garcia de Pisa, 24 de Granada. Y deste sacro hospital an salido los hermanos que en la mesma charidad, imitando a su glorioso instituidor, an fundado otros muchos hospitales en España y en Italia. Fuera de la Alambra, que dejamos referida, ay en Granada otras dos fortalezas, llamadas Torres Bermejas y castillo de Uiuataubin, los quales tienen sus alcaides y guarniçion de soldados, con mui gruesa artilleria y todas municiones. Y asimismo la memorable fabrica de los Alijares, que en edifiçios y florestas fueron recreaçion marabillosa de los pasados reyes moros. Las calles desta çiudad son innumerables, y por la mayor parte angostas, aunque se ban cada dia grandemente renobando. Ay muchas plaças, y entre ellas es señalada la de Bibarambla, la qual tiene de largo 600 pies y de ancho 180, y en su medio ay una alta y hermosa fuente; y desde ella naçe una rica y larga calle, llamada el Zacatin, la qual se biene a rematar en la misma plaza Nueba, que está sobre el rio Darro; esta calle es de las mayores que tiene pueblo en España; son inmensas las riquezas de oro, plata y otras mil curiosidades que en todas sus tiendas se benden. En el medio desta calle está la casa llamada el Alcayzeria, que son sus calles y tiendas riquisimas; es como un pequeño pueblo. En todas las dichas calles ay cadenas atrabesadas, y se les haçe guardia con alcaides y ofiçiales que para esto ay diputados; en la dicha plaza Nueba se haçe esta guardia. Esta calle está fundada sobre una puente, debajo de la qual pasa el rio Darro, que dibidiendo los sobredichos co-

llados ba discurriendo al cuerpo de la çiudad. A un lado desta puente está la sunptuosa casa do reside la chançilleria real, que es una de las erigidas en estos reynos: en la qual residen un presidente, 12 oydores, 4 alcaldes del crimen, dos alguaçiles reales, muchos relatores, secretarios, porteros y otros oficiales, y un alguacil mayor, que es cargo de mucha autoridad, porque tiene asiento en los estrados, debajo del dosel real, con los alcaldes y oidores, las beçes que alli se halla. La dicha chançilleria, con tener sello real, tiene jurisdiçion en todas las çiudades, villas y lugares que contienen los reynos de Castilla y Leon, desde las riberas del rio Tajo asta las del mar Mediterraneo y Occeano. Ay el tribunal de la Santa Inquisiçion, cuyo distrito corre todo lo que es llamado reyno de Granada. Ay otro tribunal del juez metropolitano, que conoce en su dioçesis y en las de Guadix y Almeria. Ay otro de la Santa Hermandad. Ay otro de consules de mercaderes. Ay casa de moneda. Ay mucha enpleta de libros y figuras. Ay muchos molinos para el pan y para el papel. Labranse naipes, cueros dorados, cordobanes los mejores de España, y la seda es la mas fina y excelente del mundo; el color y arrebol para los rostros de las damas es lo mejor de toda España. Allanse ofiçiales de todas artes, y muchos de mucho ingenio. Tiene Uniuersidad aprobada, a la qual instituyó el emperador Carlos 5 el año de 1526, para cuyo gobierno fundó el colegio llamado inperial, que sirbe de escuelas, y sin este otros que se an acreçentado. Gobiernase la ciudad por un cabildo, a la manera que Seuilla, do ay un corregidor y 24 jurados. El corregimiento de Granada es de mucha calidad y quantidad, y si no fuera porque en ella reside la chancilleria, fuera como un ofiçio de virrey, ansi por ser la çiudad muy grande y populosa, como por las muchas uillas y lugares y otras largas jurisdiçiones que tiene subditos a la suya. Exercenle de ordinario caballeros o señores titulados.

Es Granada la mas abundante de bastimentos, y baratos, que ay en España. Residen en ella muchos señores y caballeros fo-

rasteros y naturales. En ella se labra mejor y mayor quantidad de seda que se sabe en pueblo del mundo. Son abentajados los carmesies, sus capones y gallinas. Tiene mucha caza, muchos çidros, limones y naranjos y todas frutas. Pasa junto a sus muros el claro rio que en latin es dicho Singilis y de los moros Guadalgenil, cuyas aguas, por naçer de la altisima Sierra Nebada, bienen en el berano mui frias y abundantes. Esta sierra es llamada de Tito Libio Ilipa, en su 4.ª decada, libro 5. Este rio recoje las aguas del rio Darro, y desde aqui ba discurriendo por la hermosa y singular vega, que començando desde sus muros tiene en çircuito 27 leguas muy llanas, y este rio las ba cruçiando y rodeando por diuersas partes. Naçen en la mesma uega 36 fuentes caudalosas: en ella ay tantos jardines, viñas y casas de plaçer, que es no acabar contallos; y sin ellos, ay muchos pueblos, a quien los moros llaman alcarrias, entre los quales resplandeçe la hermosa çiudad de Santa Fe, que los catholicos reyes, estando sobre Granada, edificaron y poblaron. Produçese en esta vega mucha grana, esparragos, alcaparras, alcaçires, higos, pasas, en mas abundançia que en otra parte. En la dicha Sierra Nebada se cria mucho jaspe finisimo, y marmoles negros de admirable fineza. Goza Granada de quantos frutos produçe la Europa. Las aguas del rio Darro tienen tan particular uirtud, que sanan los animales de qualquier mal que tengan. Fue Granada en lo pasado, sangrienta sepultura, asi de gente christiana como morisca; en la qual, como lugar donde con mas admirable estruendo que en otro del mundo se exerçitaba el arte militar, podemos bien afirmar que desde el principio de los reyes de Granada asta que los catholicos de Castilla la expugnaron, no se a allado lugar donde tanta sangre se aya derramado, ni mayores hazañas se ayan hecho; ni donde barones mas nobles y llenos de inuictos animos ayan dado fin a sus dias; ni que, juntamente con esto, la ayan ollado mas ejerçitos; ni tierra que mas talas e inçendios aya sufrido. Es no acabar contar los frutos que sus campos produçen y los grandes reditos que sus reyes y naturales della sacan. Participa en el berano de

aires frescos, por raçon de la dicha sierra, donde jamas falta niebe; y con no estar mas de 3 leguas distante, no la causa en el inbierno frio que notablemente la ofenda, de manera que es tierra mui tenplada. De donde se infiere quan discretos andubieron sus fundadores por aber sabido escojer tan bueno y salutifero sitio. Fue tan poderosa Granada en tiempo de los reyes moros, que sin hazer gente fuera de sus muros, con un toque de atanbor echaba de si 50 mil hombres de guerra. Aqui floresçieron los brabos abenzerrajes, que siendo la honrra y gloria de la morisma de Granada, por traidora informacion los hizo morir el rey Mahomad Boabdeliti. Fue de Granada el baliente moro enamorado Abindarraez, a quien el baleroso don Diego de Narbaez, alcalde de Antequera, prendio andando buscando su linda Tarifa, con igual honrra del bençido y bençedor, cuya historia con su elegante estilo nos quenta Jorje de Montemayor en el libro 4.° de su *Diana*. Fue de Granada Farax Reduan, general del rey Mahomad Lagus, el qual con la caballeria deste rey fue en ayuda del rey don Pedro el Cruel de Castilla, y guerreando contra el rey de Aragon, y despues contra don Enrrique, hermano del mesmo don Pedro, hizo señaladas hazañas. De Granada fue el sabio moro Abenalin, que siendo del Consejo de Estado deste rey Mahomad Lagus, fue tan lleno de doctrina moral, como lo muestra en las muchas epistolas que escribio, y particularmente en una respuesta que hizo al dicho rey don Pedro de Castilla, por la qual le predijo la muerte que abia de reçibir por mano de su propio hermano don Enrrique, como en efecto suçedio. De aqui fue el moro Abenfulcos, cuyos balor y claras hazañas, mostrandolas contra christianos, le binieron a hazer rey de Marruecos el año de 1309. Abenazar mató en esta çiudad al rey Mahomad su hermano por priballe del reyno, el qual en pago deste pecado, en el año de 1313, le pribó del dicho reyno su sobrino y le encerró en la çiudad de Guadix. En Granada hizo cortar la cabeza el osado rey moro Mahomad Abenhazar, llamado el Izquierdo, al rey Mahomad intitulado el Pequeño, por quitalle

este reyno; mas tanbien lo bino a pagar, porque despues se le quitaron a el. Si quisiese numerar los valerosos moros que en Granada a abido, seria cosa mui larga. Y despues que se redujo a la fe catholica, no menos a produçido claros barones, porque en ella naçieron don Bernardino y don Juan de Mendoza, generales de las galeras de España, que hizieron contra infieles heroicas enpresas nabales. Aqui naçio don Iñigo Lopez de Mendoza, marques de Mondejar, general deste mesmo reyno, y despues virrey de Valençia y Napoles, tan erudito en letras humanas quanto de una charidad mas que humana, que por ella mereçio en Italia llamarse padre de españoles. De aqui salio don Diego de Mendoza, enbajador de Roma y gobernador de Sena por el emperador Carlos 5; y fue uno de los mas celeberrimos poetas, griego y latino, que asta su tienpo a manifestado el mundo. De Granada fue el doctisimo Fr. Luis de Granada, cuyas obras por el escritas son en todo el mundo celebradas, y en todas lenguas traduçidas y de la Iglesia estimadas, como lo significó el papa Gregorio 13 en una epistola de aprobaçion que sobre ellas le escribio. De aqui fue el no menos docto Fr. Hernando del Castillo, predicador del rey Philipo 2, tanbien dominico. Fue explendor de Granada el maestro Miguel de Palaçios, canonigo de Çiudad Rodrigo, por aber escrito tan doctamente sobre S. Thomas, sobre S. Matheo y de anima. Dejo aparte otros muchos que de cien años a esta parte an florescido en Granada en virtudes i exemplo, como lo testifican las obras pias que an dejado, las quales se ban siempre multiplicando en esta çiudad.

El clima de Granada está en 38 grados y doce minutos; es mas calida que fria y de aires saludables. Sus naturales son amigables a los forasteros, y las mugeres son hermosas en extremo y no poco piadosas. Es cabeza de este reyno de Granada, y como tal tiene voz y asiento en las Cortes de Castilla y Leon. Trahe por armas las imagenes de los reyes sus conquistadores, sentados en unas sillas debajo de un dosel, y por orla del escudo 4 leones en campo negro y 4 castillos de oro en campo rojo, y a los pies de

los reyes una granada de oro abierta en campo negro, que es la que trahe el reyno por sus armas. Y porque abemos puesto su discripcion, será bien que digamos algo de quando y como bino esta gran çiudad en poder de los christianos y la forma que se tubo para hacer que su iglesia fuese metropolitana. Llegado, pues, el año de 1491, por el mes de Mayo, los catholicos reyes don Fernando y doña Isabel, continuando la guerra que 9 años continuos abian traido contra Granada y su reyno, refieren Tristan de Silba, Antonio de Nebrixa, Hernando del Pulgar y Luçio Marineo Siculo, autores de aquel tiempo, que con çien mil infantes y doçe mil caballos sitiaron esta çiudad, y talandola sus campos con recias y porfiadas baterias, forçaron al rey Uoadelin, que estaba dentro, a que entendiese que no tenia fuerza ni remedio mas seguro que encomendarse a la misericordia de estos reyes, y asi determinó de entregarles la çiudad, en la qual entraron a dos dias de Henero de 1492; en cuya entrada, que fue del mayor y mas real triunfo que an tenido bençedores, les acompañaron los serenisimos prinçipes don Juan y doña Juana, sus hijos, con el cardenal don Pedro Gonzalez de Mendoza y otros muchos grandes y titulados de Castilla y Aragon, y con ellos toda la caballeria y principales capitanes del ejercito; y en entrando, caminaron a la fortaleza de la Alhambra, en la qual don Fernando de Talavera, que a la saçon era obispo de Auila, subiendo a la mas alta torre enarboló la mesma cruz que dijimos estar en el Sagrario de Toledo, ante la qual los reyes y el ejercito se arrodillaron, adorandola con mui gran deuocion; y luego se lebantó el pendon del glorioso patron de España, y tras él el de las armas reales; y entonces comenzó el ejercito a clamar: «Granada, Granada, por los mui altos y mui catholicos reyes don Fernando y doña Isabel de Castilla», sin añadir otro titulo; por donde se infiere que, fuera del derecho que por razon de conquista tiene Castilla a este reyno, desde aqui quedó anejado a su corona real. Acabado este notable acto, los reyes victoriosos se condolieron del moro y le conortaron con palabras de mucha

clemençia, y, prometiendole grandes mercedes, pusieron orden en la çiudad; despues de lo qual se bolbieron a dormir a Santa Fe, a donde consultando en su Consejo de Estado el orden que en lo espiritual se abia de obserbar en el gobierno de Granada, determinaron que, por ser pueblo de tantas calidades, seria bien decorarle con iglesia arçobispal; y con esta resolucion nombraron por su primero arçobispo al mesmo don Fernando de Talavera, que era su confesor, el qual confirmado por el papa Alexandro 6, declaró por sus sufraganeas las iglesias y obispados de Guadix y Almeria, cuyas çiudades, poco antes ganadas por los mesmos reyes, en la primitiva iglesia fueron cabezas de obispados. Bueltos a Granada, hizieron consagrar la mezquita que abia en la Alambra, que oy es monasterio de S. Francisco, y dedicandola al titulo de Nuestra Señora, el nuebo arçobispo tomó en ella la posesion, y le fue dado el palio por mano del legado apostolico que en el exercito andaba.

Aqui residio la silla arçobispal asta que se trasladó a la ciudad, en una iglesia que tanbien a benido a ser monasterio de San Francisco, desde la qual fue trasladada a la mezquita mayor, que para este efecto en 16 de Diciembre de 1499 fue consagrada por el mesmo legado y cardenal; y estando en ella la silla catredal, se dio prinçipio a uno de los mas grandes, ricos y costosos templos que se halla entre christianos, de cuya fabrica, yendose cada dia continuando, se puede entender todo lo que se puede deçir de una obra marabillosa. Residio la silla arçobispal en esta mezquita asta que siendo su arçobispo don Pedro Guerrero, trasladó el Santisimo Sacramento a la obra nueba, donde se le confirmó el titulo que tenia de Nuestra Señora, siendo esta su quarta residencia, y será la ultima que tendrá, si Dios otra cosa no ordena. El sobredicho arçobispo don Fernando de Talabera fue un baron de tan sancta uida y singulares letras y doctrina, que le tienen esta iglesia y çiudad por sancto: este santo prelado abia sido antes prior del monasterio de Nuestra Señora de Prado, en Valladolid, i despues fue obispo de Auila, y de alli fue

electo arçobispo desta sancta iglesia, la qual a tenido prelados de notable sanctidad y exemplo, que pareçe an querido con una sancta inbidia imitar al primero. Las dignidades y canongias desta iglesia y las demas del reyno de Granada las fundaron y dotaron estos catholicos reyes; y el no aber sido las desta iglesia tan ricas como las de Toledo y Seuilla fue causa del santo arçobispo, porque le daban las rentas de las sedas desta çiudad, que son de mucha importancia, pero jamas se pudo acabar con él que las quisiese aceptar, en lo qual no sé si açertó, porque un templo tan illustre y de tan insigne ciudad era justo que tubiera mui grandes rentas y prebendas. En esta iglesia, como matriz de todas las del reyno de Granada, eligieron sus sepulcros estos bienauenturados reyes, para cuyo efecto, sub titulo de la Degollacion de S. Juan Baptista, fundaron y dotaron una capilla, de tan reales edifiçios, quanto lo es en el seruiçio del culto diuino; ay en ella un capellan mayor y 26 menores; el balor y renta del mayor son dos mil ducados; los menores, a 600; tiene sus musicos y organistas, como la mejor catredal de España; y para esto la aplicaron gran parte de las rentas que poseyâ la abadia de Alcalá la Real, que en aquel tiempo era mui rica. Esta capilla es de sola una nabe, mui alta y ancha, con su crucero, capilla mayor y otras ornaçinas; a la entrada del crucero tiene una rica reja dorada, y en el medio un tumulo de porfido y alabastro, en el qual estan los bultos destos catholicos reyes, y mui al uiuo relebados los hechos y altas empresas que Dios fue seruido concederles. Sus altares, retablos, joyas, reliquias y ornamentos, si se hubiesen de especificar, seria hacer particular historia; mas bastará deçir que la gran reyna doña Isabel la dejó su recamara y los excelentes quadros que en sus dias habia juntado. Esta catholica reyna murio a 26 de Nobiembre de 1504, en el palacio real de Medina del Campo, a los 53 años, 7 meses y tres dias; y el catholico rey don Fernando a los 62 años, 4 meses y tres dias de su edad, en una aldea de Trujillo llamada Madrigalejo, a 22 de Henero de 1516. Dejaron la mayor fama y excelente memoria que prin-

cipes fieles ni infieles asta su tiempo adquirieron; porque demas de las muchas y señaladas obras que en sus historias leemos, fue su ayuntamiento tan inportante a la republica christiana, que se siguieron grandisimos frutos y bienes; porque juntaron la corona de Castilla y Aragon, donde nunca faltaban guerras mui dañosas; ganaron este reino de Granada, reduçiendole al gremio de la Iglesia romana, abiendo estado muchos años fuera de su obediençia; adquirio por justas guerras los reynos de Napoles, y Nabarra, y en ellos pusieron en tanto punto la justiçia, que jamas los naturales gozaron de sus honrras y haziendas con tanta seguridad como siendo sus vasallos; las riças Indias occidentales, asta su tiempo ocultas, por su orden y a sus expensas se descubrieron y conquistaron; ensancharon en ellas la lei ebangelica, por regiones tan largas y remotas, que el fin de ellas no se alla; expugnaron las Canarias y la Chefatonia; muchas fuerças en la Africa; destruyeron muchos cosarios en la mar, muchos rebeldes en tierra; redimieron muchos millares de captibos; instituyeron el Santo Ofiçio de la Inquisiçion, obra diuina para la extirpacion de las heregias, y el de la Santa Hermandad, contra los traidores, que son el beneno del mundo; fueron inimiçisimos de aduladores y mentirosos, porque en esta parte a ninguno conoçieron que le admitiesen en su casa y seruiçio; y sin estas y otras obras, fundaron la hermosa çiudad de Santa Fe, con su iglesia colegiata; fundaron y dotaron esta iglesia con las catredales de Malaga, Guadix i Almeria y las mas que en este reyno se incluyen. En Santiago de Galiçia y en esta çiudad fundaron y dotaron los hospitales reales mui ricos y sumptuosos: los monasterios de Santa Cruz y San Jeronimo, en esta çiudad; Santo Thomas, de Auila; Santa Cruz, de Segobia; S. Luis, de la Çubia; S. Francisco, de la Alambra; San Juan de los Reyes, de Toledo; S. Pedro de Montero, en Roma, donde tanbien anplificaron el hospital de Santiago de los españoles. En Madrigal, patria desta reyna, fundaron el monasterio real de Santa Maria de Gracia, que es de monjas muy prinçipales; en Toledo, el de Santa Isabel, donde sepultaron

a la serenisima princesa doña Isabel, su hija y madre del prinçipe don Miguel, por quien, si la muerte no le atajara, se juntaban los reynos de España de la manera que oy lo estan. En Zaragoça de Aragon fundaron el monasterio real de Santa Engraçia, y en él recogieron las reliquias de los sanctos inumerables martires que alli padeçieron; hizieron señaladas limosnas al santo sepulcro de Jerusalem; probeyeron de ornamentos, calizes y corporales las iglesias deste reyno de Granada y del prinçipado de las Asturias y montañas de Burgos y de Leon; instituyeron las iglesias catredales de las Indias que en su tiempo se descubrieron; y no sé para qué ago epilogo de las obras destos reyes, porque si quiero copilar otras muchas que hizieron, parece cosa imposible el poder salir con ello; y asi bastará decir que con las dichas obras, y otras muchas, dejaron a España, no solo purgada de uicios y con claro renombre de inuicta prouinçia, pero la mas quieta y rica que se alla en lo habitado; y asi deuemos creer que uiuen en las eternas moradas. En la dicha capilla está el cuerpo del rey don Philipe primero, archiduque de Austria, el qual fue casado con la reyna doña Juana, hija de los dichos Reyes Catolicos; fue rey de España y padre del emperador Carlos 5.; murio en Burgos de edad de 28 años, a 25 de Setienbre de 1506, abiendo residido en estos reynos solos 4 meses. Está junto a el la reyna doña Juana, su muger, que fue unica heredera de toda España y reynos a ella adyaçentes, la qual siendo de edad de 76 años, y biuda casi los 50, murio en Tordesillas, Juebes de la Çena, en el mes de Março de 1555, cuyo cuerpo abiendo estado depositado en el monasterio de Santa Clara la Real de Tordesillas, en el de 1574, por orden del rey don Philipe 2, su nieto, fue trasladado desta capilla y llebado por don Fernando Enriquez de Ribera, segundo duque de Alcalá, y don Andres Delgado, obispo de Jaen, a S. Lorenzo el Real. Ase de aduertir que el dicho rey don Fernando tanbien cercó a Baça, diocesis de Toledo, y estubo sobre ella 6 meses y 20 dias, en los quales la dio los mas recios conbates que se an dado a pueblo alguno; y casi al fin dellos

bino alli la reyna doña Isabel, y en llegando ella se entregó la çiudad. Desde aqui fue a la de Almeria, la qual le entregó el rey moro que dentro estaba. Puso en Baza por alcayde a don Enrrique Enrriquez, su mayordomo mayor; llamabase el rey moro Guadix. La çiudad de Almeria se entregó en el mes de Diciembre del año de 1489, y nombró por alcayde della a don Gutierre de Cardenas, comendador mayor de Leon y contador mayor de Leon: llamabase el rey moro desta çiudad Alimuley Abenazar padre de Alimuley Bohabdely, a quien prendio el conde de Cabra, don Pedro Fernandez de Cordoba, en conpañia del alcayde de los Donçeles, junto al lugar de Jezna, cinco leguas de Lucena, año de 1483; y media legua de Luçena, junto al arroyo de Martin Gonzalez, se començó la batalla de Granada.

Tornando a la iglesia de Granada, digo que tiene 7 dignidades, 18 canongias a 400 ducados, 20 raçiones a 200 ducados y algunas capellanias, sacristanes y mozos de coro, y mui famosa capilla de cantores. El arçobispo de Granada, 30 mil ducados; la fabrica, 2 mil, y por mejor seruiçio desta iglesia ay un colegio con 30 colegiales, que bienen cada dia algunos dellos a serbir al coro y al altar mayor. Dignidades son:

El dean de Granada	800
El chantre	800
El maestre escuela	800
El tesorero	800
El arcediano de Granada	600
El abad de Santa Fe	800
El prior de Granada	600

Adbiertase que estubo Granada en poder de los moros 778 años despues que se perdio España. Començose la guerra deste reyno el año de 1469. Fue ganada año de 1492, y 5453 de la creacion del mundo, y del general dilubio 3797, de la uenida de Tubal en España 3940, de la fundaçion de Roma 2345, de la en-

trada de los moros en España 875 (1). El 1 rey, Abenalmar; vltimo, Abdelin.

DESCRIPÇION DE GUADIX

Andando los catholicos reyes don Fernando y doña Isabel conquistando el reyno de Granada, tomaron por fuerza de armas la çiudad de Guadix (2), en la qual reynaba el rey moro Alimuley Abenaçan; esto fue año de 1489, en el mes de Henero. Es pueblo mui prinçipal y de muchos caballeros. En sus distritos se cria mucho pan i marabillosos binos aloques, mucha seda y buenos caballos. Ay muchos palmitos y palmas, alcaparras i esparragos, y otra diuersidad de frutas. Su corregimiento anda unido con los de las ciudades de Baza y Almeria. Está puesta en 38 grados y 18 minutos. Llamose antiguamente Accy. En siendo ganada, con autoridad de Inocençio 8. se puso en ella iglesia catredal, a titulo de Nuestra Señora, y su primer obispo fue don Fr. Garcia Quijada, franciscano. Fue aqui obispo S. Torquato, disçipulo de S. Tiago, y quando España se perdio era obispo Frodario, notable baron en letras y religion. Es bueno el edificio de la iglesia. El obispo tiene de renta 6 mil ducados. Ay 6 dignidades, 6 canongias a 400 ducados, 6 raciones a 400 ducados. Ay capellanias. Ay buena musica. Las dignidades son estas:

El dean de Guadix.	800
El chantre.	400
El maestre escuela.	400

(1) *Nota marginal* 5453
146
5599 creacion del mundo.

(2) *Nota marginal:* Que significa Rica de gloria por sus muchas arboledas.

El tesorero. 400
El arçediano de Guadix. 400
El prior de Guadix. 400

La fabrica tiene de renta 400 ducados. Estubo algun tiempo en la mezquita la iglesia mayor, asta que se labró la iglesia nueba.

NARRAÇION DE ALMERIA

Mui grande a sido la antigüedad de Almeria, y no menor la de su obispado, porque en tienpo del apostol Santiago fue en ella obispo S. Indaleçio, uno de los 7. disçipulos que le ayudaron a predicar el Santo Euangelio en España. Está puesta cerca del mar Mediterraneo, en los limites de la marina del reyno de Granada, a la parte de Leuante; una legua distante del rio Algayda, donde ay mui buenas anguilas, sardas y alijas. Está en 37 grados y 12 minutos. Es lugar de mucha seda y muchos y buenos datiles, muchos naranjos y limones; abundante de pan y binos, muchas pasas, higos y otras frutas. Ganaronla los Reyes Catholicos en el mesmo año de 1489 que ganaron a Guadix; y en la perdida de España, mientras estubo en poder de los moros, fue siempre mui combatida y pretendida por los cristianos; porque el rey don Alonso, que se intituló emperador de España, se la ganó, segun Zurita, en el libro 2, cap. 6 de sus *Annales*, el año de 1147 a 17 de Otubre, y a la empresa de ella le binieron a ayudar los ginobeses, con armada; i del saco que en ella se hizo llebaron de su parte, segun lo refiere el arçobispo en su *Choronica*, aquel famoso plato de esmeralda, por otro nombre llamado el catiño, que tan guardado y uenerado le tienen en la iglesia arçobispal de su çiudad. Despues bolvio a perderse Almeria, y la recobró el rey de Aragon don Sancho primero deste nombre, y estubo en poder de christianos asta que otra vez bolbio al de los moros, de quien la bolbieron a ganar estos catholi-

cos reyes; en la qual con autoridad del mesmo Inocençio 8 restituyeron su antigua silla catredal. Es tierra muy calurosa en berano. Estubo aqui el cuerpo de S. Indaleçio, y despues fue trasladado a S. Juan de la Peña por el rey don Sancho de Aragon. El templo es nuebo y está en la muralla de la çiudad, cuya traza es a manera de fortaleza, con 4 torreones y buena artilleria. Edificole desde sus fundamentos don Diego de Villalan, fraile francisco, que fue obispo en esta iglesia, cuya fabrica acabó en su tienpo, y dijo misa en ella. Aqui fue obispo don Antonio Corrionero, el qual murio año de 1569, durante la ultima guerra deste reyno, y por su industria y buena diligençia dejaron los moros de çercar esta çiudad. El obispo de Almeria tiene de renta 8 mil ducados. Ay 6 dignidades y 6 canongias a 400 ducados, 6 raziones a 200. Ay capellanes y buena musica. La fabrica tiene 500 ducados de renta. Las dignidades son: El dean de Almeria, 400. El chantre, 400. El maestre escuela, 400. El tesorero, 400. El arçediano, 400. El prior, 400.

FIGURA DE BURGOS

La 5.ª metropolitana en los reynos de Castilla y Leon reside en la mui noble y leal çiudad de Vurgos, antiguo asiento de los señalados condes de Castilla, a la qual llamó Plinio en su historia Çeuca, y otros autores Burgi: agora la llamamos Burgos. Sobre esto no falta quien comenta diçiendo que en el sitio donde oy pareze esta çiudad abia çiertos barrios pequeños, a quien bulgarmente soliamos llamar burgos, como agora a los de Osma y Panplona; y que estos creçieron de manera que, biniendose a juntar en uno, se le quedó el nombre del numero plural, Burgos: no obstante que Tolomeo llama a una probinçia de España Mas Burgi; de quien se cree debio ser cabeza esta çiudad, y que de ella tomó el nombre toda la probinçia, como los reynos de Granada, Valencia, &c. que le tomaron de sus prinçipales çiudades;

pero realmente, antes de la perdiçion de España no ay otra historia que haga mençion desta çiudad sino solo Plinio en la suya, donde la llama Çeuca; de donde colijo yo que debia ser pueblo que en aquellos tiempos estaba fundado donde oy está Burgos; y lo que mas nos consta es lo que dice Garibay en sus *Conpendios*, y Benero en su *Inquiridion*, donde refiere que abiendo sido Burgos destruida de los moros en el año de 874, la pobló don Diego Porcelles, segundo conde de Castilla, y que a esta obra le ayudó el conde don Nuño, que biniendo de Alemania a bisitar al glorioso apostol Santiago pasó por este sitio, donde tomó tanta amistad con el dicho don Diego, que bino a casarse con su hija la infanta doña Bella, los quales engendraron a Nuño Rasura, de quien deçiende toda la alteça de España; y porque es tan alta estirpe, será bien digamos algo de ella. Es de saber, pues, que este Nuño Rasura engendró a don Gonçalo Nuñez, que fue la gloria y honrra de la nacion castellana su hijo el conde Fernan Gonzalez; y este conde, a Garci Fernandez; y este Garçi Fernandez, al conde don Sancho Garçia, que fue padre de doña Elbira, la qual casó con don Sancho el Mayor, rey de Aragon y Nabarra, y juntó los dichos reynos con la corona de Castilla, aunque despues se bolbieron a separar. El maestro Pedro Medina, en el cap. 96 de sus *Grandezas de España*, afirma, sobre la benida y matrimonio del conde don Nuño Belchides, lo mesmo, y añade que quando su suegro pobló a Burgos, reynaba en Leon don Alonso el 3.°, y en Nabarra don Sancho Abarca.

Pero bolbiendo a nuestra çiudad, digo que está Burgos asentada sobre las riberas del rio Arlançon, parte en un llano, de tal modo que las aguas del rio bañan sus muros, el qual desde sus arrabales se pasa por tres puentes: de Santa Maria, de S. Pablo, de los Malatos; la prinçipal, de Santa Maria, es de hermosa fabrica, en cuyo remate tiene una portada sumptuosisima de rara escultura, donde estan las imagenes de Nuestra Señora y del archangel S. Miguel, y las estatuas de Nuño Rasura y Lain Calbo, aquellos señalados barones que Castilla nombró por juezes quan-

do negó la obediençia a los reyes de Leon, y las figuras de los balerosos conde Fernan Gonçalez y Çid Rui Diaz, que todos fueron naturales desta çiudad, en la qual, no sin culpa del regimiento, estan sus casas de los dichos barones arto mal tratadas; estan las estatuas de los catholicos reyes don Fernando y emperador Carlos 5, los quales estan armados con los semblantes seberos: el uno muestra estar destruyendo la seta mahometana en el reyno de Granada, y el otro los herejes de Alemania; y otra estatua, que es la Prudençia, representa a Burgos, la qual como cabeza de Castilla está inbiando socorro a todas partes. La otra parte de la çiudad se ba subiendo por unas collinas, en cuya sublime cumbre ay un fuerte y alto castillo, en el qual se labra mucha y muy gruesa artilleria, que se reparte a muchas fortalezas y fronteras destos reynos, y éste es digno de memoria por la balerosa resistencia que en ella hicieron los de Burgos al rey don Alonso el 5.° de Portugal, quando la tubo çercada en las guerras que tubo con los Reyes Catholicos. Participa esta ciudad de estremo frio en el hibierno, y por esta causa ay en ella mui hermosos y acomodados edifiçios, asi de templos como de casas. Su gente es de buena disposiçion, y naturalmente inclinados a negoçiar con verdad y dar satisfacçion a los forasteros. Las mugeres prinçipales, por la mayor parte son hermosas, y generalmente charitativas y dotadas de honestidad y castidad. Todo el concurso de la çiudad son debotos y grandes profesores de la religion christiana, mostrandolo en las muchas obras piadosas que ay en esta çiudad, en la qual tienen sus casas prinçipales los condestables de Castilla, que son linaje de Belasco; y los marqueses de Poza, de los de Rojas; y los condes de Salinas, de los Sarmientos, y otros muchos caballeros prinçipales.

Ay en Burgos muchos mercaderes que, por tener grandes trafagos y correspondençia en dibersas partes de Europa, suelen ser mui ricos y de grandes creditos. En Burgos se bate moneda, y se imprimen naipes y todas escrituras. Ay en ella iglesias parrochiales y 9 monasterios de frailes, y de monjas;

entre ellos son mui señalados el de S. Francisco, por ser cabeza de la probinçia que llaman de Burgos y hazerse en él los capitulos probinçiales; y el de los dominicos del titulo de S. Pablo, es çelebre por estar en el 11 cabeças de las once mil birgenes, con las de S. Gedeon y S. Euermario, y muchos brazos de martires, que en el año de 1506 se trasladaron de la çiudad de Colonia a él, estando presentes muchos prinçipes. Es çelebre el del titulo de San Juan, de la orden de S. Benito y fundaçion del rey don Alonso, que se llamó enperador de las Españas, y el de Santa Maria de Miraflores, de la orden cartuja, fundaçion del rey don Juan el 2, en el qual está su cuerpo. El de la Santisima Trinidad, que es el mejor y mas rico de su orden, y en él tienen sus sepulcros los condes de Osorno, que son Mendoças.

Tiene Burgos notables hospitales, particularmente el del Rey. Ay 13 caballeros con el habito de Calatraba para solo el seruiçio de los pobres y peregrinos que ban a Santiago, y otras tantas señoras con el mesmo habito para el seruiçio de las mugeres enfermas, y para las que ban a Santiago. En el de S. Juan se hace la mas fina triaca que se sabe en el mundo, para cuyo efecto ay renta deputada; y la reçeta de los materiales de que se hace la dicha triaca la tienen escrita en una lamina sobre la botica del dicho hospital, y aqui la bienen a buscar de muchas partes de España.

Es Burgos pueblo de cosas mui particulares, y una es el insigne monasterio y real casa de Santa Maria de las Huelgas, que sin encareçimiento es el mas insigne monasterio de monjas que asta oy conoce el mundo, de cuyas grandezas aremos particular capitulo. Ay en esta çiudad abundançia de todos bastimentos, aunque los mas la bienen de acarreo. Goça de cazas y bolaterias de todas suertes, y de las frescas y sabrosas mantecas de Espinosa de los Monteros, y de truchas de muchos rios, de los pescados de Laredo y Santander, que son los mejores del mundo. Intitulase cabeza de Castilla y camara de su Magestad, y como tal trahe por armas un castillo de oro en campo rojo, que

son las armas de Castilla, y segun Juan Anio, sobre Beroso, eran las de Brigo, 3. rey de España. Tiene con esto la primera voz y asiento en las cortes de los reyes, sobre cuya preeminençia no faltan continuas disensiones con la çiudad de Toledo. Su region está en 43 grados y 4 minutos. Muchas cosas ay sobre que pudieramos estendernos sobre esta noble i real çiudad; pero entre todas es mui señalada el real monasterio que dijimos de Santa Maria de las Huelgas, cuya fundaçion tubo prinçipio el año de 1218 por el rey don Alonso el 9, a causa de haberle Dios conçedido aquella tan esclarecida uictoria de las Navas de Tolosa, en el qual está sepultado con su hijo el rey don Enrrique, que murio del golpe de la teja en la çiudad de Palençia, y con ellos estan otros muchos cuerpos reales. La abadesa desta casa, despues de la reyna, es la mayor señora de España, porque tiene debajo su mano 150 religiosas, hijas de los mas principales señores destos reynos; probee los habitos de comendadores y comendadoras del dicho hospital real, que es subdito a su jurisdiccion, y con él mas de 36 villas y castillos, en los quales probee alcaldes y corregidores, con otros ministros de justiçia; tiene subditos a si 16 monasterios de monjas mui principales, en los quales probee abadesas y prioras y los demas ofiçios para su administraçion; probehe gran numero de beneficios y capellanias de grandes rentas; tiene capilla de cantores, organistas y capellanes, y algunos frailes bernardos para su serbiçio del monasterio; probee seis regimientos en el cabildo de Burgos; las fiestas solemnes usa de baculo y mitra en el coro; en los sobre escritos y cortesias la tratan todos como a grande de España; tiene el dicho monasterio 46 mil ducados de renta, qué éstos y los del dicho hospital todos estan a su cargo y disposiçion; fuera desto es nulius diocesis, que no reconoce sino al Sumo Pontifiçe y a los reyes de Castilla, como patrones desta casa, la qual es de mui grandes y soberbios edifiçios, con su iglesia, que en las muchas reliquias, canpanas, riquezas de rejas, retablos y ornamentos que en ella ay parece catredal mas que monasterio.

Pero bolbiendo a la historia de nuestra çiudad, digo que despues que, en el año de 897, el rey don Alonso el Catolico conquistó de poder de los moros muchos pueblos, y entre ellos esta çiudad, la qual estubo a la obediençia de los reyes de Leon asta que los castellanos, por las razones que en la discrepçion de Leon diremos, se diuidieron de su dominio, entonçes fue quando, buelta Burgos a reedificarse por el dicho don Diego, se instituyó en ella la silla y mero mixto imperio de lo que se llamaba Castilla; la qual como se començase a gobernar a manera de republica, fueron para este efecto electos los juezes que arriba dijimos; mas mudando proposito, con los tiempos bino Burgos y su reyno de Castilla a tener titulo de condado; y desde entonçes se gobernó por ocho condes, siendo el primero Alnovar Blanco, y entre ellos el prinçipal fue el baleroso conde Fernan Gonzalez, a quien diuersos autores en verso y prosa an çelebrado contando sus altas empresas, entre los quales Jorge de Montemayor, en el 4. libro de su *Diana*, hizo para su sepulcro el siguiente epigrama:

El conde fui primero de Castilla,
Fernan Gonzalez, alto y señalado;
soy honrra y prez de la española silla,
pues con mis hechos tanto la e ensalçado;
mi gran uirtud sabran mui bien deçilla
la fama que la bio, pues a juzgado
mis altos hechos dignos de memoria,
como os dirá la castellana historia.

En esta çiudad sucedieron algunos casos que, antes que tratemos de su iglesia, será bien que digamos la substançia de algunos, pues abemos hecho mençion del conde Fernan Gonçalez. Digo, pues, que el rey Almanzor de Cordoba bino con grande exercito a correr la tierra de los christianos, al qual saliendole al encuentro el dicho conde Fernan Gonçalez, refiere el maestro Pedro de Medina y otros autores, que procurando el demonio turballos a los christianos, se transformó en figura de un dra-

gon, y puesto sobre su real, daba tan espantables jemidos, que pareçia les significaba un prodigio o señal de la destruiçion de su exercito; mas el magnanimo conde, que no era menos christiano que baleroso, dando a los agüeros el credito que mereçian, animó a los suyos, y poniendo su coraçon en Dios y el rostro y pecho en el enemigo, le dio la batalla, en la qual consiguio tan alta victoria, que, dexando muertos mas de 30 mil moros, se bolbio a Burgos lleno de grandes despojos, con los quales enrriquesçio a todas sus gentes, alabando la antigua y perseberante fidelidad de la gente castellana, y particularmente la de la gente burgalesa, a los quales tiene la fama bien acreditados en muchas y notables ocasiones; pero entre otras fue señalada la estraña diligençia con que sirbieron al dicho conde Fernan Gonçalez su suçesor, estando como estaba en gran peligro de su uida, y fue que tratando casamiento con la infanta doña Sancha, hermana del rey don Garcia de Nabarra, se fue a la corte donde los dos residian, en la qual, degenerando el rey de la sangre real do proçedia y acordado de cosas pasadas, en lugar de celebrar el matrimonio con su hermana, como estaba capitulado, le mandó hechar en una carzel y ponelle a sus pies una mui gruesa cadena. La infanta, corrida de ber que un tan illustre caballero estubiese en tal conflicto por aberla tenido tanto amor y fiadose de su hermano, determinó de que en este caso se proçediese mui diferentemente de lo que el rey su hermano pretendia; y asi, pasados algunos dias, que ya la cosa se iba olvidando, tubo maña para que dijesen al conde que se confortase y creyese que ella no le faltaria con su vida y estado; y estando esta balerosa señora fluctuando en su cuidado, como por bia de espaçiarse pidio que la lleuasen a esta fortaleza, en la qual con sus ruegos fue poco menester para condesçender a lo que le pedia; la noche adelante, el alcayde, descuidado del trato, durmio mas de lo que conbenia a la guardia de prisionero; mas la infanta, aprobechandose de la ocasion, con ciertas llabes hechizas sacó al conde de la prision, y ayudado de la mesma se hechó a cuestas la cadena.

Y asi se fueron los dos en un caballo a un bosque mui espeso, que estaba desbiado del camino de Burgos, a donde saltando de la sarten dieron en las brasas, si el animo de los dos no prefiriera a la infeliçidad que se les aparejaba; y fue que al amaneçer allaron en aquel sitio un arzipreste que andaba cazando, el qual como reconociese a la infanta, le paresçio que el rey le aria grandes merçedes si le descubria donde estaba, y asi llegado a ellos les dijo que no podia dejar de manifestarlos; mas el buen conde le rogaba con toda humildad que no lo hiçiese, porque le daba su palabra de hacerle otra mayor merçed de la que el rey le aria. El villano arcipreste, conoçiendo la extrema neçesidad en que beya puestos a estos señores, determinó otra mayor maldad, y fue atreberse a decir al conde que si le dejaba goçar de la infanta, que el los pondria en parte que del rey no fuesen allados. El conde, que estaba cargado de yerro, le respondio que antes se dejaria haçer pedaços que consentir tan gran afrenta; mas la balerosa infanta, teniendo confianza en Dios que la habia de ayudar, bolbiose con gran brio al conde y dijo en tono bajo: «Concededle lo que os pide, que de mi os podeis quejar si él goçare de tal fructo»; y començandose a disponer el mal arçipreste para cumplir su dañada voluntad, al tiempo que se llegó a ella le apretó las manos con animo varonil, de modo que pudo llegar el conde con su cadena arrastrando, y juntandose a ellos le mató con un puñal que el mesmo arçipreste trahia. Muerta esta bestia indigna del sacerdoçio, los honrrosos homiçidas saquearon sus alforjas, y comiendo lo que en ellas allaron, cabalgaron en el caballo y en la mula que abia traido el muerto, y caminando aquella noche por caminos exquisitos, llegaron a la raya de Castilla, donde los dejaremos, para contar lo que hacian los castellanos en el inter que esto pasaba. Luego que se supo en Burgos el mal hospedaje que el rey de Nabarra abia hecho al señor de Castilla, los naturales de esta ciudad, con los demas castellanos que para esto fueron llamados, se juntaron en ella, y cada uno dio su parezer sobre lo que se debia hazer en este caso, y al

fin, por consejo de Nuño Lainez, abuelo que fue del Çid, se resolbieron de hazer un carro, y en él pusieron una imagen de piedra, que era el uiuo retrato del dicho conde, y a esta juraron todos de besalla la mano como a la persona propia del conde, e hizieron omenaje de no bolber a Castilla sin traher a su señor. Y estando resueltos en este parecer, todos armados, se salieron desta çiudad, y llebando en medio de la banguardia i retaguardia el carro con el dicho retrato, pasaron por Villorado y Montes de Oca, desde los quales atrabesaron la Rioja, que era entonces de Nabarra, donde llegados a la raya, encontraron al nazer del alba al conde y a la infanta, que ya entraban en Castilla, a los quales con inmensa alegria besaron las manos; y bolbiendolos a su çiudad con notable solemnidad, se celebraron las bodas a pesar del rey de Nabarra. Tambien quando el rey don Alonso llamado el Sabio trató casamiento entre el infante don Fernando de la Cerda, su primogenito y doña Blanca, hija del glorioso S. Luis, rey de Francia, concluidos los capitulos deste matrimonio, fue traida la infanta a esta çiudad de Burgos; y estandose celebrandose las fiestas, llegó aqui mui a la sorda la emperatriz de Constantinopla, muger del emperador Balduin, la qual trahia consigo 30 dueñas y donçellas cubiertas de luto; y como el rey supo su benida, salio a reçibilla, acompañado de los infantes y ricos hombres que alli se hallaron, y alojandola en su palacio, quando llegó la comida, la reyna doña Biolante, mujer del dicho rey, fue por ella a la quadra, donde, queriendo comer, la suplicó que tomase la mano derecha de la mesa; pero la emperatriz, mostrando grande humildad, reusó el açeptarla, diçiendo por causas mui justas no podia asentarse a manteles en aquella jornada; y preguntada por que lo reusaba, la emperatriz respondio: «Serenisima reyna: Tu estás en tu honor y trono, en el qual Dios mui largos años te conserve, y tienes a tu marido mui sano y rico, y sobre todo mui magnifico; mas el enperador mi señor está preso en poder del soldan de Babilonia, y estando el alli, mal puedo yo comer ni admitir ningun reposo hasta que yo bea

çierta la redempcion de su persona». Entendido esto por la reyna, luego a la ora auisó dello al rey, el qual pasando do estaba la enperatriz, la confortó con aquellas palabras que de su discrecion se esperaban. Tras esto quiso saber que era la causa porque sus vasallos no le abian rescatado. La enperatriz le replicó que los griegos no tienen costumbre de rescatar a sus señores, antes se olgaban berlos en prision, porque en el inter no elegian superior que les corrigiese sus viçios. Preguntóla el rey que suma la pedian por su rescate. Respondio que 150 quintales de plata fina, y que se abia benido al Santo Padre, el qual la abia dado la 3.ª parte, y despues al rey de Francia, el qual la dio la otra 3.ª parte; y estando en Paris, oyo el explendor y grandeza de su Magestad, que era uno de los mas magnificos prinçipes del mundo, abia determinado llegarse a su corte, por ber si allaria en él el resto que le faltaba. Entonçes el rey la besó la mano, y haziendola sentar a la mesa la suplicó que comiese y estubiese alegre, porque dentro de 20 dias el la daria los 150 quintales de plata, mas que esto abia de ser con que le diese palabra de tornar al Papa y al rey de Francia la parte que la abian dado. La enperatriz no solo cumplio lo que en esto prometio, pero sacando al emperador de captiberio, fue pregonando la liberalidad deste rey; de donde nasçio que todos los extrangeros se le aficionaron, por cuya causa, y otras que se le juntaron despues, binieron los electores y le eligieron por enperador de Alemania.

En esta ciudad, en el año de 1369, se coronó el rey don Enrrique el 2.; en la qual coronacion fueron tantos los gastos que hizo, que por recompensarlos la dio este rey la villa de Miranda de Ebro. Diez años adelante, que se contaron 1379, dia del apostol Santiago, con solemnisimas fiestas, dentro del real monasterio de las Huelgas, se coronaron el rey don Juan el primero y la reyna doña Leonor, su muger; el qual no queriendo mostrarse menos grato a Burgos que el rey don Enrrique, su padre, la dio la villa de Pancorbo, con todas sus jurisdicciones. En esta çiudad asistia el rey don Fernando 5 quando el papa Julio 2., agrades-

çido de los grandes serbiçios que la corona de Castilla abia hecho a la Santa Sede apostolica, le inbió un brebe, en el qual conçedio el titulo de catholico, aunque ya le tenian los reyes de Castilla y Leon, porque el papa Zacarias se lo abia concedido al rey don Alonso el I.; de manera que la tal graçia mas se puede llamar confirmaçion deste titulo para los reyes de España que nueba conçesion. Por orden del papa Gregorio 7., que fue sumo pontifiçe, el año de 1074 se çelebró conçilio en esta çiudad de todos los prelados de España, y en el se introdujo que el misal romano se obserbase; en el qual presidió el cardenal Ricardo de Marsella. Es çeleberrima Burgos por el santisimo cruçifijo que en el año 1287 fue allado por un mercader de aqui en la mar, y le puso en el deuoto monasterio de S. Agustin desta çiudad, donde resplandeciendo con grandes y continuos milagros, es cada dia uisitado de diuersas gentes. No poca gloria le cabe a la çiudad de Burgos de la libertad y exempcion que tiene del imperio romano, y el que la adquirio fue el inbençible don Rodrigo de Bibar, llamado el Cid castellano, que fue hijo nacido y criado en esta çiudad, sobre cuyo sepulcro puso Montemayor estos uersos:

Soy el Cid, honrra de España,
y si alguno puede ser mas,
en mis obras lo berás.

Es Burgos ilustre por aber nacido en ella los bienauenturados confesores S. Julian, obispo de Cuenca, y S. Lesmes; cuyos cuerpos estan el uno en su iglesia catredal y el otro en la parrochia que en esta çiudad es de su nombre.

Entre otros casos aqui sucedidos, el uno fue quando reynaba en Castilla el rey don Pedro el Cruel, que por muerte de don Fernando, obispo de Burgos, se congregaron el dean y cabildo de la iglesia catredal desta çiudad para elegir su prelado, como en aquellos tiempos se usaba, y como el cabildo estubiese diuidido en dos parcialidades, los unos querian a uno y los otros

a otro, de capitulares de la mesma iglesia; por lo qual acordaron a remitirse al pareçer de un canonigo llamado don Domingo, para que este, como hombre docto y en quien concurrian muchas y buenas calidades, les dijese qual era el mas digno para darle aquella dignidad. Como el dicho canonigo reconoçiese las opiniones de cada parte, y que si elegia al que los unos querian disgustaria a los otros, acordó, por quitarles de diferençia, de pedir al dean que mandase congregar su cabildo, y congregados, les dijo: «Señores: Yo e tenido en mucho la merçed y confianza que sobre esta elecçion de mi abeis hecho, y asi me a puesto en cuidado el deseo de açertar a serbiros; pero como sea cosa tan dificultosa conocer lo que cada uno tiene en su pecho, mal puedo yo aseguraros que persona a de ser la que requiere vuestro intento; pero en el mio se mui bien el que tengo, el qual es bueno; por tanto, si sois seruidos de tomar mi parecer, obispo por obispo, seaselo don Domingo». Quando los capitulares oyeron estas palabras, como le tenian por hombre honrrado, se las atribuyeron mas a virtud y celo de buen gobierno que a otro genero de ambiçion, y asi de comun consentimiento, besandole todos la mano, le eligieron por su prelado, y despues fue por el papa confirmado. Bino a ser uno de los mejores prelados que a tenido la iglesia de Burgos, de lo qual podemos colegir lo mucho que puede la buena reputaçion en los hombres, pues si otro se eligiera a si mesmo, le hubieran juzgado por idiota, o por demasiado ambiçioso. A mi me paresçe que este obispo siguio literalmente lo que dice S. Pablo: *Qui episcopatum desiderat, bonum opus desiderat* (ad Thimoteum, c. 1).

En esta çiudad, el rey don Alonso el 11, a quien hace Garibay el 12, en el año de 1341, instituyó la orden y caballeria de la Banda, y en ella armó 151 caballeros, y despues se coronó, con ricas y notables fiestas, en el dicho monasterio de las Huelgas, los años adelante de 1349, bispera de S. Juan Baptista, y se enbrabesçio el biento de tal manera en esta ciudad y sus contornos, que derribó grandes edificios, arrancó muchos arboles y

mató a muchas gentes, que se tubo por çierto quedaba esta çiudad asolada, porque fueron tantos y tales los daños, que dejó admirada a Castilla caso tan estraño.

Dejemos la çiudad y bengamos a tratar del principio de su iglesia, a la qual, segun se escribe en algunas historias de Castilla, al tiempo que el dicho conde don Diego Porçelles pobló esta çiudad, trasladó la catredal de Balpuesta, pueblo desta diocesis, y de quien asta oy se conserba un titulo de arçediano, que es de las mas prinçipales y ricas dignidades que tiene esta catredal iglesia. Fr. Alonso Benero, en su *Inchiridion* (f. 104) diçe sobre esto que el año 1097, con autoridad del papa Urbano segundo, el rey don Alonso el 6 transladó la catredal Auca a la çiudad de Burgos, que era sufraganea de Tarragona, de cuya translaçion, segun el mesmo y otros autores diçen, naçieron grandes disensiones entre los arçobispos de Toledo y Tarragona, porque el de Toledo pretendia que la iglesia que al presente estaba en Burgos abia de ser su sufraganea, por aber sido esta çiudad subdita a la de Osma, que es obispado sufraganeo a Toledo. El de Tarragona, que la çiudad que oy es la villa de Auca alegaba ser su sufraganea, en la qual estubo primero la iglesia que oy está en Burgos, y que la dicha translaçion no se abia podido hazer en prejuizio de Tarragona; de manera que de entrambas partes se alegaban tales razones, que pareçia cada una tener justicia. Por cuya causa, y ebitar otros inconbenientes, como lo dice Pedro de Alcozer (cap. 51 de la *Historia de Toledo)*, a instancia del dicho rey don Alonso, el mesmo papa Urbano sentençió que la iglesia de Burgos fuese *nulius diocesis*, quedando inmediata a sola la Santa Sede apostolica. Asi mesmo nos consta que el ultimo obispo de Auca y primero de Burgos se llamó don Jimeno; mas de qualquiera manera que aya sido, siempre la iglesia de Burgos, desde su prinçipio, goçó del titulo y posesion de catredal asta el año de 1574, que a instançia del rey Felipe 2, el papa Gregorio 13 la decoró en metropolitana, y para esto la señaló por sufraganeas las iglesias y obispados de Calaho-

rra, Santo Domingo de la Calçada y Pamplona; cuyo palio de primero arçobispo burgense recibio en Roma, en el mes de Setiembre del año sobredicho 1574, el cardenal don Francisco Pacheco, natural de Ciudad Rodrigo, que ya desde el pasado de 1567 abia sido obispo en ella. La silla episcopal de Burgos estubo en la iglesia de S. Lorenzo, que es una de sus parrochiales, asta que don Mauricio, de nacion ingles y baron de mui santa vida, siendo obispo desta ciudad, el año 1222, fundó el sumptuoso templo en que oy está existente la silla arçobispal, en el qual puso la primera piedra por sus propias manos, y se a ido labrando de la manera que oy le bemos; y por su intercesion el santo rey don Fernando le dotó de grandes rentas. Este prelado está sepultado en medio del coro desta santa iglesia, la qual, siendo dotada de muchos pribilegios y exempciones, está dedicada al titulo de Nuestra Señora, y su traza es de tres nabes, con crucero, capilla mayor y trascoro, y está circundada de hermosas capillas, de las quales la mas rica y prinçipal es de los condestables de Castilla, los quales por su dignidad y clara sangre son mui señalados en estos reynos, cuya sumptuosidad es tal, que se puede deçir ser obra de tales fundadores, porque está adornada de hermosas rejas y retablos y mui ricos ornamentos; tiene un capellan mayor y otros menores, con cierto numero de cantores y organistas, mui bien dotados, los quales celebran en ella los diuinos ofiçios con la solemnidad y deuoçion que en una catredal se pueden celebrar. En ella ay un tumulo de alabastro sumptuosisimo, en el qual estan sepultados el condestable don Pedro Fernandez de Belasco y su muger doña Maria de Mendoça, sus fundadores y dotadores, los quales fueron visoreyes de Castilla en el inter que los Reyes Catholicos conquistaron el reyno de Granada. Junto a el está la mayor piedra de jaspe que yo e bisto en toda España; mandóla traer alli el condestable don Pedro Fernandez de Belasco, varon digno de clara memoria, cuya casa abiendo sido receptaculo de hijos de algo, y los que en su tiempo se tenian por tales le llamaban nuestro padre por excelencia

y protector; y si hubieramos de poner aqui las virtudes y grandezas señaladas deste buen caballero, era menester otro talento que el mio: mas basta deçir que fueron tales, que por exemplo se podrian traher a otros prinçipes y caballeros, a los quales daré fin con deçir que siendo casado con la excelentísima doña Juliana de Aragon, nieta del catholico rey don Fernando, en el año de 1559, murio en Valladolid. Este excelente caballero, con otros sus claros predeçesores, estan aqui sepultados.

En el resto desta iglesia se allan muchas curiosidades; particularmente en las espaldas del altar mayor ay tres retablos de marabillosa escultura, que son obra del maestre Philipo, admirable escultor y architecto. En medio del cruzero tiene un cimborio, que en lo interior y exterior es de las mejores fabricas que se saben, el qual con el resto de las nabes y capillas desta iglesia está lleno de mui grandes y christalinas bidrieras, con cuyo ornamento está mui clara, alegre y de gran magestad y opulencia. Su claustro, aunque no es grande, es curioso y lleno de sepulcros de personas señaladas. Tiene en su sacristia mui ricos ornamentos y preçiosas reliquias, entre las quales estan los cuerpos de las santas virgenes y martires Santa Uictoria y Centola. En la sala del cabildo estan los retratos de los prelados de Burgos, con el orden que los tiene la sala de Toledo: estos prelados, contados desde el obispo don Jimeno, asta don Christobal Bela, segundo arçobispo, son 45 prelados; y destos, don Iñigo de Çuñiga, don Fr. Juan de Toledo, don Francisco de Mendoça y don Francisco Pacheco, junto con la prelaçia de Burgos, fueron cardenales de la santa iglesia romana; pero entre todos fue notable el obispo don Pablo de Santa Maria, que siendo de nacion judio, y profundo letrado, aunque mui obstinado en no querer escuchar la ley ebangelica, se vino despues a combertir leyendo las obras de S. Thomas; fue obispo desta iglesia en los años 1410; compuso libros de gran doctrina, particularmente las adiciones sobre el Biejo y Nuebo Testamento y la postila de Nicolao de Lira, y el libro intitulado *Escrutinium sacrarum scripturarum;* fue casado

en el judaismo, de cuyo matrimonio tubo tres hijos: el mayor le subcedio en su obispado, llamose don Alonso de Cartajena, el qual escribio el libro llamado *Memorial de virtudes*, y el *Defensorium fidei*, y el de las 12 questiones; floreçio año de 1430. El segundo se llamó don Gonzalo de Santa Maria; fue obispo de Palencia. El 3. fue don Albaro Garçia de Santa Maria; escribio la *Chronica del Rey don Enrrique el 3.* A este rey le aconsejó el dicho don Pablo, a la ora de su muerte, que no permitiese que los desçendientes de judios tubiesen ofiçios en su corte, casa ni hacienda, como mas largamente lo nota Garibay en la historia del dicho rey (f. 1040). La principal puerta desta iglesia es llamada la Real, por ser obra sumptuosa y de rara escultura, en la qual, sobre tres puertas, estan, mui al natural relebados, el rey don Fernando el 3. y S. Francisco y S. Domingo, quando le binieron a visitar, con las mesmas cerimonias con que alli les reçibio. Todo lo restante de la dicha portada es labrado de imagines y tabernaculos de subtil escultura, y a los lados tiene dos torres, las quales hizo labrar el obispo don Alonso de Cartagena, y siendo ambas altisimas se rematan en dos piramides de piedra mui bien labradas: la una torre sirbe al reloj, y la otra a las campanas. Cerca de las prebendas desta iglesia, dicen aberlas acrecentado en gran parte el dicho rey don Alonso el 6. El arçobispo de Burgos tiene de renta 50 mil ducados, con el señorio de las villas de Concha, Billa Friguela, Arcos, Pesquera, con otros pueblos. Ay 18 dignidades y 44 canongias a 500 ducados y 20 raciones a lo mesmo, y 20 medias a 250. Ay muchos capellanes, cantores y ministriles. La fabrica tiene 2 mil ducados. Las dignidades son las siguientes:

El dean de Burgos	1.200
El chantre	500
El maestre escuela	500
El thesorero	500
El prior de Burgos	500

El abad de Foncea	3.000
El abad de Salas	400
El abad de S. Quirze	600
El abad de S. Millan	500
El abad de Cerbatos	400
El abad de Castrojeriz	1.000
El abad de Gamonal	300
El arçediano de Bribiesca	2.000
El arçediano de Burgos	500
El arçediano de Palençuela	500
El arçediano de Lara	500
El arçediano de Tribiño	600
El arçediano de Balpuesta	3.000

FIN DE BURGOS

IMAGEN DE CALAHORRA

Calahorra está fundada casi en los confines de Castilla la Vieja, por la parte del Septentrion. A una legua de sus muros pasa el rio Ebro, el qual por esta parte diuide estos reynos de Castilla del de Nabarra. Dice Tito Libio, en su historia, que quando Anibal, cartagines, estubo sobre esta çiudad, que fue mui largo tiempo, fue tan grande la constançia de sus beçinos, que abiendoseles acabado los bastimentos, comian carne humana de los que salian a matar en el real de los enemigos; y que quando entró en ella alló dos espadas desnudas, las quales hechando de si grandes çentellas de fuego combatia la una con la otra sin que nadie las jugase; en cuya memoria el mesmo se las dejó por armas, las quales retiene asta oy esta çiudad. En ella nacio el famoso orador Quintiliano, que escribio 12 libros de arte oratoria: floreçio en tiempo del emperador Tito. Por esta mesma çiudad hubo aquella notable batalla que tubieron de persona a persona

el gran don Rodrigo Bibar, llamado el Çid castellano, con el fuerte caballero Martin Gomez, aragones, la qual fue sobre que el rey don Fernando el primero habia ganado a los moros esta çiudad, y el rey don Ramiro de Aragon la pretendia para si; y saliendo en campo los dos sobre dichos caballeros, defendiendo cada uno la parte de su rey, el Çid mató a Martin Gomez, adquiriendo la ciudad al rey don Fernando su sucesor, y para el la gloria de la victoria. Deste Martin Gomez biene la casa de Luna, de Aragon. Refiere Suetonio, en el cap. 49 de la *Vida del emperador Octabiano Augusto*, que ordenó guardia de españoles para su persona, y que estos fueron de Calahorra. Esto confirma Garibay en el libro 3 de sus *Compendios* (f. 74). En los tiempos pasados fue Calahorra de mui gran poblaçion, y en la pérdida de España fue mui arruinada de los moros, y cerca del año de 822 fue ganada por el rey don Ramiro el primero, aunque despues se bolbio a perder y la recobró el dicho rey don Fernando. En los tiempos presentes tendrá 1.400 beçinos. Está puesta en una ladera y biene discurriendo asta sentarse en un llano. Pasa junto a ella un pequeño rio. Tiene tres parrochias y un buen hospital, que le gobierna el cabildo de la catredal desta çiudad. Ay un monasterio de frailes françiscos sub titulo de S. Salbador. Solia asistir aqui una de las inquisiciones que ay en estos reynos, y de pocos años a esta parte se a trasladado a la çiudad de Logroño, que está en esta mesma dioçesis. Sus comarcas son abundantes de pan y bino, y en ella se produçen los mejores cardones para labrar los paños de toda Castilla. Está puesta Calahorra en 43 grados y 19 minutos. Su corregimiento está unido con los de Logroño i Santo Domingo de la Calçada; es cargo mui bueno y honrrado.

La iglesia catredal desta ciudad es de las antiguas que en el Conçilio elibertano se declararon por sufraganeas a la de Tarragona, y siendolo antes y despues de la perdida de España, en el año de 1318 se dio a la de Zaragoza de Aragon, y en el de 1574 se dio a la de Burgos. Diçen haberla reedificado el dicho rey

·don Ramiro de Leon, despues que bençio la memorable batalla ·de Clabijo, cerca de los años 822; el qual dedicandola al titulo de Nuestra Señora con autoridad del papa Eugenio 2, la restituyó su antigua silla. Es fabrica de buena traza, y entre otras capillas que en ella se incluyen ay una sub titulo de S. Antonio, que está fundada sobre el mesmo lugar que fueron martirizados los bienabenturados S. Meterio y S. Celedon, aquellos dos hermanos naturales de Leon, en la qual estan sus santos cuerpos; y en ella tienen sus sepulcros los condes de Aguilar, que son de ·casa de Arellano, antiguo linaje de Castilla. Entre otras joyas y ·ricos ornamentos que ay en esta iglesia, particularmente es digna de consideracion una rica y grande custodia de oro, que es de labor mui antigua. El obispo de Calahorra, que por lo que adelante se dirá tambien lo es de Santo Domingo de la Calzada, ·tiene de renta 18 mil ducados, y es señor de la villa de Cardenillo. Ay 9 dignidades y 24 canongias a 400 ducados, y 6 raçiones a lo menos, y 12 medias a 200, y muchos capellanes y buena musica. La fabrica tiene 1.400 ducados. Las dignidades son: El dean de Calahorra, ·1.000. El chantre, 400. El maestre escuela, 400. El tesorero, 400. El arçediano de Calahorra, 900. El arçediano de Najara, 1.200. El arçediano de Beruiriego, 800. El ·arçediano de Alaba, 1.000. El arçediano de Vizcaya, 800. Tiene ·buena torre.

EFIGIE DE SANTO DOMINGO DE LA CALZADA

La çiudad que bulgarmente llamamos en España Santo Domingo de la Calzada está fundada en la probincia de la Rioja, y sobre las riberas del rio Oxa, que biene por un campo llamado Laglera; cerca de ella pasa otro rio llamado el Turon. El prinçipio desta çiudad se causó de la habitaçion que en este sitio hizo el bienabenturado Santo Domingo confesor, el qual se exerçitaba en hospedar los peregrinos que por este camino pasaban a San-

tiago; y despues que en estas y otras sanctas obras se hubo empleado, edificó una pequeña hermita, y cerca de ella su sepulcro; murio en el año de 1109 y fue alli enterrado, donde resplandeçio con infinitos milagros. Despues un caballero, cuyo nombre an ocultado el tiempo y falta de escritores, del qual no se sabe mas de que era gobernador de Najera por el rey don Alonso el 8 de Castilla, fundó un pequeño pueblo en el çircuito del dicho sepulcro, y por su causa el mesmo rey le concedio cierta posesion de tierra llamada Olgauarte; y como ya en este tiempo este santo sepulcro fuese mui benerado, nácieron sobre él grandes diferençias entre los obispos de Burgos y Calahorra, fundando su razon cada uno; pero como esta probinçia era entonçes de la corona de Nabarra, el rey don Alonso el 7 de Castilla, que tanbien era legitimo rey de Aragon y Nabarra, lo hizo determinar y por su sentençia atribuir a la dioçesis de Calahorra. Asi mesmo se refiere que andando este rey reconosçiendo las fronteras de Nabarra, bino a visitar el cuerpo deste santo, y teniendo gran deseo que su pueblo fuese acreçentado, el año de 1141 le conçedio un pribilegio mui faborable para que sus moradores presentes y futuros goçasen de los pastos y otras qualesquier franquezas que los demas pueblos sus conbeçinos gozaban. Y porque quedase mas clara memoria de la asistencia que este glorioso santo hizo en este camino, que es la calzada que ba de Francia a Santiago (1), decoró al dicho pueblo con titulo de çiudad, y el mesmo rey mandó que se llamase Santo Domingo de la Calzada; en la qual llegado el año de 1196, don Rodrigo, obispo de Calahorra, fundó sobre el dicho sepulcro la sumptuosa iglesia que oy se bee; y deseando berla ensalzada, puso en ella canonigos reglares; despues, no contento de solo esto, con fabor que tubo del rey don Alonso el 9, trasladó a ella la silla catredal, que entonces residia en Najara, aunque el abad y conbento de Santa

(1) *Nota marginal:* y por una calzada que hizo el santo.

Maria la Real desta ciudad, por letigio que con el tubieron, se la hiçieron restituir a su primera iglesia; y por esta causa quedaron los canonigos de Santo Domingo con titulo de colegiales, como consta por la bula que para ello tubieron del papa Honorio 3., y deste gozaron hasta el año de 1237, en el qual otro prelado de Calahorra promobio la silla de su iglesia a esta de Santo Domingo; llamabase don Juan Perez; la qual translaçion se hizo, con autoridad del papa Gregorio 9., desta manera, siendo erigida de colegiata en catredal. Asistieron en ella sus prelados, aunque dentro de pocos años se restituyó a la de Calahorra su antigua dignidad, mas no por esto perdio la de Santo Domingo su posesion, porque ambas quedaron en catredales, aunque subditas a un solo prelado, el qual desde este tiempo se a intitulado obispo de Calahorra y Calzada. La sobredicha traslacion se hizo reynando en Castilla el rey don Fernando el 3. Es Santo Domingo de la Calzada çiudad de mil beçinos; y cerca de su iglesia mayor tiene un buen hospital, que fue fundado por el mesmo Santo Domingo, en el qual dan de comer y cama a todos los peregrinos que ban a Santiago.

En esta çiudad fundó don Fr. Bernardo de Fresneda, de la orden de los Menores, que fue confesor del rey Filipe 2 y de su Consejo de Estado y obispo de Cuenca, Cordoba y Çaragoça, un sumptuoso colegio, en el qual ay frailes de su orden, y está en él sepultado. En esta çiudad se labran una suerte de paños mui finos. Sus campos, que llamamos la Rioja, cuya cabeza es esta çiudad, son de los mas fertiles de pan y bino, carne y todo genero de frutas, que ay en los reynos de Castilla. Tiene gentiles murallas, de las que se usaban en el tienpo antiguo. Pasase el rio Oxa por una puente que llega a sus muros, donde ay una imagen de Nuestra Señora, debotisima. Es tierra mui sana, mas fresca que calida en el inbierno.

No se puede pasar en silençio, entre los muchos y notables milagros que Dios a obrado por medio del apostol Santiago, uno mui señalado que sucedio en esta çiudad: y fue que un hombre

casado y su muger, naturales de Nimega, çiudad de la probinçia de Olanda, que está puesta en las riberas del Rin, biniendo en romeria a Santiago, llegaron a esta çiudad trayendo consigo un solo hijo que tenian, de mui hermoso rostro, del qual se enamoró la mesonera do pasaron, y persuadiendole a sus lascibos apetitos, el inocente, que con ferbiente deboçion benia en su peregrinaçion, no quiso condesçender al infame ruego de aquella mal entendida huespeda; la qual viendose desdeñada, y perdida la esperanza de su designio, con diabolica intençion entre la ropa del pobre mozo metio una taza de plata y otras joyas sin que el las pudiese ber, y esperando a que con su padre se alargasen a media legua desta çiudad, començo a dar boces diçiendo que la abian robado sus joyas, y que no podian ser otros sino aquellos peregrinos. A este caso acudió la justicia, y yendo en su alcanze dellos, los trajo a la carzel; y interrogados, biendo la justicia que no confesaban, les desembolbieron la ropa, y entre la del hijo allaron lo que la mesonera decia faltarla, por lo qual el corregidor, pareçiendole mal que debajo de cubierta de santidad robasen las haçiendas, fulminado el proçeso, le condenó a orcar; y como los pobres padres se biesen tan afligidos, por ber el mal fin de su hijo, al qual tenian por birtuoso, y por tal le abian traido en su compañia, procuraron seguir su biaje, aunque desconsolados, pero con la mayor paçiençia y deboçion que pudieron, y llegados a Santiago, hiçieron alli sus nobenas, y la tierna madre no hacia sino llorar y encomendar al bendito apostol el anima de su hijo, a quien con dolor se quejaba, diçiendo ante su altar que pues sabia la berdadera deuoçion con que habian benido a visitalle, no debiera permitir que su hijo hubiese muerto muerte tan ignominiosa. Acabadas las dichas nobenas que alli tuvieron, dieron la buelta por el mesmo camino do este caso suçedio, y como llegasen çerca donde el hijo estaba colgado, a la lastimada madre recreçio y sobrevino una angustia incomportable, por berle de la manera que estaba, y llegada a él se hechó en tierra y començó a llorar su desuentura, y con esto

llamaba a Dios y a su bendito apostol, suplicandole con mil gemidos que, ya que el cuerpo abia sido tan desdichado, le salvase el anima; y estando en esta agonia, el hijo desde la orca la abló diçiendo: «No lloreis, madre mia mui amada, que viuo estoy, y desde la ora que aqui fui puesto a estado en mi compañia la Birgen soberana Nuestra Señora y el glorioso apostol Santiago, a quien mui de coraçon me encomendé». La madre, atonita de oir tales palabras, pareciendole que eran ilusiones, por desengañarse se llegó a tentarle los pies, el qual con rostro alegre la bolbio a repetir las mesmas palabras, y ella abraçandole los pies, sin mas se detener, fue belozmente a buscar a su marido, al qual allando en una posada, no con menores lagrimas de admiracion le contó lo que pasaba, y pareciendole sus palabras delirios, no sabia que decirse; pero importunado de su muger, fueron ambos al lugar donde el hijo estaba, al qual hallaron tan bueno y mas hermoso que antes de aquel caso le abia dejado. Biendo esta marabilla, acudieron al sobredicho corregidor, y dandole noticia del caso, aunque no dio credito a sus palabras, con arta lastima les dijo que se consolasen y no se desbaneciesen mas en aquel caso, porque asi podia ser su hijo uiuo como aquel pollo y gallina que para comer tenia delante asados. No hubo acabado de decir estas palabras, quando saltaron sobre la mesa uiuos el pollo y la gallina, y començaron a cantar. El qual milagro luego que fue sabido en el pueblo, causó grande admiraçion y temor de Dios, y fueron donde estaba el ajustiçiado, y allandole uiuo, le trajeron en proçesion a esta santa iglesia, donde con grandes testimonios se guardaron este pollo y gallina, los quales con el tiempo engendraron raza, que siempre se ba conserbando. La mesonera sobredicha, luego confesó su delito, y la causa que la mobio a cometerle. Los dichos peregrinos estubieron alli algunos dias, donde ocurrieron todas las comarcas a berlos, y dando muchas gracias a Dios se bolbieron a su tierra.

En la iglesia catredal de Santo Domingo de la Calçada está

su santo cuerpo, y una hoz con que segaba. En su capilla mayor ay un mui rico y opulento retablo. Ay tres dignidades y 10 canongias, que balen a mas de 400 ducados, y 6 medias raçiones a 200 ducados. Ay algunas capellanias, y buena capilla de cantores que tienen buenos salarios. Ay buenos y ricos ornamentos. Las dignidades son estas: El maestre escuela de Santo Domingo, 450. El arçediano de Bilbao, 800. El arçediano de Santo Domingo, 450.

FIN DE LA CALZADA

RETRATO DE PAMPLONA

La 3.ª y ultima sufraganea a la metropolitana de Burgos es Pamplona, la qual es cabeza de Nabarra. En ella no solo tubieron su asistençia los reyes proprietarios deste reyno, pero tanbien la continuan los birreyes y capitanes generales que para su gobierno el rey inbia. Está puesta Pamplona en las aldas de los montes Perineos, sobre las riberas del rio Arga. Su primer fundador, refiere Juan Vasco, alegando a S. Jeronimo, en otros autores, que fue el gran Pompeyo, cerca de los años de 67 antes del nacimiento de Nuestro Señor Jesucristo: llamóla Ponpeyopolis, que significa ciudad de Pompeyo, porque *polys*, diccion griega, es lo mesmo que ciudad. Despues la binieron a llamar Panpilona, y luego Panpelona, y agora Panplona. Está puesta en 44 grados y 30 minutos, y en sitio llano, aunque no lo son tanto sus comarcas. Es tierra mui fuerte de murallas y fosos, municiones y artilleria, y tiene presidio de soldados, en dos castillos, que el mas moderno es de fabrica y traza inexpugnable. Ay en ella mui buenas calles, con algunas buenas calles largas y anchas, donde ay algunas buenas casas. Aqui, juntamente con el birrey, está la corte de Nabarra, con un consejo real, donde ay un regente con 4 oidores, y 4 alcaldes para lo cibil y criminal, y sin

estó ay la camara de contos, donde se trata lo tocante al patrimonio real. Dice el maestro Anton Beuter, en el cap. 23, f. 350, que biniendo S. Pedro de Antiochia a poner su silla apostolica en Roma, inbió a esta ciudad a S. Fermin, su disçipulo, y que predicando convirtio mucha gente a la fe christiana. Lo mesmo refiere el maestro Pedro de Medina en el cap. 129, y en las uidas de los santos y memorias que oy se allan en esta iglesia se escribe, que llegado el año de 54 de nuestra redempçion, se començó a recibir la fe catolica en esta çiudad, y lo mesmo afirma en su historia don Carlos, principe de Viana, a quienes otros haçen rey de Nabarra. Segun e allado en algunas historias de los reyes de Nauarra, despues que Panplona bino en poder de los moros, cerca de los años de 714 la bolbio a recobrar el rey don Alonso el Catholico, de Leon, y aunque despues se perdio segunda bez, la ganó el enperador Carlo Magno de Francia, y ganada la destruyó, y destruyda la volbio a reedificar otro rey moro; mas llegado el año de 760 volbio a ganarla el rey don Garcia Iñiguez, el 2 de Nabarra, desde cuyo tiempo se a conserbado en poder de los christianos asta los presentes.

La region desta çiudad es mui fria en el inbierno a causa de no faltar en ella cada año muchas niebes. Tienen sus campos mui buena cosecha de pan y cria de ganados; bino tiene poco, pero suplese con lo que se coje en las otras partes del reyno. Probeese lo mas de acarreo, y desta manera es abundante de todas cosas. Es nombrada la fruta que la biene de lugar de Uguarte, particularmente las guindas garrafales. Su iglesia catredal, en la primitiba iglesia fue sufraganea a la de Santa Tecla, de Tarragona, y asi parece en los decretos del Concilio de Colibre. En ella fue obispo el bienabenturado S. Firmin, el qual en el año de 156 padeçio martirio en Françia por mandado de los adelantados Longinos y Sebastian, en el inperio de Marco Antonio Pio. Su cuerpo glorioso fue sepultado en la catredal de Ambers de Françia, que es uno de los mas sumptuosos templos de aquel reyno. Tambien lo fue Santo Cernique, segun consta por su vida

en las mesmas memorias desta iglesia de Pamplona, cuyo titulo es de la Asumpcion de Nuestra Señora, en la qual llegado el año de 1090 el rey don Sancho Ramirez erigio i dotó las canongias regulares que asta hoy se conserban en ella, y en el de 1127 la consagró, por mandado del rey don Alonso I de Nabarra, el obispo don Sancho de Rosas con notable solemnidad. Estubo esta iglesia, antes y despues que esta çiudad se perdiese, sujeta a la de Tarragona, asta el año de 1318, que el papa Juan 22 decoró por metropolitana la iglesia de Zaragoza; y con el tiempo Gregorio 13 hizo metropolitana la de Burgos, de la qual es sufraganea al presente. Esta iglesia con razon entre todas las catredales de España se puede loar, ansi por las muchas reliquias que en si tiene como por los muchos cuerpos reales que en ella estan sepultados, de los quales diremos algunos, señalando el dia, mes y año de sus muertes. El primero que en ella erigio su sepulcro fue el rey don Garçi Ramirez, ultimo deste nombre, y por la parte de su madre nieto del Çid Rui Diaz; coronose en esta iglesia año de 1134. Este rey fue el que reconoçio al rey Alfonso 9 de Castilla, pagandole parias, desde el año adelante de 1135, y el que quiso prehender al rey don Ramiro de Aragon, abiendo benido a bisitarle debajo de seguro de amistad, y el que instituyó las 12 casas de los linajes deste reyno, haçiendo la mas principal la de los Ladrones de Gueuara. Tubo guerras con el dicho rey Ramiro. Fue casado con doña Urraca, hija del dicho rey Alfonso, que se intituló enperador de España, con quien tanbien las bino a tener, y abiendo reynado 16 años y 45 dias, murio andando a caza, cerca de la çiudad de Estella, cayendo del caballo, un martes 21 de Noviembre de 1150.

El 2 rey que aqui está sepultado es su hijo don Sancho, llamado el Sabio, 7 rey deste nombre, a quien otros llamaban el Baliente, que tambien fue coronado en esta iglesia. Este fue el que tomó por armas una banda de oro y dos leones que la comian puestas en campo rojo, significando que los reyes de Castilla y Aragon deseaban hazer lo mesmo de su reyno de Naba-

rra, y el que, aprobechandose de la ocasion, por ber a Castilla rebuelta, en el de 1162 ganó en ella la çiudad de Logroño y otros buenos pueblos. Fue casado con doña Sancha, hija 2.ª del emperador don Alonso 7, rey de Castilla. Fundó la çiudad de Vitoria en el año de 1180, dandola entonces titulo de villa; y siendo rey mui piadoso y gran bienhechor desta iglesia, murio en los palaçios obispales della despues de aber reynado 43 años, 7 meses y 6 dias, en lunes 27 de Junio de 1194.

El 3 cuerpo es del rey don Teobaldo, el primero deste nombre, que fue cognominado el Mayor; y sucedio a su tio don Sancho el Fuerte, y casado tres beces, teniendo de la ultima por hijos a don Teobaldo y a don Enrrique, que fueron reyes de Nabarra. Fue mui inclinado a la agricultura, y para esto hizo traer diuersas plántas de reynos estraños. Fue de alegre semblante, amigable i de llano trato, aunque con esto tubo diferençias con el obispo y panplones cabildo; quitó los monjes benitos de S. Salbador de Leire y puso en él los de S. Bernardo. Fue en la conquista de la Tierra Santa por capitan general de la liga que el papa Nicolao 3 hizo con muchos principes contra los infieles. Conserbó grande amistad con el rey de Aragon don Jaime el primero, al qual dejandole su reino encomendado, murio en Panplona martes 8 de Julio de 1253, abiendo que reynaba 10 años y 3 meses.

El 4. es del rey don Enrrique, llamado el Gordo, 24 rey de Nabarra y primero de los deste nombre, que suçedio en el reyno a su hermano don Theobaldo, que casó con madama Juana, hija de Roberto, conde de Arthoes. Fue uno de los pares de Francia. Reynó 3 años, 7 meses y 7 dias. Murio en el palacio episcopal de Panplona, domingo 22 de Julio de 1274.

El 5. es del rey don Filipe, 30 rey de Nabarra y conde de Eureus, casado con doña Juana, hija del rey don Luis Utin. Este rey se halló en la famosa batalla que en el año de 1329 el rey Filipo de Francia y el conde Luis dieron a los flamencos por aberse rebelado contra el dicho conde. Asi mesmo se alló con el

rey don Alonso el 12 sobre el çerco de las Algeçiras, y cayendo enfermo en el real, se retiró a la çiudad de Jerez de la Frontera y en ella murio, biernes a 26 de Setienbre, año de 1343, abiendo 15 años, 4 meses y 26 dias que abia sido coronado en esta iglesia.

El 6. es de don Carlos 2, que fue 31 rey de Nabarra, hijo del dicho rey Filipe y de doña Juana, propietaria deste reyno, el qual en el año de 1353 casó con madama Juana, hija del rey Juan de Francia, y por orden del rey su suegro, en 6 de Abril de 1356 fue preso en el castillo de la çiudad de Ruan, porque abiendo ido en Francia y tenido diferençias sobre ciertas pretensiones con don Alonso de la Cerda, infante de Castilla y gran condestable de Francia, le hiço matar una noche, haciendo escalar para esto el castillo de Laygle (1), en Normandia. Despues trajo grandes diferencias con el duque della, su cuñado, sobre ciertas tierras que pretendia tenerle usurpadas. Tubo diuersas guerras con Francia, y ligas con Castilla y Inglaterra. Fallecio en el palacio episcopal de Panplona, martes primero de Henero de 1386, abiendo reynado 10 años.

El 7.°es de don Carlos 3, que sucedio a don Carlos 2 su padre en el mesmo año. Está en un rico sepulcro de alabastro dorado, en el coro desta iglesia. Fue rey mui birtuoso, y tan bien quisto de los suyos quanto de los reyes y reynos sus conbecinos. Fue casado con doña Leonor, infanta de Castilla. Coronose en esta iglesia año de 1387 con el mayor aplauso y magestad que jamas rey de Nabarra se abia coronado, a la qual hizo notables dotaciones, porque llegado el primero de Julio de 1390 se cayo gran parte della. Por su instancia obtubo capelo de cardenal don Martin de Çalba, obispo de Panplona. Fundó las casas reales de Olit y Tafalla. Fue duque de Nemos, y el primero que instituyó el titulo de prinçipes de Viana en los primogenitos de Nabarra. El qual abiendo sido buen rey, y reynado 39 años y 9 meses y

(1) *Nota marginal:* castillo de Laygle, que es águila en castellano.

7 dias, murio subitaneamente en la villa de Olit, dia de la Natiuidad de Setiembre 8 de 1425.

El 8. es del rey don Juan de la Brit 3, con el de la reyna doña Catalina, su muger y proprietaria de Nabarra, que fueron los 36 reyes y ultimos poseedores de ella, los quales abiendo el rey Luis de Francia hecho cruel guerra contra el papa Julio 2, hiçieron liga con el dicho rey para ayudarle, y por esto fue la famosa batalla de Rabena; y el mesmo pontifice, en el de 1512, con acuerdo de los reverendisimos cardenales, en el Sacro Consistorio, los declaró por scismaticos y hereges, pribandolos del reyno de Nabarra a el y a sus subçesores y absolbio del juramento y pleito omenage de fidelidad que sus basallos le hubiesen hecho: y con esto concedio la empresa deste reino a los reyes de Castilla, que con mucha fuerça de gentes y dineros en estas guerras ayudaron a la iglesia; por cuyo derecho los catholicos reyes don Fernando y doña Isabel conquistaron en este año y en el siguiente de 1513 el dicho reyno, y los dichos reyes don Juan y doña Cathalina se retiraron en la provincia de Vecane, en Françia, a donde el rey, con el grande dolor que recibio de berse desposeido de Nabarra, haçiendo su testamento, murio, mandando que su cuerpo fuese enterrado en esta santa iglesia, abiendo tres años, 9 meses y 23 dias que habia sido desposeido, en 17 de Junio, martes, año de 1516; y la reina murio despues de su marido 8 meses menos cinco dias; hizo tambien su testamento, y el uno y el otro dejaron por heredero de la subçesion de Nabarra al principe don Enrrique, su hijo, y mandó la sepultasen con el rey su marido en esta iglesia.

En esta iglesia se tiene las cortes en una buena sala para esto diputada. Esta iglesia despues que España se començó a recobrar de los moros tubo la asistencia de su silla episcopal muchos dias en el real monasterio de San Salbador de Leire, y aqui estubo asta el año de 1022, que el rey don Sancho el Mayor hizo çelebrar un Concilio, siendo obispo desta çiudad don Sancho 9, en el qual con bula del papa Benedicto 8 fue transladada la silla

a esta iglesia. Desde su principio asta estos tiempos a abido en ella 44 prelados, siendo los 8 cardenales de la santa iglesia romana. Ay en esta iglesia algunas capillas mui notables, y particularmente las de Santa Catarina y S. Juan Ebangelista, que fundó don Sancho de Oteyça, 38 obispo de Panplona, el qual fundó el mayorazgo de la casa de Deza, que es de los mas principales deste reyno (Garibay, libro 27, f. 427, núm. 5). El obispo de Panplona tiene de renta 20 mil ducados. Ay 12 dignidades. Las canongias no tienen numero çierto, porque estan a la eleccion del obispo y capitulo elegir los que quieren y quando quieren. De ordinario suele aber 25, 28 o 30 canonigos: cada canonjia bale 400 ducados. Ay 12 raçiones a 200, y mui buena capilla de cantores. Los canonigos, imitando la regla de S. Agustin, comen en la dicha iglesia, en un solemne refitorio. La fabrica tiene de renta 1.800 ducados. Ay en la sacristia muchas joyas y preciosos ornamentos. Las dignidades son estas:

El prior, primo post pontificalem	800
El chantre	1.600
El hospitalier	250
El prior de Vellorat	1.000
El thesorero	1.000
El enfermero	1.400
El arçediano de tabla	900
El arçediano de la camara	600
El arcediano de Baldonçella	800
El arçediano de Urun	800
El arçediano de Eguiart	250
El arçediano de Santa Gema	800

NARRAÇION DE BARCELONA

Está Barcelona hacia la parte de Tarragona, distante por espacio de 22 leguas de Tortosa. Es cabeza del principado de Ca-

thaluña. Tiene su asiento sobre la misma costa mediterranea, junto a las faldas de un monte llamado Monjuic, en el qual refieren, y aun se bee, que creze la piedra como las yerbas. Dos leguas deste monte pasa el rio Lobregat, llamado antiguamente Rubricato, por las arenas rojas que en el se crian; tiene su naçimiento en una cordillera que sale de los montes Pirineos, que tira al Poniente i biene por las faldas de Monserrate, la qual dista 7 leguas deste sitio. De la otra parte corre otro rio llamado Ataulfo, y por Barcelona pasa otro rio, azia Girona, llamado Beson o Betulo. La *Chronica general de España* llama a esta ciudad Barçinona, y dice que fue edificada 230 años antes del naçimiento de Nuestro Señor por el gran Almircar Barçino, capitan carthagines. Otros quieren deçir que sus fundadores binieron aqui con 9 barcas y trayan por su general a Hercules, y de aqui quedó en lengua latina llamarse Barchinona. Yo creo que parte desto o todo sea apocrifo, pareçiendome mas cierto lo de Barcino; y para confirmacion desto bemos que en el sepulcro del rey Ataulfo se nombra esta ciudad Barçinona; y los autores antiguos no la ponen otro nombre, aunque Prudencio, en el himno de los martires de Zaragoça, la llama Barçillon, y algunos cosmografos, Barçilona. Tambien se confirma lo dicho por las cabeças de bueyes que en sus antiguos muros allamos entalladas, las quales eran insignias de los naturales de Cartago, cuyo origen procedio de aquel cuero de buey que hicieron tiras para circundar el sitio de su çiudad. En resoluçion, esta çiudad es el mejor pueblo de Catalumnia, y de los mas illustres de España, y de los buenos del mundo en gentileza de asiento, en nobleza de edifiçios, en grandeza de poblaçion; y por ser tan calificada tuuieron en ella su casa y asistençia los principes de Catalumnia, que asi se intitulaban los condes antiguos de Barcelona; y, a imitaçion suya, la tienen oy los birreyes y capitanes generales que por los catholicos reyes de España gobiernan el dicho prinçipado de Catalumnia y condados de Ruiseñon y Cerdeña. Tiene Barcelona mui gran numero de caballeros, porque la mayor parte de

los caballeros catalanes an fundado en ella sus casas. Aqui las tienen los duques de Soma y Cardona, los marqueses de Aytotona. Es frequentada de otros muchos forasteros, que por ser pueblo tan regalado y paso unibersal para las mas principales regiones de Africa y Europa, y asi nunca faltan en ella gentes de diferentes partes. Con la persona del birrey, ay aqui un Consejo real, que gobierna los dichos estados; en el se expiden negocios cibiles y criminales, que por bia de apelacion a el ocurren. Ay tribunal de la Santa Inquisicion, cuya jurisdicion se extiende en todos los obispados contenidos en Catalunia. Gobiernase Barçelona por çinco consilieres, y el que llaman en capit tiene la primera voz en todo el gobierno, y toma el lado del rey quando entra en la çiudad. Tienen estos consilieres una casa sumptuosisima; y sin esta, ay otra donde asiste el general del reyno, para cuyo gobierno ay 3 diputados, que el uno es eclesiastico, y el otro militar, y el tercero ciudadano. Esta casa está en la plaça de Santiago, y es famosa; particularmente lo muestra en una sala marabillosa, y mas quando está cargada de una rica tapiceria que siendo birrey alli dejó don Fernando Albarez de Toledo, prior de S. Juan en los reynos de Castilla y Leon. Ay muchos y poderosos mercaderes, que tienen comerçios y correspondençias en diuersas partes del mundo. Ay aqui una gran cosa, y es la tabla que llaman de Barcelona, que es señalada grandeça, la qual siendo gobernada por la mesma çiudad, y la mas rica que se alla en lo habitado, es cosa digna de consideraçion la mucha seguridad con que alli tiene cada uno su haçienda y la brebedad con que puede sacarla siempre que la quisiere: ésta seguridad la tiene tan cierta el pobre como el rico. Tiene Barcelona mui buenas plazas, y sus casas generalmente son de las mejores fabricas y perspectivas que se allan en muchas partes del mundo. Es mucha la limpieza de sus calles y casas, porque estan minadas y asi no participan de polbo ni lodo ni otras inmundiçias, porque todas se sumen por los conductos y minas para dar su tributo al mar. Ay mui curiosos jardines, que con barias fuentes de lindas

labores y espalieres de naranjos, cidros y limones, murtas y arrayanes, estan adornados. Labrase en esta çiudad con mucho primor el bidrio, que, siendo tan fino y claro como el de Beneçia, le exçede en subtileza de inbençiones. Labrase mucha quantidad de paños de todas colores, y otros que llaman contrayes; mui finas fraçadas, blancas y rojas; varias obras de algodon, que de aqui se lleban a muchas partes; estuches dorados mui curiosos; mucho coral y açabache finisimo; tijeras famosas de sastres. Tiene unos tarazenales que, siendo de los señalados del mundo, las galeras que en ellos se labran son las mas seguras y fuertes que se allan en el mar.

La gente desta çiudad siempre a sido mui fiel a sus reyes, como se bio en la estraña fidelidad que tubieron tres mugeres de Barcelona con el rey don Juan 2.° de Aragon, en la rebelion que contra el hizo Cataluna: y fue que la primera, que se llamaba Castellana, se dejó desposeer de muchas joyas y riquezas y rentas que tenia por no concurrir con aquellos que se rebelaban contra su rey; la 2.ª; que se llamó la Çapatera, donçella en estremo hermosa, siendo desposada con un gentil mancebo, en cuya casa todos sus deudos, ansi della como de el, se abian rebelado contra el rey, el esposo la preguntó que de qué opinion era; a lo qual respondió que ella adoraba un Dios en el cielo y un rey don Juan en la tierra; y no paró en esto, sino que, abiendo el dicho su esposo muerto entre los demas rebeldes, jamas se quiso allar a sus obsequias, ni se pudo jamas acabar con ella que se bistiese de luto, antes dijo que el hombre que faborecia traidores, asi en la uida como en la muerte, está mui cerca de serlo y no es digno de ser honrrado. La 3.ª, que se llamaba Isabel Montana, fue muger mui noble, rica y en estremo hermosa, tanto que por sus muchas calidades los rebeldes la suplicaron que entrase en la conjuracion con ellos contra el dicho rey don Juan, y ella refutando tan feo caso, secretamente se bino con poca gente para Pomblin, que era un lugar suyo, y entrando en su fortaleza, la cercaron los amotinados, y aunque la combatieron y amenazaron

fuertemente, jamas pudieron atrahella a su dañado intento; al fin se defendio constantemente asta que la gente del rey don Juan la bino a socorrer y librar de aquel peligro. (Lucio Marineo, en la historia de este rey, libro 17).

Esta ciudad tan señalada tiene 8 iglesias parroquiales, todas de illustres edifiçios y altas torres, de las quales es notable en su fabrica la de Santa Maria del Mar y la de Santa Ana, que es colegiata con canonigos, y mui antigua; y no lo es menos el palacio real en fabrica y capilla en el encorporada, que habiendo sido de los pasados condes de Barcelona es oy del antiguo linaje de Requesens, en la qual siendo mui serbida de ornamentos y capellanes, entre otros nobles barones estan sepultados 4 comendadores mayores de Castilla, personas mui señaladas, que fueron: don Juan de Zuñiga, ayo del catholico rey Felipe 2, y doña Estefania de Requesens, su mujer; y don Luis de Requesens, su hijo, que murio gobernador y capitan general de los estados de Flandes, con doña Jeronima Gralla o Esterlic, su muger; y don Juan de Zuñiga y Requesens, que fue casado con doña Guiomar Pardo de Sahabedra, señora de aquel gran mayorazgo de Malagon y Paracuellos, en Castilla, que fue hijo del dicho don Juan de Çuñiga, que siendo hermano de don Luis, y el 4 comendador mayor de los hijos desta casa, despues de aber sido birrey de Napoles, ayo y mayordomo mayor del serenisimo principe don Felipe 3, y del Consejo de Estado del catolico rey su padre, murio en Madrid.

Tiene Barcelona un hospital general, que en su fabrica y seruiçio es digno de fama. Ay en esta çiudad unibersidad aprobada mui buena. Tiene 14 monasterios de frailes y 12 de monjas, de los quales es celebre el de S. Francisco, fundado en el año de 1219 por Fr. Juan Parenti, de Florencia, maestro general de su orden, y despues reedificado por el rey don Alonso el 3, hijo del gran rey don Pedro, aquel que ganó el reyno de Siçilia, quando sus naturales hicieron aquel tiro tan pesado a los franceses, que bulgarmente llamamos le bespere siçiliane. En este

monesterio, siendo casa real, está sepultado el dicho rey don Alonso, con otros cuerpos reales. No lo es menos el de Santa Catharina, de la orden de los Predicadores, que, siendo de notable fabrica y estudio, está en el sepultado S. Raymundo, 3.° general de su orden. Es tambien celebre entre los monasterios de monjas el de Baldonsellas, por ser sus religiosas del habito de Santiago e hijas de padres illustres. Eslo tanbien el de S. Pedro, de la regla de S. Benito, y el de Junqueras, de la orden de San Bernardo. La religion de S. Juan tiene en esta çiudad la cabeça del priorato de Catalunia. Entra por esta çiudad un rio llamado Besoz, en el qual ay una casa, en que matan la carne, que es digna de notar por la limpieza de ella, y todas aquellas bascosidades se ban por sus minas a la mar.

Dia del apostol Sto. Thome, a 21 de diçiembre, ay feria mui gruesa; suelen benderse este dia 40 mil puercos. El primer dia del año se pone todo el bidrio de Barcelona en una plaza, llamada el horno, que es cosa celebre ber la riqueza de las tiendas y la bariedad de inbençiones en estos bidrios, y el mucho oro que en ellos resplandeçe; y mucho mas la realeza y hermosura de las damas que alli salen a comprarlos, y los galanes que bienen con este achaque a serbirlas. Y lo mesmo se aze a 2 de Febrero, dia de la Purificaçion, con las bistosas obras de çera que aquel dia se manifiestan. Ay casa de moneda, enpletas de imagenes i todas escrituras. Ay aqui muchas personas que por poco dinero aseguran a los pasajeros sus mercancias que ban por mar y tierra. Son nombrados los broqueles de Barcelona. Tiene fuera de sus muros amenisimas salidas, y particularmente la de S. Jeronimo del Abron, que tira a la buelta de Girona, donde se ben diuersas torres y jardines o maserias. No ay paño de Flandes ni quadro de Italia que represente las frescuras y hermosas perspectibas de Barcelona y su ribera, y mas quando se mira del mar. Sus campos abundan de todas cazas, particularmente francolines, perdiçes y pabos, que los ay mui sabrosos. Ay grande abundançia de carneros y terneras; muchos montes do se saca

leña y madera. Tiene grandes salinas y pescas de su playa, y muchas truchas de los rios.

Su region es mas calida que fria y mas humeda que seca. Es de aires sanos y cielo claro. Está puesta en 41 grados y 25 minutos. Trahe por armas quatro barras rojas en campo dorado, que son las reales que ella dio a la corona de Aragon, y debajo dellas unas ondas del mar, por hacer diferencia de las del rey. Finalmente, son tantas las calidades desta çiudad, que sin duda ninguna podemos deçir que es de los mejores pueblos que ay en lo habitado. Siempre an salido de ella barones mui excelentes en armas y letras, y por ser mui muchos, solo diré algunos, por no ser largo. De aqui fue Francisco Tarrafa, autor mui grabe que escribio las bidas de los martires de España; Fr. Ramon de Peñafort, que compuso las decretales en tiempo del papa Inocencio 3. y publicadas por todas las escuelas del mundo por mandado de Gregorio 9., cuyo capellan el fue; Geronimo Paulo, que hiço el tratado de la fundaçion desta çiudad tan doctamente; el cardenal Hugo, que lo fue en tiempo del santo rey don Fernando y escribio casi sobre toda la diuina escriptura; Pedro Tomiche, Marche Usias y Pedro Boscan, cuyas obras dan noticia al mundo de sus ingenios. Pues las damas, aunque son de mucha libertad en las palabras, son de mucha honestad en sus obras, y asi se been cada dia muchos tan desacomodados de sus haçiendas quanto bien amartelados de esperanzas banas.

Y porque será bien tratar algo de la poblaçion de esta çiudad por mas extenso, es de saber que estando la mayor parte de España en poder de los moros, los christianos que en ella abia, acompañados de las ayudas que les benian de Francia, Alemania e Italia, les hacian guerra cada dia. En el mesmo tiempo que reynaba en Francia Carlo Magno, segun lo afirman en todas sus historias los autores cathalanes, era señor de Barcelona un arraezçato moro; este se tenia por basallo y feudatario del dicho emperador, el qual, aunque de diferente religion, abiendole sido fiel, murio dos años antes que el dicho Carlo Magno, que fue el año

de 813; despues murio el dicho emperador, el año de 815, por cuya muerte subçedio en los reynos de Françia su hijo el rey Luis, primero deste nombre. Este recobró a Barcelona y la pobló de christianos, y, poblada, la dio titulo de condado, como ya estaba ordenado por su padre, a un claro baron llamado don Bernardo, que algunos con artifiçiosas inbenciones quieren que sea el del Carpio, sobrino del rey don Alonso el Casto, de Leon, pero es apocrifo. En tiempo del dicho Bernardo, que fue año de 820, bino sobre esta çiudad Abderraman, rey de Cordoba, en conpañia de Aymon, gobernador de la probinçia de Guiayna, que se abia rebelado contra el dicho rey Luis, que algunos le llaman enperador, y dandole muy reçios conbates fue tan grande la constançia y resistençia de los christianos, que con mucha perdida alçó Abderraman el cerco y se bolbio a Cordoba. El conde don Bernardo, siendo malquisto de los suyos, refieren que fue acusado de adulterio con la emperatriz su señora, y que despues de aber pasado en estos tiempos muchos tranҫes, murio cerca de los años de 839, por lo qual suçedio en el condado de Barcelona don Ubifredo, 2 conde, por muerte del mesmo rey o enperador Luis, que en el año siguiente de 840 murio en Maguncia y fue sepultado en Metz, de Loreyna, abiendo reynado 25 años, al qual suçedio su hijo Carlo el Calvo, que fue enperador .2. deste nombre. El dicho conde Ubifredo, en el año del Señor de 844, fue por mar sobre Tortosa, y los moros que estaban dentro resistieron y no la pudo ganar. Dio despues en ennobleçer esta çiudad con mui buenas fabricas eclesiasticas y seglares. Ay opiniones que fue muerto en Francia y enterrado en Santa Maria de Puig de Alberña, cuya muerte suçedio año de 858. A este suçedio en el dicho condado otro don Ubifredo, llamado el Belloso. Este, por causas mui largas, que en sus historias se ponen, le cuentan por interregno, y asi no le contaremos en el numero, mas de que luego le suçedio don Jofre, 3. conde de Barçelona. Este dicen las historias de Catalunia que fue el primero proprietario de los condes de Barcelo-

na, y que siendo muy buen caballero y amigo de las religiones, en el año de 888 fundó el monasterio de Nuestra Señora de Ripoll, y fue el que tubo una hija por cuyos grandes y admirables suçesos se bino a fundar el insigne y deuotisimo monasterio de Nuestra Señora de Montserrate; y abiendo gobernado su estado 37 años, murio en el de 914 y fue sepultado en el monasterio de S. Pablo desta ciudad; y por su muerte le suçedio don Mir, su hijo, que fue el 4 conde de Barcelona, y abiendo gobernado 15 años, murio en el de 929 y fue sepultado en el monasterio de Ripoll. Suçediole el 5 conde de Barcelona, don Seniofredo, su hijo, que murio en el de 967 y fue sepultado en el mesmo monasterio de Ripoll. A este suçedio don Borel, unico deste nombre y 6 conde de Barcelona, en cuyo tiempo se juntaron gran copia de moros, y biniendo sobre el prinçipado de Catalunia, el dicho conde saliendo a ellos con sus gentes, fue bençido cerca de Moncada; por lo qual biniendo a cercar a Barcelona se la ganaron el año de 987, con otras muchas tierras; mas el conde, juntando la mas jente que pudo, la bolbio a recobrar con todas las demas tierras, aunque deste suçeso padeçio Barçelona gran daño. Refieren que en la recuperaçion desta ciudad apareçio el caballero de Christo S. Jorge, y de aqui le tomaron los catalanes por su patron y abogado. Abiendo este conde gobernado 26 años, salio a una batalla de moros, en la qual siendo bençido se retiró con pocos caballeros a un castillo llamado Gauta, junto a Caldes, y alli fue muerto con todos los que le acompañaban, año de 993; fue sepultado en Ripoll. A este suçedio don Ramon Borel, 7 conde de Barcelona, hijo del dicho don Borel, el qual, allando las murallas desta çiudad muy arruinadas por el asedio pasado, las reedificó y fortificó mui fuertemente; y el año de 994 fundó el monasterio de S. Pedro, llamado de las Doncellas, y puso por primera abadesa a su hermana doña Borella. Acabadas estas y otras buenas obras, fue diuersas veçes contra moros, y buelto a Barcelona el año 1017, murio en ella, abiendo 24 años que goçaba del condado. Suçediole su hijo D. Berenguel, 8. conde

de Barcelona. Deste se escribe que, dejenerando de la uirtud de su padre, fue honbre inpertinente, enemigo de la miliçia, amigo de la oçiosidad, que es el canpo de los biçios; y por esto padeçio artos trabajos; el qual abiendo residido en su estado 35 años, y siendo de edad de 40, acabó su bida; fue sepultado en Ripoll, abiendo muerto el año de 1035. Reedificó el dicho monasterio de Ripoll. Suçediole don Ramon, 2 deste nombre y 9 conde de Barcelona, y 7 de los proprietarios, llamado el Viejo, y hijo del dicho don Berenguel Borel. Este, aunque pequeño de cuerpo, fue osado y buen caballero, el qual no solo reparó a Catalunia de los daños que la abian hecho los moros en tienpo de su padre, pero, ganando otras muchas tierras, acreçentó su estado; y siendo prinçipe diligentisimo en lo tocante al gobierno, no menos lo fue en acreçentar el estado eclesiastico y a los nobles de Catalunia; y cerca del año de 1073, a instançia de la condesa doña Almodis, su muger, hizo çelebrar un Concilio en esta çiudad, en el qual se congregaron todos los prelados y religiosos de las çiudades que en Catalunia poseian los christianos, y con ellos los mas nobles de la tierra. Presidio un cardenal llamado Hugo, que bino a este Conçilio por legado *a latere* del pontifice. Ordenose en el que los clerigos se reduçiesen a bida casta, porque muchos eran casados, siguiendo los errores que en España abian quedado de Vitiza, rey godo; asi mesmo se ordenó que pues los aragoneses, el año pasado de 1071, abian dejado el ofiçio gotico y tomado el romano, que S. Gregorio abia instituido, que los catalanes hiçiesen lo mesmo, ordenandose otras cosas mui importantes; y en lo secular, la manera que abia de tener la casa de los condes de Barcelona en la gobernaçion de las tierras. Acabado este santo Sinodo, entre otras cosas que hizo fue fundar la iglesia catredal desta çiudad; y abiendo goçado de su señorio 41 años, murio en ella año de 1076; fue sepultado en la mesma iglesia. Sucediole don Ramon Berenguel, su hijo, 3. deste nombre, que fue cognominado Cabeza de Estopa por ser mui rubio y tener los cabellos mui espesos; fue el 8 de los proprietarios, y mui catholico prin-

çipe, y casado con una señora llamada Almodia, muger notable en santidad, la qual siendo hija de Roberto Giscardo, duque de Micina y Pulla, fue fundadora de los monasterios de S. Daniel de Girona y del Balle Maria, en el vizcondado de Cabrera. Este conde fue mui amado de los suyos; y caminando desde Barcelona a Girona, fue muerto entre la uilla de Esterlique y Girona por mano de su hermano el iniquo don Berenguel Ramon; fue sepultado en la catredal de Girona. Su muerte sucedio el año de 1082, abiendo gobernado seis años; por lo qual la condesa su muger se entró monja en el dicho monasterio de S. Daniel y en el murio mui santamente. Por muerte deste desgraciado conde suçedio don Ramon Arnaldo, su hijo, 4 deste nombre y 11 conde de Barcelona, y 9 de los proprietarios; el qual en el inter que abia hecho çierta jornada contra los moros de la isla de Mallorca, los de las fronteras de Catalunia se juntaron y binieron con gran poder sobre Barçelona; y el conde siendo abisado desto, dejó encomendada la çiudad de Mallorca a los ginobeses, que le abian ido a ayudar con su armada, y con su benida puso tanto terror en los enemigos, que los hizo lebantar el çerco y dar la buelta con mucha perdida. Pasado esto y llegado el año de 1106, el enperador Enrrique 5. deste nombre acusó de adulterio a la enperatriz Mactilde, su muger, y abiendo sentencia de que defendiese su justicia por el rigor de las armas, y no se allaba en toda Alemania quien quisiese defendella, llegó esto a noticia deste conde don Ramon Arnaldo, y luego se partio secretamente a la corte del enperador, y no descubriendo su intento a otra persona que a sola la enperatriz, de la qual supo su inoçencia, entró en batalla, y saliendo con victoria se bolbio con el mesmo secreto a Barcelona, a donde despues bino la enperatriz por orden de su marido; y en esta çiudad se hicieron notables fiestas, y el mesmo conde bolbio a acompañarla asta Alemania, donde el emperador le hizo mui notables mercedes. Y habiendo hecho otras muchas grandes cosas, y biendose cercano a la muerte, tomó el abito de S. Juan de Jerusalem y biuio debajo de la obediençia del

gran maestre hasta el año 1031, que murio en esta çiudad; fue sepultado en Ripoll. Sucediole don Ramon Berenguer, su hijo, 12 conde de Barcelona y 10 de los proprietarios. Este, siendo mui baleroso caballero, fue casado con doña Petronila, hija del rey de Aragon don Ramiro el Monje, y porque no tenia otro suçesor, se concertaron los capitulos desta manera: que el conde no se llamase rey, sino solo prinçipe de Aragon y conde de Barcelona, y los que se procreasen deste matrimonio se llamasen reyes de Aragon, y que las armas antiguas de Aragon, que eran una cruz de plata en campo azul, trajese en la celada todas las ueçes que entrase en batalla, o en otros exerciçios militares que fuese menester armarse; y que las 4 barras rojas en campo de oro se trajesen en su escudo, y en todos los estandartes y banderas de sus estados; pero que el alferez real fuese siempre aragones; y que los dichos aragoneses desde alli adelante tomasen por su patron al bienabenturado S. Jorje, como los catalanes le tenian. Concluido que fue este matrimonio sobre el real de Lerida, donde el dicho conde la tenia cercada, y abiendo 132 años que Aragon era reino y 264 que los condes de Barçelona goçaban de Catalunia, se juntaron estos estados con el señorio desta ciudad, y an ido suçediendo en los reyes de Aragon asta el catholico rey don Fernando el 5, y 28 conde de Barcelona; y despues entró en todos ellos el poderoso rey Filipe 2, rey de toda España y de otros muchos reynos, el qual tubo las ultimas cortes de Aragon en el año de 1585; y desde aqui se embarcaron los señores duques de Saboya e infanta doña Catalina, que se abian casado en la ciudad de Zaragoza, en las quales cortes y biaje destos prinçipes mostró Barcelona la fidelidad y amor que tiene a sus reyes, y particularmente al christianisimo rey de España, que con tanta satisfacion e integridad ha obserbado y obserba los grandes pribilegios que sus antecesores la an conçedido.

Salidos de este brebe epilogo de los condes de Barcelona, bengamos a tratar agora de la iglesia catredal de esta çiudad, la qual siendo una de las 7 que oy tiene por sufraganeas la iglesia

metropolitana de Tarragona, y de las electas a instancia de Carlo Magno, luego que en el dicho año de 814 el rey Luis primero de Francia la ganó, puso en ella obispo, asi como su padre lo abia ordenado en vida, y a imitacion de que tambien le abia tenido en tiempo de los godos; en la qual el año de 350 fue obispo Paziano, que fue singular baron en letras y doctrina, del qual haçe S. Jeronimo particular mençion entre los excelentes escritores eclesiasticos. El titulo de esta iglesia es de Santa Cruz. Reedificola del sumptuoso edificio que oy pareçe el dicho conde don Ramon que llamamos el Viejo, 9 conde de Barcelona y 7 de los proprietarios: su cuerpo está sepultado junto al sagrario desta iglesia; la qual es de tres nabes con su crucero, capilla mayor y traschoro, con otras muchas ornazinas, las quales estan adornadas con curiosas rejas y retablos que la hermosean mucho, siendo toda ella de fabrica muy alta y clara. En el dicho cruçero tiene dos puertas, que se corresponden, y sobre cada una tiene una torre, que ambas son mui altas, y con muy buenas campanas y un gran relox; el retablo del altar mayor es todo de plata zendrada; cierranle con dos puertas a manera de tabernaculo: en el medio del está una cruz grande, dedicada al titulo de la mesma iglesia, que es de oro y piedras preciosas. Debajo del altar ay una capilla a manera de bobeda con muchas lamparas de plata y rejas doradas, en la qual está el cuerpo de la bendita birgen Santa Olalla, y martir, que fue natural desta ciudad, de la qual es patrona. Hacese una solemnisima fiesta el dia de su martirio, que es a los 12 de Febrero, y con ella estan los cuerpos de San Aloquer, obispo, y S. Seuero, que lo fue desta çiudad. Creese que fue este santo de los 70 obispos que dieron leyes a los godos. Ay otros dos cuerpos de los santos inoçentes. En su sacristia, que llaman el Sagrario, ay muchos ornamentos de brocado, doseles y paños imperiales, y entre muchas joyas de oro y plata tienen una de las grandes custodias de oro que se saben en templo de christianos, y con ella una espada mui rica que fue del dicho emperador Carlo Magno. El coro es muy bueno.

El obispo de Barcelona tiene de renta 5 mil ducados, arta miseria para lo que merecia un prelado de tan illustre çiudad. Ay 8 dignidades, 40 canongias a 300 ducados, entre las quales es canonigo el rey, como conde de Barcelona; desde su principio fueron reglares, despues se an hecho canonigos seculares. Bale cada canongia 300 ducados. La fabrica tiene de renta 1.000 ducados. Las dignidades son: El dean de Barcelona, 600. El capiscol, 300. El sacristan mayor, 250. El arçediano de Barcelona, 400. El arçediano de Santa Maria del Mar, 800. El arçediano de Balus, 200. El arçediano de Villafranca. 120.

TIPO DE GIRONA

Discurriendo 14 leguas de Barçelona está la çiudad de Girona, 5 leguas apartada de la mesma costa, acia la parte del Norte. Está asentada en un recuesto sobre las riberas del rio Ter, y por medio la pasa otro llamado Onaque. Por la parte do pasa el Ter ay en este sitio una gran sumida, que en gran manera la fortifica; lo restante de la çiudad ciñe una muralla antigua, que no es menos fuerte que dificultosa; en lo supremo ay una torre llamada la Gironella, que es fuerza inexpugnable. Allamos en todas las historias generales de España que Girona fue fundada en el año de 1793 antes del nacimiento de Christo, y que su fundador fue Gerion, el primer tirano que entró en España, y este la llamó Gerona, y despues la abemos benido a llamar Girona. Este rey fue africano y pasó en España, y confiado en sus fuerzas y mucha industria, se rebeló con algunas probinçias cercanas al mar Mediterraneo, y entre ellas fue esta de Catalunia, en la qual tubo gran multitud de ganados, que era la riqueça que mas se estimaba en aquella edad inoçente; y despues de aberse intitulado rey, diuidio los estados que abia ocupado en tres hijos que tubo, contra los quales bino a España Hercules Oron, libio. Este Hercules, siendo baron fuerte y magnanimo, dio en el mas

alto i justo objeto que antes ni asta nuestra edad a dado hombre en el mundo, y fue que en qualquiera parte que entendia abia algun tirano iba personalmente a buscarle, y alli proponia morir o dejar deshechos los agrabios que el tal tirano habia hecho; y por este fin, sin ser solicitado de nadie bino con sus gentes a destruir estos hijos de Gerion, a los quales vencio y mató, dejando la tierra libre de la opresion que padecia; y sin atribuirse a sí cosa alguna de todo lo ganado, se bolbio a su patria de Libia. Despues que esta çiudad tubo su principio, no se allan escrituras ni señales de que se aya promouido de su original asiento. Está distante del puerto de Palamos, bien conoçido y frequentado de los que nabegan de España a Italia, cinco leguas. Será Girona pueblo de 4 mil beçinos. Ay en ella iglesias parrochiales, y monasterios de frailes y de monjas. Es de buenos edificios y puentes, con que se pasa el Oñaque de una parte a la otra. Segun escribe el arçobispo don Rodrigo Jimenez, y otros, el año de 288 fue martirizado en esta çiudad S. Felix, y 34 años antes S. Narciso, cuyo cuerpo y sepulcro asta hoy permanece en ella, y el rey Ricaredo le ofreçio su corona real, que era de mucha estima. Este es aquel santo sepulcro donde salio tanta multitud de moscas que bastaron a matar mas de 20 mil franceses, lo qual permitio Dios porque estando el rey Carlos de Francia sobre esta çiudad, en la guerra del rey Luis contra el rey don Pedro el 3.° de Aragon, hicieron notables desacatos al dicho sepulcro. De S. Narciso trata Binçençio en su *Espejo historial*, libro 12, cap. 151, y Bernardo Elot. Es patron de Girona este glorioso santo. Es Girona realmente pueblo digno de illustre fama, pues en la sublebaçion que en el año de 1462 hizo Catalunia contra el rey don Juan 2.° de Aragon, la reina doña Juana Enrriquez, su muger, con el prinçipe don Fernando, su hijo, allandose mui apretados se fueron a ser ayudados de sus naturales desta çiudad, los quales abiendoles recojido con gran reberençia, con exçelente balor y fidelidad la defendieron del conde de Pallas, que con mucho poder la tubo cercada, y tan apretada, que fue

necesario que la dicha reyna con su hijo se encerrasen en la torre de la iglesia mayor, donde queriendoles prender, los de Girona con animo inuicto bolbieron sobre si, y hecharon a los enemigos fuera de la çiudad, sin perdonar uida a ninguno que les hiciese resistencia, y asi a los reyes sus subçesores les queda perpetua obligaçion de honrrar y acreçentar a los desta çiudad, pues por la defensa que hicieron a tan buenos abuelos no solo se acrecentó el culto diuino en España, pero tambien se a hecho lo mesmo en los muchos reynos y estados que Dios desde aquel tiempo les a ido acreçentando. El sitio de Girona es tenido por sano, aunque frio en el inbierno. Ay en ella casas de caballeros, que algunos tienen buenas rentas. Tienen sus campos muchas arboledas y bosques, que casi llegan a sus muros. Su gente es belicosa, y las mugeres mui hermosas y de gentil graçia. Su clima está en 42 grados y 27 minutos. Su iglesia catredal es del titulo de Nuestra Señora, y en el año de 608 fue obispo en ella un claro baron llamado Juan; éste siendo lusitano, conuirtio muchas gentes a la fe de Christo.

Despues que en el año de 815 murio el enperador Carlo Magno, fue Jirona recobrada de los moros por el mesmo rey Luis, su hijo (1), que tambien recobró a Barcelona y otros muchos pueblos de Catalunia, y con autoridad del papa Estefano 4 la restituyó la antigua silla catredal que abia tenido, y su padre lo abia asi ordenado y encomendado. La fabrica es de una nabe, tan alta y ancha que parece el retrato de la catredal de Coria; su altar mayor es de los mas ricos y famosos que se allan entre christianos, porque en su retablo y sobrecielo tiene diuersas imagenes de plata, y el frontal de oro fino; en medio del altar está una imagen de oro mui rica, y junto a ella una piedra de carbunco de precio inestimable. Dicen que estas riquezas las dejó aqui Carlo Magno quando ganó esta çiudad, y que despues

(1) *Nota marginal:* Garibay, libro 25, c.º 38.

se perdio y la bolbio a ganar el dicho rey Luis, su hijo; y parece ser esto berdad, pues asta oy se alla en ella una taza de oro mui rica y una canpana que las llaman de Carlo Magno. En una capilla desta iglesia estan los cuerpos de los santos martires Paulo y Germano, con los quales tiene esta çiudad mui gran debocion. En esta iglesia está el sepulcro y cuerpo del conde don Berenguer, llamado Cabeza de Estopa, cuya muerte biolenta fue año de 1082. Tiene el capitulo desta iglesia cosas notables. La primera, que no puede ser dignidad ni canonigo en ella persona que no sea noble. La 2.ª es que todos los mas caballeros de su dioçesis son sus feudatarios, por razon de sus estados; de donde se colige que fuera esta iglesia mui rica si hubiera conserbado sus bienes. Ay 7 dignidades, 39 canongias, 9 proposituras. El obispo de Girona es señor de las villas de Bascara, Fonteta, Ultramort, Joarlaua, S. Sardoni, Rupia y otros pueblos; tiene de renta 9 mil ducados. Las dichas canongias, por las quales podemos decir: «gran tocado y chico recado», no pasan de 100 ducados. La una es aneja a los condes de Anpurias, cuyo titulo solia andar en los primogenitos de los reyes de Aragon y condes de Barcelona; otras dos lo son a la mesa episcopal; las 36 restantes, las 12 son para presbiteros y las 24 para diaconos; las proposituras valen a 200 ducados, y cada una destas da de comer a los canonigos un mes. Ay buena musica. Las dignidades son estas:

El capiscol.	200
El sacristan mayor..	200
El abad de S. Felice..	400
El arçediano de Girona.	300
El arçediano de Basalu.	380
El arçediano de Anpurdan.	250
El arçediano de la Selba.	280

La fabrica tiene de renta cada año 800 ducados.

NARRAÇION DE ÇARAGOZA

Pues abemos tratado de Tarragona y de las çiudades a ella sufraganeas, agora trataremos de la 2.ª metropolitana que ay en esta corona de Aragon, y esta es la iglesia de la mui noble çiudad de Çaragoça, cabeça y silla regia del mesmo reyno de Aragon, cuya fundaçion, segun se escribe en el libro primero de la *Historia general de España*, fue de los hijos o, como otros quieren, de los compañeros de Tubal, primer poblador de España; y estos la llamaron Ceprican, y que despues se llamó Auripa. Mas Plinio, en el libro 3, cap. 2, de su historia, atribuye esta fundaçion a Idubea, 3 rey de España, el qual la dio principio çerca de los años de 1972 antes del naçimiento de nuestro Salbador, que, contados asta el de 1600, bienen a ser 3568 años los que a que se fundó esta çiudad; y el mesmo Idubea la llamó Saldiuia. Suetonio Tranquilo dice que, abiendo Cesar Augusto, enperador de los romanos, adquirido por su gran uirtud y humanidad el amor de las mas çiudades subditas al inperio romano, que la çiudad de Saldibia dejó por esta causa su primitibo nonbre y se llamó Cesaragusta, el qual nombre retiene en latin, y de aqui abemos benido a llamarla Çaragoza, para significar que la fundó el dicho enperador.

Es nobilisima esta ciudad en grandeza de edifiçios, en soberanos tenplos y exerçiçios militares, y con esto es escuela de politicas uirtudes. El asiento de Çaragoza es en un balle mui apacible, cuya poblaçion siendo en su prinçipio fundada y fortificada de muros mui torreados, los rencuentros y baterias an sido causa que agora esten maltratados. Lo poblado desta çiudad se diuide en una calle, llamada bulgarmente el Coso, la qual siendo en amplitud y longitud de las mayores que tiene pueblo de España, entre muchos illustres edifiçios que en ella allamos se descubre el insigne hospital de Nuestra Señora de Gracia, de cuyas

grandezas abia mucho que deçir; pero basta deçir que es el mejor de España. Ay en medio de la çiudad una torre con un relox; es ochabada y de las mas altas y de más llana subida que se alla en la christiandad; toda es labrada de ladrillo raspado, y tan hermosa, que parece de bronce. Poco menores son otras que estan en la iglesia de S. Pablo y monasterio de S. Francisco.

En la entrada de la çiudad que mira al Oriente ay una casa notable que sirbe a los diputados que gobiernan todo Aragon, los quales tienen grande autoridad y preeminençias. Junto a ella está la del general del reyno, donde entran y salen cada dia inmensas mercadurias, y se pagan los tributos que por los aranceles a cada cosa estan diputados. Frontero desta casa está la Lonja, que, fuera de ser grande, es mui curiosa por la gentil ordenanza, que de hermosas columnas es toda fabricada; en lo continuo asisten diuersos mercaderes de crecidos tratos, y estos no solo de la corona de Aragon, pero de todas las partes de la christiandad; alli se allaran creditos y correspondencias para todas partes, y para Constantinopla, Argel, y para otras probinçias de infieles. Sobre esta lonja tiene Çaragoza una amplisima sala de gran multitud de armas, con las quales en casos de necesidad se prebienen para sus defensas. Cerca de todas estas casas estan los palaçios arçobispales, en los quales a 11 de Março de 1585, con sumptuosas y reales fiestas, se celebraron las bodas de Carlos Filiberto, onceno duque de Saboya, con la serenisima infanta doña Cathalina, hija de Filipe 2; en ellas fueron padrinos el mesmo rey y la serenisima y hermosa infanta doña Isabel, hija del mesmo rey, y se allaron en estas bodas el principe don Filipe, hermano destas infantas, con otros muchos grandes y titulados caballeros españoles y italianos. Estos palacios son dignos de notar, los quales amplificó don Fernando de Aragon, arçobispo de Çaragoza; y para las dichas bodas con mayor sumptuosidad el arçobispo don Andres Santos, su inmediato sucesor. La puerta de la çiudad está cargada sobre la puente, cuyas fabricas son magnificas la una y la otra. Tiene Çaragoza 14 iglesias pa-

rrochiales, siendo entre ellas mui notable la colegiata, llamada Santa Maria del Pilar, cuyo sitio señaló con sus propias manos la Sacratisima Virgen Maria al glorioso apostol Santiago, su primero fundador. Esta fue la primera iglesia que tubieron los christianos, y la que haze a Çaragoza la mas dichosa çiudad de quantas conoce el mundo; pues fuera de tan alto pribilegio como Dios le conçedio, en inbiarla a sanctificar con su propria charisima madre, le conçedio otro, que no poco la honorifica, y es que mui poca tierra se alla en la circunferençia de sus muros que no esté consagrada con la sangre de nuestros innumerables martires que en ella an padeçido martirio, entre los quales con angelical corona triunfó del cruel martirio la bendita birgen Santa Engraçia, y los gloriosos martires S. Lanberto y S. Luperçio, con sus 18 conpañeros, cuya fiesta se celebra a 3 de Nobiembre. Tiene Çaragoza sobre tanta sanctidad, 10 monasterios de frailes y siete de monjas, entre los quales es de illustres edificios el de S. Francisco, do ay una insigne iglesia con el notable sepulcro que instituyó doña Juana de Toledo, madre del conde de Aranda; y no es menos el de Santa Engraçia, por estar en él los cuerpos de los dichos gloriosos sanctos y aberle reedificado de riquisimo edifiçio los catolicos reyes don Fernando y doña Isabel.

Las casas desta çiudad, de fuera y dentro, son de mui hermosas fabricas, y las mas harto costosas. Ay entre ellas muchas de caballeros prinçipales en calidad y en hacienda, y entre ellos son de titulados las de los duques de Villa Hermosa, que son condes de Ribagorza, y los condes de Aranda, los de Sastago, los de Velchite, los de Morasa, los de Fuentes, los marqueses de Camarasa, de Arisa; los condes de Ricla.

Ay muchos y mui ricos mercaderes, mui gran numero de ofiçiales de todas artes, y por industria del claro don Pedro Çerbuna, obispo de Taraçona, se a començado un estudio para todas facultades.

Demas de la ordinaria asistencia que aqui hicieron los pasados reyes de Aragon y la que en estos tiempos hazen sus virre-

yes, ay tres tribunales de grande autoridad, como son el Consejo Real, a do se apelan los negocios de todo el reyno; el de la Justicia de Aragon, do se deshacen agrabios, conforme a los grandes fueros que este dicho reyno tiene, porque en Aragon no puede ser muerto por justicia ninguno que sea noble, ni se puede dar tormento, aunque sea de qualquier estado, esçepto si es delito contra la fe o que aga moneda falsa; el del Santo Ofiçio de la Inquisiçion, que reside en la real casa de la Aljaferia, antigua habitaçion de los reyes moros de Çaragoza: tiene jurisdiçion en la dioçesis de Çaragoza, Tarazona, Jaca, Huesca y Balbastro.

Labranse en esta ciudad algunas cosas con bentaja de otras, como son los guadamazies, cordobanes de barias colores, espadas de mui buen temple, paños de 22 enos mezclados de todas suertes, fraçadas blancas y de colores mui finas. En la parrochia del Pilar ay una calle do se labran agujas finas, y junto a ella otra de buenos cuchillos, y sobre todo se labran con gran curiosidad rejas de yerro para ornamento de las iglesias y palaçios sumptuosos. Aqui se labraron, por mano de Tuxaron, estremado artifice, las que estan en el real monasterio de S. Lorenzo del Escurial.

Por la parte del Oriente pasa junto a esta çiudad el caudaloso rio a quien Tito Libio, en su 4.ª decada, llamó Mobero, y nosotros Ebro, el qual no causa poco probecho a Çaragoza y a sus campos, siendo entre ellos memorable la huerta llamada el Almozara, do cada un año se siembran 5 mil caices de todas legumbres. Y es tan grande el numero de viñas y azequias, y la abundancia de azeites y otros frutos que en ella se allan, que quando los buenos temporales faltasen, sola ella basta a sustentar la mayor parte deste reyno. El rio Ebro se pasa a la çiudad por dos puentes, la una de piedra y la otra de madera. Çerca de la ultima reçibe las aguas de los rios Guerba y el Gallego, que todos son abundantisimos de peçes y anguilas; y en recojiendolas se ba discurriendo por muchos pueblos y campos, asta que

junto a Tortosa se lanza con gran impetu en el mar Mediterraneo.

La constelaçion de Çaragoza engendra gentes de animos belicosos, porque cierto no ay leones mas fieros que los aragoneses, y en particular los de Çaragoza. Fuera desto, son piadosos, dotados de mucha christiandad, lo qual se confirma con jamas aber tenido sombra de herejia ni apostatado de la fe, antes su fe uiua la an confirmado con muchas y uerdaderas obras de charidad, mostrandolo en la fundaçion de tantos y suntuosos templos, adornados con diuersas religiones de frailes y monjas y otras obras pias, señaladamente con la sublime uirtud de la hospitalidad con que reciben los pobres de Christo que de todo el mundo aqui ocurren.

Y aunque son muchos los barones que a engendrado Çaragoza, solo diré algunos. En el año de 351 naçio en ella Aurelio Clemente, poeta famoso y mui docto, porque escribio muchos libros de sagrada doctrina, y particularmente uno de la diuinidad, otro contra Simacho y dos contra herejes sebelianos y judios, y otro del origen de los pecados, otro de la Santisima Trinidad, otro de los loores de los martires S. Lorenço y S. Viçente. De aqui fue el cardenal don Pedro de Luna, que siendo arçobispo desta çiudad, despues de aber sido legado *a latere* de la sede apostolica en los reynos de Castilla, llegó a ser sumo pontifiçe, aunque despues fue pribado en el Conçilio de Constançia y criado en su lugar Martino 5, de la casa de los Colonas. De Çaragoza fue don Juan de Luna, arçobispo de Toledo, de quien allamos grandes memorias en aquella santa iglesia. Y don Albaro de Luna, condestable de Castilla y maestre de Santiago, a quien la mudable fortuna concedio altos principios y tan miserables fines. De aqui fue don Pedro Martinez de Bolea, que llamaron camarero del rey don Pedro 3 de Aragon, por cuya çiençia y prudençia fue libre su reyno, y la çiudad de Calatayud, del estranjero dominio a que estaban sujetos los aragoneses. De aqui fue don Juan Jimenez de Hurrea, general del rey don Jaime el

primero, que murio peleando contra los moros de Almeria en el reyno de Granada; y su nieto don Juan de Hurrea, baleroso caballero, que por sus hechos illustres llaman al abuelo y nieto los dos soles de Aragon; y don Lope Jimenez de Hurrea, que fue lugar tiniente en toda la guerra de Napoles y despues birrey del mesmo reyno, junto con el de Çiçilia. De Çaragoza fue don Juan de Aragon, conde de Ribagorza y castellano de Amposta, que por el rey don Fernando el 5. fue birrey de Napoles, y despues de Catalunia. De aqui fue el excelentisimo don Alonso de Aragon, primero duque de Villahermosa, que fue hijo natural del rey don Juan de Aragon, ultimo deste nombre, de cuyo valor y victorias que tubo en diuersas guerras estan llenas las historias de aqueste reyno. Aqui nacio don Juan Fernandez de Heredia, que fundó el condado de Fuentes; y don Fr. Juan Diomedes, grandes maestres de la orden de S. Juan; y don Jeronimo de Hurrea, caballero de Santiago, que siendo baleroso capitan en tiempo de Carlos 5., tradujo a *Orlando el Furioso* y escribio contra el duelo, que tantas almas, por entenderlo mal, a llevado al infierno. Ensanchó perpetuamente la gloria desta çiudad don Antonio Agustin, arçobispo de Tarragona, aquel insigne baron en las lenguas griega, hebrea y latina, que siendo conserbador de la jurisprudençia conpuso las emendaçiones de entrambos derechos y otros muchos libros. De aqui fue don Bernardo de Bolea, caballero prinçipal y dotado de muchas letras, que por el rey Filipo 2. fue vicecançiller de Aragon y mui pribado suyo; y otros muchos personajès que en armas y letras aqui an floreçido en todas edades. Y en nuestros tiempos floresçio Luperçio Leonardo, poeta famoso, y Fr. Diego Morillo, de la orden de S. Francisco, baron insigne; y en musica Juan Monje, cuyas manos en destreza de tocar organo se igualaron al pensamiento. Está puesta Çaragoza en 41 grados y 14 minutos.

Su region es mas fria que caliente, y fue llamada antiguamente la de los sedetanios. Es de aires y çielo sereno. Sienpre Çaragoza fue reputada entre las famosas de Europa; de la qual refie-

re Ponponio Mela que ya en su tienpo era una de las mas prinçipales de la probinçia tarraconense, por cuya causa quando los moros la hubieron la hicieron cabeza deste reyno, siendo su primer rey moro Hidnauala, y despues con ayuda de Carlo Magno, rey de Francia, que aun no era enperador, fue restaurada y dejada en feudo a los moros, con cierta condicion que no tocasen a los christianos sus becinos; por lo qual Hidnauala y los reyes sus suçesores permitieron que viuiesen en ella los christianos; y asi nunca faltaron iglesias en ella, particularmente la del Pilar, que fue siempre mui seruida y benerada.

Los dichos reyes ennoblecieron a Çaragoza con fabricas mui costosas, entre las quales les fue mui abentajada la real Aljaferia, casa que representa particular magestad, y desde la perdicion de España estubo subdita al dominio de los reyes africanos y cordobeses, asta el año de 1118, que el noble rey don Alonso, que entre los de Aragon fue el primero deste nombre, les ganó esta çiudad, en la qual Jeronimo Çurita, autor diligentisimo, en los Anales deste reyno, dice que entró miercoles, dia de Nuestra Señora de la O, a 18 Deziembre del dicho año, y que en ganando la hizo consagrar la mezquita mayor a titulo de S. Salbador. Gobernaba a esta saçon la Iglesia romana el papa Gelasio 2, con cuya autoridad el mesmo rey restituyó la antigua silla y obispado que primero abia tenido, en la qual fueron prelados los bienabenturados S. Braulio y S. Balero o Balerio, y arcediano el glorioso y invicto martir S. Vicente. Siendo restituida la iglesia catredal en su primer lugar, goçó desta dignidad episcopal asta el año de 1318, que, a instançia del rey don Jaime el 2 de Aragon, el papa Juan 22 la decoró con titulo de metropolitana, para cuyo efecto la señaló por sufraganeas las iglesias y obispados de Huesca, Tarazona, Segorbe, Albarraçin, Calahorra, Santo Domingo de la Calzada y Panplona; las quales asta aquel tiempo lo abian sido a la de Tarragona, y desde aquel año las obtubo asta el de 1574, que el papa Gregorio 13 crió en metropolitana la iglesia catredal de Burgos, para cuyo efecto (como ya en su des-

cripçion queda declarado) separó las de Pamplona, Calahorra y Santo Domingo de la Calzada; y por recompensa la dio las iglesias y obispados de Balbastro, Jaca y Teruel, que en el mesmo tiempo abia erigido en catredales. Sublimada la de Çaragoza en dignidad arçobispal, siempre se a ido amplificando en edifiçios y grandezas, cuya traça es de 5 nabes, con su crucero, cinborio, capilla mayor y colaterales; en medio del crucero, en un tumulo de alabastro, está el cuerpo del benerable maestro Pedro de Epila, que siendo el primero inquisidor desta çiudad, en el año de 1488, estando de rodillas ante un altar desta iglesia, le mataron dos hombres rebozados, aunque Garibay dice que fue un françes pagado por ciertos conbersos desta mesma çiudad. Fue su muerte tan escandalosa a la çiudad de Çaragoza, que no solo causó en ella notable alteraçion, pero tanbien en los Reyes Catholicos, que estaban de alli ausentes fuera de Aragon, y a la ora que lo entendieron mandaron hazer diligente inquisicion, y por ella fueron muchos compliçes condenados a muerte de fuego, y otros a confiscacion de bienes. Por este santo baron, imitador en el martirio al glorioso San Pedro Martir, que tambien le mataron herejes siendo inquisidor de Milan, a hecho Nuestro Señor muchos milagros que estan calificados en esta iglesia, en la qual por ser tan prinçipal no ay trascoro, claustro ni torre, que son tres partes que adornan los templos; en lo demas, tiene muchas capillas, y algunas notables, en particular la de S. Miguel, que fundó el sobredicho papa de Luna, y la de don Fernando de Aragon, nieto del rey catholico, que tambien fundó el monasterio de Aula Dei de los cartujos; y otra que no debe nada a las buenas de España, fundada por Gabriel Çaporta, vezino desta çiudad, en la qual hizo obras mui piadosas; y otra de Jeronimo Ferrer, facultoso indiano, vezino desta çiudad. Tiene esta iglesia muchos ornamentos y joyas de oro y plata, y muy preçiosas reliquias, siendo las mas señaladas la cabeza y brazo de S. Balerio, y las de S. Vicente, S. Loreaço y S. Ermigildo, las quales estan en unos medios bultos de plata, que son de obra

mui rica. La fiesta de Corpus Christi que en esta iglesia se celebra es digna de que todos los curiosos la bengan a ber, porque considerar la riqueza de las calles, los muchos estandartes, las ricas cruçes, el gran numero de eclesiasticos, la diuersidad de cofradias, los niños y niñas de la doctrina y los locos y locas bestidos con sus libreas, y cada uno con barios instrumentos ban haziendo mil disparates, es cosa que pone admiraçion; y mui mayor las muchas cabezas de sanctos que de la mesma iglesia y de otras iglesias y monasterios se juntan en esta proçesion. Acreçenta con esto la deuoçion y grandeza la gran custodia de plata que en hombros de 16 sacerdotes es llebada con el Santisimo Sacramento, el qual yendo acompañado con este real triunfo, y gran multitud de caballeros y damas, con muchas inbençiones y danzas, en llegando a una plaza que alli llaman el Mercado, le depositan en un altar que está sobre un alto sitio, ricamente adornado; y descansando alli los sacerdotes y pueblo, en el inter, al son de dulcisimos instrumentos y voçes de diestros cantores, suena una estremada musica.

De ordinario a tenido Çaragoza mui exçelentes prelados, porque dejados los que an floresçido en letras y santidad, lo an sido en ella personas reales, como fueron San Braulio, que fue de los reyes godos; don Juan de Aragon, que fue hijo del rey don Juan el 2; don Alonso de Aragon, hijo del rey don Fernando el Catholico; don Jorge de Portugal, de la sangre real de aquel reyno, y don Fernando de Aragon, nieto del mesmo rey don Fernando; los quales, fuera S. Braulio, junto con la mesma dignidad an sido virreyes y capitanes generales deste reyno de Aragon. Tiene esta iglesia 12 dignidades, 8 canongias a 400 ducados, 46 raçiones y muchas capellanias del coro y de particulares, y mui gentil capilla de cantores. Tiene en la circunferencia de sus muros muchas y buenas casas, que se reparten a las dignidades y a los demas prebendados. El arçobispo de Çaragoza es señor de las villas de Alualate, Roden y Juslibol, y sus rentas baldran 50 mil ducados al año. Las canongias son a probision del arçobispo y

capitulo; viuen regularmente, y a esta causa comen en rifitorio que está encorporado con la iglesia.

EFIGIE DE ALBARRACIN

Discurriendo por las riberas del rio Turia allaremos en ellas la inespugnable çiudad de Albarraçin. Nace el dicho rio cerca de unos castillos llamados de los Griegos y Billar del Cobo y una legua del nacimiento del rio Tajo. Quando binieron los moros en España, trocaron al dicho rio su primitibo nombre, llamandole Guadalabiar, que significa aguas blancas, y asi le llaman en el reyno de Valençia. El sitio de Albarraçin, segun le describe el maestro Bernardino Miedes, en el capitulo 14 de la *Historia del rey don Jaime el primero*, es en los confines de la Edetania y Celtiberia. Es ciudad pequeña y fue ganada del poder de los moros poco antes que lo fuese Teruel, que no dista seis leguas la una de la otra; esto se prueba por un dicho comun que diçe: «de las dos tener Teruel, que Albarracin es fuerte», significando que no desmayasen los de Teruel, pues tenian recurso, como en su alcaçar, a esta çiudad de Albarraçin; la qual está fundada en la descendençia de un alto monte, en medio de la cuesta, que da en un balle profundisimo, porque por los lados y por delante está cercada de altisimos montes, que de peña tajada a manera de muro la çiñen, y estos tan conjuntos, que solo la diuide de ellos un mui estrecho y profundo balle, por el qual pasa el rio Turia, que rodea la çiudad y la diuide de los montes que la cercan, tan altos y tan conjuntos entre si, que no dejan apenas ber mas que el çielo, ni ay otra salida mas de la que el rio hace entre ellos; ni ella puede ser bista, ni dentro della pueden sus moradores ber mas que aquellas grandisimas peñas, tan eminentes que, como se dice de la peña de los Çentauros, parece que les biene a darençima; y asi un curioso, contemplando la estrañeza y terribilidad deste lugar, dijo que le pareçia cueba de ti-

gres, como lo fue çierto en fuerzas y balor, pues se defendio y hechó de su çerco a los leones de Castilla y sabuesos de Aragon. Tiene un fuerte castillo, cuya tenencia poseen los condes de Fuentes en Aragon. Será pueblo de 400 veçinos. Tiene 18 pueblos subditos a su jurisdicion. El maestro Antonio Beuter, en su *Historia general de España*, diçe que Albarraçin fue fundada por Hercules Oron, abuelo del Rey Hispan, y que el mesmo la llamó Turia, cuyo nombre bino a tomar el rio y su ribera, que se estiende asta Valençia; despues se llamó Lobetun, y de los moros, Abenrraçin, y deste se deribó el que oy tiene de Albarracin. Jeronimo de Çurita, alegando otros autores, en sus *Anales de Aragon*, diçe que reynando en Valençia un rey moro, que por cierta causa le llamaron el Rey lobo, abia un caballero llamado don Pedro de Açagra, el qual fue hijo de don Rodrigo de Açagra, señor de Estela y de otras villas de Nabarra; este, siendo no menos sabio que baleroso, procedia en sus cosas con tanta sagaçidad, que entre moros y christianos le tenian tanto respeto, que todos hacian mucho caso del, por lo qual bino a tener tanta amistad con este rey de Valençia, que de propria voluntad le dio la villa de Albarraçin con todas sus comarcas. Adquirida la dicha villa por don Pedro, comenzó a gobernarla sin reconocer por superior a ningun principe secular; y porque en ella alló una iglesia que desde el tiempo de los godos se abia llamado Nuestra Señora, en los titulos que expedia se intitulaba basallo de Santa Maria y señor de Albarraçin. Esta libertad o exempcion sintio mas que otro prinçipe de España el rey don Alonso 2 de Aragon, a causa que don Pedro abia naçido su basallo, y asi tentó diuersas veçes de pribarle de su estado; pero el don Pedro, que era hombre muy astuto, saliase con sus astucias de todos estos enrredos que le aparejaban, porque como estaba en medio de los 3 reynos, Aragon, Castilla y Valençia, quando el de Aragon le probocaba baliase del de Castilla, y quando el de Castilla, del de Aragon, y quando los dos, del de Valençia; desta manera se amparaba sin que nadie le da-

ñase, y cada uno procuraba tenerle por su amigo, y por que le tenian por gran arbitro de la guerra y de la paz para cada uno dellos.

Reconociendo don Pedro que sus cosas caminaban por bias seguras, enprendio una cosa honrrada y de buen christiano, y fue instituir en Albarraçin una iglesia catredal, y con este intento acudio al arzobispo de Toledo para que, como primado de las Españas, concurriese a su demanda, el qual conmobido de las justas causas que don Pedro le propuso, comunicó este negoçio con el cardenal Jacinto, que en los reynos de Castilla a esta saçon era legado *a latere* por el papa Inocencio 3, con cuya autoridad se efectuó la catredal; pero despues esta iglesia de Albarraçin se bino a unir con la de Segorbe, y gobernandose las dos por un solo perlado, que se intitulaba obispo de Segorbe y Albarraçin, estubieron unidas asta que en 21 de Julio de 1571 el papa Gregorio 13, a instancia del catholico rey Filipe 2, y primero de Aragon, se separó y tomó cada una su diocesis, criando por primero obispo en Albarracin al licenciado Juan de Trujillo, prior de Santa Cristina y canonigo del Pilar de Çaragoça; por cuya muerte, que sucedio antes que tomase la posesion, fue electo don Martin de Salbatierra, natural de Vitoria, en Alaba, el qual siendo promobido a Segorbe, le sucedio en este obispado el dicho Bernardino Miedes. Tiene Albarraçin tres iglesias parrochiales, que se entiende con la mayor, cuyo titulo es de S. Salbador, y Santa Maria y Santiago. No ay monasterio alguno. Tiene un buen hospital. Trahe por armas a Nuestra Señora cubierta de un manto azul, puesta en unos coros çelestiales.

Es pueblo frigidisimo en el inbierno, y tanto que carga la niebe en el de manera que no se puede caminar por muchos dias. Sus canpos producen muy buenas frutas de inbierno, particularmente peras y camuesas, que son mui sabrosas, y se guardan mucho tiempo. Labranse mui finos paños de todas suertes, porque sus lanas son mui buenas, y sus yerbas producen sabrosisimas carnes, tanto que los tocinos y ceçinas de Albarraçin

se lleban por regalo a diuersas tierras de España. Tienen en la catredal parte de lignum crucis y un vaso de christal con algunas reliquias, y otro relicario de diferentes huesos de santos, que fue de la reyna doña Ana de Austria, el qual de mano en mano le trajo aqui el dicho obispo Miedes. Tiene por armas la imagen del Saluador, con estas letras: «*Saluator mundi, saluanos*». Tiene 4 dignidades, 8 canongias a 300 ducados y 34 benefiçios, que sirben al coro. El obispo de Albarraçin tiene de renta 6 mil ducados. La fábrica, 200 ducados. Las dignidades desta iglesia son las que se siguen:

El dean de Albarraçin.	600
El capiscol.	400
El arcediano de Albarracin.	500
El thesorero.	300

En el año de 1375 fue señor de Albarraçin el infante don Fernando, hijo de don Alonso 12, rey de Aragon, con el qual titulo se llamó juntamente marques de Tortosa.

PINTURA DE TERUEL

La ultima iglesia catredal sufraganea a Çaragoza es Teruel, cabeza de los antiguos edetanos, montañeses de Aragon, a la qual llama Tholomeo Triarjulia. Su asiento es casi 6 leguas de Albarracin, en un sitio alto. Pasa cerca de ella el rio Guadalauiar o Turia, el qual desde Albarracin biene corriendo la buelta de Valencia, y poco menos de dos millas desta çiudad recoje las aguas de otro rio llamado Alfambra.

El maestro Anton Beuter refiere que esta ciudad fue fundada de Hercules Oron, aquel que fundó muchos pueblos en España, y que este la llamó Turiol, por respecto del rio Turuel o Turia,

que acabamos de decir, y que de Turiol a venido a llamarse Teruel. Despues de muchos años fue esta çiudad arruinada, sobre la qual refieren las historias de Aragon que llegado el año 1190 la reedificó el rey don Alonso el 6. deste reyno, que fue 13 conde de Barcelona; y segun Çurita, la tenençia de ella dio a un caballero llamado don Berenguer de Entença (libro 2.° de sus *Anales*, cap. 8). El maestro Bernardino Miedes, obispo de Albarracin, en el cap. 19 del libro 3 de la *Historia del rey don Jaime*, dice que Teruel fue ganada de los moros el año 1171 por el rey don Alonso el 2, y que estubo 15 meses sobre ella.

Es Teruel pueblo que, mirandolo desde fuera, ansi en grandes edifiçios y suntuosos templos como en altisimas torres, con gran arte fabricadas, representa hermosisima perspectiba; particularmente son señaladas dos que estan en las iglesias parroquiales de S. Salbador y San Martin, que pasan dos calles por debajo de ellas. Tiene muchas casas de hijos de algo y fuentes de mui buen agua repartidas por sus calles, las quales se trahen sobre arcos de piedra; son mui grandes y costosas, siendo señalada entre ellas la que trajo maestro Pierres, notable architecto, el qual hiço la gruta de Daroca, obra insigne, en tiempo del rey Filipe 2.

Labranse en ella 22 enos y otros paños mui finos, y basos bidriosos mui curiosos. El dia de Todos Santos ay feria franca. El trato de las lanas y ganados es causa que sus naturales sean ricos. Aqui dejó mosen Françes de Aranda, uno de los que eligieron al rey don Fernando en Caspe, una señalada memoria, en la qual, fuera de las limosnas secretas, se reparten cinco escudos cada dia a personas necesitadas.

Ay 8 iglesias parrochiales y 4 monasterios de frailes y uno de monjas, un hospital general mui bien servido. En la parrochia de S. Pedro estan los cuerpos de los santos martires Fr. Pedro y Juan, aquellos religiosos que por mandado de S. Francisco fueron a predicar en Valencia al rey moro Albuçeite, el qual los mandó martirizar, porque le persuadian que dejase la seta ma-

hometana, los quales, segun Beuter, fueron aqui trahidos por los mercaderes que trataban con los moros.

Tiene Teruel otra memoria mui util para sus naturales, y es que ay ciertas raçiones que bale cada una çien ducados, y son tantas, que todos los hijos de vezinos que se hiçieron eclesiasticos son probeidos en ellas. Sus campos son probeidos de todos bastimentos. Cogense en ellos buenos binos aloques o raspados. Es tierra de muchas liebres, conejos, perdices y otras bolaterias. Y llamase cabeza de la comunidad de Teruel, en la qual ay 75 pueblos, que hacen mas de 10 mil becinos. Corren por los destritos de la dicha comunidad los rios Martin, Lella, Visiedo, que son de mui buenas aguas y abundantes de todas pescas. Confiesa el rey don Jaime en sus propios *Comentarios* que la gente de Teruel y de su comunidad fue gran parte para que el ganase la famosa çiudad de Valençia; y por esta y otras causas les concedio tan notables pribilegios como aquellos de Sepulveda. Asi mesmo refiere que hubo en ella un notable ciudadano llamado Pasqual Muñoz, el qual fue tan liberal, que con su haçienda y industria le sustentó todo su ejercito mas de 20 dias, estando sobre Valencia, y deste Pasqual Muñoz es visnieto aquel canonigo de Barcelona que se llamó Gil Muñoz, el qual por muerte del papa Benedicto de Luna fue por el colegio de los cardenales que se allaron en Peñiscola electo sumo pontifice, llamandole Clemente 8; y despues, por ebitar la cisma, renunçió el pontificado, como tambien lo trataremos quando trataremos de Mallorca. Este mesmo fue el que inbió las muchas reliquias que estan en la iglesia de S. Pedro arriba referidas, que era su propia parrochia. De aqui es natural el maestro Bernardino Miedes, obispo de Albarraçin, que escribio mui doctamente el libro de la sal y la historia del rey don Jaime primero en latin que en romançe. Trahe esta çiudad por armas una estrella y un toro que la está mirando, en campo amarillo, significando el norte y fortaleza que tubo siempre Teruel en el gobierno de su republica. Tiene junto a sus muros grandes huertas, que se riegan a manos con las

aguas destos rios. Su constelacion es fria; está puesta en 41 grados y 9 minutos.

En esta çiudad, el año de 1228, sucedio un caso notable, siendo rey de Aragon don Jaime el primero. Abia aqui un hijo de algo llamado Juan Martinez de Marcilla, el qual estaba grandemente apasionado en el amor de una honestisima y recojida donçella llamada Isabel de Sigura. Este, pues, continuó con largos y continuos serbiçios, por los quales abia bien manifestado el dolor que en su alma trahia, y la suplicó que se quisiese casar con el; a lo qual despues de mui rogada le respondio que seria contenta si su biejo padre condesçendia en su demanda. Con esta respuesta, inbiando a ablar al padre, le respondio que el se olgara mucho de ello si Marzilla tubiera mas haçienda o menos hermanos con quien partilla. El pobre amante, biendo la abariçia del padre y la admirable obediençia de su hija, determinó de partirse a la guerra que entonces se hacia contra moros, pareçiendole que por aquel camino podria adquirir lo que abia menester para conseguir su intento, y asi con muchas lagrimas se despidio de la que no podia despedir de su alma, de la qual alcanzó que le esperaria termino de 5 años, en los quales con nadie se casaria. Andando el Marzilla ocupado en sus jornadas, a esta doncella importunaba su padre con diferentes matrimonios, a lo qual le respondia que no se lo mandase asta que tubiese 20 años, porque entonçes podria mejor regir su casa y familia. Pasados los cinco años y no pudiendo contradecir a los importunos y continuos mandamientos del padre, al tienpo que ya Marçilla abia desembarcado en Valencia con haçienda sufiçiente para contentar al padre, se casó esta donçella con un vezino desta çiudad. Sabido este matrimonio por aquel que en sangrientas batallas de mar i tierra la fiera espada de Marte no le abia podido damnificar, agora la dorada flecha de Cupido le a traspasado de manera que dio fin a sus infeliçes dias; porque llegado a Teruel y reconoçiendo que unas fiestas que se hazian eran por el matrimonio de su querida Segura, dejó de festejar a

sus padres y de recibir los alagos de sus hermanos y deudos, que de su benida mui alegres estaban, y fue aquella noche en casa de los de Segura, donde para mayor dolor bio su amada metida en ajenos brazos y aquella hermosura que el esperaba gozar entregada en manos de su contrario. Al fin desta tragedia, por medio de una criada que de antes tenia propicia, se escondio en la camara de la mesma Isabel Segura, donde la hizo llamar, y despues de aberla significado sus trabajos y encarecido su pena, fuele de ella negado un abrazo, que el triste por recompensa de todo esto le pedia, dandole por respuesta que en ninguna manera haria tal ofensa a su marido, antes le suplicó que buscase otro amor, pues por tanta desbentura de los dos se abia desconçertado el suyo. Replicandola otra vez el encendido amante diciendo que se moria, la honesta Segura le respondio: «Aunque mueras, no a lugar tu pretension»; y en diçiendo estas palabras, sin poder mas ablar se quedó muerto a sus pies. Turbada Segura de ber tan repentina nobedad y caso desastrado, se fue a la cama do su marido dormia, y encubriendo sus lagrimas y aogando sus suspiros, que le salian de su afligido corazon, le despertó y contó en brebe el suçeso de sus amores, en nombre de persona agena, y acabado el cuento, el marido la respondio diciendo: «Por cierto, tal muger no hiçiera falta a su marido en abraçar a tan fiel amigo, que en ello le abia de restaurar la uida, antes juzgo que fue ingrata en dejalle morir asi». Entonces le dijo ella: «Pues, señor, salí ay fuera y bereis a Juan Martinez de Marcilla, que a benido de la guerra para el efecto que os e contado». Salio el marido alterado, y biendo aquel raro espectaculo, le cubrio, y el y su muger y familia le llebaron a la puerta de sus padres, los quales biendole a la mañana, le dieron sepultura, inquiriendo la causa de la muerte de su amado hijo. La afligida Segura, con dolor de ber muerto tan berdadero amigo, perseberó con su honesta compañia; pero llegandose al cuerpo muerto le concedio lo que en bida le abia negado, y con un terrible suspiro dio con el fin a sus dias. Las

gentes que alli se allaron, biendo tan gran nobedad, se quedaron admirados; y el marido, con gran dolor, contó el funesto caso como ella se le abia contado. Pasado esto, aquellos que su triste suerte les abia apartado en vida fueron juntamente enterrados en una sepultura; los quales en el año de 1553 se allaron como el dia en que murieron, por cuya causa don Andres Santos, primero obispo de Teruel, los hizo poner debajo del altar de la capilla de San Cosme y San Damian, donde oy estan. Considera, curioso lector, la fuerza del honesto marital amor, pues no pudo ser maculado con tal behemente dileccion.

La iglesia mayor de Teruel es del titulo de la Asunpçion de Nuestra Señora. Fue de mucho tiempo antes colegiata, y en el año de 1577, a instancia del rey don Filipe 2.° de Castilla y primero de Aragon, el papa Gregorio 13, en el año 6 de su pontificado, la instituyó en catredal y la adjudicó parte de las rentas que poseya el arçobispado de Çaragoza.

Es de mui buenos edifiçios: ay en ella un rico retablo y la cabeza de Santa Emerenciana, y parte del Lignum crucis, y otras reliquias. El primero obispo de Teruel fue el doctor Artieda, canonigo y fabriquero de la iglesia de Çaragoza, y muriendo sin expedir las bulas, fue electo en su lugar el dicho don Andres Santos, que en el año de 1586 murio arçobispo de Çaragoza, a quien sucedio en este obispado don Jaime Jimeno.

Ay aqui 7 dignidades y 13 canongias a 200 ducados, aunque las antiguas balen mas. El obispo de Teruel tiene de renta 10 mil ducados. La fabrica tiene 400. Las dignidades son estas:

El dean de Teruel	1.000
El chantre	400
El sacristan mayor	400
El tesorero	300
El arcediano de Teruel	500
El vicario del coro	400
El arçipreste de Teruel	500

NARRACION DE VALENCIA

La famosa çiudad de Valencia, segun diçe el maestro Florian de Ocampo, Maneton y Juan Biterbo, fue fundada por Romo, que entre los desçendientes de Tubal fue 16 rey de España. Este la dio prinçipio en 1339 años antes del nacimiento de Christo, y a los 976 despues del general dilubio, y a los 825 que se abia poblado España. Deseando, pues, este rey anplificar su memoria, a imitacion de algunos reyes sus antecesores, determinó de edificar una çiudad cerca de nuestro mar Mediterraneo, a la qual llamó de su nombre Roma, y esta cognominaçion obtubo desde que fue poblada, asta que mucho despues los romanos binieron en España, y conquistando esta çiudad y sus comarcas, la trocaron su primer apellido, porque no pudieron sufrir que en el mundo se intitulase otra Roma que la suya; mas porque no pareçiese que del todo la despojaban de su primitibo nombre, la llamaron Valencia, que, segun ellos lo explican, en lengua latina es lo mesmo que Roma en griego. El sitio de Valencia es mui llano, y dista 3 mil pasos o una milla del mar Mediterraneo, sobre que está fundada. Está çercada de muros mui torreados, con doce puertas repartidas: 3 al Oriente, 3 al Occidente, 3 al Septentrion y 3 al Meridion, por de cada una las quales se sale a mui apacibles florestas. Fue llamada de los antiguos Epidropolis, que en griego significa fundada sobre aguas, por razon de allarse en ella mas de 15 mil poços, que surgen como fuentes de mui gentil agua dulçe; las cloacas o albañares de Valencia son obra marabillosa.

El gobierno espiritual está repartido en 13 iglesias parrochiales. Ay 21 monasterios de frailes y 16 de monjas, con otros que, no estando lejos de la çiudad, hazen numero de 40, entre los quales son notables los de S. Miguel de los Reyes, de Jeronimos;

el de S. Francisco, por aber sido casa real de los reyes moros valencianos, y el de los Predicadores, por los ordinarios theologos y gloriosos sanctos que en el an floreşçido. Tiene un famoso hospital. Tiene otros muchos templos, y con esto la multitud mayor de casas que tiene pueblo de la corona de Aragon, y las mejores de caballeros ricos y prinçipales, y se tiene punto entre ellos ser descendientes de los conquistadores desta çiudad y su reyno. Aqui tienen sus casas y ordinarias asistencias los duques de Segorbe, los de Gandia; los almirantes de Aragon, que son duques de Beraguas; los marqueses de Guadalest, los de Denia; los condes de Ribagorza, los de Oliua, los de Aluayda, los de Almenara, los de Gayano; el maestre de Montesa, qué es marques de Nauares; el marques de la Sierra Noba; el bizconde de Chelua; los condes de Elda.

Ay muchos y mui ricos mercaderes, que tienen correspondençias con diuersas çiudades y reinos: con Francia, Florençia, Genoba y Napoles. En el reyno de Siçilia tienen un sindico con dos mil ducados de sueldo, el qual residiendo en la çiudad de Palermo, para el seruiçio desta republica expide los trigos y otras cosas que a ella se trahen de aquel reyno. El trato de la seda es aqui de los mayores de España. Ay gran multitud de ofiçiales de todas artes, y estos en general son ricos y bien tratados. En sus tiendas se allaran quantas curiosidades puede pedir el deseo. Labranse paños mui finos de grana, y los que llaman valençias, y cueros, y guantes olorosos; rasos muy extremados; guadamaçies; bonetes de barias colores; espadas las mas ligeras que se forjan en toda España; los chapines y votillas de las damas, aqui es la tienda general do los bienen a buscar. Labrase la mas perfecta y blanca cera que se sabe en lo habitado, y frazadas muy buenas; basijas de barro doradas; azulejos de finos colores, que los lleban a toda Italia. Las conserbas y confituras, con otras mil inuenciones que se hacen de açucar y oro, son las mejores del mundo.

Tiene Valençia muchas plaças probeidas de todos bastimen-

tos, y es notable la limpieza con que en ella se benden las carnes, caças y frutas, y todos los demas sustentos.

La gente de Valencia, particularmente los nobles, son amigables, curiosos, especulativos e inclinados a exerçiçios militares, y muchos a las ciencias, particularmente a la philosofia, astrologia y poesia, para cuyo efecto y aumento del bien publico fundó esta nsigne çiudad una universidad, donde se leen todas facultades, y particularmente floreçen la theologia y mediçina, y la nothomia se haze mejor que en pueblo alguno de España. Ay algunos colegios. Las damas de Valençia en general son hermosas, politicas, vizarras y discretas y mui corteses; la qual propiedad profesan con gran bondad y honestidad, asi con los naturales como con los estranjeros. Es Valencia pueblo frequentado de diuersas naçiones, lleno de mucha gente, y aun ocasionado para los que en ella dan la rienda a los vicios; por cuya causa los estranjeros que a ella ocurren procuren bestirse de prudente proceder, porque si esta uirtud les falta, en dos palabras le diran un «girau, conpare», que quando buelban a escucharlo se allaran con un triunfo por la cara. Es notable la casa publica de las mugeres pecadoras y el orden que alli se tiene para que oyan misa y que no ofendan con alguna enfermedad a los miseros que las ban buscando; y esta casa siendo tan grande como un pequeño pueblo, ay en ella muchas tiendas y mesones, do se bende casi todo lo neçesario.

Celebranse en Valençia las fiestas con mucha solemnidad, particularmente la de Corpus Christi y Asumpcion de Nuestra Señora, que como notables son dignas de ser vistas.

Tiene aqui su asistençia el virrey y capitan general que gobierna todo su reyno, con el qual ay un consejo do residen un regente y otros ministros, para conoçer las causas apeladas de todo el reyno. Ay otro tribunal de la Santa Inquisicion, que se estiende en todo su arçobispado y obispados de Segorbe, Albarraçin y Teruel. Ay la tabla y casa general del reyno, la qual se gobierna por el orden que la de Çaragoça y Barcelona, y otra

casa mui principal, do se juntan los jurados, debajo de cuyo cargo está el peso de la república. Ay en ella enplentas. Ay consules de diuersos mercaderes de diferentes naçiones, que tienen correspondençias en Argel y otros pueblos de las marinas africanas. Ay casa de moneda. Ay un sumptuoso palaçio que llaman el real, donde asisten los birreyes. Sus salidas y canpos, siendo mui llanos, estan poblados de casas y jardines, tan hermosos que parece un paraiso; ay en ellos muchas azequias de agua, y entre tanta amenidad, abundan cidros, limones, naranjos, los quales son en su gusto y hermosura de los mejores del mundo. Ay grande abundançia de seda, aceites, grana, arroz, pasas, higos y açucar finisimo, para cuya labor ay en ella muchos molinos, y se allan muchas yerbas inestimables para todas enfermedades.

Por la parte del norte pasa el rio Thuria, cuyas riberas, desde su naçimiento asta llegar al Grao, son un retrato del paraiso; por tales las alaba Claudiano, autor grabe. Goza Valencia de la mejor pesca que se alla en pueblo de la costa mediterranea, y mas la de su Albufera, que está a la parte del Mediodia, cuyo nombre en arabigo significa mar pequeño, porque es una naba o laguna que tiene 3 leguas de largo, y está una desta ciudad; allanse en ella todos generos de pescados y dibersas bolaterias. Es Valencia uno de los mejores pueblos del mundo, y unibersal regalo de toda España, cuya bega y sus distritos es el sitio mas apaçible y bistoso que se alla en lo habitado; pero casi lo biene a ser todo el distrito de su reyno; y amplificanse sus grandes excelençias mucho mas por el triunfante martirio que en ella padeçio el gran martir S. Bicente, cuyo cuerpo esta aqui, de quien dijo mui bien Beuter que murio entre las flores el que fue flor de los martires.

An floresçido en Valençia sanctisimos barones, entre los quales fue sol entre las estrellas el glorioso S. Vicente Ferrer, de la orden de Predicadores, a quien canonizó el papa Calixto 3, que fue su contemporaneo. Fue S. Vicente uno de los 9 jueces que en la villa de Caspe, año de 1412, declararon por rey de Aragon a don Fernando, infante de Castilla. Fue tan exçelente la vida y

sermones que hizo, que por su doctrina y ejemplo se convirtieron gran numero de judios y moros a la verdadera fe de Christo. Aqui naçio Onorato Juan, gran philosofo y baron insigne en letras humanas, que fue maestro del principe don Carlos y obispo de Osma; y el docto maestro Anton Beuter, theologo y predicador excelente, que escribio la coronica de España y de la mesma Valençia; y Martin de Viciana, que tanbien escribio la 3.ª parte de la coronica del dicho reyno; y don Francisco de Borja, duque de Gandia, el qual, dejando las cosas deste siglo por adquirir las eternas, se recogio en la Compañia de Jesus y fue 3 general en ella, donde hizo vida exemplar; y el comendador Falcon, que escribio la quadratura del circulo; y don Juan Fernandez de Heredia; y don Gaspar de Romani, poetas famosos como sus obras lo muestran; y el doctor Medina, consumado medico y catedratico de prima en Salamanca, y en aquella universidad, en lo tocante a la notomia, a sido la primera el licenciado Alonso Perez, que escribio la *Segunda Diana* y otras obras bien curiosas. Y no sera raçon dejar a aquellos illustres y bienauenturados barones Fr. Juan Micon y Fr. Luis Beltran, que estan sepultados en el conbento de Predicadores, los quales cada dia resplandeçen con grandes milagros. Otros muchos barones e ingenios a abido en Valençia que seria nunca acabar el quererlos contar.

Es Valençia cabeza y metropoli de su reyno; trahe por armas las barras de Aragon y una corona real y un morçielago, que allí llaman el rat penat, cuya interpretacion describe el obispo de Albarracin en su *Historia del rey don Jaime.*

Segun Çipriano Leonicio, está puesta Valençia debajo de los signos Marte y Escorpion, en 40 grados y 27 minutos; pero dejando sus grandezas, bengamos a tratar como fue ganada de los moros y de la restauracion de su iglesia, cuya asistençia, segun Anton Beuter, en el capitulo 25, y el obispo de Albarracin, en el 2 libro de la *Historia del rey don Jaime*, la tubo en un famoso templo, que el mesmo Romo fundó en esta çiudad, el qual en

su principio abia sido dedicado a la diosa Diana, y en la conversion de los godos, al nombre del Salbador; y asi mesmo nos consta por diuersos Conçilios aber sido sufraganea a Toledo; y por otro Conçilio que dicen, siendo su obispo Çelsino, çelebró en esta iglesia Theodorico, 10 rey de los godos, en el año de 469, a los 4 de Diciembre, donde se ordenó que el Ebangelio se dijese en la misa, cosa que, no abiendose hecho hasta entonçes, a su exemplo lo usaron despues todas las demas iglesias del mundo. Asi mesmo allamos en autenticas historias que en tiempo del emperador Justino fue obispo en Valencia Justiniano, prelado de gran religion, que escribio libros marabillosos, y entre ellos el de las cinco questiones. Fue obispo desta çiudad Eutropio, sanctisimo baron.

Mas dejadas estas antiguedades, nos llegaremos a la venida de los moros en España, en cuyo tiempo, despues que Valencia pasó por el yugo que las otras çiudades sus conbeçinas, siendo oprimidas por algunos prinçipes moros, y reconoçiendo a Valençia por pueblo regalado, pusieron en ella su regia silla, intitulandose reyes de ella; de la qual, segun Anton Beuter y el obispo de Albarracin, fueron desposeidos el año 1087 por el inuicto y baleroso castellano don Rodrigo de Vibar, a quien los moros, por el temor que les puso, llamaron el Cid, que en su arabigo significa capitan famoso. Esta entrada la ponen otros autores 4 años antes del tiempo referido; pero lo dicho es lo mas çierto, y mucho mas que el la ganó, de adonde a quedado llamarla Valençia del Cid; en la qual hizo cónsagrar la mezquita mayor, dedicandola al apostol S. Pedro, de quien era mui deboto, y con autoridad del papa Urbano 2 puso en ella por obispo a don Jeronimo Pietragoras, que para esto fue llamado desde Castilla; y consagrada la iglesia dentro de pocos dias, el buen Cid inbió al rey don Alonso, que estaba en Toledo, un gran presente de las cosas mas preçiosas que en la çiudad se hallaron; y poniendo orden en su gobierno, hizo traher a su mujer doña Jimena Gomez, con sus hijas doña Elvira y doña Sol. Aqui las casó con los condes

de Carrion, que tan mala cuenta dieron de sus personas. Creçia la fama de Valençia con la asistencia del buen Cid y de los muchos caballeros que cada dia le siguian; porque desde esta çiudad se emprehendian diuersas jornadas contra moros, de los quales obtuvo tan notables victorias, que no solo estendieron su fama por todo el uniberso, pero tambien se aumentaban sus riquezas y el temor de los enemigos. Desta exaltaçion y preçiosa libertad gozó todo el tienpo que este inbençible caballero uiuio. Mas la Probidencia diuina, por sus ocultos juizios, permitio que a tanta gloria se siguiese gran dolor y caida con la muerte deste su caudillo y padre; la qual no solo le fue anunciada por su propio protector, S. Pedro, pero tanbien le dijo que muerto abia de benҫer la mas famosa vatalla que en su vida abia vencido, como, en efecto, despues la venҫio. Estando, pues, en sus propias casas, que no por pequeño trofeo asta agora se conserban, al portal de la Trinidad desta ciudad, a 10 de Junio de 1097, con mui grande contriçion y ejemplo de buen cristiano rindio el anima a su Criador, con estupendo dolor de todos los que entonces alli estaban. Muerto y derribado el fuerte muro de Valençia y el espejo militar de la nobleza de España, su cuerpo fue llebado al monasterio de S. Pedro de Cardeña, en la diocesis de Burgos, con cuya falta y ausencia que su muger y caballeros hicièron desta çiudad, en brebes dias bolbio Valencia a la opresion de los moros; la qual poseyeron asta el año de 1238, que el christianisimo rey don Jaime, primero deste nombre, la bolbio a recobrar, en la qual entró a 28 de Setiembre, bispera del archangel S. Miguel, abiendo 250 años que se abia perdido, con el resto de toda España. Y como este rey fuese dotado de gran santidad, y tanbien por sus hechos y admirable naçimiento, a la hora hizo consagrar la iglesia, que abia buelto a ser mezquita, y dedicandola a Nuestra Señora, con autoridad del papa Gregorio 9 la restituyó su antigua silla catredal y puso por obispo a don Ferrer de S. Martin, que era proposito de la de Tarragona, cuyo brebe se expedio el año adelante de 1239, y este mesmo ponti-

fiçe la hizo sufraganea a Tarragona, no obstante que lo abia sido a la de Toledo, por cuya memoria el dia de S. Dionisio se celebra en Valencia una mui solemne proçesion, y en ella lleban el estandarte que llaman del rat penat, por manos del juez criminal, en comemoracion de que el rey le lebantó el dia que ganó esta çiudad. En este titulo se conserbó asta el año de 1482, que el papa Inocençio 8 la ensalzó en metropolitana; este año es el mas çierto, pues asi lo afirma el obispo de Albarraçin, que fue canonigo y arcediano en ella, y lo miró mui bien, y no como otros quieren dezir que fue en otro tiempo. Erigida esta iglesia en metropolitana, se le dieron por sufraganeas las iglesias y obispados de Mallorca y Cartajena; pero con el discurso del tiempo la fue quitada la de Cartajena y la añadieron las de Orihuela y Segorbe.

La fabrica desta iglesia fue fundada desde la primera piedra por el mesmo rey don Jaime, el qual considerando que en el antiguo tenplo, que abia consagrado, abia algunas molduras y señales mahometanas, las quales eran tropiezo para los que nuebamente se abian de conbertir, consultó con los prelados y otros grandes de que seria bien hecharla en tierra, y biniendo al efecto, con sus propias manos tomó un martillo de plata y comenzó a derribarla, y luego le siguieron los demas señores y toda la otra gente, asta que no dejaron piedra sobre piedra; de manera que desde los fundamentos se fabricó el sumptuoso templo que oy pareze, cuya traza es de 3 nabes, con su capilla mayor, cruçero y trascoro y diuersas capillas. Ay un retablo de plata de rica escultura y un cinborio muy bueno, y la torre de las canpanas, que es ochavada, es de las mas altas y bien labradas que se sabe en muchas partes. El suelo es curiosisimo. La sala del cabildo es admirable. Tiene grandes reliquias, siendo las mas señaladas el caliz con que Nuestro Señor Jesucristo celebró el Juebes Santo; el cuerpo de S. Luis, obispo de Tolosa, que fue infante de Napoles, el qual fue traido a Valencia por don Alonso el 5., rey de Aragon, quando tomó la çiudad de Marsella; otro de los

Santos Inocentes; un brazo del evangelista S. Lucas; una medida de la estatura de Nuestro Señor Jesuchristo, llamada la longitud; un paño do está la çena del Señor con sus apostoles, que le tienen en gran estima.

Desde que el Cid ganó a Valençia asta estos tienpos a sido esta iglesia gobernada por 25 prelados, los 13 obispos y los 12 arçobispos; y puedese loar que, de 4 pontifiçes romanos que abemos tenido españoles, fueron los dos sus prelados: el primero fue Calixto 3., y el segundo fue Alexandro 6., ambos hijos de la casa de Borja; y entre los demas fueron los 4 cardenales, como fueron don Cesar Borja, que antes que se consagrase renunció el arçobispado: este fue aquel duque Balentino que tantos desasosiegos causó a la republica christiana; el 2.° fue don Juan de Borja; el 3.°, don Pedro Luis de Borja; el 4, Erardo de la Marcha, de nacion aleman. An sido prelados de Valencia personas de sangre real, como fueron don Alonso de Aragon, hijo o hermano del catholico rey don Fernando; don Jorje de Austria, hijo del emperador Maximiliano primero. Agora lo es don Juan Enriquez de Ribera, que es hijo de don Pedro Afan de Ribera, primero duque de Alcalá, que murio virrey de Napoles; y con ser arçobispo, es tanbien patriarca de Antiochia, y de tan singulares uirtudes, que sus obras y fama las tienen por el mundo divulgadas.

El cabildo desta iglesia es el de mayor clero que se alla en toda la corona de Aragon, porque tiene 220 clerigos, que de ordinario asisten en ella a todas las oras canonicas. El arçobispo de Valençia es señor de las villas de Puzol, Chulilla y el Billar; tiene de renta 60 mil ducados, y solia tener 12 prebendas, llamadas pabordias, las quales por autoridad apostolica sè an resumido en el capitulo para acreçentamiento de las canongias. Ay seis dignidades y 24 canongias, que renta cada una quinientos ducados; pero como ay muchos benefiçiados y capellanes, bienese a haçer el sobredicho numero, y a juntarse un choro principalisimo y mui cunplido. Tiene esta iglesia gran capilla de

cantores y ministriles, y mucha riqueza de ornamentos y joyas que la han dejado reyes y prelados. Las dignidades son estas:

El dean de Valençia.	1000
El capiscol.	1000
El arçediano mayor.	1400
El arçediano de Alçira.	1200
El arçediano de Morbiedro.	1400
El arçediano de Jatiba.	400

RETRATO DE SEGORBE

Segorbe, çiudad antigua entre los edetanos celtiberios, está fundada 9 leguas de Valençia, açia la mano derecha del norte, en un hermoso valle, çercado de grandes montes. Será pueblo de 2 mil beçinos; de la qual escribe Çurita, cap. 28 de sus *Anales*, que fue la antigua Segobrica, memorable entre los edetanos. Anton Beuter, en el cap. 9 de su *Historia*, diçe que se llamó Segobrica, y que fue fundada por Brigo, 4 rey de España, que, segun Beroso, reynó en ella a los 399 años despues del unibersal dilubio; y que fue en su prinçipio çiudad mui noble, y prinçipalmente los dichos edetanos, de cuyo nombre se llamó la probinçia donde está asentada, y los moradores, celtiberios segobriçienses. Y lo mesmo refiere Plinio, en el cap. 2 del libro 3 de su *Historia* y Fr. Alonso Benero, folio 70, dice que Brigo fundó a Segobrica, que es agora Segorbe; y el mesmo Anton Beuter diçe que los beçinos desta çiudad fueron los pobladores de Segobia.

Tiene Segorbe 5 iglesias parrochiales, y 3 monasterios de frailes y uno de monjas; es insigne el de Bal de Christo, de los cartujos, el qual en el año de 1385 fue fundado por el rey don Martin de Aragon, que fue hijo del rey don Pedro el 4.; en el qual, de mas de sus sumptuosas fabricas, puso muchas y precio-

sas reliquias; el 2., del titulo de Nuestra Señora de la Esperanza, le fundó el infante Fortuna y en él erigio su sepulcro y le dotó de grandes rentas, aunque agora no tiene tantas. Ay en Segorbe un hospital llamado el General, que es mui bueno y bien seruido. Ay un castillo con muchas armas y mui buena artilleria. El rio Palençia pasa no lejos de sus muros, sobre el qual fundó don Juan de Muñatones, obispo de Segorbe y Albarracin, una sumtuosa puente; este rio naçe a 4 leguas desta çiudad, junto a la villa de Vejix, que es de la orden de Calatraba. Goza de marabillosas frutas, entre las quales son abentajadas las guindas, duraznos, membrillos y melocotones; tiene binos mui buenos. Ay fuentes de mui claras aguas, que están repartidas por las calles y casas desta çiudad, particularmente la que llaman del Argent. Labrase mucha seda y paños de grana fina y otros de barias colores. Su region es algo mas fria que caliente.

Estando Segorbe en poder de los moros, como las otras çiudades de España, la conquistó el rey don Jaime el primero, y con autoridad del papa Inoçencio 4. la restituyó su antigua silla catredal, que en tiempo de los godos abia tenido, y, como consta del Concilio eliberitano, abia sido sufraganea a Toledo, y por causas que en aquellos tiempos ocurrieron se unio con la de Albarraçin, que, como queda dicho, desde el tiempo de Inoçençio 3 abia sido catredal, en la qual union se conserbó asta que en el año de 1577, como queda dicho en el capitulo de Albarracin, se separaron; y el ultimo obispo que goçó destas dos iglesias fue don Francisco Soto de Salazar, que murio obispo de Salamanca. Ganada que fue Segorbe por el buen rey don Jaime, quedó unida con la corona real de Aragon y en el numero de las del reyno de Valencia. Su iglesia a sido sufraganea a Toledo y a Çaragoza; agora lo es a Valencia.

Refiere Garibay, en el capitulo 12 del libro 34 de sus *Conpendios*, que en el año de 1242 fue conde de Urgel y señor de Segorbe don Pedro Alfonso, hijo natural de don Alfonso Enrriquez, primero rey de Portugal: pero despues con el tiempo bino

esta çiudad, con titulo de ducado, a don Enrique de Aragon, llamado el infante Fortuna, el qual fue hijo del maestre de Santiago, hermano del rey don Juan el 2 de Aragon y nieto del infante don Fernando de Castilla, que fue despues rey de Aragon: y destos procedio el duque don Ramon Folque de Aragon, que fallescio el año de 1574; al qual por no aber dejado hijos le sucedio en sus estados de Segorbe y Cardona doña Juana de Aragon, su hermana, que a la saçon era marquesa de Comares; y aunque trahe el dicho estado de Segorbe lite con la corona real, tienen aqui sus palaçios los duques, que no son tan buenos como su calidad requiere.

La iglesia de Segorbe es del titulo de Nuestra Señora; es de buenos edificios y mui bien serbida. Junto al altar mayor está sepultado el dicho duque don Ramon. Tiene para su seruiçio 8 dignidades y 12 canongias a 300 ducados, y algunas capellanias, y buenos musicos. El obispo de Segorbe tiene de renta cada año 8 mil ducados. Las dignidades son las que aqui se siguen:

El dean de Segorbe.	800
El maestre escuela..	1.500
El enfermero..	600
El arcipreste..	300
El arçediano de Segorbe.	500
El prior de Segorbe..	200
El tesorero..	300
El obrero..	200

PINTURA DE ORIHUELA

Orihuela es una çiudad de gente y edifiçios noble. Está fundada en el reyno de Valencia, a 4 leguas de la çiudad de Murcia, desde la qual el rio Segura biene bañando sus campos; y quando falta llubia, los riega de manera que jamas careçen de

buenos temporales; y de aqui se deriba el prouerbio antiguo: «Que llueba, que no llueba, pan se coje en Orihuela». Despues que este rio a causado mil bienes a esta çiudad y sus contornos, se ba deslizando, asta que junto a la villa de Guardamar entrega sus aguas al mar Mediterraneo. Ay en estos campos grandisima suma de moreras, y por esta causa se recoje en ellos casi tanta seda como en los de Murçia.

Tiene Orihuela 5 iglesias parrochiales y 3 monasterios de frailes y 2 de monjas. Aqui fundó don Fernando de Loazes, arçobispo de Valençia, un colegio sub titulo de Santo Domingo, que es de los mas ricos y sumptuosos que se allan en España. Ay en ella muchos caballeros. Ay gran abundancia de grana, de arroz y açucar, y binos mui extremados. Su clima es de cielo sano.

Despues que esta çiudad fue recobrada de los moros por el rey don Jaime, conquistador de Valencia, su prinçipal iglesia, que es del titulo de S. Salbador, fue subdita a la de Cartajena; y en el año de 1413, estando en España el papa Benedicto 13, la erigio en colegiata; esta creaçion fue confirmada por Martino 5, su suçesor. Despues, caminando el tiempo, 100 años adelante, que fue el año de 1513, en 14 de Mayo, fue decorada en catredal por el papa Julio 2. Esta creacion, aunque entonzes no hubo efecto, llegado el año 1566, a instancia del rey Philipe 2, el papa Pio 4. la mandó poner en execuçion y, separandola de Cartajena, crió por su primero obispo al maestro don Gregorio Gallo, natural de Burgos, uno de los mas famosos predicadores que en su tiempo se allaba; murio despues obispo de Segobia. Siendo ya catredal esta iglesia, se declaró por sufraganea a la de Valençia, y la de Cartagena, con la dioçesis que la quedó, se anejó a la de Toledo.

El edifiçio desta iglesia, aunque no es muy grande, es mui lindo y alegre; tiene dos rejas doradas entre el coro y capilla mayor, no menos hermosas y costosas; tiene ricos ornamentos y dos cabezas de las once mil birgenes. Su obispo tiene 10 mil ducados de renta. Hay 6 dignidades y 16 canongias a 300 duca-

dos. Las dignidades de maestre escuela y arcediano de Alicante fueron criadas quando se hizo catredal; las quales, con otras capellanias, an quedado por patronazgo del rey. Tiene buena musica. Las dignidades son:

El dean de Orihuela..	700
El chantre.	500
El thesorero.	500
El maestre escuela..	500
El arçediano de Orihuela.	500
El arçediano de Alicante.	500

ESTANPA DE MALLORCA

Aunque la isla de Mallorca está 36 leguas de España, con todo eso, es contada su iglesia y çiudad en el numero de las que estan en la corona de Aragon; porque sus naturales no solo son españoles y ablan bulgarmente la lengua catalana, y muchos la castellana, pero la dicha iglesia es sufraganea a la de Balençia. Está la isla de Mallorca en el mar que antiguamente fue llamado Valearicó y agora Mediterraneo; gira toda ella 480 millas (1), en la qual ay algunos puertos donde pueden surgir nabes; frontero del Poniente tiene el que llaman Colonbo; y otro llamado Pietro. Llamose Mallorca, a diferencia de Menorca, otra isla que está 30 millas mas llegada al Poniente, tomando desde Mallorca al cabo de Artuchey, de Menorca el de la Piedra. Los griegos llamaron estas islas Ginasias, y despues Baleares, cuyos nombres, segun algunos autores, tomaron de Valeo, compañero de Hercules, al qual dejó aqui quando se iba a España. Diodoro quiere que de la gran industria con que los mallorquines tiran las piedras con ondas se les atribuyó el dicho nombre.

(1) *Nota marginal:* 80 millas a circuito 60 leguas.

Segun Tomas Castiglion Arentino, en el libro que hizo de la *Descripçion de las islas del mundo*, estas islas estan puestas en el 4 clima, bicinas al undecimo paralelo, y el dia mas largo es de 14 oras y 3 quartos; asi lo trahe el obispo de Girona en su *Paralipomeno de las çiudades de España*.

Tubo esta isla en lo pasado dos çiudades mui ricas, llamadas Polençia y la Palma; la una puesta al Lebante y la otra al Poniente; mas abiendo estas pereçido, tiene agora otras dos: la principal es Mallorca, la qual está puesta en el sitio mas estrecho que ay en toda esta isla, y tendrá 8 mil vezinos, y ay en ella muchos caballeros y ricos mercaderes. Está fortificada de mui buenas murallas y artilleria; ay mui buenas casas y templos. Ay aqui virrey que gobierna las 4 islas, Mallorca, Menorca, Iviza y la Formentera; ay un consejo real y un tribunal del Santo Oficio, que conoçe en todas estas islas.

Entre algunos monasterios que ay aqui, es casa real el de Jesus Nazareno, que en el año de 1400 fue fundado çerca de la villa de Baldemuza por el rey don Martin de Aragon; es de los cartujos.

Los naturales de Mallorca hacen mui buena acojida a los forasteros. Las mugeres son hermosas y de mucha graçia. Es toda la isla abundante de todos bastimentos; pero mucho mas de aceites y ganados, siendo sus quesos de los mejores de Europa. Ay muchedumbre de naranjas, çidros y limones, con otras frutas y yerbas salutiferas. Tiene por armas un escudo partido en 4 quartos: en los dos las barras de Aragon, y dos castillos en los otros, plateados y metidos en el agua, en campo azul. Está aqui el cuerpo de Santa Praxedes en una capilla real que está en el palaçio del virrey.

Cuenta Diodoro Siculo, en el 4 libro de su *Historia*, que tenian por costumbre los mallorquines, quando abian de tomar mugeres, de inbiar un amigo, el mas intimo que tenian, para que este se juntase con la que abia de ser esposa, y si al tal contentaba, entonces se hacia el casamiento. Pareçeme que en el tiempo pre-

sente mas amigos se allarian para tratar estos negoçios que para prestar dineros. Refiere mas, que tenian tanto amor a las mugeres, que todas las veçes que los cosarios les cautiban alguna, daban tres o quatro hombres por ella. Asi mesmo dice que, en tienpo de los romanos, los mallorquines no tenian uso de oro ni plata, y hacian esto porque para librarse de muchos peligros no abia armas mas seguras que el huir de la codiçia: porque se acordaban de Gerion, hijo de Chrisauro, el qual por sus grandes riquezas fue muerto de Hercules; y por esto, yendo a la guerra que los romanos hicieron, los cartagineses no quisieron ser pagados en otra moneda sino sola en mujeres y binos, que aun entre ellos no los abia.

Despues que los moros ocuparon a España, con las islas a ella adyaçentes, reynando en las de Mallorca y Menorca un moro llamado Retabo Hintu, el rey don Jaime bino sobre Mallorca, y estando muchos dias sobre ella, un domingo, principio del año 1230, la ganó por fuerza de armas; y, como refiere Çurita en el cap. 9 del 3 libro de sus *Anales*, asi como la ganó quiso poner iglesia catredal en esta çiudad, lo qual le contradijo don Berenguer, obispo de Barcelona, alegando que la jurisdicion espiritual de aquella isla perteneçia a su dioçesis, por virtud de cierta donaçion que un rey moro de Denia y de la propia isla le abian hecho; por cuya causa remitio este negocio a los abades de Poblet y Sanctas Creus, de Catalunia, y estos determinaron que hubiese obispo, con que el primero fuese el que el rey nombrase, y de alli adelante quedase esta elecçion al obispo y capitulo de Barçelona, con que el electo fuese uno del gremio de la iglesia de Barçelona; y en defecto de no aberle, fuese de la propia de Mallorca; y que esto mesmo se entendiese si se pusiese iglesia catredal en Menorca o en Ibiza, lo qual asi se cumplio.

La iglesia catredal de Mallorca es mui clara y alegre; su titulo es de Nuestra Señora. Está sepultado en ella un prinçipe, hijo del dicho rey don Jaime, en quien muchos reciben notorio engaño, pensando que sea el mesmo rey, que está sepultado en el

monasterio de Santa Maria de Poblet, en Catalunia. Este principe le tienen aqui por sancto: su cuerpo, que está tan entero como quando murio, le mudan los mallorquines una camisa cada sabado, que lo muestran a los forasteros que alli llegan. En esta iglesia fue obispo Gil Muñoz, canonigo de Barcelona, el qual por muerte de Benedicto 13 fue electo papa por los cardenales que se allaron en Peñiscola, donde el mesmo papa murio, en el reyno de Valencia. Este canonigo fue tan bien mirado, que, conoçiendo los trabajos que la Iglesia catholica avia padeçido por la larga çisma causada de su antecesor el antipapa Benedicto, se fue a Roma, y besando el pie a Martino 5, le confesó por berdadero vicario de Christo, y alli renunçió el derecho, si alguno tenia, al pontificado; por lo qual el mesmo papa Martino, conoçiendo su buen celo, le dio este obispado de Mallorca y otras muchas gracias, que largamente cuentan los historiadores, particularmente Çurita en el cap. 8 del libro 3 de sus *Anales*. Tiene esta iglesia mui ricos ornamentos y algunas reliquias, entre las quales ay un brazo de S. Sebastian. Ay zinco dignidades y 24 canongias a 500 ducados, y algunas capellanias de la mesma iglesia y de capillas particulares. Tiene su buena capilla de cantores y ministriles. El obispo de Mallorca tiene de renta 10 mil ducados. Las dignidades son estas:

El dean de Mallorca	800
El capiscol	500
El sacristan mayor	500
El arcediano de Mallorca	400
El prior de Mallorca	400

DESCRIPÇION DE BRAGA

Abiendo tratado de las iglesias de Castilla y Aragon, será bien que tratemos de las de Portugal, el qual se separó de la

corona de Castilla el año de 1090, por haberlo dado en casamiento el rey don Alonso el 6 a su hija bastarda doña Teresa con don Enrrique de Lothoringia, que le bino a serbir en la conquista de la ciudad de Toledo: el qual reyno, por secretos juicios de la diuina prouidencia, el año de 1578 se bolbio a encorporar en la dicha corona de Castilla y Leon, abiendo sido poseido y gobernado por un conde y 17 reyes, llamandose Enrriques el primero y el ultimo.

En este reyno ay 3. iglesias metropolitanas y 10 sufraganeas. La que preçede en antiguedad es la metropolitana de Braga.

Esta çiudad tubo su principio 296 años antes del naçimiento de Christo nuestro bien; sus fundadores fueron los galos celticos, los quales biniendo en España fundaron otros muchos pueblos en ella. Quando los romanos fueron señores de España, fue Braga çiudad mui estimada. Está fortificada de buenas murallas, con sus baluartes y mucha artilleria en la parte que mira a España. Ay muchos caballeros y mercaderes ricos.

FIGURA DE LA GUARDA

La çiudad de La Guarda está puesta sobre una montaña mui alta y de region mui fria, en la probinçia de la Ueyra, que está 7 leguas de los limites del reyno de Leon, por la qual parte se junta su obispado con el de Çiudad Rodrigo. Tendrá 800 vezinos. De su prinçipio no se sabe mas de que en su dioçesis ay dos lugares pequeños llamados Idania la Bieja y Idania la Nueba. La Bieja fue una çiudad mui grande, llamada Eguitania, en la qual estubo la iglesia catredal que oy tiene La Guardia: era sufraganea a Merida, y por memoria desto sus prelados se ponen en sus firmas: *episcopus egitaniensis;* mas siendo Egitania destruida en tienpo de los godos, se pasó la silla a esta de La Guarda, cuya iglesia es de antiguo edificio y del titulo de Nuestra Señora. Ay un retablo mui curioso de alabastro y rica talla, relebado de oro.

Tienen sus campos muchos castaños, pinos y abellanos. Es tierra de poco pan, pero de buenas frutas.

El obispo de La Guarda tiene de renta 25 mil ducados. Ay 7 dignidades y 24 canongias a 300 ducados. Ay buena musica. La fabrica tiene de renta mil y 600 ducados. Las dignidades son estas: El dean de La Guarda, mil ducados. El chantre, 600. El maestre escuela, 600. El tesorero, 600. El arçediano de Ciralico, 600. El arçediano de Abrantes, 700. El arçediano de Cubillana, 500.

IMAGEN DE LAMEGO

La çiudad de Lamego, antiguamente tambien fue sufraganea a Merida. Toca su obispado con el de La Guarda, de Çiudad Rodrigo y Miranda. Está en la probinçia de la Veyra. Es pueblo de buenas casas y de canpos que produçen mui buenos frutos, y particularmente binos aloques, que aqui son maravillosos. Pasa junto a ella un rio, y por sus terminos el Duero, de que se saca mucha pesca. Esta çiudad fue ganada a los moros por el rey don Fernando, primero deste nombre entre los de Leon, y el conde don Enrrique la restituyó su silla, el mesmo año que a la de Braga y Oporto, y con autoridad del mesmo papa Pasqual 2.

Su iglesia es antigua; diose por sufraganea a Braga, por estar Merida en poder de moros. Es del titulo de Nuestra Señora. En ella fue obispo Idaçio, que se conbirtio el año de 420 y escribio una historia mui copiosa desde el emperador Teodosio asta el año de 490. Tiene la iglesia de Lamego muchos ornamentos de plata y oro. Ay 7 dignidades y 20 canongias a 300 ducados. Ay buena musica. El obispo de Lamego tiene de renta 16 mil ducados. Las dignidades son: El dean de Lamego, 1.200. El chantre, 1.000. El maestre escuela, 600. El tesorero, 400. El arcediano de Lamego, 400. El arçediano de Riba de Coa, 400. El arcediano de Baldeigen, 600.

EFIGIE DE VISEO

La catredal de Viseo fue reedificada por el rey don Alonso el 3, çerca de los años de 838. Despues vino en poder de los moros, y estubo asta el año de 1038, que la recobró el rey don Fernando el primero de Castilla; y a su instançia bolbio la silla el papa Gregorio 4. Antes que el dicho don Fernando pusiese çerco a esta çiudad se le abia puesto el rey don Alonso el 4, que era suegro de don Fernando, y desde la muralla un moro que le conoçio le tiró una flecha que le quedó muerto. Este desastrado suceso quieren decir algunos que le suçedió por la fuerza que hizo a la infanta doña Teresa para que se casase con el rey don Audalla, moro de Toledo, lo qual ella sintio tanto, que pidio con grandes lagrimas justicia al cielo; y al fin el moro, atemorizado de las protestas que ella le hizo, la inbió con muchas riquezas a Leon, y alli se entró monja.

La iglesia de Viseo era antiguamente sufraganea a Merida, en tienpo del papa Marco Romano. Es de buen edifiçio, i del titulo de Nuestra Señora. Tiene muchos ornamentos de plata y oro. Ay 8 dignidades, y 16 canongias, y 10 medias, y 6 capellanias. El obispo de Viseo tiene 9 mil ducados de renta. Las dignidades son estas: El dean de Viseo, 600. El chantre, 800. El maestre escuela, 800. El tesorero, 400. El arçediano de Uiseo, 500. El arçediano de Pindello, 350. El arçediano de Françe, 800. El arçipreste de Viseo, 300. Tiene capilla de cantores.

RETRATO DE MIRANDA

Miranda es cabeza de la probinçia Tras os Montes. Está en un alto. Será de 1.200 vezinos. Está entre Duero y Angueyra, rios. Es fuerte por sitio y murallas que, aunque antiguas, son mui bue-

nas. Fortificola el rey don Dionisio, 6 rey de Portugal, unico deste nombre, y hizo el castillo. Careze de pan; ay muchas castañas, abellanas y ençinas. Quando fue poseida de los moros, la recobró el rey don Alonso el Catolico, que fue yerno de don Pelayo, rey y primero conquistador de España. En el año de 1581, estando alterado el reyno de Portugal y puesto en arma sobre su suçesion por la muerte del rey don Sebastian, su ultimo poseedor, la ganó a Miranda don Diego Enrriquez de Guzman, que era capitan general y conde de Alba de Aliste por el rey Filipe 2, legitimo suçesor de aquel reyno.

La iglesia de Miranda, de muchos años atras abia sido colegiata, asta que en el año de 545, a instancia del rey don Juan, 3 deste nombre entre los de Portugal, la instituyó catredal el papa Paulo 3. Su titulo es de Nuestra Señora. El primer obispo de ella fue don Toribio Lopez. El obispo tiene de renta 10 mil ducados. Ay 7 dignidades y 25 canongias a 250, y 12 medias a 125, y algunas capellanias. De las canonjias, se aplican dos al dean, el qual, con el maestre de escuela, an de ser graduados de doctores o licençiados en la unibersidad de Coimbra. La fabrica tiene 500 ducados de renta. Las dignidades son: El dean de Miranda, 500. El chantre, 250. El maestre escuela, 250. El tesorero, 250. El arçediano de Miranda, 250. El arçediano de Berganza, 250. El arçediano de Mirandela, 250. Tiene buena capilla de cantores.

PINTURA DE LEYRIA

La çiudad de Leyria, fundada en la probinçia que en Portugal llaman Estremadura, fue ganada de los moros por el rey don Alonso Enrrique; y quando la hubo ganado supo como le estaban aguardando cinco reyes moros con mui mayor ejercito del suyo; y prometio a Dios, si alcanzaba uictoria, de dar esta çiudad i quanto desde ella se beya al monasterio de Santa Cruz de Coimbra, que es uno de los mas señalados de la christiandad.

Diosela, y estubo en su dominio asta que reynando don Juan el 3 suplicó al papa Paulo 3 que pusiese aqui iglesia catredal, y se puso en el año de 1545, abiendola dado en el de 1127. Las rentas que tiene se tomaron de las del monasterio sobredicho. Y este mesmo año fundó la celebre unibersidad de Coimbra; y con autoridad del mesmo pontifiçe la adjudicó parte de las rentas del dicho monasterio; de manera que de ellas se a hecho un obispapado y una unibersidad; y con todo esto a quedado mui rico. El primero obispo de Leyria fue don Fr. Blas de Barroso, de la orden de San Jeronimo. Sus rentas baldran 6 mil ducados. Ay 20 canonjias a 300 ducados. Ay algunas capellanias, y ay capilla de cantores, y organista y ministriles. Ay cinco dignidades, que son:

El dean de Leyria.	800
El chantre.	700
El maestre escuela..	700
El tesorero.	600
El arçediano de Leyria.	600

ORIGEN DE LISBOA

La 2.ª metropolitana en Portugal es la iglesia de la famosa y gran ciudad de Lisboa, antigua y ordinaria silla de los reyes de Portugal, a la qual, segun Estrabon, dio prinçipio el famoso capitan Ulises, despues que se dio fin a la sangrienta y porfiada guerra de Troya. Sobre el año que Ulises llegó a esta ciudad con su armada ay algun discrimen; pero es tan poco, que no inporta nada: lo mas cierto es que fue en el año de 1163 antes del nacimiento de Nuestro Señor Jesuchristo. Luego que el griego Ulises hubo fundado a Lisbona, la llamó Ulisipolis, que en su lengua significa ciudad de Ulises. Los latinos la llamaron Ulisipolo; Plinio, Salacia; otros, Julia Felix; despues se llamó Ulisbona, y agora Lisbona, que los portugueses interpretan çiudad de Ulises bue-

na. Despues fue poblada de nobles romanos. Es la mayor çiudad de España, y aun de Europa. Está puesta en la parte que el Tajo da sus aguas al mar Occeano, el qual por espacio de una legua sirbe de puerto. Este rio, quando aqui llega, a corrido desde su naçimiento, ençima de la çiudad de Soria, 120 leguas.

Tiene Lisbona grandes edifiçios, con cinco casas reales y 36 iglesias parrochiales, que cada una parece iglesia catredal. Ay muchos monasterios; entre ellos es insigne el de Nuestra Señora de Betlen, de la orden de S. Jeronimo, cuyo principio fue el año de 1499 por el gran rey don Emanuel, y en el erigió sepulcros para el y los otros reyes que del an proçedido. Es illustre el hospital de los Sanctos, que en el de 1492 le abia fundado el rey don Juan el 2.°, y dotado de las mas crecidas rentas que se sabe en hospital del mundo.

Tiene Lisboa grandes contrataçiones con todos los reynos y probincias de la parte del Norte y Lebante. En ella está el gobierno de las Indias orientales, de quien la entran cada un año gran tesoro de oro y perlas e inumerable cantidad de espeçeria, con otras cosas peregrinas. Su sitio está en tres collados y tres altos. Entre otras calles, es famosa la rua Noba, con sus grandes tiendas y buenas casas, la qual fue reedificada por el rey don Dionisio, 6 rey de Portugal, que está sepultado en el monasterio de S. Dionisio de Odiuela, una legua desta çiudad. Ay muchos caballeros y titulados. Labranse por extremo el oro y la plata; y sobre todo se allan piedras preciosas de todos generos, y grandes lapidarios. Ay finisimos sombreros y el mas pulido calçado de España; cuchillos mui buenos; confituras y conserbas las mejores del mundo.

Residen aqui todos los Consejos y Chancillerias que los pasados reyes de Portugal constituyeron para el gobierno deste reyno y de los demas estados subditos a su corona. Desde esta çiudad todos los mas reyes de Portugal hicieron señaladas empresas, asi en Oriente como en Africa; pero la ultima, que en el año de 1578 hizo el rey don Sebastian, ultimo de los poseedores

deste reyno, fue tan desgraciada, que teniendo su ejerçito para dar la vatalla al Maluco, rey de Fez, junto a la villa de Alcazar de Sal, fue desbaratado y muerto, y con él el duque de Abero, y todos los demas señores y caballeros que le acompañaron fueron presos y destruidos, de que resultó quedar el reyno de Portugal huerfano de su legitimo rey; y fue jurado por rey el infante don Enrrique, que a la saçon era cardenal de Roma y arçobispo desta çiudad, el qual suçedio en este reyno como baron mas biejo e hijo del rey don Emanuel, y tio del principe don Juan, padre del dicho don Sebastian; y porque su edad y orden sacra le imposibilitaba para la futura suçesion, nombró por legitimo rey en estos reynos a don Felipe 2, su sobrino, y nieto del mesmo rey don Manuel. Sobre esto hubo en Portugal grandes reboluçiones y se pusieron en arma; porque los unos clamaban que fuese electo don Antonio de Portugal, que era hijo bastardo del infante don Luis, hermano del rey don Juan el 3. y del dicho don Enrrique, y asi le juraron por rey, despues de muerto el cardenal, en la villa de Santaren. Los otros, que eran los mas nobles del reyno, condesçendiendo con la razon, querian a don Felipe 2; y tomando armas los parçiales de don Antonio, bino de parte del rey Felipe 2, don Fernando Albarez de Toledo, duque de Alba, con un grueso ejercito, y le dio la batalla, de manera que le hizo desanparar la tierra; y a los 24 de Agosto, dia de S. Bartolomé de 1580, entró en la çiudad por fuerça, y fuera totalmente saqueada si no fuera por la gran diligencia que puso don Fernando de Toledo, prior de S. Juan, hijo del mesmo duque; y asi solos los burgos fueron saqueados, que no dio lugar la priesa a mayor prebençion. Despues entró el rey Felipe 2 en ella a 6 de Abril de 1581, y fue jurado por todos los grandes y procuradores de las çiudades y villas deste reyno en el monasterio de la orden de la caballeria de Christo, que está en la villa de Tomar.

Bolbiendo a nuestra Lisboa, entre otras cosas particulares que tiene, una es que sus naturales son de noble condiçion y de ani-

mos altibos; y por la mayor parte son algo morenos, y muy dados a la musica y cosas de amores. Las mugeres son mui hermosas y graciosas, y mui azendosas en sus casas, y grandes artistas en labores de manos. Goza Lisboa de claras aguas, binos, carnes, cazas y bastimentos de todas suertes. Sus campos tienen marabillosos jardines i casas de plaçer, que aqui llaman quintas. Ay inumerables naranjos, limones y otras muchas arboredas de diuersas frutas. Su clima es caliente y humedo, y mui sano, porque el calor del sol le templan los saludables aires que bienen del mar Occeano. Está en 40 grados y 23 minutos, segun Salaya.

Quando el rey don Alonso el 6. de Castilla dio la inbestidura del reyno de Portugal a don Enrrique de Lotoringia, en titulo de condado, estaba Lisboa en poder de moros; y su hijo don Alfonso Enrriquez, primero deste reyno, bino sobre ella; para cuyo asedio binieron en su fabor una gran flota de flamencos, anglicanos y françeses, con cuyo socorro se la ganó, dia de los santos martires Crispin y Crispiniano, sabado a 25 de Octubre de 1147, y entró por la puerta del Alfama; y lo primero que hizo fue hazer consagrar el tenplo, que desde el tiempo de Ulises abia sido por el mesmo dedicado a la diosa Venus o Minerba. Consagrado i dedicado al titulo de Nuestra Señora con autoridad del papa Eugenio 3, le restituyó la antigua silla catredal, que abia tenido esta çiudad desde el tiempo antes de los godos, y era sufraganea a Merida; y en esta restauracion la aplicó a la de Braga, a la qual fue sufraganea asta el año de 1390, en el qual el rey don Juan el primero, despues de acabadas las guerras que con el rey don Juan de Castilla tubo, la hizo metropolitana con autoridad del papa Bonifacio 9; dandola por sufraganea la de Coimbra; y en los años adelante de 1541 se le añadió la de Portalegre. El edificio desta iglesia es antiguo, y poco del moderno; entre otras capillas una es real, que tiene un capellan mayor y 24 menores. Tiene la iglesia en medio del crucero una torre cargada sobre sus bouedas, que es una mui curiosa archi-

tectura. En la capilla mayor ay un rico altar sub titulo de la Asumpcion de Nuestra Señora. Aqui está sepultado el rey don Alonso el Brabo, que murio año de 1357, en cuyo tienpo tenbló esta çiudad tan fuertemente que se cayeron muchos arboles y edificios; y de este terremoto murio el almirante de Portugal. Este rey se alló en la batalla del Salado, que los españoles llamamos victoria celestial. Está con el la reyna doña Beatriz, su muger, que fue hija de don Sancho el 4 de Castilla, y sobre su sepulcro está colgado el cuerno de marfil del rey Miramomolin Mahomat.

En Lisboa padecieron los santos martires Berisimo, y las virgenes Maxima y Julia. De aqui fue S. Antonio de Padua, que primero fue canonigo de Santa Cruz de Coinbra, y despues fraile francisco. Está en Padua, pueblo de benecianos. Ay muchas reliquias, particularmente el cuerpo de S. Bicente martir, que fue traido aqui por el rey don Alonso Enrriquez, abiendo estado desde su martirio en el Cabo de S. Vicente. Ay mui ricos ornamentos. Ay 8 dignidades, y 15 canongias a mil ducados, y 4 medias a 500. Ay muchos capellanes, y gran capilla de cantores. El arçobispo de Lisboa es señor de las villas de S. Anton de Toxal y Allandara; tiene de renta 30 mil ducados. Ay otras prebendas llamadas quartanarias, porque se reparte una canongia entre 4. Las dignidades son las siguientes:

El dean de Lisboa.	1500
El chantre..	1000
El maestre escuela.	400
El tesorero.	300
El arçediano de Lisboa..	2000
El arçediano de Santaren.	3000
El arçediano de Tercera Cadeira.	1000
El arçipreste de Lisboa.	2000

La fabrica de la iglesia tiene de renta dos mil ducados.

PINTURA DE COINBRA

La iglesia de Coinbra, ya en tienpo de los godos abia sido catredal, llamandose en los Conçilios, Coinbreca, y de otros, Caliabrense. En aquel tienpo era sufraganea a Merida, como pareçe por los Conçilios elueritano y Toletano 11. Esta çiudad tubo prinçipio 305 años antes del nacimiento de Christo, que fue dos mil años despues del dilubio. Sus fundadores fueron los galos celticos, que continuaban la poblaçion deste reyno cada dia. Esta ciudad fue dada en titulo de duque al infante don Pedro de Portugal, hijo del rey don Juan el primero y hermano del rey don Duarte, año de 1433.

Está Coimbra asentada en las riberas del rio Mondego, parte en una ladera y parte en un llano. Ay en ella mui buenos edificios y una illustre unibersidad, fundada en el año de 1545 por el rey don Juan el 3.°, en la qual, demas de que las principales escuelas fueron casa real en su prinçipio, ay 13 colegios de diferentes ordenes, que la mayor parte los fundó el mesmo rey; entre estos es de los mas insignes del mundo el del nombre de Jesus, en el qual ay 200 colegiales y 100 familiares, con otros muchos criados.

Entre los monasterios es famoso el de Santa Cruz, que siendo de canonigos reglares, en el año de 1127 le fundó don Alfonso Enrriquez, primero rey de Portugal, y le dotó de grandes rentas, y le dio la çiudad de Leria: en el estan sepultados algunos reyes de Portugal.

Ay en esta çiudad gente noble y mui ricos mercaderes. Reside en ella una de las 3 inquisiçiones que ay en Portugal. A la parte del mediodia tiene una bega que desde los muros desta çiudad tira asta la villa de Montemayor, que es distancia de 4 leguas, y se riega toda con las aguas del Mondego, y asi se coje que en ella mucho pan y otros bastimentos. Tiene otras dos,

que llaman Oregaza y Cozellas, que por una gran azequia que las pasa son tanbien de grande util. La clima de Coimbra es mas fria que calida. Está en 40 grados y 8 minutos segun Jeronimo de Chabes.

El año 1039, el rey don Fernando de Castilla y Leon, primero deste nombre, tubo cercada esta çiudad, que estaba en poder de moros; y primero que la ganó estubo sobre ella mucho tienpo, por ser ciudad fuerte y aber en ella mucha copia de bastimentos; y biendo el dicho rey tan larga tardanza, hechose en oraçion y hiço ofrecer grandes sacrifiçios al Señor para que le inspirase su voluntad, y segun Juan Vasco, Beuter, Garibay y el maestro Pedro Medina, una noche le aparecio el apostol Santiago y le prometio de parte de Dios que otro dia ganaria la ciudad; y asi sucedio, porque los moros se le rindieron. Entrando en Coimbra hizo consagrar la mezquita en iglesia de Nuestra Señora: y este rey con sus propias manos armó caballero en ella al buen don Rodrigo de Vibar, llamado el Çid, y le inbió a tratar sobre el tributo que el papa Victor 2 y el enperador Enrrico 3, en el Conçilio de Florencia, abian ordenado que le pagase España al imperio, lo qual allanó el Çid por el filo de las armas, de manera que la dejó libre de todo genero de subjecion. Fue este memorable hecho cerca de los años de 1057, y llegado el de 1110 el conde don Enrrique 5 de Portugal, con autoridad del papa Pasqual 2, restituyó aqui la antigua silla catredal.

La fabrica desta iglesia es mui buena, aunque no mui grande. Tiene algunas buenas capillas y un capitel mui hermoso, y ricos ornamentos. Su obispo es conde de Arganil y señor de Coxas y otros pueblos; tiene de renta 26 mil ducados. Ay 6 dignidades, y 15 canongias a 600 ducados, y 10 raciones a 300, y buena capilla de cantores. Las dignidades son las siguientes:

El dean de Coinbra..	1200
El chantre..	600
El maestre escuela.	600

El arçediano de Coinbra. 300
El arçediano de Penela.. 200
El arçediano de Fea. 200

ESTANPA DE PORTALEGRE (1)

La ciudad de Portalegre está 3 leguas de Valencia de Alcantara, del obispado de Coria. Partese el camino que ba a ella con un pequeño rio, llamado Sebel; está puesta en una ladera; tendrá dos mil vecinos; está cercada de antiguas murallas; es tierra de muchas fuentes de mui buena agua, y se cojen muchas castañas y aceites, y se labran muchas lanas, de que se hacen buenos paños. Ay una feria mui buena: tiene mucho ganado. El queso desta ciudad es de lo mejor de España. Solia estar en ella la duana que se pagaba de Portugal a Castilla.

DESCRIPCION DE EBORA

La 3.ª iglesia metropolitana, en Portugal, es la de la ciudad de Ebora, que está fundada en la probincia de Alentejo, cuya fundacion la tienen en Portugal por mui antigua, aunque de cierto no se sabe. En la choronica del rey don Alfonso Enrriquez se refiere que en el año de 1154 ganó esta ciudad a los moros, y con autoridad del papa Adriano 4 la restituyó la mui antigua silla que antes y en tienpo de los godos abia tenido; en la qual el año de 100, por mandado de Validio romano, padecio martirio el bienauenturado S. Mançio, que fue el primer obispo de Ebora, y de los 72 discipulos de Christo, el qual predicó la ley ebangelica en esta ciudad; inperaba entonces Bulpio Trajano.

(1) *Nota marginal:* En la choronica del rey don Dionisio.

Está puesta Ebora en un llano; tiene salidas espaciosas; tiene una buena plaza, circundada toda de portales, que los portugueses llaman barandas, y en ella ay una fuente, que llaman de la Plata, cuya agua fue traida aqui por el rey don Juan 3 de Portugal; biene de tres leguas de Ebora, y llamase asi porque costó muchos ducados. Ay buenos edificios, y 7 iglesias parrochiales, y 8 monasterios de frailes, y 6 de monjas, y un colegio de la Compañia. Ay tribunal de Inquisicion y unibersidad aprobada. Ay muchos caballeros y muchas biñas, y todos bastimentos; ay mui grandes dehesas, do se apaçienta gran suma de ganados. Tiene cercana la bera de Peramanca, do ay muchedumbre de huertas y do se cojen extremados binos. Está puesta en 39 grados y 13 minutos.

Luego que ganó a esta ciudad el rey don Alfonso Enrriquez, dio principio a la fabrica de la iglesia catredal que en ella bemos, la qual fue antes sufraganea a la de Merida; y en el año de 1540 la sublimó en arçobispal el papa Paulo 3, a instançia del sobredicho rey don Juan, señalandola por sufraganeas la iglesia y reyno de Algarbe; y crió por su primer arçobispo al serenisimo infante don Enrrique, que era cardenal, hijo del rey don Emanuel, y fue despues rey de Portugal, como está dicho en lo de Lisbona. Cerca de los años de 1575 se le adjudicó despues la iglesia de Elbas. El edificio desta iglesia de Ebora es el mejor, y la mas rica de todas las que hay en este reyno; su traza es de 3 nabes, crucero, capilla mayor y colaterales, y ornaçinas, con mui buen claustro; en la entrada, que está a la parte del Poniente, tiene una muy alta y rica portada, donde ay mucha escultura y talla de imagines, particularmente las de los 12 apostoles. La capilla colateral de la mano derecha, llamada del Santo Lignum Cruçis, que alli ay sobre su altar, y se gana indulgencia plenaria el dia de la exaltacion de la Cruz, a 14 de Setiembre, es mui debota y bien acabada. Ay en esta iglesia gran cantidad de joyas de oro y plata y mui ricos ornamentos, y gran capilla de cantores, mui escojidos ministriles y dos prebendas para los organistas; un co-

legio de mozos de coro do se crian de ordinario escojidas boçes. Ay 8 dignidades y 23 canonjias a 1600 ducados, y capellanes de coro y de capillas particulares. El arçobispo de Ebora tiene de renta 40 mil ducados. La fabrica tiene 10 mil ducados. Las dignidades son:

El dean de Ebora	3000
El chantre	1700
El maestre escuela	1700
El tesorero	1700
El arçediano de Ebora	1700
El arçediano de Labra	1700
El arçediano de Sexta	1700
El arçediano de Uriola	1000

RETRATO DEL ALGARBE

Este Algarbe es una probinçia que está puesta sobre las riberas del mar Occeano, entre el reyno de Portugal y Sebilla. En el está el celebrado cabo de San Bicente, el qual sale a la mar, por entre el Occidente y Mediodia. Ay en este Algarbe 4 ciudades, que son Tabira, Faro, Silues, Lagos, y otras muchas villas y pueblos. Es tierra mui buena, donde ay mucho ganado y abundancia de pan y bino, carnes y frutas; particularmente los higos de aqui son tan buenos, que por excelençia se lleban a muchas partes del mundo.

La historia de los reyes de Portugal refiere que en el año de 1189 ganó de los moros la çiudad de Silbes don Sancho el primero deste nombre y 2. rey de Portugal, y que este, con autoridad del papa Clemente 3, puso iglesia catredal en ella, y la hizo sufraganea a la de Braga, y lo fue asta que en el de 1540 se trasladó a la de Ebora, y que en el de 1260 el rey don Alonso, 3 deste nombre y 5 rey de Portugal, ganó la ciudad de Faro;

aqui está la principal iglesia catredal deste Algarbe; y en la general de España allamos que la mayor parte desta probinçia la conquistó de los moros el rey don Alonso el 10 y que con titulo de reyno la dio en casamiento a su hija doña Beatriz, bastarda, con el dicho rey don Alonso 3, que fueron padres de don Dionisio primero deste nombre y 6 rey de Portugal, aquel que fundó la orden de Christo y por quien se alzó el feudo y omenaje que los reyes de Portugal pagaban a los de Castilla.

En estos nuestros tiempos presentes, toda esta probinçia o reyno consiste en un obispado, cuya silla catredal abiendo estado en la çiudad de Silbes, de pocos años a esta parte fue promobida a la de Faro, sobre la qual promoçion hubo muchos escandalos, porque los de Silbes llebaron mui pesadamente que les sacasen de su çiudad la silla catredal, que tantos años abian obtenido; con todo esto se quedó en Faro, donde ay un mediano templo, siendo mejor fabrica el que dejaron en Silbes; el obispo del Faro se intituló obispo del Algarbe, el qual tiene de renta 10 mil ducados. Ay 7 dignidades, y 25 canongias a 300 ducados, y algunas capellanias bien dotadas, y mui buena capilla de cantores. La fabrica tiene 1600 ducados. Las dignidades son estas:

El dean del Algarbe.	900
El chantre.	600
El maestre escuela.	300
El tesorero.	300
El arçediano del Bago.	600
El arçediano de Tauira.	300
El arçediano de Lagos.	600

PINTURA DE ELVAS

La çiudad de Eluas es de los pueblos prinçipales deste reyno de Portugal que mas çercanos estan a los de Castilla. Está fun-

dada en la probincia de Alentejo, 3 leguas de Badajoz; mui çerca della pasa el rio Guadiana. Es çiudad mui noble, porque ay en ella muchas casas de caballeros, los quales por la mayor parte son ricos. Su sitio es muy llano y abundoso de mucho pan y ganados y cazas de todas suertes. Cogese en sus destritos mucho aceite y buenos binos. El agua que ay en esta çiudad biene encañada por muchos arcos de piedra bien labrados.

En la muerte del cardenal don Enrrique, 17 rey de Portugal, la primera çiudad que se entregó de su propia voluntad al rey don Philipe 2 de Castilla fue esta çiudad.

TABLA

Toledo, pág. 300.
Imagen de Cuenca, pág. 354.
Estampa de Cartajena, pág. 358.
Murcia, pág. 359.
Jaen, pág. 361.
Narracion de Cordoba, pág. 363.
Descripcion de Sevilla, pág. 367.
Efigie de la ciudad de Calid, pág. 381.
Imagen de Malaga, pág. 383.
Figura de la Gran Canaria, pág. 384.
Pintura de Compostela, pág. 386.
Narracion de Salamanca, pág. 390.
Descripçion de Avila, pág. 391.
Narraçion de Zamora, pág. 397.
Descripcion de Astorga, pág. 404.
Figura de Çiudad Rodrigo, pág. 406.
Imagen de Plasençia, pág. 413.
Efigie de Coria, pág. 415.

Retrato de Vadajoz, pág. 417.
Pintura de Lugo, pág. 423.
Estanpa de Orense, pág. 425.
Descripcion de la çiudad de Tuy, pág. 426.
Tipo de Mondoñedo, pág. 427.
Narracion de Granada, pág. 428.
Descripçion de Guadix, pág. 443.
Narraçion de Almeria, pág. 444.
Figura de Burgos, pág. 445.
Imagen de Calahorra, pág. 461.
Efigie de Santo Domingo de la Calzada, pág. 463.
Retrato de Pamplona, pág. 468.
Narraçion de Barçelona, pág. 474.
Tipo de Girona, pág. 487.
Narraçion de Çaragoza, pág. 491.
Efigie de Albarracin, pág. 500.
Pintura de Teruel, pág. 503.
Narracion de Valencia, pág. 509.
Retrato de Segorbe, pág. 518.
Pintura de Orihuela, pág. 520.
Estanpa de Mallorca, pág. 522.
Descripçion de Braga, pág. 525.
Figura de La Guarda, pág. 526.
Imagen de Lamego, pág. 527.
Efigie de Viseo, pág. 528.
Retrato de Miranda, pág. 528.
Pintura de Leyria, pág. 529.
Origen de Lisboa, pág. 530.
Pintura de Coinbra, pág. 535.
Estanpa de Portalegre, pág. 537.
Descripçion de Ebora, pág. 537.
Retrato del Algarbe, pág. 539.
Pintura de Elvas, pág. 540.

ELS MESTRES DE VALENCIA

Gaspar Guerau de Montmajor (1), né à Onteniente, fut professeur de rhétorique à l'Université de Valence, puis à l'Université d'Alcalá. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé, croyons-nous; il est même possible qu'ils soient maintenant perdus. Seule, la satire qui l'a rendu célèbre et dont quelques vers ont été cités çà et là est parvenue jusqu'à nous. Elle fut composée à l'occasion du voyage de Philippe II à Valence et du baisemain

(1) Sur Gaspar Guerau de Montmajor, voir:

Valerius Andreas Taxander. *Catalogvs clarorvm Hispaniae Scriptorvm...* Moguntiae, 1607, f. 54.

Andreas Schott. *Hispaniae Bibliotheca.* Francofvrti, 1608, f. 602.

Gaspar Escolano. *Historia de la Insigne y Coronada Ciudad y Reyno de Valencia.* Valencia, 1610-1611, 2 vol. t. I, f. 1059; t. II, f. 1293.

Vicente Mariner de Alagon. *Elegia in Priscos & Celebres Valentini, Regni Poetas*, dans *Vincentii Mariner, Valentini, Opera omnia Poetica & Oratoria.* Turnoni, 1633.

Nicolás Antonio. *Bibliotheca Hispana.* Romæ, 1672, t. I, p. 402. (d'après Valère André); éd. de 1783, t. I., p. 525.

Francisco Ortí y Figuerola. *Memorias historicas de la Fundacion y Progressos de la Insigne Universidad de Valencia.* Madrid, 1730, pp. 117 et 245.

Josef Rodriguez. *Biblioteca Valentina.* Valencia, 1747, pp. 154-155.

Vicente Ximeno. *Escritores del reyno de Valencia.* Valencia, 1747-1749, t. I, pp. 213-214.

Francisco Cerdá y Rico. Edition de *La Diana enamorada*, de Gaspar Gil Polo. Madrid, 1778, pp. 509-515, 303, 347, 377, 416, 496.

Justo Pastor Fuster. *Biblioteca Valenciana.* Valencia, 1827-1830, t. I, pp. 190-191.

auquel se rendirent—processionnellement—les «mestres» (1) de ladite ville, le premier février 1586. Ce défilé excita la verve de Guerau: pendant plus de sept cents vers (2) il se moque impitoyablement de ses chers collègues. Pas un n'échappe à sa causticité. Les uns sont ignorants, d'autres sont fats, il y en a d'orgueilleux, de laids, de grotesques, d'avares, et nombreuses sont les allusions qui restent naturellement lettre morte pour nous. Nous pouvons sourire à cette avalanche d'épigrammes, mais il faudrait peu connaître la nature humaine pour ne pas être certain que les victimes savourèrent leurs portraits avec une insuffisante philosophie, et que leurs rapports avec l'auteur devinrent des plus tendus. Guerau avait eu déjà quelques ennuis à l'Université; la divulgation (3) de la satire dut envenimer les choses à un tel point que le départ ne tarda guère à s'imposer. Il fut envoyé à Alcalá de Henares (4). L'histoire ne dit pas s'il y fit preuve de plus de circonspection.

La satire de Guerau de Montmajor nous a été conservée grâce à Gregorio Mayans, qui la transcrivit (5) et l'annota, à qua-

(1) Ce mot ne signifie pas ici «médecins», comme le dit une *Katalanische Literatur* («eine Satire der Ärzte Valencias», dans *Grundriss der romanischen Philologie,* II, 2, p. 81). Il y avait des médecins parmi les professeurs qui allèrent saluer Philippe II, mais il y avait aussi des représentants des autres facultés.

(2) Sur le mètre rendu fameux par Jacme Roig, ainsi que cela a été dit maintes fois.

(3) Divulgation par des copies manuscrites, car personne n'a trouvé trace d'une édition. Serrano y Morales *(Imprentas que han existido en Valencia*, pp. 591-593) cite le colophon et les vers 716-727 de la *Breu Descripció* mais dit qu'il n'a aucune connaissance d'une imprimerie du Dr. Virués et ajoute avec infiniment de raison: «...el carácter satírico y al parecer epigramático de estos versos, disminuye, á nuestro juicio, en gran manera el crédito que ha(ya) de concederse á lo que en ellos se dice...»

(4) En 1590 ou en 1591. Voir Cerdá, pp. 513-514.

(5) En utilisant deux manuscrits, semble-t-il.

tre-vingts ans passés, dans un petit recueil de poésies castillanes et catalanes, que Salvá posséda (*Catálogo*, numéro 323). La date à laquelle Mayans copia ce texte ressort implicitement de ce fait que l'érudit valencien mourut le 21 décembre 1781 et que dans les notes il cite l'édition de *La Diana enamorada*, de Gil Polo, par Francisco Cerdá y Rico, édition qui, bien que datée de 1778 sur le titre, ne fut pas achevée avant le mois de mars 1780 (*Advertencia* de la pág. 523). C'est donc en 1780 ou en 1781 que fut faite la copie que nous imprimons ici.

Les cinquante-quatre notes que nous avons placées au bas des pages sont les notes écrites par Mayans en marge de sa copie. Une vingtaine de noms sont encore à identifier: cette recherche tentera peut-être quelque érudit valencien.

R. Foulché-Delbosc.

BREU DESCRIPCIÓ DELS MESTRES DE VALENCIA QUE ANAREN A BESAR LES MANS A LA MAGESTAT DEL REI D. FELIP, SEGON DE AQUEST NOM, EN LO PRIMER DE FEBRER DEL ANY MIL CINCHCENTS HUITANTASIS FETA PER LO VENERABLE MESTRE GASPAR GUERAU DE MONTMAJOR.

Yo Mestre Grau (1),
a qui mes plau
ser lo bochi
del Rei Pasqui
e lo fiscal
pera dir mal,
vullch de mon dit
deixar escrit
los besamans
quels Mestres vans
han fet al Rei,
perque en la llei
en que yo vixch
dest modo em risch
riurem de tot
i dir un mot
del mes agut.

Del corral brut
de les Escoles
de beceroles,
gran nuvolada
e cavalcada
de cada trib
al Rei Felip
ne fan viatge,
que mai passatge
de areners viu
passar lo riu
que tant duràs;
ell fonch bell pass.

Dos grans macers,
fins arriers,
duyen per guia.

(1) Ximeno, t. I, p. 213. Orti, pp. 117, 245. Mariner, p. 525. Esquerdo, *Ingenios valencianos*, ms. en la Mayansiana. Escolano, t. I, col. 1059. Cerdà, pp. 303, 304, 509, 514. *Vida de Vives* [Biographie de Vives par Mayans, qui ne fut publiée qu'en 1782, dans le tome I, pp. 2-219 de Joannis Ludovici Vivis Valentini Opera omnia... Valentiae, 8 vol.]

Tantost venia
un trist mesqui
en un roci,
coixo gramatich,
un poch llunatich,
lo bon Pomares (2);
mozo de frares
fonch en son temps (3).

Ab ell ensemps
ve Figuerola (4),
gran llaguiola
pareix vullà,
tan coixo va
de un negre peu.

Al jubileu
no y falta Gil (5),
capdell de fil
sens certener.

Vali darrere
un Mestre Seva (6),
que tost temps neva
de ser tant fret.

Ya s'entremet
Agesilau (7),
que tot li cau
si no el saber.

Lo mercader
del bon Torrella (8),
si'l porta sella
tambe la porta
ab gepa torta
com los demes.

Seguia apres
Mestre Real
ben fals i mal;
per un diner

(2) En otra copia dice Palomares.

(3) fonch algun temps, dice otra copia.

(4) De Honorato Figuerola, Garcia in Elogiis, p. 134. Figuerola, dicipulo de Nuñez, defendio conclusiones, distinto deste, a lo que creo.

(5) De Pedro Gil, Cerdà en los Opusculos, t. I, p. XLVIII.

(6) Seba, en otra copia.

(7) Rodriguez, pp. 543, 599. Morlanes in epist. Agesilao Palmireno. Mariner, p. 525. Blasco, t. 2, p. 563. *Vida de Vives.*

(8) Rodriguez, p. 538. Palmireno, *Estudio cortesano*, fol. 77, p. 2.

al barater
lo cambiàs.

Al seu compas
ve Ripolles:
pesat poll es,
com que s'apega
a la gent llega,
simple, sens fel;
ell fa del cel
cova de lladres.

Per be que lladres,
Vicent Garcia (9)
ab gallonia
e molt gralleges
bachillereges,
no te sescusa
que en caperuça
tambe no rebes:
tu fart de cebes
e de tonyina:
es gran mohina
veure l'argull;
veu de ahull
de llop me mol,
lo cap me dol
sentint la gens.
Pues un nas tens,
dich que tens nas,
que si fa al cas
fisonomia,
en sodomia
has de parar.
A tot lliurar
almanguenat,
de lleonat,
trau invenciò
lo vil capò
gentil devisa
com en camisa.

No pareguè
(m'espantà a fe)
lo Vicent Blai (10),
lo papagai
de les Escoles.

No marcha a soles,
tant be ho adorna
ab sa gran sorna
un Castanyeda (11);

(9) Blas Garcia, *Elogios*, pp. 6, 20. Aguilar, *Fiestas de S. Luis Bertran*, p. 191. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 431.]

(10) Escolano, t. I, col. 1131. Morlanus in epist. Mariner, p. 525. Blasco, t. 2, p. 563. Orti, pp. 286, 301, p. 210.

(11) Mariner, p. 529.

cruxint la seda,
diu cada pas:
«Santo Thomas
es de mi parte,
primera parte,
questione prima».
Tantost ensima
lo que no sap.

Mes chich que nap
vè Florcadell ([12]):
nengu com ell.
Mestre chiquet
pareix fillet
de Mestre en Arts;
a totes parts
se va girant,
petit infant,
dig un fadri
que per meni
pensa en restar
del Princep nostre.

E altre qu'ens mostre

Mestre Palau,
preten, i cau,
i no so sent;
pensava ardent
ser catredratich,
que bon gramatich
no crech que u sia.

Apres seguia
un Mestre Albero,
digne cencerro
de aquest ramat,
ben estranyat
sobre ser roig.

Feume mal goig
Mestre Ferrer ([13]),
de tireter
propi martell:
pareix aucell
en campanar.

A mes anar

([12]) En otra copia Forcadell; era Florcadell, vease una nota de Sales a la *Bibliotheca* de Rodriguez, p. 431. [Cette note ne se trouve pas à la page indiquée par Mayans.]

([13]) Ximeno, t. 1, p. 163, c. 2. Cerdá, notas a Polo, pp. 298, 518. [La notice de Ximeno concerne Miguel Ferrer; les citations de Cerdá se rapportent, la première à Vicente Ferrer Valpedrosa, la seconde à Gregorio Ferrer ou à Louis Ferrer. L'identification n'est pas établie.]

ve Frare Mas ([14]),
un pegomàs
semblava entrells.

Al pas dels vells
trota Cardona ([15]),
lleja persona,
descosit sach;
pareix un drach
d'estopa ple.

Darrere ell ve
Antoni Andreu ([16]),
que tot ho veu
e tot ho llig
e en tot afig
e res no sap.

Del altre cap
ve Mestre Roca:
quant mala i poca
doctrina alèga!

En esta sega
ab gran hertor
lo llaurador
de Vilafranca ([17]):
tampoch y manca
molt tes de coll,
pensas lo foll
ser Archebisbe:
un silogisme
que sabès fer
es Llucifer.

Cincha de fetge
portava un metge,
y dos del lloch
vestits de groch,
color de gralles
a les espatles:
Adell lo hu,
que es no nengu.

Lo Cathalà,
cosin germà,
sols tenen venes
pera morenes.

([14]) Mariner, p. 528. Rodriguez, p. 108. Morlanus in epist. Ximeno, t. 1, p. 246. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Orti. p. 271. Marieta, fol. 202, col. 4.

([15]) Zapata, Oracion funebre de Ferruz.

([16]) Ximeno, t. 1, p. 121. Mariner, p. 532. Morlanus in epist. Vicente Blas Garcia en una carta a Lorenzo Palmireno, [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 65.]

([17]) Ximeno, t. 1, p. 138, c. 1. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 66.]

Segueix Pascual (18),
que es ell mes mal
quels mals que cura
de la oradura.

Anava el fisich
etich i tisich
del mal mateix:
Aniego es eix
si no u sabeu.

Laltre que veu
Albricio es diu:
entrant lo estiu
lo salaran,
que ab por estan
de gros no puda.

Tot se demuda
lo bon Infant,
ventse galant:
bè vol lo lleig
que lo passeig
duràs un any.

Aquèll tacany,
aquell traves
de Cordoves
espadachi
venia alli.

Lo gran doctor
Cosar (19) menor,
que la mostalla
com cus i talla
lo mal dient.

En seguiment
bola Segarra (20),
que be que charra
mes tot o borra,
ab tant que engorra
ab visitar.

Polo (21) em par

(18) Ximeno, t. I, p. 127. Morlanus in epist. Ximeno, t. I, p. 188. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 345.]

(19) Escolano, t. I, col. 1064. Ximeno, t. I, p. 186, col. 2. Rodriguez, p. 292.

(20) Ximeno, t. I, p. 205. Orti, p. 237. Morlanus. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 198.]

(21) Ximeno, t. I, p. 192. Escolano, t. I, col. 1064. Orti, p. 225. Morlanus in epist. Era dicipulo de Collado, como lo dice en un epigrama al fin de la Isagoge de este. Palmirenus, p. 274.

segons lo viu
groch, cloch, i piu
escagaixat
pernoliat
venir deuria;
tambe seria
lo esclafament,
que lo trist sent
de tanta fusta
que tot temps gusta.

Al seu costat
porta a Salat (22):
per lo desitg
venia en mig
dell i Segarra (23);
rahim de parra
penjat pareix;
un bè li veig
de aquell bon lloch
que fonch un poch
home de be,
puix lo mig te
de extrems viciosos.

Anant pomposos
per mig del pont
ya del Real,
com un tabal
fent avalot
venia al trot
Doctor Garcia,
e tant corria
que tal se creu
que fos correu
de les escoles:
flors e violes
[ell] va dient
del mancament
que fet li han.

En est Sent Johan
falta Almenara (24):
no sap encara
lo seu treball:
la rambla avall

Ximeno, t. 2, p. 45. Rodriguez, p. 171. Geronimo Polo, medico, i catedratico, distinto de Geronimo Gil Polo, catedratico de Hebreo.

(22) Escolano, t. 1, col. 1064. Orti, p. 117. Ximeno, t. 1, p. 137, col. 2; p. 266. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Rodriguez, p. 440, c. 2. Orti, p. 273.

(23) Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Gozalves, Poesias latinas, f. 69. Orti, p. 237.

(24) Orti, p. 160. Escolano, t. 1, col. 1064.

ab vesta groga:
«No crech que ploga»,
diuhen que dig,
tant imprimix
un mal cervell.

Vinguè per ell
Micer Mirò,
ab capirò
i borles verdes.
Sobre les cerdes
del javali
lo Deu mari
me pareguè,
tant vert ixquè
lo verderol
de girasol.
Lo baluherna
ram de taverna
tot ell me sembla.

En altra atzembla
ve Mestre Blanes,
hunflat ab ganes
de ser tengut
lo pel agut
per molt donos,
sent enujos
a Deu e a tots
ab los seus mots;
escolaneja
molt li bestieja
la cara fera.

Passa carrera
un Mestre Perez ([25]),
quen totes veres
vol ser Hebreu;
i qui no creu
que Hebreu no sia?

Vehi, vehi
lo gran Marti:
vehi li fonch
pareguè tronch
nat en la sella.
Quina parella
ell i lo Gil ([26])!
Doctor sotil
Gil li seras
com un cedaç
te lo cervell;

([25]) Juan Bautista Peres, catedratico de Hebreo. Ximeno, t. I, p. 200. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Papeles varios, ms. en 4, t. 31. Orti, p. 238. Cerdá, p. 496 i en la Advertencia. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 243.]

([26]) Sinodo de 1590. i de otro Gil, Cerdá en los Opusculos, t. I, p. XLVIII.

qui cern ab ell
sols trau segò.

La procesiò
mes vogi te:
Assensi (27) ve
lo que tant sap,
que ya no cap
en aquest mon.

Dos frares son
Salon (28) i Estela (29),
que en esta tela
tambe campejen,
en tot frarejen
ab punts de drets
fastigosets,
pesats com ploms,
entre coloms
dos corbs mesclats.

Dels devisats
va Mestre Aldana (30),
que tot o agrana
e tot o vol
ulls de muçol.

Tambe Monçò (31)
mestre a racò
fet en tinebles,
e te deixebles,
e nunca o son:
tot o confon
ab contrapunts,
sent tots los punts
de calceter.

Ve molt darrere

(27) Mariner, p. 529. Sinodo de 1584 i 1590.

(28) Orti, pp. 245, 297. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Ximeno, t. I, p. 290. Mariner, p. 528. Escolano, t. I, col. 1131. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 339].

(29) Ximeno, t. I, p. 265. Escolano, t. I, col. 1130. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Orti, p. 284. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 307.]

(30) Gaspar Aldana, cathedratico de Filosofia, años 1572, 74, 76; de Sagrada Escritura i Santa Theologia, 80, 85. Mariner, p. 529. Ximeno, t. I, p. 191. Palmirenus in Oratione de Dictatis, p. 274. Sinodo de 1584 i 1590.

(31) Ximeno, t. I, p. 233. Mariner, pp. 528, 532. Escolano, t. I, col. 1131, 1132. Morlanus in Epist. Sinodo de 1584. Monta-

lo Blai Navarro (32),
pesat com carro,
tot hert, fruncit;
pareix lo Cit
apres de mort,
lligat ben fort
sobre la sella:
tota Castella
no te tant vent.

Per conseguent
ve lo Ferrus (33),
que la Gesus
par que no sap,
tant baix de cap
que toca als peus.

Prim com fideus,
tot esmortit,
etich, podrit,
aiguabanit,
tot espremut,
ve lo traidor
del gran rector
Mestre Pascual (34),
que res no val
e val com pot.

Al beguinot
lo van seguint
a peu, grunyint,
molta canalla

ñés sobre Porfirio. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 381.]

(32) Blas Garcia, Orat. de Arte Poetica. Ximeno, t. I, p. 197. Mariner, p. 528. Morlá. Escolano, t. I, col. 1130. Zapata, Oracion funebre de Ferrus. Sinodo de 1578 i 1584. Aguilar, *Fiestas de S. Luis Bertran*, p. 33. Mariner, p. 528. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Palmireno, *Orden de leer a Cesar*, p. 284. Orti, pp. 234, 281. Scoto, p. 615. [VOIR AUSSI Rodriguez, p. 248.]

(33) Ximeno, t. I, p. 196. Morlà. Escolano, t. I, col. 1129. Palmireno, lib. I, de Inv., p. 58. Zapata, *Oracion funebre*. Sinodo de 1578 i 1584 i 1590. Aguilar, *Fiestas de S. Luis Bertran*, p. 32. Mariner, p. 526. Esquerdo, *Ingenios valencianos*. Orti, p. 230. Scoto, p. 603. Rodriguez, pp. 189, 471. Cerdá, p. 511.

(34) Navarro, *De Vectigal*. Sinodo de 1584 i 1590. Mariner, p. 528. [Probablement Bartholomé Joseph Pascual. Voir Rodriguez, p. 77, et Cerdá, p. 512].

de gran farfalla
de machucons,
com en perdons
embadalits,
ventlos vestits
dels mascarats;
ells son pecats
de les escoles,
portar estoles
de puritat:
lo graduat
a qui nou es?

Yo no viu mes,
estant present,
de aquesta gent
qu'es poca i mala
pero de gala,
puix se mostraren
e passejaren
com açotats,
arrejonats,
casi fugits,
trists i marchits;
altres restaren
que no anaren.

La grossa anguila
de Mitjavila (35),
ques diu ques cast
e home bast
en sermonar
com sol cridar,
avalotant
e palmejant
per eixes trones
espantadones,
gran plorador
e guardador
de la moneda,
esta vereda
no vol seguir
per precehir.

Lo gafarró
Mestre Monçó (36),
Mestre Galant (37)
ques vell infant,

(35) Escolano, t. I, col. 1132. Joaquin Mitjavila. Garcia, p. 68. Sinodo de 1578 i 1584, t. VI, p. 77. Orti, p. 247. Ximeno, t. I, p. 214. Cerdá, p. 511. Vicente Blas Garcia en la Oracion funebre de Juan Miguel Luviela. Bardaxi, dedicatoria *De conscribendis Epistolis. Vida de Vives.*

(36) Morlanus in epist. Zapata, Oracion funebre de Ferruz. Sinodo de 1578 i 1584. Mariner, pp. 528, 532. Orti, p. 262.

(37) Sinodo de 1584 i 1590, t. VI, p. 77.

tot melindros,
tot prunyonos,
tot mort de fam,
lo fill de Adam
mes desdichat:
no s'a trobat
en la pastura
tan vil creatura.

Mestre Cordero ([38])
ab son sombrero
e barret fort,
que de la mort
es adjutor,
lo portador
al degollar
e sentenciar
los desdichats
esquarterats
fins al suplici.

Resta en son vici
Mestre Oromi ([39]),
gros colomi
empapuçat
de rohin blat,
de Formentera
gran bestia fera,
ensuperbit,
molt engrehit
perque es letor
reformador
de gent gallofa
menjant garrofa.

Calvo restà,
que no goçà
comprar ceti,
ans sen fugi
per no eixir,
ans vol morir
que no gastar.

Mes viu faltar
en lo avalot
lo tararot
Doctor Reguart ([40]),
que Deu men guart
per Deu eixir
si senti dir
tot devisat
com a orat:

([38]) Ximeno, t. I, p. 183. Cerdá, pp. 345, 346, 347. [VOIR AUSSI Nicolas Antonio, ed de 1672, I, p. 565, col. 1. Rodriguez, p. 274, col. 1. Pastor Fuster, I, pp. 149-150].

([39]) Mariner, p. 529. Zapata, Oracion funebre de Ferruz. Sinodo de 1590. Cerdá, p. 509.

([40]) Escolano, t. I, col. 1064.

«Ma primavera
es la Albufera
e arroç ben fret.»

Lo mesquinet
del Doctor Plaça (41)
se' ns embaraça
en cascun any,
ple de malany
e de hunflors
e grans dolors,
pagant pecats
per ell causats
en son jovent;
hom imprudent,
murmurador
e prouvador
de medicines,
deixant les fines
e les provades.

Falta Pujades (42),
que sa muller
no volguè fer
lo capiró:
gran sens rahó.
Lo desdichat,
tant subjectat
al visitar
i mocejar
al bou vermell (43),
que's burla dell
terriblement,
lo impertinent
confus boçal
brut animal.

Pomar (44) faltà,
que diu anà
a visitar,
pera donar
lo mig del guany
que fa cada any
al roig veri.

No acudi

(41) Escolano, t. 1, col. 1063. Aguilar, *Fiestas de S. Luis Bertran*, p. 33. Palmyrenus, *De imitatione Ciceronis*, p. 124, i al fin del Epitome de Vala por Erasmo, acompaño a Clusio, i ai hierba llamada *plaza*.

(42) Medico del Sr. Patriarca, a quien alude lo del «bou vermell».

(43) El Patriarca D. Juan de Ribera, cuyo medico fue Pujades.

(44) Escolano, t. 1, col. 1064. Palmireno latino de rep., p. 283.

lo trasillat
Cantos, criat
de la miseria
perque ab llaseria
no pot gastar
lo que comprar
li convenia.

Tampoch venia
lo Mallorqui
o Alarbi;
dich lo Doctor
gran curador
de escotiflats;
puix les maldats
del metge Aznares (45)
que a coses rares
no vol eixir
no puch sofrir:
gran guanyador,
no per doctor,
mes per beato;
fa gran barato:
per sis diners
va tres carrers:
no pert visita.

En esta grita
falta Roqueta (46),
creatureta
que va entonant,
filosofant
fins a Patraix
ab sa muller,
que te poder
ab sos diners;
hom de no res,
mig homenet,
lo cari-estret,
cara de pega
eixuta e negra.

Calbo (47) faltà
que no's trobà

(45) Dueño de la alquería de Açnar cerca de Cocentaina, progenitor de Nicolau, Cerveró, i Encina. En las escrituras latinas se llama Aznares. Su alquería la possee Jordá el de Alcoi.

(46) Rodriguez, p. 456. Esquerdo, *Ingenios valencianos*, ms. [Mayans se trompe; le Roqueta cité par Rodriguez, et aussi par Ximeno, t. II, p. 10, est Fr. Vicente Roqueta, mort en 1656.]

(47) Ximeno, t. I, p. 199. Esquerdo, *Ingenios valencianos*, ms. [VOIR AUSSI Nicolas Antonio, ed. de 1672, I, p. 505, col. 2. Rodriguez, p. 250].

ab lo diner
pera fer
lo capiró.

Lo grant mofló
Abenzoar
volguè faltar
per no tenir
ab que cobrir
son mal coças:
animalaç
capellà Armeno,
que de Galeno
sol mal parlar
e coplejar
en la vellea.

Quant mal s'emplea
lo Mestre Roig!
No li feu goig
aquesta empresa
al tort Montesa,
que tot lo dia
ell consomia
en fer pesar
un milanar
de cagaferros;
terribles erros
mercadejar
e visitar
la pobre gent!

Tot juntament
aci faltà
qui mai guanyà
fama ni nom,
un honrat hom,
Bosch ([48]), tan espés
que mai ixqués
dell cosa bona;
mala persona,
de tota gent
gran maldient;
si ell fos mut
e molt agut,
son preceptor
fora millor.

Lo Martorell,
cap sens cervell
moro, borracho,
restà per macho;
e en veritat,
per gran orat
restar pogués.

Basta: no mes,
ploma, a retraure,
no vulles caure
per molt bolar,

([48]) Mariner, pp. 528, 536. Zapata, Oracion funebre de Ferruz.

que es rebentar
passar per tot.

Dich de rebot
que de mon dit
o deixi escrit
yo mestre Grau,
a qui mes plau
ser lo bochi
del Rei Pasqui
e lo fiscal
pera dir mal.

Perque s descobra (40)
de aquesta obra
la utilitat
e dignitat
dels que han poder
de dar llicencia
del sobredit,
e aci va escrit:
fonch ben mirat
e examinat
per lo doctor
gran bevedor
Micer Clement (50),
home imprudent
que cavaller
es volgué fer
en la jornada
de la entrada
del nostre Rei.

També ha mirat
e repassat
la present obra
lo que li sobra
fam e dolor,
lo entuviador
de escarcelles,
lo chich Centelles (51)
Don Balthasar,
que en clopejar
pensa tenir

(49) Cerdá, pp. 415, 416.

(50) Cosme Climent. Abogado de quien se conserva un epigrama latino en la Mayansiana, i le alaban Roca en la *Vida de S. Luis Bertran*, p. 179, i Polo, lib. III, p. 200. [Je crois que cette dernière référence est erronée, et qu'il faut lire: Cerdá, pp. 413, 414, 415, 416.] Falcó en un fragmento de carta en el prologo de Sousa i Coutinho.

(51) Un soneto suyo ai en la *Passion de Nuestro Señor Jesu-Christo* de Rebolledo del año 1588. Aguilar, *Fiestas de S. Luis Bertran*, p. 33.

e possehir
lo lloch mes alt.

Al sobresalt
tot espantat,
també ha fermat
la obra present
de Perpuchent
comanador
Falcó (52) o Atzor
que està en la muda,
ave mes ruda
que el quebrahos,
roci molt gros
de moliner;
est preten fer
cercol quadrat (53)
e asens bolar
i ell mai bola.
Adargat, hola,
e tir recort
de aquell gran tort
que has causat
en la ciutat,
satirisant
e llastimant
a molta gent
ab la insolent
satira antiga,
perque no s diga
que has acertat
ni me trobat
satira fent,
mira imprudent
que no tenia
lo que avia
de contenir
lo que en maldir
es sol guardar.
Ves a estudiar
en Juvenal,
si vols dir mal
dell treslladant
e acomodant
a son ofici
lo que en est vici
ell ha guardat;
puix has fermat

(52) Orti, p. 227. Cerdá, p. 372 [et 492] [voir aussi Rodriguez, pp. 189 et 471].

(53) La quadratura del círculo. Ximeno, t. I, pp. 193, 367. Mariner, p. 523. Polo, lib. III, p. 197 [lire: Cerdá, pp. 372 à 379]. Escolano, t. I, col. 1067, 1131, 1132. Morlanus in epist. Palmyrenus in Fragm. ex Commed., p. 80. Aguilar, *Fiestas de S. Luis Bertran*, p. 32. Manuel Sousa Coutinho, prologo de las Poesias. Esquerdo, *Ingenios valencianos*.

aquesta obra,
veuràs que t sobra
lo compliment
de enteniment.

Fonch estampada
la paperada
en l'obrador
del cast doctor
Virues (54) florit,
que te sperit
de mal disent,
ab son corrent
de castellà
aon està
tot son saber
e gran plaher.

Los que aver
ab son diner
voldran tresllat
del estampat,
es un llibrer
gran chocarrer
prop de la plaça
de Vilarasa,
que s diu Garriga,
blat sens espiga,
gran paperiste,
major sofiste,
enganyador
e burlador
de pobra gent;
est insolent,
te embargats
tots los tresllats
de aquesta obra,
que nengun sobra.

FI

Imprimis la present Descripcio en casa del Doctor Virues a huit de Febrer mil cinch cents huitanta e sis. Vense en casa de Vicent Garriga, e sa muller.

(54) Ximeno, t. I, p. 214. Mariner, p. 530. Cerdá, p. 517. *Vida de Vives.*

INDEX DES NOMS CITES

(Mayans n'a pas annoté les noms imprimés ici en *italiques*.)

Abenzoar 573.
Adell 196.
Agesilao. voir Palmireno.
Albero 148.
Albricio 212.
Aldana (Gaspar) 350.
Almenara 279.
Andreu (Antoni) 170.
Aniego 209.
Assensi 335.
Aznares 542.
Blai (Vicent) 111.
Blanes 303.
Bosch 603.
Calbo (Joan) 567.
Calvo 470.
Cantos 529.
Cardona 164.
Castanyeda 117.
Cathalà 198.
Centelles (Balthasar) 661.
Clement (Cosme) 647.
Cordero (Joan Marti) 446.
Cordoves 225.
Cosar. voir Gozar.
Estela. voir Istela.
Falcó (Jaime Joan) 673.
Felip II 24.
Ferrer (Miguel ?) 154.
Ferruz (Jayme) 374.
Figuerola (Honorato) 43.
Florcadell 127.
Galant 436.
Garcia 269.
Garcia (Vicent) 81.
Garriga 736.
Gil 326, 328.
Gil (Pedro) 49.
Gozar (Lorenzo) 229.
Grau. voir Guerau.
Guerau de Montmajor (Gaspar) 1, 629.
Infant 218.
Istela (Luis) 340.
Marti 321.
Martorell 613.
Mas (Diego) 160.
Miró 289.
Mitjavila (Joaquin) 419.
Monçó 435.
Monçó (Pedro Juan) 354.
Montesa 588.
Navarro (Juan Blas) 364.
Oromi (Dionis) 458.
Palau 140.
Palmireno (Agesilao) 57.
Palomares 39.
Pascual 386.

Pascual (Miguel Juan) 202.
Patraix 558.
Perez (Juan Bautista) 315.
Plaça 490.
Polo (Geronimo) 239.
Pomar 520.
Pomares 39.
Pujades 505.
Real 67.
Reguart 480.
Ripolles 73.
Roca 176.
Roig 585.
Roqueta 554.
Salat (Jayme Garcia de) 251.
Salon (Miguel Bartholomé) 340.
Seba. voir Seva.
Segarra 254.
Segarra (Jayme) 234.
Seva ou Seba 53.
Torrella (Juan) 61.
Vilafranca (Antonio Juan) 182.
Virues (Geronimo) 720.

POÉSIES INÉDITES DE QUEVEDO

Le manuscrit où j'ai trouvé les vers imprimés ci-après est conservé dans une bibliothèque privée. Il a pour titre:

Varios discursos jocosos, que en verso y prosa dexó escritos D. Francisco de Quevedo Villegas, Cavallero de el Horden de Santiago, y Señor de la Torre de Juan Abad, y que no se permitieron a la estampa, por ocultos fines. Se copiaron en Madrid, en Octubre de 1765.

Je ne crois pas me tromper en disant que ce sonnet, ces romances et ces trois *décimas* n'ont encore été ni publiés ni même signalés; leur authenticité, surtout celle des romances et des *décimas*, me semble hors de doute.

Ch. Deblay.

I

PINTANDO LA VIDA DE UN SEÑOR MAL OCUPADO

Soneto.

Vizarra estava ayer Doña Maria!
Mayordomo, cobróse aquel dinero?
Bien levanta de manos el overo!
Gran regalo es beber el agua fria!
Besoos las manos, Duque. Es ya de dia?
Ordoñez, llamad luego al camarero.
Gentil calor, a fe de cavallero!
Del Rey, que se nos dice, Don Garcia?

Para, cochero, el coche está en Palacio.
Al momento me busquen postillones;
treinta escudos dareis por el topacio.
Den a essa jitanilla dos doblones.
El rocin de mi primo anda despacio.
En mi vida he gustado de bufones.

Coletilla.

Caualleros chanflones
que pasan en su casa solamente,
perdiendo a Dios el miedo, y a la gente
hablan asi, por plazas y rincones.

II

PINTA LO QUE LE SUCEDIO CON UNA FREGONA

Ya que al Hospital de Amor
me trageron disparates,
donde pasmada mi bolsa
está con los incurables,
escuchadme, los que un tiempo
fuisteis del Amor cofrades,
os contaré una aventura,
como cavallero andante.
Saliendome essotra noche
(pluguiera a Dios y a su madre
que el alma se me saliera,
primero que yo a la calle)
con mas ambre que no amor,
pues iban, de pura ambre,

con telarañas las tripas
y con polvo los gaznates,
la Luna, entre clara y yema,
alumbraba a los mortales,
que mi gana de comer
buscó apodo semejante:
andava muy poco a poco,
porque, con los frios grandes,
dos sabañones de a libra
honrraban mis calcañales.
Viendo estrellada la noche,
la noche quise cenarme,
pero quando halla consuelo
quien nacio en signo de Canzer?
Tropezé y caí: no piensen
que de pribanzas reales,
sino de los pies mas malos
que han visto nuestras edades.
Di de ozicos en un charco
sucio, pero hallé un potaje
de peregil digerido,
con su puntica de carne.
Mas tan estadizo estaua,
que las narices mas cafres,
por no olerlo, bolarian,
como pudieran, a Flandes.
Al ruido del «agua va»,
salio una fiera a mirarme,
con un candil en la mano
y una cara de vinagre.
Tuveme por san Anton
al ver tentaciones tales,
porque en trage de fregona
se me acercó un elefante.

Abrio la boca y rióse;
creí que queria tragarme
vallena del golfo sucio,
como a un Jonas miserable;
mas oiendome quexar,
se acordó de sus piedades,
y diome la mano, para
tomar tierra en aquel margen.
Preguntauame si auia
pezes en aquel estanque,
viendo que liebres tomaua,
donde era essotro mas facil.
Sali, en fin, tan mal parado,
que, compasiva, al mirarme,
me metio en la chimenea,
porque en ella me enjugasse.
Para enjugarme la lluvia
que yo destilava a mares,
ni havia lumbre, ni havia leña
de encina, roble, ni sauce;
pero estava la criada
tan de nogal, en el arte,
que hecharla en la lumbre quise,
solo para calentarme.
Dixome: «Tened paciencia,
que, sin que mucho me tarde,
traeré carbon, y habrá lumbre
tan de sobra, que os chicharre.
Ydos quitando esa ropa,
que tal vecindad os haze,
mientras bazio ciertos chismes
que os seran muy semejantes».
Martirizóme el olfato,
porque en sus manos bestiales

tantos servicios traia
como un capitan de Flandes.
A que vaciase aguardava;
pero, con el asco, antes
que ella su obra concluiese,
di yo principio a baciarme.
Quiso Dios que encendio lumbre
y Dios quiso que sacase
de regazos de jigote
un platillo miserable.
Pusome una servilleta,
tan relimpia y tan brillante
como de los Presidentes
fueron las ropas talares.
No obstante, embesti con ello,
aunque ello estava, no obstante,
como su faz: puerco, soso,
seco y con mil alifafes.
Sentamonos frente a frente:
ella en un poyo admirable,
y yo sobre un taburete
de vaqueta de pinares.
Eramos bellas figuras:
ella con llaneza fragil,
en zagalejo, en pernetas,
y con la pechuga al ayre;
yo, tan de ropa aliviado,
que pudiera retratarse
un nadador, quando acaba
de dexar a Manzanares.
Miravame, y yo admiraba
aquella especie de Cafre,
mas negra que mi ventura,
y mas temible que fraile.

Dixome que la dixese
alguna cosa a su talle
y a todo su coramvobis,
que era digno de elogiarse.
«Es tu cara peregrina,
la dixe, entonado y grave,
calabaza tu cabeza,
bordon tu nariz gigante;
tu pelo el bosque del Pardo,
donde es preciso que pasten
piojos como javalies
y liendres como elefantes.
Y en fin toda tú eres tan
vizarra y tan sin donayre,
que eres diseño de como
seran dos mil satanases.»
Yo hablava, mas no lo oia,
porque sin duda el jarave
de Esquivias la havia subido
a las regiones mentales.
Durmiose la porcallona;
y como quedé vacante
de parleta, me entretuve
en observar sus visages.
Eran sus brazos felpudos,
mas remendados que un jaspe,
con unas piernas urracas,
blancas y negras en parte.
Roncava con tanta fuerza,
que era horror; y a breve lance
oí temerosos truenos,
que anunciaban tempestades.
Mas, al percivir que olian
los truenos descomunales

tan mal, dila un pescozon
que la despertó al instante.
Dixome, no bien despierta:
«Ya temi que me pagases,
falso, con ingratitudes
la caridad de alvergarte.»
Yo la respondi: «Quien quieres,
maldita, que aqui te aguante,
si a qualquiera que socorres,
recives de tan mal ayre?
Para corchete imagino
que infinito precio vales,
pues soplas, que eres un fuelle,
por detras y por delante.»
Abreme la puerta, en quanto
me visto; torcio la llave,
y ya en la calle, de gozo,
mas brincos di que un danzante.
No mas alegre el captivo,
quando de la prision sale,
sus tiernos hijos abraza,
que yo abrazé los umbrales.
Entré en mi casa, y cerréme,
de miedo que tras mi entrase,
que ella esperava caricias,
no pescozones a pares.
Escarmentad, amadores,
ved que no el diablo os engañe,
y estad ciertos que de noche
solo buelan estas aves.

III

A LA BODA DE LA HIJA DE UN BOTICARIO

Romance.

Al son de la dulce lira
con que suelen cantar otros,
que al son que los otros cantan
bien podremos cantar todos,
escucha, Tirsi adorada,
si tienes paciencia un poco,
la rezeta que te es util
para desterrar tu antojo.
Apolo me dé su ayuda,
mas quando no quiera Apolo,
no han de faltar en tu casa
ni ayudas, caldos y polvos.
Acuerdate que naciste
entre flores de antimonio,
y que a poder de infusiones
se ha conservado tu toldo.
Que, pudiendote llamar
tus padres, por nombre propio,
doña Espatula, quisieron
que tuvieses nombre godo.
Destilando turbias aguas
(que claras jamas lo otorgo),
para alquitara naciste
de unguento blanco y de mocos.
Que las cantaridas tuyas
hagan llaga, no me opongo,

como graduar no quieras
de cantaridas tus ojos.
No temes tu las heridas
del niño Amor poderoso,
porque en tus unguentos piensas
que el remedio tienes prompto.
De bote en bote, señora,
te he de llenar, si me enojo,
de necia y de confiada
de entendimiento y de rostro.
Te pretende un Vizcaino,
y dicenme que son todos
cortos, solo en el hablar;
y este, aun de ventura es corto?
Si del Cantabro infelice
eres la albarda, ya noto
que pareces entremés,
que nunca les falta bobo
Que pecados son los suyos?
Por que exceso escandaloso
le han condenado a quererte
esos ministros de corcho?
Si es, por Vizcaino, burro,
pesebres se ven abondo;
dieranle paja y cevada,
no paja con alma y todo.
Y tu, Juancho, en que imaginas,
que tan negado y zolocho
vas a pegarte a los huesos
esse emplasto de oxicrocio?
Essa dama de pastilla,
essas carnes de cohombro
amargo, no han de podrirte
aun los mismos hypocondrios?

No ves que cara de herege,
que gesto, que promontorio
de plagas, pues se le nota
hasta el pellejo con moho?
Pero adonde voi a dar,
que ya parece que oigo
mil maldiciones crueles
por mis versos rigurosos.
De todo, como en botica,
llevan mis numeros toscos;
dorad la pildora, amigos,
tragad verdades con oro.
Recivid bien la ceniza
que en vuestras frentes os pongo,
y acordaos que sois tierra
y que os bolvereis en lodo.

IV

CON LAS OBRAS IMPRESAS, EN UNA LETRA QUE DICE
Las cuerdas de mi instrumento (1)
NO SE PERMITIO QUE ENTRASE LO SIGUIENTE:

Honrranse de tantos modos
las mugeres por la fama,
que casta muger se llama
la que suele ser de todos:

(1) Edition Florencio Janer (Biblioteca de Autores Españoles, LXIX), p. 89, col. 2.—Edition Aureliano Fernández-Guerra y Orbe (Sociedad de Bibliófilos Andaluces), II, p. 17.

los dineros son los godos
que vencen deudos presentes,
y son sangre los parientes;
y el dinero del galan
es carne, es sangre, y es pan,
es Rivadabia, y es coca.
Punto en boca.

Persigue al pobre ladron
el alguacil, con testigos,
que siempre son enemigos
los que de un oficio son:
los dos van contra el bolson;
hurtale el ladron sutil,
y a el ladron el alguacil,
y asi gana los perdones,
siendo ladron de ladrones,
que los castiga y convoca.
Punto en boca.

En la casa del tribuno
tanta justicia se halla,
que aun su muger, por guardalla,
da lo suio a cada uno:
no la enfada el importuno
a quien, en fiera cadena,
su marido da la pena,
pues ella le da la gloria,
y para mayor victoria
el primer auto revoca.
Punto en boca.

VARIA

La Vie de Gongora, par Pellicer.

De la notice biographique consacrée à Gongora par Joseph Pellicer de Salas y Tovar il existe deux rédactions, dont une seule, la plus courte, a été imprimée. Elle se trouve, sans nom d'auteur, dans les feuillets préliminaires des éditions de Gongora (1) publiées par Gonçalo de Hozes (1633, 1634, 1648, 1654) ainsi que dans ceux de l'édition de Bruxelles 1659; elle figure aussi en tête du manuscrit Chacon (2). Pellicer réclame la paternité de cette notice dans la *Bibliotheca* qu'il publia à Valence en 1671.

L'autre rédaction aurait dû se trouver dans les préliminaires des *Lecciones solemnes a las obras de don Luis de Gongora y Argote* (3), que Pellicer publia à Madrid en 1630; des difficultés ayant surgi, Pellicer annonça qu'il réservait la Biographie pour le second volume des *Lecciones solemnes*, mais ce second volume ne fut jamais publié. Un manuscrit (4) de la Biblioteca Nacional de Madrid nous a conservé cette rédaction inédite: il m'a paru qu'elle pouvait présenter quelque intérêt.

R. Foulché-Delbosc.

---

(1) Voir *Bibliographie de Gongora*, Revue Hispanique, XVIII.
(2) Voir Revue Hispanique, VII, pp. 456 et suiv.
(3) *Bibliographie de Gongora*, n.° 63.
(4) 3918; ancienne cote M. 7. ff. 1-6.

VIDA DE DON LUIS DE GONGORA

Para deçir de tan excelente varon y referir sus alabanças, quisiera exceder en eloquencia a todos los oradores griegos y romanos, y hallarme en altura tanta que pudiera mi pluma eterniçar la memoria de vn ingenio que viuio para decoro, reputacion y honor de su patria, que si alguna vez hechê menos la grauedad del estilo y la alteça de la locucion es agora, para cifrar en breues raçones y en sucinta relacion quanto he podido alcançar de *Don Luis de Gongora*. Nacio jueues onçe de Julio año de mil y quinientos y sesenta y vno, en Cordoua, ciudad populosa, antigua, y principe de la Andalucia, cuio clima felicissimo, con generoso tesson y porfia noble, en todos siglos está enseñado a lleuar grandes espiritus y los maiores del orbe todo. Nacieron Seneca, Lucano, primero; Juan de Mena, despues; don Luis, agora, en quien apuró lo mas generoso y acendrado de su constelacion estudiosa, tanto que para ser famoso este pueblo dichoso, todos le sobran, solo este hijo le bastaua, que ni la amenidad de su sitio, la fertilidad de sus campos, la excelencia de sus edificios y la nobleça de sus ciudadanos la daran tanto renombre como él, pues de la grandeça de Smyrna, ciudad principal, delicia de la Asia y patria de Homero, solo el nombre de Homero sabemos. Fue su padre *Don Francisco de Argote* (1), corregidor de muchas ciudades de España y de esta villa de Madrid, corte de reyes, madre de santos, de pontifices, de monarcas y de ingenios. Sus antecessores, segun acuerdan las historias, fueron de aquellos nobilissimos conquistadores de Cordoua con el rey don Fernando el Sancto, de cuio valor dura oy la tradiçion en la torre que llaman de *los Argotes*. Tuuo por madre a *Doña*

(1) Hijo segundo de la casa que oy posee don Diego Leonardo de Argote, del abito de Santiago.

Leonor de Gongora, igual en la sangre a su marido, y por su virtud y dotes naturales dignissima de tanto hijo; de modo que por ambos lados fue don Luis de familia ilustre y de lo mas noble de su ciudad, en que se verifica que no haçe estoruo para la eminencia la nobleça, antes la realça y la da lucimiento maior. Passó en casa de sus padres los años de la niñez, con la educaçion decorosa que puede presumirse de quien tiene pundonor y comodidad, descogiendo entre la mediania de los bienes de fortuna la excelencia de los de naturaleça que poseia. Desatendio siempre, segun oygo decir a sus contemporaneos, las trauesuras de rapaz, tanto que admiraua ver que empeçasse a viuir a la luz del sesso mucho mas temprano de lo que podia esperarse de pocos años. No todas veçes se adelantan las esperanças, muchas tardan, si bien es necesario para adelante, pues va haciendo lugar para hedad mas crecida, el que en la temprana da muestras de que ha de ser grande. Muchas premisas de lo que fue despues se dexaron sospechar entonçes, que, por no malograllas, sus padres le embiaron a que cultiuasse su natural dulcissimo, aunque verde. Quinçe años cumplia quando començó a amaneçer entre la doctrina su ingenio en Salamanca (1), Atenas insigne de España. Lleuose el aplauso y los ojos de la admiraçion y la embidia, haciendo a don Luis mas bien visto que a muchos, y mas singular que a todos la nobleça, la gala, el lucimiento y el ingenio que desaogandose empeçó con el donaire, por el despejo, passandose de lo biçarro a mostrar entre lo picante lo agudo; con que fue adquiriendo el titulo de primero entre catorce mil ingenios que se describian o matriculauan en aquella escuela entonces. La mudança de tierra, la destemplança fria de aquel suelo, los distraimientos a que se incitan los moços lleuados del apetito y del exemplo, le negoçiaron vna enfermedad rigurosa, de que se halló tres dias en los vmbrales de la muerte, sin habla.

(1) *Historia de Salamanca*, Gil Gonzalez.

La edad briosa y el regalo, mediando la Prouidencia diuina, le boluieron a la salud antigua, y hauiendo convalecido, celebró su mal en aquel saçonadissimo soneto que dice:

Muerto me lloró el Tormes en su orilla,
en vn parasismal sueño profundo,
en quanto don Apolo el rubicundo
tres veces sus cauallos desenssilla.
Fue mi resurrection la marauilla,
que de Laçaro fue la buelta al mundo,
de suerte que ia soy otro segundo
Laçarillo de Tormes en Castilla.
Entré a servir a vn çiego, que me embia
sin alma viuo, y en vn dulce fuego
que ceniça hará la vida mia.
O que dichoso que seria yo luego,
si a Laçarillo le imitase vn dia
en la vengança que tomó del ciego!

Estos versos hacia en aquella edad, y assi no me marauillo que no se diesse del todo a la atencion de los Derechos, que era la facultad a que le inclinauan sus padres; porque, obedeciendo a su natural, se dexó arrastrar dulçemente de lo sabroso de la erudiçion y de lo festiuo de las Musas, que en años tan tiernos pareçe que le criaron como a Hesiodo, o que nacio en su regaço, como ya se decia de Sidonio Apolinar. Con este dulce diuertimiento mal pudo grangear nombre de estudioso ni de estudiante; pero él trocaua gustoso estos titulos al de poeta erudito, el maior de los de su tiempo, con que començó a ser mirado con admiracion i aclamado con respecto. Supo con elegancia la lengua latina, en que llegó a escriuir versos mui de buen aire; pero en la castellana se adelantó tanto, que en su edad peligrosa beuio con los equiuocos españoles tanta sal a los numeros latinos, que se hallaron mal contentos muchos a quien su donaire llegó a tocar, entre las burlas del graçejo, con las veras de la ofensa, pues no se detenia en los defectos su stilo, sino que se desliçaua

a manchar con los rasgos las personas. Porque los años, el espiritu, el gusto, el desaogo, mal podian templar la pluma, o embotalla, quando el ingenio se contaua tan agudo, no solo acia las costumbres generales, sino contra particulares defectos con mas viueça que Marcial pudiera. Este ardor vehemente, mal aduertido en los primeros años, le contristaua en los maiores despues y le ponia tan en el disgusto, que casi se roçaua en escrupulo. Decia que el aliuio que les quedaua a los lastimados de la satyra era aduertir que siempre los consonantes se visten de la mentira, y para ella nunca se anda en pesquisa de la verdad, sino del donaire que venga al proposito, o quanto mas de parte de la malicia o de la risa saliere, es mas bien vista y recibida mejor, que no sé que dulçura o atraccion tiene el escuchar decir mal de otros, que nos suenan mejor los vituperios que los elogios, las calumnias que las alabanças. Doliose don Luis, quando vio, enseñado de la cordura, el daño que causó con sus burlas en la mocedad, y entre el desabrimiento que le hacia hauer deslucido a muchos, topó facilmente con el escarmiento, que reduxo a emienda, moderando en sus maiores años el natural, que corrio precipitado en los menores. Templole el arrepentimiento en la vejez aquellos verdores de la juventud, viuiendo siempre con miedo de la residencia que hauia de dar a Dios el dia vltimo de su vida, y lo que mas le congoxaua era no poder restituir con el dolor lo que desdoró con la pluma. Desto se lamentaua pesaroso, y assi en su conuersacion y platicas familiares se hallaron honrrados de su boca con grandes alabanças quantos se dieron por ofendidos de sus Musas, culpandose a si proprio y desmintiendo sus versos mismos. Los que escriuio amorosos fueron siempre de otra intencion y a asuntos que amigos y poderosos le encomendauan; pues desde el dia que se ordenó de sacerdote comunicó con tanto recato y con atencion tan modesta las Musas, que no imaginó en cosa que tocase a indecencia, antes trató con tanto respecto su dignidad como quien cada dia celebraua a Dios y le consagraua. Exemplar que deuen

seguir los saçerdotes todos, atendiendo a no haçer sagrado de su ministerio mismo, ni inmunidad del sacerdoçio, para desde alli atreuerse a actiones que sin este priuilegio soberano, a que se deue tan profunda veneracion, no osaran intentallas, pues es inmodestia grande y desatencion irreligiosa durar en el odio, y, a titulo del caracter divinamente impreso, desmandarse a la satira el que deue cuidar de la edificacion de los fieles. Por esto don Luis, llegandole con el nueuo oficio y con la consideracion el desengaño de que los asuntos festiuos o libres ni decian con el decoro de su profession, ni el estilo vulgar se ajustaua al estilo a que le llamaua su espiritu, bien hallado con su vocacion y juzgando que la opinion que tenia en todas naçiones era por obras no dignas por si solas de venia tanta, por versos donde lo mas essencial venia a ser el chiste, el juguete o el equiuoco, de que es tan capaz la lengua española, quisso añadirse reputacion mas solida y fama mas eleuada buscando vn rumbo nuevo para la immortalidad. Hallóle felicissimamente; porque, segun el confessaua publicamente, estudió la cultura en aquel peregrino ingenio, padre de la eloquencia de España, maestro sin duda de los maestros della, orador perfecto de nuestra edad, *Fray Hortensio Felix Paraviçino,* que entonçes como agora era assombro y ornamento de su nacion. Decia don Luis que la atencion con que oya sus oraciones euangelicas o sermones en el pulpito, la frequencia con que assistia en su celda, y la conformidad del ingenio, le despertaron a que aspirase a la alteça del lenguaje y grandeça de su estilo, y para esta verdad cotejaua los versos que escriuio los veinte años antes de su muerte, hallando diferencia bien considerable en los antecedentes. Llenas ya deste furor sublime las ideas capaçes de ardor tanto, intentó el poema del *Polifemo;* escriuiole, diole a luz con tanta admiraçion de los eruditos como embidia de los ignorantes. Fue esta de las nouedades que escandaliçó a los que, contentos con la llaneça del estilo en que se hacian lugar, lleuaron mal que se introdujesse lo que no hauian de saber imitar, a quien escriuio don Luis assi:

Pisó las calles de Madrid el fiero
Monoculo, galan de Galatea;
y qual suele texer barbara aldea
soga de gozques contra forasteros,
rigido vn bachiller, otro sévero,
critica turba al fin, sino pigmea,
su diente afila y su veneno emplea
en el disforme Ciclope cabrero.
A pesar del lucero de su frente,
le hacen escuro, y él en dos raçones,
que en dos truenos libró de su occidente:
Si quieren, respondio, los pedantones
luz nueua en emisferio differente,
denle su memorial a mis calçones.

Escriuio despues la *Soledad primera*, y apenas la publicó, quando padecio semejante inuasion que el *Polifemo*, acusandole de escuro los que no le entendian. Respondio a los que no le entendian con el desprecio, con la risa, pero mejor en otro soneto, sin genero de duda grande:

Con poca luz y menos disciplina
(al voto de vn muy critico y mui lego)
salio en Madrid la *Soledad*, y luego
a Palacio con lento pie camina.
La puerta le cerró de la Latina
quien duerme en español y sueña en griego,
pedante gofo, que, de passion ciego,
la suia reça y calla la divina.
Del viento es el pendon pompa ligera,
no hay passo concedido a maior gloria,
ni voz que no la acusen de estrangera.
Gastando, pues, en tanto la memoria,
agena invidia, mas que propria cera,
por el Carmen la lleua a la Vitoria.

Del modo mismo se portaron sus emulos con la *Soledad segunda*, reprehendiendo el estilo, las metaforas, las alusiones y demas tropos de que vsa con frequencia don Luis, que se desaogó de las calumnias en otro soneto, no menor y mas grave:

Restituie a tu mudo horror diuino,
amiga *Soledad,* el pie sagrado,
que cautiua lisonja es del poblado
en breues ierros paxaro ladino.
Prudente consul de las seluas dino,
de impedimentos busca desatado
tu claustro verde, en valle profanado
de fiera menos que de peregrino.
Quan dulcemente de la encina vieja
tortola viuda al mismo bosque incierto
apacibles desuios aconseja
endeche el siempre amado esposo muerto,
con voz doliente, que tan sorda oreja
tiene la soledad como el desierto.

Dexemos agora el discurrir sobre el estilo, pues luego diremos del en su defensa, y pasemos a las medras que don Luis tuuo y a los aumentos que alcançó, pues no obstante que fue el maior hombre de España en su tiempo, se halló tan atrasado en las comodidades, que pareçe que la fortuna, en odio de la naturaleza, queria tenerle ajado en la neçessidad y hacerle que gastasse de la paciencia y del sufrimiento quanto le faltaua de sus bienes, pues en su patria, Cordoua, nunca pudo conseguir mas valimiento, con la dicha, que ser racionero de su iglesia, estrecho puesto para cauallero tan calificado y tan lucido ingenio. No se desmandaua en tanta apretura al despecho, pues vna de las maiores circunstancias que le constituian por varon singular fue la tolerançia con que padecia verse desmedrado sin alterarse, desconfiando de mereçer aun los puestos que tenia y contentandose con ver que sus amigos se lastimassen de la cortedad de su suerte. Vino a la Corte a instancia de grandes señores, que afectaron su comunicacion, pero no su utilidad, quedandose las fineças en la familiaridad sola sin acertar a ser aumentos. Desto se querella mas de vna vez en sus escritos, pues estoruandole la parte mas preciosa desta vida y la alhaja de mas estimaçion, que es el tiempo, los poderosos que le assistian se hacian afuera de

todo quanto era prouecho suio, y cierto que es la pension mas penosa que tiene vn entendido hauer de hacer seruil el talento, el ingenio y la erudicion a disposicion de los principes, que los manejan no mas de para credito o entretenimiento, sin cuidar del acrecentamiento de lo que estiman. Nadie mas bien visto que don Luis de Gongora, mas bien admitido, mas buscado de los maiores en calidad y en letras; y con todo este valimiento, todo quanto pudo conseguir en la Monarchia passada, con la inclinaçion que don Rodrigo Calderon, en lo mas encumbrado de su priuança, le tuuo, y con la graçia que halló en el duque de Lerma, fue la merçed de capellan de honor de la Magestad Catolica del señor rey Filipe tercero el Piadoso; y en esta, de la generosidad prudente del conde duque de San Lucar, el fauor de dos hauitos de Sant-Iago para dos sobrinos suios, aunque, si no le acortara los passos la muerte, hallara en la incomparable benignidad deste principe vn desquite grande de las fortunas passadas, por ser de su natural inclinado a fauoreçer los hombres de tantos meritos. Viuio en esta Corte onçe años, adulado de la esperança dulçe que tiene atareados a los mas pretendientes, mui oficioso en las sumisiones, cortesias y demas ceremonias vanas que a inuentado la necesidad y admitido la eleuaçion ambiciosa de los ministros, que, embaraçados en esta adoraçion, no encuentran con el despacho, pues en cada expediente que se concluien pierden muchos feligreses que los idolatran. Adoleçio al fin mui de peligro, a saçon que sus amigos estauan ausentes, assistiendo al rey nuestro señor Felipe quarto el Grande, que Dios guarde, en la jornada que hiço a Aragon, si bien por la solicitud de alguno que lo supo ser cuidó de su salud la reyna nuestra señora, que viua felices años, enuiandole medicos y regalos; dando exemplar con su esclarecido, piadoso y caritatiuo animo en que estudien los monarcas el modo de acariciar a los benemeritos que son las joias mas preciosas de vna republica. Algo, aunque mal, conualeçido, desseó retirarse a su natural, que, maltratado de la dolencia que se le atreuio a la cabeça en los interualos o

intercadencias del mal, conocia que para caminar jornada que no buelue a repetirse, y al fin para morir, era necessario mas sossiego que el de la Corte, donde aun a morir no se acierta despacio. Quiso desuiarse de los tumultos y estoruos cortesanos; casi adiuinando morir, como hauia temido, en el año climaterico, se trasladó a Cordoua, para que le diesse piadoso monumento el pueblo mismo que le siruio de cuna. No padecio el juicio, como se diuulgó, aunque enfermó de la caueza, que en la memoria fue donde hiço presa el achaque, embargandole el alma, aquella potencia tan essencial para quien se mira cerca de desatarse de la carcel penosa del cuerpo y desamparar esta porcion fragil de tierra. Restituiosela la soberana Prouidencia quando mas la hauia menester, junto con el conocimiento, de que se iba faltando, para que no le cogiesse despreuenido el golpe que esperaua, y assi, hauiendo cumplido con las obligaçiones de catolico christiano, y reconocido que iba a dar residencia al Juez supremo de los mas leues y mas menudos pensamientos, protestando que moria en la obediencia de la Iglesia nuestra madre, pidiendo y recibiendo los sacramentos, rindio el espiritu a su Hacedor el segundo dia de Pentecostes, lunes, a veinte y quatro de Mayo de mil y seiscientos y veinte y siete; hauiendo viuido sesenta y cinco años, diez meses y treçe dias; breuissimo curso de tiempo y corto siglo para varon tan grande.

Gran dia fue este para la embidia de sus emulos, y costoso para el cariño de sus amigos; aquellos se goçaron en su muerte, y estos se entristecieron, celebrandose a un tiempo exequias y regocijos. Enterraronle en la sancta iglesia de Cordoua, en la capilla de los *Gongoras*, sin poner epitafio sobre su sepultura. Pero mucha inscripcion es el silencio; y a quien sirue de sepulcro todo el orbe, su mismo nombre es el mas capaz epitafio.

Fue don Luis de proporcionada estatura, ni grande ni pequeña; el rostro aguileño; la frente espaciosa, que tiraua a caluo; los ojos grandes; la nariz corua y afilada; la color morena algo; la barba decente; y en todo con señales de hombre insigne. El semblante

era afable, cortés y apacible; su conuersacion afable, suaue y gustosa; su modestia fue en gran manera igual a su ingenio, que mezclada con la suauidad de sus costumbres, con la integridad de su animo, la festiuidad de su trato, le hacian amado y querido entre los hombres de maior opinion. Amaua los ingenios y se alegraua con ellos tanto, que comunicandole yo algunas pueriliidades mias, se las hacia repetir muchas veces, diciendo que le remoçauan. Fue docilisimo y se reducia con facilidad a emendar lo que le censurauan. Jamas harbó soneto ni apresuró obra alguna; no contentandose con vna y otra lima, hacia que pasase por la censura rigida de sus amigos de quien tenia satisfacion. Era mui aficionado a Virgilio, Claudiano y Horacio. Estaua no mal en los principios de las sciencias, de modo que la vez que en sus escritos se ofrece hablar de alguna, se ve que no estaua mal alumbrado en los fundamentos. La erudicion que alcançó no fue mui honda, pero fue la bastante para que sus obras no carezcan de los ritos, formulas, costumbres y ceremonias de los antiguos en lo mistico, alegorico, ritual y mitologico. Hallanse en las locuciones de don Luis muchas imitaciones de Euripides, Calimaco, Apolonio Rodio, Nonio Panopolitano, Quinto Calabro, Homero, Museo y demas poetas griegos. En muchas partes se roça con las oraçiones de Aristeneto y Dion Chrisostomo, con lo venusto de Anacreonte, Heliodoro y Achiles Tacio, no porque, a mi juicio, los viese, sino porque fue tan grande el natural de don Luis, que con él solo pudo igualar los griegos y latinos, pues, si los vio, para imitarlos fue mucho, y si no los vio, fue mucho mas. Quedaron los escritos deste insigne varon con su muerte desamparados y sin quien cuidasse de ellos, sugetos a perderse en los originales y a hecharse a perder en las copias, y no hauiendo querido dallos a la prensa en vida con cuidado, se los estampó, o la enemistad, o la cudicia, con priessa, con desaliño, con mentiras, y con obras que le adoptó el odio de su nombre. Tan otras salieron de las que eran antes, que lleuaron bien sus afectos que se recogiessen de orden justificada y soberana. Y no faltó, pues,

quien, con la aficion de amigo y la piedad de noble, tratasse de conseruallas, acudiendo al reparo de la opinion de don Luis, que iba desmoronada; y assi don Antonio Chacon, señor de Poluoranca, cauallero de grandes partes, que, con la familiaridad que tuuo con él, alcançó tambien mano para recogerlas todas, hauiendole comunicado lo mas retirado dellas, las copió todas en sutiles vitelas, en biçarros caracteres y en costosas enquadernaciones, en quatro tomos, las consagró todas al nombre y proteccion del conde duque de San Lucar, para que en su excelentissima y numerosa biblioteca se conseruen contra el olvido, mejor que las de Homero en la preciosa caxa del otro prinçipe, para que las halle la posteridad veneradas, y entre el polvo docto las respecten los siglos venideros. Escriuio para estos volumenes su vida, grande y religiosa, pluma, con titulo de Prefacion, donde cumplio con la profession de amigo legalmente, dictando tambien para su retrato aquella estancia que va en el que lo estampó en este libro, sin querer declarar su nombre. Ambas cosas deseé yo imprimir aqui, pero no pude conseguir de su modestia si no es la una, y essa con dificultad no poca. Ofreci yo, en vida a don Luis, el comentarle sus obras, y aunque él lo rehusó, entre la modestia y el agradecimiento, yo he querido cumplir mi obligacion y estudiar de camino sus escritos, para que, arrimado a su fama, consiga por él algun genero de opinion. Salen agora las obras mas principales en este primer tomo, para que en el segundo les quede lugar a las menores, si bien varon tan grande como don Luis merecia espiritu mas eleuado que el mio; y no entiendan sus enemigos que ha muerto, pues en sus obras viue inmortal contra el tiempo, y a pesar de las embidias ha de durar su memoria eterna contra el teson de los años y la porfia de los siglos, que en quanto el mundo permaneciere, ha de estar constante el nombre heroico de don Luis de Gongora.

Y a cuia memoria eterna, y a cuias ceniças doctas, triste y piadosamente, *Don Joseph Pellicer de Salas y Tovar* escriuio este epitafio para que sirua en su monumento: ...

TABLES

DU TOME XXXIV

1915

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 85 — JUIN 1915

G. Desdevises du Dezert. — Saint Ignace de Loyola..... 1

TEXTE

Cancionero espiritual (Valladolid, 1549). Reimprímelo J. M. Aguilera Morales..... 73

VARIA

Documentos relativos á Góngora. Publícalos Lucas de Torre..... 283

NUMÉRO 86 — AOUT 1915

Joaquim Miret Sans. — El vescomte de Cardona devant del Rei de França en 1309..... 293

TEXTES

La Península á principios del siglo xvii. Descripción publicada por Luis Sánchez Costa..... 300

Gaspar Guerau de Montmajor.—Els mestres de Valencia, publ. p. R. Foulché-Delbosc..... 543

Poésies inédites de Quevedo, publ. p. Ch. Deblay..... 566

VARIA

La Vie de Gongora par Pellicer, publ. p. Foulché-Delbosc..... 577

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Aguilera Morales (J. M.)

Texte. Cancionero espiritual (Valladolid, 1549)..... 73

Anonymes

Cancionero espiritual (Valladolid, 1549 . Reimprímelo J. M. Aguilera Morales..... 73
La Península á principios del siglo xvii. Descripción publicada por por Luis Sánchez Costa..... 300

Deblay (Ch.)

Texte. Poésies inédites de Quevedo..... 566

Desdevises du Dezert (G.)

Saint Ignace de Loyola..... 1

Foulché-Delbosc (R.)

Texte. Els mestres de Valencia..... 543
Texte. La Vie de Gongora, par Pellicer..... 577

Góngora (Luis de)

Documentos. Publícalos Lucas de Torre..... 283

Guerau de Montmajor (Gaspar)

Els mestres de Valencia, publ. p. R. Foulché-Delbosc..... 543

Miret Sans (Joaquim)

El vescomte de Cardona devant del Rei de França en 1309..... 293

Pellicer de Salas y Tovar (Joseph)

Vida de Don Luis de Góngora, publ. p. R. Foulché-Delbosc..... 577

Quevedo

Poésies inédites, publ. p. Ch. Deblay..... 566

Sánchez Costa (Luis)

Textes. La Península á principios del siglo xvii..... 300

Torre (Lucas de)

Textes. Documentos relativos á Góngora..... 283

ADDENDA

page 78, lignes 9-10, lire:

si no fuessen acorridos
y no...

page 79, ligne 5, lire:

mas antes auer rasgado

page 166, ligne 28. Ce vers manque dans l'édition originale.